JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

8

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME VIII

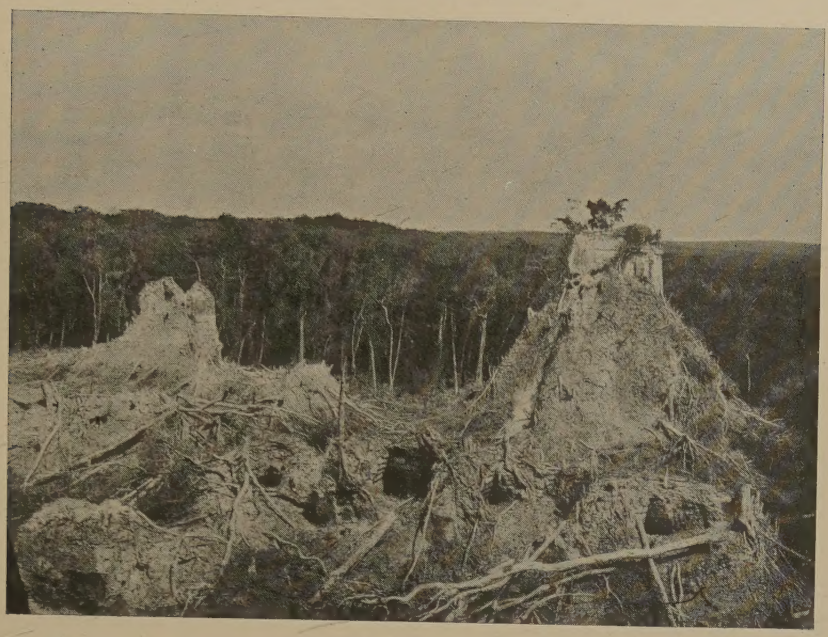
(Fasc. I et II)

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

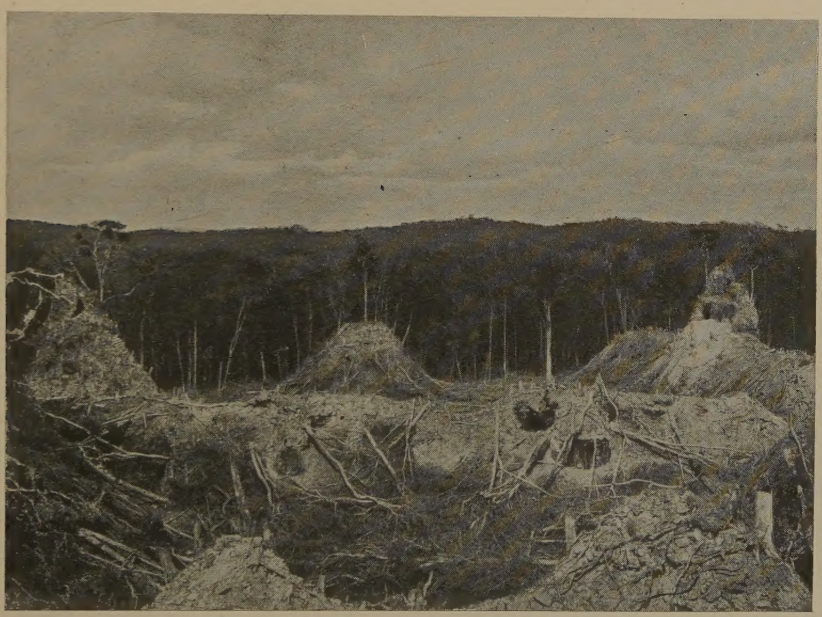
61, RUE DE BUFFON, 61

—

1911

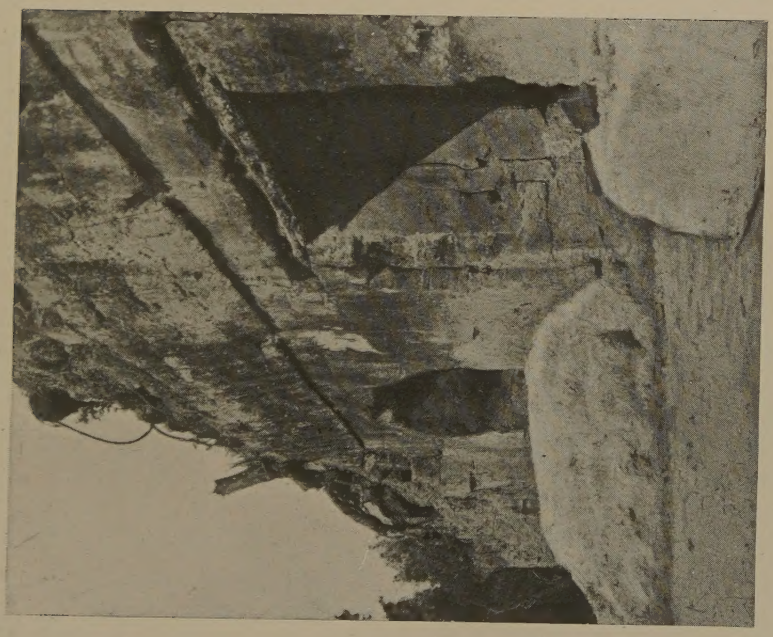


A. Le Temple du Roi et le petit Temple vus de la cité.

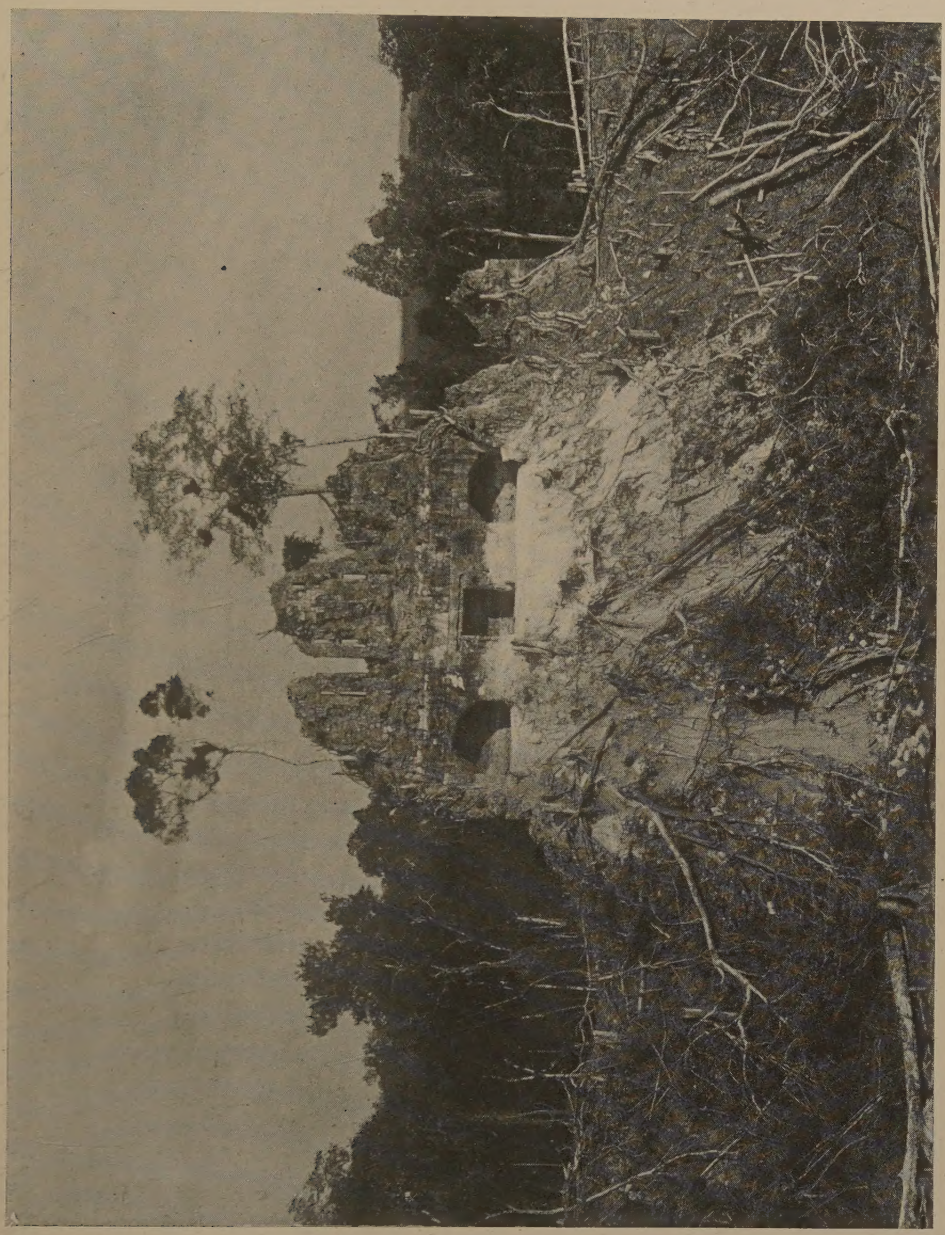


B. La grande cour.
A gauche, le Temple des hiéroglyphes ; à droite, la Casa de los Sacerdotes.

B. Stèle avec hiéroglyphes.



A. Casa de los Sacerdotes.
Détail de la façade principale.



Ruines de Nakcun. — Casa de los Sacerdotes.

LES RUINES DE NAKCUN

Par M. le comte MAURICE DE PÉRIGNY
Secrétaire des Séances de la Société des Américanistes.

(*Planches I à III.*)

Au cours d'un premier voyage d'exploration[1] dans la péninsule du Yucatan (1905-1906) (fig. 1), après avoir remonté le rio San Pedro et traversé le Peten, j'étais arrivé à Benque Viejo, petit village de la colonie anglaise du Honduras Britannique. Guidé par un *arriero* de cet endroit, Romulo Tinoco, je partis à la recherche de ruines qu'il me disait avoir aperçues à travers les arbres tandis qu'il chassait. Après trois jours de marche dans la forêt vierge, obligés de nous frayer un chemin à coups de *machete*, nous arrivâmes au lieu de ces ruines que je nommai « Ruines de Nakcun », d'après le nom de l'endroit. Malheureusement il m'avait été impossible, à n'importe quel prix, de recruter les ouvriers nécessaires à un défrichement complet et je dus me contenter de reconnaître les lieux et de constater l'existence de nombreux édifices dont deux temples d'une trentaine de mètres de hauteur.

En 1909, le Ministère de l'Instruction Publique m'ayant fait l'honneur de me charger d'une mission, j'ai pu poursuivre mes recherches à ces ruines de Nakcun. Je me suis rendu à Guatemala pour demander à Don Manuel Estrada Cabrera, président de cette République, l'autorisation nécessaire et son appui afin d'obtenir le nombre d'indigènes indispensables à mes travaux.

Mon audience obtenue, tous mes préparatifs faits, je quitte Guatemala et pars pour Coban. Il faut traverser la Sierra par un soleil torride ; ce sont des montées et des descentes perpétuelles sur un sol pierreux, puis dans la journée, vers quatre heures, la pluie torrentielle.

Aucune voiture ne trace d'ornières sur cette route royale de Coban à Guatemala que foulent seulement les sabots des mules employées au transport des marchandises et les pieds nus des Indiens. Le chemin est désert et silencieux ; à peine de temps à autre, à de longs intervalles, un modeste hameau où l'on s'arrête pour manger quelques *tortillas* avec des

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, Séance 18 mai 1906, p. 474-75.

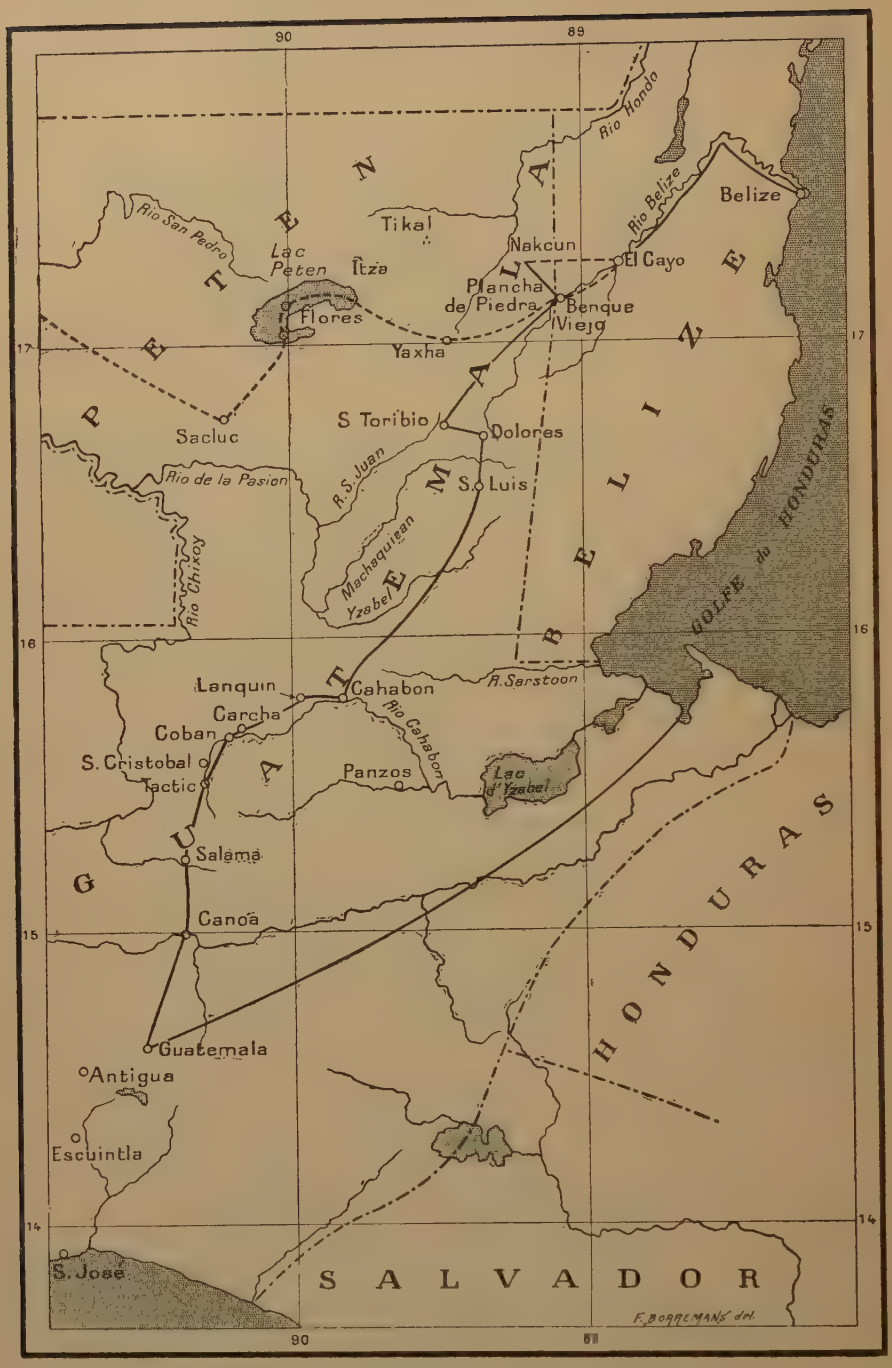


Fig. 1. Carte des Itinéraires de M. de Périgny.

Itinéraire 1905-1906 ---------- Itinéraire 1909-1910 ——————

œufs et des *frijoles* ou se reposer dans une salle commune, couché sur une simple planche ou sur un *catre*, pièce de toile tendue sur un X en bois. On passe le pont pittoresque de la Canoa, pont suspendu construit jadis par une compagnie anglaise d'exploitation de café et que le gouvernement racheta au moment de sa dissolution. C'est ensuite une montée fastidieuse de deux lieues, par un chemin sec et triste, parsemé de pins dénudés, encombré de roches siliceuses d'une blancheur éclatante sur lesquelles glissent à chaque instant nos mules. Mais la vue est magnifique ; à nos pieds le précipice et dans le lointain les lignes successives des derniers plans de la Sierra, puis, tout d'un coup, du sommet on embrasse la plaine sablonneuse de Salama, immense, éblouissante de lumière, avec la capitale de la Baja Vera Paz, petite ville aux rues régulières, au-dessus desquelles surgit, parmi les taches vertes des jardins, la coupole blanche de l'église.

On traverse une rivière, puis il faut de nouveau monter d'autres contreforts de la Sierra par un chemin aride où les vêtements blancs des *cargadores* et les jupes rouges des femmes jettent parfois une note vive et éclatante. A Santa Rosa, tout à coup le paysage change, ce n'est plus le sol sec, pierreux, mais humide et argileux, avec de grands pâturages bordés de montagnes verdoyantes, une végétation luxuriante qui remplace les pins pauvres et moroses ; nous sommes sur l'autre versant.

Le chemin n'est pas trop mauvais à cette époque de l'année, mais quelle fondrière cela doit être à la saison des pluies ! Enfin, nous arrivons à Tactic, un coquet petit village, avec des jardins soigneusement palissadés et une *posada* (auberge) modeste, mais propre, tenue par un propriétaire accueillant et serviable. La route ensuite s'élargit, longe une petite rivière qui coule paisible entre ses rives de hautes herbes, mais à certains endroits, l'eau restée dans des dépressions du sol, amollit le terrain et nos mules pataugent, tirent avec peine leurs pattes hors de l'argile gluante. De Coban à Tactic, la route est carrossable et se continue jusqu'à Panzos, tête de la ligne du chemin de fer qui aboutit au lac d'Ysabal par où arrivent les marchandises débarquées à Livingston. Elle est entretenue autant que le permettent les pluies presque continuelles dans cette région. A deux lieues et demie environ de Coban, trois officiers, dont un lieutenant-colonel, me barrent subitement le chemin. Ils sont envoyés par le chef politique pour me saluer de sa part et se mettre à ma disposition. En passant, nous voyons au travail quelques escouades d'indigènes occupés à la réfection de la route malgré la pluie qui commence à tomber. C'est une petite pluie fine, particulière à Coban, et que l'on appelle *chiquipiqui*, locution familière qui signifie « ennuie, ennuie ». Bientôt à un tournant j'aperçois, à travers la brume, la ville ; elle s'élève

toute blanche au-dessus des collines verdoyantes couvertes de plantations de café, pareille à une statue sur son socle qui surgit au milieu de la verdure.

Chef-lieu du département de l'Alta Vera Paz, Coban doit son importance et son mouvement à ces nombreuses plantations de café disséminées dans toute la contrée et dont la plupart appartiennent à des Allemands. Ces derniers y ont, du reste, accaparé tout le commerce ; tous les magasins, fort bien achalandés, sont tenus par eux et naturellement approvisionnés d'articles provenant d'Allemagne.

Sous le clair soleil, Coban, avec sa porte éblouissante de blancheur, sa grande place encadrée de la cathédrale et du palais municipal avec ses deux étages ornés d'arcades, offre un plaisant aspect. Mais la petite ville, malgré les 10.000 habitants qu'elle renferme, est triste ; il y a peu de monde dans les rues toujours inondées que parcourent de lourds chariots, chargés de sacs de café, aux roues pleines, recouverts d'une toile grossière, traînés par une ou plusieurs paires de bœufs.

Les Indiens sont tous occupés, soit dans les plantations, soit à divers métiers dont ils vont porter les produits jusqu'à Guatemala, à toute époque, par n'importe quel temps, protégés de la pluie par leurs *suyacales*, sortes de paillassons fabriqués avec les pétioles du palmier. Intelligents et travailleurs, ils sont très fiers de leurs traditions et conservent jalousement la pratique de leur langage, le quéchi, dont ils se servent uniquement, même lorsqu'ils savent le castillan.

Le chef politique, le général Don José Barrios, après m'avoir fort aimablement reçu et fait les honneurs de sa maison et de sa ville, donna les ordres nécessaires à la municipalité de San Pedro Carcha pour le recrutement de mes *mozos*. San Pedro est un grand village à une lieue et demie de Coban, très pittoresque avec son large pont de pierre débouchant sur une vaste place devant l'église où se réunit les jours de marché toute une foule d'un blanc uniforme abritée par de larges parasols tressés avec des feuilles de palmier. Dans les environs est disséminée une population importante d'Indiens qui cultivent avec soin tout le terrain qui leur est dévolu autour du bourg. On les dit consciencieux et honnêtes vis-à-vis de celui qui les emploie. En outre, ils sont excellents comme *cargadores*, habitués dès leur enfance à porter de très lourds fardeaux, allant jusqu'à 50 kgs., pendant 7 et 8 lieues par jour, et accoutumés par leur commerce à parcourir de longues distances.

C'est à ce moment que j'ai senti ce qu'avait eu de précieux pour moi l'appui du président de la République de Guatemala, car, sans ses ordres donnés à l'avance, le recrutement de mes *mozos* eût été fort difficile. Je tiens à lui adresser tous mes remerciements pour la sollicitude qu'il a

bien voulu me témoigner ainsi que pour les instructions qu'il avait envoyées sur tout le parcours de ma route et qui ont facilité singulièrement la mission dont j'avais l'honneur d'être chargé.

Les vivres réunis, les hommes choisis, je verse à l'alcade pour qu'il la leur remette d'avance, une partie de leur solde ; car c'est une habitude qu'il ne faut à aucun prix contrarier. Quand les Indiens prennent un engagement pour un travail qui les retiendra assez longtemps loin de chez eux, il est d'usage de leur verser un acompte, soi-disant pour laisser un peu d'argent dans leurs ménages, mais réellement pour le dépenser en libations. Il ne faut pas non plus les presser de partir sans leur laisser au moins quelques jours, si l'on ne veut pas s'exposer à ce qu'ils s'enfuient et se cachent au moment du départ.

Ils se rendront donc directement avec mes bagages à Cahabon, sous la conduite d'un jeune homme de Coban qui, familiarisé avec la langue quéchi, doit me servir d'interprète, et je les y rejoindrai après avoir fait un détour pour visiter une importante exploitation de café appartenant à des Français.

La route, à travers les *cafetales*, est très belle et très intéressante. Devant soi, à perte de vue, la montagne avec sa crête dentelée, et, plus près, une succession de mamelons verdoyants séparés par des *barrancas* profondes, sauvages, au fond desquelles gronde une eau écumante. Pour éviter les montées trop pénibles et des descentes escarpées, les différents propriétaires ont construit des chemins en lacets pour faciliter le transport des sacs de café qui ne peut se faire qu'à dos de mules. M. Ossaie, l'aimable Français qui m'a invité à Seamay, en a construit lui-même 41 kilomètres et a fait ériger deux ponts couverts d'une toiture en feuilles de tôle, afin que les pluies continuelles ne les pourrissent pas trop vite. Ils remplacent avantageusement ces ponts que l'on rencontre encore parfois dans la campagne, construits avec des branches rassemblées par des lianes et protégés par des rebords de feuillage ingénieusement tressés.

A côté, au petit village de Senahu, au moment où je suis passé, il y avait une fête à l'occasion de l'anniversaire du Président. Les Allemands des différentes haciendas des environs s'étaient réunis et avaient organisé des courses d'anneaux, un bal, etc.

Je m'arrête pour la nuit à un rancho appartenant à une compagnie allemande, situé en haut d'une colline au milieu d'une forêt de pins. Puis nous redescendons par un sentier glissant jusqu'au rio de Cahabon, large fleuve qui au moment des pluies devient tout à fait dangereux à cause de son courant rapide contre lequel ne peut plus lutter le passeur qu'entretient là le gouvernement avec un large *cayuco* pour le transbordement des passagers et des marchandises. Il faut débarrasser les ani-

maux des selles, des bâts de charge, les amener le long du *cayuco*, puis les faire traverser à la nage en leur soutenant la tête avec un lasso. Beaucoup ne se jettent pas à l'eau volontiers et c'est souvent une dure besogne pour l'*arriero* accroupi dans le bateau, arc-bouté contre la paroi, pour ne pas se laisser entraîner par les furieux à coups que donne l'animal.

Nous escaladons de nouveaux contreforts sur les flancs desquels se dessinent les taches vertes des champs de *frijoles* qui sont une spécialité de cette région et arrivons enfin à Cahabon, village pittoresquement situé dans le fond d'une gorge. Il a un aspect désordonné qui n'est pas sans charme. Les maisons sont dispersées sur une série de petits coteaux autour de l'esplanade sur laquelle se trouvent la cathédrale et le *cabildo*, la mairie. Elles sont isolées les unes des autres par des jardins, tantôt accrochées au flanc d'une colline, tantôt juchées au sommet ou cachées dans le fond d'un ravin. Sur des pentes abruptes, par des sentiers sablonneux que rien n'abrite du soleil brûlant, les femmes vont et viennent nues jusqu'à la ceinture, portant sur la hanche ou sur la tête une large amphore avec laquelle elles vont puiser de l'eau à la petite rivière Actel-ha qui divise le village en deux parties.

*
* *

Après un jour d'attente, mes *mozos* arrivent. Nous divisons et répartissons de nouveau les charges pour les équilibrer avec les vivres : *frijoles*, *chile*, sel et sucre que je viens d'acheter ici et le lendemain matin, de Cahabon nous partons à pied vers San Luis, le premier village du Peten. C'est une longue étape de cinquante lieues à travers la forêt par un chemin coupé de nombreux cours d'eau et bientôt je comprendrai cette boutade d'un ingénieur allemand : « Calculez, me disait-il, de six à quinze jours, suivant la condition du chemin. »

C'est dans ces forêts, à environ 25 ou 30 lieues du village de Cahabon, que vivaient jadis la nation des Chols, celle des féroces Mopans et aussi celle des Lacandons.

Nous passons à Cacquibtun et à Chipatché, puis nous suivons le petit rio de Chioxan que nous traversons et marchons directement vers le Nord. Le chemin est de plus en plus mauvais, il pleut à torrents et les moustiques sont intolérables ; dès que l'on s'arrête un instant, ils se précipitent par nuées et parfois la fumée même du tabac ne suffit pas à les éloigner. Je marche en tête toujours, du même pas que mes *mozos* qui peinent terriblement dans cette boue. Aussi, ne pouvons-nous pas atteindre l'étape indiquée, et à un moment, vers quatre heures, exténués, ceux-ci

me disent qu'ils ne peuvent pas aller plus loin. Nous sommes en pleine forêt, sans eau pour préparer le dîner, et personne de nous ne connaît exactement le chemin. D'après mes renseignements, nous ne devons pas être loin d'un dépôt d'eau, aussi, après un moment de repos, je demande à mes hommes un effort. Ils le font vaillamment, et au bout de vingt minutes nous trouvons de l'eau. Tous se dispersent chercher du bois pour le feu, couper des arbres et de larges feuilles de *corozals* pour établir des *chiampas*, pendre son hamac et dormir à l'abri. Ils nettoient vivement le sol avec leurs *machetes* à cause des serpents et des scorpions et aussi pour préparer leur couchette, car la plupart couchent par terre étendus sur leur *petate*, sorte de natte en feuilles de palmier. Ils font de grands feux qu'ils entretiennent avec soin autant pour se préserver du froid que pour effrayer les fauves, léopards et pumas, qui rôdent autour du camp et dont on retrouve le matin les traces.

Et là, dans le silence de la forêt, plus profond encore à cette heure, ils se réunissent autour des feux et tiennent d'interminables palabres qu'ils prolongent fort avant dans la nuit.

Le lendemain nous faisons halte près du rio Bolomcob dont il faut traverser plusieurs bras à gué en entrant dans l'eau jusqu'au genou, puis nous passons le rio Yaxha, frontière de la Vera Paz et du Peten et arrivons à la monteria El Porvenir, joliment située au milieu d'une savane au gazon gras et frais. Elle se trouve à une centaine de mètres sur la rive gauche du rio Ysabel, le premier nom du Rio de la Pasion qui, à son entrée dans le territoire mexicain, devient l'Usumacinta. Le fleuve mesure de 12 à 15 mètres de largeur. C'est de là que partent les *canoas* qui descendent le Rio et les superbes troncs de cèdre et d'acajou qu'on fait flotter sur ce fleuve jusqu'au golfe du Mexique.

On traverse encore à gué ou sur des ponts improvisés de branchages plusieurs petits rios et l'on débouche sur un large chemin ouvert pour les besoins de la monteria. N'étant plus protégé contre les pluies diluviennes, frayé constamment par les mules portant les provisions et les bœufs traînant les troncs abattus, c'est une véritable fondrière. Cela pendant cinq lieues jusqu'à la monteria Tres Islas, et trois autres lieues jusqu'à la Balsa, camp maintenant abandonné. Nous passons à Tzuncal et arrivons à la Cueva del Padre, une immense grotte offrant un excellent abri. Par un couloir d'une centaine de mètres taillé dans le roc, comme à main d'homme tant il est régulier, on aboutit à un petit ruisseau souterrain dont l'eau est fraîche et potable

Nous passons à Chimay, et enfin arrivons à San Luis, établi sur une colline émergeant au-dessus de la forêt, où nous recevons l'accueil le plus aimable du *comisionado politico* Don Benito Banos.

Notre prochaine étape, Poctun, n'est qu'à six lieues, mais le trajet est ardu; enfin nous débouchons sur une vaste savane au fond de laquelle s'estompent dans le lointain, à travers des bouquets de pins, une série de monticules verdoyants. Le village est charmant et là encore je ne puis que remercier le *comandante* de son amabilité. Disséminées sur le tapis de gazon, s'élèvent de fraîches maisonnettes au toit de chaume, blanchies à la chaux, entourées de jardins où les orangers balancent leurs lourdes boules d'or près des longues feuilles déchiquetées des bananiers. Partout, dans la prairie toujours verte où s'écoulent les deux sources qui naissent dans le village, près des mamelons d'une forme si régulière, paissent tranquillement les nombreux bestiaux dont l'élevage fait la richesse de ce paisible petit bourg. La savane se prolonge pendant deux lieues jusqu'au village de Santa Barbara. Nous passons avec peine le rio Machaquilan, puis marchant droit vers le Nord, nous traversons, une lieue plus loin, le rio Poxte et arrivons enfin à Dolorès bâti sur une colline en étages.

Le rio Mopan prend sa source près de là et je pensais le suivre jusqu'à Benque Viejo, mais ce serait folie. Nous allons donc à travers une longue savane d'une lieue où nous voyons s'enfuir à chaque instant des groupes de chevreuils. Nous traversons le rio de Yaltutul qui appartient au bassin de l'Usumacinta et arrivons à Santo Toribio, un hameau d'une dizaine de maisons rangées en carré autour d'une *plaza* gazonnée au centre de laquelle s'élève une modeste chapelle. La plupart des maisons sont fermées, car tous les hommes sont partis dans la forêt à récolter du *chicle* ou à travailler dans les *milpas*.

C'est de nouveau la savane pendant une lieue, jusqu'à Yaxhé où ne vivent que deux familles. Pendant deux lieues encore cette savane dénudée se continue, et il faut observer la boussole avec soin. La forêt recommence ensuite, coupée par plusieurs rios. Nous faisons halte auprès de l'un d'eux à Xocotz, puis pendant trois lieues nous suivons un petit rio qui coule dans la direction du Nord-Est et nous arrivons à la monteria de la Pita. A une lieue plus loin, c'est le Mopan déjà large de huit à dix mètres; nous le longeons pendant quatre lieues jusqu'à une vieille *rancheria* abandonnée où nous passons la nuit au bord du fleuve. Il ne faut plus que trois lieues pour atteindre Plancha de Piedra, petit village frontière du Peten, à vingt minutes de Benque Viejo.

J'ai la joie d'apprendre que mon guide, Romulo Tinoco, a bien reçu mes lettres envoyées par Belize et qu'il m'attend. Avec quel plaisir je revois sa bonne figure aux yeux intelligents et malicieux, quelle cordiale poignée de main je lui donne, car maintenant je suis sûr de retrouver, sans aucune perte de temps, le sentier de Nakcun ouvert à ma première

expédition, et aussi parce que je puis compter sur quelqu'un, car c'est une des parties les plus ardues de notre tâche d'explorateur, cet isolement absolu, cette responsabilité entière et de tous les instants, vis-à-vis de gens qui ne marchent souvent qu'à contre-cœur, cette obligation de veiller au moindre détail, et, quand on arrive harassé, de devenir à la fois médecin et chirurgien.

*
* *

Je laisse mes *mozos* se reposer et vais avec Romulo Tinoco à Benque Viejo acheter les vivres et les quelques ustensiles qui nous manquent, car c'est de là que nous partirons pour Nakcun.

Deux Américains sont là, mon ami le Dr Tozzer, du Peabody Museum, et M. Merwin. Les États-Unis, en effet, s'intéressent vivement à l'étude du Mexique et de l'Amérique centrale, spécialement aux questions anthropologiques et archéologiques que celle-ci soulève.

L'un est occupé à El Choro, l'autre à Benque Viejo à ouvrir des tumulus avant d'aller étudier les ruines de Tikal. Ils pensaient aussi se faire indiquer l'emplacement des ruines de Nakcun que je n'avais fait que reconnaître lors de mon premier voyage et dont j'avais signalé l'existence dans mon rapport à la Société de Géographie, en mai 1906, mais apprenant que j'étais en route, ils ont loyalement renoncé à leur intention d'y entreprendre le travail que je venais faire moi-même.

Nous longeons un instant la rive gauche du Mopan, puis nous marchons vers l'Ouest pendant une lieue et rencontrons le chemin qui vient de Plancha Piedra. Nous tournons vers le Nord, passons le petit rio Saya qui coule de l'Ouest à l'Est, nous croisons le chemin de Calacreek à El Cayo. Après une lieue, nous reprenons la direction de l'Ouest pour ne plus la quitter. Nous nous arrêtons à Chunuik, une halte avec *chiampas*. A deux lieues plus loin, nous traversons le rio Hondo au paso Ya-Ya. A un kilomètre environ du fleuve, sur la rive gauche du chemin, se trouve un groupe assez important et régulièrement ordonné de pyramides, mais sans trace d'édifice, restes d'une petite ville des anciens Mayas. Après deux lieues environ, nous arrivons à un lac peuplé de grosses tortues et de crocodiles, la lagune San Nicolas, que les chicleros ont appelé laguna Colorada à cause de la couleur jaunâtre de ses eaux. Une demi-heure de marche nous amène au bord d'une savane submergée d'eau jusqu'à la hauteur des cuisses, longue de près d'une lieue. Puis l'on gravit une petite colline jusqu'à la *pila*, un immense bloc de pierre creusé, formant un réservoir d'eau qui ne tarit jamais ; nous laissons là le chemin et prenons à gauche le sentier que nous avions ouvert lors de mon premier

voyage avec Romulo. Mais, comme personne n'y est passé depuis, le sous-bois a repoussé, le chemin a disparu, et c'est le machete à la main qu'il faut avancer. A un moment même, il n'y a plus d'indication, Romulo hésite et part pour reconnaître les lieux.

Enfin, nous arrivons aux ruines ; je reconnais un des temples que j'avais dégagés et sur lequel la végétation a déjà repris ses droits. Je retrouve le squelette de notre chiampa. Comme l'endroit était bas et humide, nous cherchons un lieu plus favorable à proximité de l'eau et nous nous installons au sommet d'un monticule au pied duquel coule une petite rivière peuplée également de crocodiles et de tortues, le rio Hondo.

Vite nous préparons notre campement et construisons de solides chiampas pour nous et nos provisions. Le site serait agréable s'il n'était infesté de moustiques et si la chaleur extrême du jour ne rendait pas plus durs à supporter le froid et l'humidité de la nuit, où le thermomètre descend jusqu'à 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro pour remonter à dix heures du matin à 35 et 40 degrés.

Dès le lendemain nous attaquons la futaie. Le sous-bois est très touffu ; les arbres sont nombreux et certains sont très beaux.

Ils ont tout envahi jusqu'aux sommets les plus élevés, poussant même entre les pierres des murailles, rendant ainsi notre travail extrêmement fatigant et souvent fort dangereux. Enfin, malgré de gros embarras pour le ravitaillement, des arrêts dans le travail causés par des pluies torrentielles, l'indolence des Indiens, la fièvre ou des accidents, je pus mener à bonne fin ce défrichage qui aboutit à la découverte d'édifices spécialement intéressants au point de vue archéologique et me permit d'affirmer que ces ruines de Nakcun sont bien les restes d'une puissante cité maya.

II

Un des points les plus remarquables et celui qui frappe le plus de prime abord est la recherche de la symétrie, le caractère rectiligne de la distribution et de l'ornementation des édifices. En effet, ce qui reste de la ville forme un plan absolument homogène. D'un côté, la cité bâtie en rectangle presque équilatéral, dont les quatre faces sont dirigées d'une façon absolue suivant les quatre points cardinaux ; puis, en dehors, quatre temples également disposés de façon régulière et précise.

La cité elle-même forme un tout complet dans le genre de nos anciennes cités féodales. Elle est composée d'une vingtaine d'édifices, malheureusement assez délabrés, tous conçus d'après le même plan et

distribués méthodiquement le long des façades ou parallèlement et perpendiculairement autour de deux constructions plus importantes et plus élevées pour former entre eux une série de cours intérieures.

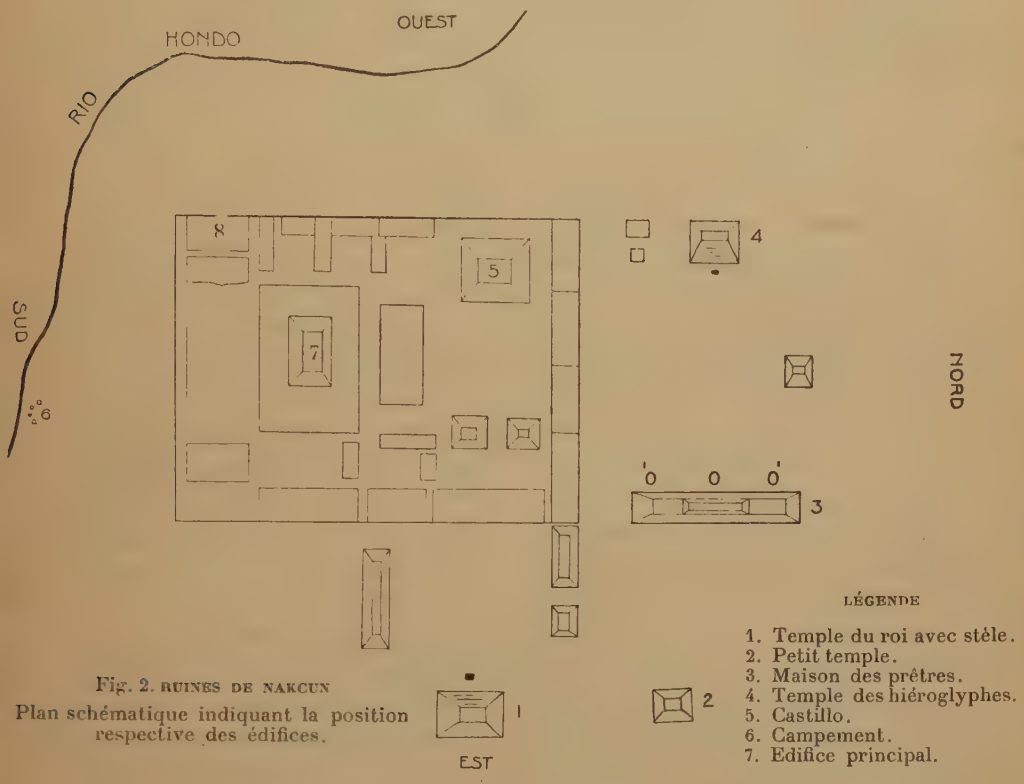


Fig. 2. RUINES DE NAKCUN
Plan schématique indiquant la position respective des édifices.

Tous ces édifices sont construits très solidement d'un mélange de pierres et de terre avec un revêtement de blocs de pierre calcaire taillés rectangulairement. Ils servaient d'habitation, selon toute vraisemblance, aux principaux seigneurs qui vivaient ainsi réunis autour du roi dans des maisons particulières dont les dimensions, le nombre et la disposition des pièces témoignaient de leur importance ou de leur goût plus raffiné.

D'autres personnages moins importants vivaient dans des maisons placées côte à côte le long des façades Nord et Est, renfermant une double rangée d'appartements parallèles, généralement six, reliés entre eux par une porte excessivement basse. Quant aux gens du peuple, fort nombreux sans doute si l'on considère la masse de matériaux accumulés là pour la construction de la ville, ils devaient vivre agglomérés autour de la cité, dans des habitations précaires, aujourd'hui complètement détruites et qui n'ont laissé aucune trace.

Le caractère spécial des constructions mayas est que toutes ont pour base une colline artificielle en forme de pyramide tronquée. Tandis que les façades des monuments sont ornées d'une corniche abondamment sculptée, de bas-reliefs représentant des têtes d'hommes et des figures d'animaux, à l'intérieur les salles sont nues, sombres, avec des portes basses dont le seuil est souvent décoré.

Certains de ces édifices que j'ai découverts à Nakcun ont des corniches ornées de signes profondément creusés. Il ne semble pas que ces signes soient l'expression d'une devise ou d'une date ; leur forme se reproduisant à différents endroits porte à croire qu'ils servaient simplement d'ornementation, ornementation fruste d'ailleurs.

Quant aux appartements, ils ont tous la même forme strictement maya, c'est-à-dire qu'ils sont formés d'un rectangle allongé avec une voûte triangulaire. Les parois qui la constituent s'inclinent l'une vers l'autre sans se rejoindre au faîte, laissant entre elles un étroit espace rempli de pierres cimentées.

L'on rencontre dans plusieurs appartements des poutres absolument intactes, d'un bois dur qui se trouve dans la forêt avoisinante et que les indigènes appellent *canaste*. Certaines sont placées au-dessus des portes par groupes de trois ou même de cinq, d'autres sont isolées et placées au travers de la pièce, à quelques centimètres en dessous de la naissance de la voûte.

Dans certaines chambres, dans celles des édifices les plus importants, les coins étaient arrondis depuis le bas jusqu'en haut. Ce détail paraît intéressant pour marquer le degré de civilisation de ces Indiens qui vivaient jadis à Nakcun. Les parois sont généralement unies, bien que j'aie rencontré dans les trois pièces adjacentes d'un édifice une ornementation obtenue en laissant les assises de cette voûte dépasser les unes sur les autres. Les murs sont toujours très épais, de 1 mètre à $1^{m}50$ d'épaisseur. Les parois et le sol sont entièrement revêtus d'un enduit. D'après l'échantillon que j'ai rapporté et que M. Verneuil, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, a bien voulu analyser, cet enduit serait constitué par une espèce de ciment composé de pierre calcaire légèrement sulfatée. La couleur verte, étalée de façon homogène, que présentait cet échantillon, proviendrait d'un champignon.

Ainsi que je l'ai dit, ces édifices sont réunis autour de deux autres plus élevés, dominant toute la cité. L'un d'eux, près de l'angle Ouest-Nord, est une construction massive qui s'élève comme un formidable castillo au-dessus des maisons basses qui l'entourent, jusqu'à trente mètres de hauteur (Fig. 2, n° 5).

Du côté Ouest, la façade est plane et droite, sans aucune saillie et c'est

du côté Est que l'on accédait par un escalier très raide à la vaste chambre qui se trouve au sommet et qui devait sans doute servir d'appartement au roi. Ses murailles sont épaisses de 1m 20. La pièce est longue de 12 mètres sur une largeur de 1m 70. Depuis le sol jusqu'à la naissance de la voûte, on mesure 3m 80 et 2 mètres pour le côté de la voûte. On y retrouve en outre quatre poutres en bois, et sur les parois j'ai relevé plusieurs dessins creusés dans l'enduit dont un très curieux représentant un léopard posant ses pattes sur un serpent (fig. 3).

Fig. 3. Dessin relevé sur la paroi de l'appartement du Castillo.

L'autre édifice (fig. 2, n° 7) se trouve presque au milieu de la cité, immense construction qui ne comprenait pas moins de quatre rangées d'appartements superposés les uns au-dessus des autres. Malheureusement, l'éboulement des pierres ne permet pas de se rendre compte comment étaient les façades extérieures et de quelle façon on accédait à ces différents étages. Au sommet, on retrouve par endroits les traces d'une corniche faite de blocs de pierres. Au-dessus est construit un second édifice avec deux rangées d'appartements superposés. Il n'occupe qu'un espace restreint sur le côté Sud, tandis qu'une plate-forme s'étend sur le reste du faîte du grand édifice. Servait-elle de promenade au monarque qui pouvait de cette cime contempler la cité entière, qui voyait se dérouler à ses pieds la vie multiple de ses sujets, ou bien était-elle un simple

poste d'observation contre les attaques toujours possibles de voisins envieux?

Chose curieuse, tandis que de simples maisons d'habitations terminent la cité des côtés Est et Nord en face desquels se trouvent les temples, les constructions les plus importantes et les plus robustes sont élevées sur les autres façades devant lesquelles coule le Rio Hondo. Il semble que les seigneurs de Nakcun ne craignaient une attaque que de ce côté-là et qu'ils pensaient être suffisamment protégés de l'autre côté par les temples de leurs dieux.

Au coin Sud-Ouest (fig. 2, n° 8) s'élève en effet un solide bâtiment renfermant à sa partie supérieure plusieurs appartements dont un s'ouvre par une fenêtre arrondie recouverte d'un enduit; elle avait vue sur toute la vaste plaine qui s'étend au delà du fleuve.

En dessous de ces appartements sont deux pièces plus petites, une de chaque côté de l'édifice. Les parois sont recouvertes de nombreux traits formant des figures pour la plupart très effacées et indéchiffrables. Dans celle de gauche j'ai relevé un signe maya, très net, d'une couleur rouge indélébile, fort semblable à celle que l'on trouve à Uxmal dans l'empreinte de la main rouge.

Dans les dispositions et la construction des quatre temples qui s'élèvent en dehors de la cité on remarque de nouveau cette précision, cette symétrie qui semblent toujours avoir guidé les constructeurs de Nakcun.

En face de la façade Est, dans l'axe presque du Castillo, s'élève une haute pyramide avec les restes d'un édifice au sommet (fig. 2, n° 1).

La hauteur totale est de 40 mètres environ. Selon toute vraisemblance, cet édifice devait être un temple et à cause de son importance je l'ai appelé le Temple du Roi (pl. I, fig. A). L'on retrouve encore les traces de l'escalier qui menait à la vaste pièce unique avec sa voûte triangulaire qui devait servir au culte. Les marches ont complètement disparu, mais après un déblaiement assez considérable, j'ai retrouvé intacte une partie de la muraille formant le limon de l'escalier.

Au pied, à une dizaine de mètres de l'escalier, se trouve une grande stèle haute de 4^m 25, large de 1^m 40 et épaisse de 0^m 80 cent., représentant un dessin presque entièrement effacé, mais dont les vestiges laissent supposer la figure d'un guerrier ou d'un grand prêtre.

De chaque côté de cette pyramide se dressent, perpendiculairement à la façade Est de la cité, de petites pyramides très allongées et formant ainsi une sorte de cour. A la droite du temple, la pyramide qui est exactement dans le prolongement de la façade Nord de la cité est divisée en deux. Est-ce le résultat d'un éboulement ou bien cette division est-elle voulue? Quoi qu'il en soit, il ne reste aucune trace d'édifice sur ces pyra-

mides et vu l'état de conservation des monuments voisins, il ne semble pas que l'on puisse croire qu'il en ait jamais existé. Sans doute étaient-elles simplement disposées ainsi pour permettre au peuple assemblé de prendre part aux cérémonies religieuses qui devaient se dérouler dans cette cour d'abord, puis dans le temple où n'étaient admis que les prêtres. Y avait-il à Nakcun des sacrifices humains comme dans les autres capitales mayas, au nord du Yucatan ? Rien ne s'oppose à ce qu'ils aient existé. Au contraire, ces grandes pierres rondes que j'ai rencontrées au pied de la Casa de los Sacerdotes sembleraient être un témoignage que ce mode d'honorer leurs divinités étaient également en usage chez les Indiens de cette région. D'ailleurs, M. Teobert Maler conclut à l'existence de ces sacrifices à Tikal, dont les ruines ne sont distantes de celles de Nakcun que de quatre jours de marche.

Dans le prolongement du temple du roi s'élève un autre temple plus massif n'atteignant que 20 mètres de hauteur, long de 16 mètres sur 8 mètres de largeur. Cette construction présente les mêmes caractères, avec au sommet une vaste et unique chambre (fig. 2, n° 2).

Enfin, devant la façade Nord de la cité s'étale une vaste cour rectangulaire encadrée par le Temple des Hiéroglyphes (fig. 2, n° 4), une pyramide sans édifice et la Casa de los Sacerdotes ou maison des prêtres (fig. 2, n° 3).

Le Temple des Hiéroglyphes (pl. I, fig. B), que j'ai nommé ainsi à cause de la stèle qui se trouve au pied du temple et sur laquelle sont sculptés des signes hiéroglyphiques, est situé exactement dans le prolongement de la façade Ouest, à une soixantaine de mètres environ. Il est séparé de la cité par deux petites pyramides en partie éboulées. Comme celui du roi, le temple est construit au sommet d'une pyramide faite de terre et de pierres amoncelées et se compose d'un édifice étroit et rectangulaire, avec une salle unique. Il est élevé d'environ 30 mètres. J'ai retrouvé là, à mi-hauteur de la pyramide, une série de marches bien conservées, faites de larges dalles de pierre calcaire et occupant la façade presque toute entière. Détail assez remarquable, ces marches sont revêtues d'un enduit dont on peut évaluer l'épaisseur à 1/2 centimètre, mais qu'il est difficile d'apprécier exactement dans son état actuel de conservation. Cet enduit qui arrondit l'angle formé par l'intersection de la marche inférieure avec la contre-marche de la marche supérieure et en couvre le joint, est le même que celui qui recouvre les parois intérieures de la plupart des appartements.

Au bas de cet escalier, placé à 10 mètres en avant, se dresse une stèle haute de 3 mètres, large de 1^{m} 25 et épaisse de 0^{m} 85. Elle est toute unie, avec un simple rebord sur les côtés verticaux de 0^{m} 12 de large. Au

milieu à peu près et à 0m 85 du sol, se détache une bande large de 0m 40, renfermant des signes hiéroglyphiques dont j'ai réussi à prendre le moulage malgré leur mauvais état de conservation et que j'ai remis au Musée Ethnographique du Trocadéro (pl. II, fig. B). On y reconnaît d'une façon très nette un signe en forme de Croix de Saint-André, signe strictement maya, relevé ailleurs et signalé par M. le Dr G. Brinton.

J'ai retrouvé sur cette stèle, à plusieurs endroits, des traces de peinture rouge semblable à celle dont j'ai parlé auparavant. Peut-être les anciens Mayas obtenaient-ils cette couleur indélébile par le même procédé qu'emploient encore aujourd'hui les Indiens.

En face de ce temple se trouve un autre édifice, excessivement curieux et que je n'ai vu nulle part ailleurs. Il est situé sur une pyramide assez basse, longue de près de 80 mètres, construite dans le prolongement de la façade Est de la cité dont elle n'est séparée que par quelques mètres. Il y a un espace vide de 30 mètres de longueur de chaque côté de l'édifice qui mesure lui-même 18 mètres de longueur sur 4m 30 de largeur et dont le milieu correspond d'une façon précise au milieu du temple des hiéroglyphes.

L'édifice présente du côté du petit temple une façade plane faite de gros blocs de pierre rectangulaire juxtaposés, tandis que du côté du temple des hiéroglyphes on remarque trois larges ouvertures dont les bords sont recouverts d'un enduit. Celle du milieu est en forme de rectangle large de 2 mètres sur une hauteur de 2m 50. Au sommet se trouvent cinq poutres en bois parfaitement conservées. Les deux autres ouvertures sont placées de chaque côté, à 3m 20 de distance. Également revêtues d'un enduit, elles affectent la forme d'un plein-cintre et sont larges de 3m 20 sur une hauteur de 2m 15. Cette forme de voûte est particulièrement intéressante, car on ne la retrouve nulle part ailleurs dans les autres ruines mayas connues. En effet, le seul édifice offrant une voûte se rapprochant quelque peu de celle-ci se trouve à Labna. C'est une sorte d'arc de triomphe, et encore sa voûte n'a-t-elle pas la forme exacte du plein-cintre mais présente-t-elle l'aspect d'une voûte ogivale dont l'angle serait arrondi.

Ces trois portes donnent accès sur un étroit corridor de 0m 45 de largeur, 15m 50 de longueur et 3 mètres de hauteur. Chaque pan de la voûte triangulaire mesure 1m 50. En déblayant la terre accumulée dans l'ouverture même des portes, je mis à découvert le même sol cimenté sur une longueur de 0m 80, se prolongeant au delà de leurs seuils. Je retrouvai en outre à chaque extrémité de l'édifice un pan de mur situé dans le prolongement des côtés de cette façade dont la paroi était revêtue de ce même enduit et se retournait à angle droit. J'en déduis qu'il devait primitivement exister une autre partie attenante formant appentis ou terrasse.

L'édifice lui-même est surmonté de trois constructions en forme de tours rectangulaires d'environ 6 mètres de hauteur, dans leur état actuel de conservation, percés de jours étroits et longs entourés de motifs de décoration. Les signes en relief qui constituent ces derniers et dont la dégradation ne permet malheureusement pas d'en discerner les contours exacts, ne se trouvent que sur la façade donnant sur la grande cour, apparemment la façade principale. Ces trois parties qui semblent former le couronnement de l'édifice et ont pu constituer peut-être un poste de défense ou d'observation en même temps qu'une simple ornementation architecturale sont séparées les unes des autres par un petit espace. Le sommet de celle de gauche est éboulé et laisse voir une chambre profonde de 2 mètres, large de 1 mètre et longue de 1m 60. Malgré tous mes soins, je n'ai pu me rendre compte de quelle façon on accédait à cette pièce dont les dimensions et la forme font songer à un cachot. Sans doute la tour de droite en contenait-elle une autre analogue. Comme il est impossible, d'après ce qui reste de cet édifice et d'après sa distribution, de se rendre compte de sa destination exacte et dans l'hypothèse qu'il pouvait seulement servir de temple, je l'ai appelé la *Casa de los Sacerdotes*, la maison des prêtres (pl. II, fig. A ; pl. III).

Il existe, en outre, au pied de la pyramide sur laquelle celui-ci est construit, de larges stèles verticales sans aucune inscription et dont certaines sont tombées. Par devant, tout près, sont de grandes pierres rondes, de presque 1 mètre d'épaisseur. On peut se demander si elles ne servaient pas d'autels pour les sacrifices et si les Mayas de Nakcun connaissaient déjà le culte sanguinaire que pratiquèrent les Mayas du nord du Yucatan, à l'exemple des tribus du centre du Mexique, du plateau de l'Anahuac.

Tout autour de la ville se trouvent disséminés de nombreux monticules. J'en ai ouvert plusieurs dans l'espoir de trouver des poteries, peut-être des ossements humains ; mais je n'ai pu recueillir que quelques débris de poteries assez ordinaires, semblables à ceux que j'avais trouvés à différents endroits dans les ruines mêmes. Quelques-uns cependant présentent quelque intérêt à titre documentaire. Certains, en effet, sont revêtus d'une couche de vernis rouge sur les deux faces, d'autres d'une couche de vernis noir sur la face interne. Enfin, l'un deux porte les traces de lignes noires sur un fond blanc et marron qui rappelle les vases multicolores que l'on a retrouvés dans différentes régions de l'Amérique Centrale, en particulier dans la presqu'île de Nicoya.

*
* *

Il est bien difficile de donner une date précise à ces ruines, car, ainsi

que l'a fait remarquer fort justement M. le professeur Cordier aux séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 19-26 août 1910, on n'a pu jusqu'à présent établir sur aucune base solide une concordance entre les chronologies maya et chrétienne. C'est ainsi que la stèle 9 de Copan est datée par Seler de 1255 avant J.-C. et par Bowditch de 35 ans ap. J.-C. Il semble toutefois que l'on puisse attribuer ces ruines de Nakcun aux premières époques de la civilisation maya.

J'ai appris que les archéologues américains dont j'ai parlé s'étaient rendus depuis à ces ruines de Nakcun, mais je ne sais pas encore le résultat de leurs propres travaux. Quels qu'ils soient, nous ne pouvons que nous féliciter pour le bon renom de la science française des recherches ultérieures entreprises à Nakcun puisque, grâce à l'intérêt que le Ministère de l'Instruction Publique et la Société de Géographie ont bien voulu porter à ces études, c'est à elle que revient l'honneur de la découverte et du premier déblaiement de ces ruines.

IDIOME HUICHOL

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES LANGUES MEXICAINES

Par Léon DIGUET

Localisation, origine et étendue ancienne de la langue des indiens huichols, étymologie. — Place occupée par le huichol dans les langues mexicaines. — Vocabulaire, affixes, pronoms, prépositions, adverbes, substantifs, métaphores, toponymie. — Fragment de chant et son analyse. — Conclusion et verbes.

La langue huichole usitée aujourd'hui par une faible peuplade indienne de la sierra du Nayarit, représentée tout au plus par un chiffre de cinq mille individus, était, s'il faut en croire la tradition indigène, un idiome assez répandu avant la conquête espagnole.

C'était la langue de la nombreuse population nomade et sauvage des *Guachichiles*, qui occupait jadis une grande partie de l'immense territoire situé au nord du plateau central mexicain, ce territoire est aujourd'hui compris dans l'état de San Luis Potosi et fait partie de ceux de Zacatecas et Coahuila.

Ces *Guachichiles*, qui sont considérés comme les ancêtres des indiens huichols actuels, furent peu à peu exterminés lors de la colonisation espagnole; leur langue n'a pu survivre et parvenir jusqu'à nous que grâce à une fraction de leur tribu, qui, à la suite d'une scission survenue, à une époque antérieure à la conquête espagnole, était venue s'établir à la sierra du Nayarit, pour former sous la conduite d'un chef tout puissant nommé *Majakuagy*, un état indépendant et sédentaire avec les tribus *Coras* et *Tépéhuanes*.

La dénomination *huichol* [prononcer *houitchol*] paraît être de date assez récente et n'être que la corruption d'un mot indigène faite par les premiers colons espagnols, qui souvent éprouvaient quelque difficulté à faire concorder leur phonétique avec celle des langues indigènes.

D'après les indiens huichols actuels, l'origine de cette dénomination

viendrait de *houitcharika* dont la signification pourrait se traduire par agriculteur[1].

Les ouvrages anciens ne font pas mention des huichols, peut-être parce que ces indiens, d'un naturel plus doux ou moins turbulent que leurs voisins les *Coras* et les *Tépéhuanes*, ne se signalèrent pas par leur humeur belliqueuse, ce qui leur permit de vivre paisiblement dans leurs montagnes escarpées et de passer inaperçus pendant le cours des événements de la conquête.

Les seuls documents un peu anciens que l'on connaisse jusqu'alors et dans lesquels on peut trouver le mot huichol indiqué, sont les lettres de quelques missionnaires qui ont été retrouvées aux archives de l'archevêché de Guadalajara. Dans ces lettres qui ont été publiées par Alberto Santoscoy[2] on trouve le nom orthographié *Guichol* et *Guisol*.

Le père Tello dans son ouvrage sur la Nouvelle Gallice[3], faisant allusion à ces indiens, les désigne par le terme de *Vitzurita*, dénomination se rapprochant de celle de *houitcharika*.

Dans les ouvrages plus contemporains tels que ceux de Motapadilla et de Frejes[4] on trouve indifféremment les termes *huichol*, *huichola*, *Guichol*, *Guachichil*; ce dernier nom, qui était l'appellation de la population nomade de laquelle proviennent les huichols et qui à une époque servait à désigner ces derniers, est selon Orozco y Berra d'origine nahuatle, langue dans laquelle, ce terme signifie *tête rouge*[5]. Cette désignation aurait été donnée à cause de la coutume que ces indiens avaient de se peindre le visage en rouge; certains parmi les indiens huichols actuels ont conservé cette coutume qu'ils mettent en pratique les jours de fête. Néanmoins, d'après quelques *huichols* un peu érudits, le mot *Guachichil* que l'on trouve parfois orthographié dans les auteurs, *Huachichil*, ne serait qu'une corruption du mot *houitcharika*.

1. Le mot *houitcharika* vient de *houitchia* désignant le champ défriché, connu généralement au Mexique sous le nom de *coamil; rika* est un surfixe impliquant l'action de faire, d'exécuter etc. D'après la tradition indigène, ce sont les huichols qui firent les premiers *coamiles* dans la sierra du Nayarit à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Kuamiata.

2. Alberti Santoscoy, *Nayarit-coleccion de documentos ineditos, históricos y etnográficos acerca la sierra de su nombre.* Guadalajara, 1899.

3. Fray Antonio Tello, *Cronica miscelana de la santa provincia de Jalisco*, p. 740. Guadalajara, 1891.

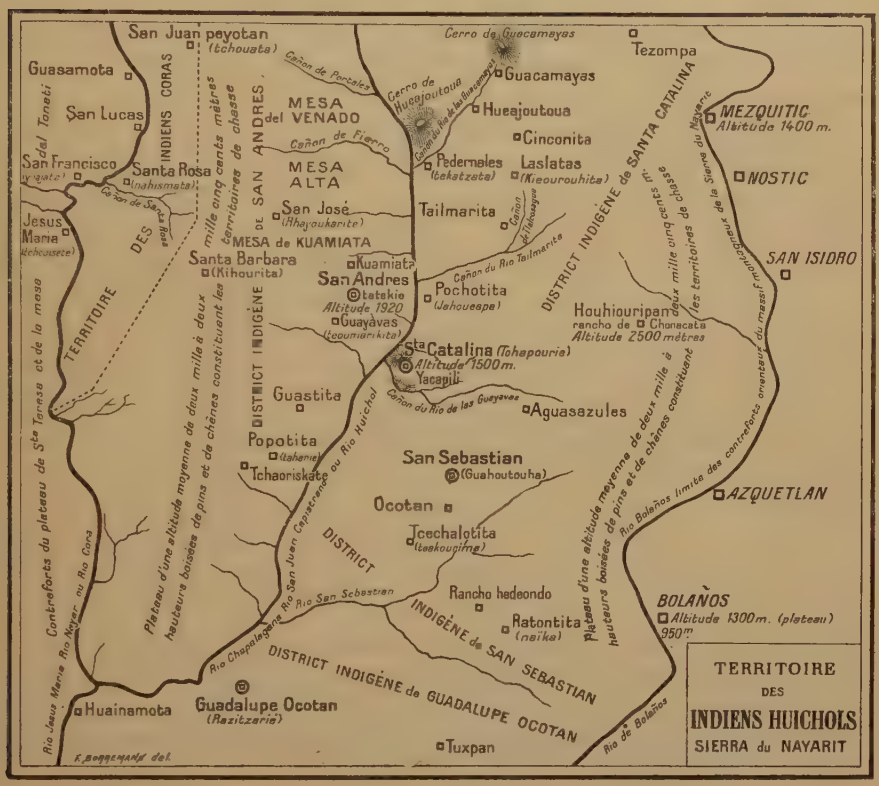
4. Matias de la Mota Padilla, *Historia de la provincia de la Nueva Galicia escrita en 1742.* Guadalajara 1855.

Francisco Frejes, *Historia breve de la conquista de los estados independientes del imperio mexicano* (edicion del Estado de Jalisco). Guadalajara, 1878.

5. Guachichil ou Quachichil vient de *quaitl* tête, *chichiltic* rouge.

Le territoire où la langue huichole est encore aujourd'hui en usage comprend toute la partie orientale de la sierra du Nayarit, c'est-à-dire la région située entre la barranca du rio Jesus Maria qui partage le massif montagneux en deux portions et le rio Bolaños limitant les contreforts du versant Est de ce soulèvement.

Ce pays, dont l'altitude varie en moyenne entre 2.000 et 2.500 mètres,



est subdivisé en quatre districts séparés naturellement par des ravins plus ou moins profonds. Chacun de ces districts comprend un certain nombre de villages dont le plus important sert de chef-lieu et donne son nom au district, ce sont :

1° Santa Catalina, limité au nord par le pays des Tepehuanes, à l'est le rio de Bolaños, au sud le ravin de las Guayavas, à l'ouest le rio Chapalagana. Les villages principaux sont : Santa Catalina *Tohapourie*, Guacamayas, *Hueayoutoua*. Cinconita, Pedernales *Tekatzata*, las Latas *Kieourouhuita*, *Tailmarita*, Pochotita *Jahoueapa*.

2° San Sebastián limité : au nord par le district de Santa Catalina, dont la ligne de séparation est le ravin de la rivière Guayavas, à l'est par le rio Bolaños, au sud par le rio de San Sebastian et son affluent la rivière de Guadalupe Ocotan, Les villages sont :

San Sebastián *Guahoutoua*, Aguas azules, Ocotan *Techalotita*, *Teakourime*, Rancho hedeondo, Ratontita *Naïka*.

3° San Andrès. Ce district comprend la partie centrale du plateau de la sierra ; il est limité par les profondes barrancas des rios Chapalagana et Jesus Maria qui se réunissent dans la partie sud. Les villages principaux sont San Andrès *Tatekie*, San José *Youkarite*, Santa Barbara *Kihourita*, Guayavas *Teoumarikita*, Guastita, Popotita *Tahanie*, *Teàoriskate*.

4° Guadalupe Ocotan. Ce district établi seulement depuis une trentaine d'années faisait partie de San Andrès, il comprend le territoire situé au sud du rio San Sebastian, les villages sont : Guadalupe Ocotan *Zaritzarie* et Tuxpan.

Cette subdivision du territoire huichol offre un certain intérêt au point de vue ethnographique et linguistique car elle nous montre l'évolution que chaque tribu a pu subir pendant le cours des temps.

Confinés sur leurs terrains respectifs où ils vivaient sous un régime de communauté, les indiens de chaque district n'avaient de rapports avec leurs voisins qu'à certaines époques de l'année pour les exercices de leur religion.

Cet état de chose entraîna quelques différienciations non seulement dans leurs coutumes mais aussi dans leur langue, cette dernière, s'étant trouvée progressivement modifiée dans chaque tribu, finit par former les trois dialectes qui sont parlés de nos jours.

Le caractère des indigènes également arriva à changer. Ceux qui vivaient sur le district de San Andrès étaient plus ouverts et plus accessibles aux idées apportées par les Espagnols ; au contact des missionnaires ils abandonnèrent assez facilement leurs anciennes coutumes, chez eux aujourd'hui les chrétiens sont plus nombreux.

Dans le district de Santa Catalina où on se pique d'avoir conservé le mieux les anciennes traditions, les indiens quoique assez ouverts aux progrès n'abandonnent pas facilement leurs anciennes coutumes.

Enfin les indiens du district de San Sebastián se sont toujours montrés les moins intelligents et les plus arriérés de toute la population huichole.

La langue huichole, que certains auteurs avaient considérée comme une langue très pauvre, est au contraire une langue assez riche et bien formée ; en outre sa phonétique est douce et ne possède que peu de sons gutturaux, comme, par exemple, celle de leurs voisins les Tepehuanes. La langue huichole est peu connue des linguistes et, chose étonnante, les mis-

sionnaires franciscains qui ont évangélisé la partie de la sierra du Nayarit habitée par les huichols n'ont pas laissé de vocabulaire qui soit parvenu jusqu'à nous.

Orozco y Berra dans sa *Geografia de las lenguas de Mexico* dit que la langue huichole doit être affine de celle des Coras, mais que c'est une langue sur laquelle on sait bien peu de choses, il ajoute qu'il se souvient avoir entendu dire que le huichol est un dialecte du nahuatl et que les indiens qui le parlent sont les restes des anciens Guachichiles.

Francisco Pimentel, dans son ouvrage *Lenguas indigenas de Mexico*, est le premier qui ait pu établir d'une façon certaine, la place qu'occupe la langue huichole parmi les langues américaines. Grâce à la comparaison d'un certain nombre de mots empruntés aux langues tarahumare, nahuatle, opata, cora, eudeve, cahita, tepehuane, pima etc., Francisco Pimentel a pu assigner la place qu'occupe la langue huichole parmi les dialectes nahuatls de la famille Opata-tarahumare-pima ou langues sonoriennes comme on les appelle encore.

Au sujet de la langue huichole cet auteur s'exprime ainsi : « Pour ma part j'ai pu obtenir directement quelques paroles de l'idiome huichol que j'ai comparé avec le mexicain et les langues sonoriennes, la majeure partie des termes huichols sont sonoriens, d'autres mexicains et d'autres se présentent comme particuliers de l'idiome qui nous occupe.

Quant à ce qui touche à certains termes, dont parle Francisco Pimentel, qui ne se rencontrent pas dans les autres dialectes voisins et qui paraissent *à priori* propres à la langue, il est prudent de se tenir sur la réserve et d'en chercher l'origine dans un autre ordre d'idées que dans la simple comparaison avec les dialectes voisins.

Beaucoup de ces termes sont souvent des expressions métaphoriques, qui, plus ou moins modifiées par l'euphonie, se sont insinuées dans le langage courant où elles ont fini par se substituer aux termes propres.

Car ce qui tient lieu de littérature chez les indiens restés à l'état plus ou moins primitif, ce sont les chants qui relatent des mythes religieux, des faits historiques et en général des traditions quelconques de la peuplade ou de la tribu.

Dans ces chants que certains chanteurs attitrés ont coutume, aux jours de fête ou pendant les cérémonies religieuses, de venir réciter sous forme de mélopée, le sens propre du mot se trouve presque toujours remplacé par une expression symbolique.

A titre d'exemple de ce fait, j'aurai l'occasion, dans le courant de ce mémoire, d'exposer et de souligner quelques-unes de ces métaphores tirées des chants huichols ainsi que quelques expressions symboliques passées aujourd'hui dans le langage courant.

Plusieurs de ces métaphores ont été exposées dans mon mémoire sur la sierra du Nayarit et ses indigènes [1].

Pour plus de renseignements sur le symbolisme des indiens huichols, il est nécessaire de consulter les ouvrages de Karl Lumoltz : *Symbolism of the huichol indians* et *Unknown Mexico* [2].

Le vocabulaire qui est publié ci-joint a été recueilli parmi les indiens huichols du district de Santa Catalina avec l'aide d'indiens assez érudits et instruits [3] que j'ai rencontrés lors de mes trois séjours dans la sierra du Nayarit en 1897-1898-1900.

Ces indiens m'ont servi d'interprètes auprès de ceux de leur tribu, quoiqu'aujourd'hui la plupart des huichols parlent plus ou moins l'espagnol, la nouvelle langue qu'ils emploient concurremment à celle de leurs ancêtres a besoin parfois d'interprètes car elle est très imparfaite et souvent peu compréhensible.

A titre comparatif, je joins à ce vocabulaire quelques correspondances avec les termes *Coras*, *Tepehuanes* et *Cahitas*, qu'il m'a été possible de recueillir pendant mes voyages.

Pour la transcription de ce vocabulaire j'ai adopté la valeur phonétique admise pour les lettres latines, abstraction faite pour le j, le g, l'u et l'r.

La lettre J correspond comme phonétique au *J* français, quelques missionnaires, pour en exprimer le son, l'ont transcrit par *sch*, ainsi par exemple, l'emploi le père Orteya dans son vocabulaire de langue Cora.

Le G est franchement dental et non guttural comme en espagnol.

L'U est muet et n'a pas le son *ou* du latin ou de l'espagnol.

Quant à l'R, il se prononce tantôt légèrement guttural, tantôt doucement roulé de façon à se rapprocher du son labial L.

Enfin l'accent tonique entre parfois pour une valeur dans la signification des mots, ainsi par exemple le mot *hoki* prononcé longuement accentué sur ses deux syllabes, signifie *homme* ; prononcé bref sur ses deux syllabes, il désigne la boisson tirée de l'agave connue sous le nom de *pulque*.

La langue huichole pour la terminaison de ses mots emploie un certain nombre de surfixes.

1. *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. IX, 1899, p. 571.

2. Symbolism of the huichol indian by Carl. Lumoltz in the *Bulletin of the american Museum of natural history*, 1900 ; Unknow Mexico, traduction en espagnol, *El Mexico desconocido*. New-York, 1904.

3. Sept indiens huichols amenés à Zacatecas, y furent instruits pendant plusieurs années par les soins de l'évêque de ce diocèse, trois indiens seulement retournèrent à la sierra du Nayarit où ils se trouvaient lors de mon voyage ; ce sont deux de ces indiens auxquels on avait donné un poste de maître d'école qui m'ont servi d'interprètes.

Les surfixes les plus usités sont :

Pour désigner chose, cause. *ri*, *ma*, *ta*.
— en dedans. *ta*, *outa*, *taouta*.
— parmi, entre, ici. *tzari*, *ta*, *yapa*.
— qui vit, qui existe. *jika*, *kame*, *ari*, *moutiniere*.
— où il est. *mota*.
— au bas. *touha*.
— sur. *tzou*, *tza*.

Pronoms personnels.

je	*ne*
tu	*eakou*
il ou lui	*rhoucou* ou *hiya*
nous	*tamejh*
vous	*jemejh*
ils	*yamejh*

Articles simples.

le, la, les *rhoucou*

Adverbes ou expressions adverbiales.

QUANTITÉ

beaucoup, *huahouca*.
assez, *huacaoua*.
peu, *etchoua*.
trop, *eri*.
tant, *moueri*.
très, *eri*.
tout, *mahi*.
davantage, *tahouarie*.

INTERROGATION

pour qui, *titakou*.
pourquoi, *kietiouro*.
combien, *kiapocou*.
comment, *kiahapaou*.
quand, *kiahatsoa*.

LIEU

ici, *mana*.
où, *ruakie*.
là, *rhoma*, *huana*, *chana*, *rhaoutoua*.
dessus, *hehimana*.
dessous, *hatouana*, *hatou*.
devant, *houjiana*.
derrière *huarita*.

partout, *naïtzarie*.
loin, *teahuapahi*.
dedans, *taoutana*.
dehors, *vouariana*.
ailleurs, *scheitaparie*.
alentour, *ahourriana*.
en l'air, *tenierretou*.
en bas, sous, *rhetouha*.

Temps

aujourd'hui, *tocarikou*.
hier, *takaï*.
demain, *ojaha*.
jadis, *meripoey*.
souvent, *huacameja*.
toujours, *hehihouaca*.
jamais, *hiouhehiemaca*.
maintenant, *rhikou*.
après, *ariquiamka*.

Manière

bien, *aïhotzo*.
mal, *atzitiane*.
doucement, *anonari*.

Doute

peut-être, *aoki*.

Pour l'affirmation on emploie *Rhou* qui prononcé lentement et avec intonation revêt la forme révérentielle ; quelquefois aussi les huichols affirment en se servant du mot *hehoui* qui est le terme usité chez les coras et les cahitas.

La négation se traduit par *tirryha*, *katirryha*, *tirrjohou* que l'on rend plus absolue avec *katirryhaheyemecou*, *youheyemekatirryahou*.

Orientation.

côté droit (nord), *tseriata*.
en bas, *tsotouha*.
en haut, *tahema*.
côté gauche (sud), *otata*.
milieu, *hirjata*.
du milieu en bas, *hirjapa tahatouha*.

Pour s'orienter, les huichols se placent la face tournée vers le couchant il en résulte que le nord est à droite et le sud à gauche, l'expression *hirjapa tahatouha* désigne alors l'occident ou coucher du soleil.

Numération.

un, *cheoui* (pour multiplier on emploie *jete*).
deux, *rota*.
trois, *raïka*.
quatre, *naoba*.
cinq, *ahojouhoui*.
six, *attajehoui*.
sept, *tarhota*.
huit, *tarhaïka*.
neuf, *tanaoka*.
dix, *tamamata*.

Pimentel, dans son ouvrage, orthographie ainsi les nombres 1 *regui*, 2 *ota*, 3 *t-aika*, 4 *nauka*, 5 *ourreri*, 6 *torregui*, 7 *taota*, 8 *taguika*, 9 *tamouke*,
Onze se dit : *tamata heïmana cheoui* (*heimana* signifie « en plus »).
Vingt, *jete houiyari*.
Vingt et un, *jete houiyari heïmana cheoui*.
Trente, *jete houiyari heïmana tamamata*.
Quarante, *rota theouiari* (deux vingt).
Cinquante, *rota theouiari heima tamata*.

Cette numération, qui est vingésimale et qui est représentée dans la conception des indiens par les doigts des deux mains et des deux pieds, peut se continuer indéfiniment.

Ainsi pour 60 on a 3×20, $61 = 3 \times 20 + 1$, $70 = 3 \times 20 + 10$, $80 = 4 \times 20$, $90 = 4 \times 20 + 10$, $100 = 5 \times 20$.

Substantifs.

Le pluriel des mots se forme en ajoutant :

tzi, ri, ma, gy, ghe, te ti,

Habituellement ces formes du pluriel, que l'on emploie suivant la terminaison des mots, s'ajoutent simplement à ces mots, mais parfois par euphonie, la fin du mot se modifie pour recevoir le signe du pluriel, ainsi par exemple :

homme *hoki*.	*pluriel*	*hokitzi*.
femme *hoka*.	—	*hokari*.
fils et fille *nigue*.	—	*niguama*.
jeune fille *houimari*.	—	*houimarigy*.
jeune homme, *temaïkou*.	—	*teamari*.
vieillard *hokiratzi*.	—	*hoquiravitzigy* ou *hoquiratzite*.
dent *tame*.	—	*tamete*.
sorcier *marahakame*.	—	*marhakate*.
créateur *tahouchouiakame*.	—	*tahouchouiakate*.
sauveur *tahehimanoukame*.	—	*tahehimanokate*.

Quelquefois le pluriel n'a aucun rapport avec le mot du singulier, c'est ce qui a lieu par exemple pour le substantif *nounoutzi* (garçon) lequel pour être au pluriel se transforme en *touri*, ce pluriel peut encore prendre le signe du pluriel en ajoutant *ma*, *touriama*, il sert alors à désigner la famille.

Termes servant à désigner la frmille et ses membres.

En général, pour désigner la famille, on emploie le mot fils pluralisé *niguama* venant de *nigue* désignant indifféremment le fils ou la fille, ou encore, comme on vient de le le voir, pluriel de *nounoutzi*.

A la famille partant du cinquième aïeul jusqu'aux petits enfants on donne le nom de *nouihuarika* signifiant la génération, la lignée; l'étymologie de *nouikuarika* est : *nouihua* être, *rika* tout (tous ceux qui sont nés).

La famille appartenant au père c'est-à-dire la femme et les enfants, est désignée sous le nom de *kahourhuari* signifiant étymologiquement *kaouïra* père, *huari* un peu plus, à travers, etc.

La mère parlant de sa famille dit *teïhuari*, venant de *teï* mère, *huari* un peu plus.

La famille du beau-frère se nomme *kiana*, celle de la belle-sœur *koue*.

A la famille de beaux-frères et de belles-sœurs on donne le terme général de *neoukijoui* de *neoukie* marié, *jihoui* un égal.

Enfin le terme *maïzo* désigne la famille du neveu.

père, *hiao*, ou *kahouïa*.
mère, *teï* ou *tehi* ou *té*.
aïeul, *tehuari* ou *teokari*.
aïeule, *koutzi*.
bisaïeul, *totzi*.
trisaïeul, *toto*.
quadrisaïeul *teahorira*.
quinquaïeul, *moutouzi*.

Le quatrième et le cinquième aïeul se désignent par un terme métaphorique; peut-être doit-on voir là une expression de respect et de vénération; dans leurs chants, leurs prières, les huichols emploient toujours des métaphores pour désigner les êtres. *Teahoriza* est le nom d'une graine de graminée armée d'épines, désignée au Mexique sous le nom de *huizapol*; cette graine, lorsqu'elle est mûre et sèche, se sépare de sa tige et s'accroche fortement à ce qu'elle touche; *moutouzi* signifie poussière. Ces deux dernières expressions figurées, employées pour désigner les parents très âgés, se comprennent facilement, la graine qui s'attache aux passants pour se faire transporter et la poussière qui est la désagrégation de la matière symbolisent bien la décrépitude sénile.

frère en général, *higua*[1].
frère aîné, *matzi*.
frère mineur, *mata*.
sœur aînée, *katzi*.
sœur mineure, *mita*.

1. *Higua*, pluriel *higuama*, signifie encore compagnon ; ainsi les indiens coras et les huichols dans leurs rapports se traitent de *higua*.

DÉSIGNATION DES PARTIES DU CORPS

Termes usuels dans les langues *huichole, cora, tépéhuane, cahita.*

	Huichol	Cora	Tépéhuan	Cahita (yaqui)
tête	*moho*	*mouhou*	*mahou*	*coba*
cheveux	*koupa*	*keoba*	*khoupa*	*choni*
front	*kana*		*cahoha*	
oreille	*naka*	*nage*	*nanaca*	*naka*
œil	*hougy*	*housi*	*hiopoui*	*pousi*
sourcil	*tzoucou* [1]		*niaobo*	
paupières	*karimougy*	*sacri*	*hahoqui*	
bouche	*teta*	*teni*	*intchoui*	*teni*
lèvres	*teni*	*teni*	*tehatamo*	*tenhaopare*
nez	*tzouri*	*tzouri*	*hiaka*	*yeka*
joue	*ahocope*	*houpece*		
dent	*tame*	*tamey*	*tchatam*	*tami*
langue	*neni*	*nanoure*	*niouni*	*nini*
palais	*tarkouja*			
menton	*enemico*			
cou	*kouipi*	*koujpi*	*cochou*	
épaule	*huari*	*houari*	*cotouho*	
bras	*mamate*	*mouarka*	*niahojo*	*cami*
main	*mama*			*mama*
coude	*tzicou*	*tzicori*	*tetcho*	
doigt	*itouhame*	*rhjitey*	*niouta*	*mampousia*
ongles	*joutete*			*soutou*
poitrine	*tagui* ou *tahoui*	*tabi*	*intehoura* ou *imbaoca*	
ventre	*rhoca*	*rhouka*	*baoucou*	
ombilic	*joutemotzi*	*sipoutze*	*nicka*	
fesses	*koutza*	*koutza*	*niata*	
jambes	*houca*	*houca*	*inkahi*	*huoki*
rotule	*tonote*	*tono*	*niouglea*	*tono*
pied	*kiata*			
talon	*capotza*	*pamperi*	*intehoco*	
sang	*jourilla*			

COULEURS

blanc	*toja* ou *tousa*	*kuainari*	*eseve* [2]	*tosali*

1. *tzoucou* en huichol veut dire chien, c'est là très probablement une de ces fréquentes expressions symboliques employées couramment dans le langage, le sourcil peut être considéré comme le constant gardien de l'œil.

2. Blanc se dit aussi en huichol *huari* (*hua*, mot tepéhuane signifiant blanc, *ri*

	Huichol	Cora	Tépéhuane	Cahita (yaqui)
noir	*hiouhaoui* [1]	*schoumouri*	*hiztoc*	*tchoucouli*
rouge	*schoure*	*tajari*	*souhe*	
rouge vif	*schatta* [2]	*pajara*		
bleu	*tzourahouyei* [3]	*amoara*	*iztoudo*	*tchoueri*
jaune	*tajahouye* [4]	*taoumari*	*houam*	*sahnari*
vert	*tziouraye*	*rouara*	*kahocok*	*schiari*

ciel, *cuimari*.
soleil, *taho*.
lune, *metza*.
étoile, *jorahoue*.
air, *heheaca*.
vent, *koustohihuari*.
brise, *Rhiocatoumoheca*.
arc-en-ciel, *couhouihoui*.
éclair, *meroucarilla*.
pluie, *moujapouhouyé*.
lumière, *recouhariya*.
obscurité, *youriya*.
feu, *tahi*.
étincelle, *tzipourikiya*.
fumée, *koutzi*.
froid, *jeri*.
glace, *ouhoui*.
neige, *cuaniheri*.
brume, *Rhaïgui*.
eau, *Rha*.
source, *Rha-irjha*.
étang, *Rha-cunapa*.
lagune, *Rha-matihahua*.
mer, *Rha-ramara*.

vagues, *Rha-mehuari*.
nuages, *Rha-hi*.
ruisseau, *jahuata*.
rivière, *hacqui*.
montagne, *jhourhli*.
forêt, *yatayakame*.
maison, *ki*.
maison de réunion, *tokipa*.
murs, *teki*.
porte, *kiteni*.
metate, *mata*.
chaise, *houheni*.
petit banc, *houpari*.
vêtement huichol, *cotoni*.
écharpe, *nioutari*.
ceinture, *rhouayame*.
serre-tête, *koujira*.
sandale, *cacahi*.
couronne de plumes, *koupa mohueri*.
pendants d'oreille, *nakoutza*.
arc, *tope* ou *toupe* ou *topi*.
flèche, *hourou*.
corde de l'arc, *topi-houhueri*.
bracelet pour tirer, *matzouhua*.

chose), mais cet adjectif ne s'emploie que pour l'homme, l'adjectif blanc se dit *toujaschichi* et *tousate*, *toja* peut être employé comme adjectif, mais lorsqu'il s'agit d'un objet animé, on le fait précéder du préfixe *mahou*, ex. chien blanc *tzoucou mahou toja*, pierre blanche *tete toja* (dans la langue tepéhuane, blanc se dit aussi *toja* ou *toha*).

1. Noir très foncé se dit *hiouhavoui couarghie*, *hiouavoui* est surtout employé pour désigner le gris ou une couleur un peu obscure.
2. Rouge vif se dit aussi *jouray*.
3. Se dit aussi *tchoulahouyé*.
4. Se dit *tassahouyé*.

pierre taillée, *teakata*.
bâton *kouhie*.
charbon, *toujari*.
braise, *touhou*.
cendre, *nagi*.
herbe, *topiriha*.
arbre, *kouhie* ou *kuata*.
tronc, *kouhie koutzonoyari*.
branche, *kouhie-mamaya*.
feuille, *jahouari*.
fleur, *toto*, *xotou*, *touto* [1].
fruit, *hicouachi*.
graine, *katzi*.
racine, *mana*.
vie, *koupouri*.
mort, *tocari*.
maladie, *kouiniya*.
blessure, *Ratzi*.
pus, *hatzi*.
toux, *tzocajihia*.
démangeaison, *tzicuakiriya*.
éternuement, *neouka* ou *zehouhoua*.
hoquet, *irrouka*.
soupir, *hiahia*.
variole, *hatza*.
fièvre paludéenne, *kourijia*.

DÉSIGNATION DES ANIMAUX

Mammifères.

	Huichol	Cora	Tepehuane	Cahita (yaqui)
ours	*rhotze*	*outza*		
renard	*cahoujai*	*arachoui*	*cachiho*	*cahuis*
loup	*ourahuay*	*ouravay*	*souhou*	
coyote	*hiahoui*	*hiouave*	*bana*	
chien	*tzoukou*	*tzoué*	*cacahochi*	*tchougo*
chat	*mitzo*	*mïto*	*mitzo*	*mizi*
puma	*mahie* ou *mohie-sai*	*mohaye*	*mavihi*	*ousei*
jaguar	*touhue* ou *tata-tary*	*tzamaïka*		
lynx	*pouri*			
moufette	*houpa*	*houpy*	*houpa*	*houpa*
blaireau	*jouharou*	*jouharou*	*vaïtzou*	
coati	*haïtzou*	*haïtzou*		
raton laveur	*meta*	*moata*	*vouavouaouka*	
chauve-souris	*atzi*	*atzi*		*sotchie*
écureuil	*tzimoikahi*	*tchariguy*	*tecloka*	
tetchalote	*teakou*	*teaky*	*vaococh*	
spermophile	*motiera*			
petit écureuil	*pitzi*			
rat	*rhatzou*			
souris	*naïka*	*naïka*	*vasoukou*	*tchicouri*

1. Fleur se dit également *joutouri*, mais ce terme n'est guère employé que dans les chants.

rat à poche	*rhoutza*	*rhoutza*	*baoulsen*	*tebos*
rat de la sierra	*teoja*			
rat de nopal	*mahimari*			
souris des champs	*tzihouime*			
Pecari	*toija*			
cerf	*maja*[1]	*masa*		*masso*

Oiseaux.

aigle, *huerika.*
éperviers, *houcouri.*
— *ya.*
— *courirjou.*
— *hioui hari.*
— *houitze.*
— *touya.*
— *jatou.*
— *cacato.*
— *hapouri.*
petit épervier, *tzica.*
aigles, *huarihouri.*
ou, *pihuame.*
éperviers, *jourikuai.*
pêcheurs, *Rhakouijou.*
vautour caracara, *maraïka.*
vautour aura, *tehouicouhame.*
vautour zopilote, *hourirouccu.*
pie bleue, *huamohuiri.*
héron en général, *couajou.*
grue brune, *huarimoïka.*
ara, *youari.*
perroquet en général, *totohui.*
différentes espèces de perroquets, *houri. taura. huaïnou.*
perroquet loro, *tzahouri.*
petit perroquet, *tziporey.*
pic en général, *tzourakaï.*
différentes espèces de pics, *ajataï. tzimakaï. marakouaï. Rhottaï.*
tourterelle tachetée, *coucourou.*
tourterelle pourprée, *houerhouri.*
petite tourterelle, *houahoupi.*
tourterelle de la sierra, *rhahoumo.*
pénélope, *kouitapi.*
oiseau moqueur, *tsità.*
jilguero, *koukaï mouari.*
cardinal, *tahocoucouri.*
foulque, *rhahumari.*

Oiseaux nocturnes.

couijihouame — mouicouri — toujipoupou — jicuhacuahi — materouhi — coucouhi.

Reptiles.

serpent en général, *kou.*
crotale, *jayekaitzaya.*

1. Ce dernier terme est bien le mot à peine déformé du terme nahuatl de *mazatl.*

petit crotale, *jahinio*.
grande couleuvre, *Rhaïkou*.
couleuvre d'eau, *houïpo*.
couleuvre (boaïdé), *hatzi*.
couleuvre ventre rouge, *Etzimoajari*.
couleuvre des maisons, *majeakaï*.
pithuophis, *tateiypahou*.
couleuvre d'arbre, *houicoya*.
couleuvre verte, *haïzacou*.
couleuvre sautante, *tacayopio*.
grosse couleuvre, *houiajou*.
différentes espèces de couleuvres, *haïtarame*. *rhoriacame*. *copigeka*.
lézard en général, *ataki*.
lézard des murailles, *catza*.
petit lézard, *jinicouhi*.
phrynosome, *teacka*.

Batraciens.

Différentes espèces de crapauds ou de grenouilles : *temo* — *joukoua* — *kuaya* — *huiro* — *jiori* (têtard).

Poissons.

Poisson en général *queatzou*, silure *mougy*, poisson à raies blanches *tzaki*, différentes espèces de poissons blancs : *iohoueri* — *ione* — *jiejouhe* — *cotzapouri*. Discobole *itou*.

Crustacés.

Différentes espèces de crabes : *haïna* — *rharhapaï* — *teatoï* — *rhacocomi* — *rhamojariji* — *coteaparaï* — *tzapa*. Palemon *tokou* et *maouro*.

Insectes.

papillon *koupy*, grand morpho blanc *huatoja*, grande cétoine verte *huiro*, grand coléoptère *teapohoui*, blaps *jehuahuame*, guêpe *mouraca*, abeille *jiete*, fourmi comestible (camponotus) *marouha*, ariera (atta fervens) *tzarou*, fourmi rouge *kamasoukà*, grillon *rhorhoï*.

Scorpion *teroucka*, teliphone *tzica*, phryne *kana*.

Escargot *couroupo*, grande coquille marine *kouja*.

Sangsue *cuino*, ver en général *cuitzi*.

Végétaux.

mezquite [1], *meki*.
Guamuchil [2], *majori*.

1. *Prosopis juliflora*.
2. *Pithecolobium dulce*.

Guaje [1], *hagy*.
tepeguaje [2], *hegy*.
figuier, *pini*.
higuerilla [3], *cuaja*.
pochote [4], *capogy*.
guazima [5], *hayé*.
clavelina [6], *jahoue*.
clavelina [7], *cahypi*.
frangipanier [8], *houihouari*.
calbassier [9], *caïtza*.
capomo[10], *rhahoui*.
sotol[11], *tzahi*.
amaranthe, *quiaoja*.
pourpier, *hahouraya*.
agave, *mahi*.
gualacamote, *hieri*.
tepecamote, *taraki*.
jicama del monte, *jaata*.
pignon d'inde, *cout'za*.
pomme de terre, *teho*.

Les cactacées sur les sommets de la sierra ne sont représentées que par deux petites espèces, un *échinocereus* et le *mamillaria senilis*, ces deux espèces qui poussent sur les rochers sont désignés par les indiens sous le nom générique de *teamokouri* (*te* ou *tete* pierre *mokouri* brisée, fissurée), nom donné également aux bisnagas ou échinocactus des ravins ou des régions rocailleuses. Dans le fond des barrencas, où le climat est plus tempéré, on entretient à l'aide d'une semi-culture des *pithayos* et des *nopals*, le *pithayo* est désigné sous le nom de *maraha* et les nopals sous celui de *nacari* (*naca* oreille, *ri* chose, semblable) ; les fruits des nopals ou *tunas* ont seuls une désignation, ainsi la tuna blanche se nomme *yotoja* (*yo* de *yuna* tuna *toja* blanc), la tuna rouge *vouivouirheme* (suspendu) parce que, ce fruit qui est le plus grand de ceux produits par les nopals, sont tournés en bas de façon à ce qu'ils semblent suspendus, la tuna violette se nomme *jijoukareme* (*joukahouyé* violet), enfin une tuna porte le nom de *ioutziki* (*iou* de *iouna* tuna et *tziki*, nom d'un criquet à ailes rouges, noires et vertes en dessus (le fruit de ce *nopal* est vert foncé et l'intérieur est rouge[12]).

1. *leucena esculeuta*.
2. *leucena macrophylla*.
3. *ricinus comunis*.
4. *bombax ceiba*.
5. *guazuma ulmifolia*.
6. *pachira insignis*.
7. *pachira à étamines rigides*.
8. *plumiera rubra*.
9. *crecentia alata*.
10. *brosimum alicastrum*.
11. *dasylyriou acrosticum*.

12. Le mot *iouna* est une corruption du mot *tuna* importé des Antilles par les conquistadores, mot qui sert maintenant dans tout le Mexique à désigner les fruits de

Une cactacée, qui ne se rencontre pas dans la sierra, mais que les indiens huichols ont soin d'aller récolter annuellement dans certaines régions désertiques du plateau central, est celle que l'on nomme *peyote* (anhalonium levini).

Ce cactus, qui joue un rôle important dans les exercices lithurgiques de la tribu, est désigné, en huichol, sous le nom de *hicouri*, et quelquefois, méthaphoriquement, dans les chants, sous celui de *Joutouri* (fleur) [1].

Les indiens différencient deux sortes de peyotes auxquels ils donnent les noms de *tzinouritehuahicouri* et de *Rhaïtomuanitarihuahicouri*.

Le premier nom vient de *Tzinourite*, c'est la dénomination du lieu où ce peyote se rencontre, ce mot signifie aussi varié, différent d'aspect, divers (cette variété est de forme variable, souvent irrégulière). *ri* chose, *hua* d'eux (des dieux) et *hicouri* peyote.

La dénomination de la seconde variété de peyote vient de *rhaïtoumouany*, nom d'une localité (*rhaï* nuage, *toumouany* poussière), *ta* signifie abondance *ri* chose *hua* d'eux, d'elles (des déesses) et *hicouri* peyote.

Le premier de ces peyotes est plus amer et ses propriétés excitantes sont plus fortes, il est dédié aux dieux, le second d'une saveur moins désagréable est moins actif, c'est pour cela qu'il est dédié aux divinités féminines.

Il y a encore une troisième sorte de peyote qui ne semble pas posséder les vertus hallucinantes des deux variétés précédentes, mais que les indiens considèrent comme la *mère* du *peyote*, c'est l'analonium primasticum que l'on désigne sous le nom de *rhouhouiri*, *rhou* est l'affirmation, *hou* de *hua* deux, *ri* chose. On désigne encore ce peyoté sous le nom de *huarikota* (*hua* d'eux *ri* chose *ko ? ta* abondance). *Huarikota* est la localité où, lors de leur pérégrination sous la conduite du chef Majakuagy, les huichols rencontrèrent pour la première fois ce peyote.

Les trois principaux produits végétaux qui servent à l'alimentation et qui sont cultivés par tous les indiens de la sierra du Mayarit, sont le maïs, le haricot rouge ou frijol et la courge, que l'on nomme au Mexique calabasa ; ces produits du sol se désignent très souvent par des appellations métaphoriques comme on le verra plus loin, mais les termes sont :

maïs	*hico*,
frijol	*moume*,
calabasa	*jotri* ou *joûtzi*.

nopals, ce terme de *Iouna* est un exemple d'adaptation récente à la langue huichole d'une expression étrangère.

1. Voir à ce sujet mon mémoire sur le peyote et son usage rituel chez les Indiens du Nayarit, *Journal des Américanistes*, t. IV (nouvelle série), p. 21, 1907

Avant de connaître les différentes variétés de piments cultivés, les huichols employaient comme condiment une espèce sauvage à petit fruit qu'ils nomment *pourouhi*.

Termes employés pour exprimer des idées abstraites.

amour, *nakierie*.
amitié, *aïjhouhiaritemtageya* ; ce terme est formé de *aïjhou* harmonie, *huari* cœur, *temtageya* nous nous apprécions.
haine, *janiherie*.
envie, *kuatzia*.
colère, *rhayouha* ou *erihia*.
paresse, *ouraghy* ou *ouraghyka* ou *oura*.
orgueil, *mouhioutahoue* ou *mouhioukaoure* ou *mouhioukaou*.
joie, *jouhiarika*.
tristesse, *noutouyka* ou *heïhouerika*.
plaisir, *moukiarouka*.

Quelques substantifs et leurs dérivés.

cris, *hihua*.
crier, *hihuari*.
crieur, *houhouarihouye*.
voix, *niouki*.
parleur, *niokame*.
chant, *kouika*.
chanter, *kouikari*.
chanteur, *kouikame*.
rire (le) *hiounanohiome*.
rieur, *hiounanahimoukakuatze*.
rire (verbe) *nanahi*.

La mort, *mouhiakame* ou *tocari*.
mort, *mouki*.
il est mort, *moumouki*.
il était mort, *moumoukikaï*.
il va mourir, *ya moumoune*.
il vient de mourir, *moumou*.
il se mourra, *moumouni*.

pluie, *moujapouhouye*.
pleuvoir, *pouhouye*.
il pleut, *houitaripouhouye*.
il pleuvra, *kaouyé*.
il a plu, *moukahomyajou*.
il va pleuvoir, *harikahouiyarime*.

j'ai faim, *ne pahorhamouki*.
j'ai soif, *ne pahorharimouki*.
j'ai chaud, *ne vianepouyajourimoune*.
il fait chaud, *pouyouka*.
j'ai froid, *ne pouyejourimoune*.
il fait froid, *pouhouhatou*.
j'ai honte, *ne poutchouya*.
j'ai peur, *ne phouma*.
j'ai raison, *younioukiknepticouyata*.
il fait du vent, *pouheahoca*.
il fait nuit, *pouyouhoui*.

Pour exprimer les choses importées par les Espagnols, les indiens huichols ont, soit adopté les termes de la langue des conquérants en les modifiant plus ou moins, soit employé des expressions figurées, ainsi dans le premier cas, les mots cheval, vache, mule, orange, etc., font dans l'idiome huichol *cavouaya, vuakagy, moura, naraukagy*. Dans le second cas, on a par exemple : la guitare qui se dit *kanari*, ce mot vient de *kana* front et *ri* chose ou semblable, allusion faite à la forme plate de la guitare ; le violon se dit *jahoueri* (*jahoue* nom d'un arbre, *ri* chose) parce que les premiers violons indiens furent exécutés sur le bois de *jahoue* (bombax ceiba) qui est très flexible.

Quelques métaphores employées dans les chants huichols.

Le cerf *maja* est désigné sous les diverses dénominations de :

1° *cahouyoumari*, 2° *huahuatzi*, 3° *otoutahoui*, 4° *ta-matzi*, 5° *sousouymari*, 6° *hirrourroui*, 7° *joucouri*, 8° *hourou*, 9° *mohueri*, ou *mourieri*, 10° *itari*.

1° *cahouyoumari* signifie astucieux, le cerf passe pour être très habile lorsqu'il s'agit de déjouer les ruses de chasse ;

2° *huahuatzari*, *hua* signifie lui, eux *tzari* milieu, parmi, entre (lui entre eux (dieux) ;

3° *otoutahoui*, *otou* abréviation de *outouanaca* (déesse nourricière des huichols), *tahoui* poitrine ;

4° *ta-matzi*, *ta* notre, *matzi* frère, *tamatzi* est le dieu des cerfs et en général de la chasse ;

5° *sousouymari*, *sousou* vient de *so*, *sa*, *sou*, terme ou particule que l'on donne à un habile tireur d'arc, *ymari* jeune ;

6° *hirrourrou* est une onomatopée, c'est le cri du jeune cerf ;

7° *joucouri* est la jicara ou courge coupée en deux, servant de plat ou d'écuelle que l'on emploie pour mettre la nourriture ;

8° *hourou*, désignation de la flèche, le cerf se tue avec la flèche, il est donc considéré comme le produit de la flèche ;

9° *mohueri*, nom donné au bois de cerf ;

10° *itari*, chose qui s'étend (étal ou étalage), lorsque le cerf est tué, on l'étend sur un endroit approprié pour le dépecer et le répartir selon une cérémonial religieux.

Le chien, *tzoucou* :

1° *joukourirhoukame*, 2° *mourierihouriakame* :

1° *joucourirhoukame*, celui qui a le cerf, c'est-à-dire celui qui sait ou qui a la puissance de trouver le cerf. *joucouri* est la désignation métaphorique du cerf et *rhoukame* celui qui a ;

2° *mourieri houriakame*, *mourieri* bois de cerf, *hourrie* attraper, *ahame* celui qui est ou qui a (celui qui a la puissance d'attraper le cerf).

Le loup, *ourahuay* :

1° *sohuaymoury*, 2° *samourahoue*, 3° *jotouri-cacahi* :

1° *sohuaymouri*, *so* même signification que plus haut *huay* chair, viande, *mou* vient de *mouki* mort, *ri* chose ;

2° *samourahoue*, *sa* même signification que *so*, *sou*, *mou* de *mouki* mort, *rahoue* haut ;

3° *jotouri-cacahi*, *joutouri* fleur, *cacahi* sandale ; l'empreinte de la patte du loup sur le sol a la forme d'une fleur.

L'ocelot ou le jaguar, *touhue* :

tatatari, *ta* notre, *tata* oncle, *ri* chose, chose de notre oncle, l'ocelot ou le jaguar sont des incarnations des dieux *tatéhuari* et *tahiao*.

Le spermophile, *motiera* :

Rhaïmokame, ce mot vient de *rhaï* nuage, *mokame* paraissant ; la fourrure du spermophile est de la couleur du nuage.

La souris, *naïka* :

Itapyraï, ce mot signifie menteur, il est composé de *itaya* mensonge, chose fausse, et de *pyraï* farceur.

La vache sert, comme le cerf, dans les cérémonies religieuses ; les indiens la désignent par le mot *huacagy* qui est une déformation du mot espagnol *vaca*, métaphoriquement on la désigne par les expressions de :

1° *coucouijoutouri*, 2° *huarhaouri*, 3° *huahiourari*, 4° *joutouri* :

1° *coucouijoutouri*, de *coucouïa* plante sacrée, *joutouri* fleur ;
2° *huarhaouri*, *hua* d'eux (des dieux), *rhaouri* cierge, torche ;
3° *huaourari*, *hua* d'eux (des dieux), *hiourari* bourgeon d'arbre ;
4° *joutouri* fleur.

Le vautour zopilote, *houiroucou* :

coucateamahi, *couca* grosse perle *teamahï* jeune, le vautour zopilote a autour du cou une sorte de caroucule ressemblant à un collier de perle.

Le maïs *hico* :

1° *nihouetzika*, 2° *huajourilla*, 3° *huatacari*, 4° *huamaoutouri* :

1° *nihouetzica*, mot ancien désignant la *masa* pour faire les tortilles ;
2° *huajourilla hua* d'eux (des dieux), *jourihia* ou *pourilla* sang ;
3° *huatacari hua* d'eux (des dieux), *tacari* sang préparé pour sacrifice ;
4° *huamahoutouri* signifie jointure des doigts.

La courge callebasse, *jotri* ou *joutzi* :

1° *jicouha*, 2° *kloukouya* :

1° *jicouha* est la sonaille ou *ayacacaxtli* qui sert d'accompagnement dans les danses indiennes ;
2° *kloukouya* est le nom du sillon dans lequel s'étend la calebasse.

Le cheval, le mulet se désignent métaphoriquement sous la dénomination de *cacahi* sandale.

Toutes les divinités de la sierra du Nayarit, dont le nombre est de quarante-huit, se désignent en général par le pronom personnel *hua* qui signifie d'eux ; pour les dieux principaux comme le feu et le soleil, on ne les désigne jamais par les termes de *tahi* et de *taho* (feu et soleil), mais par ceux de *ta-tehuari* et de *ta-hiao* (notre aïeul et notre père), ces deux dernières divinités ont des incarnations communes, elles s'incarnent aux animaux nobles tels que, le jaguar et l'aigle, on les désigne alors souvent sous le nom de ces deux animaux, non toutefois par leur désignation propre, mais par les métaphores qui leur sont consacrées. Les déesses, en général, sont désignées par *ta-te* ou *ta-tehi* (notre mère).

La déesse *Nakahoue* qui est considérée comme étant la mère des dieux et du genre humain, est nommée dans les chants sous les appellations de :

1° *Hijahourina*, 2° *Aïjoritakiakame*, 3° *Akame*, 4° *Torama*, 5° *Corama* :

1° *Hijahourina* vient de *Hi? jahouri* mur, blat, *ma* abréviation de *nakaoue*;

2° *Aïjoritakiakame* vient de *aï* rocher, *jouray* rouge, *ta* en, *ki* maison ; allusion symbolique à la grotte de *Kïteni* dans le ravin de *Haïtzarie*, qui est dédiée à la vieille déesse ;

3° *Akame* signifie d'elle ;

4° et 5° *Torama* et *Corama* ; la signification exacte de ces deux mots est inconnue, ils signifient coin ou empreinte ; ces deux mots sont probablement une allusion à une empreinte qui se trouve sur un rocher de la sierra et qui serait, selon la légende, l'empreinte de ses pieds que laissa la déesse lorsqu'elle disparut de la terre.

Étymologies toponymiques de quelques villages huichols de la sierra du Nayarit.

DISTRICT DE SAN ANDRES *tatekie*.

ta notre, *te* de *tehi* mère, *ki* ou *kie* maison. *Kie* veut dire aussi endroit où elle est, ce terme sert aussi à désigner la nation.

Kuamiata.

Kuani manger, *miata* couper, raser, nettoyer le sol, défricher. Ce fut l'endroit où les huichols, selon la tradition, commencèrent à défricher et à faire le coamil sur le haut de la sierra.

Teoumarikitta.

teou pierre petite isolée, *marikitta* pulvérisée, réduite en poussière. Il y a dans le village un endroit où les pierres s'effritent sous l'influence atmosphérique.

Guastita.

Guas (mot nahuatl), nom d'un arbre qui donne des gousses comestibles, cet arbre se nomme en huichol *kouata* et en cora *nachoueri*, *tita* chose. Il y a beaucoup de ces arbres à Guastita, le terme *guastita* est employé en huichol comme paroles ds mépris, les habitants de Guastita étaient tenus à l'écart aux jours de fêtes par les autres huichols à cause de leur mauvaise foi.

Rhayoukarita.

Rha eau, *youkarita* mare, étang, dans le village existe une petite lagune.

Tahanie.

taha chose qui mûrit ou apparaît en épis *nie* qui est ouverte. La signification est : lieu où se développe toute chose, idée de naissance aussi bien chez l'homme que chez les plantes ; ce nom est une allusion à la vieille déesse *Nakaoue*, mère et créatrice du genre humain.

Kihourita.

ki maison *hourita* sans habitant, vide, désoccupée ; ce nom fut donné à la suite d'une sécheresse, les dieux tutélaires de la localité étant restés sourds aux prières des habitants, ces derniers s'aperçurent qu'ils avaient abandonné leur séjour habituel.

Thaoriskate.

tchaouri prophétiser, deviner, prédire, songer, *schkate* la lumière du soleil. Dans ce village vivait un sorcier ou piète du soleil qui prophétisait.

DISTRICT DE SANTA CATALINA. *Toapourie.*

Toapourie.

toha nid, habitation, apparition (de *toha* vient l'expression *tohani* apporter, faire apparaître), *Pourhli* ou *Pourri*, nom de la montagne qui se trouve au village de Santa Catalina et qui était sous la garde du dieu tutélaire *Pourhlika*.

Pochotita, *Jahoueapa.*

Pochotl (terme nahuatl) désigne l'arbre connu sous le nom de *jahoue* en huichol *pa* parmi.

Tailmarita.

tahi feu, *marita* se retirer, s'écarter, se mettre à part, d'après la tradition, lorsque les huichols fondèrent ce village, ils allumèrent un feu;

mais trop nombreux, ils ne purent tous s'en approcher pour se chauffer. Il en résulta une bataille où tous s'efforcèrent de prendre place auprès du feu en s'écartant mutuellement.

Pedernales, *tekatzata*.

Pedernales est la traduction espagnole du mot huichol *tekatzata*; *teaka* pointe de flèche en pierre (pedernal), *tzata* parmi. L'origine du mot *teakatzata*, toujours d'après la tradition indienne, vient d'une bataille qui eut lieu entre les fondateurs de ce village; ces derniers s'étant réunis pour préparer les armes qui devaient servir à défendre l'image de la déesse *Nakahoue* que les indiens *tépéhuanes* voulaient accaparer pour la transporter dans un de leurs villages, ne purent s'entendre sur le choix du chef qui devait prendre le commandement de la défense; il en résulta une lutte sanglante où les indiens s'entretuèrent avec les armes qu'ils venaient de confectionner.

Las Latas, *kiehourouhuita*.

kiehourouhuita, en forme de pin, ce village est au pied d'une montagne conique qui rappelle la forme d'un pin.

Cinconita.

cinco (espagnol) cinq, *nita* nain; ce village fut formé à la rancheria où vivait un nain avec ses cinq enfants.

Houeajouta.

Houeajou arbre de la sierra, *ta* lieu.

Fragment d'un chant huichol et sa traduction.

MAJAKUAGY-NIOUKIEÏA

ne karhoueamari, nemanikouhouahoueny toutziha Majakuagy, hiaepahouta aoujouhouime toutoutziche eack tchaouriska timaïhoueme, eakou pemouhiourihioukou.

Eakou pemneakame pemkakahouehouiyakame, jeimekhou Tahouiakame, pemmhounouaya tahouehouiakame yepetiniouени yametijehiattou, keajouhanereourhouieri routamekhouhoueakame taheïma, ye pemtikamate eanamata kouiamaripa tokaricheyeme, aetziepemouane hiejemteho, tsotouha-houeakate, tzeriata-houeakate, otatahoueakate, hirjouhapa-houeakate, cotzaraoupa-houeakate, tahouehouiakame yejetteje-

hiatou, yejettenihouka eackhouta, tei Nakaoue, cotzaraoupa, nohihuame, yepetinihouni kiakarimakame.

Jouriakame jehierika yohaneatoumanouhiarane taho nerikaria eacka ianematzatapemouye toaha hihiari mouknayaya cananiouya atoukani Tahoue houiakame yeyerieria eak tzouhoiari, tzahouye, kouhahieri, aoukoue, icoutzaraou manamemhianouhihuafou tateima takakaouna yemetenioukа eakou Majakuagy pemouranouhioury coutzaraoupa ya eneatou moutahuajou hiametiouke tamatzi Paricka, mouyeka tahiao Tzakaïmoka tateïoutzimaouika, tounouame hirjouapa iotzaraoupa mounoua ta koutzi Nakaoue moyani huate. ta-houehouikate !

TRADUCTION

Majakuagy nioukeïa, paroles, discours de *Majakuagy.*

ne, moi

karhoueamari, le plus infime, le plus immonde, celui qui ne représente rien.

(ne) *manikouhouahoueny,* je t'encense

touzi(*ha*), mon suprême, (*ha*) mon

Majahuagy, Majahuagy

hiahepaou (*ta*), je t'attribue, je t'offre, je te rends (*ta*) à toi

Ahoujouhuime, des cinq (*ahouyouhui* cinq *me* des)

toutotziche, pluriel de *touto* ou *toto* fleur

Eak, abréviation de *Eakou* toi, ton.

tchaouriska, prophète, inspiré, devin

tzinahihoueme, qui inspire, qui prophétise (*tinate* prophétiser, découvrir)

Eakou, toi

pemouhiourihioukou, qui es la vérité

moi qui ne suis rien, je te rends hommage, mon Majakuagy, je t'offre les cinq fleurs, à toi prophète qui inspire, qui es la vérité.

Eakou, toi

pemneakame. qui n'es pas engendré

pemkakahouehouiakame, qui es fait

jeimekhou, tu es unique (*jei* vient de *jeihoui* ou *cheoui* un et *mekou* unique, seul)

tahouehouiakame, dieu suprême (*ta* notre, *houe* créateur, *houi* qui a fait, *akame* être supérieur)

pemmhounouaya, tu es fils de

tahouehouiakame, dieu suprême

yepetinioueni, qui est présent

yametijehiattou, qui te veille, qui te protège, qui t'aide.

keajouhanereourhoueri, pardonne-moi

Rhoutame khouhoueakame, deux fois ou deux dignités
taheïna, là en haut (au ciel) (*ta* notre, *heïma* de *heïmana* dessus)
yepemtikamate, qui arrange les choses, qui gouverne
eanamata, ici
kouiamaripa, dans la corruption
tokaricheyeme, qui présides les jours (ce qui préside les jours)
aetziepemouane, est l'œuvre de toi-même
hiejemteho, vous qui êtes présents
tsotouhahoueakate, vigilateur ou résidant du couchant
tzeariata-houeakate, — de la droite
hotata houeakate, — de la gauche
hiyouhapa houeakate, — du levant
cotzaraoupa houeakate, du milieu *cotzaraou-pa*
tahouehouiakame, de notre divin, dieu
yejettejehiatou, contemplant
yejettenihouka, est présente
eakhouta, toi aussi
teï Nakahoue, mère Nakaoue
cotzaraoupa, dans le cotzaraou
nohihuame, où tu fus engendrée
kiakarimakame, fondatrice du genre humain (*kiakari* nation, *makame* fondateur, multiplicateur).

Toi qui n'es pas engendré ni fait, tu es unique dieu suprême, tu es fils du dieu suprême, qui est présent, qui te veille, pardonne-moi deux fois au ciel, tu gouvernes ici dans la corruption et tu présides aux jours, ce qui est l'œuvre de toi-même et vous autres qui êtes présents, les résidants du couchant, de la droite, de la gauche, du levant, du milieu [1] (royaume), de notre divin contemplateur ; est présente toi aussi, mère Nakaoue, dans le *cotzaraoupa*, où tu fus engendrée, toi créatrice du genre humain.

jouriakame, dispersion de lumière, éclair, etc.
jehierika, dominateur
yahaneatoumauouhiarane, où est répandu « *ya* interjection signifiant c'est fait, c'est terminé *aneatou* se répand, s'étend *manonhahame* qui se laisse voir, qui apparaît ».
taho, soleil

1. Comme on a pu le voir plus haut au sujet de l'orientation, les indiens de la sierra du Nayarit se placent toujours la face tournée vers l'Occident; lorsqu'ils exécutent des chants sacrés ou lorsqu'ils prient, ils prennent cette position, il en résulte que le Nord se trouve à leur droite et le Sud à leur gauche.

nerikaya, la face, la figure.
eacka, air
ianematzatapemouyetouha, qui répand dans notre intérieur, qui imprègne (*ya* interjection, *amenae* fait, *matzaka* mélangé, retourné, *pemoyetouhă* qui fait traverser, pénétrer).
hiari, cœur
moukuayaya, aliment
cananioya atoukani, jusque-là arrive mon tribut, mon offrande, mon poème.
tahouehouiakame, dieu suprême
eack de eakou, toi, ton
tzouhouiri, *tzahouye*, *kouhahieri*, *aoukoue*, *icoutzaraou* } noms de différentes fleurs employées dans les cérémonies religieuses
manamemhianouhïhouajou, ici et où elles naquirent (*mana* ici, *memhie* d'où, *mouhihuajhou* naquirent)
ta-teïna, nos mères, nos déesses
ta-kakaouma, nos ancêtres, nos dieux
yemeteniouka, qui sont présents
eakou, toi
Majakuajy, Majakuajy
pemouranouhiouri, qui fit
cotzaraoupa, dans le centre de la jicara ou l'habitation de Nakaoue
yaeneatoumaoutahuajou, se consumant, ou se finissant, ou disparaissant
yametiouke, dans l'espace, dans le ciel
Tamatzi, nom du dieu de la chasse
Parickta, *Mouyeka*, *Ta hiao*, *Tzakaïmoka*, *Tateï outzimaouka*, *Tounouame*, *Hirjouapa* } noms de divinités
cotzaraoupa, habitation de *Nakahaoue*
mounoua, revint, se transformer, appoint
ta koutzi, notre aïeule
mojani, qui est
huate, mère, créatrice
Tahouehouikate, nom donné à *Majakuagy* (*ta* notre, *houe* faiseur, créateur, *houikate* divinité).

Rayon de lumière, dominateur où est répandu le soleil, figure de l'air, qui pénètre notre intérieur, aliment du cœur, jusqu'ici arrive mon tribut, je t'offre les fleurs de *tzouhouiri, tzahouye, kouhahieri, aoukoue, icoutzaraou*, c'est ici où naquirent nos déesses et nos dieux qui sont présents ; toi Majakuajy qui fis que dans le *cotzaraoupa* disparaissent dans le ciel *Parickta, Mouyeka, Ta-hiao, Tzakaïmaka, Tateï-outzimaouka, Tounouame, Hirjouhapa* ; *Cotzaraoupa* où se transforma notre aïeule (*Nakaoue*) qui est la créatrice ; o *Majakuagy !*

Le fragment de littérature huichole qui vient d'être analysé est une invocation à *Majakuagy* ; c'est le début d'un chant où se trouvent relatés et coordonnés les principes ou les lois du législateur de la sierra du Nayarit, la partie essentielle de ce chant a été publiée dans mon mémoire sur la sierra du Nayarit et ses indigènes (*Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. 9, 1899, p. 575).

Ce fragment de littérature indigène expose bien le polysynthétisme de la langue huichole ; les mots souvent très longs résultent de l'agglomération et de l'incorporation de termes divers, parfois réduits par syncope à leur plus simple expression.

L'idée du verbe à l'infinitif est chose peu réalisable dans la plupart des cas, presque toujours pour indiquer l'action, les indiens se servent d'une périphrase.

Il résulte de ces faits que la conjugaison des verbes en général n'est guère praticable, cependant, d'après les indiens consultés à ce sujet, on peut, pour les verbes les plus usuels, établir une sorte de conjugaison, mais cette façon d'exprimer les différentes phases de l'action doit sûrement être attribuée à l'influence des missionnaires.

Il est évident que cette influence a eu pour résultat d'amener progressivement des modifications dans l'antique langage, lequel n'a pu arriver un peu pur jusqu'à nous, que par les chants qui se transmettent de génération en génération. Les missionnaires pendant plus d'un siècle ont gouverné les indiens, et pendant ce long espace de temps, ils ont composé des vocabulaires et des oraisons, non seulement pour l'usage des néophytes, mais aussi pour l'exercices de leurs prédications et de leur enseignement, pour cela, la langue indigène a dû être pliée aux règles de la grammaire latine.

Exemples de quelques verbes placés sous la forme de l'infinitif.

aider	*parehouhia*
aimer	*naquieri*

appeler	*rhouahuari*
arranger	*haïjoutouriounieni*
avoir	*tirjouhahoue*
baigner	*ouhuari* ou *ouharika*
boire	*manorhareni* ou *rhariya* ou *icheme*
chasser	*tohajiha*
coudre	*houipari*
cuire	*eatzari*
chanter	*kouikari*
crier	*hihuari* ou *hihuarika*
confesser (se)	*mourhoukouïa* ou *mourhoukouitouarika*
demander	*ihuahoui*
dormir	*koukoutzoume* ou *nemahoukouni* ou *koutzi*
édifier	*motakini* ou *moukakieni*
égrainer	*horika*
être	*rhoukou*
faire	*houehouia*
fermer	*moureonani, narika*
fuir	*meyani*
habiller (s')	*tioumiouthoua* ou *niouthouarika*
jouer	*houaïkame* ou *houaïkari*
laver	*eakouari*
manger	*kouaya* ou *kouhame* ou *tekoua*
marcher	*yeya*
mentir	*itarika* ou *itahuame*
monter	*moutinie* ou *matimakiroume*
pêcher	*konoutzoupari*
respirer	*hiahia* ou *hihoue*
rire	*mahani*
réveiller	*moutaniere*
semer	*etzi*
songer	*einoutzi* ou *enoukame*
sauter	*mantzounie* ou *tzonaria*
téter	*tzitzya*
tisser	*itzari* ou *itzame*
tuer	*nemihua* ou *tememihouame*
venir	*nouani*
vivre	*mouhieïka* ou *manokohopo.*

CONJUGAISON DU VERBE *roukou* « être ».

Indicatif.

je suis	*ne namrhouc* ou *namrhoukou*
tu es	*eakou pamrhouc*
il est	*hia mourhoue*
nous sommes	*tame* ou *tamegy temrhoue* ou *temrhoume*
vous êtes	*jemejy jemrhouroume*
ils sont	*hiamejy memrhoume.*

Imparfait.

j'étais	*ne nemrhoukoutoukaï*
tu étais	*eakou pemrhoukoutoukaï.*

Passé défini.

je fus	*ne nemrehoukoutoukaï*
tu fus	*eakou pememrheoukouttoukaï.*

Plus-que-parfait.

j'avais	*ne nemroukoutounikicou* ou *nememrhoukoutoukaï*
tu avais	*eakou pemroukoutounikieou* ou *pememroukoutoukai.*

Futur.

je serai	*ne nekouanerhoukoutouni*
tu seras	*eakou pemnekouanerhoukhoutouni.*

Futur antérieur.

j'aurai été	*ne nemrheourhoukhoutouni*
tu auras été	*Eakou pemheourhoukhoutouni.*

Impératif.

sois	*pemhourhoukoutouni eakou*
soit	*moumhourhoukoutouni hiya*
soyons	*temhourhoukoutouni tamegy*

soyez *jemhourhoukoutouni jamegy*
soient *nemhourhoukoutouni hiamegy.*

Subjonctif.

que je sois *ne yourhi*
que tu sois *eakou yourhi*
que nous soyons *tamegy yourhite*
que vous soyez *jemegy yourhite.*

Passé défini.

que j'aie *ne nemhouyouritoukaï*
que tu aies *eakou pemhouyouritoukaï.*

Passé indéfini.

que j'ai été *ne nemhiouritounikeiotzou*
que tu as été *eakou nemhiouritounikeiotzou.*

CONJUGAISON DU VERBE *titzinari* « tenir, serrer, étreindre ».

Indicatif.

je tiens *ne nemtitzina*
tu tiens *eakou pemtitzina*
il tient *huiya moutitzina*
nous tenons *tamegy temtetzina*
vous tenez *jamegy jemtetzina*
ils tiennnent *hiamegy nemtetzina.*

Imparfait.

je tenais *ne nemtitzinakaï*
tu tenais *eakou pemtitzinakaï.*

Passé défini.

je tins *ne nemtioutzimajhou* ou *nemretzinajou* ou *nemretzinakaï*
tu tins *eakou pemtioutzinajhou* ou *pemretzinakaï*
il tint *hiya moutiouotzinajhou* ou *mouretzinajou* ou *mouretzinakaï.*

Plus-que-parfait.

j'avais tenu	*ne arinemtioutzinjhou*
tu avais tenu	*eakou aripemtioutzinajou.*

Futur.

je tiendrai	*ne kuatinetzina*
tu tiendras	*eakou pekuatinetzina.*

CONJUGAISON DU VERBE *rouhahuari* « appeler ».

Indicatif.

j'appelle	*ne nemmoutirhouahoue*
tu appelles	*eakou pemmoutirhouahoue.*

Imparfait.

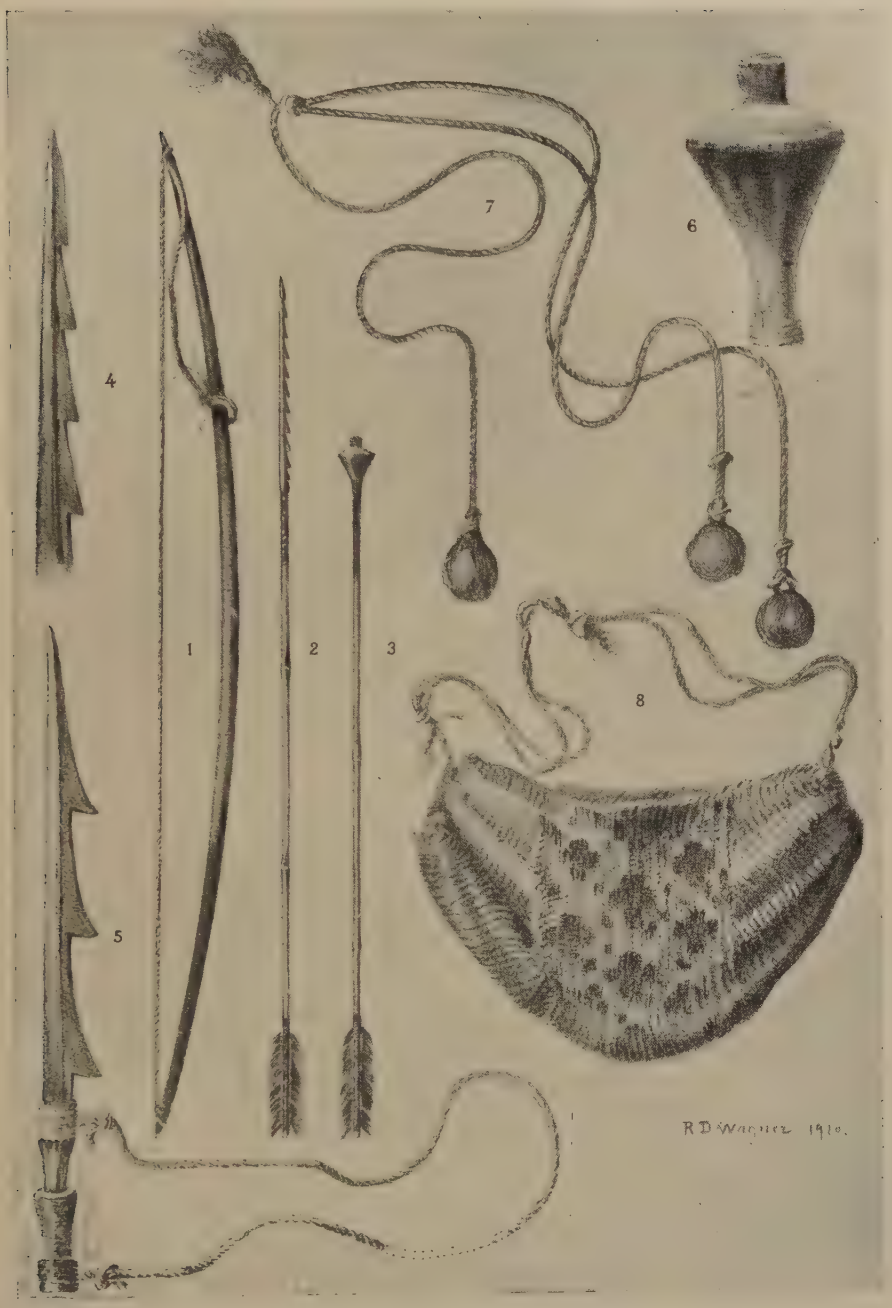
j'appelais	*ne nemtirhouhahouekaï.*

Futur.

j'appellerai	*ne kuatinehouhahoue.*

Impératif.

appelle	*neotahouhahahoui eakou.*



Armes et ustensiles des indiens Baticola

LA CHASSE CHEZ LES INDIENS BATICOLA

Par Émile R. WAGNER

(*Planche IV.*)

Les indiens Baticola [1] habitent sur les bords du Rio Iguassu. De taille moyenne, de couleur brun-foncé ils sont remarquables par leur visage aux pommettes écartées. Les femmes, plus petites, ont les épaules carrées et portent leurs enfants à cheval sur la hanche. Hommes et femmes ne sont vêtus que d'un petit pagne qui protège les parties génitales et dont l'étoffe semble être de même nature que le tissu du « boco » [2].

Ils habitent une région au climat très doux et où des bois illimités les protègent contre les attaques des hommes civilisés. D'esprit pacifique ils ne se construisent pas de hutte et se contentent durant leur vie de rechercher leur nourriture qui consiste en gibier de poil ou de plume, œufs, fruits, poissons et insectes divers. Ils ne dédaignent pas les gros escargots blancs et roses communs dans les grands bois ; on en trouve toujours de nombreuses coquilles partout où il y eut un campement d'indiens. Ils mangent aussi les grosses larves des coléoptères qu'ils trouvent en abondance dans les bois morts ; les larves de fourmis et de Mélipones qui foisonnent dans ces forêts aux arbres gigantesques. Ceci explique leur désir de posséder une hache qui leur permet de tailler le bois des gros arbres et de se procurer de riches provisions de miel. Quelques nids de Mélipones en contiennent jusqu'à six et huit litres. Faute de hache, afin de parvenir au nid toujours placé dans un creux intérieur de l'arbre, les indiens introduisent par l'entrée très étroite de la ruche un bambou creux et fin nommé « Tacuarucu » ; par ce long tube ils sucent le miel jusqu'à trente et quarante centimètres de distance. Mais bien souvent le miel est

1. Ces remarques peuvent aussi s'appliquer aux indiens Bougres habitant ces mêmes régions de grands bois qui s'étendent sur toute l'Amérique du Sud, du Paraguay et des Missions jusqu'aux Amazones et au delà. Il est à noter que les Indiens qui semblent être les plus farouches parmi les tribus silvestres se rencontrent sur le « Rio Doce » et le « rio Manhusu » dans la province de Minàs-Geraes (Brésil). Dans cette province ils passent pour être anthropophages.

2. Voir fig. 8 de la planche ; « Boco », sorte de petit sac en fibres de caraguata tressées et décorées de peintures et que les indiens portent en bandoulière (largeur 23 cm. au plus large et 14 cent. de profondeur).

contenu dans une alvéole en cire de la grosseur d'un œuf de pigeon placée de telle façon que le bambou de l'indien ne peut l'atteindre, pas plus d'ailleurs que la longue et flexible langue barbelée des pics.

Lorsque les indiens chassent le gros gibier, ils se servent de flèches [1] dont les pointes généralement très longues sont en bois dur, en bambou armé d'une pointe d'os, ou d'un gros fil de fer volé ou obtenu par échange et grossièrement aplati et aiguisé. Ces pointes sont toujours lisses, et sortent facilement de la blessure en faisant une plaie ouverte qui laisse s'écouler le sang et permet de retrouver la piste du gibier et de l'épuiser plus rapidement.

Quelques tribus arment leurs flèches de pointes en pierre éclatées [2], le plus souvent d'agathe provenant du Rio Iguassu ou du haut Uruguay. Ces pointes toujours petites, triangulaires, légèrement allongées, sont fixées peu solidement au bois de la flèche par des tendons ou des boyaux d'oiseaux. Elles se détachent et restent dans la blessure.

Pour se préserver le poignet contre le cinglement de la corde de l'arc, l'indien porte sur le bras gauche une sorte de manchon en cuir non tanné. Les pointes de flèches de rechange en agathe et les autres objets d'usage personnel, sont enfermés dans un petit sac en tresse de « caraguata » (broméliacée).

Ce petit sac appelé « boco » se porte en bandoulière sous le bras gauche.

Les indiens des régions boisées chassent aussi le gros gibier en leur tendant des pièges.

Le tapir lui-même appelé dans ces pays « anta », « Mboreri » ou « gran bestia » ne leur échappe pas malgré sa force prodigieuse.

Les indiens ont en effet remarqué que le tapir va toujours à l'eau par un même sentier très net que rien n'embarrasse, à travers les broussailles les bambous et les mille plantes de cette végétation semi-tropicale. Chaque nuit il va boire et se baigner : c'est dans l'eau qu'il se réfugie si le jaguar est sur sa trace ou s'il a été blessé par une flèche.

Le piège des indiens est très simple. A un léger tournant du sentier suivi par le tapir ils piquent dans le sol, entre quelques racines, les deux pointes d'une fourche en bois de fer dont le manche durci au feu, aiguisé

1. Voyez fig. 1 et 2. Fig. 1. Grand arc rond, d'un travail remarquable, car il a été tourné en l'usant sur des pierres dures, cet arc mesure 2 mètres 22 de long ; sa corde est faite de fibres de Caraguata (bromiliacées).

Fig. 2. Flèche de guerre, longueur totale 1^m 69 : la pointe en bois de fer mesure 0^m 55 ; elle est garnie de dents pointues peu saillantes, le roseau qui porte l'empenne mesure 1^m 14 c.

2. Fig. 4. Détail d'une pointe de flèche de guerre moitié de la grandeur naturelle.

sur des pierres, se dresse à 50 centimètres du sol, la pointe inclinée vers la haute forêt. Les indiens se placent en embuscade sur de gros arbres à 3 ou 4 mètres du sol afin de n'être pas éventés par le tapir qui a un odorat très développé. Accroupis sur de grosses branches, les chasseurs attendent de longues heures immobiles malgré les moustiques.

Sans crainte, de son pas lent et lourd, le tapir gagne l'eau ; repu de racines et de fruits, il a longuement léché les roches où suinte un peu d'eau dans la forêt sombre (lambedores).

Maintenant il vient boire et se baigner. Il passe sans méfiance sous les arbres où sont juchés les chasseurs : soudain une clameur infernale éclate sous la voûte de verdure.

La « gran bestia » piquée de flèches se précipite vers le fleuve sauveur. Quelques furieux élans dans le sentier en pente et elle roule embrochée par le pieu pointu.

Il ne reste plus alors qu'à passer autour de ses membres des nœuds coulants faits de lianes, et à le dépecer avec les couteaux de métal ou un éclat d'agathe.

On creuse aussi pour s'emparer du tapir des fosses sur le chemin qui doit le conduire à la rivière ou à quelque abreuvoir naturel dans le bois. Mais ce piège exige beaucoup de travail, il doit être soigneusement dissimulé et il faut emporter la terre assez loin. Aussi est-il peu usité chez ces peuplades opposées à tout gros travail et pour ainsi dire sans outils.

Pour chasser le tatou, l'indien construit des nasses en branches droites et en bambou et après les avoir bourrées de terre et de feuilles il les place sur les terriers. Le tatou en sortant de son trou creuse la terre mêlée de feuilles avec ses pattes de devant et la fait passer sous lui. Il la repousse ensuite avec ses pattes de derrière et monte ainsi peu à peu dans la nasse où il finit par se trouver étroitement serré entre les baguettes et les déblais.

Sur les hauts plateaux de l'État de Sainte-Catherine les Indiens Bougres chassent les bandes de pécaris d'une étrange façon. Dès qu'ils ont reconnu à la piste le bouquet d'arbres où se sont réunis ces animaux après avoir pâturé durant la nuit dans les prairies herbeuses, les chasseurs cernent le bois en ne laissant qu'une issue. Aux cris poussés par les indiens la bande de pécaris se précipite par le côté laissé libre, mais là, cachés dans les hautes herbes, d'autres chasseurs les guident par leurs cris vers les bords à pic des hauts plateaux. Entourés d'indiens hurlant et bondissant, le gibier affolé finit par être acculé à un abîme où un grand nombre d'animaux se précipitent. Ces chasses sont parfois très fructueuses.

Lorsque l'indien a tué un animal, il en nettoie tout l'intérieur : les entrailles elles-mêmes sont mises à rôtir sur des cendres chaudes. Et les

os creux sont brisés contre une pierre afin d'en recueillir la moelle ; c'est à ces traces de fracture des os par la pierre que l'on peut reconnaître même après plusieurs années si les restes d'un gros gibier proviennent d'un festin d'indien ou de jaguar. Dans un vieux campement au bord du Rio Iguassu j'ai trouvé des poteries de formes ovales, en terre rouge de grandeurs variées et sans ornement. Il est probable que ces indiens font cuire leurs aliments dans l'eau. Tant qu'il reste un os à ronger les chasseurs, femmes et enfants, demeurent dans le même campement. Ils dévorent tout sans songer au lendemain et l'on est surpris de la prodigieuse quantité de viande que peut absorber chacun de ces indigènes qui, parfois, passe des mois entiers sans manger à sa faim.

Pour chasser les oiseaux, les indiens se servent de flèches spéciales [1] ou d'un boléador [2]. C'est une arme formée de trois balles reliées entre elles par une fine corde en fibre de broméliacée (chajuar) ; deux de ces balles en plomb sont appelées « voladoras » (qui volent), l'autre en bois ou en corne est appelée « manéja » (du mot espagnol manejar qui veut dire manier).

Le chasseur prend le boléador par la maneja et le fait tourner comme un frondeur sa fronde. Quand le gibier passe à portée il imprime à l'engin un mouvement de rotation rapide et le lance de telle sorte que l'oiseau rencontre dans son vol une des cordelettes qui rattachent les boules et que le mouvement giratoire tient écartées. Le boléador arrêté s'enroule autour de l'oiseau que les balles de plomb frappent avec une telle violence qu'elles pénètrent souvent dans son corps. Parfois la cordelette rencontre le cou du gibier autour duquel elle s'enroule entraînée par les deux balles brusquement ramenées en sens inverse et la tête de l'oiseau vole comme sous un coup de sabre.

Les métis de cette région sont très adroits ; ils atteignent les oiseaux au vol avec le boléador aussi sûrement et aussi loin que les européens avec leurs fusils de chasse. Les petits garçons du pays en s'amusant abattent au vol des hirondelles. Le soir quand le soleil commence à des-

1. Voir fig. 3 et 6. Fig. 3. Flèche de chasse aux oiseaux. La pointe de cette flèche est en bois de fer et a la forme d'une toupie, ceci dans le but d'étourdir les oiseaux sans les tuer et pour que la flèche ne reste pas piquée dans les branches d'arbres où elle serait perdue pour le chasseur. La tête en bois dur mesure 7 cm., le roseau 1m 29.

Fig. 6. Pointe de flèche à chasser les oiseaux (moitié grandeur naturelle).

2. Voir fig. 7. Boléador de chasse aux oiseaux garni de 3 boules dont deux pesantes en métal et une légère en cire recouverte de peau. Les deux boules en métal pèsent 80 grammes les deux, la boule légère ou « maneja » pèse 23 grammes. Les cordelettes qui relient ces boules sont en fibres de caraguata, celle de la maneja mesure 0m 59 cm., les 2 autres 55 cm. de longueur chacune.

cendre, on chasse les canards. Ces oiseaux choisissent pour passer la nuit des lagunes profondes, larges, dégagées d'herbes et de roseaux, à l'abri de toute surprise.

On les chasse au vol au moment où, innombrables, ils quittent pour ces lagunes les marais herbeux où ils ont cherché leur nourriture pendant le jour. Les chasseurs se placent sur une seule ligne à une dizaine de mètres l'un de l'autre, les enfants restant en arrière : chacun s'accroupit derrière une branche verte plantée en terre ou un petit buisson. Le boléador passé sur le cou, les deux balles de plomb dans sa main gauche, la maneja dans la main droite ils attendent immobiles et silencieux les canards qui arrivent en bandes serrées du fond de l'horizon. Chaque fois qu'une bande arrive à portée, le chasseur jette de sa main gauche les balles de plomb par-dessus sa tête, leur imprime de son bras droit un rapide mouvement giratoire, et le boléador va briser les ailes et faire voler les têtes. Souvent un chasseur possède deux boléadors afin de ne pas perdre de temps pendant qu'un petit garçon va chercher l'arme qui a manqué son but.

La chasse au boléador n'est pas la seule ressource des habitants de ces contrées lointaines où ils coulent en paix des jours sans doute oisifs mais qu'ils estiment heureux. La pêche leur est aussi profitable que la chasse au vol. Aux heures brûlantes de la sieste, dans des marais immenses, des poissons innombrables sommeillent à fleur d'eau et leurs nageoires dorsales, qui lentement se meuvent, dépassent de quelques centimètres le miroir liquide. Les pêcheurs quittent tout vêtement et attachent à leur taille une longue cordelette terminée par un petit morceau de bois.

Cette baguette sera plus tard passée au travers des ouïes des poissons qui formeront ainsi une grosse grappe flottante à la remorque du pêcheur. Celui-ci est armé d'un harpon [1] de 2 mètres et demi de longueur terminé par un fer mince et long de 20 centimètres et dont la pointe est barbelée. Cette pointe est encastrée dans la hampe et fixée par une ligature en fibres de « chaguar ».

Les pêcheurs sur une seule ligne entrent silencieusement dans l'eau, marchent avec précaution, plongeant leur pied, la pointe en avant, de manière à ne faire aucun bruit. Ils pénètrent dans l'eau jusqu'à mi-jambes et cherchent à encercler les poissons endormis. Soudain un harpon se plante dans le dos d'un gros poisson et la pêche commence. Les poissons

1. Voir fig. 5. Flèche ou harpon de pêche; la pointe est en bois de fer ou bien quelquefois en métal et entre à frottement doux dans le haut de la hampe qui lui sert de support. Lorsqu'un gros poisson est frappé et que la pointe du harpon a pénétré profondément, la hampe se détache, la cordelette en caraguata se déroule et la hampe sert de flotteur permettant ainsi de retrouver le poisson.

effrayés fuient de toute part en décrivant de grands cercles. Le pêcheur suit leurs mouvements rapides grâce aux petits remous qu'ils produisent à la surface et le harpon va les frapper sous l'eau. On passe alors le petit bâtonnet par les ouïes, le harpon est arraché d'une brusque secousse et la pêche continue.

Au bout d'une heure ou deux chacun regagne le bord, prend dans son petit sac un couteau et, rentrant dans l'eau, commence de suite à racler les poissons avant qu'ils ne sèchent ; puis on les ouvre en les fendant par le milieu du dos depuis la tête jusqu'à la queue en ne laissant que la peau du ventre pour relier les deux moitiés.

De retour au campement chacun fait rôtir deux ou trois poissons sur la braise, les mange et s'endort à l'ombre en attendant les heures fraîches qui viendront au coucher du soleil. Alors on ira, armés cette fois d'un boléador, attendre au passage les canards et les oiseaux aquatiques ou tendre la nuit des pièges au tapir.

LE XVIIE CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

(CONGRÈS DU CENTENAIRE)

TENU A MEXICO, DU 7 AU 14 SEPTEMBRE 1910

COMPTE RENDU PAR LE DR CAPITAN

Lors de la réunion du Congrès des Américanistes, à Vienne, en 1908, il avait été décidé que le prochain Congrès aurait deux sections : l'une fonctionnant à Buenos-Ayres et l'autre à Mexico dans le courant de l'année 1910.

Je ne parlerai pas de la section de Buenos-Ayres n'ayant pu y aller au mois de mai. D'ailleurs la Société y fut dignement représentée par notre éminent collègue Cordier. Quant à la session de Mexico, les quelques notes ci-dessous permettront de se faire une idée exacte de ce qu'elle a été.

Les circulaires envoyées plusieurs mois à l'avance annonçaient que le Congrès se tiendrait à Mexico du 7 au 14 septembre 1910. Délégué par le Ministère, le Collège de France et la Société des Américanistes, avec nos collègues Marcou et Falcoz, c'est en notre nom commun (et avec leur aide pour diverses analyses, d'après les notes prises en séance) que je donnerai un compte rendu succinct de ce Congrès.

Et tout d'abord on comprendra qu'allant à Mexico, il était impossible de ne pas s'arrêter au Yucatan pour pouvoir étudier in situ l'art et l'architecture mayas.

Ceci complique le voyage. En effet, nous dûmes partir d'avance : le 6 août, pour New-York où nous arrivames le 12, pour en repartir le 18 par la Ward Line et débarquer le 24 à Progresso, port du N. du Yucatan, d'où l'on gagne en une heure, Mérida, la capitale. De là, nous pûmes faire les deux excursions d'Uxmal et de Chichen, et bien étudier *in situ* l'art monumental et décoratif des Mayas. Ce serait sortir de notre sujet que de nous étendre sur ces deux visites, durant lesquelles nous avons pu faire une série d'observations intéressantes. A Mérida, nous avons pu étudier le petit musée qui contient des pièces curieuses,

tels les deux crânes à déformation frontale très marquée et à dents incrustées de turquoises ; des silex taillés à formes étranges, l'un long de 50 centimètres en forme de glaive, des pièces céramiques et des fragments de sculptures mayas intéressants.

De Progresso, nous avons gagné Vera-Cruz par la même ligne américaine (Ward line). Le musée renferme de fort belles céramiques totonaques et une grande peinture aztèque, vue d'un village, pièce probablement cadastrale.

De Vera-Cruz à Mexico, le voyage qui se fait en une douzaine d'heures est féerique. On passe successivement de la région côtière à la *tierra caliente* (jusque vers 800 mètres) puis à la *tierra templada* de 800 à 1.800. On gagne alors *en tierra fria* les sommets de 2.500 mètres des bords de l'Anahuac où toute végétation a disparu, et l'on redescend à 2.240, altitude de Mexico, ayant parcouru une distance de 424 kilomètres. Le spectacle qui se déroule devant vos yeux durant cette ascension ininterrompue est inoubliable : sol, végétation, habitats, habitants, tout est intéressant. Il faut faire ce voyage, crayon à la main, regardant, notant et dessinant sans arrêt... ce que j'ai fait d'ailleurs.

Deux heures avant d'arriver, on nous avait envoyé notre jeune ami, Engerrand, professeur au Musée, géologue du gouvernement, qui est venu nous trouver dans le wagon. A la gare de Mexico, une députation des principaux membres mexicains du Congrès, nous reçoit et nous conduit à l'hôtel Iturbide, ancien palais du fameux empereur de ce nom, où nous devenons les hôtes du gouvernement mexicain. Peu après, arrive le sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique, notre éminent ami Chavez, venu exprès pour nous souhaiter la bienvenue.

Le 7 septembre, à 10 heures du matin, réunion du Comité exécutif dans la salle de conférences du Musée national. Batres préside, car Genaro Garcia, ayant perdu sa mère, ne peut prendre part au Congrès.

Le Prof. Héger, qui a assisté au Congrès de Buenos-Aires, annonce au Conseil que le président et le bureau de la session de Buenos-Aires, l'ont chargé de transmettre leur mandat au bureau de la session de Mexico.

Le secrétaire Romero lit la liste des membres du Comité exécutif, lequel est formé des délégués des gouvernements et du Comité mexicain d'organisation. Il est ainsi composé :

DÉLÉGUÉS DES GOUVERNEMENTS

Alemania. Dr. Eduard Seler. — Austria-Hungria. Sr. Francisco Heger ; Sr. Eugenio Oberhummer ; Dr. Lenz. — Costa Rica. Exmo.

Sr. Joaquín B. Calvo. — Cuba. Exmo. Sr. Mayor General Enrique Loynaz del Castillo. — España. Sr. Prof. Antonio Sánchez Moguel. — Estados Unidos de América. Sr. Dr. Alfred M. Tozzer; Sr. Dr. Roland B. Dixon; Sr. Dr. Franz Boas; Sr. Aleš Hrdlička; Sr. Joseph A. Breaux. — Francia. Sr. Dr. Louis Capitan; Sr. Marcou; Sr. Falcoz. — Guatemala. Exmo. Sr. Juan J. Ortega. — Italia. Exmo. Sr. Marqués Capece Minutolo di Bugnano. — Japón. Sr. Horiguotchi Koumaitchi; Sr. Takemaro Kobayashi. — Países Bajos. Sr. Pablo Kosidowski. — Portugal. Sr. Luis d'Arenas de Lima. — República del Salvador. Sr. Dr. Leopoldo Alejandro Rodríguez.

COMMISSION MEXICAINE D'ORGANISATION

Sr. Lic. D. Justo Sierra; Sr. Lic. D. Ezequiel A. Chávez; Sr. Lic. Canónigo D. Vicente de P. Andrade; Sr. Ingr D. Manuel Francisco Alvarez; Sr. D. Leopoldo Batres; Sr. D. Francisco Belmar; Sr. D. Joaquín D. Casasús; Sr. D. Abraham Castellanos; Sr. Lic. D. Genaro García; Sr. Prof. D. Luis González Obregón; Sr. D. Nicolás León; Sr. Dr. Teoberto Maler; Sr. Lic. D. Andrés Molina Enríquez; Sr. Dr. D. Antonio Peñafiel; Sr. Dr. D. Alfonso Pruneda; Sr. Lic. D. Cecilio A. Robelo; Sr. Ing. D. Francisco Rodríguez; Sr. Lic. D. José Romero; Sr. Lic. D. Victoriano Salado Alvarez; Sr. Dr. D. Jesús Sánchez; Sr. Dr. Fernando Sologuren.

M. Batres propose de nommer M. Seler président. Le Conseil ratifie cette proposition. M. Batres remet alors au Prof[r] Seler, la médaille du Congrès, en or.

Sont nommés : Patron : Son Excellence Porfirio Diaz, président de la République; président d'honneur : Justo Sierra, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; vice-présidents d'honneur : Lic. Ezequiel Chavez, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, et M. Batres, inspecteur général des fouilles archéologiques.

Président : Édouard Seler. — Vice-présidents : Fr. Boas; Sanchez Moguel; Fr. Héger; Dr Capitan; Franc. Belmar; Hrdlicka; Oberuhmmer; Pruneda. — Secrétaire-général : Genaro Garcia. — Secrétaires : Tozzer; Romero; Jimenez Sandi; Lenz; Dixon; Marcou; Léon. — Trésorier : Casasus.

Le lendemain 8 septembre, ouverture du Congrès à 4 h. 1/2 dans la grande salle du palais de la Société des ingénieurs,

Une série de discours sont prononcés par le ministre Justo Sierra, président, et divers délégués de pays américains et européens repré-

sentés au Congrès. Au nom de la France et de notre Société, je prononce un bref discours.

Le lendemain 9 septembre, séance du matin, sous la présidence de Boas. Les sujets suivants y ont été traités :

Ethnologie des races indigènes qui ont peuplé le district de Tamaulipas par *M. Alex. Prieto.* — A l'occasion d'un voyage l'auteur a fait des recherches, a trouvé des objets et des outils domestiques et a publié ses premiers travaux en 1873. A signaler une arme en pierre fort curieuse avec sortes de dents latérales et un manch assez long, variante du macuahuitl.

Il a trouvé beaucoup de *montones* (monticules) et l'on sait d'ailleurs qu'au XIVe siècle, une nation puissante occupait cette région.

Pendant la longue période que durèrent les batailles et les massacres de la conquête, les Indiens perdirent la civilisation qu'ils avaient possédée.

Contribution à l'anthropologie du Pérou, par *Hrdlička.* — L'auteur, chargé d'une mission générale par la Smithsonian Institution, a rapporté un nombre réellement incroyable de documents de tous genres et plusieurs milliers de crânes (que j'ai pu voir à Washington) le tout recueilli par lui-même. Il y a là un ensemble réellement admirable de fort précieux matériaux collectionnés avec le soin, la science et la méthode dont est coutumier l'auteur. Ses très nombreuses recherches à Pachacamac et au grand Chimu lui ont montré toujours les deux groupes chibchas (brachycéphales) et aymaras (dolichocéphales). Pachacamac était un centre de pèlerinages où se rencontraient des populations fort différentes.

A Trujillo dominent aussi les brachycéphales. On rencontre divers types de déformations variant suivant les cimetières qu'on explore et parfois manquant. Les divers types crâniens pourront corroborer les classifications des diverses cultures ayant évolué chronologiquement dont le Prof. Seler a fait l'étude durant ce même voyage en compagnie de M. Hrdlička.

Les traces les plus anciennes laissées par l'homme au Yucatan, par *Engerrand.* — Notre ami a présenté et paraphrasé des silex taillés assez grossiers qu'il a recueillis près de Concepcion (Campêche). Très prudemment il ne veut pas leur donner de date, mais considère qu'ils doivent être fort anciens. Grâce à son amabilité, j'ai pu les examiner à loisir dans son laboratoire. Ce sont des pièces très analogues aux ébauches néolitithiques anciennes de l'Yonne. Elles sont fort curieuses et certainement les premières de ce genre qu'on ait signalées au Mexique.

La médecine chez les anciens Mexicains avant la conquête, par *Francisco O. Flores.* — Nous ne savons presque rien sur la médecine des

anciens Mexicains avant Cortès. Il y a très peu de certitudes, beaucoup de suppositions. Cependant ils avaient des connaissances en botanique et en médecine. L'enseignement de la médecine se donnait dans des temples par les prêtres. La profession de médecin était héréditaire. Cet enseignement comprenait le nom des plantes et leurs vertus, la préparation des remèdes et la clinique.

Les Mexicains étaient superstitieux en médecine. Il y avait des dieux de la médecine, des maladies de peau, des maladies de l'estomac, du rhumatisme.

La première partie du traitement se composait de prières et d'offrandes. Ensuite le traitement était scientifique en grande partie. Il y avait des chirurgiens chargés de pratiquer les saignées. Les apothicaires étaient très habiles ; ils se servaient de végétaux, d'animaux et de minéraux.

Cortès a été guéri par un médecin indien d'une blesssure à la tête. Ils opéraient les ophthalmies.

Ils faisaient prendre des bains à leurs malades ; ils se servaient d'une plante pour faciliter les accouchements.

La trépanation chez nos aborigènes, par *Alberto M. Carreno.* — Exécutée par les herboristes ou les sorciers, cette opération, d'après l'auteur, a toujours une forme carrée et est constituée par quatre traits de scie perpendiculaires l'un à l'autre.

A la séance du soir, que j'ai présidée, les travaux suivants ont été communiqués : *Le rayon de lumière dans la chronologie indienne.* Sous ce titre bizarre, l'auteur Abraham Castellanos, a présenté une fort savante étude sur un manuscrit mixtèque, d'après lequel il décrit l'évolution du calendrier et les cycles du mois dans le calendrier. Il étudie ensuite les cycles des siècles simples de 52 ans et celui du grand siècle de 1.000 ans.

Seler critique quelques interprétations de l'auteur, quelques signes figurant le rayon de feu d'après l'auteur.

M. Hogar fait plusieurs communications *sur le symbolisme zodiacal des signes des jours chez les Mexicains et chez les Mayas*, et une autre *sur le plan céleste de Teotihuacan.*

M. Juan Martinez Hernandez, érudit yucatèque fort distingué, étudie les *grands cycles de l'histoire maya selon le manuscrit de Chumayel.* Ce manuscrit fort important a été recopié de 1766 à 1782 par Joé Holl. A propos d'une interprétation de texte, une fort savante discussion sur la valeur de certains termes mayas s'élève entre l'auteur et le Prof. Seler, tous deux paraissent aussi forts l'un que l'autre en maya.

Pendant la séance, M. Maler ayant exposé une très curieuse et très importante série de calques de nombreux graffiti relevés par lui dans dif-

férentes ruines du Yucatan, je pris la parole pour signaler l'importance de ces découvertes — que trop modestement l'auteur se contentait de montrer — et rendre au distingué et courageux explorateur du Yucatan, l'hommage de haute et sympathique estime et de réelle admiration des Américanistes qui ont déjà pu apprécier son œuvre en admirant la suite de ses admirables photographies publiées dans les mémoires du Peabody Museum [1].

Le lendemain, 10 septembre, à dix heures du matin, tous les congressistes se rencontraient à la gare du Chemin de fer Mexicain et tous avec en plus un wagon entier de membres du corps diplomatique, nous partions pour Teotihuacan.

Une heure et demie environ après le départ, nous descendions à la petite gare toute pavoisée, ainsi que le wagon de grand luxe et la petite locomotive appartenant aux fouilles qui rapidement entraînèrent les gens de la politique, tandis que, avec quelques amis, nous partions à travers champs, examinant les fouilles, les ruines, les fresques, recueillant des débris d'objets en terre cuite, en obsidienne, en lave, dont la surabondance est incroyable, poursuivis par les gamins indiens et les indiennes les mains pleines de figurines et des fameuses petites têtes, d'obsidiennes taillées, le tout mélangé d'horribles petites reproductions en terre cuite et en plâtre. Nos poches se remplissent et nous arrivons bons derniers dans une immense grotte, en partie artificielle, creusée dans les scories durcies andésitiques où, véritable magicien, le grand maître de céans, M. Batres, inspecteur général des monuments archéologiques de la République mexicaine, a fait préparer un splendide banquet de plus de 200 couverts. Le menu est exquis, les vins (français d'ailleurs) délicieux et même le pulqué au sirop de groseilles excellent. Aussi les discours sont-ils rares au milieu d'un brouhaha effrayant. Non sans peine, je peux tout de même remercier le Ministre et M. Batres de cette belle fête si réussie... Ce qui attendrit tellement un brave capitaine mexicain qu'il me serre contre son cœur en pleurant à chaudes larmes... *Ab uno disce omnes!!* Mais nous, les buveurs d'eau à peine coupée d'un peu de pulqué, nous continuons nos investigations, nous grimpons en haut de la pyramide du soleil, puis de celle de la lune et furetons un peu dans tous les coins. Nos poches éclatent quand nous regagnons le train qui nous ramène à Mexico à 7 heures du soir. (Je relève sur mes notes : 40 petites têtes en terre cuite, 18 pointes de flèches et une foule de fragments d'étude !!... sans compter de très nombreuses notes et croquis.

1. M. Maler m'a remis tous ces calques pour notre Société à laquelle je les ai montrés dans le courant de l'année 1911. Ils paraîtront dans le prochain fascicule.

Le lendemain 11, visite au Musée, fort instructive, dirigée par Seler. Nous admirons les trois fameuses dalles d'un des temples de Palemké. Le Musée en avait une et le moulage des deux autres. Les Américains viennent d'avoir le joli geste de renvoyer ces deux originaux manquant qu'ils possédaient. Nous examinons avec lui nombre d'objets et il nous donne de précieux renseignements.

Le 12 septembre, la séance du matin est présidée par Héger, le très distingué conservateur du Musée d'ethnographie de la Cour à Vienne.

M. Franz Boas, l'éminent professeur d'anthropologie et linguiste de la Colombia University, communique une série d'observations, en présentant une nouvelle édition de son manuel des langues indigènes des États-Unis. Il montre comment ce livre a été compris dans un but très pratique et scientifique. Il considère que la grammaire analytique doit avoir pour point de départ la connaissance des idées particulières à chaque pays. La grammaire doit être aussi historique et étudier l'évolution des langues. Il est aussi indispensable de comparer entre elles les diverses langues. Ce manuel traite surtout des langues de l'Orégon et du voisinage — Le 2e volume d'anthologie indienne est une collection de mythes et d'histoires traduites en anglais. Cette nouvelle série est publiée par la Columbia University. Il est inutile d'insister sur l'importance de ces textes qui donnent des renseignements importants sur l'ethnographie, la linguistique, la littérature, le folk lore et même l'histoire de ces peuples. On saisit toute l'importance de ces études.

Une classification des verbes mayas, tel est le titre d'une savante étude de notre ami Tozzer, professeur à l'Université d'Harvard (Peabody Museum). D'après lui les cinq verbes mayas ne doivent pas se classifier comme on l'a fait jusqu'ici, en cherchant des analogies avec les verbes latins. L'étude des textes montre que ces verbes se classifient le plus simplement d'après la racine et le suffixe, la voyelle du suffixe étant toujours la même que celle de la racine.

D'autres communications sont faites par M. Belmar : *Sur les langues de la famille nahuatlana et leur classification* ; par M. Carlos Sapper : *Sur les langues qui se parlent dans le sud de l'état de Chiapas* ; par le chanoine P. Andrade : *Sur les idolâtries et superstitions des Indiens*, par M. Robelo : *Sur les idées qu'avaient les anciens Mexicains des dieux.*

Le même jour (12 septembre) à 4 heures, séance présidée par Sanchez Moguel, l'éminent délégué de l'Espagne. Il fait tout d'abord une longue communication intitulée : *Colomb et la langue espagnole et les langues américaines.*

On n'a étudié jusqu'ici que le navigateur, le temps est venu d'étudier l'écrivain. Il écrivait le portugais et l'espagnol, mais préférait écrire en

latin. Avant de recevoir la commission de Ferdinand et Isabelle, Colomb écrivait déjà l'espagnol. Cependant il y a des mots portugais dans ses phrases espagnoles. En 1461 on voit qu'il est un commençant en espagnol : ainsi il écrit ispera pour espera, etc.

Si Colomb avait eu le bonheur de naître à Florence et s'il avait eu une culture littéraire, il eût été un grand écrivain. Son portugais est plus élégant que son espagnol et que son italien.

En Espagne, c'est l'Andalousie qu'il connaissait le mieux. Il compare les terres et les rivières qu'il découvre à celles d'Andalousie. Il se sert d'expressions spéciales à Cordoue.

Les premiers mots américains que nous connaissons nous ont été transmis par Colomb.

L'œuvre géographique de Humboldt au Mexique par *M. Oberhummer.* — L'auteur autrichien parle remarquablement bien le français, d'une façon intéressante et peu banale. Il rappelle que l'empereur d'Allemagne vient d'envoyer une statue d'Humboldt au Mexique. Il dit parler ainsi parce que Humboldt, quoique toujours allemand, vivait en France. Il étudie Humboldt comme géographe surtout. En 1803 Humboldt abordait à Vera Cruz, mais on ne connaît pas la relation exacte de son voyage dont un tiers seulement a été publié. Humboldt a surtout parcouru le pays entre Vera Cruz et Mexico jusqu'au Michoacan. Il fut le premier à faire le nivellement barométrique et à fixer les emplacements des villes, par exemple de Mexico que vingt géographes plaçaient en vingt endroits différents. C'est Humboldt qui a jeté la première pierre à la construction de l'histoire américaine.

Le grand ouvrage de Humboldt sur la nouvelle Espagne a toutes les qualités des ouvrages de géographie actuels avec ses méthodes les plus rigoureuses.

M. Fernandez del Castillo parle *du testament de Fernand Cortes.* — Il demande que des recherches soient faites pour retrouver la sépulture de Cortès.

J'ai alors communiqué, avec projections, la *mappa de 1534* que je possède, écrite sur grossier papier d'agave et présentant d'un côté une série d'hiéroglyphes, sorte de memento que les Indiens plaignants d'Atlatlao et de Totolapan soumettaient aux juges, à l'appui de l'accusation de vols et de concussions qu'ils portaient contre Manuel de Berrio, corregidor. Celui-ci fut d'ailleurs destitué. Tout ceci, nous le savons par le texte en espagnol rapportant toute l'accusation et le jugement inscrits au revers, texte qu'a bien voulu déchiffrer pour moi, mon cher et éminent ami et collègue le professeur Morel-Fatio.

Enfin, la très distinguée américaniste Mme Nuttall a communiqué son

très remarquable travail de dépouillement d'archives générales de la nation mexicaine ayant trait au procès intenté quinze ans après la conquête à quelques Indiens accusés d'avoir aidé au transport et à la cachette de plusieurs idoles enlevées au grand temple de Mexico. Chose remarquable : aucun de ces Indiens, même mis à la question, ne révéla le secret. Si bien que jamais ces idoles si bien cachées n'ont été retrouvées. Ce très curieux document paraîtra in extenso dans le prochain fascicule de ce journal.

Le mardi 13, la séance du matin est présidée par M. Pruneda, le très aimable et très distingué chef du bureau de l'enseignement secondaire et professionnel au ministère de l'Instruction publique, secrétaire général adjoint du Congrès.

M. Leopold Rodriguez a fait *une étude géographique, historique, ethnographique et archéologique de la République de Salvador.* — Il pense qu'elle a été fondée par les Toltèques, mais pas par les mêmes que ceux qui ont fondé Teotihuacan. On retrouve cette origine se traduisant dans des noms. A ce propos Seler fait remarquer que Lehmann a retrouvé dans le Salvador des objets certainement mayas.

M. I. Monsen communique des *notes et photographies sur les Indiens Pueblos du Sud-Ouest des États-Unis.*

A 4 heures du soir, la séance est présidée par Hrdlicka.

M. Herbert Spuiden *montre l'évolution chronologique dans les sculptures de Copan* ; M. Herm. Beyer parle *de quelques représentations du dieu Huitzilopochtli.*

Je montre les projections de mon volumineux bloc d'andésite qui représentait *Quetzalcoatl sous forme d'un serpent emplumé enroulé* dont la base (qui reposait toujours sur le sol) porte la très spéciale gravure de Coatlicue, la déesse de la terre. Cette pièce est identique à une qui est classique et dont s'enorgueillit le musée de Mexico. Mais, tandis que celle-ci a eu sa sculpture de base sauvée parce que le haut a été creusé et transformé en bassin, la mienne a été décapitée, puis traversée de part en part d'un grand trou carré par où on a fait passer une croix à laquelle elle servait de support et qui jusqu'en 1850 ornait le cimetière devant l'église de Coyoacan près Mexico.

J'ai fait aussi une communication sur la *stylisation de la figure humaine et la représentation des sacrifices humains sur les vases peints de Nazca* (Pérou). Au moyen de projections, j'ai montré l'évolution de cette stylisation qui, en dernière analyse, figure la tête humaine sous forme d'un triangle mais de la base duquel sort une tache rouge représentant toujours le sang s'échappant de la tête coupée. D'ailleurs presque toute cette décoration représente constamment des têtes coupées qui jouaient

un rôle considérable dans les pratiques religieuses de ces vieux Péruviens. Le prof. Seler qui a pu étudier tout récemment la question au Pérou partage absolument ma façon de voir.

Miss Newell Wardle présente un intéressant travail sur *les petits temples de terre cuite en miniature de l'ancien Mexique*. Le musée de Mexico en possède une jolie série qu'a pu étudier Miss Wardle. Tous montrent un escalier, la pierre à sacrifice, puis derrière deux autels dont l'un surmonté du *tzompantli* (magasin des crânes). Parfois au-dessus une figurine d'Huitzilopochtli.

Hrdlicka donne de curieux détails sur une sépulture fouillée dimanche dernier par Mr Batres devant lui à Teotihuacan. La fosse, sous le lit de stuc supporté par son substratum de pouzzolane et de pierrailles, avait une forme en bouteille. Elle contenait deux squelettes accroupis : homme et femme. Avec eux cinq petits plats, sept couteaux d'obsidienne et à gauche de la tête une coquille gravée et perforée : les crânes avaient la déformation antéro-postérieure. L'auteur pense que c'étaient des esclaves amenés par les Toltèques fondateurs et maîtres de Teotihuacan. Ces populations à crâne déformé seraient les vrais aborigènes antiques. Ce type se rencontre encore autour de Mexico et au Yucatan.

Mac Curdy (de la Yale University) décrit *un calendrier mexicain* que possède cette université. M. Godard fait entendre quelques spécimens de langues américaines recueillies au phonographe. M. Seler étudie quelques points des *ruines d'Uxmal*. M. Tozzer donne de très intéressants détails sur les *ruines du Nord-Est du Guatemala*.

La séance du 14 septembre au matin est présidée par Oberhummer.

M. Jesus Diaz de Leon fait une communication *sur l'évolution de l'alphabet entre les Aztèques et les Mayas*. — Après avoir étudié les origines souvent communes de ces signes, il insiste sur la représentation de la mimique, origine de toute langue.

Il y a d'abord eu une mimique des mains, mimique qui d'ailleurs a existé aussi en Europe. Pétrone parle de la main parlante.

Au Mexique la main a servi à établir un système de numération et de communication.

Il y avait des signes spéciaux s'exécutant avec les mains ; les signes sacrés se faisaient toujours avec la main droite.

Il faut chercher l'interprétation des signes dans les figures du Codex manuscrit de Dresde.

M. Léopold Batres fait une communication *sur la réparation des ruines de Xochicalo*. — Les réparations présentaient de très grandes difficultés. Le monument était complètement disloqué, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on a pu faire venir des ouvriers et rassembler les matériaux

épars. On a retrouvé toutes les pièces de l'escalier. Celles des parois avaient été dispersées de divers côtés. Il y en avait par exemple un bon nombre qui avaient servi à remblayer l'énorme excavation faite au centre du monument. Toutes ces pierres ont été recueillies, identifiées et remises à leur place primitive. C'est un travail qui a été long, difficile et délicat.

M. Molina Enriquez : *La vraie conception de l'ethnologie. La science de gouverner.*

Sir William Beer communique le *catalogue des cartes se rapportant à la partie nord du golfe de Mexico et principalement à la côte de la Louisiane*, appartenant à la Howard Memorial Library de la Nouvelle-Orléans. Ce catalogue fort bien fait qui s'arrête à 1830 ne compte pas moins de 192 numéros.

M. Maler montre une grande série de ses admirables photographies représentant des ruines et des monuments du Yucatan dont beaucoup d'inédits.

M. Héger présente les deux volumes des comptes-rendus du congrès de Vienne. Il donne une longue analyse de ces deux intéressants volumes.

Puis une série de volumes sont offerts au Congrès.

A 3 heures 1/2, séance du Comité exécutif où diverses questions furent soulevées. Des discussions, basées sur des questions personnelles divisant un certain nombre de savants mexicains, furent assez vives. Boas et le président Seler durent intervenir et le calme finit par se rétablir.

La question de recherches à faire pour retrouver la sépulture de Cortès ne fut même pas abordée, la majorité la repoussant d'avance.

Enfin Héger dit que, comme secrétaire général, il avait reçu un avis officiel de la Société d'anthropologie de Londres demandant que le prochain congrès des Américanistes se tînt à Londres en 1912. La Hollande également fait la même demande.

Après une courte discussion, le comité décide que le Congrès se tiendra à Londres en 1912. Il adresse en même temps ses vifs remerciements à la Hollande pour son aimable invitation.

A 4 heures 1/2 séance publique de clôture. Le président Seler prononce en espagnol un discours général résumant les travaux du congrès et remerciant les congressistes. J'ai alors pris la parole pour remercier les savants et les membres du gouvernement mexicains (surtout tous ceux dépendant du ministère de l'Instruction publique) du sympathique et amical concours qu'ils nous avaient donné constamment. J'ai aussi remercié, au nom de tous, le président de la façon si cordiale et si remarquable dont il avait dirigé les débats.

Mais je ne saurais arrêter là ce compte-rendu ; il faut bien dire un

mot des charmantes réceptions auxquelles nous fûmes convoqués. Au ministère de l'Instruction publique une soirée donnée aux membres du conseil les réunit tous autour du ministre Justo Sierra et de son sous-secrétaire d'État, Chavez, aussi accueillants et aussi simplement affectueux l'un que l'autre. Chez le Président de la République, nous lui fûmes présentés, un à un, et pour chacun de nous, il eut un mot aimable. Nous pûmes voir de près cette intéressante figure de ce solide vieillard droit et ferme malgré ses quatre-vingts ans, l'énergie peinte sur le visage et donnant bien la sensation de ce dictateur dont la main de fer a su maintenir la paix en ce pays si remuant et lui donner, depuis près de trente ans, une paix et une prospérité incroyables.

Il faut aussi noter les visites au musée, je parle des visites officielles, car à titre privé, nous y passâmes de bien longues heures, y ayant toutes les facilités possibles pour étudier, dessiner, photographier.

Nous fûmes aussi invités à toutes les fêtes qui se succédèrent sans interruption pendant un mois à l'occasion du centenaire, depuis des manœuvres militaires jusqu'à des garden party chez le président.

Quant aux excursions offertes par le gouvernement mexicain, d'abord celle de Xochimilco où sur le bord de ces étonnnantes chinanpas (jardins suspendus à admirable végétation maraîchère, coupés et recoupés par d'innombrables canots où circulent une nuée d'Indiens debout sur leurs frêles canots), on nous offrit un excellent banquet à cuisine locale. Puis, pour un petit nombre de privilégiés dont nous fûmes, la grande excursion de Oaxaca qui dura six jours, sous la direction du très aimable Batres fils. Nous pûmes ainsi étudier les camps retranchés si étonnants, couronnant les montagnes de Monte Alban, puis Oaxaca et ensuite la si curieuse cité sainte de Mitla dont nous pûmes, après le plus pittoresque des voyages, faire une étude approfondie. Le voyage de Mexico à Oaxaca (qui ne dure pas moins de 22 heures, dont 6 d'arrêt à Puebla) est extrêmement intéressant au point de vue de la géographie physique. On traverse de vrais petits canons à végétation extraordinaire de grands cactus en forme de chandeliers à sept branches. Le pays et la flore varient sans cesse et l'on s'arrête à des gares, où là tout près, sur la montagne, se rencontre encore assez souvent l'ocelotl (le tigre mexicain).

A Teotihuacan nous fûmes reçus de la façon la plus cordiale par l'inspecteur général des monuments et des fouilles M. Batres. Je pus étudier en grand détail ces fort remarquables fouilles et leurs produits conservés en un beau musée local et constater, après un très attentif examen, que les réfections et consolidations des monuments antiques ont été faites par Batres avec exactitude, habileté et le soin le plus minutieux. Ceci je l'ai vu et je tiens à le noter ici.

Je n'ai pas à parler des autres excursions qu'à titre privé nous fîmes dans un but d'études. Partout nous fûmes admirablement reçus.

Deux mots maintenant de l'inauguration de la nouvelle Université de Mexico qui, en présence du Président de la République et de très nombreux délégués de diverses Universités, surtout Nord américaines et espagnoles, eut lieu le 22 septembre dans l'amphithéâtre de l'École des Hautes Études. Les adresses et discours furent nombreux. Je dus aussi en prononcer un au nom du Collège de France. A la suite, nous nous rendîmes à travers quelques rues en solennelle procession, d'aspect moyenâgeux tout à fait intéressant, à la nouvelle Université non terminée dont le président inaugura la salle du Conseil. Après-midi, nous assistâmes à un superbe banquet à San Angel, à une heure de Mexico, dans un ancien couvent avec, dans le fond, l'Iztacciuhatl et le Popocatepetl couverts de neige.

Avant de partir, je fis une conférence sur le préhistorique général à l'amphithéâtre de l'Ecole des Hautes-Études. Chavez y fut encore d'une extrême amabilité.

Je n'ai pas à parler, non plus, ici, de nos visites et études, aux musées et universités de Washington, Philadelphie, New-York, Cambridge, si ce n'est pour noter qu'à tous nos amis et collègues américains qui nous reçurent si bien, je portai le cordial salut de la Société des Américanistes, salut que je fus chargé par tous de rapporter à tous les membres de la Société. Il se joindra à celui de tous les savants mexicains que nous avons vus et qui, eux aussi, leur envoient la plus sincère expression de leur meilleure cordialité confraternelle.

AMERIC VESPUCE

SES VOYAGES ET SES DÉCOUVERTES DEVANT LA CRITIQUE

PAR HENRY VIGNAUD
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

La mémoire de Vespuce a été pendant longtemps l'objet de singulières préventions, qui, pour tous, ne sont pas encore entièrement dissipées. On l'a accusé de duplicité et de faux. On s'est imaginé qu'il avait cherché par de sourdes menées à ravir un honneur qui appartenait à Colomb ; on a même mis en doute la réalité de quelques-uns des voyages qu'il dit avoir faits. Les recherches de Humboldt, complétées et confirmées par bien d'autres, ont fait tomber la plus grave de ces accusations, car personne ne croit plus aujourd'hui que Vespuce ait été pour quelque chose dans la suggestion faite en 1507, à Saint-Dié, de donner son nom au Nouveau Monde, suggestion qui fut si généralement et si rapidement accueillie. Mais peut-être conserve-t-on encore quelques doutes sur les circonstances qui ont conduit à cela, ainsi que sur la réalité et l'importance des découvertes de ce grand calomnié, bien que la critique ait apporté sur ces points des éclaircissements nombreux qui doivent être considérés comme concluants.

Les fêtes commémoratives de ce qu'on a appelé le baptême de l'Amérique qui ont été célébrées cette année à Saint-Dié, des Vosges, où eut lieu ce baptême, nous fournissent l'occasion d'examiner les pièces de ce long procès et de montrer quelle a été la véritable part de Vespuce dans la découverte de l'Amérique. Nous le ferons aussi sommairement que possible, mais en n'omettant aucun fait essentiel et en ne passant sous silence aucun document authentique ou utile.

Dans le présent Mémoire nous étudierons seulement les voyages de Vespuce. Dans un second travail, nous montrerons comment son nom fut attribué au Nouveau Monde.

I

BIOGRAPHIE SOMMAIRE DE VESPUCE

Amerigo Vespucci naquit à Florence le 9 mars 1451. Son père était

notaire, de bonne et ancienne famille. Il avait deux frères, qui furent envoyés à l'université de Pise. Pour lui, il fit ses études sous la direction de son oncle Giorgio Antonio Vespucci, savant religieux de l'ordre des Dominicains, qui eut aussi pour élève, à la même époque, Piero Soderini, plus tard gonfalonier de Florence. Amerigo ne paraît avoir fait que de médiocres progrès dans les lettres, car ce qui nous reste de ses Relations ne dénote aucune qualité littéraire. Cependant, on a découvert de nos jours des manuscrits de lui sur des questions de grammaire et de philosophie qui dénotent un esprit élevé [1]. Ses goûts le portant vers les voyages, il est probable qu'il s'attacha particulièrement aux mathématiques et à la cosmographie, sciences qui étaient alors en vogue et dans lesquelles il se montra plus tard très habile. Tout jeune encore, il accompagna en France son parent Guido Antonio Vespucci, qui y avait été envoyé, en 1478, par la république pour rechercher l'alliance de Louis XI. Il est probable qu'il rentra à Florence en 1480 avec l'ambassadeur, auquel on croit qu'il servit de secrétaire [2].

De bonne heure, il entra dans la grande maison de commerce des Médicis, de Florence, qui avait des comptoirs partout et faisait beaucoup d'affaires avec l'Espagne. C'est là, évidemment, qu'il se lia avec Lorenzo di Piero Francisco di Medici, auquel plus tard il adressa des Lettres et qu'il ne faut pas confondre avec Laurent le Magnifique, dont il était le cousin, mais aussi l'adversaire, sinon l'ennemi [3].

En 1491, il partit pour l'Espagne et en 1493 on le trouve à Séville, agissant pour le compte de sa maison de commerce, mais déterminé, dès lors, à entreprendre des voyages. A cette époque ou peu après, il entra en rapports avec le grand armateur florentin, Juanoto Berardi, qui habitait Séville et que les Rois Catholiques chargeaient de l'approvisionnement et de l'affrétement de la plupart des navires destinés aux nouvelles régions. Il n'était point employé par cet armateur en quelque qualité subalterne, commme on l'a dit, car, dans un document en date du 15 décembre 1495, écrit à la veille de sa mort, Bérardi l'appelle son ami et le nomme son

1. Voyez *Le Toscanelli*, Florence, janvier 1893, n° 1, pp. 21-26. Il s'agit d'un manuscrit autographe de Vespuce appartenant à la bibliothèque Riccardiana de Florence.

2. Uzielli, qui a comparé l'écriture des dépêches de Guido Antonio Vespucci avec celle des manuscrits mentionnés plus haut, croit qu'elles sont de la même main (*Le Toscanelli*, p. 25).

3. La maison à laquelle Vespuce appartenait avait pour chefs les deux frères, Lorenzo et Giovanni di Medici, d'une autre branche que celle de Laurent le Magnifique, qui en était jaloux à cause de ses richesses et qui était son débiteur. A la suite d'une violente altercation avec le maître de Florence, Lorenzo et Giovanni durent fuir et ils se réfugièrent en France, où Charles VIII leur fit bon accueil.

exécuteur testamentaire [1]. C'est en cette qualité, que le 12 juin 1496, il reçoit d'un trésorier de l'Etat, Pinelo, une somme de 10.000 maravédis [2].

On perd sa trace pendant quelque temps, mais lui-même nous dit que de mai 1497 à octobre 1498 et de mai 1499 à septembre 1500, il fit deux voyages aux nouvelles régions pour le compte de l'Espagne. A cette époque, cédant aux sollicitations du roi Manoel [3], il passa en Portugal et entreprit peu après sa troisième et plus célèbre navigation, qui dura du mois de mai 1501 au mois de septembre 1502. Aussitôt de retour, ou peu après, il adressa à Lorenzo di Piero di Medici une relation de ce voyage qui fut immédiatement traduite de l'italien en latin et publiée à maintes reprises sous le titre de *Mundus Novus* [4].

De novembre 1503 à juin 1504, il accomplit son quatrième voyage, qui échoua, à en juger par ce que nous en savons, mais qui devait avoir pour lui une grande importance. Le 4 septembre il adressa, de Lisbonne, une relation, en italien, de ses quatre navigations à Piero Soderini, et une autre aussi, croit-on, en français au duc René de Lorraine. La première fut publiée, dans son texte original, à Florence, en 1505 ou 1506, au plus tard [5] ; la seconde, traduite en latin, parut à Saint-Dié en 1507 [6].

1. *Documentos escogidos*, publiés par la duchesse d'Albe, Madrid, 1891, p. 202.

2. Navarrete, *Viajes*, vol. III, p. 317.

3. Voyez sa troisième navigation dans la *Cosmographiæ Introductio*, fol. 86 du fac-simile Wieser.

4. Cette relation latine du troisième voyage de Vespuce n'est pas datée, mais elle paraît avoir été écrite à Lisbonne au commencement de l'année 1503. Traduite par Giovanni del Giocondo d'un texte italien qui est resté inconnu, l'édition que les bibliographes regardent comme la première forme une plaquette in-4° de 4 feuillets de 42 lignes chaque. Elle ne porte aucune indication de lieu ou de date, mais on suppose qu'elle a été imprimée en 1503. C'est le n° 22 de la *Bibliotheca Americana Vetustissima* de Harrisse et le n° 1 de la *Bibliografia di Amerigo Vespucci*, de Fumagalli dans l'édition d'Uzielli de la *Vita di Amerigo Vespucci* de Bandini, Florence, 1892, in-fol. Les autres éditions du *Mundus Novus* sont de la même époque ; la plupart ne sont pas datées. La première qui le soit est de 1504 (n° 13 de Fumagalli).

5. C'est l'ouvrage connu sous le titre de *Lettera di Amerigo Vespucci* contenant la relation de ses quatre voyages, datée de Lisbonne, 4 septembre 1504. On n'en connaît que trois ou quatre exemplaires. Il a été reproduit en fac-simile par Quaritch. C'est le n° 24 de Fumagalli et il paraît avoir été imprimé à Florence en 1505 ou 1506 au plus tard.

6. Cette traduction latine d'une version française faite évidemment sur le texte italien original cité à la note précédente, est de Jean Basin, l'un des membres du Gymnase Vosgien. Elle forme la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*, imprimée à Saint-Dié en 1507. Soit que la version française, aujourd'hui perdue, sur laquelle Basin fit sa traduction, fût infidèle, soit que Basin ait introduit lui-même des changements dans son travail ou l'ait fait sans attention, sa traduction latine diffère sur bien des points du texte italien original.

C'est à ce moment qu'il décida de retourner en Castille. On ignore le motif de cette décision, mais on peut supposer qu'il y fut poussé par le désir de reprendre son projet de passer aux Indes par le Sud-Ouest, qui venait d'échouer à son quatrième voyage et auquel le Portugal, vraisemblablement, n'était pas disposé à revenir immédiatement. Toujours est-il qu'à peine arrivé en Castille on le voit s'occuper d'une entreprise de même genre [1]. Le 5 février 1505, nous le trouvons à Séville, en rapports d'amitié avec Colomb, qui lui donne une chaude lettre pour son fils Diego, qui était à la cour défendant les intérêts de son père, alors très compromis [2]. Il faut noter qu'aux termes de cette lettre, ce n'est pas Colomb qui recommande Vespuce, c'est lui, Colomb, qui attend des services de Vespuce, ce qui indique que celui-ci était bien en cour. Il l'était, en effet, car dès qu'il se fut rendu auprès du roi, qui était alors à Toro, on décida d'organiser une importante expédition destinée à chercher à passer aux Indes par l'Ouest. On reprenait évidemment le projet que Vespuce avait tenté de réaliser à son quatrième voyage, ainsi que nous le montrerons plus loin. Vespuce et Vincent Yanez Pinzon, qui devaient avoir le commandement de cette entreprise, se rendirent alors en Andalousie pour s'occuper de sa préparation, et le premier se fixa à Séville, où il épousa une dame espagnole nommée Maria Cerezo. Le 24 avril 1505, il obtint la naturalisation espagnole, qui lui fut conférée « pour les bons services « qu'il avait rendus à la couronne et pour ceux qu'il lui rendrait encore [3] ».

Le 17 mai et le 5 juin, deux documents le montrent s'occupant, toujours avec Pinzon, de la grande expédition projetée ; mais à partir de cette dernière date on le perd de vue pendant 15 mois, c'est-à-dire jusqu'au 23 août et au 15 septembre 1506, époque à laquelle on le retrouve activant l'organisation de l'entreprise aux Indes sur laquelle on fondait de grandes espérances. Bien que nous ne connaissions pas la route que l'on devait prendre pour l'exécution de ce projet, il n'est pas douteux, étant données les idées de Vespuce sur l'existence au Sud-Ouest d'un grand continent distinct de l'Asie, qu'il se proposait de passer au pays des épices, non en cherchant un détroit dont ses précédentes explorations ne lui avaient pas démontré l'existence, mais en doublant la pointe australe de ce continent — son Monde Nouveau —, qu'il ne devait pas croire très éloignée. Malheureusement, il fallut renoncer à cet intéressant projet, à cause des vives représentations des Portugais, qui prétendaient, non sans raisons,

1. Voyez ce que M. Denucé dit à ce sujet, dans son livre récent sur *Magellan et la question des Moluques*. Bruxelles, 1911, in-4°, pp. 61-63.

2. *Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253, n° 57.

3. Navarrete, *op. cit.*, vol. III, document n° IV, pp. 292-293.

que la région où les Castillans se proposaient d'aller faire des découvertes leur avait été attribuée par le Saint-Père.

Ici s'ouvre une autre lacune dans la vie de Vespuce. Après le 15 septembre 1506 on ne retrouve plus son nom dans les documents jusqu'aux mois de février et de mars 1508, époque à laquelle on constate sa présence à la cour, à Burgos [1]. Ce serait dans cette période obscure de la vie de Vespuce, ou dans celle mentionnée plus haut, comprise entre le 5 juin et le 23 août, que certains auteurs placent un cinquième voyage de notre Florentin aux régions nouvelles.

Nous revenons plus loin sur ce point.

Il y a quelques raisons de croire que, malgré l'opposition du Portugal, la Castille ne renonçait pas à l'idée de pénétrer dans les Indes par l'Ouest, car une nouvelle expédition à destination des Moluques fut préparée en silence, et cette fois encore elle devait être confiée à Vespuce [2]. Mais les Portugais veillaient et, tout en y mettant les formes voulues, ils soutinrent que les Moluques leur appartenaient. L'Espagne dut céder et l'expédition abandonnée. C'est à ce moment, 22 mars 1508, que Vespuce fut nommé pilote en chef de la Casa de Contratacion — pilota mayor — poste de la plus grande importance à l'époque, qui paraît avoir été créé pour lui et qui lui assura un traitement de 50.000 maravedis, porté plus tard à 75.000 [3]. Le 18 août, il fut chargé de l'examen de ceux qui se destinaient à prendre du service comme pilotes royaux, ainsi que de la préparation du Padron Real, c'est-à-dire de la carte nautique officielle d'après laquelle les pilotes devaient se diriger pour leurs navigations vers les régions nouvelles [4].

On ne sait rien de Vespuce après cette date. Il mourut à Séville le 22 février 1512, étant toujours pilote mayor et laissant une veuve qui hérita de sa pension. Il avait auprès de lui son neveu, Jean, qui était un excellent cosmographe et qui lui succéda comme pilote de la Casa de Contratacion [5].

Pour compléter cet aperçu de la vie de Vespuce, nous allons passer en

1. Navarrete, *op. cit.*, vol. III, p. 322.

2. Ces renseignements nous viennent de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne. Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harrisse, furent insérées par lui dans ses *Additions* à sa *Bibliotheca Americana*, p. xxvii. Elles ont été reproduites par Berchet dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV. Cornaro ou Corner avait remplacé Vianello, dont il sera question plus loin.

3. Navarrete, *op. cit.*, vol. III, document VII et VIII, pp. 297-298.

4. Navarrete, *op. cit.*, vol. III, no IX, pp. 299-300.

5. Navarrete, *op. cit.*, vol. III, p. 306.

revue chacun des quatre grands voyages dont il nous a laissé des relations, en nous arrêtant aux principales critiques que ses assertions ont soulevées, et nous dirons ce qu'il faut penser d'un cinquième et d'un sixième voyage qu'on lui attribue [1].

II

LE PREMIER VOYAGE

10 mai 1497 — 15 octobre 1498.
(Honduras, Yucatan, Golfe du Mexique, Floride)

Ce premier voyage de Vespuce, qui le montre précédant Colomb à la terre ferme, est celui qu'on a plus particulièrement mis en question. Il n'en a donné qu'une relation, c'est la première des quatre navigations de sa *Lettera*. Elle existe sous deux formes : le texte italien original, dont il y a plusieurs variantes, et le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio*.

Partie de Cadix le 10 mai 1497 [2] avec quelques navires dans le but de

1. Nous passons sous silence une autre entreprise maritime attribuée sans raison à Vespuce par M. Coote, du British Museum, qui prit un volume hollandais, imprimé à Anvers en 1568, pour une relation d'un voyage fait aux Indes Orientales par notre Florentin en 1505-1506 et écrite par lui. Le savant bibliothécaire avait été induit en erreur. Cette relation n'a pas été écrite par Vespuce, qui n'a jamais été aux Indes orientales. Tout cela a été démontré péremptoirement par Harrisse, dans un petit volume qui a dû faire passer un mauvais moment à M. Coote. Voici les titres des deux ouvrages :

The Voyage from Lisbon to India, 1505-6. *Being an Account and Journal by Albericus Vespuccius. Translated from the contemporary Flemish, and edited with a Prologue and notes by* C. H. Coote, *departement of Printed Books, Geographical section, British Museum.* Londres, B. F. Stevens, petit in-4°, pp. xxviii-56, fac-similé et planches. Tiré à 250 exemplaires.

Americus Vespuccius. A critical and documentary Review of two recent English Books concerning that navigator, by Henry Harrisse. Londres, B. F. Stevens, petit in-4°, pp. 67.

Le second livre examiné dans cet ouvrage est le volume de Markham cité ci-dessous. Le célèbre américaniste s'est montré impitoyable pour l'un et pour l'autre.

2. Nous suivons les dates données par le texte italien original. D'après la traduction Basin l'expédition mit à la voile le 20 mai et c'est 27 jours après avoir quitté les Canaries qu'elle atteignit la terre ferme. L'inexactitude du texte de Basin est démontrée par le fait qu'après avoir dit que l'expédition dura 18 mois, la date de sa terminaison est placée en octobre 1499, au lieu d'octobre 1498, comme le porte le texte italien, ce qui lui donnerait une durée de 29 mois.

découvrir de nouvelles terres, l'expédition se dirigea sur les Canaries, où elle relâcha huit jours, ce qui nous reporte au 24 mai, si l'on suppose que le passage de Cadix à ces îles dura six jours. L'expédition remit à la voile en prenant sa route par l'O quart S. O. et navigua ainsi pendant 37 jours, c'est-à-dire jusque vers le 1er juillet, [1] date à laquelle on arriva à une côte qu'on jugea être continentale et qui se trouvait dans la zone torride, au 16e degré de latitude Nord et à 1.000 lieues des Canaries, ce qui nous reporte au golfe de Honduras, ou dans ces parages, car on ne peut prendre à la lettre les latitudes et les longitudes déterminées à cette époque par des procédés imparfaits, donnant des résultats qui variaient de un ou plusieurs degrés [2].

De là l'expédition se dirigea vers le N. O. en suivant les contours de la côte, et deux jours après elle s'arrêta à un port où elle paraît avoir fait un séjour assez prolongé, car la relation s'étend longuement sur la vie et les usages des indigènes. On pouvait se trouver alors au fond du Golfe de Honduras. Reprenant le cours de sa navigation et toujours en longeant les côtes, l'expédition relâcha au cours de sa route sur divers points, dont deux doivent être mentionnés. Le premier avait cela de particulier que les habitations des indigènes étaient bâties sur l'eau comme à Venise, ce qui fit donner à cette localité le nom de *Veneziola* ou petite Venise. On a

1. On arrive à cette date de la manière suivante.

Départ.....	10 mai.
Voyage aux Canaries 6 jours :.....	16 mai.
Séjour à ces îles, une semaine.....	24 mai.
Départ.....	25 mai.

Navigation pendant 37 jours, soit 6 jours en mai et 30 en juin. Arrivée le 1er juillet.

2. Sur ce point que les déterminations des latitudes et des longitudes, de ces dernières surtout, variaient souvent de plusieurs degrés, tout le monde est d'accord. La distance de 1.000 lieues, indiquée par Vespuce comme étant celle parcourue des Canaries à son premier atterrage est trop faible si cet atterrage eut lieu au golfe de Honduras. Mais il faut tenir compte des courants qui n'avaient pas encore été observés à cette époque et qui ont dû faire paraître la route plus courte qu'elle ne l'était en réalité.

C'est sans doute pour cette raison que Varnhagen a placé le premier atterrage de Vespuce à Gracias à Dios, qui est plus au Sud (*Le Premier Voyage*, p. 7). Markham estime que la direction et la distance indiquées devaient conduire les navigateurs au golfe de Paria, (*The letters*, p. xxvi). Harrisse est d'avis qu'on pourrait placer ce premier atterrage à la Guyane, c'est aussi l'avis de Hugues (*Algune considerazioni*.. p. 13). Pour arriver à cette conclusion, il faut supposer que les textes portent à tort 16° de latitude et qu'il faut lire 6°. Canovai et d'Avezac n'ont pas reculé devant cette supposition.

objecté que les habitations ainsi décrites furent découvertes, non par Vespuce, mais par Ojeda, qui, dans son voyage de 1499-1500, dont Vespuce faisait également partie, ainsi qu'on le verra plus loin, les trouva près du lac Maracaybo, dans le Venezuela actuel, dont le nom vient précisément de cette particularité. Mais, comme on a constaté que d'autres villages de ce genre existaient alors le long de cette côte, on ne voit pas pourquoi l'expédition de Vespuce, qui suivait constamment le littoral, ne les aurait pas également aperçus. Varnhagen et tous les critiques favorables au navigateur florentin reconnaissent dans cette région celle de Tabasco.

Le second point est celui que le texte italien original appelle *Lariab* et qui est désigné dans la version latine de la *Cosmographiæ Introductio* par le nom de *Paria*. Cette dernière mention a soulevé une objection qui a longtemps paru insurmontable. Comme il était de notorité publique que la découverte de Paria appartenait à Colomb, et comme le premier voyage de Vespuce ne fut d'abord connu que par le texte latin de Jean Basin où le nom de Paria est substitué à celui de *Lariab*, on crut que le navigateur florentin avait voulu s'attribuer un mérite qui revenait incontestablement au grand Génois et on n'hésita pas à nier la réalité de son premier voyage. Las Casas, qui était tout dévoué à la mémoire de Colomb, est le premier qui fit valoir cette objection, sur laquelle il insista avec la chaleur qu'il mettait toujours à défendre celui dont il s'était fait l'historiographe [1]. Herrera reprit l'argument à son compte [2], d'autres répétèrent ce qu'ils avaient dit. A défaut du texte italien, qui aurait permis de rectifier immédiatement l'erreur, mais qui ne fut connu que très tardivement, il aurait suffi de lire attentivement le texte latin pour voir qu'il ne pouvait être question de Paria, puisque Vespuce dit en termes précis que le lieu dont il parle se trouve dans la zone torride, près du parallèle du Tropique du Cancer et par le 23e degré de latitude nord. Les indications et la direction que suivait l'expédition, qui tournait le dos à Paria, donnent lieu de croire qu'on se trouvait alors dans la région qu'arrose le rio Panuco et dans le voisinage de Tampico [3].

1. Las Casas, *Historia*, l. I, ch. 140.

2. Herrera, *Historia general*, Dec. I, liv. IV, ch. II.

3. Ces remarques, qui nous semblent concluantes, n'ont pas paru telles à plusieurs auteurs. Markham, par exemple, croit que c'est *Lariab* qui est une faute d'impression ou de copiste et qu'il faut lire *Paria* (*Letters of Amerigo Vespucci*, p. 74, note). Mais Lariab se lit non seulement dans le texte de la *Lettera*, mais aussi dans celui du *Libretto*, ainsi que dans la copie Baccio-Valori. L'erreur aurait donc échappé aux éditeurs et copistes de ces trois textes. On remarque que Lariab ne se lit cependant sur aucun document cartographique, tandis qu'on y trouve quelquefois celui de Paria. Mais cela vient, sans doute, de ce que le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio* était le plus répandu.

Les navigateurs reprirent leur route, après avoir séjourné assez longtemps dans cette province de Lariab, où ils furent très bien accueillis. D'après les textes, ils auraient encore pris le rumb du N. O. et franchirent une distance de 870 lieues, en continuant à suivre les sinuosités du littoral, comme ils n'avaient cessé de le faire. Mais il y a là, évidemment, une erreur, car 870 lieues dans la direction du Nord-Ouest nous conduisent jusque vers la Californie, en traversant tout le continent ; il faut donc lire N. E. ce qui indique la seule direction que les navigateurs pouvaient prendre [1]. Ils côtoyèrent ainsi le littoral du Mexique, de la Louisiane et de la Floride, dont ils contournèrent la péninsule pour remonter vers le nord jusqu'à un magnifique port, où ils résolurent de relâcher pour réparer leurs navires qui étaient en mauvais état [2]. Il y avait alors 13 mois qu'ils avaient quitté Cadix, ce qui nous reporte au mois de juin 1498.

De ce port, où ils restèrent 37 jours et qu'on place quelque part sur la côte orientale américaine entre le cap Cañaveral et la baie de la Chesapeak, ils partirent pour se rendre à un archipel situé à 100 lieues à l'E. N. E., que l'on suppose être celui des Bermudes [3]. Ils y arrivèrent après sept jours de navigation et attaquèrent les naturels dans une île appelée Ity, où ils firent 258 prisonniers, dont 222 furent conduits à Cadix pour y être vendus comme esclaves. C'est le 15 octobre 1498 que se termina cette longue exploration, qui avait duré 18 mois [4].

1. Varnhagen a suggéré une autre explication. Il croit que le langage de Vespuce, qui est confus, peut vouloir dire qu'on partit de Lariab dans la direction du N.-O. et qu'on suivit la côte pendant 870 lieues (*Le Premier Voyage*, pp. 22, 23). L'explication est plausible, car le littoral du golfe du Mexique est très accidenté et les voyageurs n'ont pu faire la longue route indiquée sans changer plusieurs fois leur rumb.

2. Il est difficile d'identifier le magnifique port de la côte orientale de la Floride dont parle Vespuce. Varnhagen croit qu'il atteignit le cap Cañaveral par le 28°30 de latitude Nord. Thacher le mène jusqu'au cap Hatteras. Pour Hugues, qui limite l'itinéraire entier de ce voyage entre la Guyane et le delta de la Magdelena, ce beau port serait le golfe de Darien (*Alcune considerazoni*, pp. 18-22). C'est prendre de bien grandes libertés avec le texte, qui ne peut se plier à cet itinéraire restreint sans y faire de nombreux changements.

3. Il n'y a aucun archipel à 100 lieues à l'Est de la côte orientale américaine. Les îles Bermudes sont les seules que l'on trouve dans la direction indiquée, mais elles sont bien plus loin. L'île Ity mentionnée comme faisant partie de cet archipel n'a pu être identifiée. Il y a évidemment quelque erreur dans ces indications.

4. Les deux textes disent que la durée de l'expédition fut de 18 mois; elle ne fut en réalité que de 17 seulement d'après les dates données. Le texte latin porte que c est le 15 octobre 1499 qu'on arriva à Cadix. Mais il y a là évidemment une erreur de copiste ou d'imprimeur, car s'il en était autrement, l'expédition aurait duré 30 mois au lieu de 18.

III

Les objections au premier voyage.

Si la relation que nous venons de résumer, en suivant les documents d'aussi près que possible, est authentique, elle montre que Vespuce fut le premier qui fit le périple entier du Golfe du Mexique, depuis la péninsule du Yucatan jusque et y compris celle de la Floride, et qu'il reconnut ainsi le caractère continental de l'Amérique du Nord. Elle montre encore qu'il précéda Colomb d'un an dans la découverte qu'il existait un vaste continent à l'Ouest des Antilles, puisqu'il abordait à ce continent en juillet 1497, alors que le grand Génois n'atteignit la terre ferme que le 5 août 1498 [1].

Ce sont là des faits qui tiennent une grande place dans l'histoire des découvertes géographiques, et, comme ils ne nous sont connus que par Vespuce même, comme aucun autre document que sa propre relation ne mentionne le voyage où ils ont été constatés, on s'est demandé si ce voyage avait réellement eu lieu à l'époque et dans les conditions indiquées, et s'il ne faudrait pas voir dans ce récit de Vespuce une fraude perpétrée par lui, à l'aide d'indications recueillies postérieurement par d'autres navigateurs et qu'il se serait appropriées pour s'attribuer la priorité d'importantes découvertes qui ne lui appartiennent pas.

A l'appui de cette supposition, on fait remarquer qu'outre le silence des documents et des auteurs sur un voyage aussi extraordinaire, le récit de Vespuce soulève les objections suivantes:

Il n'y nomme pas les chefs de l'expédition qu'il raconte et parle comme s'il était l'un d'eux. Il ne nomme non plus aucun de ses compagnons.

Son itinéraire l'oblige à avoir fait le périple entier du Yucatan et de la Floride, et l'existence de ces deux grandes péninsules lui échappe.

Il côtoie un territoire où les traces d'ancienne civilisation abondent ; il y aborde, il entre en rapports assez étroits avec les Indiens du voisinage et ne soupçonne rien de ces faits. Il ne connaît pas non plus l'existence des Mexicains, que ces Indiens ne pouvaient ignorer.

1. Colomb découvrit l'Amérique du Sud au cours de son troisième voyage, commencé en mai 1498 et terminé en novembre 1500. Le 31 juillet il était en vue de la Trinidad à l'entrée du golfe de Paria, et le 5 août 1498 ses hommes débarquèrent sur la terre ferme. Il était alors malade et il n'est pas certain qu'il ait lui-même foulé le sol qu'il venait de découvrir, fait qui n'a d'ailleurs aucune importance.

Longeant de très près la terre, il passe devant l'embouchure de deux grands fleuves, le Rio del Norte et le Mississipi, sans les voir.

Les indications de latitude, de longitude, de direction et de distance qu'il donne sont presque toujours erronées. Un cosmographe instruit comme il l'était n'aurait pas commis de telles erreurs, s'il avait fait lui-même le voyage qu'il raconte.

IV

Examen de ces objections.

Ces objections n'ont pas la portée qu'on croit leur donner.

En ce qui concerne le silence des documents sur la première expédition de Vespuce, on a fait observer que notre navigateur ne dit pas qu'il en était le chef et qu'il se pourrait que la relation qu'il nous donne fût celle d'un des voyages du temps que nous savons avoir eu lieu et dont il aurait fait partie à un titre quelconque. Malheureusement, aucune exploration connue ne correspond à celle que Vespuce relate, et toutes les tentatives qu'on a faites pour reconnaître sa première expédition dans l'une de celles que mentionnent les auteurs ont échoué.

Selon Les Casas, dont la manière de voir sur ce point a été adoptée par Navarrete, par Humboldt, par Major et quelques autres, ce premier voyage du navigateur florentin ne serait autre que celui accompli en 1499-1500 par Ojeda, en compagnie de Vespuce lui-même et de La Cosa. Ce serait, dans ce cas, le second voyage de Vespuce, qu'il aurait dédoublé pour en faire le premier. Telle était l'opinion de Peschel, à laquelle Hugues paraît se ranger[1]. Un examen attentif des renseignements que nous possédons sur ce voyage d'Ojeda ne confirme pas cette supposition ; sans doute on relève quelques points de ressemblance entre les deux expéditions, mais les différences sont bien plus grandes. Les dates ne sont pas les mêmes ; différente aussi était leur destination. Elles ne visitèrent pas les mêmes régions ; l'une explora celles du Nord de l'équateur, l'autre celles du Sud ; cette particularité seule suffit pour écarter l'identité qu'on cherche à établir, et peu de personnes aujourd'hui y croient. Las Casas lui-même ne l'a admise que parce que le texte qu'il avait sous les yeux faisait aller Vespuce à Paria.

A cette supposition on a cru pouvoir en substituer une autre, qui n'est pas mieux fondée.

1. *Alcune considerazioni sul primo viaggio di Amerigo Vespucci*, Rome, 1885, p. 3.

Varnhagen, que plusieurs auteurs ont suivi, Fiske notamment, a cru que c'est avec Pinzon et Solis que Vespuce fit son premier voyage. Ces deux navigateurs sont bien connus par leur célèbre exploration des côtes du Brésil en 1508 ; mais on leur attribue aussi un autre voyage, antérieur à celui-là, qui aurait eu lieu en 1506. Ni cette date, ni le théâtre de l'exploration, ni le voyage même ne nous sont connus d'une manière certaine, et un critique qui fait autorité en ces matières, Harrisse, nie qu'il ait eu lieu. Pour ce dernier il n'y eut qu'un voyage, celui de 1508, qui eut le Brésil pour objectif [1]. Cependant, comme Oviedo et Gomara parlent vaguement de la découverte du Honduras par Pinzon et Solis, avant Colomb [2], on a supposé que le voyage où cette découverte aurait eu lieu était celui que Vespuce donne pour être le premier qu'il ait fait. Mais, pour arriver à cette identification, il faut changer la date de cette expédition de Pinzon et de Solis que Herrera place en 1506 et qu'il dit avoir eu lieu à la suite du quatrième voyage de Colomb [3]. Il faut encore étendre le champ de l'exploration de Pinzon et de Solis jusqu'à la Floride et au delà, alors que tous les témoignages que nous avons à ce sujet limitent leur course au Yucatan et à l'entrée du golfe du Mexique.

Il n'y a donc que des ressemblances éloignées entre les deux explorations, et, pour montrer que le premier voyage de Vespuce a eu des résultats confirmés autrement que par les seules assertions de ce navigateur, il n'est pas nécessaire de dénaturer les documents. Nous avons, par exemple, des témoignages cartographiques qui semblent concluants à cet égard. Le premier est celui de La Cosa, qui connaissait Vespuce, avec lequel il avait voyagé, et qui trace en 1500 un planisphère où Cuba figure comme une île, fait qu'il n'a pu connaître à cette date que par Vespuce, qui a dû nécessairement passer entre cette île et la Floride qu'il a contournée. Un autre témoignage, décisif celui-là, est donné par Cantino, cet italien qui était au Portugal en même temps que Vespuce, italien comme lui, et qui envoie en 1502 au duc Hercule d'Este une carte représentant les derniers résultats des explorations aux régions nouvelles, où figure la péninsule floridienne entière, avec toute une nomenclature dont l'origine est absolument inconnue. D'où pouvait-elle lui venir si ce n'est de Vespuce ?

Enfin, on peut citer encore la *Tabula terre nove* du Ptolémée de 1513, qui a été dessinée à Saint-Dié en 1508, au plus tard, d'après une carte reçue du Portugal un peu auparavant et où l'on retrouve la péninsule floridienne de Cantino avec sa nomenclature, plus le golfe du Mexique.

1. Voir sa *Discovery of North America*, pp. 453-464, où la question est discutée à fond.

2. Oviedo, *Historia general*, 1851, vol. II, p. 140. — Gomara, *Historia*, cap. LV, fol. 63 recto et verso. Ed. de 1553.

3. Herrera, dec. I, liv. VI, ch. XVII.

A cette époque, la première expédition de Vespuce pouvait seule fournir ces indications, qui sont plus complètes que celles données par Cantino, ce qui motive et justifie la supposition que la carte envoyée du Portugal au duc René, en même temps probablement que le texte des quatre navigations, venait de Vespuce lui-même.

Une autre objection au premier voyage de Vespuce, objection qui s'est maintenue plus longtemps, parce qu'elle paraissait péremptoire, c'est qu'à l'époque où ce voyage est placé, on constate la présence du Florentin en Espagne. Cette assertion vient d'un historien sérieux, Muñoz, qui assure avoir vu des pièces établissant ce fait, que d'autres auteurs, tout aussi autorisés, comme Navarrete, Irving et Humboldt n'ont pas hésité à avancer après lui [1]. S'il fallait une nouvelle preuve que les citations de quelque part qu'elles viennent doivent toujours être vérifiées, on la trouverait ici. Harrisse a fait cette vérification ; il a examiné les pièces qui prouveraient cet alibi et il a montré qu'elles ne prouvaient rien ; il a cherché s'il en existait d'autres plus explicites à cet égard et il ne les a pas trouvées [2]. Devant cette déclaration d'un maître qui ne se payait pas de mots, il a bien fallu renoncer à soutenir que Vespuce était en Espagne à l'époque où il raconte qu'il explorait les côtes du Nouveau Monde.

Les mauvaises raisons n'ont pas manqué pour contester la réalité du premier voyage de Vespuce. Une de celles avancées fréquemment c'est que, s'il avait fait ce voyage, la couronne n'aurait pas manqué de s'en prévaloir lors du procès que Diego Colomb lui intenta pour recouvrer les droits qui lui revenaient sur les pays découverts par son père. Il s'agissait alors de la Côte des Perles, dont la découverte était contestée à Colomb, et non du Honduras et de la région du N. O., sur laquelle les héritiers de Colomb n'avaient aucune prétention.

On a dit aussi que, si la Floride avait été découverte par Vespuce en 1498, on n'aurait pas concédé à De Soto en 1512 le privilège de la décou-

1. Voir pour l'assertion de Muñoz et celle de Navarrete la *Colleccion de Viages* de ce dernier, vol. III, p. 317. Pour celle de Washington Irving voir l'appendice IX à son *Histoire de Colomb*, vol. IV, p. 185, édit. originale, et pour Humboldt son *Examen critique*, vol. IV, pp. 167-168. Markham est aussi de ceux qui nient la réalité du premier voyage de Vespuce (*The letters of Amerigo Vespucci*, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. xxv et sq.

2. Harrisse a développé cette assertion, pp. 354-357 de sa *Discovery* et la résume p. 673. Bien avant cela, il avait exprimé cette opinion dans une lettre à Uzielli en date de mars 1900 (Uzielli, *Per Amerigo Vespucci*, Florence 1900). Plus tard il y est revenu dans : *Autographes de Christophe Colomb*, Paris 1893, 8°, p. 32, où il affirme que Vespuce a pu être en mer de mai 1497 à octobre 1498, comme il le prétend. Je tiens de Harrisse qu'il est le premier qui ait démontré que l'alibi qu'on prétendait établir contre Vespuce n'existe pas.

vrir à nouveau. Cette objection est spécieuse. Le premier voyage de Vespuce n'ayant été suivi d'aucun autre dans la même région, on oublia les découvertes qu'il y avait faites, qui ne furent ni vérifiées, ni confirmées par aucune prise de possession. Lorsque, longtemps après, Ponce de Léon entreprit d'aller à la découverte du côté de la Floride, dont on connaissait cependant l'existence, il n'y avait aucun motif pour ne pas lui concéder les terres qu'il y reconnaîtrait, puisque les découvertes de Vespuce étaient restées sans effet.

Enfin l'omission de ce voyage de Vespuce dans les documents du temps ne saurait non plus être considérée comme une preuve qu'il n'a pas eu lieu. Humboldt a cité des cas d'omission de faits historiques bien avérés aussi extraordinaires que celui-là. Ainsi, les Archives de Barcelone ne mentionnent pas la réception solennelle que les Rois Catholiques firent à Colomb, au retour de sa découverte, et Marco-Polo ne parle ni du thé qui était d'un usage général en Chine, ni de la Grande Muraille de ce pays qui était une construction extraordinaire [1]. Ajoutons que Barros, qui eut à sa disposition toutes les Archives du Portugal, semble ignorer l'existence de Cadamosto, dont les voyages sont authentiques.

En résumé, il semble qu'il n'y ait aucune raison sérieuse pour regarder le premier voyage de Vespuce comme n'ayant pas eu lieu.

Sans doute, la relation qu'il nous en donne soulève des objections ; mais il ne faut pas oublier que cette relation n'est pas un rapport qui vise à être complet. C'est une simple lettre à un compatriote qui n'a d'autre objet que de l'intéresser, et dont Vespuce prend soin de dire qu'elle n'est qu'un abrégé d'un journal complet qu'il achève de rédiger. Si nous avions ce document, dont on a perdu les traces, on y trouverait des indications plus précises que celles données dans le résumé et probablement aussi une réponse aux objections que ce résumé motive.

V

DEUXIÈME VOYAGE

16 mai 1499 — 8 sept. 1500
(Cap S[t]. Roch, Paria, Golfe de Venezuela)

La seule relation authentique que nous ayons de ce voyage est la deuxième des quatre navigations données dans la *Lettera* et dans le volume

1. *Examen critique*, vol. IV, pp. 66, 67.

de Saint-Dié. Il y en a une autre qui est attribuée à Vespuce, mais qui est certainement apocryphe, car on l'y voit exprimer des idées qui sont tout à fait contraires à ses opinions, comme celle de l'identité de son *Mundus Novus* avec les extrémités orientales de l'Asie [1].

Cette pièce, adressée à Lorenzo di Pier Francesco di Medici, est datée de Séville 18 juillet 1500, ce qui est une autre et décisive preuve de son caractère apocryphe, puisque Vespuce ne revint de son second voyage que le 8 septembre de cette même année 1500, date que donnent les deux textes italien et latin. Elle provient d'un recueil manuscrit de Voyages fait par Pero Vaglienti, Florentin mort en 1514, et qui appartenait alors à la Bibliothèque Riccardiana de Florence. Elle a été publiée pour la première fois par Bandini en 1745, puis par Canovai et par Varnhagen, Berchet ne l'a pas admise dans la *Raccolta colombiana*.

Le deuxième voyage de Vespuce se fit sous le commandement de Alonzo de Ojeda, qui le prit avec lui comme pilote ainsi que La Cosa et d'autres. C'est Ojeda lui-même qui le dit [2]. L'expédition se composait de trois navires et avait pour objet de continuer les découvertes faites par Colomb à Paria dans son troisième voyage, dont on venait de recevoir la relation [3].

1. C'est ainsi qu'on y fait dire à Vespuce que son intention est de voir s'il peut atteindre le cap Catigara de Ptolémée, qui est près du Sinus Magnus : *Mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra, che Ptolomeo nomina il cavo di Cattegara, que è giunto con il Sinus Magno* (Bandini, p. 66); ailleurs il déclare que la terre qu'il vient de reconnaître forme la fin de l'Asie : *che questa era terra ferma, che la dico è confine del l'Asia* (*op. cit.*, p. 76).

Si Vespuce avait eu des idées semblables, il les aurait fait connaître dans les relations bien authentiques que nous avons de lui, qui furent publiées de son vivant. Ajoutons que Varnhagen, qui s'était rendu à Florence exprès pour étudier le manuscrit de cette pièce, déclare que le papier est moderne et que ni l'écriture ni la signature ne sont de Vespuce. (*Amerigo Vespucci*, p. 67 et *Examen*, pp. 69-70). Uzielli, qui croyait à l'authenticité de la pièce; reconnaît quelle est de la main de Vaglienti (Le *Toscanelli*, p. 30), ce qui, d'ailleurs, n'est pas une garantie. Pour nous le caractère apocryphe de cette relation est démontré par son contenu.

2. Déposition de Ojeda, Navarrete, vol. III, p. 544. Bartolome Roldan, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage, ainsi qu'au troisième, et qui était rentré en Castille avant lui, fit aussi partie de l'expédition d'Ojeda comme pilote. Pour d'autres membres de cette expédition, voyez Navarrete. *op. cit.*, pp. 543-545. Malgré le témoignage précis d'Ojeda qu'il prit avec lui *Morigo Vespuche e otros pilotos*, quelques auteurs ont pensé que ce second voyage deVespuce devait être identifié à celui de Diego de Lepe, qui commença en décembre 1499 et se termina dans la seconde partie de l'année 1500. De ce nombre sont D'Avezac, *Les voyages d'Americ Vespuce*, p. 106 et Hugues, *Alcune considerazioni*, p. 15, note 2.

3. C'est Las Casas qui donne ces renseignements ; il ajoute que c'est Fonseca, alors directeur des affaires des Indes et ennemi de Colomb, qui poussa Ojeda et qui

Elle partit de Cadix le 16 mai 1499 [1] et fit voile pour le cap Vert. Elle s'approvisionna à l'île Fogo et fit voile dans la direction du S. O. Après 44 jours de voyage, elle atteignit une terre nouvelle qu'on jugea être continentale et venir à la suite de celle reconnue au premier voyage. Elle se trouvait au 5e degré de latitude Sud, c'est-à-dire près du cap Saint-Roch. On était alors au 27 juin et Vespuce remarque que la longueur des jours et des nuits était égale.

Ne pouvant atterrir plus au Sud, à cause des courants qui les repoussaient, l'expédition tourne au N. O. et longe la côte jusqu'à un golfe à l'entrée duquel se trouvait une grande île. C'était évidemment le golfe de Paria et l'île de la Trinité, découverte par Colomb le 1er août 1498. Vespuce et ses compagnons avaient donc passé devant l'embouchure des fleuves Amazone, Essequibo et Orénoque, mais ni lui, ni Ojeda ne disent qu'il les aient découverts.

Dans le golfe, ils eurent sur un point à combattre les naturels ; sur un autre, où ils furent bien reçus, ils séjournèrent quelque temps, après quoi ils regagnèrent la côte extérieure en passant, sans doute, par la bouche du Dragon et arrivèrent à une grande île située à 15 lieues au large, qui ne peut-être que l'île Margarita. De là, ils passèrent à une autre grande île, habitée par des gens de haute stature, à laquelle ils donnèrent le nom d'île des Géants, île que l'on reconnaît dans celle de Curaçao. Tout cet itinéraire, tracé par Vespuce, est conforme substantiellement à ce que dit Ojeda lui-même dans la courte déposition où il raconte son voyage [2].

Après avoir poussé leur reconnaissance un peu plus loin, jusqu'au Cap de la Vela peut-être, et avoir réparé leurs bâtiments, les navigateurs résolurent de rentrer en Castille et prirent la route d'Antilia (Española) que Colomb, dit Vespuce, avait découverte. Ils avaient navigué tout le temps, dit-il encore, dans la zone torride et reconnu la côte depuis le 5e degré de latitude Sud jusqu'au 15e degré de latitude Nord, chiffre qu'il faut peut-être réduire de deux ou trois degrés ; au 15e parallèle ils se seraient trouvés au Honduras. A l'île Espagnole, où les explorateurs eurent des difficultés

lui communiqua les renseignements reçus du grand Génois (*Historia*, liv. I, chap. 140). Las Casas et F. Colomb (*Historia*, chap. 84) parlent de quatre navires.

1. Date donnée par le texte italien. Le texte latin de Saint-Dié dit simplement en mai 1488 (sic). Le texte de Vaglienti porte 18 mai 1499.

2. Dans l'un des procès dits de Colomb, Ojeda, appelé comme témoin, dépose le 8 février 1513... : « qu'il découvrit la terre ferme au Sud et en parcourut la côte pendant 200 lieues jusqu'à Paria d'où il sortit par la bouche du Dragon... continuant son exploration il reconnut la côte jusqu'au golfe des Perles et l'île Margarita où il atterrit... Il poussa ensuite jusqu'à l'île des Géants et le golfe de Venecia » (Navarrete, *op. cit.*, p. 544).

avec les gens de Colomb, ils restèrent quelque temps, puis rentrèrent à Cadix, où ils arrivèrent le 8 septembre 1500.

Ojeda, comme on l'a vu, résume les découvertes faites à ce voyage à peu près de la même manière que Vespuce. Il ajoute que ni l'amiral, ni personne n'avait vu auparavant les 200 lieues de côtes qu'il explora [1]. On peut donc dire que le deuxième voyage de Vespuce est aussi bien établi que celui de nombre d'autres explorateurs de la même époque. Tout ce qu'on peut reprocher au Florentin, c'est de ne pas avoir nommé Ojeda, qui en était le chef, ce qui ne prouve pas qu'il la dirigeait nautiquement et que Vespuce n'ait pas eu une part considérable dans la direction de la route suivie, ainsi que dans la détermination des lieux reconnus et du caractère continental de la côte.

VI

TROISIÈME VOYAGE

10 mai 1501 — 7 septembre 1502.
(Cap S^{t}.-Roques, cap S^{t}.-Augustin, La Plata, Terre Antarctique)

Comme on l'a vu ci-dessus, Vespuce a donné deux relations de son troisième voyage ; celle de la *Lettera* sur les quatre navigations et celle qui fait l'objet du *Mundus novus*. Cette dernière est antérieure à l'autre et on y trouve de nombreux détails sur les mœurs, usages et caractères physiques ou moraux des Indiens. L'autre est plus explicite sur les particularités géographiques du voyage ; sans elle nous serions encore plus mal renseignés que nous le sommes sur le théâtre de l'exploration. Il y a aussi quelques différences dans les dates et dans quelques détails donnés par les deux versions, mais elles sont, comme on le verra, sans importance.

Il y a une troisième relation de ce voyage, attribuée à Vespuce, qui vient des manuscrits de Vaglienti mentionnés ci-dessus. Cette pièce ne contient rien qui soit contraire aux idées connues du navigateur; mais on doute de son authenticité, tant à cause du style, qui ne paraît pas être de Vespuce, que de sa provenance, qui est suspecte. Elle a été publiée pour la première fois par Bartolozzi en 1789 ; comme celle du 18 juillet 1500 elle a été exclue de la *Raccolta colombiana*.

1. Ibid. Il faut remarquer que les 200 lieues d'Ojeda sont loin de nous conduire au 5e degré de latitude que fixe Vespucci, aussi quelques auteurs ont limité sa course dans la direction du sud, les uns à Surinam, les autres à l'Oyapoc.

A peine arrivé au Portugal, où les sollicitations du roi Manoel l'avaient décidé à se rendre, Vespuce fut prié de prendre part à une expédition composée de trois navires, qui allait se mettre à la recherche de nouvelles régions. On a supposé que cette expédition était celle que le roi Manoel envoya à la découverte du Rio de la Plata sous le commandement de Dom Nuño Manoel, mais en réalité il n'y a aucune raison pour cela. Vespuce ne commandait pas cette expédition, bien qu'il en fît partie, c'est certain, puisqu'il le reconnaît lui-même ; mais rien n'indique que celui qui en était le chef était Nuño Manoel [1]. Avec Harrisse, on croirait plutôt que cette entreprise fut organisée par le même monarque pour confirmer et achever la découverte accidentelle du Brésil faite le 22 avril 1500 par Cabral, qui en avait aussitôt avisé le Roi en lui envoyant Gaspar de Lemos [2].

Vespuce et ses compagnons mirent à la voile le 10 mai 1501 [3] et se dirigèrent vers les Canaries, qu'ils dépassèrent pour aller longer le littoral africain, où ils relâchèrent trois jours en un lieu qui n'est pas nommé, et onze jours à un autre plus au Sud, appelé Besechiece, qui se trouve, dit Vespuce, sous la zone torride et par le 14° de latitude. C'est le cap Vert qui est au 14°43'5" de latitude N. [4]. Il semble que les navigateurs rencontrèrent là l'expédition de Cabral qui revenait de Calicut [5]. De ce point ils firent voile dans la direction du S.-O. et naviguèrent pendant 67 jours près de la ligne équinoxiale. Au cours de ce trajet ils constatèrent qu'au mois de juin il faisait très froid et que les jours et les nuits étaient d'égale longueur.

1. Cette supposition vient de Varnhagen, qui n'a d'autre raison pour la motiver, si ce n'est que Manoel allait à la découverte dans la région où alla aussi Vespuce (*Nouvelles Recherches*, pp. 9, 10 et 56). L'érudit qui a édité pour Quaritsch la *Lettera* de Vespuce, M. K. a accepté cette opinion.

2. *Discovery of North America*, pp. 349-351 et 686.

3. C'est la date que donne la *Lettera* et la traduction Basin. Le *Mundus Novus*, qui est une traduction d'un texte italien que nous n'avons plus, dit 14 mai.

4. On trouve ce nom de Besechiece orthographié de différentes manières dans les diverses éditions et traductions des lettres de Vespuce. Mais le texte du *Mundus Novus*, plus explicite en ceci que celui de la *Lettera*, dit qu'il s'agit du Promontoire Ethiopique de Ptolémée, appelé depuis cap Vert, et auquel les nègres donnent ce nom de Beseghice. Ptolémée désigne le cap Vert sous le nom de Promontoire de la Corne du Couchant.

5. Ce fait est inféré de ce que dit un pilote de Cabral, qui rapporte qu'en revenant de Calicut, ils rencontrèrent au port de *Beseneghe* trois navires que le roi Manoel envoyait pour continuer la première découverte de Cabral. Dans les conditions et à la date indiquées, ces trois navires ne pouvaient guère être que ceux formant l'expédition dont Vespuce faisait partie. Voyez la *Navigation du capitaine Pierre Alvarez*, dans la collection Temporal, vol. II, p. 27. Cette relation fut publiée pour la première fois par Ramusio, vol. I, fol. 127, verso.

Le 17 août [1] ils jetèrent l'ancre et se confirmèrent dans l'idée que la terre à laquelle ils abordaient n'était pas une île, mais bien un continent [2]. Elle était très peuplée et se trouvait par le 5e degré de latitude S., c'est-à-dire vers le cap San Roque, dont le nom vient probablement d'eux [3]. De ce lieu, dont ils prirent possession au nom du roi de Portugal [4] et où ils perdirent plusieurs hommes qui, étant tombés entre les mains des naturels, furent aussitôt dévorés par eux, ils reprirent leur route dans la direction de l'E.-S.-E. et se trouvèrent, après avoir fait 150 lieues, à un cap, situé à 8 degrés de latitude S., auquel ils donnèrent le nom de Saint-Augustin [5].

Ils reprirent alors leur route vers le Sud-Ouest, car on s'était aperçu que

1. Le *Mundus Novus* dit 7 août.

2. *Ibi eam terram cognovimus non insulam sed continentem esse* (*Mundus Novus*). Le texte italien de Vicence, 1507, dit la même chose. La *Lettera* porte simplement « une nouvelle terre », *terra nuova*, et le texte de Basin transforme cette terre en île : *insula quædam.*

3. On juge qu'il en fut ainsi parce qu'on ne connaît aucune navigation antérieure à celle de Vespuce dans laquelle ce nom aurait pu être donné, et aussi parce que l'église honore Saint-Roch le 16 août et qu'il était d'usage, à l'époque, de donner aux points successivement découverts le nom du saint dont la fête tombait ce jour-là. Le cap Saint-Roque est au 5°29'15" de latitude Sud.

4. Le texte italien dit simplement le Roi. Le texte de Saint-Dié porte : le roi d'Espagne.

5. Le texte de Basin porte dans un passage Saint Vincent et dans un autre Saint Augustin. Si les navigateurs de cette expédition se conformèrent à un usage rappelé ci-dessus, c'est le 28 août, jour de la Saint-Augustin qu'ils virent le cap de ce nom. Sa première découverte appartient en réalité à Vincent Yanez Pinzon, qui précéda Vespuce sur la côte du Brésil ; mais il donna à ce lieu le nom de *Santa Maria de la Consolacion*. Celui de Saint-Augustin, qui est resté, ne peut venir que de Vespuce, car on ne connaît aucun autre navigateur qui aurait été en position de choisir cette désignation à l'époque indiquée, c'est-à-dire avant la confection de la carte de Canerio, où elle se trouve marquée. Il y a d'ailleurs d'autres preuves que Vespuce reconnut ce cap, qu'il détermina sa situation et lui donna le nom de Saint-Augustin. Quand il s'est agi en 1515 de fixer la situation de ce lieu, que les Portugais réclamaient comme étant dans la sphère qui leur avait été attribuée en vertu de la ligne de démarcation papale, on nomma à cet effet une commission de pilotes dont Sébastien Cabot, Jean Vespuce et Nuno Garcia faisaient partie. Le premier déclara que Vespuce avait lui-même pris la hauteur du cap Saint-Augustin et que c'était un homme très habile en cette matière. Le second exposa que son oncle était allé deux fois à ce cap, qu'il possédait ses relations et que la latitude indiquée était la vraie. Enfin, Nuno Garcia dit qu'il s'en rapportait à l'opinion de Vespuce à cet égard (Navarrete, *Viajes*, vol. III, pp. 319-320).

Il semble donc bien établi que le nom de Saint-Augustin vient de Vespuce. Ce cap est au 8°21' de latitude Sud ; il ne se trouve donc pas à 150 lieues du cap San Roque que Vespuce place lui-même au 5°. Il y a là certainement une erreur. Les textes varient d'ailleurs sur ce point ; celui de Baccio-Valori, reproduit par Bandini, porte 50 leghe (p. 52). Dans le *Mundus Novus* on lit 300 lieues.

la côte inclinait dans cette direction, et abordèrent le 1er novembre, sans doute, jour de la Toussaint, dans une baie à laquelle ils donnèrent ce nom : *Bahia de Todos os Santos* [1], où ils paraissent être restés cinq jours, et où ils prirent avec eux deux indigènes qui consentirent à les accompagner. Continuant leur voyage dans la même direction et toujours suivant la côte, ils dépassèrent le Tropique du Capricorne et descendirent jusqu'au 32e degré de latitude, où Vespuce fit des observations astronomiques. On peut admettre qu'ils découvrirent, en passant, à la date du 1er janvier 1502, la baie de Rio de Janeiro, où se trouve aujourd'hui la capitale du Brésil, bien que les textes ne le disent pas [2].

Convaincus alors qu'ils ne trouveraient dans cette région aucune des richesses minérales qu'ils cherchaient, les navigateurs résolurent de porter leur exploration ailleurs. Le 15 février, après avoir longé encore le littoral pendant quelque temps et être descendus peut-être jusqu'à l'embouchure de La Plata [3], ils laissèrent la côte à droite et firent voile dans la direction du Pôle antarctique, dont ils s'approchèrent jusqu'au 52e degré de latitude australe [4]. Du trois au sept avril, ils essuyèrent de très mauvais temps qui dégénérèrent en tempête, et pendant un moment ils se crurent perdus. Le 7 ils découvrirent une nouvelle terre qu'ils longèrent pendant 20 lieues et qui leur parut inhabitable à cause de son aridité et de sa température glaciale.

1. Ni dans la troisième relation de la *Lettera* ni dans le *Mundus Novus*, il n'est question de cela. C'est dans la relation de son 4e voyage de la *Lettera* qu'il mentionne incidemment ce fait. Bahia est au 13°0'4" de latitude Sud.

2. Si les voyageurs suivaient la côte comme Vespuce le dit, il est impossible que la magnifique baie de Rio de Janeiro leur ait échappé, et ils ont pu la prendre pour l'embouchure d'une rivière, de là le nom de Rivière de Janvier. La date à laquelle Vespuce devait se trouver dans ces parages autorise cette supposition. Rio de Janeiro est par le 22°54'7" de latitude Sud.

3. D'après la version du *Mundus Novus*, Vespuce, en se dirigeant vers le pôle antarctique, aurait dépassé le tropique du Capricorne de 17 degrés et demi, ce qui nous reporte au 41° de latitude australe. Il aurait dans ce cas atteint et même dépassé l'embouchure de la Plata. Il est à remarquer que Beneventano dit, dans sa dissertation ajoutée au Ptolémée de 1508, que les Portugais ont navigué jusqu'à la latitude australe de 70°, et que, sur la carte de Ruysch du même Ptolémée, on lit à l'extrémité du *Mundus Novus* une légende portant que les marins portugais sont parvenus jusqu'au 50e degré de latitude australe, sans cependant être arrivés à l'extrémité de ce monde.

4. C'est ce que porte la *Lettera*. Le *Mundus Novus* dit à deux reprises 20 degrés. Dans un autre passage de ce même texte, on lit que les navigateurs s'avancèrent jusqu'à 17 degrés et demi du pôle, ce qui nous reporterait au 73°30' de latitude australe, chiffre évidemment erroné. Hugues, comme Varnhagen, croit que les navigateurs ne descendirent pas plus loin que le 54e degré (*Il terzo Viaggio*, Firenze, 1898, in-8°, p. 37).

C'est de cette terre, dont il est impossible de déterminer la situation, si ce n'est qu'elle devait être au S.-O. de la Plata [1], que l'expédition fit voile pour la côte d'Afrique. Le 10 mai, elle était à Sierra Leone, où elle relâcha quinze jours et d'où elle partit pour les Açores. Le 7 septembre 1502 l'expédition arriva à Lisbonne, après 15 mois de navigation.

Comme on l'a dit ci-dessus, c'est dans le *Mundus Novus* que Vespuce s'attache à délimiter la région qu'il a découverte et à montrer qu'elle formait un monde nouveau. Cependant, bien que, dans ses deux premières relations, il parle comme s'il croyait que toutes les côtes qu'il avait reconnues se continuaient et formaient un seul continent, dans le *Mundus Novus* il limite expressément ce continent à la partie comprise entre le 8e et le 50e degré de latitude sud [2], et c'est vraisemblablement à cette particularité qu'est dû le grand succès de cette plaquette aujourd'hui si rare, qui fut à l'époque encore plus souvent réimprimée que la première lettre de Colomb. Elle est, d'ailleurs, plus remarquable à bien des égards. Sans doute on y trouve, ainsi que dans la version italienne des quatre navigations, des erreurs qui nous choquent aujourd'hui, mais qui étaient alors fréquentes et qui n'ont rien de surprenant. Malgré cela, on voit que l'auteur de cette relation était un véritable cosmographe, dont le savoir l'emportait de beaucoup sur celui de Colomb.

Quant à l'authenticité de l'expédition même, elle ne saurait faire l'objet d'un doute pour les esprits non prévenus. Il importe peu que Vespuce l'ait ou ne l'ait pas commandée en chef et qu'on n'ait pu trouver dans les archives portugaises aucune indication qui s'y rapporte. Ce qui est certain, c'est qu'une exploration comme celle qu'il décrit et dont il dit avoir été le commandant effectif [3] eut lieu à l'époque même qu'il précise,

1. Varnhagen croit que c'était la Géorgie du Sud, qui fut redécouverte en 1775 par Cook et qui se trouve par 54°30′ de latitude Sud et par 28°16′ de longitude Ouest. (*Amerigo Vespucci*, Lima, 1865, p. 111).

Cependant Bougainville pensait qu'il s'agissait des îles Malouines, qui sont près du détroit de Magellan, et Humboldt paraît favorable à cette manière de voir, car il dit que l'expédition a pu être entraînée à son insu jusque dans ces parages. Hugues se range à l'opinion de Varnhagen (*Il terzo Viaggio*, p. 28).

2. « Une partie de ce Nouveau Continent se trouve sous la zône torride, au delà de la ligne équinoxiale et vers le pôle antarctique. Il commence, en effet, au huitième degré de la dite latitude australe, et nous naviguâmes si longtemps le long du rivage que nous parvînmes au delà du Tropique du Capricorne, où nous trouvâmes que le pôle antarctique formait par rapport à l'horizon une altitude de 50 degrés, (*Novus Mundus*, édit. Lambert, fol. a. III).

3. Vespuce dit que l'amiral qui commandait l'expédition était absolument incapable et qu'on dut s'en remettre à lui pour la diriger. Peut-être pourrait-on voir dans cette circonstance la raison pour laquelle les documents ne donnent pas le nom de cet amiral que Vespuce lui-même a généreusement caché.

car nous en trouvons les résultats dans les documents cartographiques du temps.

Si ce n'est de Vespuce, d'où viennent, en effet, les dénominations de Cap Saint-Roch, de Saint-Augustin, de San Miguel, du Rio de San Francisco, de la Baie di Tutti li Santi, du port de San Vicentio et autres, qu'on lit sur les cartes de Canerio, de Cantino et de Kunstmann n° 3, qui sont de l'année 1502, et d'où elles sont passées, en partie, sur la carte de Ruysch de 1508 et en totalité sur celles des *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, que l'on sait dater de 1508 au moins et provenir de sources portugaises ?

On dira, et on a dit, qu'elles peuvent venir de navigateurs inconnus qui ont reconnu les côtes de l'Amérique du Sud avant la rédaction des cartes de Canerio et de Cantino, comme Vincent Yanez Pinzon, Diego de Lepe et autres dont les navigations se placent à cette époque. Mais il y a une particularité qui montre que ces noms ont été donnés dans le même voyage, c'est l'usage, mentionné plus haut, suivi par les navigateurs du temps, de nommer les lieux marquants qu'ils reconnaissaient d'après le saint que l'église fêtait le jour de la découverte, et comme ces fêtes, avec les noms qui y sont attachés, se suivent de près dans l'ordre chronologique, on est fondé à dire que c'est au cours d'une même exploration, qui suivait la côte en descendant vers le Sud, qu'ils ont été choisis, ce qui se rapporte exactement au troisième voyage de Vespuce [1].

Remarquons, d'ailleurs, que Vincent Yanez Pinzon, qui découvrit le Brésil le 20 ou le 26 janvier 1500, et qui donna au cap Saint-Augustin le nom de *Santa Maria de la Consolacion*, d'où il remonta vers le Nord, n'a

1. Ruge a donné un curieux tableau de la nomenclature géographique qui, pour la raison indiquée, doit venir de Vespuce (*Die Entwickelung der Kartographie von Amerika bis 1570*, Gotha, 1872, in-fol, p. 19) ; Harrisse, qui a reproduit ce tableau, a étudié soigneusement tous les voyages qui eurent lieu sur la côte en question avant la rédaction des premières cartes et a trouvé que cette nomenclature n'a pu venir que de Vespuce (Voyez le chap. X de la *Discovery*, pp. 335-352). Ainsi que Ruge et Harrisse, M. Gallois avait parlé dans le même sens (*Le Portulan de Nicolas de Canerio*, Lyon, 1898, in-8°, pp. 7-8). Voyez aussi p. 13, où M. Gallois dit que l'expédition de Vespuce est la plus récente de celles dont les résultats soient mentionnés sur cette partie de la 1e carte de Canerio.

Enfin, le dernier commentateur de cette carte, le professeur Stevenson, qui en a donné une magnifique reproduction, accompagnée d'un texte critique, s'exprime à cet égard de la manière suivante :

« To none more than to the voyage of Vespucci, we must look for the origin of the majority of the names found on Canerio's chart ». (Ed. L. Stevenson, *Marine World chart of Nicolo de Canerio Januensis*, 1502 (circa). *A critical Study with fac simile by* —. New-York, 1908, in-8° et in-fol, p. 48 du texte).

pu reconnaître, à ce voyage, aucun point au Sud de ce cap. Il en est de même de Diego de Lepe. Ce navigateur, qui mit à la voile en décembre 1499, n'a certainement pas mis huit mois pour se rendre à la côte du Brésil qui était sa destination. Il ne pouvait donc pas être au cap Saint-Augustin le 28 août, jour où il faudrait qu'il y eût été pour nommer ce cap d'après ce saint. Velez de Mendoza, qui navigua dans la même région de décembre 1499 à juillet 1500, n'a pu arrêter des désignations qui furent choisies après le mois d'août. Ces désignations ne viennent pas non plus de Cabral, qui ne resta que quelques jours à Porto Seguro, où il avait abordé accidentellement et d'où il fit voile directement pour Calicut. Enfin, on ne connaît même pas la date du voyage que Nuño Manoel aurait fait à la Plata, voyage que Varnhagen et d'autres identifient à celui de Vespuce dont nous parlons, ce qui, après tout, ne change rien.

On est donc en droit de déduire de tous ces faits la conclusion que Harrisse en a judicieusement tirée, à savoir que, de toutes les entreprises transatlantiques connues, seule la troisième navigation de Vespuce réunit la double condition d'avoir eu pour théâtre la région à laquelle appartiennent les noms cités et de s'être terminée à temps pour que ces noms figurent sur les premières cartes de l'époque, dont les auteurs n'ont pu se renseigner ailleurs.

Voilà, il semble, des preuves de l'authenticité du troisième voyage de Vespuce, qui ont bien plus de poids que toutes les raisons qu'on a avancées pour regarder ce mémorable voyage comme apocryphe ou comme n'ayant eu ni le caractère ni les résultats que Vespuce lui a donnés [1].

Nous croyons donc qu'on est justifié de dire qu'au cours de son troisième voyage, Vespuce et ses compagnons reconnurent de nombreux points sur la côte du Brésil, entre autres les suivants :

Le cap Saint-Roch, le 16 août 1501.
Le cap Saint-Augustin, le 28 août.
La Baie de Tous les Saints, aujourd'hui Bahia, le 1er novembre.
Le cap Saint-Thomas, le 31 décembre.
Rio de Janeiro, le 1er janvier 1502.
Le port d'Angra dos Reis, Baie des rois, le 6 janvier.
L'île Saint-Sébastien, le 20 de ce mois.
Et la rivière Saint-Vincent, le 22 du même mois.

1. Le savant géographe italien, Luigi Hugues, qui s'est beaucoup occupé de Vespuce et qui a écrit sur ses voyages plusieurs monographies érudites, dans lesquelles le cosmographe florentin est souvent sévèrement jugé, déclare cependant qu'il n'est pas permis de douter de ce qu'il dit de ses navigations de la côte du Brésil à la terre australe (*Il terzo Viaggio*, p. 41).

VII

QUATRIÈME VOYAGE

10 mai 1503 — 18 juin 1504.

(Ile Fernando de Noronha, côte du Brésil jusqu'au 18° de latitude S.)

Nous n'avons qu'une relation de ce quatrième voyage de Vespuce, c'est celle qui forme la dernière partie de la *Lettera* sur ses quatre navigations. Bien que très courte, elle est très explicite sur le but de l'expédition ; mais non sur la route qu'elle devait prendre pour y arriver.

Vespuce commence par dire très nettement que cet objet est l'île de Malacca « située en Orient, que l'on représente comme très riche et qui sert d'entrepôt aux navires venant du Gange et de la mer des Indes. Il n'ajoute pas qu'on se propose d'y aller par l'Occident, mais ce que nous savons de ses projets et le récit même qu'il fait du voyage montrent que tel était le plan formé. En terminant sa troisième relation Vespuce dit, en effet, qu'il a l'espoir d'être bientôt mis en position d'aller à la recherche de nouvelles régions du côté de l'Orient, après quoi il rendrait grâce à Dieu, estimant qu'il aurait assuré un grand avantage au Portugal et fait assez pour honorer sa vieillesse.

A cette époque les Portugais, comme les Castillans d'ailleurs, commençaient à se préoccuper de la découverte d'un passage au travers des terres reconnues à l'Ouest des Antilles, par lequel on pourrait se rendre directetement au pays des Épices. En réalité, il n'y avait aucune autre raison de croire à l'existence de ce passage que le vif désir de le trouver, à cause du grand profit qu'on espérait en tirer. Vespuce le premier paraît avoir eu à cet égard des idées raisonnées basées sur des indications réelles. Comme il a dit et répété dans ses diverses relations que les côtes qu'il avait explorées sont celles d'un Monde Nouveau, et qu'il n'y a relevé aucune trace de passage ou de détroit, on ne peut supposer qu'il croyait que ce passage pouvait se trouver quelque part sur cette côte. Mais les faits observés dans son dernier voyage peuvent lui avoir suggéré un plan qui n'a rien de chimérique. Lors de ce voyage, il était descendu assez loin vers le Sud pour croire qu'il avait atteint les limites de son Monde Nouveau. La direction des côtes, qui fléchissent sensiblement vers l'Ouest et le golfe qui forme l'embouchure de la Plata, s'il alla jusque là, ce qui est plus que probable, durent tout naturellement lui donner cette conviction. S'il ne l'avait pas eue, il semble qu'il aurait continué à longer les côtes dans la direction du Sud, pour voir jusqu'où s'étendait le continent qu'il avait découvert.

Il est donc permis de dire que Vespuce dut rentrer à Lisbonne avec la certitude qu'il n'existait aucun autre moyen de se rendre aux contrées de l'Extrême Orient que de contourner au Sud le continent dont il avait constaté la continuité des côtes jusqu'à la Plata. Si cette supposition est fondée, il est permis de dire, avec l'auteur d'un livre récent, que c'est à Vespuce que revient incontestablement l'honneur d'avoir le premier attiré l'attention sur le passage vers l'Asie par le Sud-Ouest, que Magellan devait franchir vingt ans plus tard [1].

Quoi qu'il en soit, l'expédition, forte de six navires, dont l'un aurait été commandé par Vespuce, qui ne nomme pas le commandant en chef, dont il parle cependant comme d'un homme incapable, partit de Cadix le 10 mai 1503 [2]. Elle fit directement route pour le cap Vert, où elle relâcha 13 jours pour se ravitailler, et se dirigea ensuite vers la Sierra Leone. N'ayant pu y aborder, elle fit voile vers les nouvelles régions, en prenant la direction du S. O. Après avoir franchi une distance de 300 lieues — il faudrait lire 500 — et franchi l'équateur, elle se trouva le 10 août en vue d'une belle île inhabitée, qu'on croit être celle de Fernando de Noronha, par le 3°50' de latitude S., où le vaisseau amiral se perdit.

Sur l'ordre du commandant en chef, Vespuce se rendit avec son navire à cette île, où deux des vaisseaux de la flottille les rejoignirent. Les deux autres rentrèrent au Portugal quelque temps après. De cette île, Vespuce et ses compagnons se rendirent à la côte brésilienne et restèrent deux mois au port de Bahia, découvert au voyage précédent. Prenant alors la direction du Sud et longeant toujours la côte, ils arrivèrent à un port que la relation place au 18° de latitude australe et à 37 degrés de Lisbonne, indication qui doit être erronée en ce qui concerne ce dernier point, car il n'y a pas de port sur la côte orientale de l'Amérique du Sud occupant cette situation. Peut-être s'agit-il du port du Cap Frio, qui est au 23° de latitude australe, à 33° à l'Ouest de Lisbonne [3]. Les navigateurs restèrent cinq mois en ce port, occupés à charger des bois de Brésil. Ils y construisirent un fortin où ils laissèrent 24 hommes avec 6 canons, et partirent pour Lisbonne, où ils arrivèrent le 18 juin 1504.

Le récit de ce quatrième voyage est le dernier que relate le journal

1. Jean Denucé. *Magellan, La question des Moluques et la circumnavigation du globe.* Bruxelles, Hayez, 1911, in-4°, p. 433.

2. Les deux textes italien et latin donnent cette date. Cependant si l'expédition mit à la voile le 10 mai, il lui fallut trois mois pour se rendre à l'île de Fernando de Noronha. Il y a peut-être là une erreur de copistes. Il faut tenir compte cependant que l'expédition perdit beaucoup de temps au Cap Vert et en tentant d'aller à la Sierra Leone.

3. Varnhagen, *Amerigo Vespucci*, p. 115, note.

daté de Lisbonne 4 septembre 1504, que Vespuce envoya à Soderini et au duc René. Humboldt [1] et après lui Varnhagen et Hugues, ainsi que la plupart des auteurs modernes, ont identifié ce voyage avec celui que Gonçales Coelho fit au Brésil en 1503. Le fait que ce voyage eut lieu la même année que celui dont rend compte Vespuce, que ces deux expéditions se composaient chacune de 6 navires dont plusieurs se perdirent et que toutes deux chargèrent du bois du Brésil qui fut apporté à Lisbonne à la même époque forme un ensemble de circonstances qui autorisent cette supposition. Remarquons toutefois que l'expédition de Coelho mit à la voile le 10 juin, et qu'il y eut à ce moment un assez grand nombre d'expéditions ayant la même destination et le même objet. Il faut dire aussi que, d'après tout ce que nous savons de ce Coelho, c'était un homme habile, tandis que le capitaine de Vespuce était, d'après lui, aussi incapable que présomptueux. Il n'y a d'ailleurs aucune importance à attacher à cette identification, qui n'ajoute rien aux renseignements donnés par Vespuce sur les expéditions auxquelles il prit part et que nous ne connaîtrions pas sans lui.

VIII

CINQUIÈME ET SIXIÈME VOYAGE (SUPPOSÉS).
1504-1506 ou 1507-1508

Plusieurs auteurs ont supposé que Vespuce avait fait un cinquième voyage aux régions nouvelles en compagnie de Juan de La Cosa, voyage qui se serait terminé dans les derniers mois de 1506. Cette supposition est basée sur les termes d'une lettre de Girolamo Vianello, agent diplomatique vénitien, qui écrit de Burgos, à la date du 3 décembre 1506, que Vespuce et La Cosa sont de retour avec deux navires d'un voyage au Darien, et qui donne des détails assez curieux sur ce voyage [2]. En ce qui concerne Vespuce, cela est possible, puisqu'aucun texte ne montre qu'il était en Espagne dans la période comprise entre le 5 juin 1505 et le 23 août 1506. Mais, si c'est dans cette période que notre Florentin fit un cinquième voyage, il faut admettre que, quand Vianello parle en décembre 1506 du

1. *Examen critique*, V, pp. 142-144.

2. Cette lettre fut découverte par Ranke, qui la communiqua à Humboldt et celui-ci en a donné une partie au volume V de son *Examen critique*, p. 157. Mais, depuis, Varnhagen en a trouvé un autre texte qu'il a publié intégralement dans ses *Nouvelles recherches*, pp. 12-14. Berchet l'a aussi donnée dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti*, vol. II, n° 85, p. 185.

retour des deux navires que commandaient La Cosa et Vespuce, il y avait déjà plusieurs mois que ces navires étaient arrivés, car, ainsi qu'on la vu, en août 1506, Vespuce était en Espagne. Cela est toutefois possible ; mais nous nous heurtons à une difficulté plus grande, si Vespuce fit ce cinquième voyage avec La Cosa. C'est en 1504 que ce dernier partit pour le Darien, alors appelé Uraba [1]. Or, en septembre 1504, Vespuce était à Lisbonne, et de février à juin 1505, il était en Espagne. Il n'a donc pu s'embarquer pour un long voyage ni en 1504 ni avant juin 1505, date à laquelle La Cosa était en route depuis plusieurs mois. De plus, La Cosa partit avec quatre navires et l'expédition dont parle Vianello n'en avait que deux. Enfin, les documents nomment plusieurs des compagnons de La Cosa à ce voyage, et Vespuce n'est pas du nombre. Il est donc certain qu'aucune expédition conduite par Vespuce et par La Cosa n'est rentrée en Espagne à la fin de l'année 1506.

Cependant, comme il est inadmissible qu'un agent diplomatique ait entretenu son gouvernement d'une entreprise maritime qui n'aurait pas eu lieu, on doit supposer qu'il s'est trompé en associant Vespuce à l'expédition de La Cosa, qui se termine en 1506, expédition à laquelle on doit affirmer que notre Florentin n'a pu prendre aucune part, à moins qu'on ne tienne pour erronés les documents authentiques qui constatent sa présence au Portugal et en Espagne pendant le temps même que La Cosa traversait les mers et explorait la région du Darien [2].

Luigi Hugues, qui reconnaît qu'il est impossible que Vespuce ait été le compagnon de La Cosa dans l'expédition de 1504-1506, croit que rien ne s'oppose à admettre que c'est dans l'expédition de 1507-1508 qu'il fut associé au célèbre pilote de Colomb. Ce serait là son cinquième voyage. Il aurait commandé l'une des deux caravelles qui composaient cette expédition, *La Pinta*, et La Cosa l'autre, appelée *Huelva*. Les pilotes auraient été Martin de los Reyes et Juan Correa. Le savant professeur voit une confirmation de cette supposition dans le fait que Vespuce fut nommé pilote major en mars 1508 et La Cosa confirmé dans sa charge d'alguazil major d'Uraba en juin de la même année [3]. Assurément rien, chronologiquement, ne s'oppose à cela, mais assurément aussi il faut alors mettre de côté la

1. Navarrete, *Viages*, III, p. 109. Lettre de la reine du 7 septembre 1503 ; voyez aussi p. 161 et Humboldt, *Examen critique*, IV, p. 128.

2. Voyez ce que dit Humboldt de l'erreur qu'a pu commettre Vianello dans cette circonstance (*Examen critique*, vol. V, p. 163-166).

3. Hugues (L), *Amerigo Vespucci*, in *Raccolta Colombiana*, part V, vol. II, p. 132. Dans une communication qu'il fit au 3e Congrès de Géographie, Hugues avait exprimé une autre opinion. Varnhagen pense comme lui que Vespuce pu faire un cinquième voyage de 1507 à 1508 (*Amerigo Vespucci*, p. 117).

lettre de Vianello, qui n'a pu parler en décembre 1506 ou même en décembre 1507, comme on a suggéré de lire, d'une expédition qui n'est rentrée en Espagne qu'en 1508.

Un sixième voyage a été attribué à Vespuce, d'après les termes de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Corner ou Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne, qui dit qu'on préparait alors dans ce pays une importante expédition aux Moluques, dont le commandement devait être confié à notre Florentin [1]. C'est la seule indication que nous ayons à ce sujet, et Harrisse a probablement raison de dire que Corner a voulu parler de l'expédition mentionnée plus haut, que les représentations du Portugal firent échouer [2].

IX

DROITURE ET COMPÉTENCE DE VESPUCE.

L'esquisse qui précède de la vie de Vespuce le montre, comme tout ce que nous savons de lui, sous un jour favorable. Il eut l'estime de tous ceux au service desquels il consacra son temps et ses aptitudes, ainsi que l'amitié de plusieurs d'entre eux. Il ne paraît pas avoir navigué avant son voyage de 1497-98. Cependant, on ne peut mettre en doute qu'il eût de sérieuses connaissances cosmographiques et nautiques. S'il n'avait pas été versé dans ces sciences, les rois de Portugal et de Castille ne se seraient pas disputé son concours et on ne lui aurait pas donné dans ce dernier pays le poste important de pilote major, auquel incombait à l'époque une grande responsabilité.

Rien dans ses relations ne trahit l'incompétence nautique ; elles montrent au contraire, mieux que toutes celles du temps que nous possédons, le savoir réel de leur auteur en cette matière. Elles laissent voir, il est vrai, une confiance en soi-même qui n'est peut-être pas exempte de prétention, mais quel est le voyageur qui n'eut pas cette faiblesse ! Elles donnent certainement l'impression de la sincérité, et si on les lit sans l'arrière-pensée qu'elles sont mensongères, on n'y trouvera rien qui puisse les mettre en suspicion.

1. Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harrisse, furent insérées par lui dans ses *Additions* à sa *Bibliotheca Americana*, p. xxvii. Elles ont été reproduites par Berchet dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV. Cornaro ou Corner était le successeur de Vianello.

2. *The Discovery...*, p. 743.

Bien différent de Colomb, qui rappelle à chaque instant les grands services qu'il a rendus aux souverains, les vastes territoires dont il leur a assuré la possession, l'or qu'il leur a fait gagner, il ne parle de ce qu'il a fait qu'en termes très simples et constate à peine l'importance de ses découvertes. Ce sont là, assurément, des traits qui inspirent confiance et qui éloignent toute idée de fraude dans ses récits ou de duplicité dans ses actes.

S'il est vrai, ainsi qu'on l'a justement fait remarquer, que ni les documents espagnols ni ceux du Portugal ne mentionnent Vespuce comme ayant été chargé d'aucune exploration maritime, il ne résulte pas de là que les expéditions dont il parle soient inventées. Dans aucun de ses écrits, il ne se met au premier plan ; il laisse voir certainement que son rôle était important, mais cela ne saurait lui être justement reproché, car il était en réalité le premier ou l'un des premiers cosmographes de son temps, et s'il n'a jamais commandé en chef, il a certainement pris une part considérable à la direction des entreprises maritimes pour lesquelles on s'était assuré son concours.

On lui a reproché d'avoir tu les noms de ceux avec lesquels il fit les voyages et les découvertes dont il parle, afin d'échapper au contrôle de ses assertions ; mais ce contrôle a pu s'exercer facilement, car, lorsqu'il mourut, ses relations avaient déjà été imprimées une dizaine de fois et étaient répandues dans toute l'Europe. Elles n'ont été contredites, cependant, que par Las Casas, qui, comme on l'a vu ci-dessus, ne connaissait qu'un texte inexact de Vespuce.

Remarquons, d'ailleurs, qu'on est parvenu à déterminer assez exactement les noms de ses compagnons et que pas plus ceux-là que d'autres ne l'ont accusé de mauvaise foi.

X

IMPORTANCE DES DÉCOUVERTES DE VESPUCE.

Laissons de côté ces spéculations oiseuses sur le rang plus ou moins élevé que Vespuce eut dans les expéditions dont il fit partie à un titre quelconque ; elles n'ont aucun intérêt scientifique. L'essentiel est que ces expéditions ont réellement eu lieu dans les conditions qu'il décrit ; que, seul, il revendique comme ayant été faites sous sa direction, ou d'après ses conseils, les découvertes qu'on leur doit, découvertes dont témoignent les cartes du temps, et que personne, parmi les contemporains, adversaires, ennemis ou indifférents, ne les lui conteste.

L'importance de ces découvertes est plus grande qu'on ne le croit généralement.

Vespuce est celui de tous les navigateurs de l'ère des découvertes américaines qui a reconnu la plus longue étendue de côtes du Nouveau Monde. A son premier voyage, il parcourut la partie comprise entre le cap de Honduras ou celui de Gracias-à-Dios et la péninsule de la Floride ou peut-être la Géorgie. A sa deuxième exploration il reconnut la côte s'étendant du cap Saint Roque au golfe de Venezuela en remontant vers le N. O. Le troisième voyage fut entièrement consacré à la région du Brésil dont la côte fut suivie depuis le cap Saint-Roque jusque vers la Plata. Enfin, à la dernière de ses quatre navigations authentiques, il revisita une partie de la région qu'il avait déja explorée au voyage précédent. Ainsi, à l'exception d'une partie de l'Amérique centrale, du Venezuela, de l'extrémité méridionale du continent, ainsi que son extrémité septentrionale, de la côte des États-Unis au nord de la Géorgie et de celle du Canada, Vespuce a reconnu le littoral entier de la partie du monde qui porte aujourd'hui son nom.

Vespuce a non seulement devancé Colomb dans la découverte de la terre ferme, il en a deviné le véritable caractère, alors que le grand Génois lui-même commettait l'erreur incroyable de soutenir, après quatre voyages sur les lieux, qu'il avait atteint les extrémités de l'Asie, dont cependant il était encore séparé par 140 degrés, c'est-à dire par le double de la distance qu'il avait franchie !

Cette singulière illusion qui ne pouvait, naître que dans une intelligence étrangère aux principes fondamentaux de la cosmographie telle quelle était alors enseignée, ne troubla jamais Vespuce, et il a fallu recourir à des documents apocryphes ou à des textes falsifiés pour la lui attribuer. On ne trouve pas un mot dans ses récits authentiques qui permette de dire qu'à aucun moment de sa carrière il crut que les régions nouvellement reconnues à l'Ouest fissent partie de l'Asie ou fussent à proximité. En cela il fut supérieur à Colomb. La constatation qu'il existait des terres au delà des Antilles qui n'étaient pas l'Asie et qui formaient un Monde Nouveau appartient bien à Vespuce, et lors même qu'il serait démontré que son premier voyage est fictif, cela ne lui enlèverait pas le mérite d'avoir formulé le premier cette grande idée. Remarquons, en effet, que c'est dans son *Mundus Novus*, écrit en 1502 ou en 1503 au plus tard, que Vespuce a affirmé nettement et à différentes reprises, que les régions nouvellement découvertes formaient un monde autre que celui de l'Asie, connu de toute antiquité. Que ce soit alors seulement et non à son voyage contesté de 1497-1498, ou à sa seconde exploration, comme il le dit, qu'il arriva à cette conviction, toujours est-il qu'il l'exprime d'abord en 1502 ou 1503,

puis dans sa lettre du 4 septembre 1504, et qu'à cette époque, personne encore n'avait écrit pareille chose. On est donc fondé à dire que, même en supprimant complètement le premier voyage de Vespuce, le mérite d'avoir deviné le véritable caractère des terres que Colomb prenait pour l'Asie appartient en propre à l'auteur du *Mundus Novus*. Et tant qu'on n'aura pas découvert quelque document ou quelque témoignage qui lui enlève la priorité de cette conception géniale, on ne pourra lui ravir l'honneur auquel il prétendait et le faire descendre de la place élevée que les investigations d'une critique impartiale obligent à lui assigner.

Il faut ici ouvrir une parenthèse, pour dire quelques mots de la célèbre carte de La Cosa, qui date de 1500, et que quelques auteurs ont considérée comme montrant que, dès cette époque, son auteur savait que les nouvelles régions étaient distinctes de l'Asie. Si cette supposition est fondée, c'est au pilote de Colomb et non à Vespuce qu'appartient la priorité de la constatation de ce fait important. Voyons si l'examen des documents confirme cette manière de voir. La carte de La Cosa est un planisphère dont l'objet est de représenter le monde entier, tel qu'il était connu à la date de sa confection, c'est-à dire en 1500. Si son auteur croyait à l'existence d'un nouveau continent, différent de celui qu'on connaissait avant les découvertes de Colomb, ce continent doit figurer d'une manière bien nette, car, dans un document de ce genre, un fait de cette importance géographique ne se démontre que par un tracé graphique qui ne puisse laisser place à aucun doute. Or tel n'est pas le cas ; si la ligne de côtes que montre la carte à l'Ouest des Antilles est celle d'un Monde Nouveau, comme on l'a dit, nous devons trouver le littoral asiatique plus loin, ainsi que l'indication de l'espace maritime séparant les deux continents, car, remarquons-le bien, les deux choses ne vont pas l'une sans l'autre. On ne peut pas imaginer l'existence d'un continent placé entre les extrémités occidentales du Vieux Monde et ses extrémités orientales, sans imaginer en même temps l'existence d'un océan autre que l'Atlantique s'étendant au delà du Monde Nouveau supposé. Eh bien ! non seulement la carte de La Cosa ne montre rien de semblable, mais elle donne une indication toute contraire, puisque elle est coupée, à l'Est, au milieu de l'Inde, de sorte que toute la partie orientale de l'Asie manquerait au planisphère, si ce n'est pas celle-là même qui figure à l'autre bout de la carte, à l'Ouest des Antilles.

On ne saurait donc trouver dans la célèbre carte de La Cosa aucun motif de croire que ce cosmographe avait conçu avant Vespuce l'idée que tout ou partie des nouvelles régions n'appartenait pas à l'Asie. Les cartes de Cantino, de Canerio et celle connue sous le nom de Kuntsmann n° 3, qui sont les plus anciennes que nous ayons après celle de La Cosa, motivent une observation du même genre. On sait qu'outre la partie méridionale

du Nouveau Monde ces cartes représentent le littoral oriental de l'Amérique du Nord depuis le Grönland jusqu'au Honduras ou à peu près, c'est-à-dire depuis le 65e parallèle Nord environ, jusque vers le 15e. Laissons de côté la question de savoir si, dans la pensée de ces cartographes, ce littoral était celui de l'Asie, toujours est-il que les côtes dont ils dessinent approximativement les contours sont celles de contrées appartenant à ces régions nouvelles que l'on venait de découvrir et que nous savons aujourd'hui être l'Amérique. D'où pouvait venir à ces cartographes, en 1502, la connaissance de l'existence de cette partie du Nouveau Monde et de la forme relativement exacte qu'ils lui donnent ? A cette époque, les Cabot, les Cortereal et Vespuce étaient les seuls navigateurs qui eussent parcouru une partie du littoral de cette région ; mais ni les Cabot, ni les Cortereal n'étaient descendus jusqu'à la Floride et n'avaient pénétré dans le golfe du Mexique, Vespuce, au contraire, assurait avoir reconnu tout ce littoral et il était au service du Portugal quand Cantino et son copiste Canerio préparaient leur carte. Pourquoi dès lors chercher ailleurs que chez lui l'origine des informations données par ces cartes ? On peut donc avancer que le témoignage des cartes du temps confirme les assertions de Vespuce.

Notre Florentin comprit-il que la vaste étendue de cette côte qu'il avait longée se prolongeait sans interruption en formant le littoral d'un seul continent ? On peut se le demander. Vespuce dit, en effet, dans sa première relation, qu'après avoir navigué à l'Ouest pendant un certain nombre de jours, il atteignit une terre inconnue qu'il jugea être continentale [1], et qui se trouva être réellement une partie de l'Amérique centrale. Quand il donne la relation de son second voyage, entrepris peu après pour explorer une région voisine de la première, il maintient son opinion que les côtes qu'il reconnut alors appartenaient à la terre ferme [2].

Dans la partie de ses quatre relations consacrée à son troisième voyage, il omet de dire que la région parcourue alors était cette même terre continentale qu'il avait déja vue deux fois, mais dans son *Mundus Novus*, qui est relatif à cette troisième navigation, il s'explique très nettement à cet égard, car il commence par rappeler qu'il a déjà donné des renseignements sur les terres que lui et ses compagnons ont cherchées et trouvées pré-

1. *Una terra che la giudicamo essere terra ferma* (*Lettera*.. fac-simile Quaritch fol. a, ii, verso). Le latin de la *Cosmographiæ Introductio*, porte : *terræ cuidam applicavimus, quam firmam fore existimavimus* (fac-simile de Wieser, fol. 46).

2. ..*Fumo a tenere ad una nuova terra e la giudicamo essere terra firma* (Lettera, fac-simile Quaritch, fol. b. iii recto).

... *Terram quandam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus* (Fac-simile Wieser, iij recto).

cédemment : terres, ajoute-t-il, qu'il est permis d'appeler Monde Nouveau, expression qui se retrouve plusieurs fois sous sa plume [1].

Il semble donc que Vespuce eut tout d'abord la vision bien nette que ce n'est pas seulement la partie que nons appelons aujourd'hui Amérique du Sud qui formait un Monde Nouveau, mais que toute l'étendue de la côte qu'il avait suivie à ses différents voyages appartenait à la même formation continentale. Il est évident, cependant, qu'il ne s'arrêta pas à cette idée et qu'après mûres réflexions ou peut-être plus amples informations, il finit par croire que l'Amérique du Sud seule devait être considérée comme un continent distinct de celui auquel Colomb avait abordé.

C'est cette conception qu'il fit partager au monde. Les cartes de Cantino, de Canerio et celles dites de Kunstmann, qui sont toutes quatre de 1502, celle de Ruysch du Ptolémée de 1508, qui est la première carte gravée où figure une partie des nouvelles régions, les publications de Saint-Dié en 1507, avec les cartes de Waldseemuller qui les accompagnaient et d'autres qu'il serait facile de citer témoignent du fait. L'influence de Vespuce sur la cartographie et la conception géographique du temps fut donc bien plus grande que celle de Colomb. La thèse de celui-ci, qu'il avait mis à la voile en 1492 pour aller aux Indes par une nouvelle voie et qu'il y était allé, ne trouva que des oreilles incrédules. A part celle de La Cosa, il n'y a pas de cartes postérieures au retour de Colomb en 1493 montrant le monde comme il croyait avoir constaté qu'il était, tandis qu'il en a un grand nombre traduisant la conception de Vespuce. Ce dernier se trompait en coupant par le milieu la grande formation continentale de l'hémisphère occidental et en faisant de sa partie australe une île ; mais cette conception était bien plus près de la vérité que celle de Colomb, qui restait purement chimérique. Chaque découverte nouvelle à l'Ouest modifiait la forme et l'étendue du Monde Nouveau de Vespuce, mais le laissait subsister et le rapprochait de plus en plus de la réalité, tandis que celles de Colomb s'effaçaient rapidement et n'ont guère laissé de traces cartographiques.

Les relations de Vespuce donnent lieu à une autre remarque qu'il faut noter. C'est que, contrairement à Colomb, qui, tout en peignant les indigènes des îles nouvelles comme des gens naïfs, innocents, doués de vertus angéliques, croyait néanmoins aux hommes à queue, aux sirènes et à des îles habitées par des femmes seules, lui, Vespuce, ne commet aucune

1. *Quasque novum mundum appellare licet.* Premier paragraphe de toutes les éditions latine du *Mundus Novus*. Plus loin il reproduit cette assertion sous différentes formes : « J'ai découvert un continent », « ce que j'ai vu dans ce Monde Nouveau » ; « nous avons reconnu que cette terre était un continent ». « Une partie de ce nouveau continent. »

de ces erreurs. Il décrit les Indiens tels qu'ils sont réellement, c'est-à-dire barbares, grossiers, cruels et superstitieux. Il paie cependant son tribut à la crédulité du temps et à la croyance au merveilleux si généralement répandue au moyen âge, quand il parle d'hommes à stature gigantesque et de femmes douées d'une longévité extraordinaire, mais ces traits sont exceptionnels chez lui et en général ses descriptions et ses peintures ne sont pas en contradiction avec celles des voyageurs plus récents et en position d'être mieux renseignés. Il y a là une preuve d'esprit d'observation et de bon jugement, qui est tout à l'honneur de ce navigateur si souvent mal compris et injustement censuré.

XI

ACCUSATEURS ET DÉFENSEURS DE VESPUCE.

Dans les paragraphes précédents, on a vu que la grande croisade prêchée contre Vespuce prend sa source dans la croyance que le navigateur florentin prétendait avoir découvert Paria avant Colomb, alors que jamais rien de semblable n'est sorti de sa plume. Mais ce n'est que de nos jours qu'on a vu la source de cette erreur, et, pendant trois siècles, on s'est plu à accabler Vespuce des reproches les moins mérités. Inaugurée par Las Casas [1], cette campagne a été continuée par Herrera [2], et nombre d'auteurs du XVIe et du XVIIe siècle, comme le cosmographe Schoner, le théologien Servet, le jurisconsulte Solorzano, le jésuite Pedro Simon et d'autres y ont apporté leur colloboration inconsidérée, sans ajouter d'ailleurs aucun fait nouveau à ceux qu'avaient mentionnés Las Casas.

Plus tard, les écrivains se sont bornés à répéter ce que leurs prédécesseurs avaient dit, et l'on vit le père Cazal, Tiraboschi, Charlevoix, Navarrete, Robertson, Muñoz et Washington Irving s'inscrire successivement en faux contre la plupart des assertions de Vespuce. Mais c'est de notre temps que les attaques les plus vives et les moins justifiées ont été dirigées contre cet honorable navigateur, dont l'existence laborieuse, tranquille et relativement obscure ne laisse prise à aucune critique fondée.

Santarem a écrit un volume pour démontrer qu'il était un imposteur [3].

1. L'évêque de Chiapas a longuement parlé des mensonges de Vespuce. Les chapitres 140 et 144 à 149 de son livre I sont entièrement consacrés au navigateur Florentin et à Ojeda, au voyage duquel il veut montrer que Vespuce a emprunté les éléments du récit de sa première navigation.

2. *Historia*, déc. I, livr. III, ch. II et VI.

3. *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Américc Vespuce et*

Marcou lui a fait le singulier reproche d'avoir changé son nom pour le faire donner au Nouveau Monde [1] et Sir Clements Markham, que Major avait devancé dans cette voie [2], a enrichi la collection Hakluyt d'un volume, où avec son grand savoir, si mal employé dans la circonstance, et son habile dialectique, tout ce qu'a dit Vespuce est dénaturé à son détriment [3].

Il est vrai que l'injustice de ces attaques a provoqué une réaction salutaire, qui a remis les choses à leur place ou à peu près. Les défenseurs de Vespuce n'ont pas manqué, et ils n'ont pas craint de montrer où était la vérité, car il faut du courage pour combattre des opinions accréditées de longue date et qui semblent si bien justifiées qu'on regarde comme inutile de les examiner à nouveau.

Les auteurs espagnols et portugais du XVIe siècle s'occupèrent peu de Vespuce. Oviedo, Galvano, Damien de Goes, Barros, Castanheda et Osorius ne le nomment pas. C'est là un fait très curieux, difficilement explicable, dont les critiques de Vespuce s'efforcent de tirer grand parti. Mais s'il est étrange que ces auteurs n'aient pas mentionné les voyages de ce navigateur, il n'est pas moins surprenant qu'aucun d'eux n'ait jugé à propos de contredire ses assertions, qui avaient reçu la plus grande publicité.

ses voyages, par le vicomte de Santarem. Paris, Arthur Bertrand S. d. (1842) in-8°, pp. XVI-284.

Cet ouvrage se compose d'un mémoire que l'auteur avait envoyé à Navarrete, et que celui-ci a publié au tome III de ses *Viages*, doc. n° XV, d'additions à ce mémoire, insérées d'abord dans le *Bulletin de la société de géographie* des années 1835, 1836 et 1837, et d'une suite à ces additions. L'auteur s'attache surtout à énumérer les auteurs qui n'ont pas connu Vespuce et à montrer qu'il n'a découvert ni le continent avant Colomb, ni le Brésil avant les Portugais.

1. *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, par Jules Marcou (Paris, Société de Géographie, 1888, in-8°, pp. 85).

2. *The life of Prince Henry of Portugal surnamed the Navigator....* by Richard Henry MAJOR. Londres, Ascher et Cie, 1868, in-8°, pp. LIII-487. Voyez pages 366-388. Major toutefois se montre bien plus réservé que Markham.

3. *The letters of Amerigo Vespucci and other documents illustrative of his carreer translated with notes and an introduction*, by Clements R. Markham, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. XLIV-121.

Ce volume est une collection des Relations de Vespuce et de quelques documents le concernant, parmi lesquels les passages où Las Casas a si vivement pris à parti le navigateur florentin tiennent une grande place. Dans l'introduction, l'auteur, passant en revue la vie de Vespuce, le représente comme n'étant ni cosmographe, ni navigateur. Il était simplement fournisseur de viande de boucherie pour les navires qu'équipait Bérardi, le grand armateur de Séville. Mais il avait le défaut d'être menteur, jaloux, envieux, présomptueux et ingrat. Il faut lire cette introduction pour voir jusqu'à quel point d'honnêtes documents peuvent se prêter à d'outrageantes interprétations.

D'un autre côté, Pierre Martyr, qui vivait dans un milieu où on ne pouvait rien ignorer des faits concernant notre explorateur, parle avec éloge de ses connaissances en astronomie nautique, ainsi que de son habileté comme marin [1], et Gomara, faisant allusion aux critiques de Servet mentionnées plus haut, dit qu'il y en a qui se plaisent à noircir la réputation du Florentin [2]. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'on entreprit sérieusement de réviser le procès fait à Vespuce. En 1745, Bandini, attacha le grelot [3]. Il réunit les textes et les fit précéder d'une notice critique qui commença à ouvrir les yeux, jusqu'alors fermés à l'évidence même. Malheureusement Bandini avait accueilli quelques textes frelatés ou apocryphes, qui firent tort à sa thèse, que Canovai reprit en 1788 avec plus de succès. Son éloge de Vespuce, écrit avec élégance et sur un ton assez vif, provoqua un déluge de pièces pour et contre son héros [4].

Ne pouvant entrer ici dans de plus amples détails sur cette longue controverse et sur toutes les publications auxquelles elle a donné lieu, nous nous bornons à dire qu'elle fut reprise avec éclat quand Humboldt publia les deux derniers volumes de son admirable *Histoire de la géographie du*

1. Parlant de Jean Vespuce, neveu d'Americ, Martyr dit qu'il avait hérité de son oncle une grande habileté dans l'art de la navigation et le calcul des positions (*De Orbe Novo,* déc. II, ch. VII). Plus loin il dit de Vespuce « que c'est un homme très versé dans cet art [la cartographie] et qui, sous les auspices et aux frais des Portugais, a dépassé de plusieurs degrés la ligne équinoxiale (*Ibid*, ch. X).

2. Il s'agit des deux Ptolémée de 1535 et de 1541 édités à Lyon par le malheureux Michel Servet. Dans ce même passage, Gomara écrit que Vespuce assure qu'il a navigué jusqu'à 40 degrés au delà de la ligne. Je crois, ajoute-t-il, qu'il a beaucoup navigué (*La Historia*, ch. LXXXVII, fol. 115 recto, édit. de 1554).

3. *Vita e lettera di Amerigo Vespucci, gentiluomo Florentino, raccolta e illustrata dall'Abbate Angelo Maria Bandini.* Florence, 1745, petit in-4°, pp. LXXVI-128, un feuillet d'errata, frontispice illustré, tableau généalogique.

Les feuillets paginés en chiffres romains contiennent la vie de Vespuce. Les lettres reproduites sont les suivantes :

1) Version italienne des quatre navigations, d'après un exemplaire ayant appartenu à Baccio-Valori, qui devait différer du texte de la Lettera de 1505 à 1506, à moins que ce ne soit Bandini qui ait pris la liberté de le modifier, ce qui est fort possible.

2) Une lettre relative au 2me voyage, qui vient des papiers de Vaglienti et qui est évidemment apocryphe.

3) Une relation des voyages de Gama de 1497 qui est attribuée à Vespuce, mais qu'on a reconnue être de Girolamo Serrigi.

4) Une version italienne du *Mundus Novus*, empruntée à Ramusio.

4. *Elogio d'Amerigo Vespucci, che ha riportato il premio della nobile Accademia Etrusca di Cortona nel dì 15 d'ottobre dell'anno 1788. Con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore.* Florence 1788, in-4, pp. VIII-80, portrait.

Réimprimé plusieurs fois, traduit en anglais par Lester, *Life and Voyages... of Vespucci.* New-York, 1853.

Nouveau Continent, qui sont entièrement consacrés à Vespuce [1]. Éclairé par un sens critique presque toujours infaillible et par son érudition qui était immense, il vit bien que Vespuce était calomnié, mais, trompé par des assertions inexactes de Muñoz et par le texte latin des quatre navigations de la *Cosmographiæ Introductio*, qui est rempli d'erreurs, il ne put aller jusqu'où il aurait été certainement, s'il avait connu le texte italien original de la *Lettera*. Son étude fit néanmoins la lumière sur nombre de points et lorsque Santarem, qui s'en tenait imperturbablement aux vieilles accusations portées contre Vespuce, voulut les produire de nouveau, il trouva dans Varnhagen, diplomate brésilien, admirablement armé pour soutenir cette discussion, un adversaire dont les coups répétés mirent fin pour un bon moment à toute polémique à ce sujet [2]. Elle ne fut reprise que longtemps après, par l'éminent président de la société Hakluyt, Clements R. Markham, qui réédita avec habileté toutes les vieilles histoires imaginées pour faire tort à Vespuce, mais qui trouva dans Harrisse un impitoyable critique [3].

1. Le titre donné ci-dessus est le faux titre. L'ouvrage est véritablement intitulé *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique au XVe et au XVIe siècles*, par Alexandre de Humboldt. Paris, Gide, 1836-1839, 5 vol. in-8°, cartes.

C'est l'édition ordinaire identique à celle grand in-folio, avec atlas également in-folio, qui parut chez le même éditeur en 1834. Il devrait y avoir une suite, qui ne fut jamais publiée.

2. On a de Varnhagen quatre grosses plaquettes in-folio sur Vespuce, qui contiennent toutes les pièces relatives à la question :

1° *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits, même les moins authentiques, sa vie et ses navigations, avec une carte indiquant les routes*, par F. A. Varnhagen. Lima, 1865, in-fol. 120 pp.

2° *Le premier voyage de Vespucci définitivement expliqué dans ses détails.* Vienne, 1869, in-fol. pp. 50.

3° *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur florentin et le reste des documents et éclaircissements sur lui, avec les textes dans les mêmes langues qu'ils ont été écrits.* Vienne, 1870, in-fol., pp. 58, carte des *Terre nove* du Ptolémée de 1513.

4° *Ainda Amerigo Vespucci : novos estudios e achegas, especialmente em favor da interpretaçao dada a sua 1° Viagem em 1497-98, as costas do Yucatan e golfo Mexicano.* Vienne, 1874, in-fol., pp. 8, carte de Ruysch de 1508.

Il faut ajouter à ces quatre ouvrages, les deux petits mémoires suivants refondus en partie dans les publications in-folio.

Vespuce et son premier voyage, Paris, 1858, in-8°, pp. 31, fac-similé.

Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, etc. etc. Paris, Martinet, 1858, in-8°, pp. 70, carte.

3. Harrisse se proposait de faire un travail complet sur Vespuce et il avait réuni dans ce but de nombreux documents, entre autres une correspondance très longue de

Depuis lors, la question a changé de caractère. Les travaux considérables d'Uzielli, qui s'était consacré avec ardeur à la réhabilitation du malheureux Florentin [1], et la sévère analyse critique de tous les éléments de la controverse par Fiske, dans son admirable *Histoire de la découverte de l'Amérique* [2], ne permettent plus d'incriminer les assertions et les actes de Vespuce avec la légèreté inconsciente dont témoignent tant d'ouvrages antérieurs à ceux-là [3].

En somme, les accusations sérieuses portées contre Vespuce sont uniquement basées : 1° sur la supposition erronée qu'il prétendait avoir découvert la région de Paria avant Colomb ; 2° sur la supposition également erronée que des documents constataient sa présence en Espagne à l'époque

notre navigateur avec les Médicis. Les circonstances ne lui ont pas permis de donner suite à ce dessein. Mais dans plusieurs de ses ouvrages il a parlé de Vespuce et, sans trancher les questions soulevées à son sujet, il a laissé voir qu'il n'était pas de ceux qui prendraient parti contre lui. Voyez particulièrement le chapitre *The Vespucian data*, dans sa *Discovery of North America*, pp. 335-352, et l'article *Vespuccius* dans les *Biographical notes* du même ouvrage. On trouvera sa critique de Markham dans l'ouvrage suivant : *Americus Vespuccius : A critical and documentary Review of two recent english Books concerning that navigator.* Londres, B. F. Stevens, 1895, in-8°. Le premier des deux livres examinés dans cet ouvrage est celui de Markham, le second celui de Coote mentionné précédemment.

1. Uzielli a écrit plusieurs intéressants mémoires sur Vespuce qui sont insérés dans les comptes rendus des divers congrès historiques et géographiques auxquels il prenait part. Mais il avait laborieusement préparé une importante collection qui devait comprendre tous les textes relatifs à Vespuce avec fac-similés, variantes et commentaires critiques, qui n'a pu voir le jour à cause des grands frais que sa publication entraînait. Cependant, à l'occasion du 4me centenaire de Toscanelli et de Vespuce, l'ouvrage suivant, qui devait faire partie de cette collection, a été publié :

Vita di Amerigo Vespucci escrita da Angello Maria Bandini con le postille inedite dell'autore, illustrata e commentata da Gustavo Uzielli. *Bibliografia delle opere concernante Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci, per Giusepe* Fumagalli. Florence, 1899, in-fol. 136 pp. avec un beau frontispice.

2. *The Discovery of America, with some account of ancient America and the spanish conquest*, by John Fiske, en 2 volumes. Boston et New-York, Houghton, Mifflin et Cie, 1892, 2 vol. in-8° avec illustrations cartographiques.

Ouvrage de premier ordre, la meilleure histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique qui existe. La partie intitulée *Mundus Novus*, qui occupe les pages 1-212 du vol. II, est relative à Vespuce et aux conséquences historiques et géographiques de ses explorations.

3. Mentionnons encore parmi les défenseurs modernes de Vespuce, Thacher, qui a écrit un livre important sur le navigateur florentin : *The continent of America, its discovery and its baptism...* New-York, W. E. Benjamin 1896. In-fol. planches et fac-similé, et le célèbre libraire anglais Bernard Quaritch, qui a publié à grands frais un fac-similé de l'édition originale des quatre navigations de Vespuce, avec traduction et notes explicatives très compétentes.

même où il assure avoir fait ses deux premiers voyages ; et 3° sur la croyance qu'il avait agi de manière à faire attribuer son nom à l'Amérique. On sait aujourd'hui qu'aucun de ces griefs n'est justifié, et si quelques auteurs, attardés dans les anciennes voies, doutent encore de la réalité et de l'importance des voyages de Vespuce, personne ne voit plus en lui le fourbe sous les traits duquel on se plaisait autrefois à le peindre, et on ne s'étonne plus de lui voir élever des statues à côté de celles de Colomb.

XII

VESPUCE ET COLOMB

On peut avancer, sans aucune exagération, que la plupart, sinon toutes ces injustes critiques de l'œuvre de Vespuce furent inspirées surtout par la crainte chimérique que, si les découvertes qu'il revendiquait étaient véritables, Colomb en serait diminué. Rien n'est moins vrai.

L'œuvre de Colomb est bien distincte de celle de Vespuce. Le grand Génois avait découvert un groupe considérable d'îles que tout le monde regardait alors comme indépendantes de toute attache continentale, et prétendait avoir atteint les extrémités orientales de l'Asie. Le Florentin n'avait aucune prétention de ce genre. Il savait que la longue ligne des côtes qu'il avait reconnues n'était point celle de l'Asie, et il ne revendiquait pas l'honneur d'avoir touché avant Colomb au grand continent occidental, quoique lui et ceux qui l'avaient accompagné à son premier voyage pussent le faire; sa seule prétention était d'avoir constaté l'existence d'une grande terre continentale qui s'étendait au Sud de celles auxquelles Colomb avait abordé à ses deux derniers voyages, et qui lui paraissait en être entièrement séparée.

Aujourd'hui que nous avons pénétré le secret de la constitution géologique des terres de l'hémisphère occidental, nous savons que les Antilles ne sont qu'une dépendance de la grande masse territoriale qui s'étend à l'Ouest ; mais, au lendemain de la découverte, cette vérité scientifique n'apparaissait pas encore à tous et les grandes îles de l'Atlantique étaient considérées comme une formation distincte du continent. Sans doute celui qui avait trouvé le chemin de ces îles avait montré la route qui devait conduire à la terre ferme et, à ce titre, Colomb était bien le véritable découvreur du Nouveau Monde, quoiqu'il ignorât toujours sa découverte. Mais, dans le vaste enchaînement des choses de ce monde où tout se tient, il n'est pas toujours facile de marquer où commence et où s'arrête l'œuvre de ceux qui entreprennent de nous dévoiler les mystères de la

nature. Si la découverte de Vespuce n'aurait pu avoir lieu sans celle de Colomb, la découverte de ce dernier lui-même ne se serait pas faite sans celles de ses prédécesseurs. On est toujours le continuateur de quelqu'un et seul le temps peut faire le juste départ de ce qui appartient légitimement aux uns et aux autres.

L'œuvre de Vespuce est considérable. Il n'a pas seulement précédé Colomb au Nouveau Monde ; il est encore le premier qui ait reconnu que ce Monde Nouveau n'était pas l'Asie ; avant tout autre il a vu qu'il pouvait être contourné et que c'était en prenant cette route qu'on pourrait arriver aux Indes. Ses prétentions, telles qu'elles résultent de ses relations authentiques, étaient donc légitimes, et c'est ainsi qu'en jugèrent les contemporains. En effet, les navigateurs et pilotes dont il avait été le compagnon ou le collaborateur, les grands personnages avec lesquels il s'était trouvé en rapports personnels, comme les rois Ferdinand et Manoel, le gonfalonier Soderini et le duc René ; les quatre Colomb : Christophe, Barthélemy, Diego et Fernand ; les pilotes La Cosa, Ojeda, Pinzon et Roldan, pour ne citer que ceux-là, étaient vivants lorsque parurent, en latin, en italien, en français et en allemand, les relations de Vespuce, et pas un de ceux qu'il mettait en cause ou qu'il lésait dans leurs droits, si ce qu'il disait était faux, ne se leva pour le contredire et pour flétrir son imposture.

Enfin, le plus intéressé de tous a rétabli la vérité, si elle était méconnue à son détriment : Colomb lui-même honorait Vespuce de son amitié et remarque qu'on ne lui rendait pas justice[1]. Le fils du grand Génois, Fernand, qui fut son biographe, a une attitude qui serait bien extraordinaire, si Vespuce s'était posé en rival de son père ou s'il avait été considéré comme tel. Lui, qui possédait dans sa fameuse bibliothèque un exemplaire du *Mundus Novus* ainsi que la *Cosmographiæ Introductio*, qu'il a lue et annotée, ne se formalise ni ne s'étonne des assertions qu'on y trouve[2], alors qu'il s'emporte en invectives offensantes contre Giustiniani, dont le seul tort avait été de noter l'origine plébéienne de son père[3].

Ces considérations autorisent la conclusion que l'attribution du nom de

1. Lettre de Colomb à son fils Diégo en date du 5 février 1505 (*Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253).

2. Ces deux ouvrages portaient, dans la Bibliothèque de Fernand Colomb, le premier le n° 3041, l'autre le n° 1773, ainsi qu'on peut le voir dans le *Registrum* de cette bibliothèque, dont M. Archer M. Huntington a donné une reproduction facsimilé. New-York, 1905, in-fol. Les annotations du fils du grand Génois à la *Cosmographiæ Introductio* sont attestées par Harrisse, qui les a lues. *Fernand Colomb*. Paris, Tross, 1872, grd. in-8°, pp. 144-145.

3. Voyez sur ce point nos *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*. Paris, Welter, 1905, in-8°, note 8, p. 52.

Amerigo Vespuce à l'Amérique du Sud d'abord, et ensuite au continent entier, est tout aussi justifiée que l'aurait été celle qu'on aurait pu faire de celui de Colomb. Le grand Génois et le grand Florentin sont les véritables découvreurs du Nouveau Monde, et c'est avec raison que leurs deux noms sont toujours associés, à l'exclusion de celui de Cabot, car, bien que cet intrépide marin ait touché à ce Nouveau Monde avant l'un et l'autre[1], il n'a compris ni l'importance, ni le véritable caractère de sa découverte, qui n'a pas eu la même influence sur le développement de nos connaissances géographiques.

1. Jean Cabot atterrit au Labrador le 24 juin 1497, croit-on; Vespuce découvrit la côte du Honduras vers le 1er juillet de la même année, et Colomb vit la terre ferme pour la première fois le 5 août 1498 au golfe de Paria.

AFFINITÉS DU MIRÁNYA

PAR P. RIVET

ASSISTANT D'ANTHROPOLOGIE AU MUSÉUM.

Jusqu'en ces derniers temps, on ne possédait sur les langues Miránya que des données tout à fait insuffisantes. KOCH-GRÜNBERG, dont les explorations et les travaux ont tant contribué à augmenter nos connaissances sur les régions si mal connues du Haut-Amazone, vient de combler cette lacune [1]. Bien que peu abondant (il ne renferme que 300 mots et phrases environ), le vocabulaire qu'il a pu réunir constitue un document précieux, surtout par la précision de la notation phonétique. De plus, comme trois dialectes y sont représentés, et que MARTIUS [2] nous en avait déjà fait connaître un, il est possible de se rendre compte des grandes variations que subit le Miránya de tribu à tribu.

C'est à l'aide de ces matériaux que j'ai tenté de déterminer les affinités de cette langue considérée jusqu'ici comme formant un groupe linguistique indépendant.

*
* *

En l'absence de données grammaticales [3], je m'appuierai exclusivement sur des comparaisons lexicologiques ; mais, avant d'en donner la liste, il importe de rappeler certaines particularités communes aux langues du Haut-Amazone auxquelles j'ai comparé le Miránya. Je veux parler de l'emploi de préfixes, dont la présence masque parfois le véritable radical

1. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Die Miránya (Rio Yapurá. Amazonas)* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLII, 1910, pp. 896-914).

2. MARTIUS (Carl Friedr. Phil. von). *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Brasiliens*, t. II. *Zur Sprachenkunde*, Erlangen, 1863, pp. 279-281.

3. Nous ne possédons en effet aucun renseignement grammatical sur le Miránya. Toutefois, cette lacune sera vraisemblablement bientôt comblée, car M. KOCH-GRÜNBERG, à qui j'ai communiqué mes résultats avant son départ pour sa nouvelle expédition en Amazone, m'écrit qu'il espère recueillir de nouveaux documents sur cet idiome

du mot auquel ils sont adjoints, ou qui pourraient, dans certains cas, conduire à des rapprochements injustifiés.

Ces préfixes sont bien connus pour les langues guaranies [1] et caribes [2]. Aussi n'y insisterai-je pas.

Dans la plupart des dialectes uitótos [3], ils existent d'une façon à peu près constante, ce sont :

ga-, *go-*, *ka-*, *ko-*, *ku-*, pour la première personne ;
o-, pour la deuxième personne.

En Záparo [4], les préfixes que j'ai pu mettre en évidence dans les divers dialectes sont les suivants :

ku-, *ki-*, *ka-* ;
pa-, *pu-*, *pe-*, *p-*.

La première série correspond certainement à la relation possessive de la première personne ; la signification exacte de la deuxième série n'est pas encore fixée.

En Ticuna, les préfixes habituels sont :

sau-, *sa-*, *ta-*, *na-*, *ne-*, dont il est impossible pour l'instant de déterminer le sens. En voici quelques exemples :

	Suffixe *ta-*	Suffixe *na-*, *ne-*	Suffixe *sau-*, *sa-*
oreille	*ta-sinú*	*na-šiṇe*	»
cheveux	*ta-yaoe*	*na-yẹ*	»
tête	*ta-eru*	*na-heru*	»
bouche	*ta-a*	*na-ha*	»

1. Adam (Lucien). *Matériaux pour servir à l'établissement d'une grammaire comparée des dialectes de la famille Tupi* (*Bibliothèque linguistique américaine*, t. XVIII, Paris, 1896).

2. Adam (L.) et Leclerc (Ch.). *Grammaire comparée caraïbe composée par le P. Raymond Breton suivie du catéchisme caraïbe* (*Bibliothèque linguistique américaine*, t. III, Paris, 1878) ; Koch-Grünberg (Theodor). *Die Hianákoto-Umáua* (*Anthropos*, t. III, 1908, fasc. 1-2-5-6) ; De Goeje (C. H.). *Études linguistiques caraïbes* (*Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde.* Nieuwe Reeks. Deel X, n° 3, 1910).

3. Koch-Grünberg (Theodor). *Les Indiens Ouitotos. Étude linguistique* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. III, 1906, pp. 157-189).

4. H. Beuchat et P. Rivet. *La famille linguistique Záparo* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. V, 1908, pp. 235-249).

bras	»	*na-šaki*	*sau-saküü*
doigt	*ta-mẹ*	»	*sa-me* = main
front	*ta-kate*	*na-katẹ*	»
poitrine	*ta-rẹmon*	*na-rẹmon* = cou	»
ongle	*ta-patẹ*	»	*sa-patü*
nez	*ta-ran*	*na-ran*	»
œil	*ta-etu*	*ne-hẹtẹ*	»
jambe	*ta-perẹmon*	»	*sa-parema* = pied
	etc...		etc...

En Peba, les seuls préfixes que j'ai pu retrouver sont *vi-*, de beaucoup le plus fréquent, *mi-*, et *ka-*, qui reste douteux.

Ex. : *vi-omote*, bras — *mi-piisé*, cou — *ka-ishi*, cœur.
vi-ala, dent — *mi-tiwa*, oreille
vi-mo, front
vi-nitẹly, main

Le Yagua, dialecte certainement apparenté au Peba, possède les préfixes *fi-*, *hüi-*, *hü-*, *ü-*, *u-* et *mu-*, qui correspondent évidemment aux préfixes *vi-* et *mi-* de cette dernière langue et, en plus, les suffixes *sa-* et *rai-*.

Ex. : *fi-riño*, tête, — *mu-niumatu*, pied,
ü-niru-kẹ, narines, — *sa-mutú*, main,
hü-nisasẹ, sourcils, — *rai-taire*, frère,
hüi-sama, bouche, — *rai-popo*, sœur,
hüi-llasẹ, bras, — *rai-huáno*, mari.
hüi-rana, doigt,

Ainsi que Koch-Grünberg l'a montré dans son récent mémoire, les divers dialectes miránya préfixent :

à la première personne du singulier :

tha-, *thaa-*, *thaχ-*, *thẹ-*, *thẹẹ* ;
da-, *daχ-*, *de-* ;
tha-, *thag-*, *thagh-*, *thaung-*, *the-* ;

à la 2me personne :

mẹ-, *mẹẹ-*, *mẹχ-*, *ma-*, *maa-* ;
me-, *meχ-*, *ma-* ;
mä-, *mägh-*, *mö-*, *ma-*, *maa-*, *mach-*, *magh-*, *mag-*;

à la 3me personne :

ka- ;

à la 3me personne du pluriel :

i-, *hi-*.

Ceci posé, voici la série des concordances lexicographiques que j'ai pu relever entre le Miránya d'une part, les langues guaranies et les autres idiomes amazoniens d'autre part.

Pour désigner ceux-ci je me suis servi des abréviations suivantes :

LANGUES GUARANIES[1]

1 = *Mundrucús.*
2 = *Ñeéngatu.*
3 = *Auetó.*
4 = *Cocama.*
5 = *Abañeénga du Sud.*
6 = *Abañeéme.*
7 = *Abañeénga du Nord.*
8 = *Chiriguano.*
9 = *Omagua.*
10 = *Oyampi.*
11 = *Emérillon.*
12 = *Kamayurá.*
13 = *Tupi austral.*
14 = *Apiaca.*
15 = *Araquajú.*
16 = *Cayowá.*

LANGUES ARAWAKS[2]

A_1 = *Canamare.*
A_2 = *Baré.*
A_3 = *Uaraicú.*
A_4 = *Atorai.*
A_5 = *Wapischána.*
A_6 = *Taruma.*
A_7 = *Taino.*
A_8 = *Uirina.*
A_9 = *Jumana.*
A_{10} = *Aruac.*
A_{11} = *Baniva.*
A_{12} = *Cauixaná.*
A_{13} = *Yukúna.*
A_{14} = *Passé.*
A_{15} = *Tariána.*
A_{16} = *Uainuma.*
A_{17} = *Mariaté.*
A_{18} = *Marauha.*

1. Ce sont les principaux groupes établis par Adam, *Matériaux*, etc... (*op. cit.*). C'est au vocabulaire comparatif publié par cet auteur que j'ai emprunté la plupart des mots guaranis qui figurent ici.

2. Pour les langues arawaks, je me suis servi particulièrement du récent travail de Koch-Grünberg : *Aruak-Sprachen Nordwestbrasiliens und der angrenzenden Gebiete* (*Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLI (3me série, t. XI, 1911, pp. 33-153).

A_{19} = *Cariaŷ.*
A_{20} = *Manao.*
A_{21} = *Kauyari.*
A_{22} = *Katapolítani.*
A_{23} = *Uareкéna.*
A_{24} = *Yavitéro.*
A_{25} = *Karútana.*
A_{26} = *Ipéka.*
A_{27} = *Siusí.*

LANGUES CARIBES [1]

C_1 = *Hianákoto-Umáua.*
C_2 = *Roucouyenne.*
C_3 = *Bakairi.*
C_4 = *Makusi.*
C_5 = *Akawai.*
C_6 = *Cumanagoto.*
C_7 = *Tamanaco.*
C_8 = *Chayma.*
C_9 = *Trio.*
C_{10} = *Pimenteira.*
C_{11} = *Kaliña.*
C_{12} = *Apalai.*
C_{13} = *Carijona.*
C_{14} = *Nahuquá.*
C_{15} = *Maiongkong.*
C_{16} = *Apiaka.*
C_{17} = *Arara.*
C_{18} = *Upurui.*
C_{19} = *Yauaperý.*
C_{20} = *Bonari.*
C_{21} = *Krichaná.*
C_{22} = *Caraïbe des îles.*
C_{23} = *Palmella.*
C_{24} = *Galibi.*
C_{25} = *Carare.*
C_{26} = *Cariniaco.*
C_{27} = *Ipurucoto*
C_{28} = *Mapoyo.*
C_{29} = *Yabarana.*
C_{30} = *Caraïbe du Honduras.*
C_{31} = *Arekuna.*
C_{32} = *Paravilhana.*
C_{33} = *Pianacotó.*
C_{34} = *Waiyamara.*
C_{35} = *Woyawai.*
C_{36} = *Maquiritaré.*
C_{37} = *Avaricottó.*
C_{38} = *Motilone.*

LANGUES PANOS

M_1 = *Mayoruna.*
M_2 = *Chacobo.*
M_3 = *Pacaguara.*
M_4 = *Sipibo.*
M_5 = *Conibo.*
M_6 = *Arazaire*
M_7 = *Caripuna.*
M_8 = *Pano.*
M_9 = *Culino.*
M_{10} = *Atsahuaca.*

LANGUES PEBAS

P_1 = *Peba.*
P_2 = *Yagua.*
P_3 = *Yameo.*

1. Pour les langues caribes, j'ai pris mes mots de comparaison en grande partie dans KOCH-GRÜNBERG, *Die Hianákoto-Umáua* (*op. cit.*) et DE GOEJE (*op. cit.*).

LANGUES TUKÁNOS [1]

T_1 = *Tukáno.*
T_2 = *Kobéua.*
T_3 = *Kueretú.*
T_4 = *Yahúna.*
T_5 = *Yupua.*
T_6 = *Uaíkana.*
T_7 = *Uanána.*
T_8 = *Tuyúka.*
T_9 = *Uaíana.*
T_{10} = *Uásöna.*
T_{11} = *Bará.*
T_{12} = *Erúlia.*
T_{13} = *Buhágana.*
T_{14} = *Desána.*
T_{15} = *Tsölá.*
T_{16} = *Encabellado.*

LANGUES UITÓTOS [2]

U_1 = *Uitóto.*
U_2 = *Miranha Carapana-tapuya.*
U_3 = *Orejone.*
U_4 = *Coëruna.*

AUTRES LANGUES

J = *Juri.*
M_a = *Makú* [3].
P_i = *Piaroa.*
P_u = *Puinabe*
S = *Saliva.*
T = *Ticuna.*
Y = *Yaruro.*

1. J'ai proposé d'appeler groupe *Tukáno*, l'ancien groupe *Bétoya* après avoir montré que le *Bétoi*, qui avait servi à le baptiser, devait en être exclu, pour être rattaché à la famille Chibcha : H. Beuchat et P. Rivet. *La famille Bétoya ou Tucano* (*Mémoires de la Société linguistique de Paris*, t. XVII, 1911-1912, pp. 117-136, 163-190).

2. Koch-Grünberg. *Les Indiens Ouitotos* (*op. cit.*) ; *Die Uitóto-Indianer. Weitere Beiträge zu ihren Sprache* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, pp. 61-83).

3. Koch-Grünberg (Theodor). *Die Makú* (*Anthropos*, t. I, 1906, pp. 877-906).

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
agouti	*fali, paghthü, paχ-tę́, baχtę́*		*po(a)to* (T_3) *füdo* (U_1)
âme	*thagh-püeghö*		*puétzo* = dieu (Z)
ananas	*kiče*		*tχ̌ẽ* (M_a)
animal	*tóoχe* = fourmilier, *taχkę́, thagcü* = paca		*thücke* (U_2) *mö-tócke* = hydrochœrus capivara (U_2)
ara	*ę́wą* = roter arara		*ę́za* (U_1) *apa* (P_2) *appa* (P_1) *abă-ru, abă-lu* = arara (A_{23})
arbre	*imä, ümá-ana*	*ymirá* (2-3-15) *emoa* = palme (9)	*amüena* (A_1) *ymīna* = branche (A_2) *amăna* = astrocaryum (C_1) *amana* = astrocaryum (C_9) *amę́na* (U_1) *mã̆nã* (M_a) *amühi* (U_4) *ama-ká* = pieu, *hama-ka* = tronc, *zaucko ami* = feuille (Z) *hamunino* (P_2) *imi* · (M_1)
aujourd'hui	*iačiχe*	*aziẽ* (14) *azü ahc* = jour (14) *ojī vẽ, hojĩ* (2)	*deχtχ(e)ę́* (M_a)
autour	*muχki*		*amúkua* (Z) *musi* = gavilán (C_{14})
banane	*ugü-hó*		*ógo-do* (U_1)
barbe	*mé-ę(χ)káa, thaękaa, mẽ-ika*	*sa-igua* = menton (4)	*ka-inga* = bouche (Z) *áma-ęko* (U_1) *nu-ẽ́koa* = visage (A_{15}) *nú-ẽ́koa* = mâchoire (A_{27})
bleu	*pihra-babóba*		*pijhro* (J)
bois à brûler	*kō, k(o)ŏ, kō, kuú*	*kaá, kahá* = herbe, feuille, forêt (langues guaranies).	

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
bouche	*ma-ghüö* ; *magh-quái* = langue, *me-kuai* = menton	*e-kua* = langue (14) *kū* = palais, langue (5) *gū* = langue (6) *kū* = palais, langue (10) *e-kū* = ma langue (11) *je-ko* = ma langue (12)	*huę* (U_3) *huē*, *koë*, *ọúe* (U_1) *koã* (U_4) *ga-hauoí* (U_1)
bouche	*mé-ehę*, *thá-ihę*		*ču-ijägh*, *su-ya*, *čo-iá* (J) *mo-yehé* (Pu).
bouche	*da-üshü*		*dishi* (T_3) *üschá* (M_1) *thišüh* (T_5)
bras	*me-ę́-χęba*, *mę-ę́hę-ba* = épaule	*jybá* (2-5-6-7) *jubá* (10) *wo-ipá* (1)	*yība*, *(d)yībá* = omoplate (C_1) *ku-ipa(i)* (U_4) *epa* = épaule (C_2)
bras	*thá-iyekē̲koa* ; *me-i-χiko*, *tha-üg-hübá* = épaule	*yüka* (9) *jigua* (8) *igua*, *higua* (4) *ikŏva* (3)	*ikoma* (Z)
bras	*mę-né-χękoa*, *mę-néhękoa*	*anäkoa* = dos (2)	*ta-r-nekua* = poitrine (Z) *ọę́k-aniko* = omoplate, *ọę́k-ánigo* = épaule, *mali-hę̃ĩkę* = bras (U_1) *sau-unegu* = corps, *ta-i-aniki* = poitrine (T)
canard	*kimatai*		*ghumāta* (A_{16}) *kumă-ta* (A_{27}) *kŏmada* (A_{22}) *kŏmade* (A_{27}) *kómade* (A_{25}) *kōmandá*, *kō-mānda* (A_{15}) *komăpa* (A_{23}) *kumālá*, *kumalo* (A_{13})
canot	*mę̃ĩnę*, *mĩĩnę*, *míne*		*imina* (Z) *amoñu*, *mui-ñun* (P_2) *money* (P_1)

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
carará	*koanā́ri*		*uānàly* (A_3) *oánali* (A_{22}) *uánali*, *oánali* A_{27})
charbon	*kę́hęgua-uę́rę*, *kę̥hę-ka-uę́rę* [*kę́hę-goa*, *kę́hękoa* = feu]		*ueré-nate* = cendre (C_{15}) *uere-muspeté* = cendre (C_{29}) *uelę́-nę*, *welę́-nę* = cendre (C_1) *werĭ́-nö*, *wilī́-nŏ́* = cendre (C_9) *quere-ñé* = cendre (C_{28}) *hueri-mno* = cendre (C_6) *weru-nåpå* = cendre (C_{11}) *hueronum* = cendre (C_{30}) *uewe-were* = bois à brûler (C_{11}) *guere-tnate* = suie (C_8) *huelé-kia* = instrument pour faire le feu (C_{30}) *weri-k* = instrument pour faire le feu (C_{17}) *uere-rò* = tison (C_4) *huwereto* = fumée (C_{31}-C_4) *uere-quy* = feu (C_{27})
chaud	*haikó-goré*, *χaikó-goré* [1]	*t-akúb* (5) *mbo-akú* = chauffer (5-13) *s-akú* (7-9-2) *s-akū* (6) *mo-akúb* = chauffer, *t-akúba* = chaleur (7) *mo-akú* (2) *s-aku* = il a chaud, *mu-akú*, *mu-akó* (2) *s-akó* (4) *akú*, *a-i-mu-akú* = je le chauffe (10-11)	*yakü*, *yakę* = soleil, *ayaké* = chaud (T), *äócke* = soleil (U_4) *yan-oka*, *anami-š-oka*, *anami-š-úkwo* = feu, *ana-s-aka* = fomo (Z)

1. Ce suffixe *-goré* se retrouve dans le mot « froid » *tsi-góré*.

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
chef	*aiuẹheẹ́be, aiuẹχeẹ́bẹ* = Blanc	*t-uixáwa* (2) *t-ubixába, mor-obixába* (7) *mor-ubixába, t-upixába* (2)	
chemin	*hẹ́ua*		*óua, ãwa, õã* (C_3) *wuà nen* (C_4)
cheveux	*me-niku-akoχio* [*de-nikua* = tête]	*yakisa* (4)	*an-akeso, n-akéso, pa-n-akači* (Z)
cheveux	*tha-hünnä*		*no-šuna* (A_{21})
chien, jaguar	*ouĩbẹ* ; *uipe, oïhpa* = jaguar		*iuẽbẹ* = capivara (C_1) *uipí* = nasua (T_5) *hĩuibe* = tapir (M_a)
ciel	*nĩχ-gehẹ, nich-ge-hö, niχ-ká*		*kaho* (langues caribes)
ciseaux	*kuabi-riχo*		*kabaauũi* (U_2)
clitoris	*námahiẹ*	*t-amatiá* (5-9-12) *ti-amatsihá* (2) *kuñã r-ama* (12)	
coca	*íbi, ẹibí*		*hipía* (U_1)
cœur	*mẹ-ẹbẹ* ; *me-ẹpáeẹ, tha-ipáẹ* = ventre	*t-ebé* = ventre extérieur (5)	*hẹbẹ-o* = intestin (U_1)
cœur (cf. poitrine)	*tha-ẹpẹ́koa*		*hipaka* = fiel (Z)
colombe (grande)	*fikiχi*		*fuikiri* (U_1)
colombe	*eroóẹ*		*ẹrúẹ* (C_1) *ǒroiǫ, ǒroyo* (A_{22}
corps	*mẹ́χ-pĩ, thã̃(χ)-pi, thagh-pũ* ; *na-ubi* = dos		*su-upy, ta-óbi* (J)
côte (os)	*me-kapi-eχi*	*kopé* (2) *yatu-kupi* = épaule (9) *yatu-kupe* = dos (4) *a-kupé* = dos (14)	*hó-gobẹ* = poitrine (U_1 *nu-koapi-mákaliku* = aisselle (A_{22}) *nu-kãpi-mákaliku* = aisselle (A_{26}) *nu-koãpi-mákali-*

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
			ku = aisselle (A_{27}) *u̱a-kapi-líapi*, *ua-kápi-yā́pi* = aisselle (A_{15}) *no-kua-kā́pi-riko* = aisselle (A_{25})
coton pour la flèche	*bęrémęhę* = fléchette		*pīlimísi* (A_{23}) *pīrimítsi* (A_{27}) *pirímitši*, *pirímitsi* (A_{15}) *pilúmisi* (A_{13})
cou	*męχ-pę́(ę)χę*, *męχ-pę́(ę)hę* = poitrine		*mi-piise* (P_1) *m(e)b(e)ḗ* (M_a)
cou	*męχ-kḗt(ę)ęi*, *thā-kętá-hęku*, *da-kiätä-χiko*	*kyta*, *aju-kytā*, *ja-seo-kytā* = pomme d'Adam (5) *aseo-kytā* = pomme d'Adam, *po-kytā* = nœud (7) *kitānga* = nœud, *kytām* = verrue (2)	*nṓ-ku̱ta* = poitrine (A_{23}) *nó-kuta* = poitrine (A_{25}) *nu-kúta* = poitrine (A_{22}-A_{27}) *nu-kúte* = poitrine (A_{27}) *nu-kṓda* = poitrine (A_{26}) *ua-kū́da*, *ua-kū́de* = poitrine (A_{15})
cou	*thagh-küháe*	*ata-kuara* = nuque, occiput (4)	*ki-tu-kuari* (Z)
court	*bari-negú*, *bahrü-bequö*		*barúeca* = prompt (C_{14})
crapaud	*mahnĭaŭ*		*ōnio* (U_1)
cuati	*iitsché*		*tx̯ḗu*, *dx̯ḗu* (C_1)
cuisse	*męχ-kiba* = jambe, *mag-kuba*, *męχ-kę́pa*	*úba* (5-6) *úva* (14) *yba* (7)	*um-kúba*, *n-kóba*, *n-kóba* (*e*) = jambe (A_5) *n-kube* = jambe (A_4) *ubú* = jambe, *upé* (C_4)
cururu	*koṓro* = corocoró	*kururu* (2)	*kurukurú* (A_{23}-A_{13}) *kururo* (T) *kū́ri* (A_{15}) *gṓri* (A_{22})

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
demain	*kuχi*	*koē-m* = matin, *koē-namo*, *koē-ramo* = au lever du jour (5) *koē-m* = faire jour (6-7) *koē-ma*, *koī-ma*, *koē-ma-rama*, *kuē-ma* = matin (2) *koé-me* = faire jour, jour (10-11) *koén* = jour (13)	
dent	*me̱-e̱koáχeę*, *tha-ikoáię*, *me-kuaχe*		*ikaré* (Z)
dent	*ma-ghünieng me-kāny-ekekuapue* = gencives.		*konỹ* (T_2) *kohny* = langue (T)
dieu	*tu̱pána*	*tupána*, *tupá* (2-9) *tupán* (7-10-11) *tupáne* (10) *tuupan* (8) *tupá* (7) *tupā* (5)	*tupana*, *tupan* (T) *tupan* (C_4) *tupana* (P_2) *tupana* (J)
dix	*paugh-zücka*, *paa̱χ-tsükę*		*jan-tzücka* = cinq (U_2)
doigt	*ma-utī-kuane* = main, *meχ-ti-kuane* = orteil	*kuā-n* (langues guaranies)	*nu-ḥu-guané* = orteil (A_{21})
dormir	*mäkü-kuái* = nous voulons dormir		*maki-no* (Z)
dos	*tha-iṓwęhi*, *tha-iṓuęhi*		*yawoh* = côté (C_5) *yabot*, *yavot* = côté (C_6) *yauóte* = côtes (C_1) *yavotti* = reins (C_7)

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
			yaot = côté (C_8) *auti* = épine dorsale (C_9)
dos	*mą́-ādyę, mą́-ātχ́ę, ma-aši, mä-b-achihü*	*atiy-ba* = épaules, *aséi* (5) *atiy* = épaules (6) *i-j-attihi* = ses épaules (8) *ati-úba, atiy-ba* = épaules (7) *athi-uva, j-atii* = épaules (2) *j-asíve* (14) *asiú, axiú* (10)	
eau	*nę́χbaíkų, nę́paikų, nípaiko, nöghböghkó*		*nóφuiko* = rapide (U_1) *nupa* = fleuve (Z) *nęχpíχ́* = ruisseau (M_a)
eau	*hę́neę* = lac	*uné* (4) *uni* (9)	*hene, gene* = rivière (M_4) *χéne, jene* (M_3) *énne* = rivière (M_7) *jini* (M_2) *honegg* (M_5) *hūnu* = rivière (M_6) *ęnoe* (U_3) *ena* (Arasa) *ęn* (P_1)
eau	*tė́-i, tę̄-í, de-i* = fleuve	*ty* = eau (5)	*téhú* = torrent (C_1) *idyę* = ruisseau (U_1)
eau-de-vie	*aübę-péiko*		*h(a)ób* (M_a)
éclair	*tschigtschí*		*thiihtzĕhŏ* = feu (U_2)
esprit	*n-auéne, n-awę́ne; n-ahwenna* = dieu	*anga* = ombre, âme, esprit (langues guaranies)	*z-agueno, tso-huano* (Z)
étoile	*mę-kérekoa; mühcküriquá* = l'étoile du soir	*kaaruka, karuka* = soir (2) *karúka* = soir (7) *kaaruka* = soir	*čirika* (langues caribes), *zirika* (P_i)

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
		(2) *ghaluka* = soir (9) *kaarú* = soir (5-6-8) *karú* = soir (10-11).	
excrément	*mę-náme, namę́* ; *nämíh-be* = puant	*néma* = puant (2-7) *néme* = puant (2) *néme* = pourri (10-11) *nēm* = puant (5)	*nämui* (U_1) *ču-nämä, ša-nēme* = olfacio (J)
farine de manioc	*tsoobę́-mę, zohbúmbü*		*sóbę* (U_1) *zobóa* (U_2)
femme	*koadyę́*	*gwaībi* = femme, vieille femme (5)	
femme	*idómię, thúmię, dumiye* = vulve		*itum* = fille, *itiuma, ityumu, item* (Z)
femme	*póö*		*púę* = grand'mère (M_a)
feu	*kíχigua, kę́hęgoa, kę́hękoa*		*ikhiki, hikkihi* (A_{10}) *heghüe* (A_{14}) *yghé* (A_3)
fil	*mīnyipa ātie* (*ā*(*a*) *tię* = coton)	*inimbó, te-nimbo* (5) *inimbó* (2-6-7-13)	
fils	*ah-šikgwa* = fille, *ahg-čígwi*	*tsegua* = petit (4)	
flèche	*t-ebo-ĭyu; th-übóqua, t-ebŏ̈-koa, d-ebŏ̈-koa* = arc	*ybō, a-ñ-ybō* = je le flèche (5) *a-ñ-ibōn* (7) *a-ñ-iuōn* (10) *nab-ibike* = arc (16)	*t-ümbú-ckü* (U_1)
forêt	*bá́χ-ęnę, pá́χ-ęnę, bach-ani*		*bá́χ* = montagne (M_a)
froid	*tsi-góré*		(*t*)*siχ-*(*t*)*siama* [1] (T_5)

1. De même qu'en Miránya le suffixe *-goré* se retrouve dans « chaud » *baikó-goré*, en Yupua, le suffixe *-*(*t*)*siáma* sert à former le même adjectif *aχ-*(*t*)*siáma*.

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies.	Langues diverses.
front	*ma-shikua-χe, tha-ung-čüquá-hö* = sourcils	*tsegua-pe* (4) *ce-hua-pe* (9)	*hi-sikua* (Z)
front	*tha-iimí, mē-mi, mẹ-ẹ́me-ko*		*ku-im* (Z) *v-imo* (P_1)
fruit	*imághe*		*n-emasey* (P_1) *imaza-ka* = batatas edulis (Z)
fumée	*oχ-bá, ópa*		*iš-opa* (P_1)
genou	*me-mimoko, ma-mümökó, mẹ-mémoχko*		*ta-múmako* = mollet (Z)
gens	*me-amẹ́nẹ ; ne-a-mẹ́nā-pi* = chef	*hé-aména-ga* = homme (14) *i-ména* = mari (2) *méne* = mari (10-11) *mēn, mēnda, mē* = mari (5) *mēna* = mari (6) *nde me* = ton mari (8) *ména* = mari (7) *mendá* = épouser (13) *menó* = mari (5) *minó* (2)	*ẹ́mẹno* = homme (T_6), *mẹ́no* = homme (T_7) *ẹ̄mẹ́* = homme (T_1-T_8-T_9-T_2) *ẹ́mẹ* = homme (T_5-T_{10}) *ẹmẹ́* = homme (T_{11}) *ẹ́mẹ* = homme (T_{12}) *ẹ́mẹ(e)* = homme (T_{13}) *ẹmẹ̄-(g)ẹ́* = homme (T_{14}) *kẹ́mẹ* = homme (T_{15}) *imíliha* = homme (T_4)
gorge	*mẹ-meẹtóuẹ, me-medū* = cou	*mota* = menton (9)	*ki-mata* = cou (U_1) *ki-myatsa-ka* = joue (Z) *ra-matẹ* = joue (T) *ha-masẹ* = joue (P_2)
goûter	*ma-ítunna* = je goûte	*s-etūna* = sentir, flairer, baiser (2) *a-s-etūn*, je le sens (7) *a-s-etú* = je le sens (6) *s-entun* = sentir	

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses.
		(13), *a-etúne* = sentir (10), *a-setũ* = je le baise (5)	
grand'mère	*tháh-če*	*cỹ* = mère (2) *çĩ*, *sy* = mère (5)	*tšétšę* (A_2) *nắtsi* (A_{23}-A_{11}) *nači* (A_{11})
grand-père	*tắ(ã)ti*	*tutẽ* = oncle (16) *tuty'ra* = oncle (2)	*ắtši* (A_{23}) *nắtsi* (A_{11}) *natiu* (A_2)
gras	*čiriae*	*kyrá* = graisse (5) *i-kyra* = il est gras (6) *kyra, i-kyra* (7) *kira* = graisse (2) *bo-kira* (13) *i-kiera* = il est gras (2) *i-kia* = il est gras (11)	*kera-ka* (Z) *kũëro* = fat, stout (Z)
grenouille	*ní-hãkoa, ní-hõg-wa*		*mõ-hắkę* (C_4)
guerre	*meth-uãbat-éne* = faire la guerre	*apat-uká* = battre, brouiller (5) *j-apat-uká* = battre, brouiller (2) *j-aput-uka* = battre, brouiller (8) *mo-je-apat-uká* = mettre en désordre (7)	
hache	*hę-koá-χę, i-kua-χe, hi-guá-χe*	*kuse-wasú* = couteau (13) *kysé* = couteau (2-5-6-7-10)	*kaji-ča* (Z)
hamac	*koa-atba, gua-iba*	*kuúa* (guarani)	

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
hameçon	*pihẹ-koa*		*pihué* (C_{14})
héron	*noko*		*ñóko* = canard (U_1) *ono-ko* = paloma (P_i)
homme	*ko-aχpí, gu-agbí*	*apy-ába* (2-7) *apy-gáwa* (2) *apü-káva* (15) *ape-gáwa, ape-ga-va, ap-gãwa* (2) *api-sáva, api-sára* (4-9)	
île	*tẹ́χ-tokoa*		*töcké* = terre (A_9)
jacamí	*dẽnẹ*		*atíne* (A_{25}) *ãtíne* (A_{22}) *atíne, atíni* (A_{27})
jambe	*mẹ-tá-χk(i)i, meχ-taki, ma-thag-kü*	*sayku-koãla* = jarret (9)	*takẹ́-raẹ́o* = jarret (U_1) *na-šaki, sau-sakütü* = bras (T) *hu-isiaku, ki-aki, pu-eχyaku* (Z) *ta-ku* (M_1) *takku* = pied (C_{14})
jaune	*ickönäh-goa, yïχ-kanẹ́-uẹ*		*ukino* = blanc (Z)
jeune	*tsímẹnẹ* = enfant, fils	*temimino* = nepos ex filio (2)	*taminino* (Z) *zamino* = œuf (Z)
joue	*meχ-kikua* = menton	*kaku* (9)	*kákaẹ́* (U_1) *bi-kaku-tá, hua-káko-ta, bi-kãko-ta* (A_2) *kako, no-káku* (A_{23}) *nũ-kaku* (A_{25}) *nu-kaku* (A_{22}) *no-kako, kako* (A_{11}) *kako-si* (A_{24}) *nu-kaku-da* (A_{26}) *nu-ka-ku-ópa, nu-kakó-te* (A_{27})
joue	*me-kuašie*		*čo-koyase* = barbe, *na-ucueji* = lèvre (P_i)
jour	*kü-χire*		*nia-ku-χira, nia-köuhira, nia-kosina* = ciel (Z)

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
langue	*mē-néhe̥koa, tha-néḗkoā́ne̥, me-ni-χikua*		*nēnoke̥ka* (T_4) *yinyī́ko* (C_1) *iniko* (C_{13})
lèvre	*mé-e̥niba, me-īni-pa, möh-nipá; me-īnipa* = bouche	*t-inoába* = barbe (2) *ai-r-euiva* = mon menton (14) *se r-eniwá-ba* = ma barbe (2) *je r-enüva* = mon menton (12) *e r-endewa r-á* = ma barbe (11) *e-r-edyba, e-r-enduba* = mon menton, *enewa r-áwe* = barbe (10) *t-endevá-ba* = barbe (7) *s-inoábá* = barbe (2) *t-endybá* = barbe (6) *t-endyba-á* = poils du menton, *t-endybá* = mâchoire inférieure, menton (5)	*n-enúba, n-e̥núba* = langue (A_5) *n-énube* (A_4)
lézard	*me̥(e̥)tóba, me̥(e̥) dóba* = crocodile		*dṓpu* (A_{25}) *(n)dṓ(u)pu* (A_{22}) *(n)dó(u)pu, (n)-déupu* (A_{27}) *(n)dū́pu* (A_{15})
lézard	*máhticku*		*mutuku-ani* = scorpion (C_{14})
liane (guama majeto)	*aχiba*	*uaschiba* = hura brasiliensis (9)	*oasiba* = hura brasiliensis (T)

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
main	*ma-ugtzí, mę-uχtsi(χ)kéhę; mę́-uχtsękoa* = doigt		*ku-ičoak* (Z) *ičoaka* = paume de la main *ichiosú* (Z)
maison	*mę́-ęha, mę́-ęχa, ha, χa*	*óka* (2-7-10-16) *uka* (4)	*pisko-uke-no* = nid (Z) [*pisko* = oiseau]
maison	*mö-päckü*		*bacué* (A_8) *bähũ* (A_9) *bahũ, baacheh* (A_{10})
manger	*me-m-agčüna* = je mange.		*atzano* (Z)
manioc	*pa-χiriyi*		*kę́rę* (T_3) *kīrú* (T_{14}) *čere* (C_{36}) *tzere* (C_{29})
mère	*guaniú*		*ia-kuáno* (Z)
mère	*kuáahę*		*acuaji* (P_1)
miroir	*nike-me*		*naki-tara* (Z)
mollet	*meχ-ka-χie*		*nő-kotsi* = oberschenkel (A_{25}) *nu-kúdži* = oberschenkel (A_{22}) *nu-kúdži* = oberschenkel (A_{27}) *na-kőtso* = oberschenkel (A_{24}) *no-kočio* = oberschenkel (A_{13}) *ji-kotzo* = oberschenkel (A_{24}) *no-koši* = jambe (A_{21})
montagne	*kaú-mękuáχę*		*mukõãhugh* (U_4) *makuši, makuš* (M_1)
mourir	*meč-émena* = je meurs, *meč-émene* = il est mort	*manon* (10-11) *u-manõ, u-manũ* (2) *manú* (2-4-9) *o-manõ* = il meurt (2) *manõ* (5-6-8) *manó* (2-7)	*imanu* (M_6)
moustique	*faniu* = pou		*haniyó* (A_2) *aniú* (A_{13}) *aniio, aneio* (A_{11}) *aɬniu, aiɲiu-ne, hainiyũ-ne*

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
			(A$_{15}$) *anẽyu* = pium (A$_{11}$)
mutum (crax)	*ni-muiku, ni-mẽχ-ko*	*gha-mīky* = Palamedea cornuta (9)	*miüki* (U$_3$) *tu-muku* (A$_2$) *ta-múku, do-mõku* (A$_{11}$)
nez	*mẹ-tẹ́hẹ-o*[1], *tha-tẹ́-hẹ-u, da-tiχi-o, mẹ-tẹ́χẹ-o*	*tii* (4-9)	*či-χii-o* (P$_1$)
nez	*tha-thügho-hó*		*ni-tukú* (A$_{11}$) *no-tokó* (A$_{12}$) *nu-takú* (A$_{13}$) *tsi-tako* (A$_{14}$) *no-tákhu* (A$_{15}$) *pech-tako, no-itácko, nü-etáku* (A$_{16}$) *nu-ítako* (A$_{17}$) *no-ätága* (A$_{18}$) *int-chiungkú, ind-chogo* (A$_9$)
nuit	*güuba*		*kohoba* (C$_{14}$) *kojpa* (C$_{15}$)
nuit	*päku, bẽχko*	*a-pyxūn* = noir (5) *pyxuna* (2-7)	
œil	*ma-shī, da-či-ü, ma-átχẹ, thắ-siẹ, thaung-čü-öh*		*nũ-dži, nũ-t(š)i* (A$_{22}$) *nu-chii* (A$_1$) *a-tzi* (A$_6$) *izi* (A$_7$) *nó-ti* (A$_5$) *či* (P$_1$) *čo-iti, ču-äti* (J)
œil	*tha-nyẹ́mi* = front		*ki-nyami-χỹa, pa-nami-χia, pa-nami, nami-χya, nami-syá, χe-namie* (Z) *vi-nimi-ši* (P$_1$)
oiseau	*iãbẹ*		*ẹyaibẹ* = plume (U$_1$) *(χu)ébẽ, (χ)ébẽ* (M$_a$) *uẹ́bẹ* = jacu (M$_a$)
ombilic	*ma-ihẹ́ba, me-iχẹ́-ba, mẹ-ihẹ́ba*	*i-r-iepu* = son bas-ventre (10) *t-igepiú* = tripes (7)	*no-h(i)yẽ̃pa* = ventre (A$_{23}$)

1. Le suffixe *-u, -ü, -hü, -o, -hó, -õ, -öh* se retrouve en Miránya dans les mots qui signifient « nez », « œil », « oreille », « dos ».

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
ombilic	*mä-išöi*		*ičö* = testicule (U_4) *nú-ižʲi* = pénis (A_{22}) *ičiti* = pénis (A_{25}) *jitzi* = pénis (A_{24}) *nú-iši, iži-te* = pénis (A_{27})
oreille	*mę-nę́mę-o, thanyę́mi-u, menime, da-nyimeo, mö-nohmüto*	*nahmi* (9) *nami* (2-4-10-11-12) *nambi* (2-5-6-7) *i-nte-ñambü* = ses oreilles (3) *ne-namía* (14)	*ki-nyuma-ku* (Z) *numi-no* = entendre (Z)
organe génital	*hi-oquá* = vagin *ñ-önko* = pénis	*t-akó* = organe génital de la femme (6) *t-ako-ába* = poils du pubis (7) *t-akó* = aines, hanches (5) *t-ako-aña* = membre viril (7) *t-akó-ña, r-ankú-ña* = membre viril, *t-akó-ña, se r-akú-ña* = aines, hanches (2)	*hoka-tüü* = organe génital de la femme (T)
os	*me-bagköö, mę-ę-bą́ɣkę, tha-pakę́-nę*		*nackóo* (U_2) *ibäki* (U_1)
oui	*ää*	*eém* (2)	*hę̈hę* (U_1) *aá* (P_3) *aɣá* (Z) *ée, ejé, éhe* (langues caribes) *éje* (P_u) *áha* (P_i) *heę́* (M_a)
paca	*faki*	*páka* (9-2-12-10-11)	*pak* (C_{11})

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
pagne	*mẹẹ-koãyẹ χi-kuipa-kuiaine* = hose	*kuá* = ceinture (2)	*koẽyu* (A_{25}) *goeyú-ma* (A_{27}) *nu-koẹene* (A_{27})
pagne	*ku-aχeame* = tuch	*s-aichimi* (4)	*ẹxnãmẹ* (C_1)
parent	*nahnümüa, nãni* = oncle	*anãma* (2-7) *i-anamá* (13) *anãm* (5)	*ku-aramá* (Z) *nu-nãni* = oncle (A_{15}) *ku-ánana* = frère, *ku-ánuo* = frère (Z) *li-nami, nú-nami* = oncle (A_{15})
parent	*mẹ-ẽroẹ* = tante	*t-irua* (9)	
paresseux	*síku-re* = lent		*sika-mo, seká-mo* (Z)
patate	*kati-χi*	*jotika, jutika, je-tyka* (2) *jetük* (12) *zetik* (11) *jetík* (10) *jety* (6) *jetyg, jety* (5)	*katú-χa* = pomme de terre (Z)
peau	*pairéra*	*píra* (7) *piréra* (2-7) *pirére* (10) *pir, pirér* (5) *pirét* (11) *je-pil* = ma peau (12-3) *piré* (6-8)	*ta-bera* = lèvre (T)
peau	*thaa-mẹ̃ẽ*	*s-emé* = lèvre (9) *je r-emé* = ma lèvre (12) *r-emé* = lèvre (2) *t-embé* = lèvre (2-5-6-7)	
pécari	*mẽ̃ni, meni-mue, mánü-mö*		*muná-ãhã* (U_2) *aminami* (A_{11})
pénis	*mẹ̃-nomẹ̃o, thanyãmẹo, mänumáu*		*namboa* (U_2) *nemoaá* = uriner (U_4)

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
père	*dyíehi, dyíihę*		*ié, iyé* (M_a)
père	*čii*	*dzi* = oncle (14)	
perroquet	*kuyai*	*ghuyary* = ara rouge (15)	*kuyáu* (A_2) *koiarre* (C_{11}) *kuyáli* (C_9) *kuli-kuya* (A_{11}) *kuya-bo, kuya-hu* (A_2) *kuyá-li, koyá-li* (C_{13})
perroquet	*uaitχ́ái*		*naihu* (T) *waya* (Z) *uádžoe* = uirapajé (A_{22}) *uadzoé* = uirapajé (A_{27}) *uádyuę* = uirapajé (A_{15}) *kūđái* (C_1) *huiča* = oiseau (P_2)
perroquet	*t́χ(o)ŏra*	*kurey* = psittacus (10) *a-χuru* = psittacus (14) *ayuro* = psittacus (4)	*tschúra* = psittacus (A_{17}) *tschūra* = psittacus (A_{16}) *surá* = macao, *sora-ká* = psittacus (Z) *kora-ki* = macao (U_3)
peu	*ări-anékuü*		*anuaécki* (U_4)
pied	*mag-thöwa*	*itua* (4) *wo-itaúa* (1)	
pied	*meχ-tia, daχ-diá meχ-téą, meχ-téą, thā-téę*	*ar-pia* (14) *py* (6-7-8-13) *py, sepii* (2)	*hęę́(d)yę* (U_1) *ädyi* (U_1)
pierre	*nẽ-koaipa*		*ghoeba* (A_{18}) *kuibā* (A_8) *ghüpai* (A_{19}) *kębа* (A_5) *ghüa* (A_{20})
pierre	*táquaha* = montagne	*itak, ytakü* (9) *itaké* (4)	
plantation	*ęmię, ęmęę*		*ymue* (C_6) *imue* (C_8) *imoü* (C_2) *ooma* (C_5) *ume-ry* (C_4)
plume	*abú-qua* ; *āabókoa* = federkopfbinde	*aba* = poil, duvet, plume (langues guaranies)	

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
poisson	*hamũmę, amume*		*ę́męno* = piraigne (U_1) *hãmu* = gymnote (A_{11}) *omima* = aracu (U_1)
poisson piratinga	*bá-χę* = rochen	*paku* (9)	
poisson sorubim	*kęeríba*		*kęrę́hihę* (C_1) *kórębę* (U_1) *kũri* (A_2) *kuridi, kulíri, kulíli* (A_{15}) *kũlíli* (A_{23}) *kólili* (A_{25}) *kóliri* (A_{22}) *kulíri, kolíri* (A_{27}) *kulíri* (A_{13})
poitrine	*meχ-pĩa*	*pyá, m-bya* = entrailles, ventre, estomac, cœur, *pyakwér* = foie, *pya-upẽa* = fiel (5) *pyá* = estomac, *pya-kwé* = foie (6) *pya* (8) *pya, pya-pyara* = fiel (7) *pyá, pya-porá* = fiel (2) *péa* = cœur, *pea-péa* = foie (2) *puá* = cœur (13) *puia-kwére* = foie (10)	
poitrine	*thag-püthehü*	*potiá, pytiá* (5) *pytiá* (6-7-8) *potiá* (2) *putiá, potiha* (2) *poxia* (13) *posia, posiha* (10) *pot-*	*sau-apetu-naa* = ombilic (T)

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
		süa (12) *poxeal* (3) *te-putya*, *putía*, *put* (9) *putea-kuara* (4)	
poitrine	*meχ-pīkua*	*ya-puka-nuahla* = côte (9)	*u-peko* = coü (P_1) *ki-pukwa* = ventre (Z) *ɋɛka-niko* = omoplate (U_1)
pou (petit)	*iχkoχi*		*īkö*, *ika* = ver macaque (C_9) *ihkeu* = ver macaque (C_2) *ysque* = gusano del monte (C_6)
poule, coq	*káraka*		*kakarahe*, *takara*, *kakaraka-ityuma* (Z) *gharakạ* (A_{16}) *gháraka* (A_{17}) *karǻka*, *kalǻka*, *karaka* (A_2) *kāráka*, *kǻláka*, *karaka* (A_{23}) *kǻraka*, *karaka* (A_{25}) *gǻraka* (A_{22}) *karáka*, *kaláka*, *kǻlaka* (A_{27}) *kāráka*, *kaláka* (A_{15})
racine	*hanekua* = manioc		*nɋkú-io* (U_1) *nahqui* (U_2)
rouge	*thánückwai*	*pue-tanimuay*, *pue-tani* (4) *püe-tani* (9)	
salive	*mēine*	*tu-mune* = cracher (2) *tu-mùnà* (2) *mūne ndy-bū* = cracher (5)	
sang	*me-tibani*		*ga-tzegánni* (U_2)
sang	*meχ-tɋ*, *thɋɋ*, *machthü*, *tii*	*t-eté* = corps (5-7-8) *s-eté* = son corps, *se*	*dɋɋ* (U_4) *dii* (T_1-T_3) *thíh* (T_5) *die* (U_1)

	Miránya.	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
		r-eté = mon corps (2) *e r-eté* = mon corps (10)	
serpent	*bṓ(o)a*, *búha* = grand serpent d'eau	*bója*, *m-bója* (2)	
singe barriguedo	*kę́me*		*hę́mę* = lagothrix olivaceus (U_1) *kéyemi* = singe (T_9)
singe hurleur	*nomę́*		*nümni* = mycetes (P_1)
singe (petit)	*upaĭkua*		*ipéku* = callithrix (A_{22}) *hipéku*, *īpéku*, *ipékú*, = callithrix (A_{15}) *pakoy* (A_{17})
sol	*íñu-χę*, *íñu-hę*	*ñū* = champ (5-6) *ñum* = champ (2-7) *ño-assu* = les prés (16)	*iño-popo-nen* = sur terre (P_3) *ę́nęę* (U_1)
talon	*me-ikuarai* = cheville.	*püeta-jikoahla* (9)	*hakero-ka* = jointure (Z)
tapir	*ụkáhę*, *ụkáχę*, *ukaχi*, *ucághi*		*akáiya* = capibara (Z) *ueke* (langues tucános)
tatou	*shẽi*, *dyę́ę*		*tschée* (A_{17}) *tzeh* (A_{24}) *(t)se* (A_{25}) *iyę́*, *yẽ* (A_{15}) *yę́́* (A_{13})
tête	*mę-enĭkoaę*, *thaníkoaę*, *me-nikuaχe*, *de-nikua*, *thă-nüquako*	*i-ñ-ankā* = sa tête (8) *ankang* (10) *akanga*, *kanga*, *akaga* (2) *ākang* (5) *je akang* = ma tête (12) *akan* (16) *akana* (14) *akā* (6) *akain* (2) *akaih*, *akae* (9)	*ku-anaka*, *p-anaka*, *m-anaka*, *anaka-ka*, *ánaka* (Z) *scim-anaka* = crâne (Z) *n-anga-tę́* = sourcils, *n-aka-tę* = front (T) *náękę* = cerveau (U_1) *ko-aínga* = front (U_4)

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
trois	*mahgünni, mā-(a)kíni*		*muken-ante* (M_1)
tucunaré	*táo(χ)ba*		*dā́pa* (A_{23}) *(n)dzā́pa* (A_{22}) *(n)dzā́pe* (A_{27}) *yā́pa* (A_{15})
un	*tene-tohgüné*	*tenonde gwá* = le premier (8)	*téni* (C_{13}) *toquene* (C_6)
urubú	*ányẹmu*	*aniuma, anhuma, inhuma* = alicorne (2)	
urubú	*akuai; ā́gua, akua* = inambú		*éḥkui* (A_2)
urumutum	*hãkẹrẹ́i*		*aikeru* (T)
vase	*yíriitχ́o, yẹ́riitχ́o* = kochtopf	*m-urissu* = cruche (9) *t-yru* (5) *s-erú, r-erú* (2) *eru* (3) *eureu-kera* (10) *eru-sanga, uru-sanga, huru-pēma* (2) *s-urú* (2-7) *uru-keri* (11) *huru-apit* (12) *kurata-š-iru* = pot (4)	*tza-m-aricho* = pilche (Z)
venir d'où viens-tu?	*kiate aisane?*		*tai ka te aniciano?* (Z)
ventre	*mägh-bóhü, da-baü*		*ga-bohgüh* (U_2) *pohé* (C_{14})
vert	*thitzíbä*		*tētχ́(e)á* (M_a)
viande	*mẹ-ḗkō, ma-aguu, thẹ-ḗkụ*	*s-uké-ra* (2)	*ma-haka* = corps (Z) *sau-kü* = sang (T)
vieux	*k(ẹ)ḗmẹ, kahäme*		*jame* (U_4)
vieux	*pa-thóa* = grand-père	*tua* (9) *tupa* (4) *tua* = grand (4) *tuyá* (5)	

	Miránya	Langues Tupi-Guaranies	Langues diverses
		chi-toya = vieillard (16)	
village	*tā̱χpanie̱*	*tába* (2-7) *táwa*, *tapére* (2) *tapéra* (2-7) *tapér*, *tab* = village abandonné (5)	*tapouie*, *tapoui* (C_{12})
viscère	*meχ-kirikua* = foie	*syrika* = ventre (9)	*sitike* = bassin (U_1) *kikyuriχia* = ventre, *hu-irukua* = poumon (Z) *kṓti* = ventre (U_1)
yams (discorea)	*kinuχi*		*kainiki* = tapióca (A_{15})

*
* *

De ces comparaisons, il résulte que, sur les 300 mots mirányas connus jusqu'ici, 192, c'est-à-dire environ les 2/3, peuvent être rapprochés de mots empruntés aux diverses langues du Haut-Amazone. Ce fait suffit à démontrer que cet idiome ne saurait être considéré comme formant une famille linguistique indépendante, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à ce jour. Mais la difficulté commence lorsqu'il s'agit d'en déterminer les affinités exactes.

En effet, dans le vocabulaire de comparaison, un grand nombre de langues se trouvent représentées, quoique d'une façon assez inégale. On y note :

les langues Guaranies	89 fois.
les langues Uitótos	51 —
le Záparo	50 —
les langues Arawaks	44 —
les langues Caribes	34 —
les langues Pebas	15 —

le Tikuna	15 —
le Makú	13 —
les langues Tukános	11 —
le Piaroa	8 —
les langues Panos	7 —
le Juri	6 —
le Puinabe	2 —

Quant aux principales combinaisons que les rapprochements lexicologiques établissent entre ces langues diverses, elles se retrouvent avec la fréquence suivante :

Combinaison	Miránya-Guarani	27 fois.
—	Miránya-Arawak	18 —
—	Miránya-Uitóto	15 —
—	Miránya-Záparo	14 —
—	Miránya-Guarani-Záparo	13 —
—	Miránya-Caribe	13 —
—	Miránya-Makú	6 —
—	Miránya-Guarani-Arawak	6 —
—	Miránya-Guarani-Uitóto	4 —
—	Miránya-Záparo-Peba	4 —
—	Miránya-Guarani-Tikuna	4 —
—	Miránya-Guarani-Caribe	4 —
—	Miránya-Guarani-Uitóto-Záparo-Tikuna	3 —
—	Miránya-Guarani-Uitóto-Arawak	3 —
—	Miránya-Guarani-Arawak-Caribe	3 —
—	Miránya-Piaroa	3 —
—	Miránya-Uitóto-Arawak	3 —

Faut-il conclure que le Miránya est un simple jargon, comme il s'en forme parfois le long des grandes artères fluviales ?

Je ne le crois pas. Certes, les Mirányas ont fait de larges emprunts à tous les idiomes voisins, mais une analyse serrée de ces emprunts permet de retrouver, je crois, le fonds primitif de la langue.

Dans ce but, j'ai rangé les mots du vocabulaire ci-dessus en diverses catégories correspondant aux parties du corps, à l'homme et à la famille etc... Le résultat de cette classification se trouve consigné dans le tableau suivant :

	Parties du corps	Homme et famille	Éléments et nature	Maison et objets fabriqués	Religion	Animaux	Végétaux	Adjectifs	Adverbes	Verbes
Guarani	38	10	7	10	2	8	3	5	3	3
Uitóto	20	»	6	2	»	13	5	3	2	»
Záparo	20	4	2	5	2	5	3	4	2	3
Arawak	13	3	3	3	»	20	2	»	»	»
Tikuna	9	»	»	»	1	3	1	1	»	»
Caribe	6	»	7	4	1	11	2	2	1	»
Peba	5	»	2	1	1	3	2	»	1	»
Tukáno	4	1	»	»	»	4	1	1	»	»
Juri	4	»	»	»	1	»	»	»	1	»
Piaroa	3	1	2	»	»	1	»	»	1	»
Pano	2	»	2	»	»	»	1	1	»	1
Makú	1	2	2	1	»	1	2	3	1	»
Puinabe	1	»	»	»	»	»	»	1	»	»

L'examen de ce tableau révèle des faits intéressants : ce sont les langues guaranies qui ont fourni au Miránya le plus de radicaux pour désigner les parties du corps, les relations de parenté, les objets fabriqués, les éléments et les divers phénomènes naturels. Elles ne lui ont donné par contre que très peu de noms d'animaux et de plantes.

A tous les points de vue, le Záparo se comporte de la même façon.

Les langues arawaks et caribes au contraire manifestent surtout leur influence dans la catégorie des noms d'animaux.

Les racines uitótos, enfin, apparaissent aussi bien dans les termes désignant les diverses parties du corps que dans ceux désignant les animaux, mais, chose remarquable, elles n'ont donné au Miránya aucun des termes servant à indiquer les divers degrés de parenté et les relations familiales.

Je n'insiste pas sur les autres langues dont le rôle est évidemment secondaire.

A mon avis, ces résultats très nets permettent de déterminer la parenté primitive du Miránya.

En effet, tous les linguistes s'accordent à reconnaître que les éléments les plus stables d'une langue sont ceux qui servent à désigner les parties du corps, les relations de parenté, les phénomènes naturels. Au contraire, ceux qui s'empruntent le plus facilement sont ceux qui se rapportent au nom des plantes et des animaux. Si l'on accepte ce principe, il est évident que le Miránya se rapproche beaucoup plus du Guarani que de toutes les autres langues avec lesquelles je l'ai comparé et qu'on doit le considérer comme un dialecte de la *lengua geral*, dialecte qui se serait très fortement différencié et modifié au contact des idiomes voisins, en particulier du Uitóto, de l'Arawak, du Caribe et du Záparo.

Le fait est d'autant plus remarquable que partout où il a pénétré, le Tupi-Guarani tend plutôt à absorber les autres langues, ou à les pénétrer qu'à se laisser absorber par elles, et que sur le Haut-Amazone même, des tribus tupi-guaranies (Omaguas, Cocamas, etc...) placées, semble-t-il, dans des conditions analogues à celles des Mirányas ont conservé jusqu'à nos jours la pureté de leur idiome primitif.

Pour expliquer la désagrégation et la corruption du Miránya, il faut admettre, je crois, que les migrations tupi-guaranies vers le Haut-Amazone se sont produites à des époques différentes. Les Mirányas représenteraient une des migrations les plus anciennes, tandis que les Omaguas, Cocamas, etc... seraient venus s'installer à une date plus récente dans la contrée. Nous savons d'ailleurs que le mouvement de ces dernières peuplades vers l'ouest a continué après la conquête.

*
* *

Les comparaisons que j'ai pu établir entre le Miránya et les autres langues de la région soulèvent une question d'un autre ordre.

En effet, si les larges emprunts faits par cet idiome au Uitóto, à l'Arawak et au Caribe s'expliquent par le voisinage immédiat de tribus parlant ces diverses langues, l'explication ne saurait convenir en ce qui concerne le Záparo. Les Záparos sont en effet séparés des Mirányas par le large rideau des peuplades Tukános. Or, malgré cet obstacle, les deux langues renferment un grand nombre de racines communes, qui rentrent pour la plupart dans une des catégories de mots les plus stables, ceux qui servent à désigner les parties du corps.

L'hypothèse qui se présente immédiatement à l'esprit pour expliquer ce fait, c'est que le Záparo est lui aussi un dialecte guarani fortement différencié. L'on est d'autant plus porté à accueillir cette idée que sur

les 50 mots communs au Miránya et au Záparo, 26 ont une racine nettement guaranie.

Dans l'espoir de trouver une vérification de cette hypothèse séduisante, j'ai traité l'idiome Záparo suivant le procédé employé pour le Miránya. Voici le vocabulaire que j'ai pu ainsi établir [1] :

	Záparo	Langues Guaranies	Autres langues
abeille	*muruhan*	*marui, maruim, meruim* = maruy (2)	
arbre	*nana*		*a-nęna* (U_3) *naïné* (T)
astre, ciel	*araka* = lune, *n-areχa, n-arika, ariχya* = étoile	*ku-arasy* = soleil (2-5-7-8), *guarasy* = soleil (6) *ku-arači, ku-aračé, kurači* = soleil (4) *ghu-alačy, gu-araši, huarassi* = soleil (9) *w-arassi, k-orasi, korasé* = soleil (2) *w-arasu* = soleil (13) *kuarai, ku-araeu* = soleil (10) *ku-araú* = soleil (16) *j-arsi* = étoile (2)	*ariču, haršü* = ciel, *n-arči, na-n-araši* = étoile (P_2) *l-arse* = étoile (P_1) *arresiu-ma,* = dans le ciel (P_3) *mu-áraje* = ciel (P_1)
banane	*puji-óka*	*bijú, beju* = cassave (2)	*pohi, ppohhi* (T)
banane	*sawa-kadi, samwa-ti*		*samboę, sambue* (P_2)
barbe	*amu*	*amo-t-ába* =	*áma-ęko* (U_1)

1. Je ne fais naturellement pas figurer dans cette liste les mots Záparos qui se trouvent déjà dans la liste précédente.

	Záparo	Langues Guaranies	Autres langues
		moustache (2) *ambo-t-áp, am po-t-áp, amo-t-áp* = moustache (3-12) *ambo-tá* = moustache (5	
bois	*naka, nakuna* = arbre		*ninẹkẹ* (T) *ñẹkúio* (U_1) *nahqui* = racine (U_2) *nukko* = tronc (S)
bois	*aisyaka*	*ysakã-ma* = branche (9)	*šakae* = branche (T) *hásikẹ* = forêt (U_1)
bouche	*k-ityupa, p-atupwa-ma, atwapa-ma, atupama*	*t-atypy* = joues (5) *s-atypy, s-atoibu* = joues (2) *e-r-atepu* = ma joue, *e-r-atepui* = ma mâchoire (10) *xe r-etypy* = ma joue (7) *ne oteva-pe r-óp* = le poil de tes joues (12)	
bourse	*ka-m-izoke*	*isaka-nga* = corbeille (9)	
canot	*yara*	*ygára* (2-4-5-7) *egera* (4) *iára* (14) *igare* (10) *eara* (9)	*ara-tay* (U_3)
chemin	*nú*		*nõ* (P_2) *nu* (P_1) *nắ-o, nắ(γ)o* (U_1) *nóo* (Y)
chicha	*kasúma*	*kaitsuma* (4)	
chien	*airoko*	*uairaka* = perro de agua (2)	*arriku* (U_3)
cœur	*ku-iɣia, ku-iɣ, hu-isiá*		*ka-ishi* (P_1)

	Záparo	Langues Guaranies	Autres langues
côtes	*hiroke-kukua*	*ñ-arukāng* (5) *ñ-arukan* (10) *ñ-arunka* (8) *xe j-arukanga* = mes côtes (7) *j-arokang* (12) *arukanga* (2)	*kę̣raiko* (U_1)
doigt	*ka-naka, añaki* = ongle		*ko-nŭkă* (U_4) *ga-núhga* (U_2) *ó-nokaę̣* (U_1) *nokę̣* (U_3) *ga-noagá* = main (U_2) *o-nokui* = main, *o-nohę̣ku* = ongle (U_3) *o-nókobę̣* = ongle (U_1)
eau	*assio* = fleuve		*aaaičü* (T)
enfant	*konu-naka*	*kunu-mī* (5-7-10-11) *kuru-mim* (2) *kuno-mi* (14)	*góro* = nourrisson (U_1) *koni-ruä* = jeune (U_1)
entrailles	*maraka*	*mariká* (2)	
être	*ikino*	*eko, iko* = exister, être (langues guaranies)	
femme	*maχi* ; *ma-majá* = mère	*máya* = mère (2)	*te-mahe* = mère (T)
feu	*anami-š-uka, anami-kuča, anami-šoka* = lumière, *anami-šukwa*		*anameo* = éclair (T_5)
feuille	*χaukó ami*		*toockö* = arbre (T_3)
fille	*koniat, kuniató*	*kuñătaí* = jeune fille (5) *kunyetáhi, kuñantané* = jeune fille (14) *kunham-tăhim* = jeune fille (16)	

	Záparo	Langues Guaranies	Autres langues
fusil	*imakána*	*mukána* (14) *mokába* (2-7) *mukawa* (2) *mokawe* (10)	*aemakü*, *hahemake* = foudre (T)
guêpe, abeille	*akapa-ka*	*kába* (2-6-7) *kal* (5) *káwa* (2	
hache	*kiro*	*jir* (2)	*si-iro* = machete (M_6)
homme	*ikuan* ; *me-huán* = sauvage	*üenüo* = mari (15)	*huano* (P_2) *huane* (C_6) *huaner* = mari (C_6) *unhô* = mari (C_{20}) *winow* = mari (C_{22}-C_5)
homme	*tauko*	*teko* (10)	
jambe	*iñaku* ; *hinoka* = pied		*nẹku-io* = tendon du pied (U_1)
lune	*kaši-kwa*, *kaši*, *kači-kwa*	*jasi* (2-4-5-6-7) *jassi* (8) *jas* (2-9) *jaseu* (16)	
maison	*itia*	*etā-m-ā* = demeure, village (langues guaranies)	
menton	*ki-amana*		*hüi-mẹnẹ* (P_2) *vi-mella* (P_1)
noir	*nignaká*=obscu		*mihanekaī* (P_2)
peau	*k-ičawe*, *h-ičokwa*, *pu-etsókwe*		*n-ẹšamõ* = écorce (T)
père	*ake*		*ahen*, *haen* (P_3) *jake*, *ake* (T_{16})
pluie	*humaroa*, *humaro*		*humbra* (P_2)
sel	*ičoka*	*juky* (6)	
serpent	*kuni*, *konu*, *kóno*	*su-kuly-û* = boa scytale (9) *su-kury-uh* = boa scytale (2)	*koli* (P_2) *okon* (C_{23}) *a-koï* (C_2) *o-koyo* (C_{11}) *o koyu* (C_6) *o-koiou* (C_{24}) *o-koye* (C_2-C_{12}) *o-koy* (C_{25}) *o-koï* (C_{17}) *o-koi* (C_9) *ö-köi* (C_{18}) *ë-këi*, *ẹkẹi* = cophias atrox (C_1) *e-kury-uy* = coluber æstivus (A_{17}) *kore-u* = boa-scytale (C_5)

	Záparo	Langues Guaranies	Autres langues
singe	*kuatéko*	*kuata* = atèle (4)	*kuata* = ateles paniscus (P_1) *hüata* (P_2)
terre	*yakua*	*ägwü* (2)	
vert	*apaka*	*sin-ipuka* (4)	
vert	*angaši*		*ankači* (P_2)
vêtement	*širo*	*yake-čiro* = bonnet (4) [*yake* = tête]	
viande	*isciu*	*tsu* (4) *zu* (9) *çoõ* (2) *zõõ* (5)	
vomir	*kima-kono*	*gweêma* (langues guaranies)	

De ces comparaisons, il résulte que l'on retrouve en Záparo :

57 fois des radicaux guaranis.
50 fois des radicaux mirányas.
23 fois des radicaux uitótos.
21 fois des radicaux pebas.
15 fois des radicaux tikunas.

Ces concordances lexicologiques ne me semblent pas suffisantes pour permettre une conclusion. Elles prouvent simplement que l'influence guaranie s'est fait sentir jusqu'au pied de la Cordillère des Andes équatoriennes, c'est-à-dire beaucoup plus loin dans la direction du nord-ouest qu'on ne le supposait jusqu'ici.

Pour expliquer comment cette influence a pu s'exercer sur une peuplade aussi distante, séparée à l'heure actuelle de toutes les autres tribus guaranies par des populations parlant des idiomes complètement distincts, en particulier par les Tukános, je crois qu'on peut supposer que le domaine Záparo était autrefois plus étendu qu'il ne l'est maintenant et s'étendait vers l'est jusqu'au territoire Miránya. L'invasion des Tukános aurait séparé, à une époque relativement récente, Záparos et Mirányas. Ainsi auraient pu se faire les nombreux emprunts dont j'ai constaté l'existence.

L'ÉVÈQUE ZUMARRAGA ET LES IDOLES PRINCIPALES DU GRAND TEMPLE DE MEXICO

Par Zélia NUTTALL.

Parmi les documents les plus intéressants que j'ai trouvés en fouillant dans les tomes poussiéreux contenant les manuscrits du XVIe siècle conservés dans les Archives Publiques de la Nation, à Mexico, se trouve le compte-rendu du procès par le procureur du Saint Office de l'Inquisition, contre Miguel, cacique Indien, pour idolâtrie, en 1539.

Le vrai but du procès était de vérifier où se trouvaient alors les cinq idoles principales du Grand Temple de Mexico, qui avaient été cachées, par ordre de Montezuma, après le massacre des seigneurs Mexicains par Pedro de Alvarado et les Espagnols, en mai 1520.

Le nom indigène de l'accusé était Puchtecatl Tlayloca, et le procès commence par le texte suivant : « Dans la grande ville de Temixtitan Mexico, de cette Nouvelle Espagne, le vendredi, le vingtième jour du mois de juin, l'année de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ de 1539, le Révérend Seigneur Docteur Fray Juan de Zumarraga, premier évêque de cette ville de México, Membre du Conseil de sa Majesté et Inquisiteur apostolique contre la dépravation hérétique et l'apostasie dans cette ville et dans tout son évêché, devant moi, Miguel Lopez de Legaspi, secrétaire du Saint Office de l'Inquisition, étant en audience de l'Inquisition *dit* : qu'il avait appris par Mateos, indien et peintre et citoyen de Mexico, qui le lui avait raconté, que quand cette ville fut conquise, on avait ôté du temple de Uitzilopochtli dans cette ville, les idoles et beaucoup d'autres démons qu'ils adoraient, et les avaient emportés à la maison de Miguel, indien et citoyen de Mexico.

« En cas que ces idoles puissent être trouvées ce serait rendre un grand service à Dieu et un bien aux indigènes de ces régions, car on croit et tient pour sûr qu'on pourrait ainsi mieux déraciner leur infidélité et idolâtrie, et greffer la vérité.

« C'est à présumer qu'ayant les idoles là, ils auront le cœur plutôt avec

eux qu'avec les choses de notre Sainte Foi, ce qui serait leur devoir. Il ordonna donc que ce Saint Office prenne les informations pour pouvoir punir et châtier ceux qui ont caché, ou gardent ou savent de ces idoles et ne sont pas venus les dénoncer, malgré qu'ils étaient des chrétiens baptisés ». Ensuite vient l'examen des témoins appelés par l'évêque dans le but de vérifier où se trouvaient les idoles en question.

Le premier témoin qui fut mené devant l'évêque, le même jour, et qui était en même temps l'accusateur de Miguel, était le dit Mateos, Indien, peintre, citoyen de Mexico qui prit le serment obligatoire et déclara : « qu'il était fils d'un nommé Tlatolatl, citoyen de Mexico, qui avait été très intime avec Montéçuma, et auquel ce dernier confiait ses secrets. Son dit père avait une idole, très lourde, qui était enveloppée et qu'il adorait. Jamais on ne défaisait ce paquet, pas même la personne la plus haute placée, par vénération pour l'idole et parce qu'on disait que celui qui le ferait mourrait.

A l'époque lorsque cette ville de Mexico fut conquise son dit père emporta ce paquet à Atzcapotzalco, à la maison du cacique de l'endroit, qui s'appellait Oquiçin, où on le garda pour quelque temps caché, avec grande vénération. Le dit seigneur cacique d'Atzcapotzalco et un de ses principaux vassaux, nommé Tlilanque donnèrent au père de ce témoin, à garder, quatre autres idoles dont l'une s'appellait Quetzalcoatl ; l'autre Telpochtli, l'autre Tlatlauhqui Tezcatlipoca et l'autre Tepehua. Ces idoles sont restées à Atzcapotzalco durant à peu près un an et on y allait pour les adorer et leur offrir du copal, par ordre du cacique d'Atzcapotzalco. Vers cette époque le Marquis, le capitaine des chrétiens, s'en alla dans la province de Hueymula et emmena avec lui le cacique d'Atzcapotzalco et son principal sujet Tlilantzin qui, avant de partir recommandèrent vivement au père de ce témoin de prendre soin des idoles. Le dit, son père mourut pendant que le Marquis faisait la guerre à Hueymula.

Ensuite vint la nouvelle que le cacique d'Atzcapotzalco et Tlilantzin étaient morts, et un vieillard, nommé Nahueca qui était un cacique et gardait les possessions de Tlilanque, dit à ce témoin et à son frère, nommé Pedro : « Mes pauvres [garçons] écoutez-moi. Vous savez maintenant que le cacique d'Atzcapotzalco, et Tlilantzin et votre père sont tous morts, et que nous avons charge de ces dieux. Gardons-les en cas que d'ici à quelque temps, les seigneurs nous les réclament .» A cette époque un seigneur nommé Tlacochcalcatl Nanauacatzin était le gouverneur de Mexico, et lui et le seigneur de Tula, nommé Izcuecuetzin envoyèrent une nuit à Atzcapotzalco deux Indiens dont l'un se nommait Coyoque et l'autre Calnahuacatl[1]. Ceux-ci allèrent trouver Nahueca et lui dirent que

1. Dans un autre volume de documents de l'Inquisition j'ai trouvé la note qui suit,

les seigneurs de Mexico et Tula lui réclamaient les idoles. Le dit Nahueca fit part de ceci au témoin et à son frère et ils décidèrent de renvoyer les idoles et de les accompagner à Mexico. Ils les apportèrent à cette ville, à la maison de Puchtecatl Tlaylotla qui s'appelle maintenant Miguel et là on leur dit d'aller dormir dans la maison du dit Coyoque, qui était venu les appeler à Atzcapotzalco. Dans à peu près dix jours (il ne se rappelle pas bien, parce que il était alors enfant), ce témoin fut appelé par le seigneur Tlacochcalcatl Nanahuatzin, et il alla devant lui, emmenant son frère Pedro.

Le dit seigneur parla à ce témoin avec des paroles affectueuses, disant:

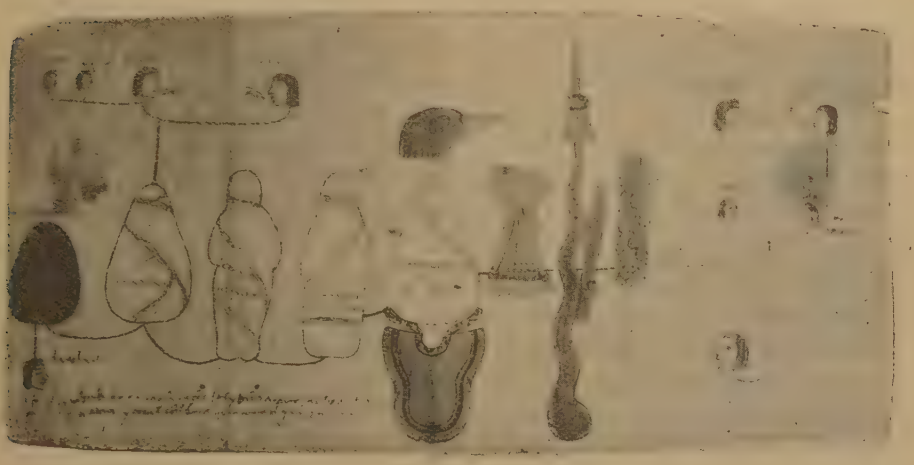


Fig. 1.

« O pauvres petits, voilà que votre père est mort, mais me voici lorsque vous aurez besoin de quelque chose, car votre père était le père de nous tous. Maintenant allons voir ces idoles « que vous avez gardées et apportées ». Et ils allèrent les voir dans la maison de Puchtecatl Tlaylotzin où elles étaient et y apportèrent des tortillas et là il les adorèrent où elles étaient placées, sous une natte de joncs. Et ils soulevèrent la natte

et qui est datée 1539. « Les gardiens des démons qu'on avait mis dans la maison de Miguel Puchteca Thlaylotla étaient Coyuthl, Calnauacathl et Coythlachteua, dont les deux premiers sont morts. Le troisième vit encore et on lui a donné le nom de Nexpanecatl. Il habitait autrefois avec le défunct Seigneur de Tula et avec Don Pedro Thlacavepatli, et il était le gardien spécial de certaine idole appellée Tlatlauque ». Ce dernier était évidemment le Tlatlauic Tezcatlipoca qui portait également le nom de Totec et de Anaoatlytecu (cf. Sahagun, éd. Siméon, p. 480).

pour les voir et leur offrirent des tortillas — et après ce sacrifice le dit seigneur s'en alla chez lui. Après quelques jours l'Indien nommé Coyoque dit à ce témoin : « Les idoles que nous avons apportées ne sont plus dans l'endroit où nous les avons mises ; où est-ce qu'on les a emportées ? Et ce témoin lui dit qu'il n'en savait rien et il ne l'a jamais su depuis, et il ne les a plus revues et ne sait ce qu'on en a fait. Et ceci est la vérité qu'il déclare par moyen du dit interprète qui signa cette déclaration pour lui. »

Une peinture avec texte explicatif, dont la reproduction suit (fig. 1), accompagnait cette déclaration et est évidemment l'œuvre du déclarant, le peintre Mateo.

On y voit représenté d'abord, les cinq idoles en question, enveloppées, dont celle de Huitzilopochtli est la plus petite et la plus soigneusement emballée, étant complètement entourée d'un filet.

On remarquera qu'au lieu de Quetzalcoatl dont le nom figure dans le texte de la déclaration de Mateos, le nom de Ciuacahua = Ciuacoatl, se trouve sur un des cinq paquets. Celui désigné comme contenant l'image de Tepeuh[1] est d'à peu près la même grandeur que celui contenant Ciuacoatl, et tous deux paraissent être assis. Au contraire les images de Telpochtli — (le jeune Tezcatlipoca dont la fête était célébrée dans le douzième mois appelé Teotleco) — et de Tlatlauhqui Tezcatlipoca (qui portait également le nom de Totec) étaient évidemment debout. Quatre objets dont un est le coatopilli ou sceptre serpent, symbole connu de Huitzilopochtli, et un autre est une bannière emplumée, sont reliés aux idoles par une ligne qui indique qu'ils avaient été sauvés en même temps que les idoles comme objets sacrés. Un détail qui n'est pas mentionné dans le texte de la déclaration est le suivant :

1. Il semblerait qu'il y a erreur dans l'inscriptiou sur la peinture, parce que plusieurs témoins déclarèrent, d'accord comme on verra plus loin, que les idoles emportées d'abord du grand temple de Mexico, étaient celles de Huitzilopochtli, de Quetzalcoatl aussi appelé par son autre nom Topiltzin, et de Tezcatlipoca.

L'erreur était peut-être celle du secrétaire de l'Inquisition qui semble avoir écrit les noms sur la peinture.

Dans un des documents du procès les noms des idoles paraissent ainsi : « Ochilobos, Caguacoatl, Telpuchtli, tlatlauh, tezcatepoca et tepegua ». Don Andres, dont le témoignage est le plus digne de confiance, transcrit les noms des idoles de la manière et dans l'ordre suivants : Huitzilopochtli, Tezcatlipoca, Quetzalcoatl, Cihuacoatl et Tepehua. Ce dernier est peut-être un des titres donnés à Tlaloc, dieu de la pluie et des montagnes, et serait donc formé de tepetl = montagne et hua = seigneur ou possesseur de.

Comme Tlaloc était incontestablement un des cinq dieux principaux des Mexicains, il est évident que son idole a dû être une des cinq en question.

Au-dessous du paquet marqué Tepeuh on voit le signe conventionnel employé pour désigner une caverne. Le paquet lui-même repose sur un objet destiné à le maintenir droit — ce qui confirme l'opinion que j'ai soutenue depuis longtemps, que les soi-disant jougs en pierre avaient peut-être été destinés à servir de bases solides à des images sacrées fabriquées de matière plus ou moins destructibles comme, par exemple, l'image de Huitzilopochtli qu'on faisait de semences comestibles et qu'on mangeait ensuite.

Au dessous de Huitzilopochtli est peinte la tête de Tlatolatl avec le texte qui dit: ceci est le père de Mateo et c'est à lui que Hoquicin, le seigneur d'Atzcapotzalco et Tlilhatzin, qui était aussi un grand seigneur, donnèrent les idoles à garder.

Au-dessus de l'image de Cihuacuatl on voit les têtes de ces deux seigneurs devant lesquels se trouve le signe de la parole, indiquant qu'ils étaient des Tlatoani (orateurs, chefs).

Derrière Tlilhatzin sont les têtes de Nahueca, le vieillard « chargé des affaires de Tlilhatzin » pendant son absence et après sa mort, et celle d'un individu dont le nom semble être Maçual et qui ne figure pas dans le procès.

Du côté opposé se trouvent les têtes avec signes de paroles, des seigneurs de Mexico et de Tula et des deux messagers qu'ils envoyèrent à Atzcapotzalco pour chercher les idoles et les apporter à la maison de Pochtecatl Tlaylotlac, celui contre lequel le procès de l'Inquisition était pendant.

Le seul signe peint qui reste sans explication est la tête d'oiseau au dessus de Tepeuh que je n'ose identifier et qui évidemment indique le nom de la caverne où les idoles furent cachées.

Comme on verra, cette peinture joue un rôle assez important dans le procès.

Le second témoin interrogé par l'évêque Zumarraga était Pedro, le frère du peintre Mateo.

Il déclara qu'il se rappelait que quand les chrétiens prirent cette ville de Mexico son père Tlatolatl s'était enfui avec une idole qui était très ancienne. Il alla à Atzcapotzalco avec la dite idole et les seigneurs de cette ville le reçurent volontiers et lui donnèrent une maison où il put rester et garder son idole.

Plus tard on lui confia les quatre autres idoles. Le témoin voyait que son père leur faisait des offrandes et les adornait avec des ornements selon leur coutume. Il raconta, à peu près, comme son frère, comment après la mort de son père, les seigneurs de Mexico et Tula envoyèrent chercher les idoles et les ont fait apporter à la maison de Pochtecatl Tlaylotla.

Selon son frère les offrandes qu'on leur apporta étaient des tortillas, mais lui il dit qu'elles consistaient en copal blanc et en cailles. Il confirma la déclaration de son frère que quelques jours après Coyoca, un des messagers, leur dit que les idoles n'étaient plus dans la maison de Pochtecatl où ils les avaient laissées.

Il raconta ensuite que, lorsque sa Seigneurie, l'évêque Zumarraga avait été à Toluca en 1538, pour y confirmer les Indiens, il l'avait entendu dire et prêcher que tous ceux qui savaient quelque chose touchant quelques idoles devaient venir le lui dire.

Il parla ensuite avec son frère lui rappelant ce qui s'était passé avec les idoles. Ils conclurent que Pochtecatl Tlaylotla devait savoir où elles étaient maintenant et que c'était leur devoir de dire tout ce qu'ils savaient sur le sujet au moine Alonso de Santiago, afin qu'il « y porte remède et que leurs âmes soient sauvées ».

Presqu'un mois après l'interrogatoire des deux frères, le 18 juillet 1539 on mena devant l'évêque et le tribunal de l'Inquisition, Miguel Pochtecatl Tlaylotla, prisonnier, accusé d'idolâtrie.

Après avoir prêté le serment de coutume il subit un long interrogatoire. Il dit être chrétien, baptisé depuis presque vingt ans.

Il nia d'abord savoir n'importe quoi des idoles, ensuite, lorsque la peinture par Mateos lui fut montrée, il raconta qu'une nuit, deux hommes nommés Coyoca et Acalnahuatl avaient apporté cinq paquets chez lui ; qu'il ne savait pas qu'ils contenaient des idoles: qu'on les avait couverts de nattes; que le seigneur de Mexico et les deux (dits) hommes y étaient retournés offrir de l'encens aux paquets comme s'ils étaient des dieux ; que les idoles étaient restées chez lui durant dix jours à la fin desquels les mêmes personnes les avaient emportées, il ne savait où. Conformément à son serment de dire la vérité il affirma qu'il n'avait jamais su, ni ne savait alors où étaient cachées les idoles.

On lui demanda pourquoi il avait d'abord nié et ensuite lorsqu'il sut qu'il y avait une preuve écrite, confessé que les idoles avaient été dans sa maison. Il dit que d'abord il ne s'était pas rappelé de cela, mais qu'ensuite, ayant vu « l'écriture » qu'il s'était rappelé ce qui s'était passé.

Quelques semaines après, pendant l'absence de l'évêque Zumarraga, Juan Rebollo qui le remplaçait comme juge de l'Inquisition nomma comme procureur approuvé et chargé de la cause contre le prisonnier, à Cristobal de Cañezco, nuncio du Saint Office. Ensuite le juge nomma comme défenseur pour Miguel Vicencio de Riberol afin que, « comme personne ignorante des lois et des droits, il ne reste pas sans défense ». Riberol prêta serment et promit de remplir fidèlement ses devoirs de défenseur, d'aider le dit Miguel dans sa cause et, si c'était nécessaire,

de consulter un conseiller. Il semblerait qu'il accomplit son devoir avec conscience, car les documents pour la défense écrits par lui sont des chefs-d'œuvre. Mais ils n'ont pas suffi pour sauver le pauvre Miguel de la sévérité de l'Inquisition. Dans l'accusation présentée par lui le procureur dénonce Miguel comme ayant « avec peu de crainte de Dieu et en grand danger pour son âme » gardé et caché les idoles principales et les plus anciennes, qui avaient autrefois été dans le temple de Huitzilopochtli de la ville de Mexico. En plus de les avoir gardées et adorées il avait été comme leur prêtre et leur avait fait des sacrifices et offrandes. Ensuite il les a tenues cachées et, quoique prié et exhorté nombre de fois de les livrer ou découvrir, il n'avait pas voulu le faire quoique, comme chrétien baptisé, c'eût été son devoir. Puisqu'il a donc « persévéré dans son idolâtrie tenace, son hérésie et erreur diabolique », comme gardien, idolâtre et sacrificateur des démons, étant infidèle et hérétique comme avant d'être chrétien et d'avoir reçu le saint baptême, le procureur fait requête qu'on le punisse sévèrement pour ces crimes si grands et si graves. Il demande que, s'il est nécessaire on le livre au bras séculier et qu'on lui applique toutes les punitions exigées par le cas — tout d'abord celle de la confiscation de tous ces biens, etc.

Miguel, aidé par son défenseur, et faisant appel contre l'acte d'accusation rappelle que le crime d'avoir gardé dans sa maison et caché les idoles avait été commis, il y avait dix-sept années déjà, *avant* sa conversion.

Il observe que dans l'acte d'accusation on n'a pas enregistré suivant les règles judiciaires le jour, le mois et l'année durant lesquels son soi-disant crime fut commis et il déclare qu'il n'existe nulle preuve contre lui et que l'accusation est basée sur des on-dit présentés par ses ennemis principaux.

Il implore miséricorde et réclame « le respect dû à une personne de sa qualité ». Il envoya ensuite une série de pétitions demandant qu on lui permette au moins de se pourvoir de vivres et objets de nécessité et, surtout qu'il lui soit permis de voir et parler avec certains Indiens qui pourraient témoigner en sa faveur — ce qu'on lui permit enfin mais sur papier seulement, et en lui imposant la condition que l'entrevue, qui n'eut jamais lieu, ait lieu en la présence d'un moine Dominicain. Cependant, en novembre, il demande qu'on lui accorde encore quinze jours de répit avant de clore le procès et de prononcer le jugement contre lui. Il se plaint qu'on ne lui ait jamais amené l'interprète et les témoins qu'il avait réclamés, et sur lesquels s'appuyaient sa défense et la preuve de son innocence.

Il proteste contre l'injustice de ce qu'on n'a pas écouté sa défense ni accepté les témoins qu'il proposait, et il réclame justice. Tout cela était

en vain. Le 11 novembre le procureur présenta ses conclusions, demandant que la procédure soit déclarée close, et le 30 janvier de 1540 l'évêque Zumarraga prononça la sentence suivante: « ...afin de savoir mieux la vérité du crime de l'accusé Miguel... nous devons le condamner et nous le condamnons à être mis à question de torture, nous réservant la décision de la quantité et de la qualité de la torture... »

Dans l'écrit que son défenseur présenta au tribunal le 3 février, l'accusé Miguel dit nettement que « la sentence est injuste et devrait être revisée » et il cite les raisons pour lesquelles il fait appel contre la dite sentence ; il supplie qu'on fasse le procès de nouveau et qu'on lui accorde justice. Son juge répète que la sentence a été prononcée définitivement mais lui accorde le droit de faire appel au tribunal de l'Inquisition en Espagne et l'autorise à faire les démarches nécessaires dans le terme obligatoire et d'envoyer copie du procès par les premiers navires qui iraient en Espagne. Le 13 février, le défenseur fit demander les documents du procès pour en faire prendre copie et on les lui donna afin qu'il puisse préparer l'appel.

Mais, trois jours après, le même défenseur parut devant le tribunal et présenta, de la part de Miguel la lettre suivante qui constitue un document humain des plus remarquables, qu'on ne peut lire sans émotion.

Révérend Seigneur

« Miguel, Indien, prisonnier dans le cachot du Saint Office dit : De ma part on a fait appel à la sentence que Votre Révérence a prononcée, et qui me condamnait à la torture... Je dis maintenant que je rejette le dit appel... parce que je consens à la dite sentence. Étant malade je supplie Votre Seigneurie Révérende de remettre l'exécution de cette sentence jusqu'à ce que je sois en disposition de pouvoir la recevoir. Si elle s'exécutait maintenant, ma vie et santé courraient un grand risque et ma justice périrait. D'un autre côté, je proteste que si on procède maintenant contre moi, aucun dommage ne devra me résulter de ce que, étant ainsi malade, je pourrais confesser et déclarer dans la torture ou les tortures qu'on me donnera. Surtout je demande justice... »

On accorda un délai, mais de quatre jours seulement. Le 20 mars, on exécuta la sentence, — en présence du procureur, et du « provisor » et interprète de l'Inquisition. Miguel fut mis à la roue et subit aussi la torture de l'eau.

Interrogé pendant et après, il répéta qu'il avait dit la vérité et qu'il ne savait rien en plus de ce qu'il avait déclaré, qu'on pouvait le tuer et faire de lui ce qu'on voulait, mais qu'il n'avait rien à dire. On l'exhorta plusieurs fois encore à confesser, on menaça de répéter la torture, il répéta et affirma sa déclaration et alors « en vue de ce que le dit Miguel est

vieux et faible », le Provisor ordonna qu'on le lâche de la roue, se réservant, selon la volonté de Sa Seigneurie l'évêque, et lorsque cela lui semblerait bon, de répéter la torture.

Le même jour, sa Seigneurie l'évêque ordonna qu'en vue du résultat de la dite torture, on délivre Miguel à Fray Pedro pour qu'il soit enfermé dans le monastère de San Francisco, de cette ville de Mexico, afin d'y être enseigné dans les « choses de notre sainte foi », et que là il exerce sa mémoire et fasse des recherches pour savoir ce qu'on a fait des idoles et où elles se trouvaient, et qu'il le déclare dans ce Saint-Office.

Ce document, signé par l'évêque Zumarraga et qui termine le procès, finit avec l'ordre que Miguel ne devra pas sortir du dit monastère sans l'ordre et la permission de sa Seigneurie.

Examinons maintenant les déclarations des six témoins dont les interrogatoires sont compris dans le procès de l'infortuné Miguel, quoique son nom ne paraisse dans aucun d'eux. Il semblerait donc que le seul fait constaté contre lui était d'avoir gardé dans sa maison, pendant dix jours, dix-neuf années auparavant, lorsqu'il était encore idolâtre, les cinq idoles principales du temple de Mexico. Il est aussi plus que probable qu'il ne savait vraiment pas où ces idoles avaient été emportées après avoir été enlevées de chez lui. Car nous verrons plus tard que toutes les recherches de l'évêque n'ont pu éclaircir le mystère qui couvre, encore aujourd'hui, leur cachette.

Les déclarations des six témoins examinés par l'évêque, contiennent une foule de détails curieux qui donnent un aperçu des conditions dans lesquelles se trouvait Mexico vingt ans après sa conquête.

Le 14 octobre, pendant que Miguel languissait dans son cachot, sa Révérence « pour vérifier qui sont ceux qui connaissent ces idoles et idolâtries gardées par les indigènes, et pour obtenir la vérité sur ce cas », fit paraître devant lui Francisco, Indien, naturel du village de Chiconautla, qui sous serment, déclara les noms de sept individus, dont deux étaient vivants encore, qui, dit-il avaient été où étaient des prophètes et devaient par conséquence connaître toutes les idoles dans le pays et savoir où elles étaient cachées, puisqu'ils avaient su tout cela autrefois.

Ce témoignage fut confirmé par l'alguazil du même village de Chiconautla qui, le même jour, parut devant l'évêque. Il cita les mêmes noms, disant que ces individus, avant la conquête, avaient été des prophètes — ajoutant que ceci était bien connu, que tout le monde savait cela d'eux.

L'évêque interrogea ensuite un autre alguazil, celui de Santiago, qui, aussi mentionna les mêmes noms des ci-devant prophètes, disant qu'eux mieux que personne connaissaient tout ce qui concernait les anciennes idoles puisqu'ils étaient prophètes et que Montezuma s'était dirigé selon leurs conseils dans tout ce qui était relatif à leurs dieux.

Dix jours plus tard un de ces prophètes, nommé Culoa et désigné comme tlapixque ou gardien, fut amené devant l'évêque [1]. Il se dit natif de Mexico et âgé de cinquante-sept années, et déclara qu'il n'était pas chrétien et n'avait jamais été baptisé. On lui demanda s'il savait qui gardait l'idole de Huitzilopochtli et où c'était ; il répondit :

Qu'il était prophète et tenait le compte des dieux et avait charge de faire les choses nécessaires pour leur culte ; qu'il avait entendu dire par un certain Tomolo (qui était mort, et qui remplissait autrefois la même fonction que lui) que quatre indiens, citoyens de Mexico, qu'il nomma, étaient les gardiens des dites idoles — que leurs pères, avaient été ceux qui les gardaient autrefois et que, depuis leur mort, ils avaient succédé à la garde des idoles, et les avaient dans un endroit près de Tula.

Il ajouta que, huit ou dix ans auparavant, étant dans le village de Ecatepec et en conversation avec Don Diego, actuellement le gouverneur de Mexico et les seigneurs Achacal et Coyos, ils avaient parlé du fait que les religieux avaient saisi un seigneur Mexicain afin de l'obliger à leur donner le Huitzilopochtli.

Don Diego exprima l'avis qu'on devait donner ladite idole aux moines, mais le seigneur Achacal dit que non, et qu'on ne devait la leur donner sous aucun prétexte et qu'ainsi on ne l'avait pas donnée.

Il ajouta qu'il avait entendu dire, il y avait sept ans, par le dit seigneur Achacal, qu'il « avait vu son dieu de ses propres yeux et qu'on le gardait dans la maison des jeunes gens à Temazcatitlan ». Il dit aussi que le dit Huitzilopochtli avait deux manteaux ornés de pierres vertes (chalchihuis) très précieuses et que Tezcatlipoca aussi avait deux manteaux ornés de chalchihuis très précieuses et transparentes. Ces quatre manteaux étaient sous la garde de deux Indiens habitants de Mexico qui sont morts mais dont les femmes et les enfants gardent les dits manteaux. Il termina sa déclaration en disant qu'il avait vu ces manteaux en la possession des dits individus — que si on les cherchait on les trouverait et qu'il était prêt à les identifier. Le second témoin qui parut devant l'évêque était le grand seigneur Mexicain Achacal, qui se dit être chrétien, ayant été baptisé il y avait une année, et de l'âge de cinquante-sept ans. On lui demanda s'il savait où étaient ou qui gardait le Huitzilopochtli et les autres anciennes idoles de Mexico il nia absolument de savoir n'importe quoi d'elles. A la

1. On verra plus tard, par le témoignage de Don Andres, que lorsque le vieillard Culua parut devant l'évêque il craignait d'être mis à mort parce qu'il était le gardien de quelque chose de très précieux que Don Andres soupçonnait être l'idole de Chantico, très estimée par Montezuma. On verra comment il éluda la question qu'on lui adressa et donna une foule de on-dits qui détournèrent l'attention de ses inquisiteurs.

demande, s'il ne se rappelait pas d'une conversation durant laquelle certains seigneurs Mexicains se mirent d'accord de ne pas donner l'idole de Huitzilopochtli aux religieux, il répondit que jamais une telle conversation n'avait eu lieu et qu'il n'en savait rien. Ensuite l'évêque lui demanda de bien vouloir exercer sa mémoire et de tâcher de se rappeler, afin de pouvoir déclarer la vérité — ajoutant que si, en huit jours il confessait la vérité il serait récompensé d'une manière grandiose et que si non, on procéderait contre lui en forme de droit.

Une semaine plus tard deux femmes furent interrogées et toutes les deux déclarèrent seulement que, sept ou huit années auparavant, un de leurs voisins avait eu une idole enterrée dans sa maison — et qu'après sa mort trois indiens étaient venus et l'avaient déterrée et emportée — elles ne savaient pas où.

Un heureux hasard m'a fourni la preuve que, pendant que Miguel languissait dans sa prison, les recherches faites par l'évêque ne se sont pas bornées à l'examen des six témoins dont nous venons de lire les déclarations.

Dans un autre volume des Archives contenant des documents de la même époque, j'en ai rencontré qui évidemment sont relatifs au procès de Miguel. Son nom se trouve dans une note détachée qui semble avoir été écrite par un des interprètes qui avaient parlé au prisonnier dans son cachot. Cette note répétée deux fois sur la même feuille est la suivante :

« Le dit Miguel Pochteca Tlaylotlac dit que le dit Nexpanecatl devrait « pouvoir déclarer où sont les paquets qu'on a apportés à sa maison, « parce que celui-ci était le compagnon de Coyotl et de Calnavacatl, « seigneurs de Mexico, dont le dernier demeurait avec le seigneur de Tula « appelé Ixcuecuechi. »

Il semblerait qu'entre cette seconde série d'examens de témoins datée du 2 décembre 1539 et l'examen déjà cité des deux femmes, daté du 1er novembre de la même année, il y a une lacune que toutes mes recherches n'ont pu réussir à combler.

Le commencement du document qui suit indique qu'il faisait suite à un examen de témoins dans un procès et ne constituait pas le commencement d'un nouveau procès comme le mit en note celui qui classifia ces documents, plus ou moins exactement, en 1846. — En voici la traduction :

Après ce qui est au-dessus, le deuxième jour du mois de décembre de l'année 1539, sa Seigneurie Révérende étant en audience du Saint-Office, fit paraître devant lui Don Baltazar, Indien cacique, du village de Culoacan, duquel il prit le serment... et lui fit certaines questions dont les réponses sont les suivantes :

Il s'appelait Don Baltasar ; il était chrétien, baptisé depuis quinze ans et il était marié « in facie e lesu » depuis à peu près cinq ans.

Questionné : où est l'idole qu'on nommait Quetzalcoatl avec toutes les autres idoles qui étaient avec lui, puisque ce témoin est celui qui les a et qui sait ce qu'il est advenu d'elles, il dit : qu'il ne sait pas où elles sont mais que les artisans de Culoacan, qui ont la charge de confectionner des choses en plume pour le démon, sont ceux qui les ont, les gardent et qui pourraient en dire quelque chose.

Questionné : Qu'est-ce qu'on a fait avec, et où sont les idoles qu'on a emportées de cette ville de Mexico au village de Culoacan ; qu'on a mises dans une caverne et qu'on en a retirées ensuite en présence de ce témoin, il dit : qu'il y a à peu près dix sept années qu'on a emporté de cette ville au village de Culoacan le Huitzolopochtli et beaucoup d'autres idoles ; que c'était Tenachichilayo, indien, qui est décédé, qui les mit alors dans une caverne appelée Tençuyoc où elles restèrent six jours, et d'où on les a emportées à Xaltocan. Il a entendu dire que de Xaltocan on les avait portées à Xilotepec et que de là on les avait de nouveau portées au Peñol, l'île haute qui est dans la lagune et qui s'appelle Tepepulco. Il avait entendu dire qu'elles sont là dans une caverne et il ne sait ni a entendu dire autre chose.

Questionné : Qu'est-ce qu'on a fait avec ces idoles et les boîtes de chalchihuis et une chaîne d'or et les autres choses qu'Antoine, l'alguazil de Culoacan, et autres indiens ont sorties d'une caverne dans la dite ville ?

Il dit : qu'il est vrai qu'il y a à peu près deux mois que le dit Antoine, alguazil, sortit d'une caverne six boîtes de chalchihuis et que ce tém in en prit un grand et dix plus petits, qu'il les a et les livrera.

Le dit Antoine et les autres qui ont vu cela pourraient en donner relation. Ce témoin livrera toute la part qu'il en aurait reçue.

Il dit : que les artisans de Culoacan avaient raconté à ce témoin que dans une cour nommé Puchtlan était enterrée une idole qui s'appelle Macuil Malinal dans lequel démon ils avaient foi, croyant que si lorsqu'ils étaient en guerre, ils lui sacrifiaient un homme et se revêtaient de sa peau, leurs désirs seraient réalisés. Si on fouille là dans la cour, on la trouvera avec tout ce qu'elle a.

Dans un endroit nommé Ilhuicatitlan[1] est enterrée la forme d'un autre démon appelé Yz... ? (lacune)

Cet endroit est dans la direction de Xochitlan. Dans un autre endroit nommé Teteumapa, dans l'eau, il y a quatre démons. On dit que dans un autre endroit qui s'appelle Tecanacan est enterrée une autre idole nommée Chalmecatl Yecanacatl ; et qu'en autre endroit nommé Ilhuicatitlan se

1. Terre ou endroit du ciel.

trouve le Cœur du Ciel. On dit qu'en Ecaua la figure du Vent est enterrée, et que Macuil Malinal qui sont cinq démons. sont à Xochicalco. Près de là il y a une caverne où se trouve le Cœur du diable. A « Talchico » est enterrée la figure du Huitzilopochtli et celle de Quetzalcoatl.

Il a entendu dire que dans le temple nommé Uchinaual il y a un tambour en or et quelques trompettes de pierre qui appartiennent aux démons. Il a aussi entendu dire qu'à Madaluca, il y a une caverne sous terre, mais qu'il ne sait pas ce qu'elle contient.

Je compléterai cette déposition de Don Baltasar par la note détachée qui suit et qui se trouve sur la feuille contenant la note relative à Miguel que j'ai citée plus haut :

« Don Baltazar dit que lorsque Don Pedro de Alvarado resta à Mexico..., les indiens emportèrent deux paquets, grands et lourds, dont l'un était noir et l'autre bleu, à Culhuacan, où ils restèrent quatre ou cinq jours. Des Mexicains les gardaient et eux-mêmes les emportèrent dans un canot. Lorsque Don Baltasar demanda ce qu'elles étaient devenues, quelques personnes lui dirent qu'on les avait emportées à Xilotepec ; d'autres lui dirent que c'était à Xaltoca et d'autres encore que c'était au Peñol. On avait aussi indiqué d'autres endroits et on lui avait dit que les dits paquets contenaient la grande idole de Mexico, celle de Huitzilopochtli.

La déposition de Don Baltasar est suivie par celle de Don Andres, Indien de Culuacan, et par la « confession de Antonio Miguel, Indien et Alguazil du même village, que je préfère citer d'abord pour des raisons qui seront indiquées ultérieurement.

Confession de Antonio Miguel, Indien Alguacil de Culhuacan.

Après ce qui est au-dessus, le 22 du mois de décembre de l'année 1539 on fit paraître dans le Saint-Office Antonio, Indien... qui, « par langue » de Alberto de Zamora, interprète déclara :... « qu'il était vrai qu'il avait ouvert il y avait environ quatre mois une cave, appelée teoztotl, qui était dans le dit village de Culuacan. Il y avait trouvé et en avait sorti six boîtes en pierre, pleines de chalchihuis et d'autres pierres.

Il avait aussi trouvé dans les dites boîtes une chaîne d'or [1] avec certaines pierres chalchihuis et les avait réparties entre lui-même et des autres. Il avait reçu comme sa part de la chaîne d'or, qui était de la grosseur du bout d'un... [2] un morceau de la longueur de deux fois l'espace entre le pouce et le bout de l'index [3].

1. Il est probable que cette chaîne d'or était de celles que « plusieurs des capitaines espagnols » firent fabriquer par les orfèvres de Montezuma à Atzcapotzalco (voir Bernal Diaz del Castillo, éd. D. Jourdanet, Paris, 1877, p. 294).

2. Le mot espagnol donné ici est à peine lisible mais semble être « aguseta », un mot que je n'ai pu trouver dans les dictionnaires.

3. Le mot espagnol est « geme ».

Son frère Augustin reçut comme sa part la plus grande partie de la chaîne.

Ce déclarant reçut une poignée de pierres blanches et vertes, et une pierre de la forme d'une figure avec des yeux. Les autres pierres furent réparties entre le dit Augustin, François et Andres. Don Baltasar choisit et prit certaine de ces mêmes pierres.

Celles qui étaient la part de ce déclarant sont gardées dans sa maison et celui qui voudra peut l'ouvrir et voir ce qu'il y a dedans.

Il ajouta que dans Aca... ?[1] selon ce qu'il a ouï dire, il y a des choses du démon, mais qu'il ne sait pas quoi ; mais que dans Centeupan, sous un arbre qui s'appelle Iccoh, sont enterrées certaines choses du démon. Il avait entendu dire ceci et quoiqu'il ne sache pas ce que sont ces choses, c'est bien connu qu'elles sont là.

Pour le présent il ne se rappelait pas d'autre chose, mais il promit de déclarer plus tard, tout ce qui lui viendrait à la mémoire.

Je ferai précéder le témoignage de Don Andres, qui est le plus intéressant et important de toute la série, par la traduction de la note contenue sur la même feuille détachée qui nous a déjà fourni les déclarations supplémentaires de trois autres personnages.

Don Andres dit que ce qu'il sait est que son père possédait un masque en bois et que tout se perdit lorsque les Espagnols vinrent. Mais il se peut que Pedro, son cousin qui s'appelle Pedro Texomamachin, sache quelque chose, car il accompagnait toujours son dit père.

Don Andres dit en plus, que le président lui avait ordonné de peindre sa généalogie et la date à laquelle ses ancêtres sont venus à Mexico. Il avait la peinture chez lui, l'ayant gardée parce que le président ne l'avait plus réclamée. Sur la peinture est marquée une espèce de caverne de laquelle sortirent ses ancêtres, et aussi quelques dieux. C'est Pablo Zua, son cousin qui est mort, qui lui avait raconté cela, en disant que le père du déclarant le lui avait dit ainsi avant de mourir.

Cette caverne s'appelait Thlaxico [2]. Il dit que Fray Francisco Ximenez étant gardien de Mexico l'avait vue il y avait longtemps [3]. Il déclara aussi qu'à Culhuacan il y avait deux indiens nommés Culhoa et Thlapixque Nanaua dont on disait que leurs pères avaient été au service des démons. »

Ce qui suit est la traduction de la déclaration faite par le même Don Andres, Indien de Culoacan, par la langue de Juan Gonzalez, prêtre et

1. Illisible.
2. Probablement Tlalxico, de tlalli = terre, et xictli = nombril.
3. On ne sait si c'était la peinture ou la caverne qui avait été vue par le moine.

interprète, qui semble avoir été l'écrivain des notes sur la feuille citée qui contient aussi le brouillon de la déclaration qu'on va lire. Dans la copie de celle-ci, le secrétaire de l'Inquisition fit quelques omissions et changements, dont j'ai fait la traduction suivante d'après le texte original qui est le plus complet.

Don Andres déclara qu'il avait entendu dire par son cousin Pablo, dont le nom indigène est Zua, que lorsque les chrétiens vinrent, Montesçuma [1] ordonna qu'on emportât à Culuacan les statues de Huitzilopochtli, de Tezcatlipoca et de Topiltzin [2]. On les y cacha dans une caverne appelée Tençuyoc, qu'on n'a jamais cherchée ni trouvée. Sur ceci les tlapixques ou gardiens Culoa et Nanaua pourraient raconter, parce que leurs pères remplissaient la même charge que le père du déclarant qui lui affirma que les statues de Ciuacoatl et de Tepeuh furent emportées à Xaltocan. Don Andres dit, en plus, que dans le village de Culuacan il y a beaucoup de cavernes et qu'une de celles-ci est dans un endroit où il y a des roses et qui s'appelle Xochiuhyo. Cette caverne est fermée et lorsque Don Andres demanda pourquoi on en avait bouché l'entrée on lui dit que c'était parce que certains animaux qui mangeaient le maïs en sortaient habituellement.

Il y a là une autre caverne nommée Tlaloztac [3] et une autre qui s'appelle Tlazoltitlan [4] dans lesquelles on servait aux dieux de l'eau. Étant jeune garçon Don Andres est allé à ces cavernes [5]. Deux vieillards, qui vivent encore, et se nomment Marcos Colhuatecuhtli et Chalchitepeua étaient les gardiens de ces deux cavernes. On dit que Chalchitepeua gardait une autre idole qui s'appellait Huehueteotl [6].

Don Andres dit aussi qu'il avait entendu dire par son cousin que lorsque les Espagnols vinrent, trois jours avant leur arrivée à Mamalhoatzinco

1. J'ai conservé l'orthographe de ce nom comme étant intéressante et conservant sa prononciation d'alors.

2. Topiltzin est un des noms de Quetzalcoatl. Selon ce témoignage qui semble être plus digne de confiance que la peinture par Mateos (qui montre deux paquets avec le nom de Tezcatlipoca) les cinq idoles sauvées du temple étaient celles de Huitzilopochtli, Tezcatlipoca, Quetzalcoatl-Topiltzin, Ciuacoatl et Tepehua, (= Seigneur des montagnes), un nom que je crois devoir être un titre de Tlaloc, qui était dieu de la pluie et des montagnes.

3. Caverne = oztotl, dans la terre = tlalli.

4. Selon Sahagun, il y a une autre terre fertile qui s'appelle Tlaçotlalli (de tzaçolli = ordure, et tlalli = terre. Rémi Siméon) ; les herbes s'y convertissent en fumier et servent d'engrais par leur enfouissement sous le sol. (Éd. Rémi Siméon, p. 783.)

5. Peut-être y célébrait-on les rites de la déesse Tlazolteotl.

6. Huehueteotl = l'ancien dieu, était un des noms de Xiuhtecuhtli, le dieu du feu.

dans la région de Chalco, Montesçuma fit appeler Papalutecatl, le père du même Don Andres et lui dit : « Après demain les dieux (car c'est ainsi qu'on nomma les chrétiens au commencement) vont arriver au village de Ayotzinco. Que vous semble-t-il que nous devrions faire ? » Le dit Papalutecatl ouvrit alors, en le décousant, un papier ou livre dans lequel étaient peints tous leurs dieux et idoles d'entre lesquels Montesçuma choisit comme son avocat certain diable ou idole qui s'appelait Chantico [1]. Immédiatement, le jour après, Chimalpopoca, le fils de Montesçuma, et Nexpanecatl qui était l'oncle de Don Andres, partirent pour le village de Mamalhuatzinco, emmenant avec eux un garçon qu'ils sacrifièrent dans le dit village, en l'honneur du dit diable ou idole Chantico. Ils l'ont enterré là un jour avant que les chrétiens n'y arrivassent. On dit que ce diable ou idole était fait d'une telle manière, qu'on pouvait lui ôter une cuisse avec la jambe. Lorsqu'on allait faire la guerre dans une contrée qu'on voulait conquérir, ils emportaient les dites cuisse et jambe de l'idole et frappaient la terre avec elle comme s'ils voulaient la blesser [2].

Ils disaient qu'avec cela ils vaincraient, conquerraient et réduiraient en captivité leurs ennemis.

Le vieillard appelé Culoa Tlapixqui, qui est chez Alonso Mateos, peut donner des renseignements véridiques sur ceci.

Lorsque sa Seigneurie l'évêque, mon seigneur, fit arrêter et mener devant le dit Culoa Tlapixque, ce déclarant, Don Andres lui envoya dire, par un Indien nommé Antonio Nechiual, que ce vieillard devait dire et déclarer à notre seigneurie la vérité sur tout ce qu'il savait. Le dit Culoa Tlapixque lui répondit que peut-être notre Seigneurie ordonnerait sa mort parce que ce qu'il gardait était une grande chose. Le déclarant Don Andres dit qu'il se peut que ce que Culoa Tlapixque garde est le dit Chantico, car autrefois on l'estimait comme une chose très grande. Il déclara aussi qu'il avait entendu dire par son dit cousin, que lorsque Montesçuma était déjà mort et que les chrétiens et les indigènes étaient en guerre et se disputaient la place de Mexico, le seigneur de Tacuba,

1. Dans l'ouvrage de Sahagun est mentionnée, une seule fois, « la déesse Quaxolotl Chantico, » à laquelle était dédié le vingt-neuvième édifice du grand temple, appelé Tetlanman. On y sacrifiait des esclaves, par dévotion, pendant la durée du signe de xochitl (éd. Rémi Siméon. p. 176).

C'est très étrange de voir que Don Andres parle de Chantico comme un dieu de guerre de grande importance — ce qui montre combien notre connaissance de la religion des anciens Mexicains est encore incertaine.

2. Dans le texte espagnol le mot est « herian » de herida = blessure, herir = blesser.

défunt, monta en haut du cu, ou temple de Huitzilopochtli. Il s'appelait Tetlepanquetzaltzin, son nom chrétien fut plus tard Don Pedro et il mourut à Hueymula lorsqu'il y alla avec le Marquis. Il avait un de ces miroirs que les Indiens appelaient Naûaltezcatl, qui veut dire miroir de divination ou de présage. Etant sur le sommet du cu le dit Don Pedro sortit son miroir en présence de Coanochcatzin, seigneur de Tezcoco ; de Oquetzin Seigneur de Azcapotzalco et de son dit cousin Pablo. Cuauhtemotzin devait aussi le voir, mais il ne put le faire, parce qu'il s'était évanoui. Cependant il était aussi sur le sommet de la pyramide, et la cérémonie eut lieu derrière les maisons des idoles qui s'y trouvent, parce que les chrétiens étaient en train de se battre, en bas, dans la cour. Lorsque le dit Don Pedro prononça ses paroles de sorcellerie et enchantements, le miroir s'obscurcit et seulement quelques petites parties de sa surface restèrent claires, dans lesquelles apparurent les images de quelques maçehuales ou vassaux. En pleurant Don Pedro leur dit : « Disons au seigneur, qui était Cuauhtemotzin, que nous devons descendre, car nous devons perdre Mexico. Ainsi donc ils descendirent tous. Ce miroir était grand et rond et le dit seigneur de Tacuba, l'emporta avec lui car c'était le sien[1]. » C'est par cette scène émouvante, jusqu'à présent inconnue, qui paraît aussi fantastique que tragique et fournirait le sujet d'une grande peinture historique, que finit ma présentation des documents inédits qui nous font connaître les recherches faites par l'Evêque Zumarraga pour vérifier où étaient cachées les cinq plus précieuses idoles du grand temple de Mexico. L'absence de tout rapport sur leur trouvaille fait supposer que l'évêque ne réussit pas dans son enquête et que ces idoles sont encore enfouies dans le sol de la vallée de Mexico.

Ce ne sera que par un heureux hasard, qu'on peut espérer les découvrir un jour, car si l'évêque avec tous les moyens dont il pouvait disposer n'a pas réussi à les trouver, c'est parce que les indications données par les témoins étaient sans doute calculées de manière à entraîner sur une fausse piste l'évêque inquisiteur. D'un autre côté ces documents font revivre une époque, si proche de la Conquête, que les amis et conseillers de Montezuma vivaient encore. Ils parlent, et leurs fils et neveux nous fournissent des détails historiques des plus curieux qui confirment ce que nous savions déjà du pouvoir funeste que la superstition exerçait sur l'esprit des seigneurs Mexicains. C'est par eux aussi, que nous savons la réussite des touchants efforts des Mexicains pour cacher aux conquérants ce qui constituait le véritable et plus cher trésor de l'infortuné Montezuma grand-prêtre.

1. Le texte original espagnol finit ici.

EXTRAIT DE LA DECLARATION DE DON BALTASAR

Texte original espagnol. Les paroles entre [] sont les variantes entre le brouillon et la copie par le secrétaire de l'Inquisition :

Asi mesmo dixo el dicho Don Andres que a oydo dezir al dicho su primo que quando los españoles vinieron, tres dias antes que llegasen a [Mamalhoatçico] sugeto de Chalco, avia llamado Montesçuma a su padre del dicho Don Andres que se llamo Papaluyte. catl y le dixo que despues de mañana avian de llegar los [dioses que asi llamaron al principio a los] × pianos [a otro pueblo llamado Yautçico] que que le parescia que se devia hazer y que el dicho Papalutecatl descozio un papel o libro en donde estavan pintados [todos sus ydolos] sus dioses y ydolos y que de alli el dicho Montesçuma escogio por abogado a [cierto] un diablo o ydolo que se decia [Chantico y luego otro dia] × antico e en esto otro dia se partieron [Chimalpopuca] hijo de Montesçuma y Nexpanecatl tio [primo tio] del dicho Don Andres al pueblo de [Mamalhuaçinco] y llevaron un muchacho y lo sacrificaron en el dicho pueblo en servicio del dicho idolo [diablo] × antico y lo enterraron un dia antes que los × pianos llegasen alli este diablo o ydolo dizen que tenia tal figura que le podian quitar un muslo con la [su] pierna y quando yban a la guerra en la tierra que abian de conquistar tomaban aquel muslo o pierna del ydolo y con ella herian la tierra y con aquello dizen que vincieron e conquistaban e sujetaban a los enemigos y que desto dara relacion verdadera el viejo que se dice culoa [Colhoa]tlapixque que esta en casa de Alonso Mateos y cuando su Señoria mando prender al dicho Culoa tlapixque [porque cuando el Obispo mi Señor lo mando traer ante si] le envio a dezir el dicho Don Andres con un yndio que se dice Antonio Nechiual [a quel dicho viejo] que dixiese y declarase la verdad de todo lo que supiese a su Señoria y que el dicho Culoa tlapixque le respondio que quiça su Señoria lo mandaria matar porque era cosa grande la cual guardaba [gran cosa la que guardaba] y dixo el dicho Don Andres que quiça es el dicho × antico el que guarda el dicho Culoa tlapixque porque solia ser tenido por muy gran cosa y asi mesmo declaro que oyo dezir al dicho su primo que estando la guerra travada en la plaça de Mexico de × pianos e naturales, siendo ya muerto Montesçuma subio encima del que del Hochilopuchtli el Señor de Tacuba [passado] que se llamava Tetlepanquetçaçi que en × piano se llamo despues Don Pedro [y murio en Veymula cuando fue alla el Marques] el cual tenia un espejo que llamavan los yndios Naual tezcatl que quiere dezir espejo de adivinacion o adevino y estando encima del dicho qu el dicho don Pedro saco el espejo en presencia de Cuanacotçin Señor de Tezcuco y de Oquetçi Señor de Azcaputzalco y del dicho su primo Pablo y Guatimuçi tambien abia de ir a verlo y no pudo porque desmayo [aunque tambien estuvo ençima del cu] y la ceremonia se hizo a las espaldas de las casas de los ydolos que encima del qu estaban porque los × pianos andaban peleando en el patio e como el dicho Don Pedro dixo sus palabras de echicerias o encantamientos se escurescio el espejo

que no quedo claro sino una partezilla del [que no avia mas de unas partesillas claros] en que se parescian unos pocos maçevales y llorando el dicho Don Pedro les abia dicho : digamos al Señor que hera Guatimuçin que se baxasen porque avian de perder a Mexico [dixo el dicho Pablo digamos al Señor que era Guatimuçin que nos baxemos porque a Mexico hemos de perder] y que asi se avian baxado todos y que aquel espejo era grande y redondo y que lo llevo el dicho Señor de Tacuba porque era suyo.

LA FAMILLE LINGUISTIQUE PEBA

PAR P. RIVET
ASSISTANT AU MUSÉUM.

La famille linguistique Peba, créée par BRINTON [1], demande comme tous les groupes du Haut-Amazone, à être révisée. Le savant linguiste américain y faisait rentrer :

les Caumaris,
les Cauwachis,
les Pacayas,
les Pebas,
les Yaguas.

A côté de ce groupe, il en avait constitué un second, sous le nom de famille linguistique Lama [2], où il classait :

les Aguanos,
les Alabonos,
les Amaonos,
les Cahuaches,
les Massamaes,
les Miquianos,
les Nahuapos,
les Napeanos,
les Parranos,
les Yarrapos.

Il semble bien que cette division n'ait plus de raison d'être et qu'on puisse à l'heure actuelle fusionner les deux groupes. Je pense qu'on peut y joindre en outre la langue Yameo, ainsi que j'espère le montrer dans cet article à l'aide de quelques documents nouveaux.

1. BRINTON (Daniel G.). *The American Race*, New-York, 1891, p. 286.
2. BRINTON, *op. cit.*, p. 285.

En définitive, je propose de reconstituer le groupe Peba avec les tribus suivantes :

1° Les *Pebas*, appelés anciennement *Pehuas* qui vivent aux sources du rio Schiquita (le Chichita des cartes modernes), affluent de gauche de l'Amazone entre le Napo et l'Içа, et qui sont divisés en plusieurs peuplades, les *Cauwachis*, les *Caumaris*, et les *Pacayas*;

2° les *Yaguas* établis sur le haut Huerari (le rio Ambiyacu des cartes modernes [1]) ainsi qu'aux sources du rio de los Yaguas, affluent du Putumayo;

3° les *Yameos* qui occupent la rive orientale du Tigre depuis et y compris le rio Nahuapo jusqu'à son embouchure, et auxquels on peut rattacher les *Nahuapos*, les *Amaonos* ou *Massamaes* qui vivent sur le Bas-Mazán affluent occidental du Bas-Napo, les *Migueanos*, les *Napeanos* installés sur le rio Nanay et dans les montagnes qui se trouvent au nord de ce fleuve, les *Parranos*, et sur la foi des anciens auteurs [2], les *Yarrapos* et les *Alabonos*.

Par contre, il est prudent d'éliminer du groupe les *Aguanos*, qui habitent à l'est du Bas-Guallaga, que Chantre y Herrera considère comme des *Guaranis* et von den Steinen, avec plus de raison, comme des *Cahuapanas* ou *Jeberos* [3].

Ainsi compris, le groupe linguistique Peba occupe au nord de l'Amazone un territoire allongé dans le sens est-ouest, dont la continuité n'est interrompue qu'au niveau de la rive orientale du Bas-Napo, où les Payaguas, peuplade du groupe Tukáno ou Betoya, s'interposent entre les Yameos et les Yaguas.

Les tribus du groupe Peba ont pour voisins septentrionaux en allant de l'ouest à l'est, les Záparos, les Ardas, les Tukános ou Betoyas, à l'ouest les Urarinas ou Itucales du rio Chambira, qui sont vraisemblablement une tribu Pano émigrée sur la rive gauche de l'Amazone, à l'est, des Tukános, au sud, les Omaguas, les Mayorunas (tribu Pano), les Orejones (tribu Uitoto) de l'embouchure de l'Ambiyacu, et enfin les Ticunas.

*
* *

Les langues Peba et Yagua nous sont connues par des vocabulaires, la langue Yameo par des textes ecclésiastiques.

1. *Ambiyacu*, signifie en quichua « rivière du poison ». C'est là traduction de l'appellation primitive ; en effet, *huerari* vient évidemment du tupi *uirari* qui signifie « poison pour les flèches ». On sait que les Yaguas, comme les Ticunas, ont dans le Haut-Amazone la spécialité de la fabrication de ce poison.

2. Velasco (Juan de). *Historia del Reino de Quito en la América meridional*, t. III, *Historia moderna*. Quito, 1842, p. 252.

3. Steinen (Karl von den). *Diccionario Sipibo*. Berlin, 1904, p. 22*.

Voici la bibliographie de ces divers documents :

1° **Peba.**

Castelnau (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Histoire du voyage*, t. V. Paris, 1851, p. 296-297 [1].

2° **Yagua.**

Castelnau, *op. cit.*, pp. 297-298 [1] ;
Marcoy (Paul). *De l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud.* (*Le Tour du Monde*, t. XIV, 2e semestre 1866, pp. 131-132) ;
Orton (James). *The Andes and the Amazons or across the continent of South America*, 3e édit. New-York, 1875, pp. 473 et 626.

3° **Yameo.**

Adelung (Johann Christoph) et Vater (Johann Severin). *Mitridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten.* Dritter Theil ; Zweyte Abtheilung. Berlin, 1813, pp. 595-597 (*Pater noster*, d'après Hervas, *Saggio pratico*, n° 24, suivi de quelques remarques grammaticales) ;
Chantre y Herrera (P. José). *Historia de las misiones de la Compañía de Jesús en el Marañon español (1637-1767)*. Madrid, 1901 (quelques mots *passim*) ;
González Suárez (Federico). *Prehistoria ecuatoriana : Ligeras reflexiones sobre las razas indígenas, que poblaban antiguamente et territorio actual de la República del Ecuador.* Quito, 1904, pp. 67-68 (Texte ecclésiastique non traduit comprenant le Signe de la croix, le *Pater Noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et dix demandes et réponses du catéchisme [2]).

*
* *

Les affinités du Peba et du Yagua admises par Brinton [3] n'ont pas paru assez nettes à Chamberlain [4] pour permettre de classer ces deux langues dans une même famille. Les comparaisons lexicologiques suivantes nous paraissent cependant suffisantes pour justifier le rapprochement proposé par Brinton :

1. Ces deux vocabulaires ont été reproduits par Martius (Carl Friedr. Phil. von), *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Brasiliens*, t. II. *Zur Sprachenkunde*. Erlangen, 1863, pp. 300-301 et 296-297.

2. González Suárez a extrait ce texte d'un manuscrit qui comprend toute la doctrine chrétienne en Yameo. Il serait du plus haut intérêt que le savant historien de l'Équateur publiât *in extenso* ce précieux document.

3. Brinton, *op. cit.*, p. 287.

4. Alexandre F. Chamberlain. *Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque-inconnues de l'Amérique du Sud. Étude d'orientation linguistique* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, pp. 179-202).

	Yagua	Peba
	—	—
ara macao	*apa*	*appa*
arc	*kano*	*kanu*
blanc	*papasé*	*papasey*
bras	*sa-mutú* = main	*vi-omoté*
canot	*amoñu, muiñun*	*money*
chemin	*nõ*	*nu*
cheveux	*rin-õkẹ*	*rẹn-osay*
chien, jaguar	*nimbu*	*nemey*
ciel	*haršũ, ariču*	*riese*
	riso = dieu	
cœur	*hüi-ašẹ*	*ka-ishi*
crocodile	*norotu, noroto*	*nüerto*
doigt	*hüi-rana*	*b-relã*
éclair	*rãdulia*	*ralüya*
écorce tinctoriale	*kümono*	*kümono*
étoile	*narčì*	*larse*
femme	*hüata-rünia*	*watoa*
	huatu-runa	
flèche	*rue-a*	*rüe-lu*
herbe	*hüašiwüi*	*vashi*
lune	*alimani*	*remelane*
	arimaney	
maison	*rore*	*raru* = nid
Marañon	*nawa*	*nahüa*
menton	*hüi-mẹnẹ*	*vi-mella*
narines	*ü-niru-kẹ*	*vi-nerro-ay*
nez	*ü-niru*	*vi-nerro*
nuages	*here-žura*	*ẹre-ẹre*
oreille	*õ-tisiüi*	*mi-tiwa*
perroquet	*koše*	*koasi*
pied	*mu-niumatu*	*vi-nimotay*
	nimutú	
poison	*ramu, ramua*	*romo-ley*
sable	*tišin, kinča*	*tenša*
sarbacane	*runasẹ*	*nõlasse*
singe	*hüata*	*kuata* = atèle
tapir	*oneša*	*amẹsha*
tête	*fi-riño*	*rẹno*

Ainsi, sur 70 mots Pebas dont nous possédons les correspondants en Yagua, 34, c'est-à-dire près de la moitié, sont évidemment dérivés du même radical. Outre ces concordances lexicographiques, on peut, malgré l'insuffisance des documents, invoquer en faveur de la parenté des deux langues quelques similitudes grammaticales ou morphologiques.

Dans l'une et l'autre langue, les substantifs se trouvent précédés de préfixes qui indiquent vraisemblablement les diverses relations de la possession.

Ces préfixes sont en Yagua : *rai-*, *hüi-*, *hü*, *ü-*, *u-*, *fi-*, *sa-*, *mu-*[1]; en Peba, *vi-*, *mi-* et *ka-*[2].

Il est évident que le *mu-* du Yagua correspond au *mi-* peba, de même que le préfixe *fi-* ou *hüi-* (avec ses dérivés : *hü-*, *ü-*, *u-*) au préfixe *vi-*.

Les deux idiomes emploient également dans la composition des mots deux suffixes analogues; ce sont en Peba *-say*, *-sey*, ou *-ay*; en Yagua *-kẹ*, *-sẹ*.

1. Suffixe *rai-* :	*rai-taire*, frère (dit par les hommes),
	rai-puipuin, frère (dit par les femmes),
	rai-huaturd, épouse,
	rai-hudno, mari,
	rai-popo, sœur,
	rai-huahua, fils.
Suffixe *hüi-*, *hü-*, *ü-*, *u-* :	*hüi-ašẹ*, cœur,
	hüi-llasẹ, bras,
	hüi-mana, jambe,
	hüi-rana, doigt,
	hüi-žāpana, main,
	hüi-menẹ, menton,
	hüi-rākẹ, œil,
	hü-niüranakẹ, cils,
	ü-niru, nez,
	u-peko, cou.
Suffixe *fi-* :	*fi-riño*, tête.
Suffixe *sa-* :	*sa-mutú*, main.
Suffixe *mu-* :	*mu-niumatu*, pied.
2. Suffixe *vi-* :	*vi-omote*, bras,
	vi-nimiši, œil,
	vi-ala, dent,
	vi-mo, front,
	vi-nitẹli, main,
	vi-nerro, nez, etc....
Suffixe *mi-* :	*mi-piise*, cou,
	mi-tiwa, oreille.
Suffixe *ka-* :	*ka-ishi*, cœur.

	Yagua	Peba
Ex. :	*rinô-kẹ*, cheveux	*reno-say*, cheveux
	ü-niru-kẹ, narines	*vi-nerro-ay*, narines
	hü-niurana-kẹ, cils	*vi-nimiši-ay*, cils
	hü-nisa-sẹ, sourcils	*tapa-sey*, arbre
		nema-sey, fruit.

Si incomplètes que soient ces données, elles nous semblent suffisantes, venant à l'appui des ressemblances lexicologiques ci-dessus mentionnées, pour légitimer le rapprochement du Peba et du Yagua.

*
* *

Contrairement à ces deux langues, le Yameo est connu surtout grammaticalement, grâce aux textes que nous en possédons.

Genre. — La distinction générique ne semble pas exister.

Nombre. — Le pluriel est indiqué dans les textes par différents suffixes, sans que j'aie pu discerner les raisons qui motivent l'emploi de l'un ou de l'autre.

Suffixe *-ahua*, *-hua* : Ex. : *ati-ahua*, les hommes,
nonun-hua, les oiseaux.

Suffixe *-hua* : Ex. : *huato-hua*, les femmes,
becia-hua, les vivants,
leigiam-hua, les morts,
lo-hua, ceux qui.

Suffixe *-ala* : Ex. : *persona-ala*, personnes,
muse-ala, montagnes,
tairre-ala, *taenre-ala*, mauvaises choses.

Suffixe *-viala* : Ex. : *Dios-viala*, Dieux,
malanrri-viala, étoiles.

Suffixe *-arren* : Ex. : *Dios-arren*, Dieux,
tanrrinci-arren, choses.

Déclinaison. — Le vocatif semble être indiqué par adjonction de *-ke*.

Ex. : *nei-ke aben arresiu-ma abesin.*
notre père ciel-dans vivant.

Santa Maria-ke Dios nunla.
Sainte Marie (de)-Dieu mère.

Le génitif s'indique toujours en postposant le possesseur au possédé.

Ex. : *arresiu, popo naneano.*
ciel, terre auteur.

L'accusatif n'est indiqué par aucune désinence. Les autres cas sont tous marqués au moyen de suffixes.

Suffixes. — Ces suffixes peuvent être adjoints aussi bien aux pronoms qu'aux substantifs :

Suffixe *-ma*, dans. Ex. : *arresiu-ma*, dans le ciel
termo-ma, dans tout
za-becianla-ma, dans sa vie.

Suffixe *-mini*, *-min*, chez, au. Ex. : *ne-mini*, chez nous
tanla-min, au nom.

Suffixe *-hun*, pour. Ex. : *amisiara-hun*, pour nourriture
sanla-hun, pour que.

Suffixe *-nen*, *-nin*, sur, dans. Ex. : *haen-nin*, dans le père
iño-popo-nin, *iño-popo-nen*, sur terre
hucha-nen, dans la faute
he-nin, dans toi
cruza-nen, sur la croix.

Suffixe *-ninsi*, *-ninze*, de, par. Ex. : *taenreala-ninsi*, *tairreala-ninzi*, du mal
huato-bua-ninsi, de toutes les femmes
hiazala-ninse, par l'ordre.

Suffixe *-ta*, avec. Ex. : *hoe-ta*, avec toi
za-lequeala-ta, avec sa parole
za-baseiala-ta, avec sa volonté.

Suffixe *-mase*, hors de. Ex. : *buo-mase*, du sein
hi-buo-mase, de ton sein.

La particule du pluriel se place toujours entre le nom et la postposition.

Pronoms. — Les pronoms personnels ne semblent pas différer des pronoms possessifs; les uns et les autres sont toujours préposés.

Ex. : je crois, *r-ànaita* ? ?
tu es, *hoe-tan* ton nom, *hoe-tanla*
il créa, *za-besiata-ra* son fils, *za-lea*
nous pardonnons, *nei-halayan* notre nourriture, *nei-amiziará*
ils connaissent, *re-anaita* ? ?

De nos textes, on peut tirer le paradigme suivant :

	Pronoms personnels.	Pronoms possessifs.
1re pers. sing.	*ra-*	?
2e pers. —	*hoe-*	*hoe-, he-, hi-*
3e pers. —	*za-*	*za-*
1re pers. pluriel	*nei-, nein-*	*nei-, nein-*
2e pers. —	?	?
3e pers. —	*re-*	?

Les pronoms possessifs restent invariables au pluriel, la désinence étant postposée au substantif qu'ils accompagnent ; les pronoms personnels peuvent prendre tous les suffixes que nous avons signalés à propos des noms.

Un exemple de nos textes semble indiquer que la désinence du vocatif peut être adjointe au pronom, le nom demeurant invariable.

Ex. : *nei-ke*	*ahen*	*arresiu-ma*	*abesin.*
notre	père	ciel-dans	vivant.

Pronoms et adverbes d'interrogation. — Un certain nombre de pronoms et adverbes d'interrogation sont formés avec le radical *nen* :

qui ?	*nen-talan ?*
comment ?	*nen-la ?*
pourquoi ?	*nen-hun ?*

Verbe auxiliaire. — Il semble qu'il existe un verbe auxiliaire dont le radical serait *tan* ; toutefois nos textes ne nous en fournissent que trois exemples douteux :

hoe-tan, tu es
za-o-tan, il soit
vua-tan, elles sont.

Conjugaison. — Le radical du verbe reste invariable aux différents temps. Il est toujours précédé du pronom personnel. Le parfait est indiqué par suffixation de *-ra*, le participe présent par suffixation de *-n*, le participe passé par suffixation de *-no*. L'impératif est formé du radical précédé du préfixe *ha-*, qui n'est sans doute qu'une forme du pronom personnel de la 2e personne du singulier.

A l'aide des différents exemples que nous fournissent nos textes, on peut reconstituer de la façon suivante la conjugaison du verbe « vivre » [1] :

INDICATIF PRÉSENT.

je vis	*ra-besia* [*ra-naita*, je sais]
tu vis	*hoe-besia* [*hoe-tan*, tu es]
il vit	*za-besia*
nous vivons	*nein-besia, nei-besia*
ils vivent	*re-besia* [*re-anaita*, ils connaissent].

PARFAIT.

il vécut	*za-besia-ra.*

PARTICIPE PRÉSENT.

vivant	*besin, abesin.*

PARTICIPE PASSÉ.

ayant vécu	*besia-no* [*nanea-no*, ayant fait].

IMPÉRATIF.

vis !	*ha-besia.*

L'obligation semble s'indiquer par infixation du *-nu-* entre le pronom et le radical.

Ex. : *re-nanea*, ils font, *re-nu-ananea*, ils doivent faire.
ra-muča, j'adore, *re-nu-muča*, ils doivent adorer.

Le participe passé peut s'employer substantivement ; par exemple, *nanea-no* signifie à la fois « ayant fait » et « auteur ».

De même, le radical verbal peut servir à former des substantifs par suffixation de *-nla* ou *-la*.

1. Je mets entre crochets les formes verbales existant dans les textes qui m'ont permis de reconstituer la forme correspondante du verbe « vivre » pris pour exemple, lorsque celle-ci ne s'y rencontre pas elle-même.

Ex. : *za-besia*, il vit — *besia-nla*, la vie
halayan, pardonne ! — *halayan-la*, le pardon
ha-lekea, parle ! — *lekea-la*, la parole.

Composition. — Je n'ai trouvé qu'un exemple douteux d'un mot composé, car il peut avoir été forgé par les missionnaires pour exprimer une idée que la langue indigène ne permettait pas de rendre. Il s'agit du verbe « créer », dont le radical *besi-ata* semble formé du radical du verbe « vivre » *besia* et de celui du verbe « donner » *ata*, et qui signifierait par conséquent « donner la vie ».

Telles sont les quelques données grammaticales que j'ai pu extraire de l'analyse des textes Yameos. Au point de vue syntactique, aucune règle ne semble s'en dégager ; l'ordre de la phrase étant tantôt : sujet - complément - verbe, tantôt sujet - verbe - complément, sans qu'on puisse deviner la raison qui motive ces mutations.

*
* *

Les affinités du Yameo et des langues Peba et Yagua sont assez difficiles à mettre en lumière. En effet, si nous avons quelques renseignements grammaticaux sur la première de ces langues, nous en sommes totalement dépourvus pour les deux autres, et d'autre part, le petit lexique que l'on peut extraire de nos textes religieux Yameos ne renferme qu'un très petit nombre de mots dont on trouve les équivalents dans les vocabulaires Peba-Yagua.

Les quelques concordances lexicographiques, qu'il m'a été possible de relever dans ces conditions, n'en prennent que plus de valeur :

	Yameo	Peba-Yagua
lune	*arremelen*	*arimaney* (Yagua)
		alimani (Yagua)
		remelané (Peba)
ciel	*arresiu*	*aričυ*, *haršü* (Yagua)
		riesé (Peba)
femme	*huato*	*huatu-runa*, *hüata-rūnia* (Yagua)
		watoa (Peba)
père	*ahen*, *haen*	*yen* (Yagua)
fils	*lea*	*lera* = enfant (Peba)
montagne	*muse*	*mẹssoy* (Peba)

oiseau	*rasci*	*reṣhi* = hocco (Peba)
jour	*nonei*	*ñiana* (Yagua)
		re-nenō = lumière (Peba).

Si peu nombreux que soient les rapprochements possibles, ils me semblent cependant assez démonstratifs, étant donné le peu de mots communs que fournissent les textes Yameos d'une part et les vocabulaires Yagua et Peba d'autre part. J'aurais cependant hésité à m'en servir pour proposer de classer ces trois langues dans une même famille, si je n'avais trouvé entre le Yameo et le Yagua une similitude remarquable d'un autre ordre : je veux parler de l'identité qui existe entre les pronoms possessifs de la première de ces langues et les préfixes de la seconde, préfixes que tout porte à considérer comme indiquant également les diverses relations de la possession.

Au préfixe *ra-* « je, mon » du Yameo correspond en effet le préfixe *rai-* du Yagua, aux préfixes *hoe-*, *he-*, *hi-* « tu, ton », les préfixes *hüi-*, *fi-*, *hü-*, *ï-*, *u-* (et son correspondant peba *vi-*), enfin au préfixe *za-* « il, son », le préfixe *sa-*.

Cette importante corrélation, venant à l'appui de ressemblances lexicologiques évidentes entre le Yameo, le Peba et le Yagua, me semble suffisante pour justifier la réunion de ces trois langues dans une seule famille linguistique, ainsi que je l'ai proposé au début de ce travail.

*
* *

Ce point établi, j'ai recherché, à l'aide des documents ainsi groupés, si la famille linguistique Peba devait être considérée comme vraiment indépendante ou s'il était possible de découvrir entre elle et d'autres groupes linguistiques sud-américains quelque affinité. Dans ce but, je l'ai comparée avec les diverses langues parlées dans la région du Haut-Amazone.

Le résultat de ces comparaisons, qui se trouve consigné à la fin de ce travail (p. 198-206), montre que les divers dialectes Pebas renferment un nombre considérable de mots (104 sur 165 que comporte notre vocabulaire) d'origine étrangère ou du moins pouvant être rapprochés de mots appartenant à des idiomes différents.

Dans la liste que j'ai pu établir :

les langues Caribes	figurent	47 fois
les langues Guaranies	—	29 fois
les langues Arawaks	—	23 fois
les langues Záparos	—	21 fois

les langues Mirányas	—	14 fois
les langues Uitótos	—	13 fois
les langues Panos	—	9 fois
le Ticuna	—	6 fois
le Juri	—	6 fois
le Piaroa	—	2 fois
les langues Tukáno	—	2 fois
les langues Cahuapana	—	2 fois
les langues Tacana	—	2 fois

le Yaruro, le Makú, le Puinabe, le Guahibo et le Jíbaro chacun une fois.

Faut-il conclure de ces faits que les dialectes Pebas sont des « jargons », comme inclinait à le croire Brinton [1] ?

Cette conclusion facile ne me paraît pas satisfaisante. Les jargons véritables sont très rares ; de plus, ils se forment dans des conditions très particulières qui ne se trouvent certainement pas réalisées pour les Pebas, les Yaguas et les Yameos, étant donné ce que nous savons de leur habitat.

En effet, ces trois peuplades ne sont pas établies sur les rives mêmes de l'Amazone, où la facilité des relations, l'activité et la multiplicité des transactions commerciales pourraient, jusqu'à un certain point, favoriser la constitution d'un jargon. Bien au contraire, elles s'en trouvent séparées (sauf à l'embouchure du Napo) par une série de tribus diverses : Omaguas, Uitótos, Ticunas.

D'autre part, en admettant l'hypothèse de Brinton, si la présence dans ce jargon de radicaux Uitótos, Guaranis, Záparos, Mirányas et Panos s'expliquent aisément par le contact immédiat de tribus parlant ces diverses langues, il n'en est plus de même pour les mots d'origine Caribe, car aucune peuplade appartenant à ce groupe linguistique ne se trouve établie dans le voisinage.

Or, ce sont précisément les emprunts faits par les langues Pebas au Caribe qui sont les plus importants, non seulement quantitativement, ainsi qu'il ressort du tableau précédent, mais aussi qualitativement, ainsi qu'il est facile de le démontrer. Dans ce but, il suffit de classer les mots empruntés aux divers idiomes amazoniens en catégories, ainsi qu'il a été fait dans le tableau suivant :

1. Brinton, *op. cit.*, p. 353.

LANGUES	Corps humain	Famille	Eléments et nature	Maison et objets fabriqués	Animaux	Végétaux	Adjectifs	Adverbes	Verbes
Caribes.....	12	5	10	1	5	2	7	3	1
Guaranis	4	2	6	3	4	5	1	1	2
Arawaks.....	1	2	4	1	5	6	3	1	»
Záparos.....	6	2	4	1	2	3	2	1	»
Mirányas.....	5	»	2	1	1	2	1	1	»
Uitótos	4	1	3	1	2	1	»	1	»
Panos	2	1	2	1	1	2	»	»	»
Ticuna	1	2	»	2	»	»	»	»	»
Juri.....	2	1	»	1	»	1	»	»	»

De ce classement, il ressort que c'est au Caribe qu'appartiennent le plus grand nombre de mots désignant en Peba-Yagua-Yameo les diverses parties du corps, les relations de famille, les phénomènes naturels, c'est-à-dire les mots considérés à juste titre comme les plus stables, comme ceux qui résistent le mieux à l'influence étrangère. Au contraire, les emprunts faits au Guarani et surtout à l'Arawak se rapportent principalement à des dénominations d'animaux ou de végétaux, c'est-à-dire à une des catégories de mots qui varient le plus, même d'un dialecte à l'autre dans une même famille linguistique.

La netteté de ce résultat autorise, je crois, à conclure que, quoique fortement imprégnés d'éléments étrangers les plus divers, les idiomes Pebas devaient être primitivement des dialectes Caribes ; rien d'ailleurs dans les quelques données grammaticales que j'ai exposées plus haut ne s'oppose à ce rapprochement.

Une dernière question se pose. L'hypothèse du jargon commercial écartée pour les raisons que j'ai exposées, comment expliquer que le dialecte caribe Peba soit parvenu au degré de corruption où il se trouve à l'heure actuelle ?

Si l'on examine le territoire relativement restreint, occupé actuellement par les Yaguas, les Pebas et les Yameos et la situation de ces tribus par rapport aux peuplades voisines, on est frappé de ce fait qu'elles n'ont aucun

débouché sur les grandes artères fluviales de la région, le long desquelles nous trouvons installés les Panos, les Omaguas, les Orejones, les Ticunas, les Tukános ou Betoyas, et qu'elles se trouvent cantonnées aux sources des petits affluents de l'Amazone et dans les montagnes comprises entre le Putumayo, le Napo et le Marañon. De plus, leur groupement primitif paraît avoir été disloqué, et une tribu Tukáno (les Payaguas) sépare les Yameos des Yaguas et des Pebas. Si l'on réfléchit que dans ces régions, les seules routes praticables sont représentées par les cours d'eau, on en arrive à supposer que les trois tribus, très anciennement installées dans la région, ont été enserrées et refoulées par les migrations multiples qui ont emprunté les voies navigables, qu'elles ont dû en subir le choc et le contact et qu'ainsi de nombreux éléments étrangers ont pu peu à peu s'introduire dans leur langue [1].

L'existence de mouvements migratoires considérables dans la région du Haut-Amazone n'est pas d'ailleurs une pure hypothèse. Nous savons, par exemple, que les Omaguas, primitivement établis dans les îles du Marañon, en aval de Pebas, ne vinrent s'installer que longtemps après la découverte de l'Amérique à l'embouchure de l'Ucayali, pour échapper aux attaques des Portugais, et qu'une autre tribu guaranie, les Yurimaguas, qui occupait les bords de l'Amazone, en aval des précédents, presque jusqu'à l'embouchure du Putumayo, émigra à peu près à la même époque vers le Bas-Huallaga, pour fuir le même danger [2].

Je crois de même que les peuplades du groupe Tukáno ne sont arrivées qu'à une date relativement récente dans le territoire qu'elles occupent actuellement, et qu'elles sont descendues de régions septentrionales en suivant les cours du Napo, du Putumayo et du Yapurá. Ma conviction repose non seulement sur leur distribution géographique actuelle, mais aussi sur un double argument linguistique. Je crois, en effet, avoir trouvé, dans les divers dialectes parlés par ces tribus, des ressemblances avec des langues du nord de l'Amérique du Sud : d'autre part, j'ai été frappé, en étudiant les affinités des idiomes du Haut-Amazone (Miránya, Záparo, Yameo, Peba, Yagua, Uitóto, Ticuna), du nombre relativement restreint de mots qu'ils ont emprunté au Tukáno ; ce fait anormal, étant donné les larges contacts que ces diverses peuplades ont actuellement avec les Tukános, ne me semble explicable qu'en supposant que ceux-ci n'occupent

1. Ce fait n'est d'ailleurs pas isolé dans la région, puisque, comme j'espère l'avoir démontré, la langue Miránya n'est elle-même qu'un dialecte très corrompu du Guarani (cf. P. Rivet. *Affinités du Miránya* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VIII, 1911, p. 117-152).

2. P. Rivet, *Les langues guaranies du Haut-Amazone* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. VII, 1910, pp. 149-178), p. 151.

le territoire où nous les trouvons aujourd'hui que depuis relativement peu de temps [1].

En résumé, si, comme je le crois, les langues de la famille linguistique Peba ne sont que des dialectes caribes fortement mélangés d'éléments étrangers, leur corruption actuelle me semble facilement explicable en admettant que les tribus qui les parlent sont installées depuis fort longtemps dans la région et que par suite elles ont été brassées par les multiples migrations qui se sont produites le long de l'Amazone et de ses principaux affluents.

I

VOCABULAIRE PEBA-YAGUA-YAMEO [2]

Ara macao	*appa* (P), *apa* (Y_1)
arbre	*tapasey* (P), *igüntia* (Y_1), *hamunino* (Y_2)
arbre où l'on recueille la cire	*potę* (P)
arc	*kanu* (P), *kano* (Y_1-Y_2)
arriver	*sitamana* (Y_2)
attacher	*ñampičina* (Y_2)

1. Cette hypothèse d'une arrivée récente des Tukános expliquerait également la ressemblance notable qui existe entre l'idiome des Záparos et celui des Miránvas (P. Rivet, *Affinités du Miránya*, *op. cit.*), bien que ces deux tribus soient à l'heure actuelle séparées l'une de l'autre par un vaste territoire occupé par les Tukános. On peut supposer, en effet, qu'avant la venue de ceux-ci, elles se trouvaient en contact et que leurs langues, quoique originellement différentes, avaient pu se pénétrer largement.

2. Dans ce vocabulaire, le Peba est représenté par la lettre P, le Yagua de de Castelnau par Y_1, celui de Marcoy par Y_2, celui de Orton par Y_3, le Yameo par Ya. J'ai cherché à unifier la transcription de ces divers vocabulaires en tenant compte que de Castelnau avait adopté la prononciation française, Marcoy et Orton la prononciation espagnole.

Dans ce but, j'ai remplacé dans les vocabulaires de Marcoy et de Orton :

par χ le *j* (jota espagnol)
par *č* le *ch* espagnol
par *k* le *qu* devant *i* et *e*.

Dans les vocabulaires de de Castelnau, j'ai substitué :

ę à *ei*, prononcé comme dans *neige*
ę à *ai*, prononcé comme dans *maison*

aujourd'hui	*nibia* (Y_2)
banane	*panara* [1] (P), *samboę* (Y_1), *sambue* (Y_2)
beau-fils	*kiria* (Y_3)
blanc	*papasey* (P), *papasé* (Y_2)
bleu	*wasanu* (P), *ankači* (Y_2)
bois	*ōpu* (P), *iguntia* (Y_1), *hingunsen* (Y_2)
bouche	*rito* (P), *hüi-sama* (Y_1)
bras	*vi-omote* (P), *hüi-llasę̀* (Y_1)
cacique	*raitin* (Ya)
canot	*money* (P), *amoñu* (Y_1), *muiñun* (Y_2)
ceinture d'écorce	*pišanę* (Y_1), *pičanai* (Y_2)
chaud	*huaneki* (Y_2)
chemin	*nu* (P), *nõ* (Y_1)
cheveux	*rẹnosay* (P), *rinõkẹ* (Y_1)
chien	*nemey* (P), *nimbu* (Y_1)
ciel	*riesé* (P), *haršü* (Y_1), *aričᵘ* (Y_2), *arresiu* (Ya)
cils	*vi-nimiši-ay* (P), *hü-niüranakẹ* (Y_1)
cire	*mapa* (Y_2)
coca	*ipadu* (Y_2)
cœur	*ka-ishi* (P), *hüi-ašẹ* (Y_1)
combien ?	*narrube?* (Ya)
comment ?	*nenla?* (Ya)
corbeille	*hithou* (Y_2)

ẹ	à *eu*, prononcé comme dans *feu*
ü	à *u* français
u	à *ou*, prononcé comme dans *cour*
ō	à *au*, prononcé comme dans *aube*
ò	à *on*, prononcé comme dans *maison*
ã	à *an*, prononcé comme dans *ancien*
wa	à *oi*, prononcé comme dans *mois*
ñ	à *gn*, prononcé comme dans *montagne*
š	à *ch*, prononcé comme dans *cheval*
ž	à *j*, prononcé comme dans *jeune*.

La transcription de ces derniers vocabulaires, en l'absence de toute indication précise de l'auteur, présente quelques difficultés.

Ainsi, j'ignore à quoi peut correspondre le *sh* dans *vashi* « herbe », *koaleshe* « manioc », *kaishi* « cœur », *amẹsha* « tapir ».

De même dans les mots *tišin* « sable », *iguntia* « arbre » il est impossible de savoir si *in* et *un* ont un son fortement nasalisé comme dans *chemin* ou *chacun*.

Une seule fois, on trouve le groupement *eau* dans le mot *šameau* « ventre ». Je l'ai transcrit comme *au* par la lettre *ō*.

1. Le vocabulaire de DE CASTELNAU donne, évidemment par erreur typographique : *bauara*.

coton	*ričun* (Y_2)
cou	*mi-piise* (P), *u-peko* (Y_1)
courir	*yansuima* (Y_2)
cousin	*primo-ine* (dit par un homme), *prima-ine* (dit par une femme) (Y_3) [espagnol : *primo, prima*]
créer	
il créa	*za-besiata-ra* (Ya)
crocodile	*nüerto* (P), *norotu* (Y_1), *noroto* (Y_2)
dent	*vi-ala* (P)
diable	*yüna* (P), *bayento* (Y_1), *bayenté* (Y_2)
dieu	*riso* (Y_1), *tupana* (Y_2-Y_3)
doigt	*b-relã* [1] (P), *hüi-rana* (Y_1)
dormir	*rimaheni* (Y_2)
eau	*ẹn* (P), *haha* (Y_1), *aah* (Y_2-Y_3)
éclair	*ralüya* (P), *rãdulia* (Y_1)
écorce tinctoriale	*kümono* (P-Y_1), *rumunu* (Y_1)
enfant	*lẹra* (P), *porii* (Y_1), *hui-na* (Y_2)
épouse	*rai-huaturá* (Y_3)
étoile	*larse* (P), *nanaraši* (Y_1), *narči* (Y_2)
faire	
il fit	*nanea-ra* (Ya)
femme	*watoa* (P), *hüatarünia* (Y_1), *huaturuna* (Y_2-Y_3), *huato* (Ya)
feu	*fẹla* (P), *kinẹi* (Y_1), *χigney* (Y_2), *χigneh* (Y_3)
feuille	*semay-nemey* (P), *mi* (Y_1)
fils	*poén* (Y_3), *lea* (Ya)
fils unique	*tíki rai-huahua* (Y_3) [*huahua* « enfant » en quichua, *tiki*, « un »]
flèche	*rüelu* (P), *ruẹa* (Y_1)
fleur	*süsamã* (P), *ramoẹ* (Y_1), *ramoeh* (Y_2)
forêt	*toha* (Y_2)
frère	*rai-taire* (dit par un homme), *rai-puipuín* (dit par une femme) (Y_3)
froid	*sanora* (Y_2)
front	*vi-mo* (P), *ü-no* (Y_1)
fruit	*nemasey* (P)
grand-père	*yen* (Y_3)
herbe	*vashi* (P), *hüašiwüi* (Y_1)

1. Dans ce mot, le *b-* représente vraisemblablement le préfixe *vi-*.

hier	*tatander* (Y_2)
hocco (*Craæ*)	*rẹši* (P), *omitu* (Y_1)
homme	*komoley* (P), *hũano* (Y_1), *huano* (Y_2-Y_3), *atin* (Ya)
ici	*iño* (Ya)
jaguar	*nemey* (P), *püma* (P) [quichua], *nimbu* (Y_1-Y_2)
jambe	*hüi-mana* (Y_1)
jaune	*wayu* (P)
Jésus-Christ	*imaykana* (Y_2)
jeune	*medra* (Y_2)
joue	*hamasẹ* (Y_1)
jour	*ñiana* (Y_2-Y_3), *nonei* (Ya)
lac	*mettao* (P)
lance	*ramotẹ* (P), *ruẹtu* (Y_1), *rouhuea* (Y_2)
lumière	*renenõ* (P)
lune	*remelane* (P), *alimàni* (Y_1), *arimaney* (Y_2-Y_3), *arremelen* (Ya)
main	*vi-niteli* (P), *hüi-žãpana* (Y_1), *sä-mutú* (Y_3)
maintenant	*errama* (Ya)
maison	*lowarrey* (P), *rorẹ* (Y_1), *rore* (Y_2)
manger	*eɣemi* (Y_2)
manioc	*koaleshe* (P), *sũsia* (Y_1), *čučia* (Y_2)
Marañon	*nowa, nawa* (P), *nõate, nahüa* (Y_1), *wapaa* (dialecte Napeano) (Y_1)
mari	*rai-huáno* (Y_3)
matin	*tanaramase* (Y_2)
menton	*vi-mella* (P), *hüi-mẹnẹ* (Y_1)
mère	*nihuá* (Y_3), *nunla* (Ya)
montagne	*mẹssoy* (P), *eboa* (Y_1), *muse* (Ya)
mort	*sanitima* (Y_2)
mouche	*naši* (Y_2)
moustique	*ninoh* (Y_2)
narines	*vi-nerro-ay* (P), *ü-niru-kẹ* (Y_1)
nez	*vi-nerro* (P), *ü-niru* (Y_1)
nid	*raru* (P), *sarohẹ* (Y_1)
noir	*mišalay* (P), *mihanekaī* (Y_2)
nom	*tanla* (Ya)
non	*aanoy* (P)
nourriture	*amisiara* (Ya)
nuage	*ɛre-ɛre* (P), *herẽzura* (Y_1)
nuit	*nipora* (Y_2-Y_3)
œil	*vi-nimiši* (P), *hüi-rãkẹ* (Y_1)

oiseau	*huiča* (Y_2), *nonun*, *rasci* (Ya)
ongles	*relã-smaya* (P) [*b-relã* « main »], *hüi-rase-mini* (Y_1) [*hüi-llase* « bras »]
oreille	*mi-tiwa* (P), *õ-tisiüi* (Y_1)
où ?	*toma* (Ya)
oui	*tamoy* (P), *aá* (Ya)
ouvrir	*yamutatara* (Y_2)
palme	*koχohno* (Y_2)
papillon	*euyuta* (Y_2)
pécari	*hagun* (Y_2)
père	*yen* (Y_3), *aben*, *baen* (Ya)
perroquet	*koasi* (P), *koše* (Y_1)
pied	*vi-nimotay* (P), *mu-niumatu* (Y_1), *nimutú* (Y_3)
pierre	*ahuičun* (Y_2)
pluie	*rayla* (P), *hümbra* (Y_1), *humbra* (Y_2)
poison	*romoley* (P), *ramu* [1], *pani* [2] (Y_1), *ramua* (Y_2)
poisson	*kiua* (Y_1), *kihua* (Y_2)
espèce de raie	*dari-dari* (Y_2)
poitrine	*vi-nitrelay* (P), *hü-pene* (Y_1)
pour	*-hun* (Ya)
pourquoi ?	*nen-hun* (Ya)
racine	*natay* (P)
rame	*satian* (Y_2)
réveiller	*seynasema* (Y_2)
rivière	*nahua* (Y_2)
rôtir	*agatara* (Y_2)
roucou	*nambwaže* (Y_2)
rouge	*selurey* (P), *tuineh* (Y_2)
sable	*tenša* (P), *tišin* (Y_1), *kinča* (Y_2)
Sainte Vierge	*ama-maria* (Y_2)
sarbacane	*nõlasse* (P), *runase* (Y_1), *runase* (Y_2)
serpent	*koli* (Y_1)
singe	*amu* (P), *hüata* (Y_1)
lagothriche	*umõ* (P)
saïmiri	*muiu* (P)
atèle	*kuata* (P)
hurleur	*nümni* (P)
tamarin	*aunay* (P)

1. Liane, *Cocculus Toxicoferus*, Wedd.
2. Liane, *Strychnos Castelnæana*, Wedd.

sajou	*sündiko* (P)
sœur	*rai-pópo* (dit par un homme), *rai-taíre-tu* (dit par une femme) (Y_3)
soleil	*wana* (P), *ini* (Y_1), *hini* (Y_2-Y_3), *raitarra* (Ya)
sortir	*saimana* (Y_2)
sourcils	*vi-krusa* (P), *hũ-nisa-sẹ* (Y_1)
tapir	*amẹsha* (P), *onẹša* (Y_1)
terre	*kapale* (P), *muka* (Y_1-Y_2), *popo* (Ya)
tête	*rẹno* (P), *fi-riño* (Y_1)
tonnerre	*malayere* (P), *hüatara* (Y_1)
tous	*termo* (Ya)
ventre	*šamõ* (P)
vert	*ankači* (Y_2)
vieille	*rimitona* (Y_2)
vieux	*rimitio* (Y_2)
vigne sauvage	*üãži* (P)
voler (dérober)	*saperanuma* (Y_2)
voleur	*saperanu* (Y_2)
volonté	*baseyala* (Ya)
un	*tomẹlay* (P), *tikilo* (Y_1), *tekini* (Y_2), *tikí* (Y_3), *poetin* (Ya)
deux	*nomwara* (P), *nanohüi* (Y_1), *nanoχui* (Y_2), *nanoíχoi* (Y_3)
trois	*tamwamãsa* (P), *mumwa* (Y_1), *munua* (Y_2), *momuhí* (Y_3), *poetarorineo*, *poetarorineroa* (Ya)
quatre	*namerayo* (P), *nẹrukuiniu* (Y_1), *nairoχuiño* (Y_2), *nañunχúia* (Y_3)
cinq	*taonella* (P), *tenaka* (Y_2), *tenaχa* (Y_2), *tanaíχo* (Y_3)
six	*tikilo-niatea* (Y_1), *teki-natea* (Y_2), *tikí-ñiháte* (Y_3)
sept	*nanohüi-niatea* (Y_1), *nanoχui-natea* (Y_2), *nañouχaiáte* (Y_3)
huit	*mumwa-niatea* (Y_1), *munua-natea* (Y_2), *momunhu-aiáte* (Y_3)
neuf	*nẹrukuiniu-niatea* (Y_1), *nairoχuiño-natea* (Y_2), *nañauyuía-áte* (Y_3)
dix	*hüikakuniu* (Y_1), *huiχeχuiño* (Y_2), *nanχui* (Y_3).

II

TEXTES YAMEOS

A. — Texte du Mithridates

Pater Noster [1].

Nei-ke ahen arresiu-ma abesin; termò ati-ahua re-nu-muča hoe
Notre père ciel-dans vivant; tous hommes doivent-honorer ton

tanla; h-abesia nei-nin; anto nein arresiu-ma hoe baseia-la [baceiada] re-
nom; vis nous-chez; ? nous ciel-dans ta volonté ils-

nu-ananea [renuananca] naerrá iño popo-nin; ninlè [minlè] termò pahoin-la
doivent-faire de-même ici terre-sur; aussi tous jours-

ma nei amiziarà ainta-nei errama; h-alayan nei nei huča-nla
dans notre nourriture donne-nous maintenant; pardonne nous nos péchés

tirra nei halayan lo-bua re-more-zio-nei; lara hi-amuerra nei
comme nous pardonnons ceux-qui ont-offensé-nous; ne-pas laisse nous

han huča-nen; tairre-ala ninzi h-arramale nei.
tomber faute-dans; mauvaises-(choses) de délivre nous.

B. — Texte de González Suárez [2]

Signe de la Croix.

Santa Cruz za-ralaoba-ta reabue nein eramati-nen errama. Dios
Sainte Croix son- ? -avec ? nos délivre-nous maintenant. Dios

zaen, lea, Espiritu Santo tanla-min.
père, fils, Esprit Saint nom-au.

1. Les mots entre crochets sont ceux du texte original où il s'est glissé certainement des erreurs typographiques que j'ai corrigées.

2. J'ai mis entre parenthèses les mots de la traduction dont le sens exact est douteux. Comme j'ai apporté à ce texte un certain nombre de corrections, je crois utile de reproduire intégralement le document, tel que l'a publié González Suárez.

SIGNE DE LA CROIX.

Santa Cruz zaralaobata : reabuenein eramatinen : errana. Dios Zaen, Lea, Espiritu Santo tanlamin.

PATER NOSTER.

Neinque Ahen, arrecuima becin, termo atiahua, reanaita hoe : habecia nemini : antonein arrecuima hebaceyala renenea tirra. Arrecuima renenea naerra ninle iñopoponenninle. — Nein ami-

Pater Noster.

Nein-ke ahen, arresiu-ma besin, termo ati-ahua re-anaita hoe; ha-
Notre père, ciel-dans vivant, tous hommes (qu')-ils-connaissent toi ;

ciarahun hataincio nein errema halayan nein, nèinhuchanla tirra nein halayan, lobua remornecio nein, lara hamuera nein ; nein enlayalala, huchanen, taenreala ninci, haramatin nein.

AVE MARIA.

Ramacha hoeque Maria, Dios graciala muchasai henin, bue amuen Dios, hoeta zabecia, huatobuaninsi : pehoe tan marinto, termo marinoninle, hibuomace manein Jesus. — Santa Maria, que Dios nunla, haleque ata Dios, huchaalata hualoa cea errama termo noneialama ninle.

CREDO.

Ranaita Dios Haen nin, zahun lara nein, lectoe raobecia. Arrecin iño Popopo naneano Jesucristo zalea poetin bue amuen nin ninlé : unennen lae Espiritu Santo ninci, sernalerá Atin. Virgen Santa Maria buomace zamanencera ninlé. Poncio Pilato hiazala ninci zarabecereiñun, cruzanen huayayancen zaleirama. Amaciocen zabeciara ninlé. Popobuoma nomanzara poetarorinenoa Papanama, loguiambua lomace zareiguiara loaté. Arreciuma zausumae raloaté. Dios Ahen termo zabezeyala naneano marin he emalainin zabecia. Asese zanloa niciarate zasita lolun zanlahun atinla beciabua leiguiambua ninlé. Ranaita ninlé Spiritu Santonin, Santa Iglesia catolicanin, Santoviala renaincita inunala. Huchanla halayanla. Buelanla rereiguia laote, Enalanrrea becianla ninle ranaita.

CATÉCHISME.

I. — D. *Errelequea rahua asse Dios ?*
R. *Ad assele Dios ?*

II. — D. *Nentalan Dios ?*
R. *Arrecia Papo, termo tanrrinciarren Amuen Naneano, Beziatan, Raitincala nennenlay Dios.*

III. — D. *Errin termo tarrinciarren nenla Dios naneare ?*
R. *Purra zalequealata, zabareialata, zananearerrin.*

IV. — D. *Toma Dios ubecia ?*
R. *Arrecuima, iñopoponen, termo maninle.*

V. — D. *Narrube Dios vialá asse ?*
R. *Poetinten Dios.*

VI. — D. *Raitarra, Arremelen, Malanrriviala, Nonunhua* (ou *Raciossen*) *muceala, errintermo tanrrinciarren vualara Dios ?*
R. *Vualaratan Dios orren errintermo tanrrinciarren purra Dios anrarren zananearrorin.*

VII. — D. *Nen hun Dios naneara errintermo tanrrin ciaren ?*
R. *Atin marrinrra hun.*

VIII. — D. *Nen hun Dios naneara zabeciatara Atin ?*
R. *Zanaita sanlahun nennen Dios, Dios hirraren zananea sanlahun, termo Dioselequearren, zatibaincio sanlahun, iño poponen zabecianla mobecianlaobara zootan* (ou *zaya*) *sanlahun Arrerriuma.*

IX. — D. *Na talan Dios ?*
R. *Dios Ahen, Dios Lea, Dios Espiritu Santo, eve poetarorineo Personaala, poetinten Dios.*

X. — D. *Eve poetarorineroa Personaala valuara poetarorineroa Dios vialá ?*
R. *Lara poetarorineroa Personaala nennen poetinten Dios Santisima Trinidad resioara* (ou *ratanlá*).

besia nei-nin ; anto nein arresiu-ma he-baseya-la re-nanea tirra arresiu-
vis nous-chez ; ? nous ciel-dans ta- volonté (qu')-ils-fassent comme ciel-

ma re-nanea naerra ninle iño popo-nen ; ninle nein amisiara-
dans (qu')-ils-fassent de-même aussi ici terre-sur ; aussi notre nourriture-

hun h-ata-incio nein errama ; h-alayan nein nein huča-nla tirra nein
pour donne nous maintenant ; pardonne nous nos péchés comme nous

halayan lo-bua re-morne-sio nein ; lara h-amuera nein nein enlayayala
pardonnons ceux-qui ont-offensé nous ; ne-pas laisse nous nous ?

huča-nen ; taenre--ala ninsi h-aramatin nein.
faute-dans ; mauvaises-(choses) de délivre nous.

Ave Maria.

Ra-muča hoe-ke Maria, Dios grasia-la mučasai he-nin ; bue-amuen
J'adore o-toi Marie, (de)-Dieu grâce (adorable) toi-dans ; (Seigneur)

Dios hoe-ta za-besia ; huato-bua-ninsi pe hoe-tan marinto ; termo marino
Dieu toi-avec vit ; femmes-de ? tu-es bénie ; tout-(très) béni

ninle hi-buo-mase manein Jesus. Santa Maria-ke, Dios nunla, ha-lekea ta
aussi ton-sein-de né Jésus. Sainte Marie, (de)-Dieu mère, parle ?

Dios hučaalata-huà loa sea errama termo nonei-ala-ma ninle.
Dieu pécheurs ? ? maintenant tous jours-dans aussi.

Credo.

R-anaita Dios haen-nin, za-hun lara nein lektoe ra-obesia,
Je-crois-(connais) Dieu père-en, (lui-pour) ne-pas nous ? (nous-vivons),

arresiu iño popo nanea-no, Jesu Kristo za-lea poetin bue-amue-nin ninlé,
ciel ici terre auteur, Jésus Christ son-fils unique (Seigneur)-en aussi,

unennen-lae Espiritu Santo ninsi sernale-rá atin ; virgen Santa Maria buo-
(celui-ci) Esprit Saint par (se-fit) homme ; vierge Sainte Marie sein-

mase za-manense-ra ninlé ; Poncio Pilato hiaza-la ninsi za-rabesereiñun ;
de il-naquit aussi ; (de)-Ponce Pilate (ordre) par il- ? ;

kruza-nen huayayansen za-leirama [1] *; amasiosen za-besia-ra ninlé ; popo-buo-*
croix-sur ? il- ? ; ? il-vécut aussi ; terre-sein-

ma nomanzara poetarorinenoa papanama ; leigiam-bua lo-mase za-reigia-ra
dans ? trois ? ; morts ?-de il-ressuscita

loaté ; arresiuma za-usumae-ra loaté ; Dios ahen termo za-bazeya-
(ensuite) ; ciel-dans il-(monta) (ensuite) ; (de)-Dieu père toute sa-volonté

1. Peut-être *za-leigiam-ra* « il-mourut » ?

la nanea-no marin he emalai-nin [1] *za-besia ; asese zanloa nisiarate za-sita*
ayant-fait béni ? main-dans il-vit ; ? ? ? il-(entende)

lolun zanla-hun atin-la besia-bua leigiam-bua ninlé. R-anaita ninlé
que-pour les-hommes vivants morts aussi. Je-crois aussi

Spiritu Santo-nin, Santa Iglesia katolica-nin, Santo-viala renaincita
Esprit Saint-en, Sainte Église catholique-dans, (des)-Saints (communion)

inunala [2], *hučha-nla halayan-la, buelan-la rereigia loaté, enalanrrea*
, (des)-péchés pardon, (de la)-chair résurrection (ensuite), (éternelle)

besia-nla ninle r-anaita.
vie aussi je-crois.

Catéchisme [3].

I. — D. *Erre-lekea ra-hua* [4], *asse Dios?*
(Cela)-dis (mon-enfant), y-a-t-il Dieu ?

R. *Aá, asse-le Dios.*
Oui, il-y-a Dieu.

II. — D. *Nen-talan Dios?*
Qui Dieu ?

R. *Arresiu, popo, termo tanrinsi-arren amuen,*
(Du)- ciel, (de la)- terre, (de)- toutes choses seigneur,

nanea-no, bezi-ata-n, raitin-kala [5] *nennen-làv Dios.*
auteur, créant, chef (celui-là) Dieu.

III. — D. *Errin termo tanrinsi-arren nen-la Dios nanea-ra?*
Ces toutes choses comment Dieu fit-il ?

R. *Purra za-lekea-la-ta, za-baseia-la-ta za-nanea-r-errin.*
? sa-parole-avec, sa-volonté-avec il-fit-elles.

IV. — D. *Toma Dios ubesia?*
Où Dieu vit-il ?

R. *Arresiu-ma, iño popo-nen, termo-ma ninle.*
Ciel-dans, ici terre-sur, tout-dans aussi.

1. *yemali, y-émari* (C_{12}), *imâri* = ma main C_3), *yamori* (C_{24}), *y-amore* (C_{23}), *y-amore, yamuru* (C_2), *arr-amori* (C_{36}), *k-amuri* (C_{19}), *yanali, yenari* (C_{33}), *y-eña-li* (C_{11}), *y-eña-l* (C_9), *iaineri* (C_{24}), *yenaru, yeinaru* (C_5).

2. *inūna* = compagnon (G_8).

3. Pour la traduction de ce catéchisme, je me suis guidé sur un texte quichua dont il n'est que la traduction, et qui a été publié également par González Suárez (*op. cit.*, pp. 73-74).

4. *rai-huahua* = mon enfant (Y_3).

5. *raitin* = cacique en Yameo.

V. — D. *Narrube Dios-vialá asse ?*
Combien Dieux y-a-t-il ?

R. *Poetin-tan Dios.*
Un-(est) Dieu.

VI. — D. *Raitarra, arremelen, malanrri-viala* [1], *nonun-hua* (ou *rasci-arren*),
Soleil, lune, étoiles, oiseaux oiseaux,

muse-ala, errin termo tanrrinsi-arren vua-lara Dios ?
montagnes, ces toutes choses sont-ne-pas Dieu ?

R. *Vua-lara-tan Dios-arren errin termo tanrrinsi-arren purra Dios*
Sont-ne-pas Dieux ces toutes choses ? Dieu

anr-arren za-nanea-r-errin.
? il-fit-elles.

VII. — D. *Nen-hun Dios nanea-ra errin termo tanrrinsi-arren ?*
Quoi-pour Dieu fit ces toutes choses ?

R. *Atin marrinrra hun.*
(De)-l'homme le-bien pour.

VIII. — D. *Nen-hun Dios nanea-ra, za-besi-ata-ra atin ?*
Quoi-pour Dieu fit, il-créa l'homme ?

R. *Z-anaita sanla-hun nennen Dios, Dios hirra-dren za-nanea*
Il-connaisse que-pour (ce) Dieu, (de)-Dieu (ordres) il-fasse

sanla-hun, termo Dios leke-arren za-tiba-insio sanla-hun
que-pour, toutes (de)-Dieu paroles il- ? que-pour

iño popo-nen za-besia-nla-ma, besia-nla obara za-otan (ou
ici terre-sur sa- vie- dans, vie (après) il-(soit)

za-ya) *sanla-hun arresiu-ma.*
(il-arrive) que-pour ciel-da

IX. — D. *Nen-talan Dios ?*
Qui Dieu ?

R. *Dios ahen, Dios lea, Dios Espiritu Santo, eve poetarorineo*
Dieu père, Dieu fils, Dieu Esprit Saint, ces trois

persona-ala poetin-tan Dios.
personnes un-(est) Dieu.

X. — D. *Eve poetarorineroa persona-ala vua-lara poetarorineroa*
Ces trois personnes sont-ne-pas trois

Dios-vialá ?
Dieux ?

1. Peut-être la traduction de ce mot est-elle « éclairs » ou « tonnerre », en raison de la grande analogie entre *malanrri* et *malayere* (P).

R. *Lara, poetarorineroa persona-ala nennen poetin-tan Dios, santisima*
Non, trois personnes (ces) un-(est) Dieu, très-sainte

Trinidad re-siora (ou *ra-tanlá*).
Trinité appelée appelée.

III

VOCABULAIRE DE COMPARAISON DES DIALECTES PEBAS ET DES LANGUES DU HAUT-AMAZONE[1]

aller	*sitamana* = arriver (P_2).	*tamay* (Jíbaro), *etema*, *item* (C_{26}), *etameu* (C_{27}), *i-étéma-li*, *n-item* (C_{22}), *itemue*, *utemue*, *temue*, *tamue*, *tumue* (C_8), *utamu* (C_{11}).
ara	*apa* (P_2), *appa* (P_1).	*ę́φa* (U_1), *ę́wą* = roter Arara (M), *abā́-ru*, *abā̱́-lu* = Arara (A_{23}).
arbre	*t-apasey* (P_1).	*epusû* = branche (A_{14}).
arbre	*igun-tia* (P_2), *hingun-sen* = bois (P_2).	*hḗ̱ku* (A_{23}), *haí̯ku*, *heiku-i* (A_{25}), *haí̯kū* (A_{22}), *haí̯ku* (A_{27}), *héi̯ku*, *haí̯ku*, *hei̯ku*, *heiku* (A_{15}), *üghū-la* = bois (G_9).
arbre	*hamunino* (P_2).	*amüena* (A_1), *amę́na* (U_1), *ymī-na* = branche (A_2), *imi* (M_1), *amühi* (U_4), *imä*, *ümá-ana* (M), *ymyrá* (G_2-G_3-G_{15}), *emoa* = palme (G_9), *hama-ka* = tronc, *ama-ká* = pieu, *zaucko-ami* = feuille (Z).
arc	*kano* (P_2), *kanu* (P_1).	*kana-ti*, *karni-ati* (M_3), *kanu-tay* (M_{10}), *kando* (Tuyoneiri) *kanu-ti* (G_4).
atèle	*küatá* (P_1), *huata* (P_2).	*kuatéko* (Z), *kuata* (G_4), *koatá* (A_{25}-A_{22}-A_{27}).
aujourd'hui	*nibia* (P_2),	*nīhiáma* (A_{23}).

1. Dans ce vocabulaire comparatif, les abréviations employées sont les mêmes que dans celui se rapportant au Miránya (Rivet, *Affinités du Miránya*, *op. cit.*, p. 120-122). En plus, le Miránya est désigné par la lettre M.

banane	*samboe, sambue* (P_2).	*sawa-kadi, samwa-ti* (Z).
banane	*panara* (P_1),	*panarǎ* (G_4-G_9) *banāla* (G_9).
blanc	*papasé* (P_2), *papasey* (P_1).	*pĕpoši* = hell (A_{11}).
bois	*ōpu* (P_1).	*epú* = poteau (C_{12}), *epu* = poteau (C_9), *ebo* = poignée de hache (C_5), *t-apó* = racine (G_5-G_6), *s-apó* = racine (G_7), *r-apó*, *apó* = racine (G_{10}), *apó* = racine (G_{11}), *r-ápú* = racine (G_2), *ŏp* = arbre, bois (G_3), *d-eboe* = bois, forêt (Cahuapana)
bouche	*hü-isa-ma* (P_2).	*üša* (M_1)
bras	*hüi-žāpana* (P_2).	*i-apa-lé, y-aba-lé, a-y-apo-li* = avant-bras (C_{11}), *y-apa-yali, y-apo-l* = avant-bras (C_9) *japa-rì* (C_7), *ad-apa-ri* (C_{26}), *i-apo-lé* (C_{24}), *y-apo-re* (C_{12}), *y-apuė-re, y-apo-re* (C_2), *apo-ri, y-abu-le* (C_{24}), *apo-re* (C_{12}), *y-apu-er* (C_6-C_8), *apo-ri mrounga* (C_{17}).
bras	*vi-omote* (P_1), *sa-mutú* = main, *mu-niu-matu, ni-mutú* = pied (P_2), *vi-ni-motay* = pied (P_1).	*ęmŏdo* = dos (U_1), *mŏtă-ri* = épaule (C_1), *mota-r* = épaule (C_6-C_8), *ka-muta-ri* = épaule (C_{19}), *motá* = épaule (C_{27}), *modá* = épaule (C_5), *hu-mota* = épaule (C_4), *imota-li* = épaule (C_{24}), *imoûtalli* = épaule (C_{22}), *émota-ri* = épaule (C_{12}), *a-mata-li* = épaule (C_{11}), *ye-mota-li* = épaule (C_9), *kxiu-mata-r, kxĭwatá-ri* = épaule (C_3), *motà-quiné* = épaule (C_{21}), *ūata-ri* = épaule (C_{14}), *ya-mutti* = main (C_{15}), *omiăt* = main (C_{16}), *omiet* = main (C_{17}), *intimutu* = pouce (Jebero).
canot	*amoñu, muiñun* (P_2), *money* (P_1).	*męĭne, mĭĭne, míne* (M_1), *imina* (Z).

ceinture d'écorce	*pišanę* (P_2), *pičanai* (P_2).	*sa-ičimi* = ceinture (G_4), *ęxnămę* (C_1).
ces	*errin, eve* (P_3).	*hélé* = celui-ci (C_2), *ĕne* = celui-ci (C_1), *s-eré*, *héré* = celui-ci (C_2), *s-eré*, *s-éné* = celui-ci (C_{12}) *s-ini*, *š-irö* = celui-ci (C_9), *s-ere* = celui-ci (C_{12}), *ero, herå, erå* = ceci (C_{11}).
chaud	*huane-ki* (P_2).	*ané, haneh* (C_4)
chemin	*nõ* (P_2), *nu* (P_1).	*nú* (Z), *nåo, nå̃*(γ)*o* (U_1), *nóo* (Y), *non* = terre, sol, place (C_4).
cheveux	*rin-ôkę* (P_2), *rẹn-osay* (P_1), [*fi-riño* (P_2), *rẹno* (P_1) = tête].	*ionkai, ionkay, ionsé, ionsay* (C_{24}).
ciel	*aričų, haršŭ* (P_2), *n-arči, na-n-araši* = étoile (P_2), *l-arse* = étoile (P_1), *arresiu* (P_3).	*n-arika, n-arexa, ariχya* = étoile, *araka* = lune (Z), *ku-arasy* = soleil (G_2-G_5-G_7-G_8), *gu-arasy* = soleil (G_6), *ku-arači, ku-arăčé, ku-rači* = soleil (G_4), *ghu-alačy, gu-araši, hu-arassi* = soleil (G_9), *w-arassi, k-orasi, k-orasé* = soleil (G_2), *w-arasu* = soleil (G_{13}), *ku-arai, ku-araeu* = soleil (G_{10}), *ku-araú* = soleil (G_{16}), *j-arsi* = étoile (G_2), *mu-áraje* (P_1), *arči* = lumière, *árse, arsi* = feu (A_{11}), *n-ārižikato* = étoile du soir (C_1).
cinq	*taonella* (P_1) *tena-χa, tanaiχo, tena-ka* (P_2).	*ęnia-toęnerę* (C_1), *oïé-tonai, atonéi-gné* (C_{24}), *ania-toni* (C_{26}), *ainatone; oiña-tone, oinya-toni, unya-tone, omya-toné, eiotone, apa-tone, aña-tåni, añátone* (C_{24}).
cire	*mapa* (P_2).	*måba* (A_{27}), *måba* (A_2-A_{11}), *måpa* (A_{22}-A_{27}-A_{15}), *må̃*(*a*)*pa* (A_{27}), *må̃*(*a*)*ba* (A_{25}), *måḥa* (A_{24}), *måba* = abeille (A_{23}), *måpa* = abeille (A_{13}), *mapa* (G_4-G_9).
cœur	*ka-ishi* (P_1), *hü-iašę* (P_2).	*ku-iχia, ku-iχ, hu-isiá* (Z), *jazé,*

		n-ãsẽ-ni (A_{23}), *mi-yãẓi* = sang (A_{24}), *mi-asi* = sang (A_{11}).
cou	*mi-ptise* (P_1).	*meχ-pẽ(ẹ)χẹ*, *meχ-pẽ(ẹ)hẹ* = poitrine (M), *m(e)b(e)é* (Ma).
cou	*u-peko* (P_2).	*meχ-pīkua* = poitrine (M), *ɋẹka-niko* = omoplate (U_1), *ya-puka-nuahla* = côte (G_9), *ki-pukwa* = ventre (Z).
dent	*vi-ala* (P_1).	*t-áña* (G_2-G_7), *i-s-áña* = ses dents (G_{13}), *s-áña* (G_2), *ṣe r-áña* = mes dents (G_2), *r-áña* (G_{14}).
dieu	*tupana* (P_2).	*tupana*, *tupan* (T), *tupan* (C_4), *tupána*, *tupá* (G_2-G_9), *tupán* (G_7-G_{10}-G_{11}), *tupáne* (G_{10}), *tuupan* (G_8), *tupá* (G_7), *tupā* (G_5), *tụpána* (M), *tupana* (J).
doigt	*büi-rana* (P_2), *b-relã* (P_1).	*iraana-ri* = médius (C_{12}), *iramná* = médius (C_2).
eau	*ẹn* (P_1).	*ẹnoe* (U_3), *hẹ́nẹẹ* = lac (M), *hene*, *gene* = rivière (M_4), *χéne*, *jene* (M_3), *énne* = rivière (M_7), *ena* (Arasa), *hūnu* = rivière (M_6), *uné* (G_4), *uni* (G_9), *honegg* (M_5), *jini* (M_2).
écorce tinctoriale	*kü-mono* (P_1-P_2), *ru-munu* (P_2).	*ti-menu-le* = gezeichnet (C_9), *ti-merạ* = zeichnung (C_{11}), *i-menu* = farbe (C_4), *i-wéno* = peinture (C_3), *mẽnuru* = peinture (C_1), *mẽnu* = Genipa brasiliensis (C_1), *méno* = Genipa brasiliensis (C_3).
enfant	*poén* = fils (P_2).	*poenta* = muchacho (Pi), *poan*, *boah*, *bua* (T), *poïto* (C_{12}), *poio* = neveu (C_{29}).
enfant	*hui-na* (P_2).	*oná*, *su-uné* = fils (J).
enfant	*porii* (P_2).	*yué-buri* = jeune homme (A_{11}), *ti-puiri* = enfant d'un frère (C_9), *o-pary* = petit-fils, neveu (C_{21}), *i-báli* = petit-

		fils, neveu (C_{22}), *i-pari-psic* = petit-fils (C_2), *pari-yo* = neveu (C_3), *par* = neveu (C_6-C_7-C_8), *bāré, bārí* = petit-fils (C_1).
enfant	*rai-t-aire* = mon frère (P_2).	*t-ayr* = sperme ou fils, ou neveu de l'homme (G_5), *t-ayr* = fils (G_6), *t-ay* = le fils (G_8), *t-ayra* = fils (G_7-G_2), *r-aire, ahére, r-ajére* = fils (G_{10}-G_{11}) *r-ahéra* = fils (G_{14}), *t-aira* = fils (G_2).
femme	*watoã* (P_1), *hüata-rünia, huatu-runa* (P_2), *huato* (P_3).	*uatétu, watętu, i-uętętu* = organe génital de la femme (C_1), *i-wete, i-witi* = épouse (C_3).
flèche	*ruęa* (P_2), *rüelu* (P_1), *rouhuea* = lance (P_2).	*uéua* (G_2), *r-uhiua* (G_2), *ruina* = lance (U_3), *oeu* (G_{12}).
fleur	*süsa-mã* (P_1).	*sisa* (G_4).
forêt	*toha* (P_2),	*twa-naka* = montagne (Z), *tzua* = palme (G_4), *itua* (C_{16}).
frère	*rai-puipuín* (dit par une femme) (P_2).	*pipi* (C_2), *pipi* (C_9), *pui* (M_5-M_7).
froid	*sanora* (P_2).	*ti-sanóle* (C_{11}).
front	*üno* (P_2).	*ohno* = œil (C_{23}), *anú* = œil (C_{38}), *anou* = œil (C_{12}), *i-enu* = œil (C_9), *ui-enu, i-enu, t-enu, ye-enou* = œil (C_4), *uy-enu* = œil (C_{27}), *kx-ånu* = œil (C_3).
front	*v-imo* (P_1).	*ku-im* (Z), *tha-iimi, mē-mi, męéme-ko* (M).
fruit	*n-emasey* (P_1).	*imaghe* (M), *imaza-ka* = Batatas edulis (Z).
hocco (Crax)	*omitu* (P_2).	*mutu* (G_9), *mutum* (G_2).
homme	*atin, ati-ahua* (pluriel) (P_3).	*átsin-ali, atši-ali* (A_{27}), *átsin-ali* (A_{22}), *átsin-ari, ačin-áli* (A_{25}), *azin-eri, asin-áli, asin-ári* (A_{23}), *ătši-ali, ătsi-a, aci-ary* (A_{18}), *atiám, asłę* (A_{13}), *yatu, iaté, iyaté* (T).
homme	*komoley* (P_1).	*komęnę* = gens (U_1), *komę* (U_3), *komuinä* (U_1).

homme	*huano* (P_2).	*ikuan* (Z), *me-huáno* = sauvage (Z), *üenüo* = mari (G_{15}), *huàne* (C_6), *unhô* = mari (C_{20}), *winow* = mari (C_{22}-C_5), *huaner* = mari (C_6).
jambe	*hüimana* (P_2).	*oemoná* (U_4), *uyẽma-tã* (C_4).
jaune	*wayu* (P_1).	*tu-iu* (G_9).
joue	*ha-masẹ* (P_2).	*ki-myatsa-ka* (Z), *ra-matẹ* (T), *ki-mata* = cou (U_1), *mota* = menton (G_9), *mẹ-meẹtóue, me-medũ* = cou (M).
lac	*mettao* (P_1).	*nata, nataa* (T).
ancre	*ruẹtu* (P_2).	*pa-rũita* = pfeilrohr (A_{25}).
lier	*ñampičini* (P_2).	*a ñapyty* = je le lie (G_5-G_6), *ai-apyty* = je le lie (G_7), *apuxîn* (G_{13}).
lune	*alimani, arimaney* (P_2), *remelané* (P_1), *arremelen* (P_3).	*uịmináli, uimínari, wiminare, uiminelli* = étoile (A_{11}).
main	*vi-niteli* (P_1).	*ui-ñatöre, uvi-nátõri* (C_{14}).
maintenant	*errama* (P_3).	*erome* = aujourd'hui (C_{11}).
maïs	*hüaši-wüi* = herbe (P_2), *vashi* = herbe (P_1).	*aüoassy* (C_{24}), *aouassi* (C_{24}), *awasi* (C_{11}), *aoachy* (C_{22}), *aouachi* (C_{12}-C_{13}), *awassi* (G_{10}-G_{11}), *avatsi* (G_{12}), *avatxi, havatsi* (G_3).
maison	*rore* (P_2), *raru* = nid (P_1).	*rari-pue* = village, *rare* = lieu (T_{16}).
manioc	*süsia* (P_2), *čučia* (P_2).	*sĩxa, sĩya, zija* = pain de manioc (A_{23}).
manioc	*koale-she* (P_1).	*kãli* = farine de manioc (A_{15}).
de même	*naerrá* (P_3).	*maerai, maera-mania* (G_9).
menton	*hüi-mẹna* (P_2), *vi-mella* (P_1).	*ki-amana* (Z), *bue-mana* = face (M_4-M_5-M_8), *bu-mẽnan, pumanàn* = front (M_1), *ba-mana* = face (M_1), *wu-mana* = front (M_9), *boe-maná* = front (M_7).
montagne	*eboa* (P_2).	*iwa-ta* (G_4), *egua-ta, ebua-ta* (G_9), *iwa-té, wa-tée* = haut (G_{10}), *yba-té* = en haut (G_5), *huen* (Pu), *ewö* = pierre (C_{16}).

mycetes	*nümni* (P_2).	*nomę́* = singe hurleur (M).
nez	*ü-niru* (P_2), *vi-nerro* (P_1).	*yo-nári* (C_1), *jon-nàri* (C_7), *yoa-nari* (C_{15}-C_{33}) *yu-nari* (C_{35}), *yu-nari* (C_{34}), *yo-narri* (C_{36}), *yu-nali* (C_{33}), *ye-nắri* (C_3), *yéu-nari* (C_{12}), *in-naré* (C_{27}), *tu-naré* (C_{21}).
noir	*mihanekaî* (P_2).	*nignaká* = obscur (Z).
non	*aanoy* (P_1).	*úanái* (C_1), *ouané* (C_{24}), *oualé* (C_2), *ouani*, *ouane* (C_{26}).
nuit	*nipora* (P_2).	*epóri* (J), *yam-upura* = au soir (M_1).
œil	*vi-nimi-ši* (P_1).	*ki-nyami-χ̄ya*, *pa-nami-χia*, *pa-nami*, *nami-χya*, *nami-syá*, *χe-nami-e* (Z), *tha-nyęmi* = front (M).
œil	*hüi-rãkę* (P_2).	*šau-wiraku* = je vois (J).
œil	*hü-niüra-nakę* = cils (P_2).	*ye-nűru* (C_1), *uye-nuru* (C_{15}), *uí-nuru*, *uví-nuru* (C_{14}), *yé-nuru* (C_{12}), *e-nuru* (C_{26}), *gna-nuru* (C_{33}), *ye-nuru* (C_{34}-C_{31}-C_5-C_9-C_{13}-C_{24}), *e-nulu* (C_{22}), *nu-ru-bá* (C_{20}).
oiseau	*huiča* (P_2).	*hisá* (M_4).
ombilic	*hü-penę* = poitrine (P_2).	*u-pony* (C_{27}), *u-pőnī* (C_4) *i-poni-re*, *poni-le* (C_2), *i-poni-li* (C_9), *i-ponu-ru* (C_{12}), *u-voni-tõ*, *u-vóni-ta* (C_{14}), *bonḗ-ri* (C_1), *ču-puno-ho*, *su-pono-u* = cou, *su-puno-yno* = clavicula (J).
oui	*aá* (P_3).	*a-χá* (Z), *hẹ̈hẹ* (U_1), *ää* (M), *aha* (C_{11}).
père	*ahen*, *haen* (P_3).	*ake* (Z), *jake*, *ake* (T_{16}).
perroquet	*košе* (P_2), *koasi* (P_1).	*koási* = Psittacus anacan (A_{13}), *kuĺsi* = mutum (A_{23}), *kóitsi* = mutum (A_{25}), *kúit(s)i*, *góitsi* = mutum (A_{22}), *kúitsi* = mutum (A_{27}), *kúitši*, *kuůtsi* = mutum (A_{15}), *kūsí* = mutum (A_{13}), *kūji* = mutum (C_1), *ghozy* = mutum (A_{12}), *koezy* = mutum (A_9), *ghotsüe* =

		mutum (A_{14}) *ghuikzy* = mutum (A_{16}).
pluie	*hümbra* (P_2).	*humaroa, humaro* (Z).
racine	*natay* (P_1).	*näti* (J).
raie	*dari-dari* (P_2).	*pari* (C_7), *chu-pari* (C_8), *si-pari* (C_2-C_{12}-C_{11}-C_9-C_{18}-C_{26}), *chi-pari* (C_{24}-C_{12}), *si-bari* (C_{24}), *ci-pàri* (C_{37}), *chu-pare* (C_6), *chi-paré* (C_4), *chi-báli* (C_{22}), *chi-pali* (C_2), *ši-wări* (C_3), *ti-vali* (C_{14}).
rouge	*tuineh* (P_2).	*hy-tony, gui-tuni, uĭ-toni* = jaune (A_2).
rouge	*selurey* (P_1).	*sélumé* = vert (C_2).
sable	*tišin, kinča* (P_2), *tenša* (P_1).	*ya-tsin-ẹ́ha, ia-tsin-a, ya-čin-a, ya-tsin-a, ia-tsin-aja*, (A_{11}).
sein	*vi-nitrelay* = poitrine (P_1).	*ma-natelé* (C_{24}), *iba-nátiri* (C_{22}), *éma-natiri* (C_{12}), *ima-natölü* (C_{32}), *ama-natir* (C_{11}), *ima-natili* (C_9), *ma-natir* (C_8), *uva-nátör, a-nátör* (C_{14}), *ua-natöri* = mamelon (C_{14}), *manátẹri hátāri* (C_1).
serpent	*koli* (P_2).	*kuni, konu, kóno* (Z), *okon* (C_{23}), *a-koï* (C_2), *o-koyo* (C_{11}), *o-koyu* (C_6), *o-koiou* (C_{24}), *o-koye* (C_2-C_{12}), *o-koy* (C_{25}), *o-koï* (C_{17}), *o-koi* (C_9), *ö-köi* (C_{18}), *ë-këi, ẹ-kẹ́i* = Cophias atrox (C_4), *e-kury-uy* = Coluber æstivus (A_{17}), *su-kuly-û* = Boa scytale (G_9), *su-kury-uh* = Boa scytale (G_2), *kore-u* = Boa scytale (C_5).
singe	*amū* (P_1), *umô* = Lagotriche (P_1).	*amai* (U_3), *ḥoma* = macaque (U_1), *ḥämo* = Barrigudo (U_1), *hóma* = singe (U_1), *hẹ́mẹ* = Lagothrix olivaceus (U_1).
singe	*aunay* = Chrysothrix (P).	*uanayu* = Cebus flatuellus (A_{14}), *uanana* = Cebus (C_2), *hána* = Pithecia hirsuta (M_7),

singe	*muiu* = Midas (P_1).	*muéu* = sarigue (C_2), *munu* = sarigue (C_{12}).
six	*tikilo-niatea, tiki-ñiháte, teki-natea* (P_2).	*ẹniatá-toẹtẹ̄nyi* (C_1).
soleil	*wana* (P_1).	*winhé, winai* = jour (C_4), *awannah-wu* = matin (C_5), *na-waina* = faire jour (C_2), *ueinai-ré* = jour (C_4), *uaiaina-en* = jour (C_{21}), *ueina-en* = jour (C_{27}), *ch-aguaná* = aujourd'hui (C_6), *anno* = jour (C_{36}), *ano* = jour (C_7).
soleil	*ini, hini* (P_2).	*eny* = flamme (C_2), *uĭnẹ, uinne* = étoile (A_{24}), *hunehi* = jour (T).
sortir	*saĭma-na* (P_2).	*sēm, mo-sēm* (G_7-G_{13}), *sēma* (G_4-G_2), *sémo, mo-sémo* (G_2).
sourcils	*hü-n-isa-sẹ* (P_2).	*s-isa-say* = œil (G_9), *č-itsa-tsi* = œil (G_4).
tapir	*oneša* (P_2), *amẹsha* (P_1).	*métcha-ja, métza-ja, medza-ha* (Guahibo).
terre	*iño-popo-nen* = sur terre (P_3).	*ĭñu-ẏẹ, ĭñu-hẹ* = sol (M), *ñū* = champ (G_5-G_6), *ñum* = champ (G_2-G_7), *ño-assu* = les prés (G_{16}), *ẹ́nę̣e* = sol (U_1).
terre	*popo* (P_3).	*popo* = bas (C_{22}).
tonnerre	*hũatara* (P_2).	*taratara* (C_2), *tarara* (C_{16}-C_{18}), *dara-rá* (C_{20}).
tonnerre	*mala-yere* (P_1).	*mana-mana-kani* = éclair (C_1), *mana-mana* = éclair (C_9).
un	*poetin* (P_3).	*paĭta, paita* (A_{15}), *apaĭta* (A_{27}).
un	*tikilo, tiki, tekini,* (P_2).	*tinki, tinkini* (C_9), *tigina, tegienah* (C_5), *tẹgina* (C_5), *toquene, tocuene* = seul (C_6), *tokále, tokalé-le, tokalő-le* (C_3).
ventre	*šamõ* (P_1).	*kxámu* = testicules (C_3), *chemu-r* = testicules (C_6), *kamu-ré* = testicules (C_{19}), *chomu-r* = testicules (C_8).
vert	*ankači* (P_2).	*angaši* (Z).
vieux	*r-imitio* (P_2), *r-imitona* = vieille (P_2).	*k(ẹ)ẹ̄mẹdyẹ* = vieille femme (M).

HISTOIRE LÉGENDAIRE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

Par le Comte DE CHARENCEY

INTRODUCTION

L'on ne prétend pas aborder ici le problème si ardu du peuplement de l'Amérique, ni rechercher d'où vinrent ses premiers habitants. Notre tâche sera beaucoup plus modeste. Nous nous bornerons à quelques observations sur les origines de la civilisation dans l'Hémisphère Occidental, ce qui reporte visiblement à une époque beaucoup moins reculée. Tenons-nous-en pour aujourd'hui à la comparaison des légendes et à quelques considérations de l'ordre purement ethnologique.

La plupart des auteurs, à commencer par l'illustre Humboldt, ont signalé les affinités qui, sous ces rapports, se manifestent entre les habitants des rives opposées du Pacifique. Une école s'est, il est vrai, formée aux États-Unis, laquelle manifeste des tendances toutes différentes. Son représentant le plus en vue, et l'on peut même dire son fondateur fut le Docteur Brinton. Sans doute, il ne fait pas profession de polygénisme et regarde même comme fort probable que l'Amérique fut occupée dès l'époque glaciaire, sinon avant, par des émigrants venus d'Europe [1]. En tout cas, ce dont il ne veut pas entendre parler, c'est d'influences postérieurement exercées par un continent sur l'autre. A ses yeux, la civilisation du Nouveau monde, sinon la race cuivrée, devrait passer pour autochtone. Elle aurait pris naissance et atteint tout son développement sur le sol même. Pour lui, au point de vue strictement et exclusivement historique, l'Indien du nouveau continent, n'offrirait avec les habitants du reste du globe, d'autres affinités que celles résultant de leur commune qualité d'hommes.

D'après notre auteur, en un mot, les communications entre les deux Mondes, se seraient effectuées au moment juste où elles étaient le plus

1. D. G. Brinton, *Races and peoples, lectures on the science of Ethnography* (lecture IX, p. 247). *New-York*, 1890.

difficiles, vu l'état de profonde barbarie où nos ancêtres se trouvaient alors plongés. Aucune n'aurait eu lieu postérieurement ou, du moins, n'aurait laissé de traces, depuis que l'art de la navigation s'est perfectionné. Cette manière de comprendre les choses nous a toujours paru peu acceptable, et le présent travail aura justement pour but de la combattre.

L. Angrand fut amené par une longue et minutieuse étude [1] à placer dans la vallée de l'Orégon ou contrées avoisinantes, le point de départ des civilisations du Nouveau-Monde. De là serait parti ce double courant des *Californiens à tête droite* ou *Toltèques occidentaux*, tels que Indiens Pueblos, Mexicains proprement dits, Guatémaliens, Muyscas de la Cundinamarca, fondateurs du temple de Tiaguaro en Bolivie et *Floridiens à tête plate* ou *Toltèques Orientaux* (Tchinouks, indigènes de la Louisiane et des Antilles, Yucatèques, Péruviens de l'époque Incacique) dont l'influence se fit sentir au loin, dans les deux Amériques. Effectivement, la région Orégonaise et pays environnants nous offriraient vivant côte à côte, des représentants de l'un comme de l'autre type.

Cette constatation paraît d'importance capitale. Nous y voyons une preuve incontestable que les éléments de la vie policée, au sein de la race rouge, ont été pris de pays situés plus à l'Ouest.

En définitive, pour qu'une civilisation puisse, nous ne disons pas, se développer, mais du moins prendre naissance, le concours de certaines circonstances semble indispensable. Là, où elles font défaut, force sera de la considérer comme article d'importation.

Rien de plus naturel sans doute, et, somme toute, de plus humain, que la tendance au progrès, mais celui-ci, à son tour, sera réglé, limité même, par l'état de la société, les exigences de la vie quotidienne. Le sauvage, soumis à un régime carnivore, songera évidemment à perfectionner ses instruments de chasse ou de pêche. C'est ce qui s'est passé dans l'Europe, lors de la transition du Chelléen au Moustérien, au Solutréen. Toutefois là, se borneront les efforts d'imagination de l'homme primitif. Il s'occupe d'améliorer ses conditions d'existence, non de les changer pour d'autres, dont il ne se fait pas la moindre idée. Sa paresse, non moins que l'orgueil à lui inspiré, par ses habitudes de complète indépendance se révolteraient à la seule pensée qu'il puisse en être un jour réduit à tirer ses moyens de subsistance d'un labeur régulier.

Ce sentiment de dédain à l'égard du travail manuel et de ceux qui s'y livrent, n'est pas d'ailleurs spécial aux peuplades chasseresses. On le rencontre également chez des tribus parvenues à un stage plus élevé, celui

1. L. Angrand, *Notes manuscrites*. — Ch. Wiener, *Essai sur les institutions*, etc., *de l'empire des Incas*, chap. II, § III et IV, pp. 32 et suiv. Paris, 1874.

de la vie pastorale. Est-ce que l'Arabe nomade ne se regarde pas comme très supérieur au fellah péniblement incliné vers le sol qu'il féconde de ses sueurs ? Ainsi que le fait observer un savant allemand, la crainte de mourir de faim put seule décider les Baschkirs de la Russie d'Europe, dont toute la richesse consistait en bestiaux, à mettre enfin la main à la charrue [1].

Ch. Ploix rappelle que les plus anciennes civilisations du monde sont celles de l'Égypte et de la Chaldée [2], d'où procèdent visiblement, celles du reste du globe. Les dites contrées se trouvaient soumises à un régime économique véritablement spécial. Tout y favorisait le passage de l'état pastoral à l'état agricole, lequel a pour corollaire naturel, ce que nous pourrions appeler l'éclosion de la vie policée. L'abondance de grandes espèces animales, aisément domesticables, et qui font défaut en tant d'autres endroits, avait pu décider les hommes de l'âge de la pierre à se transformer en éleveurs. Mais précisément, voilà qu'ils commencent à s'établir dans les vallées du Nil et de l'Euphrate.

L'existence du berger y est rendue difficile en raison du débordement des fleuves. Mais précisément, cette même cause pousse, pour ainsi dire, les habitants au travail de la terre. Effectivement, le limon déposé chaque année, fertilise le sol et dispense de chercher d'autres engrais. De plus, on n'a pas grand mal à se donner pour les semailles. Il suffit de gratter légèrement un terrain meuble et détrempé par les eaux. Aussi, Hérodote déclare-t-il que de tous les mortels, les habitants de la Basse-Égypte sont ceux auxquels le labourage impose le moins de peine et de fatigue. Dans cette heureuse région, l'homme se trouvait transformé en agriculteur sans même s'en apercevoir et poussé, pour ainsi dire, par la force des choses.

Partant de ces données, on devrait, si la civilisation américaine était réellement autochtone, s'attendre à en rencontrer les plus anciens vestiges dans les plaines arrosées par le Mississipi, le Maragnon ou le Rio de la Plata. Mais précisément, nous ne constatons rien de pareil. C'est que l'industrie pastorale, étape nécessaire pour s'élever de la sauvagerie à la civilisation, restait à peu près inconnue des races du Nouveau-Monde [3].

Tout s'explique, au contraire, par l'hypothèse fort acceptable, somme

1. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, l. IV, chap. v, § 414 et 415. Iéna, 1889.

2. Ch. Ploix, *Des origines de la civilisation*, extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie*, séance du 9 juillet 1871.

3. La seule exception que l'on pourrait citer est fournie par les Péruviens, lesquels avaient su domestiquer le lama. Cette dérogation à la règle générale semble, sur le point qui nous occupe, d'importance assez secondaire.

toute, de navigateurs originaires de l'Extrême-Orient, que le courant de Tessan ou Kouro-Siwo, littéralement « rivière noire » des Japonais, aurait portés sur la rive opposée du grand Océan. Ce fleuve marin joue, on le sait, dans le Pacifique, un rôle analogue à celui du Gulf Stream dans l'Atlantique. Partant de la côte Sud-Ouest du Mexique, il vient se briser, pour ainsi dire, sur les rives australiennes, pour s'insinuer entre les îles de l'archipel Malais. De là, on le voit atteindre le littoral de la Chine et du Japon et gagner enfin le détroit de Behring. Il y dépose les bois recueillis dans son parcours [1] ? Ne peut-il pas, tout aussi bien, entraîner les embarcations? Est-ce que les journaux ne nous entretiennent pas de navires conduits de la sorte dans la Polynésie Orientale ou sur les rivages américains? Sans entrer à ce propos, dans de plus longs développements, rappelons cette jonque qui, partie de Yédo, arriva en 1833 à Honolulu, la capitale des îles Hawaï. L'année suivante, au mois de janvier 1834, une barque japonaise, ayant le même point de départ, échoua, contre le gré de l'équipage, cela va sans dire, à l'entrée du détroit de Jean de Fuca, près de la pointe de Martinez. Malgré les privations par eux endurées, les matelots avaient échappé à la mort, mais ce n'était que pour devenir prisonniers des indigènes de cette localité. Bref, les expatriés doivent leur délivrance à des agents de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Conduits d'abord à Londres, et leurs propres compatriotes refusant de les recevoir, force fut de les envoyer dans l'Hindoustan [2]. D'autre part, un savant américaniste français rapporte qu'en 1850, alors qu'il se trouvait encore en Californie, une embarcation japonaise fut rencontrée à cent milles de la côte, par un navire de la marine des États-Unis. On la mena à San Francisco avec les gens qui la montaient. Ces Asiatiques, pendant plusieurs jours, n'avaient eu d'autre nourriture que le poisson par eux pêché, d'autre breuvage que l'eau du ciel [3].

Que l'on n'oublie pas, non plus, l'arrivée à San Francisco, en 1859, où les vents et sans doute aussi le courant marin les avaient amenés, d'une douzaine d'insulaires du Nippon. Sur l'ordre exprès du gouvernement, ils furent présentés à la Maison blanche. Le président des États-Unis profita de la circonstance pour les envoyer à Yédo. Une ambassade américaine les accompagna, chargée de nombreux cadeaux pour le Shyogûn [4].

1. M. J. Jamin, *Les vents et la pluie*, pp. 931 et sq. du t. LXVII de la *Revue des Deux Mondes*. Paris, 1867.

2. M. Duflot de Mofrass, *Exploration du territoire de l'Orégon*, etc., pendant les années 1840, 41 et 42, t. II, chap. XI, p. 329. Paris, 1844.

3. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol vuh*, Introd., p. XLI et *Histoire des nations civilisées du Mexique*, etc., t. I, chap. I, p. 10. Paris, 1857.

4. M. L. de Rosny, *Revue Orientale et Américaine. Nouvelles et Mélanges*, t. I, p. 56. Paris, 1859.

Des faits de même nature ont dû se reproduire plus d'une fois dans le cours des siècles. Lepage de Pratz, dans sa description de la Louisiane et sur le témoignage de l'Indien Moncachcapi, parle de navigateurs japonais, lesquels pendant le cours de plusieurs années se rendaient vers l'embouchure de l'Orégon. Ils s'y fournissaient d'esclaves ainsi que d'une sorte de bois jaune servant à la teinture. Enfin, les indigènes, ayant tendu une embuscade à ces visiteurs indiscrets, massacrèrent plusieurs d'entre eux et mirent les autres en fuite. Depuis lors, ces Asiatiques n'auraient plus reparu. Signalons encore la curieuse légende des Mandanes, qui, sans doute, se rapporte à une époque plus reculée, mais renferme visiblement un fonds historique. Elle affirme que jadis sur le rivage de la Grande eau ou Maunik Kerrek, vraisemblablement le Pacifique, vivaient des hommes blancs, riches en *wampums* et en coquillages. Ils mirent à mort plusieurs troupes d'indiens, venus pour les visiter. Enfin, le chef *Numakchi* se rendit à leur campement, accompagné de huit hommes. Il parvient à éviter tous les pièges à lui tendus. Les habitants du littoral le laissèrent alors retourner librement dans ses foyers, après lui avoir donné force wampums et autres objets de prix [1]. Nous parlerons plus loin de ces intéressants récits, qui semblent faire allusion à certains éléments de civilisation importés dans le Nouveau Monde par des émigrants venus de l'Ouest et rappellent à plus d'un égard, ce que les Mexicains racontent du premier Quetzalcohuatl.

Tout, on le voit, porte à croire que les communications entre les deux Mondes, ont eu lieu dès une époque assez ancienne et qu'elles se sont répétées bien des fois dans la suite des âges. Nous essaierons plus loin de déterminer la date approximative de certaines d'entre elles. Sans doute, diverses données, surtout tirées de l'anthropologie, semblent indiquer que dans une période fort reculée, et antérieure, par suite, aux développements de la vie policée, bon nombre de colons, de type mongolique se sont établis dans la région Ouest de l'Amérique du Nord et qu'ils ont abondamment mêlé leur sang à celui des populations indigènes ; mais nous ne voulons pas remonter si haut, tenons-nous-en aux origines de la civilisation américaine. Il ne nous paraît nullement nécessaire de supposer des relations très suivies, ou la présence d'une grande quantité d'émigrants pour que les hommes de l'Extrême-Orient, déjà policés, aient pu servir d'éducateurs aux indigènes de l'Hémisphère Occidental, encore complètement barbares. Citons, à ce propos, l'histoire de ce nouveau Robinson, qui s'était fixé chez les Australiens de Port-Philips.

1. Prince M. de Wied-Neuwied, *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, t. II, pp. 426 et 428. Paris, 1841.

Élu chef de la tribu, il apprit à ses sujets à se vêtir, à se loger beaucoup plus confortablement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors [1].

En effet, pour que l'influence de l'homme civilisé sur le sauvage, se montre bienfaisante, il faut qu'elle soit le fait d'un individu isolé, ou tout au moins, d'un groupe peu nombreux. Que l'on se rappelle les peuplades paraguéennes que les Pères Jésuites organisèrent en corps de nation et d'autre part les Tasmaniens fondant, comme la neige au soleil, devant l'invasion anglaise, les indigènes de la Californie réduits de plus des neuf dixièmes à la suite de la découverte des mines d'or. Figurons-nous maintenant quelques caboteurs du Nippon ou de l'Archipel malais jetés par le caprice des flots sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, dont ils font ainsi la découverte involontaire.

Les malheureux sentent bien qu'aucun espoir de retour n'est permis et se voient condamnés à un exil éternel. Force sera donc pour eux de s'accommoder aux conditions d'existence imposées par leur nouveau séjour. On les verra s'efforcer de chercher parmi les végétaux propres au Nouveau-Monde, ce qui pourra remplacer les céréales dont ils étaient habitués à se nourrir [2].

D'un autre côté, leur supériorité en fait d'arts et de sciences rendra nos colons capables d'instruire les autochtones. Ils enseigneront à ceux-ci quelques éléments d'agriculture et de comput du temps. On les verra surtout répandre les légendes et les traditions de leur pays d'origine. C'est qu'après la peste noire et la variole, rien au monde de plus contagieux. Une population pourra se refuser à accepter des inventions très utiles, jamais les contes de nourrices ou divagations des narrateurs. Ces derniers sont toujours sûrs de faire leur chemin Nous demandons sur ce point, pour éviter les longueurs, la permission de renvoyer le lecteur à ce qui a été déjà dit dans un précédent travail [3].

L'emprunt sera déjà beaucoup plus difficile en ce qui concerne le système graphique.

C'est que l'esprit encore fruste des Indiens aurait eu peine à se plier à l'emploi soit d'un alphabet, soit même d'un syllabaire comme celui que

1. De Rienzi, *l'Univers*, etc., *Océanie*, t. III, p. 462. Paris, 1838.

2. Quelque réserve qu'il convienne d'apporter en matière linguistique, nous ne pouvons nous empêcher de signaler la ressemblance du nom de maïs, qui est d'origine antilienne avec le terme *Mazyi*, cité par le *Journal of the royal Society of Bengal* comme désignant le sorgho ou millet à gros grains chez certaines tribus himalayennes. Les deux céréales se ressemblent beaucoup, on le sait. Les colons, venus d'Asie, auraient-ils adopté le *zea maïs* comme succédané de sorgho, étranger au Nouveau-Monde ? Ceci d'ailleurs sous toute réserve

3. Le mythe de Votan, § II, p. 86, t. II des *Actes de la Société philologique*. Alençon, 1870.

les Japonais ont tiré des caractères idéographiques chinois. Il sera question plus loin du Père Testera suivant la méthode des vieux scribes Aztèques et recourant aux rébus pour enseigner les prières chrétiennes et le catéchisme à ses néophytes. Et que l'on ne nous objecte pas l'exemple des Mayas du Yucatan se forgeant un système d'écriture comparable peut-être à celui des anciens Égyptiens ? Il s'agit sans doute là d'un perfectionnement d'époque plus récente, dû aux développements de la civilisation indigène.

D'ailleurs, il y a peut-être une raison péremptoire pour laquelle les colons Asiatiques n'ont pu, sur ce point, servir d'éducateurs à la population sauvage des environs. C'étaient sans doute, pour la plupart, de grossiers matelots fort peu lettrés et l'on peut se demander s'ils savaient lire ou écrire dans leur propre idiome. Dès lors, il paraîtra tout simple qu'ils n'aient point enseigné à autrui un art qu'eux-mêmes ignoraient.

Objectera-t-on enfin contre l'hypothèse d'une civilisation importée d'Extrême-Orient, l'absence à peu près universelle de l'industrie pastorale dans l'Amérique ancienne ? C'est que les Jonques ou Prahos des nouveaux arrivés ne se prêtaient guère au transport des gros quadrupèdes utilisés dans l'Ancien Monde, tels que le cheval, le bœuf ou même le mouton.

Ira-t-on enfin reprocher à la théorie par nous soutenue de s'étayer sur des raisonnements par trop abstraits et des considérations exclusivement aprioriques ? En définitive, les faits sont là ; dès que l'on entre dans le domaine ethnographique, les affinités ne se manifestent-t-elles pas incomparablement plus nombreuses entre l'Extrême-Orient ou le monde maritime et l'Amérique, qu'entre celle-ci et l'Europe ou l'Afrique ? Verra-t-on en cela le résultat du pur hasard ? Cela nous paraît en vérité peu soutenable.

Voici, par exemple, assez longtemps que l'on a signalé la ressemblance étroite qui éclate entre le cycle de 52 ans, en vigueur à la Nouvelle-Espagne et celui de 60 ans dont aujourd'hui encore font usage les Chinois, Mandchoux, Thibétains, habitants de l'Indo-Chine. Humboldt fait ressortir la synonymie des termes employés par ces Asiatiques, pour désigner bon nombre des signes du zodiaque et par les anciens Mexicains pour désigner les hiéroglyphes de jours et d'années.

L'affinité se manifeste également en ce qui concerne l'appellation des Nakchatras Indous [1]. Ne voit-on pas ici la trace évidente d'un emprunt ? D'ailleurs, l'emploi du mode de comput en question, sans conteste très

1. A. de Humboldt, *Vue des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. II, p. 12 et sq. Paris, 1816.

ancien dans l'Asie Orientale, ne paraît pas l'être autant en Amérique. D'après Botturini, par exemple, le calendrier mexicain serait l'œuvre de savants réunis à Huéhuetlapallan, un siècle environ avant Jésus-Christ [1].

Il s'en faut même que le cycle asiatique de soixante ans, fût partout inconnu en Amérique, lors de la découverte. Sur lui, se trouvait fondé le système des *Sagokok* ou roues chronologiques des Indiens de la Virginie [2].

Il en était de même chez les Chibchas ou Muyscas du plateau de Bogota. Ils comptaient 20 cycles de soixante ans chacun depuis la fondation de leur monarchie jusqu'à l'époque de la conquête espagnole. C'est-à-dire que les origines de leur état doivent être reportées au IVe siècle de notre ère environ [3].

Mais nous pouvons aller plus loin. On a lieu de croire que ce mode de comput, pris aux populations de l'Extrême-Orient, avait été précédé, à la Nouvelle-Espagne, par un autre de provenance malayo-polynésienne, et dont nous rencontrons encore de nombreux vestiges ; nouvel argument en faveur de ce que nous pourrions appeler le caractère composite des civilisations américaines. Ainsi, les habitants de l'Archipel hawaïen possédaient, outre l'année de 12 mois, ayant 30 jours chacun auxquels s'ajoutaient cinq complémentaires dits *tabous,* littéralement, « sacrés, interdits » une année rituelle ou sacrée de deux cent quarante jours, c'est-à-dire huit mois. Chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande, cette dernière consistait en une période de neuf mois, et les trois suivants, employés exclusivement dans ce que nous pourrions appeler le calendrier profane, portaient le nom de « Inutiles ». Chaque jour du mois Toltèque, comme dans les Archipels polynésiens, comme à Java, avait un nom particulier. Enfin l'on constata, dans cette dernière île, l'existence d'une ancienne semaine de cinq jours. Les peuples Malais auraient-ils fait, sous le rapport de leur façon de compter le temps, quelque emprunt à l'Inde ou à l'Indo-Chine ? Cela n'est pas certain, car le calendrier en vigueur chez eux, offre un caractère sensiblement différent.

D'ailleurs, l'année de 12 mois, ayant 30 jours chacun, plus les jours complémentaires, semble la plus ancienne parmi les races civilisées du Nouveau-Monde. Elle existait chez les Quichuas de l'époque incacique aussi bien que chez les anciens Yucatèques qui adoptèrent plus tard seulement, l'année de dix-huit mois de vingt jours chacun à l'exemple

1. Botturini, *Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional*, §§ 20. Madrid, 1746.

2. A. Balbi, *Introduction à l'Atlas ethnographique du globe*, ch. II, p. 70. Paris, 1826.

3. *Popol-vuh*, Introd., p. CCXLVI.

des populations voisines. Le nom de *Némontémi* ou « Inutiles » appliqué par les Mexicains, aux cinq jours terminant l'année et regardés comme néfastes, ne rappelle-t-il pas celui de *Tabou* qu'ils portaient à Hawaï ?

Enfin, et c'est là le point le plus important, on signale l'emploi chez les peuples faisant usage du calendrier dit Toltèque d'une année sacrée qui était à Ténochtitlan de deux cent soixante jours. Les Zuñis, situés plus au Nord, et que nous pouvons considérer, dans une certaine limite, comme les pères de la civilisation mexicaine, en possèdent une également qui dure de huit à neuf mois.

Sans doute on constatera que le nombre de jours composant la dite année n'était pas absolument le même. Plus considérable à la Nouvelle-Zélande, où il s'élevait à deux cent soixante-dix, nous le voyons diminuer à Hawaï. A la Nouvelle-Espagne, il occupe, ce que nous pouvons appeler un rang intermédiaire. Tout s'explique d'ailleurs par une question de latitude ou de température moyenne. Le principe reste le même. Visiblement, on excluait de l'année sacrée, les mois d'hiver ou la froide saison [1]. Or, elle est plus courte sous les tropiques, que dans l'archipel Maori. En raison de son altitude, le plateau d'*Anahuac*, bien que situé dans la zone tropicale, jouit d'un climat rappelant un peu celui de l'Europe méridionale. La saison du repos de la nature s'y prolonge par suite, plus que sur le bord de la mer ou dans les Antilles.

Ajoutons que la vieille semaine javanaise formée de cinq jours seulement, était également connue des Aztèques. Effectivement, c'est à la fin de chacune de ces périodes, que l'on se réunissait au *Tianguiz* ou marché. Il a été établi, du reste, que bon nombre de noms donnés en langue mexicaine aux différents jours, ne constituent que la traduction de ceux qu'ils portent chez les populations océaniennes [2].

En tout cas, nous estimons que l'emprunt à cet égard a dû être fait plutôt à la Malaisie qu'aux Polynésiens. Il n'est pas certain que ces derniers, bien qu'assez experts dans l'art nautique, se soient répandus dans le Nouveau-Monde. Toutes les îles situées à l'Est de celle de Pâques sont restées et restent encore, croyons-nous, inhabitées [3]. Les archipels de Tonga et des Marquises ne semblent avoir été peuplés par des Indo-

1. Remarquons à ce propos que cette idée d'un caractère sacré à attribuer à la chaude saison, doit être fort ancienne. On la retrouve dans l'Asie Occidentale dès une époque reculée. Ainsi, de tous les jours de fête rituelle chez les Hébreux, la Bible est formelle à cet égard, aucun ne tombait en hiver.

2. M. Cyrus Thomas, *The Maya Year*, chap. IV, pp. 51 et sq. Washington, 1894.

3. M. Lesson, *Légendes des Iles Hawaï*, p. 51. Niort ; 1884 — De Quatrefages, *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, p. 87.

nésiens partis de Bourou que vers le ve siècle de notre ère [1]. Nous avons vu que le calendrier, dit Toltèque, doit être reconnu plus ancien d'au moins cinq siècles. C'est qu'aucun courant ne favorisait les migrations des archipels du Pacifique vers les terres situées à l'Orient. Il en était tout autrement pour les îles de la Sonde. Dès le premier siècle de notre ère, les Malais proprement dits, ont été d'incomparables navigateurs. Leur arrivée à Madagascar daterait, d'au moins de dix-sept cents ans avant l'époque actuelle [2].

Que dire d'ailleurs de la doctrine des âges cosmiques ou destructions successives de l'univers par chacun des quatre éléments ? Si on la trouve indiquée dans les livres bouddhiques, n'oublions pas qu'elle était également populaire à la Nouvelle-Espagne, comme l'attestent la plupart des auteurs qui se sont occupés de l'histoire ancienne de ce pays.

Tout au plus diffèrent-ils sur l'ordre à assigner à chaque soleil ou âge du monde. Nous ne les en trouvons pas moins d'accord sur le fond. Tout citer ici, en détail, nous entraînerait trop loin pour le moment. On se contentera de renvoyer le lecteur à un travail d'ensemble, entrepris par nous, il y a plusieurs années déjà sur ce sujet[3].

N'oublions pas cette symbolique des couleurs appliquées aux divisions du temps, aussi bien qu'à celle des points de l'espace. A cet égard, peuples de l'Extrême-Orient, aussi bien que de l'Amérique du Nord, paraissent bien avoir été simplement les élèves des Sémites et particu-

1. De Quatrefages, *Introduction à l'histoire des races humaines*, ch. XIX, p. 541. Paris, 1861. — Docteur Verneau, *Les races humaines*, § 4, p. 710.

2. M. G. Ferrand, *Les géographies arabes et Madasgascar*, p. 505 (en note), du t. X, 10me série du *Journal Asiatique* (novembre-décembre 1907), et *Les voyageurs javanais à Madagascar*, pp. 327 et sq. du t. XIV, 10me série du même recueil (n° de juillet-août 1909).

3. On remarquera à ce propos, quelque chose d'analogue à ce que nous avons déjà signalé concernant la distinction entre l'année civile et l'année religieuse. Ce serait dans l'Asie occidentale qu'il conviendrait de rechercher le point de départ d'une foule de données offrant un caractère plus ou moins hiératique, aussi bien que de récits légendaires. En tout cas, la théorie de cataclysmes, amenés par chacun des quatre éléments, semble y remonter à une époque très antérieure du Bouddhisme, et on en retrouve des traces même dans la Bible.

L'âge de la terre y est indiqué par l'expulsion du Paradis terrestre, et celui de l'eau par le déluge. Une vieille tradition met la destruction de la tour de Babel par le vent en rapport avec l'âge de l'air. La croyance à une conflagration générale, remonte aux temps primitifs, et saint Pierre prophétise la destruction du monde par le feu.

Des âges ou soleils d'après la mythologie des peuples de la Nouvelle-Espagne, pp. 9 et sq. du t. II des *Actos del Congreso internacional de Americanistas*, 4e réunion. Madrid, 1881.

lièrement des Chaldéens [1]. L'affinité à cet égard est flagrante et ne peut guère s'expliquer que par l'hypothèse d'emprunts faits par la race cuivrée aux populations fixées sur la rive opposée du Pacifique.

Certainement, l'étude comparée des arts, peinture, céramique et surtout architecture, fournirait de nouveaux arguments en faveur de la thèse ici soutenue. Fergusson se plaît à faire ressortir l'extrême ressemblance de certains monuments religieux mexicains avec ceux de la Chine, Mais c'est un genre de recherches dont nous n'avons pas à nous occuper pour le moment. On s'en tiendra ici spécialement aux données fournies par le Folklore

C'est à lui que le présent travail sera consacré exclusivement. On s'y occupera de trois légendes de la Nouvelle-Espagne ayant un caractère semi-historique. Nous nous efforcerons d'établir qu'elles dérivent de prototypes asiatiques dont elles reproduisent, parfois, jusqu'aux moindres détails.

Prétendre ne voir, dans ces similitudes de légendes, que le résultat du pur hasard, nous paraîtrait fort téméraire. Sans doute, certaines coïncidences méritent de passer pour purement fortuites, mais nous ne croyons point que ce soit le cas le plus fréquent.

L'homme, en définitive, a plus de mémoire que d'imagination. Il répète ou combine volontiers, mais n'invente pas aussi aisément. Aux époques primitives surtout, nous lui trouvons plus d'aptitude à oublier qu'à créer de toutes pièces. La prudence nous conduit souvent à être monogénistes en fait de contes et de légendes. Il en est d'eux, somme toute, comme d'une foule d'autres inventions d'un caractère plus pratique. L'on ignorera toujours le nom d'un personnage de génie qui le premier fabriqua un arc. Sa découverte a pu se répandre au loin ; rien ne permet de croire qu'elle ait été renouvelée en des lieux, à des époques différentes. La preuve, c'est que les tribus chasseresses restées longtemps sans contact avec le reste de l'humanité, comme celles de l'Australie, n'ont jamais connu cet instrument, lequel leur eût été cependant si utile. Remarquons enfin que les probabilités d'emprunt augmentent pour les contes populaires, à mesure que les ressemblances portent

1. *De quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob*, 149 et suiv. du 3e vol. des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1874). — *Essai sur la symbolique des points de l'horizon dans l'Extrême-Orient* (*Mémoires de l'Académie de Caen*). 1876. — *Essai sur la symbolique planétaire chez les Sémites*, pp. 119 et 359 sq. du t. XI de la *Revue de linguistique et de philologie comparées* (Paris, 1878). — *Des couleurs considérées comme symbole des points de l'espace, chez les peuples du Nouveau-Monde*, t. VIII des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1879). — *Fragments sur la symbolique hébraïque*, pp. 164 et sq. du t. XII de la *Revue de linguistique et de philologie comparées*, pp. 164 et sq. (Paris, 1879).

sur des détails arbitraires ou de peu d'importance à première vue. Or, tel sera bien le cas pour ceux dont nous allons nous occuper à l'instant.

Toutefois, avant d'entrer en matière, quelques explications relativement au double courant civilisateur, constaté par L. Angrand, semblent chose indispensable.

Le Gulf Stream, qui part de la mer des Antilles. pour se diriger vers les côtes de Norvège, rendait fort difficile les voyages d'Europe en Amérique. Aussi, à l'exception du Groenland colonisé dès le xe siècle de notre ère par les Scandinaves, le Nouveau Monde ne nous offre-t-il pas de traces certaines de la présence d'établissements européens antérieurs à l'arrivée de Colomb. Par contre, le grand courant du Pacifique dut dès une époque assez ancienne et à plusieurs reprises différentes, entraîner des embarcations parties de l'Extrême-Orient ou des îles océaniennes vers le rivage californien. Les émigrants abordèrent donc le plus souvent, à peu près aux mêmes endroits. Cela ne veut pas dire toutefois qu'ils appartinssent au même groupe ethnique, qu'ils se trouvassent unis par la similitude des mœurs et des croyances. Ils n'arrivèrent point, non plus, sans doute, à la même époque. On conçoit par suite, que ces nouveaux venus ne se soient pas toujours trouvés d'accord les uns avec les autres. Vivant côte à côte et obligés de se faire quelques emprunts réciproques, ils n'en restaient pas moins divisés à bien des égards. Mais précisément chez les populations primitives, les dissensions prennent d'ordinaire une couleur religieuse. De là cette sorte de schisme [1], cette opposition doctrinale ayant donné naissance aux deux formes de civilisation orientale et occidentale. Chacune prenait, pour ainsi dire, dans le fonds commun importé de l'ancien monde, ce qui lui permettait de se distinguer plus nettement de la partie adverse, ou inventait au besoin quelque signe de ralliement nouveau. N'est-ce pas ainsi qu'au temps de Justinien, la synagogue remania, dit-on, son système de psalmodie et de modes musicaux, les anciens étant réputés trop semblables à ceux des chrétiens ?

Quoi qu'il en soit, voici en résumé, les principaux caractères spéciaux à chacun des deux courants en question [2] tels que les a établis L. Angrand.

1. L. Angrand, *Lettre sur les antiquités de Tiaguanaco*, pp. 44 et 45. Extrait de la *Revue générale de l'Architecture* (Paris, 1867).

2. *Les déformations crâniennes et le Concile de Lima*, pp. 397 sq. du t. I de l'année 1894 de la *Revue des Religions* ainsi que pp. 198 sq. du t. II de la même année.

Chez les Toltèques occidentaux ou Californiens à tête droite.

1° SUPRÉMATIE ACCORDÉE SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX AU PRINCIPE FÉMININ SUR LE MASCULIN

Elle est formellement marquée dans le Popol-vuh aussi bien que dans le manuscrit Cakchiquel ou mémorial de Tecpan-Atihan, ouvrages rédigés sous l'influence des idées occidentales. La mère est toujours soigneusement mentionnée avant le père, l'aïeule avant le grand-père. La fille a également le pas sur le fils et celle qui enfante sur celui qui engendre. Ceci nous rappelle tout à fait l'ancien Japon où l'on retrouve des traces de prédominance attribuée jadis au principe femelle [1].

TRADITIONS RELATIVES A DES NAISSANCES MIRACULEUSES

Le souvenir de conceptions virginales ou du moins s'étant produites par une voie anormale chez les peuples américains, semble bien d'importation asiatique. Il se trouve en étroite relation avec les principes de la gynécocratie religieuse. Quelle façon énergique de la proclamer que de nous représenter une femme ou une jeune fille enfantant sans le concours de l'autre sexe ? Aussi les Toltèques Orientaux, dont les idées sur ce point, se trouvaient tout l'opposé de celles des Californiens à tête droite semblent-ils les avoir systématiquement mises de côté. Ce que nous avons déjà dit d'ailleurs à ce sujet, nous dispense d'y revenir actuellement.

2° RÔLE DE MESSAGERS DES DIEUX SPÉCIALEMENT AFFECTÉ AUX RAPACES DIURNES

Nous nous demandons s'il ne faut pas encore voir là une conséquence de la croyance à la suprématie du principe féminin [2]. Par une dérogation assez bizarre aux lois habituelles de l'histoire naturelle, la femelle est généralement chez les volatiles en question, plus grosse et plus forte que le mâle. De là, dit-on, le nom de *Tiercelet* affecté à certaines espèces [3].

1. *De la gynécocratie religieuse chez les Toltèques Occidentaux*, pp. 211 et sq. du *Congrès international des Américanistes*, XIIe Session, Paris, 1902.

2. *Diurnal birds of prey and mexican symbolism*, p. 248 et suiv. de l'*International congres of the World Colombian exposition*. Chicago, 1898.

3. Salacroux, *Eléments d'histoire naturelle*, p. 255 (Paris, 1899).

Elle lui est donc en quelque sorte supérieure. Cela ne pouvait-il suffire à faire attribuer à ces oiseaux un caractère sacré ? Ce qui est certain, c'est que le Popol-vuh nous montre diverses sortes d'animaux de cet ordre envoyés par le ciel pour châtier l'humanité coupable [1]. A première vue, on pourrait être porté à ne point faire trop d'attention à ces détails. Le caractère hiératique attribué à l'aigle ou même à l'épervier ne se retrouve-t-il pas un peu partout ? Il n'aurait rien de particulièrement américain. Sans doute, l'on sera porté à lui accorder plus d'importance, si l'on songe, comme nous le verrons plus loin, que la doctrine des Toltèques Orientaux était toute différente. D'ailleurs, ainsi que le fait observer L. Angrand, les rapaces n'étaient vénérés, chez les Mexicains et Guatémaltèques, que comme envoyés du ciel [2]. Lorsqu'il s'agissait d'implorer le secours ou la protection des dieux, c'étaient des perroquets ou oiseaux au brillant plumage que l'on sacrifiait. A cet égard, l'opposition semble voulue entre les représentants de chacun des deux courants civilisateurs.

3° DÉFORMATIONS CRANIENNES SPÉCIALES

Il semble qu'en des temps très anciens, les Toltèques Occidentaux aient eu l'habitude de pétrir le crâne de leurs enfants, de manière à leur donner ce que les écrivains espagnols appellent des *Cabesas apilonadas* ou « Têtes en pain de sucre ». En tout cas, cet usage était, sauf chez quelques rares tribus, tombé en désuétude dès l'époque de la découverte. Il ne devait point être pratiqué ni chez les Mexicains proprement dits, ni chez les Quichés du Guatemala. En tout cas, l'aplatissement frontal en vigueur au Pérou et au Yucatan, ne fut jamais adopté par les Occidentaux. Nous ne pouvons sur ce point, que renvoyer le lecteur à ce qui a été déjà dit précédemment [3].

4° NOMBRES SYMBOLIQUES ET CABALISTIQUES

Signalons spécialement le trois, qui jouait en quelque sorte un rôle politique, parmi les Toltèques Californiens, et cinq, lequel constitue celui des âges cosmiques. Ainsi, nous voyons à la confédération Toltèque

1. *Popol-vuh*, 1re partie, ch. III, p. 27.
2. L. Angrand, *Notes manuscrites*.
3. *Déformations crâniennes*, ubi suprà.

de Tollan, Culhuacan et Otomper succéder celle de Ténochtitlan, Tezcuco et Tlacopan, etc., etc. [1].

Les habitants de Mexico admettaient d'ailleurs cinq destructions du monde à l'encontre des Tlaxcaltèques, lesquels n'en reconnaissaient que quatre. On verra plus loin la raison de cette différence.

Signalons encore quelques autres particularités, par exemple, le feu sacré obtenu par le frottement de deux morceaux de bois, le *Téocalli* ou temple à revêtements droits [2].

II

Chez les Toltèques Orientaux ou Floridiens à tête plate.

Ce qui vient d'être dit, nous permettra d'être bref en ce qui concerne ces derniers. On ne rencontre point chez eux d'indices de gynécocratie religieuse. Aussi ont-ils laissé de côté, ou mis en oubli, les récits concernant les naissances miraculeuses et conceptions virginales. Pour eux, les messagers divins ou génies zoomorphiques, ce sont, non pas des rapaces, mais bien des oiseaux à brillant plumage. Presque toutes les tribus de ce groupe, pratiquent l'aplatissement frontal, c'était en quelque sorte, comme l'a remarqué L. Angrand, une manière de baptême et une conséquence du développement de l'Ophiolâtrie. On vouait, pour ainsi dire, le nouveau-né à une déité serpentiforme en donnant à son crâne l'apparence d'une tête de reptile.

Tout au plus signalait-on chez eux quelques tribus qui, ayant mis en oubli cette pratique, n'étaient plus, suivant l'expression du savant américaniste, têtes plates que moralement.

Un mot maintenant, au sujet du nombre quatre, considéré par les Floridiens, comme étant le nombre politique tout à la fois et celui des révolutions cosmiques. Mentionnons, par exemple, la division quadripartite des États composant les empires Xibalbaïde et Votanide, aussi bien que celle de l'empire Incacique ou *Tahuantin-suyu*, litt. « Quatre provinces, » à savoir : *Anti-suyu* littér. « Province des Antis », du pays Andin à l'Est ; *Cunti-suyu* à l'Ouest ; *Colla-suyu* ou « pays des Collas » au sud, sur le littoral du Pacifique et enfin *Chanca-suyu* ou « Régions des *Chan-*

1. *Des nombres symboliques chez les Toltèques Occidentaux*, pp. 97 et suiv. de la *Revue des religions* (Paris, 1892-73) — *Popol-vuh*, Intr. p. CCXLVII et CCXLIX.

2. Angrand, *Notes manuscrites.*

chas » au nord [1]. Bien que devenus Mexicains par la religion aussi bien que par la langue, les Tlaxcaltèques paraissent avoir conservé certaines données d'origine orientale. Cela s'explique sans peine, puisque leur pays avait eu pour premiers civilisateurs les Ulmèques, venus par la mer des Antilles [2]. Voilà précisément pourquoi ils n'admettaient que quatre âges ou soleils au lieu de cinq, pourquoi le grand Conseil de leur République se trouvait formé de quatre princes ou chefs, ayant chacun sous ses ordres un district particulier [3].

Chez les Toltèques Orientaux d'ailleurs, le feu sacré était obtenu, non par friction, mais par concentration des rayons solaires et l'on construisait des édifices religieux à pans inclinés.

Il est deux points enfin que nous ne saurions passer sous silence. La constitution théocratique de l'État et de l'absolutisme de monarques vénérés en leur qualité de fils du soleil, ne se rencontre guère que chez deux nations du type Floridien, qui paraissent dans des temps plus anciens, avoir été en relation intime l'une avec l'autre. Nous voulons parler des Natchez de la Louisiane et des Quichuas de l'époque Incacique [4]. Il y a loin de ce système de gouvernement à la Triarchie, à la Monarchie tout ensemble élective et militaire, en vigueur chez les peuples de l'Anahuac.

Quant à l'usage de se noircir et de s'aiguiser les dents [5], il était suivi par un certain nombre de populations de l'Amérique intertropicale. Sahagun le signale chez les *Cuextecas* ou Huastèques, habitants de la province de Cuextlan où s'élève la ville de Panuco, lieu de débarquement des colons venus par la mer des Antilles [6]. Peut-être y était-il commun aux deux sexes? Par exemple, chez les Indiens de Cumana, ce genre d'embellissement se trouvait réservé exclusivement au sexe masculin. Ils employaient pour teindre leur râtelier une certaine herbe brûlée et réduite en poudre. On la mêlait à de la chaux de coquillages calcinés. Cela nous rappelle, on le verra un peu plus loin, le procédé en vigueur chez les Malais pour la fabrique du *Siri*. En tout cas, cette herbe à teinture faisait l'objet d'un commerce important. On l'échangeait contre de l'or, des esclaves et autres marchandises [7]. L'auteur du livre où nous puisons ces

1. E. Desjardins, *Le Pérou avant la conquête espagnole*, § III, p. 49 (Paris, 1858).
2. Veytia, *Historia antigua de Mejico* t. I, cap. XIII, p. 153 (Mejico, 1826, 8361).
3. Clavigero, *Historia antigua de Mejico*, t. I, lib. 2, p. 103.
4. L. Angrand, *Notes manuscrites*.
5. *Le mythe de Votan*, IV, pp. 124 et suiv., 2e vol., de la *Société philologique* (Alençon, 1871).
6. Sahagun, *Historia de las cosas de nueva España*, t. III, lib. XI Cap. 29, § 8, p. 133 (Mexico, 1830).
7. Herrera, *Historia general*, decad. VII, cap. I, lib. 4, p. 126 (Madrid, 1726).

documents, prétend que les Comanais doivent à son emploi de conserver leurs dents en bon état et de se trouver à l'abri de toute espèce d'odontalgie. C'est une façon de voir dont nous lui laissons l'entière responsabilité.

En revanche, il en allait tout autrement pour les Othomiecs [1] du plateau d'Anahuac, qui étaient des têtes droites. Chez eux, les jeunes filles seules se teignaient les dents en noir. Nul doute d'ailleurs que cette étrange pratique n'ait été empruntée par l'Amérique du Nord équatoriale, soit à l'Extrême-Orient proprement dit, soit à l'archipel Malais, sinon, aux deux régions à la fois [2]. On la retrouve aussi bien au Siam [3], au Tonkin, qu'à Sumatra, [4] Java, Mindanao [5] et chez les Dayaks de Bornéo [6].

Les habitants de ces pays, craindraient en gardant leur râtelier, tel qu'ils le tiennent de la nature, de ressembler aux éléphants, chiens et autres animaux [7].

Pour éviter ce malheur, les jeunes gens des deux sexes, dès qu'ils ont suivant les pays, atteint l'âge de huit à quatorze ans, commencent à se noircir les dents avec un jus ou vernis végétal [8], et parfois avec une certaine poudre chinoise [9]. Une fois la substance tinctoriale appliquée, il faut rester plusieurs jours sans manger ni chiquer de bétel [10].

Dans la crainte de s'empoisonner, le patient se trouve réduit à ne prendre qu'un peu d'eau de thé ou quelque autre aliment liquide[11]. Pour se procurer cet agrément, les Annamites se bornent à se frotter la mâchoire avec du tabac réduit en poudre [12]. Il sera question plus loin de l'éléphant blanc, à défenses noires, rencontré par le prince siamois Phra-Ruang. L'existence de ces bizarres pratiques a été signalée également chez les insulaires de Formose, peuple de race malaise, mais là, elles revêtent un

1. Sahagun, *Historia general de las cosas* etc., t. III, lib. X, cap. 29.
2. L. de Rosny, *Etudes Asiatiques*, art. Siam, p. 169.
3. G. Dampier, *Nouveau voyage autour du Monde*, t. III, chap. III, p. 149.
4. Ibid., t. III, chap. VII, p. 156 ; Mme Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde*, chap. VI, p. 164.
5. G. Dampier, *Nouveau voyage*, t. II, chap. XII, p. 3.
6. Mme Ida Pfeiffer, *Mon second voyage*, etc., ch. VII, p. 54.
7. G. Dampier, *Nouveau voyage*, etc. t. III, chap. VII, p. 49.
8. *Etudes Asiatiques*, ubi suprà.
9. Mgr. Pullegoix, *Description du Royaume Thaï ou Siam*, t. I, chap. VII, p. 200 (Paris, 1854).
10. *Voyage au Siam des Pères Jésuites ; relation du P. Tachard*, liv. VI, p. 180 (Amsterdam, 1607).
11. Dampier, *Nouveau voyage*, ubi suprà.
12. M. Ch. Lemire, *Cochinchine française et royaume de Cambodge*, etc., ch. XXIV, p. 232 (Paris, 1869).

caractère assez spécial [1]. Chaque village indigène obéit à un ou plusieurs anciens qui, non seulement jugent les différends, mais encore assignent des récompenses aux plus méritants. L'une des plus recherchées consiste dans la permission de se teindre les dents en noir. C'est en quelque sorte, pour les gens de ce pays, l'équivalent de notre croix de la Légion d'honneur, ou du ruban porté à la boutonnière. Suivant toute apparence, une telle distinction doit être à peu près réservée exclusivement au sexe fort.

Il en va tout autrement dans d'autres contrées. Sans doute, la coloration des dents en noir existe aux îles Mariannes, ainsi qu'au Japon, mais seulement pour les femmes. Ce ne serait peut-être pas le seul motif que nous aurions d'admettre l'existence d'anciennes relations entre les insulaires du Nippon et les Mariannais [2]. Tant qu'elle est jeune fille, la Japonaise conserve son râtelier de la couleur que la nature lui a donnée. Vient-elle à se marier, aussitôt, on la voit s'appliquer la teinture en question, et cette opération demande ensuite à être renouvelée deux fois la semaine [3]. C'est, dit-on, une manière de prouver qu'elle renonce à la coquetterie et au désir de plaire. Aussi, les veuves qui n'ont plus de prétentions à cet égard, continuent-elles, tout comme les femmes mariées, à se peinturlurer la mâchoire.

Nous verrions là, une preuvè que cet usage n'est point indigène dans l'Archipel du Soleil-Levant, et qu'il a dû y être importé de régions plus méridionales. On sait à quel point l'influence malaise s'est fait sentir au Japon [4]. N'y a-t-il pas lieu même de penser qu'il doit son origine à l'emploi du *Siri* ou chique de bétel, si répandu chez les Indo-Chinois, Malais et même Hindous? Inutile de rappeler que le *Siri* s'obtient en coupant en quatre un fruit d'aréquier, dont les morceaux sont saupoudrés de chaux de coquillages, puis enveloppés dans une feuille de bétel (piper betle) [5]. Il a pour effet de donner aux dents, une teinte jaunâtre réellement peu agréable à l'œil. Ne serait-ce pas pour parer à cet inconvénient que l'on aura eu recours au noircissement maxillaire ? Ne voyons-nous pas, même chez nous, les personnes se livrant à certaines occupations salissantes, porter des vêtements de couleur très sombre et sur lesquels les

1. J. Lemare, *Histoire du Japon*, p. 198(*Histoire de l'île de Formose*. Paris, 1825), dans la *Bibliothèque du XIXe siècle*.

2. De Rienzi, *Océanie*, t. I, p. 392 (Paris, 1838), dans la collection de *l'Univers* de Firmin-Didot.

3. Rodolphe Lindau, *Un voyage autour du Japon*, chap. III, p. 46 (Paris, 1864) — Henri Schliemann, *La Chine et le Japon au temps présent*, p. 69 (Paris, 1867).

4. A. Lesson, *Légendes des îles Hawaï*, p. 51 (Niort, 1884) — *Races et langues du Japon*, p. 751 et 752 des *Notes et mémoires de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 2me partie (Ajaccio, 1901).

5. R. Tachard, *Voyage au Siam*, ubi suprà.

taches ne paraissent pas. Plus tard, la mode s'en sera mêlée. Se noircir les dents aura été une affaire de bon ton. De là, on sera passé chez les Formosans, spécialement à en faire une prérogative réservée aux plus dignes, et une marque d'honneur. Elle pouvait même être attribuée à certains animaux que l'on regardait comme sacrés. Voilà pourquoi l'éléphant blanc rencontré par Phra-ruang aurait été, dit la légende, orné de défenses noires, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Mais nous pouvons aller plus loin. La religion primitive du Japon paraît avoir, comme nous le signalions tout à l'heure, certaines tendances gynécocratiques [1]. Cela n'a-t-il pas suffi pour que la coloration des dents en noir, considérée dans une certaine mesure, comme signe d'excellence ou de suprématie, ait été réservé au sexe féminin. On reconnaissait ainsi sa primauté. L'explication tirée de la renonciation à la coquetterie aura été imaginée postérieurement, alors que le sens primitif de cette coutume était tombé en oubli.

Besoin n'est pas, croyons-nous, d'insister davantage sur la ressemblance qui éclate, à cet égard entre les populations du pays du Cumana et de la Nouvelle-Espagne et celles de l'Extrême-Orient. Cette pratique, assez insignifiante au premier abord, nous semble donc revêtir une véritable importance lorsqu'on l'étudie de plus près et surtout en tenant compte de son application à l'un ou à l'autre sexe. Elle fournit, à sa manière, un argument sérieux à la thèse d'anciennes communications entre les deux mondes. Sur ce point, les Othomies, Toltèques occidentaux ayant subi l'influence japonaise, suivirent la pratique en vigueur au Nippon. Au contraire, Huastèques et Cumanais, qui étaient des Orientaux, réservèrent, comme les Formosans et Indo-Chinois, ce modèle d'embellissement aux hommes. Le goût de la parure, une fois développé, l'on s'aperçut que d'autres nuances d'un ton plus gai pourraient avec avantage être substituées au noir. Voilà pourquoi, dit-on, les habitants de Macassar « se montrent fort curieux de peindre leurs dents, tantôt en noir, tantôt en vert, et le plus souvent en rouge [2] ».

On les frotte préalablement avec du jus de citron pour permettre à la teinture de prendre. Mais il s'agit ici visiblement d'un raffinement d'époque postérieure. Voilà sans doute pourquoi on ne le rencontre pas chez les populations du Nouveau-Monde.

Tout ceci bien entendu, nous pouvons clore ce long préambule et passer à l'étude comparée des légendes, laquelle fait l'objet essentiel du présent travail.

1 *La gynécocratie religieuse*, etc., p. 216 du *Congrès*, etc. *des Américanistes* (Paris, 1902).

2. *Description historique du royaume de Macaçar*, p. 102 (Ratisbonne, 1700).

§ I. — YAMA, DJEMSCHID ET QUETZALCOHUATL

L'importance du rôle assigné à ces trois personnages exige que nous commencions par eux notre essai de Folklore.

Yama est le dieu de la mort, le Pluton de la mythologie hindoue. Son nom signifie littéralement « le dompteur ». C'est en effet le monarque redoutable qui soumet le monde entier à ses lois. Néanmoins, le mot dont il s'agit possède en sanskrit un homophone ayant le sens de « jumeau ». Une confusion ne tarda pas à s'établir entre eux, et cela, dès l'époque des Védas [1]. Y verrons-nous un argument en faveur de l'opinion qui tend à rajeunir ces vénérables documents ? Quoi qu'il en soit, Yama, une fois affublé de ce titre, les sages de l'Inde durent chercher à le justifier. Voilà pourquoi on lui attribua un parèdre féminin, du nom de *Yami* [2], considéré comme sa propre sœur. Elle devint la personnification de la nuit tandis que son frère finissait par être confondu avec *Agni*, le génie du feu et le prêtre des dieux. Peut-être cette assimilation fut-elle une conséquence de l'usage de la crémation des cadavres, en vigueur chez les riverains de l'Indus et du Gange.

Du reste, Yami s'était mis en tête d'épouser son frère, lequel refuse de consentir à cette proposition, la jugeant peu morale. Les habitants de la péninsule Indostanique n'auraient-ils pas voulu, par ce récit, témoigner leur répulsion pour ces unions entre très proches parents, que les Iraniens à peu près seuls ont tenues pour licites [3].

En Perse, la sombre divinité achève de dépouiller son caractère funèbre. C'est le Yima ou Yima Kschaêta, litt. « Roi Yima » du Zend Avesta, ordinairement qualifié de « beau », Yim dans le Boundehesch, lequel lui donne Yimak pour sœur. Enfin *Yima Kschaêta* se trouve transformé en *Djemschid* dans le poème de Firdouci. Il devient une sorte de génie bienfaisant, de sauveur de l'humanité, puis de propagateur du Zoroastrisme. Fidèle à ses habitudes constantes d'evhemérisme, l'Homère Iranien ne le considère plus que comme le modèle et le plus puissant des souverains doué, il est vrai, de qualités surnaturelles. C'est à lui que le livre sacré des Mazdéens attribue l'érection de ce fameux enclos où il

1. Max Mueller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, trad. de M. M. g. Harris et Perrot, IIe leçon, p. 263 et 267 (Paris, 1860) ; *Rig-véda*, t. 66-4.

2. Ces deux noms de *Yama* se retrouveraient-ils par hasard de ceux de *Yang* et de *Yin* que les philosophes chinois emploient pour désigner chacun des deux principes mâle et femelle ? Bien entendu, nous n'oserions rien affirmer à cet égard.

3. Max Mueller, Ubi suprà, p. 261.

transporte les spécimens des diverses espèces végétales et animales, ainsi que des hommes et femmes destinés à repeupler le monde, après la destruction qu'amènent le grand hiver et la chute des neiges. Voilà, convenons-en, qui nous rappelle étrangement les récits bibliques concernant le fils de Lamekh et le déluge universel. Quant au Djemschid du Schahnameh, plusieurs de ces traits nous font songer au Salomon des légendes musulmanes. Ne nous vantent-elles pas, en effet, sa magnificence et l'empire par lui exercé sur les *Djins* ou malins esprits ? Firdouci nous représente le prince persan comme habile à découvrir les pierres précieuses qu'il sait distinguer des autres substances minérales. A ce mérite de lapidaire, fort apprécié des Levantins, il joint celui d'initiateur dans la voie de la civilisation. N'est-ce pas lui qui enseigne à ses sujets, outre la fabrication des armes, certaines industries de luxe, par exemple le tissage des étoffes de lin, de soie et du riche brocart? Grâce à ses connaissances en magie, Djemschid contraint les *diws* ou mauvais génies à mêler ensemble la terre et l'eau pour faire des briques et, de plus, à lui construire un trône tout incrusté de joyaux et s'élevant jusqu'à la voûte céleste. Comment ne pas reconnaître dans ces derniers détails, une réminiscence du récit de la Genèse concernant la tour de Babel, formée de briques, et destinée à toucher le ciel ?

Le règne du prince en question dura, affirme-t-on, trois ou, suivant d'autres, sept siècles, ce qui nous fait songer aux données de la Genèse concernant l'extrême longévité des anciens patriarches. En tout cas, on peut le considérer comme un véritable âge d'or pour l'Iran. Les hommes ne se trouvant plus alors tributaires de la maladie et de la mort, jouissaient de ces prérogatives que, d'après l'histoire sainte, le péché originel fit perdre à Adam et à sa postérité.

La trace d'emprunts aux livres des Juifs se manifeste encore dans ce que nous rapporte un savant russe, au sujet des dimensions du fameux enclos, fabriqué par Yima. Elles sont précisément les mêmes que celles indiquées par la Bible pour l'arche de Noë[1].

A tout ceci, rien d'étonnant. La rédaction définitive du Zend-Avesta ne paraît pas remonter plus haut que la période sassanide ou tout au plus, la fin de la dynastie arsacide, c'est-à-dire bien des siècles après la captivité de Babylone. Répandus, à partir de ce moment, dans les contrées de l'Est, les Juifs avaient eu largement le temps de donner aux habitants de ces régions quelque connaissance des écrits mosaïques. Cela dut aider, dans une certaine mesure, la transformation du Pluton de l'Inde en une sorte de contre-partie de Noë.

1. Cajetan Kossowicz, *Decem Sendavestae excerpta*, § 1, *Yimà*, p. 149 et suiv. (Paris, 1865).

Certaines circonstances physiques contribuèrent forcément à l'altération des antiques souvenirs. Fixés dans un pays dépourvu de ces grands cours d'eau qui amènent les inondations, mais où les hivers se montrent parfois assez rigoureux, les Persans furent naturellement amenés à remplacer le souvenir du déluge par celui d'une chute de neiges. Somme toute, l'Iran, véritable intermédiaire entre la région de l'Indus et de l'Asie Occidentale, constituait en quelque sorte le creuset où les éléments sémitiques et Indo-Européens durent venir fusionner.

Mais Djemschid ne se montre pas seulement ami du faste et propagateur des arts utiles, nous le voyons encore jouer le rôle d'administrateur et organiser la société sur de nouvelles bases. C'est lui qui répartit la nation en diverses classes. La première et la plus haute, c'était celle des *Amausian*, prêtres et docteurs.

Ensuite venaient les *Narousian* ou guerriers. Conviendrait-il de constater ici une imitation des castes de l'Inde, dont la première est celle des Brahmes ou prêtres ; la classe des guerriers ou *Kschattriyas* n'arrivant qu'après ? Malgré tant d'occupations, le souverain de l'Iran trouve encore moyen de satisfaire son goût pour les voyages. Cinquante années de sa vie seront consacrées à explorer les pays étrangers [1].

Toutefois, ce modèle des rois devait finir misérablement, et cela, par sa faute. Le poète persan fait précéder l'histoire de sa chute d'une longue dissertation sur l'instabilité des choses humaines. Elle nous est d'ailleurs racontée d'une façon un peu différente et avec plus amples détails par différents auteurs. Commençons, en tout cas, par la narration du *Schahnameh*.

Djemschid, y est-il dit, s'attira la colère céleste parce que s'étant figuré être dieu, il voulut se faire adorer comme tel. Cet excès d'orgueil devait, en effet, aux yeux d'un musulman, passer pour le plus irrémissible de tous les crimes [2] ?

Voici que le tout-puissant vient de susciter contre le coupable monarque un chef arabe du nom de *Zôhak*, identique au *Dâhak* du Boundehesch. Reconnaissons, dans cet être mythique, le *Aji-Dahâka* ou « serpent terrible » du Zend-Avesta, le *Ahi* des Hindous. C'était la personnification du nuage noir qui retient les eaux fécondantes de la pluie et les empêche de tomber sur le sol [3]. Rien d'étonnant à ce qu'on l'ait transformé, par

1. Firdouci, *Le livre des rois*, traduction de J. Mohl, t. I, l. 4, p. 63 et suivantes (Paris, 1838).

2. *Le livre des rois*, chap. v et suivants. M. Serge Larionoff, *Histoire du roi Djemschid et des Dews* (trad. du Persan), p. 59 et suivantes du *Journal Asiatique*, t. XIV, 8e série (Paris, 1889).

3. M. M. Bréal, *Hercule et Cacus ; Étude de mythologie comparée*, chap. VII, p. 130 (Paris, 1863).

suite, en un chef d'Arabes, ces envahisseurs ayant toujours été vus d'un fort mauvais œil par les Iraniens.

On ne nous dit pas, en tout cas, que Djemschid ait, un instant, songé à se défendre. Il se serait contenté de faire un retour sur lui-même, d'invoquer le ciel et de solliciter son pardon. Mais l'énormité de la faute commise rend inutile ce tardif repentir. Le temps de la miséricorde se trouve à jamais passé. En effet, Zôhak qui, sur le conseil d'Eblis, c'est-à-dire du diable en personne, avait déjà mis son propre frère à mort, en le précipitant dans une fosse, achève la conquête de l'Iran et contraint le prince détrôné à l'exil.

La version du Boundehesch plus complète à coup sûr, sinon plus primitive que les autres, montre *Yim* tendant de se mettre à l'abri des démons et sorciers au service de l'usurpateur. Pour atteindre ce but, il prend, tout comme Caïn fugitif, après son fratricide, la route de l'Orient. Sa sœur *Yimah* ou *Yimak* l'accompagne. Aussitôt les mauvais génies de donner la chasse au couple proscrit. Ils essaient, mais en vain, bien entendu, de le retrouver soit dans les enfers, soit sur terre, parmi les hommes ou les bêtes, dans les cités ou les montagnes. Ainsi traqués, *Yim* et sa compagne passent sept années consécutives en proie à la tristesse, réduits à la plus affreuse misère.

« Je pense », dit alors Dâhak, que *Yim* voyage dans « la région de l'Océan. » Un démon et une sorcière, ayant entendu ce propos, déclarent qu'ils sont prêts à aller à la découverte. Les voilà qui arrivent en courant dans le pays de l'eau de *Fir* et rencontrent ceux qu'ils cherchaient, couchés auprès d'une fontaine, dans un désert environné de montagnes. Le fugitif demande aux voyageurs : qui êtes-vous ? Le démon de répondre : Nous sommes des gens désireux, ainsi que toi, d'échapper aux mains des mauvais génies. Nous avons fui l'un d'eux et maintenant nous nous trouvons seuls. Donne-moi ta sœur en mariage. De mon côté, je te donnerai la mienne pour épouse. » Le prince détrôné, ignorant à qui il avait à faire, accepte la proposition.

De son union avec la sorcière naquirent l'ours, le singe, *gandarep* et *gôsûlar*. Quant à Yimak et à son mari, ils eurent pour postérité la tortue, le chat, le faucon, la grenouille, le charançon ainsi que d'autres êtres nuisibles [1]. N'oublions pas que, d'après les données primitives du dualisme persan, si l'on devait au bon principe personnifié par Ormuzd la création des animaux utiles, aussi bien que celle de l'homme, en revanche Ahriman passait pour l'auteur de tout ce qu'il y a d'incommode ou de malfaisant dans la nature, à commencer par les Diws pour finir par les mouches.

1. *The sacred books of the east*, vol. V (Pahlavi), *texts translated by* M. S. W. West, partie 1re, p. 87.

Cependant *Yimak*, ayant constaté la perversité de son époux, se décide à demander le divorce.

D'après une autre version, Ahriman finit par avoir pitié d'elle. Il le prouve en frappant à l'instant même un grand nombre de Diws, singulière occupation pour un chef des mauvais génies. La sorcière et le démon qui avaient trompé Yim sont précipités en enfer, et l'on constate une nôtable diminution dans le nombre des *Drujs*

D'autres enfin racontent les choses d'une façon tant soit peu différente, bien que non moins vraisemblable. Voici ce qui aurait eu lieu. Un jour que Yim et sa femme s'étaient enivrés pour avoir bu trop de vin, celle-ci changea de nature et revêtit celle de sa belle-sœur. Le prince détrôné, qui avait perdu la raison, s'unit charnellemt avec cette dernière, accomplissant ainsi, observe notre auteur, la bonne œuvre appelée *Khvâtudâd*. Le résultat en fut que beaucoup de démons périrent écrasés ou durent retourner dans le séjour infernal. Ne serait-on pas tenté de signaler ici une réminiscence de l'histoire de Loth et de ses filles, de même que dans le récit de la chute de Djemschid, un souvenir du châtiment d'Adam ? Mais nous ne voulons pas trop insister là-dessus.

Quoi qu'il en soit, un siècle se serait écoulé, d'après le *Schah-nameh*, à la suite de l'usurpation de *Zôhak*. Alors Djemschid rencontré par *Bivar* ou Ahriman (ou Eblis) sur le rivage de la mer de Chine, demande au Très-haut de l'envoyer dans une caverne avec sa sœur. Le creux d'un arbre leur fut, en conséquence, assigné pour asile. Zôhak et le génie pervers dont il se trouvait accompagné ignorent ce détail. Mais Eblis, plus perspicace, voit bien ce qui en est. S'étant fait apporter une scie par un menuisier de la localité, il se met à entailler l'arbre. A peine l'instrument s'est-il approché du corps de Djemschid, que le soleil disparaît. Zôhak, Eblis et Bivar étant revenus le lendemain, trouvent le même arbre intact. Les deux derniers personnages se décident à allumer un grand feu, ce qui cause la mort du malheureux fugitif. Dieu, qui ne lui avait pas encore pardonné, l'envoie en enfer pour mille ans avec les Diws. Zarathust (Zoroastre) intervient alors en faveur du patient et obtient qu'il soit logé dans le *Hâmistakhân* ou purgatoire. Ne fallait-il pas lui savoir gré du zèle, jadis par lui déployé, à répandre la religion mazdéenne ? Djemschid, après avoir passé mille autres années dans ce lieu d'épreuves, est enfin admis au *garathman* ou ciel supérieur. Là il jouira d'un bonheur éternel et sans égal. M. Larioneff fait remarquer à quel point ces récits, tout comme ceux des écrivains arabes, inspirés par le Talmud, rappellent les légendes relatives aux trépas d'Isaïe, ainsi que de Zacharie [1].

1. *Zend-Avesta* (trad. de M. Darmesteter), partie II, p. 297 ; *Tabari*, Chronique

Effectivement, d'après la chronique de Tabari, Joakim, roi de Juda et successeur d'Ammon, s'était laissé aller à commettre le mal avec toute sa nation. Isaïe entreprend, mais vainement, la conversion du roi coupable. Menacé de mort, le prophète se cache dans le creux d'un arbre. Toutefois, la présence de l'homme de Dieu est révélée par un pan de son manteau, resté en dehors. Eblis saisissant ce morceau de vêtement fait scier l'arbre et le prophète tout ensemble. On nous rapporte à peu près la même chose au sujet du prophète Zacharie.

Ajoutons que Djemschid laissait deux filles renommées pour leur grâce et leur beauté. Après s'être débarrassé de leur frère, Zôhak les contraint à devenir ses maîtresses. Cependant, le ciel qui a si sévèrement châtié le vieux monarque, n'entend pas laisser son meurtrier impuni. Voici donc ce qui arriva. En ce temps-là, dit-on, les hommes se contentaient, ainsi que l'avaient fait les prédécesseurs de Noë, d'après la Genèse, et comme le font encore aujourd'hui certaines fractions de la société hindoue, d'une nourriture purement végétale. Ils ne cherchaient point, dans l'immolation de bêtes innocentes, un moyen de satisfaire leur sensualité ou leur appétit. Non seulement la viande, mais tout produit animal passait alors pour impur [1].

Désireux d'entraîner Zôhak à de nouveaux forfaits, Eblis s'efforce de gagner la confiance de l'usurpateur en flattant sa gourmandise. Il s'offre à lui comme cuisinier, et une fois accepté en cette qualité, fait aussitôt avaler au tyran un jaune d'œuf. Le lendemain, Zôhak goûtera d'un plat composé de perdrix et de faisans. Enfin, le jour d'après, on lui présente un ragoût de chair d'agneau et d'oiseaux. Cela fait, le diable demande au chef arabe, en récompense de ses bons et loyaux services, la permission de le baiser entre les deux épaules. L'usurpateur a l'imprudence d'y consentir. Aussitôt, de la partie de son corps effleurée par les lèvres du malin esprit, sortent deux serpents noirs qui lui causent d'horribles souffrances. En vain Zôhak les fait couper à ras de son dos, les monstres reparaissent à l'instant. Après avoir épuisé l'art de la médecine, l'infortuné se décide à suivre le conseil qu'on lui donne. C'est de nourrir les

(trad. de M. Zottenberg), 1re partie, p. 498 et 551 ; *Le Talmud* (trad. de M. M. Schwab), t. IX, p. 49.

1. Il en est ainsi même actuellement dans plusieurs pays Bouddhistes. On sait l'histoire du voyageur anglais qui, arrivé au Siam sous prétexte d'étudier la loi de Çakya-mouni, avait dû renoncer à l'usage de toute nourriture carnée. Le malheureux se rabattait sur les œufs dont il faisait une grande consommation. Vainement le monarque Siamois s'efforça de lui faire comprendre qu'en agissant de la sorte, il s'exposait à renaître perroquet dans le cours d'une vie ultérieure et qu'il serait condamné à passer son temps à attraper des mouches.

reptiles de cervelles humaines. Ainsi rassasiés, sans doute ils finiront par laisser Zôhak en repos.

Deux jeunes gens destinés à servir de pâture aux monstres réussissent à s'esquiver ; gagnant les régions occidentales, ils y donnent naissance à la nation altière et sauvage des Kurdes. Leur père, le forgeron *Kavek*, arbore son tablier comme étendard de la révolte. Alors apparaît Féridoun de la famille de Djemschid et forme Evhémerisée de l'Avestique *Thraêtona*. Il était fils d'un personnage, mort lui-même victime de la cruauté du tyran. Condamné à être dévoré par les serpents, il recourt, de son côté, à la fuite et mène longtemps une vie errante. Enfin les circonstances étant devenues plus favorables, le héros lève une armée. Grâce au concours des enfants du forgeron, il bat les troupes de Zôhak, fait ce dernier prisonnier et l'enferme dans une caverne de mont Damavend [1].

Ce que nous venons de dire permet de constater dans l'histoire de Djemschid, un mélange d'anciens éléments Aryas, avec d'autres pris, soit à la Bible, soit au Coran, soit même à bien d'autres sources encore, mais amalgamés d'une façon singulièrement fantaisiste. Nous pouvons même aller plus loin et reconstituer certains traits d'une légende iranienne archaïque, et où les emprunts à nos livres saints apparaissent bien davantage accusés.

Quelques indications à cet égard ont déjà été fournies dans un précédent travail, mais nous aurons à y revenir dans la suite du mémoire [2]. Bornons-nous, pour l'instant, à certains détails dont l'importance n'est guère contestable.

Les souvenirs relatifs au déluge et surtout à la tour de Babel apparaissent passablement altérés chez les écrivains de la Perse. Nul doute cependant qu'antérieurement à la rédaction définitive du Zend-Avesta, les récits mosaïques concernant ces événements n'aient été connus dans l'Iran. C'est sans doute par ce pays qu'ils ont pu se répandre sur les rives du Gange, en attendant qu'ils fussent portés plus loin encore. Ce qui est certain, c'est que la tradition diluvienne se trouve, chez les Hindous, associée, non seulement à celle de Manou, mais encore à Yama lui-même. Or, ce dernier doit être incontestablement considéré comme le prototype du Yima iranien, aussi bien que de Djemschid [3].

N'a-t-on pas d'ailleurs tout lieu de croire qu'à l'origine, c'était ce dernier et non Zôhak que l'on accusait d'intempérance. Le monarque ira-

1. *Le livre des rois*, chap. VI, p. 31 et suivantes.

2. *Djemschid et Quetzalcohuatl ; l'histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*, p. 203 et suivantes, du t. des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1875).

3. F. Nève, *La tradition indienne du Déluge dans sa forme la plus ancienne*, p. 47 et suiv. des *Annales de Philosophie Chrétienne*, t. III, 4e série, p. 47, 98, 185 et 256.

nien aurait été châtié pour avoir, tout comme le restaurateur du genre humain, trop aimé le jus de la treille. Plus tard seulement, sous l'influence des idées musulmanes, on aura vu, dans la chute, la punition de cet orgueil extrême qui le portait à se faire adorer comme un dieu. L'étude comparée des légendes de la Nouvelle-Espagne avec celle du monarque en question a fourni, croyons-nous, de nouveaux arguments en faveur de notre manière de voir.

Que les récits concernant Djemschid aient été plus tard transportés dans la vallée du Gange, c'est ce que l'on ne saurait guère contester. Voici, par exemple, ce que racontent les habitants du district de Lûdiana, lequel fait partie du Penjab et se trouve borné par la Suttledge. Jadis régnait dans la ville aujourd'hui ruinée de Sunset, un cruel tyran du nom de *Râja Mang gond* ou *Panvar*. Affligé d'un ulcère, il crut que l'usage de la chair humaine pourrait calmer ses souffrances. Aussi, ordonna-t-il que chaque maison de la ville lui fournît tour à tour un patient à immoler. Certain jour, les nains envoyés par le monarque s'adressèrent à la veuve d'un Brahme, dont l'enfant unique était un petit garçon d'environ dix ans. Ils allaient saisir cette innocente victime lorsque les larmes de la mère excitèrent la compassion d'un haut personnage du nom de *Schah-qath*. Celui-ci, après avoir vainement tenté d'attendrir les satellites, fait serment qu'en punition de leur crime, aucun d'eux ne rentrera plus dans sa maison. En effet, les nains, à peine leur besogne terminée, se mettent-ils en route pour Sunset, ils ne peuvent que constater la disparition de la cité, aussi bien que du roi lui-même. On a cru retrouver, dans ce récit, une allusion au souvenir de quelque tremblement de terre ayant amené la ruine de la ville en question [1].

Peut-être même, ce trait de l'enfant mis à mort sur l'ordre de *Râja-mang* nous ferait-il songer au massacre des innocents, prescrit par Hérode. Toutefois, l'on n'oserait se montrer affirmatif à cet égard. En tout cas, l'emprunt du reste de la légende à celle de Zôhak semble indubitable.

Nous savons la tendance constante des Hindous à s'approprier, tout en les habillant à leur guise, les récits d'origine étrangère [2]. Nous ne serions même pas trop surpris que ce que rapportent les poètes des bords du Gange, relativement aux splendeurs du trône d'un de leurs plus célèbres souverains, n'ait été inspiré par un passage du Schah-nameh, déjà mentionné plus haut. L'illustre Vikrâmaditya, personnage parfaite-

1. W. Talbot, *The district of Lûdiana*, p. 83 et suiv. du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1re partie, no 2 (Calcutta, 1839).

2. *Le Folklore dans les deux mondes : Une légende cosmogonique*, p. 66 du t. XXIII, 8me de la nouvelle série des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1894).

ment historique, mais dont, par la suite, on s'est plu à faire une sorte de demi-dieu, possédait un siège royal magnifique et propre à faire envie à Djemschid lui-même. Il aurait été porté, ajoutent les narrateurs, par trente-deux *Apsarâs* ou danseuses célestes [1].

Avant, néanmoins, de franchir le Pacifique, parlons d'une légende, peut-être d'abord réellement étrangère à celle de Djemschid, mais qui, portée plus tard au Mexique, comme les précédentes, a fini par s'incorporer aussi bien que ces dernières, à l'histoire des Quetzalcohuas. De pareils cas de tératologie folklorique sont, à coup sûr, plus fréquents qu'on ne supposerait de prime abord. Une des grandes épopées de l'Inde parle de l'horrible famine causée par la sécheresse et qui désolait le royaume des Angas. C'était la punition de certaine faute jadis commise par son souverain *Laumapâda*.

Le seul moyen de combattre le fléau, c'était d'envoyer chercher un jeune ascète, de haute vertu, appelé *Rishyaçringa*, et qui avait pour père le fameux pénitent *Vibhandâka* de la race des Kaçyapides. Une prophétie annonçait que sitôt Rishyaçringa arrivé dans la capitale des Angas, la pluie tomberait à torrents. Le difficile toutefois, c'était d'obtenir ce résultat. On avait à craindre la colère paternelle, laquelle pouvait tout empêcher. Voici donc quel plan fut adopté.

De jolies et gracieuses bayadères sont embarquées sur des radeaux, chargés d'arbres odoriférants, de boissons embaumées, de fruits savoureux [2]. Elles se tapissent parmi les lianes et les broussailles de la forêt, afin d'éviter la rencontre du vieux Kaçyapide. A peine celui-ci fut-il sorti pour vaquer à ses œuvres de mortification, que les danseuses sacrées se présentent devant son fils.

Le narrateur fait une longue description des artifices qu'elles emploient pour le séduire. Elles lui font notamment manger, à son insu, des confitures façonnées en forme de fruits, et dont l'usage lui était interdit par sa règle. Le lendemain, ces séductrices donnent un rendez-vous au fils du vieux solitaire. Cependant, sitôt ce dernier de retour, le jeune homme lui raconte tout ce qui s'était passé. « Les démons prennent une « forme séduisante pour la ruine de la pénitence », se contente de répondre

1. M. J. Fergusson, *An Indian chronology*, p. 99 du *Journal of the royal society of Great-Britain and Ireland* (London, 1899).

2. Cela ne nous fait-il pas un peu songer à la merveilleuse galère montée par Cléopâtre et sa suite, se rendant à l'entrevue exigée par Antoine. Verrons-nous la trace d'un emprunt ou interpolation de la part du poète Hindou ? N'a-t-on pas affaire à une simple coïncidence ? Cela est fort possible ; car placer la rédaction définitive du Ramâyana après l'époque de César semblerait, au premier coup d'œil, bien hardi.

Vibhandâka. Cependant, voici que les bayadères parviennent à faire monter Rishyaçringa sur leur bateau et le mènent à la capitale.

Aussitôt éclate une formidable averse. Le père du jeune religieux prend son parti de tous ces événements, les jugeant voulus par les dieux. Laumapâda, pour témoigner sa reconnaissance, fait épouser à Rishyaçringa la princesse Cansa, fille de Daçaratha, roi d'Ayodhya, qu'il avait adoptée. Le nouveau marié se rend alors à la cour du roi en question, dont le poète vante la gloire et la grandeur. Il était, nous dit-on, semblable aux quatorze dieux et très versé dans la connaissance des Védas. Ses sujets, comme ceux de Djemschid, coulaient leur vie au sein de la joie et de l'abondance. Il n'y en avait pas, ajoute Valmîki, d'indigents dans ses États qui ne possédassent des pendeloques, des bouquets de plumes et des bijoux étincelants. Le seul chagrin de ce prince, si plein de mérites, c'était de ne point avoir d'enfant mâle.

Sur l'avis de Soumantra, le plus sage de ses conseillers, il s'adresse à Rishyaçringa, lequel, au moyen d'une offrande de beurre clarifié, obtient pour Daçaratha la faveur si ardemment souhaitée [1].

Nous pouvons maintenant passer à l'étude des légendes de la Nouvelle-Espagne, concernant *Quetzalcohuatl* ou plutôt les Quetzalcohuas. L'on s'efforcera d'établir les preuves de l'emprunt fait par elles aux récits asiatiques. Remarquons tout d'abord les sens variés de ce terme de Quetzalcohuatl, chez les Mexicains. C'est tout d'abord celui d'une déité bienfaisante, la personnification du vent qui, chassant les nuages devant lui, amène la pluie. A ce titre, il devient, comme le remarque L. Angrand, l'emblème de l'aptitude à la fécondation [2].

Parfois, ce nom se trouve donné à des personnes ayant eu une existence semi-historique, tels que le premier civilisateur des rives du Tabasco et de l'Uzumacinta et le fameux pontife roi de Tollan. Plus tard, enfin et jusqu'au moment de la conquête espagnole, on l'emploie comme titre d'un des membres les plus importants du sacerdoce indigène [3]. Somme toute, *Quetzalcohualt* a, comme sens littéral, celui de « serpent quetzal, serpent emplumé ».

Effectivement, le dieu est parfois représenté sous la forme d'un ophidien. Toutefois, son nom possède aussi une valeur métaphorique différente, mais connue des initiés et correspond à « beau jumeau ». Le *Quetzal* ou *Pha-*

1. *Ramâyana, poème Sanskrit de Valmiki*, mis en français par Hippolyte Fauche, t. I, chap. VI, VIII, IX et X, p. 62 et suiv. (Paris, 1854).

2. L. Angrand, *Notes manuscrites.*

3. Abbé Brasseur, *Recherches sur Palenqué*, ch. III, p. 40 ; ch. V, p. 59. — Sahagun, *Historia de las cosas de N. España*, lib. I, cap. V.

romacrus [1] *mocinno* est, comme l'on sait, un magnifique oiseau, devenu aujourd'hui assez rare et spécial aux régions les plus chaudes de la Nouvelle-Espagne. Son plumage, d'un vert doré, servait à confectionner des parures d'un prix inestimable. Aussi *Quetzal* devenait-il l'équivalent de nos adjectifs « beau, splendide ». On l'employait souvent pour les noms de femmes tels que *Quetzalxochitl*, litt. « fleur de quetzal, belle fleur », *Quetzalpetlatl*, « natte de quetzal, belle natte ».

D'autre part, *Cohuatl* ou *Coatl*, outre le sens de « serpent », avait aussi celui de « Jumeau ». Telle est la valeur spéciale de *Coate* [2] dans l'espagnol parlé au Mexique. Un tel changement de valeur serait le résultat d'une croyance populaire. Plusieurs prétendent, en effet, que chez ces reptiles, la femelle pond toujours deux œufs, dont l'un doit donner naissance à un mâle, et l'autre à un produit du sexe opposé. Ceci est sans doute d'ailleurs aussi peu fondé que ce qui est raconté de la vipère : ses petits, prétend-on, la tuent en naissant, puisqu'alors, ils lui déchirent le ventre. Mais les serpents sont, peut-être, de tous les animaux, ceux sur le compte desquels on s'est plu à débiter le plus de fables. Pour nous résumer, Quetzalcohuatl serait donc qualifié à la fois de *pulcher* comme l'iranien Yima et de *gemellus* ainsi que l'hindou Yama, prototype de ce dernier. Il y a là, au point de vue étymologique, une ressemblance frappante. Nous avons d'autant plus de motifs pour ne pas l'attribuer au pur hasard, que de biens nombreux points de contact peuvent être signalés entre les légendes.

Nous avons constaté le caractère de personnages diluviens, attribué à Yima, qui serait d'ailleurs tout à la fois l'Adam, le Noé, même le Salomon de l'Iran. Il n'en va pas autrement pour le premier des Quetzalcohuas. On le regarde comme le chef suprême des vingt ou plutôt des dix-neuf génies ou princes mythiques, qui abordèrent, soit à Panuco, soit, d'après une autre version, à Xicalanco. Sept seulement de ces derniers, parmi lesquels, naturellement, Quetzalcohuatl, échappent à la grande inondation en se retirant dans des grottes. Les treize autres périssent noyés. Remarquons que ce nombre 20 est précisément celui des jours composant chacun des dix-huit mois du calendrier Toltèque. Par contre, treize figures constituent le nombre des hiéroglyphes formant chacune des quatre indications, dont se compose le petit cycle de cinquante-deux ans [3].

1. Dr Seler, *L'orfèvrerie des anciens Mexicains*, etc., p. 441 et suiv. du compte rendu de la 3e session du *Congrès des Américanistes* (Paris, 1892).

2. Veytia, *Historia antigua de Mejico*, t. I, cap. XIV, p. 191 et suiv. (Mejico, 1836).

3. *Des couleurs considérées comme symboles ; des points de l'horizon, chez les peuples*

L'on ne saurait douter, par suite, de la valeur astronomique à attribuer aux suivants du héros civilisateur.

Une difficulté toutefois se présente, au sujet de laquelle nous croyons indispensable de dire quelques mots. Le calendrier en question, de l'avis des narrateurs, aurait été imaginé par les populations se rattachant au courant Toltèque Occidental. Cela ressort, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de ce fait que son invention aurait eu lieu dans le pays de *Huéhué-Tlapallan*, ancien berceau de la race mexicaine proprement dite. Comment se fait-il donc qu'il y soit fait allusion dans la légende du premier Quetzal cohuatl, lequel était, sans aucun doute, un Oriental ?

Les hommes de civilisation floridienne devaient plutôt avoir, ainsi que la plupart des autres nations des deux hémisphères, une année de douze mois formés chacun d'environ trente jours. C'est cette dernière que nous retrouvons chez les Quichuas de l'époque incacique [1] et l'on rencontre des traces de son emploi chez les Mayas du Yucatan à l'époque où ils n'avaient point encore adopté le mode de comput des Toltèques Occidentaux [2].

A quelle époque cet emprunt aurait-il eu lieu ? Nous ne saurions le dire, mais il pourrait bien avoir été assez ancien. Si Motolina place à la seconde moitié du premier siècle de notre ère l'arrivée du premier Quetzalcohuatl, chef des Toltèques Orientaux sur les rives de l'Uzumacinta, celle des Occidentaux dans le Sud-Ouest de la Nouvelle-Espagne serait tout au moins contemporaine.

Effectivement, un auteur indigène, qui écrivait peu après la conquête espagnole, parle, d'après le mémorial de Colhuacan, du débarquement des Chichimèques à Aztlan en l'an 50 ou peut-être 49 après Jésus-Christ [3].

Nul doute qu'ici, ce nom ethnique ne s'applique à des populations de race mexicaine et, par suite, se rattachant au courant Occidental.

Les Chichimèques véritables ou Téo-Chichimèques, litt. « divins Chichimèques », lesquels n'étaient apparentés aux Mexicains ni par la langue, ni par le sang, n'apparaissent sur le plateau d'Anahuac qu'un millier d'années plus tard, à savoir vers le milieu du XIe siècle de notre ère [4].

du Nouveau-Monde, p. 150 et suiv. du t. VIII des *Actes de la Société philologique* (Alençon, 1879).

1. Desjardins, *Le Pérou avant la conquête espagnole.*

2. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenqué*, chap. v, p. 50.

3. Chimalpahin, *Annales* publiées par Remi-Siméon, Introduction, page xxx (Paris, 1889). — Abbé Brasseur de Bourbourg, *Essai historique sur les sources de la philologie mexicaine*, p. 66 du t. II de la *Revue Orientale et Mexicaine* (Paris, 1859).

4. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*, etc., l. I, ch. IV, p. 402.

On a sans doute varié sur la situation réelle de ce pays d'Aztlan. Veytia le place dans la partie la plus septentrionale du Mexique, au-dessus des provinces de Sonora et de Sinaloa. L'abbé Brasseur croit plutôt qu'il se devait trouver dans la péninsule californienne. Orozco Berra identifierait plutôt cette mystérieuse contrée avec l'île de Mexcalla, dans la lagune de Chapalla, et l'étude de la mappe relative à la migration des Aztèques semblerait bien lui donner raison. Telle est, du reste, la façon de voir d'un savant américaniste contemporain et nous ne demandons pas mieux que de nous y ranger [1].

Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que les ancêtres de la nation quichua, partis du Sud-Est des États-Unis, pour gagner l'Amérique Méridionale, aient gardé leur calendrier primitif [2]. Ils ne se trouvaient pas effectivement en contact trop étroit avec les populations de civilisation nahuatle.

S'étonnera-t-on maintenant que le souvenir du déluge, qui apparaît si altéré dans les plus anciens monuments à nous parvenus de l'antique littérature mazdéenne, se soit bien plus fidèlement conservé au Mexique ?

Ne faut-il pas tenir compte de considérations topographiques et géodésiques. En Perse, nous l'avons déjà vu, les cours d'eau sont généralement peu importants et ils ne sauraient exercer leurs ravages au loin.

Il en allait tout autrement dans le Sud-Est de la Nouvelle-Espagne. La tradition d'une grande inondation s'y trouvait, pour ainsi dire, constamment rappelée par le spectacle des débordements annuels du Tabasco et de l'Uzumacinta [3]. Ils ne sont pas, à proportion, moins considérables que ceux du Nil ou de l'Euphrate.

En tout cas, s'il est un épisode qui se rattache au souvenir de la grande catastrophe, c'est bien celui de la tour de Babel. Les vieux compilateurs Iraniens, ayant laissé le premier dans l'ombre, nous disent naturellement assez peu de chose du second. A peine y rencontrerait-on une allusion dans le récit concernant les diws occupés à mêler la terre et l'eau pour façonner des briques ou le trône de Djemschid, lequel s'élevait jusqu'au ciel. Au contraire, la fameuse tour joue un rôle important dans le Folklore du Mexique. Le géant *Xelhua*, litt « le Cholultèque », et surnommé « l'architecte », était l'un des sept chefs qui échappèrent à l'inondation.

Celle-ci à peine terminée, il abandonna la montagne de Tlaloc, laquelle lui avait servi de refuge. Une fois arrivé sur la terre ferme et accompagné de ses frères, on le voit entreprendre la construction de la grande pyra-

1. M.A.Génin, *Notes d'archéologie Mexicaine*, p. 3 du t. III du *Journal de la Société des Américanistes de Paris* (en note), Paris, 1901.

2. L. Angrand, *Notes manuscrites.*

3. *Recherches sur les ruines de Palenqué*, ch. III, p. 40.

mide de Cholulan. C'était en souvenir de l'éminence qu'il venait de quitter. On aperçoit aujourd'hui encore sur la route qui mène de Puebla à Mexico, les ruines de cet édifice, entièrement composé de briques, d'adaube et de pierres, et formant quatre assises qu'actuellement on a peine à distinguer. En ce qui concerne les briques, elles furent amenées, disent les annalistes indigènes, de la province de Tlalmanalco, au pied du Mont Cocotl. Le transport s'opérait à dos d'homme, depuis cette région, jusqu'à Cholulan. Toutefois, les dieux éprouvèrent le même sentiment d'irritation que le Très-haut, d'après le récit mosaïque, à la vue de ce monument destiné à s'élever jusqu'au ciel. Ils le frappèrent de la foudre, et beaucoup des ouvriers qui y travaillaient périrent. Plus tard, au lieu de songer à l'achever, on se contenta d'élever sur son sommet un temple à Quetzalohuatl, vénéré comme dieu de l'air et du vent [1].

Duran, dans son histoire restée longtemps manuscrite, nous donne d'autres détails qui achèvent de faire ressortir la parenté du récit mexicain avec ceux de la Bible et d'autres peuples de l'Asie Orientale. Voici, textuellement, ce que rapporte cet auteur :

« Aussitôt que le soleil et la lune eurent dissipé les ténèbres, quelques hommes parurent. C'étaient des géants difformes qui se partagèrent en deux groupes, se dirigeant l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, jusqu'à ce que la mer les arrêtât. Ils voulaient considérer le lever de l'astre du jour, aussi bien que son coucher. Obligés de revenir sur leurs pas, on les voit s'arrêter à l'endroit appelé *Iztac cal ini neminian*, c'est-à-dire « demeure de la vie blanche ou civilisée ». Afin de s'élever jusqu'au soleil, ils décident d'ériger une tour, dont les matériaux consisteront spécialement en terre glaise et en bitume, et se mettent résolument à l'œuvre. Le Seigneur d'en haut dit alors aux autres divinités : « Avez-vous remarqué comme les habitants de la terre ont « construit un édifice si haut, si superbe, pour atteindre jusqu'ici, char- « més qu'ils sont de la lumière du soleil et de sa beauté. Venez, con- « fondez-les, car il n'est pas juste que des mortels, vivant dans la chair, « se mêlent à nous. » Aussitôt, les dieux prennent leur route vers les quatre points de l'horizon, et bouleversent, par la foudre, l'œuvre des géants. Ceux-ci, épouvantés, s'enfuient dans toutes les directions [2]. »

Ne croirait-on pas lire ici le texte même de la Genèse ? Nul doute, cependant, que cette légende ne soit antérieure à la découverte. Du reste, elle fut portée dans les régions du Sud-Est.

1. Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 31 et 32 (Paris, 1813). — Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*, etc., t. I, liv. 3me, ch. III, p. 301 et suiv. (Pièces justificatives).

2. *Histoire des nations civilisées*, t. I, p. 433 (Pièces justificatives).

Il sera question, tout à l'heure, du fameux édifice que visita Votan et auprès duquel Dieu donna à chaque famille son langage particulier. En tout cas, on peut se demander si elle fut répandue du Mexique par le nord, ou par la mer des Antilles, ou par les deux côtés à la fois, car nous la retrouvons effectivement sous une forme peut-être un peu plus archaïque chez les Choctaws de la Louisiane, qui appartenaient, eux aussi, au courant Floridien à tête plate. D'après ces Indiens, les premiers hommes que créa le *Grand Esprit d'en haut* parlaient tous le Choctaw, regardé comme la langue primitive.

A un certain moment, ces mortels, émerveillés du spectacle que leur offraient les nuages, aussi bien que la voûte azurée, se résolurent à élever un édifice, ou plutôt une montagne artificielle montant jusqu'au ciel. Trois jours de suite, ils se mettent à l'œuvre, entassant les uns sur les autres des quartiers de roc.

Chaque nuit, un vent violent s'élevait qui dispersait les matériaux entassés avec tant de peine. Les hommes n'étaient pas tués, il est vrai, mais le travail se trouvait à recommencer. Enfin, au bout d'un certain laps de temps, nos architectes constatent, non sans stupeur, qu'ils ne parlent plus le même idiome et ont cessé de s'entendre. Ils se dispersent donc, qui au nord, qui à l'est, les autres à l'ouest. On ne nous parle pas du sud. C'est là sans doute que, seul, resta un petit noyau d'individus, conservant l'idiome originel.

Ainsi ces Louisianais expliquent le grand nombre des tribus et leurs parlers différents [1]. Du reste, l'origine exotique de cette légende ne saurait faire de doute, et l'on ne supposera pas qu'elle ait pris naissance en Amérique. Il nous est même possible de tracer son itinéraire, avec un degré suffisant de probabilité.

Les régions de l'Asie Occidentale furent, suivant toute apparence, son berceau. De là, elle sera passée dans l'Extrême-Orient, où nous la retrouvons vivante aujourd'hui encore. Plus tard, des colons, peut-être Indo-Chinois, l'auront transportée sur la rive opposée du Pacifique. C'est ce que nous allons essayer tout à l'heure d'établir.

Contentons-nous, pour le moment, de rappeler sa présence beaucoup plus à l'Ouest que la Louisiane, c'est-à-dire chez les Mandanes, dont le domaine s'étendait jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Eux aussi, nous parlent d'une tour que leur premier chef aurait fait construire sur une hauteur, afin de mettre les hommes à l'abri de la grande inondation. Beaucoup lui durent leur salut, les autres périrent noyés [2].

1. M. D. Bushnell, *The Choctaws of Bayou Lacombe* (*Création myth.*, p. 20 du t. XLVIII du *Bureau of American Ethnology* (Washington, 1903).

2. Prince de Wied-Neuwied, *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, t. II, ch. xxv, p. 430 (Paris, 1841).

Nous croyons reconnaître dans ce récit une confusion entre le souvenir de l'arche de Noé et celui de la Tour de Babel.

Passons maintenant aux traditions des Kariengs, peuple demi-sauvage, habitant au Sud-Ouest du royaume de Siam. Suivant eux, au temps de *Klé-Pha-ou* et de son épouse, *Pan-dan-man*, descendants, à la vingt-huitième génération, de *Aï-re-baï*, leur Adam, et de *Kaï-Kié* sa compagne, les hommes résolurent d'élever une pagode aussi haute que le ciel. Bientôt, on se mit à l'œuvre et l'édifice fut construit dans le pays des *Kariengs* rouges, avec lesquels les autres tribus de même race vivaient en commun à cette époque. Déjà le temple était parvenu à la moitié de sa hauteur, lorsque Dieu descendit du ciel. Il confondit le langage de toutes ces populations de telle sorte qu'elles ne pouvaient plus se comprendre les unes les autres. C'est ce qui les décida à se séparer. *Than-man-raï* père de la nation *Gaï-Kho* accompagné de huit chefs, se dirigea du côté du soleil levant, pour s'établir enfin dans la vallée de *Sipang* [1].

Ce dernier trait ne nous fait-il pas songer aux sept compagnons de Quetzalcohualt sauvés du déluge ? Quant au nom d'*Aïre-baï*, donné par les Ka-riengs au premier homme, on pourrait être tenté d'y voir une corruption du sanskrit *Aïravâta*, qui désigne à la fois le prince des serpents et l'un des éléphants présidant à la région de l'Est [2].

Une légende analogue a cours chez les *Sgaws*, autre population indo-chinoise, vivant dans le voisinage des précédents. Ils comptent trente générations depuis le temps de *Tha-naï* ; l'auteur de la race humaine et de son épouse *Eu* jusqu'à l'érection du monument en question [3]. On peut se demander si ces termes *Tha-naï* et *Eu* ne sont pas simplement une corruption de l'hébreu *Adam*, littéral : « Le rouge, l'illustre » ou « l'homme formé d'une argile rouge » et *Euah* ou Ève.

En tout cas, ces récits peuvent être assez anciens chez les peuples en question. Leur point de départ n'en doit pas moins être certainement cherché dans l'Asie Occidentale.

Le passage de la Genèse concernant ce monument mystérieux est trop connu pour que nous ayons besoin de le reproduire ici.

L'on peut citer d'autres écrivains, lesquels nous donnent à son sujet des détails étrangers au texte biblique, mais connus des tribus américaines. L'historien Josèphe, sur l'autorité de la Sibylle, rapporte ce qui

1. R. P. Masson, *On Dwelling works of arts, dwellings of the Karengs*, p. 164 du *Journal of the asiatic society of Bengal* (1868).

2. *De la symbolique des points de l'espace chez les Hindous*, p. 169 du t. I de la *Revue de philologie et d'ethnographie* publiée par M. de Ujfalvy (Paris, 1874).

3. B. P. Masson, *On dwellings* etc., *of the Karengs*, p. 163, ubi supra.

suit : « Les hommes n'ayant encore qu'un seul langage, entreprirent d'ériger une tour prodigieusement élevée, comme s'ils eussent dû s'en servir, en guise de degrés pour escalader le ciel. Toutefois, les dieux irrités, ayant lâché contre cet édifice des vents et des tempêtes, le renversèrent et donnèrent à chaque peuple un langage particulier [1]. » Eusèbe, de son côté, cite la même Sibylle, ainsi qu'Eupolème et Abidène. Voici ce qu'il rapporte d'après ce dernier auteur : « Il y en a qui disent que les premiers hommes, nés de la terre, fiers de leur force, et de la grandeur de leur taille, ne se contentant pas de se croire au-dessus de Dieu, entreprirent même de construire une tour d'une merveilleuse hauteur, là où est aujourd'hui Babylone. Mais lorsque le monument était prêt de toucher au ciel, les dieux, par le moyen des vents, le renversèrent sur la tête de ceux qui l'avaient élevé, et, de ses ruines, on bâtit ensuite la ville de Babylone [2]. »

Eupolème, d'ailleurs, confirme les assertions du précédent auteur, en donnant comme de véritables géants, échappés au déluge, les constructeurs de l'édifice en question.

Celui-ci, une fois détruit, ils se seraient répandus dans les diverses parties du monde.

En tout cas, ces récits, qui ne sont visiblement empruntés que d'une façon assez indirecte à nos livres saints, ne tardèrent pas à se répandre dans le monde gréco-romain, et Ovide nous représentera les géants occupés à entasser Pélion sur Ossa pour atteindre le séjour des immortels. Toutefois, Jupiter ayant lancé sa foudre, les montagnes retombent sur les audacieux architectes et les écrasent [3].

C'est à partir de cet instant que Quetzalcohuatl commence à jouer ce même rôle de héros civilisateur que la légende primitive avait déjà assigné à Djemschid. Ajoutons toutefois que sur ce point, il se montre fort supérieur au monarque Iranien. Ce dernier s'était contenté d'enseigner à ses sujets certaines industries de luxe, ainsi que la fabrication des armes. Quant au prince Nahoa, il introduit chez les siens la culture du maïs, c'est-à-dire de la plante nourricière par excellence, puisque les Américains ne connaissaient guère d'autre céréale. Voici comment la chose se serait passée, prétendent les écrivains indigènes :

Un document en langue mexicaine nous dépeint naïvement l'embarras où étaient les colons débarqués sur la côte occidentale du golfe du

1. Josèphe, lib. I, ch. v, p. 13.

2. *Eusebii praeparatio evangelica*, t. IX, ch. 14, 15 et 16. — *Sur la tour de Babel*, p. 534 et 535 du t. I de la Sainte Bible en latin et en français (4e édition, Paris, 1820).

3. Ovide, *Métamorphoses*, lib. I, ch. VI.

Mexique pour trouver de quoi se nourrir. « Tous alors, dit-il, commencèrent à servir les dieux, et on nomme ceux-ci *Apanteuctli*, litt. « le « maître des fleuves ; » — *Huictolllinqui* « celui qui remue la terre » ; — *Tlallamac* « celui qui préside à la terre » et *Tzontemoc* « celui dont les « cheveux descendent ».

« Quetzalcohuatl demeura seul : Alors, ils dirent : « Les vassaux des « dieux sont nés. Ils ont déjà commencé à nous servir », et ils ajoutèrent : « Mais que mangerez-vous, ô dieux ? Or, voici qu'il est allé « à la recherche de notre subsistance. » Il fallut que le génie bienfaisant fît un long trajet et qu'il entreprît un véritable voyage d'exploration. Alors, continue le Codex, *Azcatl*, litt. la fourmi » alla prendre du maïs dans le *Tonacatépetl*, litt. « montagne de notre chair, de notre subsis- « tance ». En ce moment Azcatl rencontra Quetzalcohuatl qui lui dit : « Où as-tu été prendre cette chose ? » Mais la fourmi ne voulut pas répondre. Il réitéra sa demande avec instance en ajoutant : « Par où « irai-je ? » Alors, ils y allèrent l'un avec l'autre. Or, voilà que Quetzalcohuatl se métamorphosa en fourmi noire. Alors, il l'accompagna et entra. Ensuite, ils sortirent ensemble, *Tlatlauhqui Azcatl* (la fourmi jaune) suivant avec respect Quetzalcohuatl. Ils allèrent, après cela, chercher le maïs et le portèrent à *Tamoanchan*. Alors, les dieux commencèrent à manger, et ils nous en mirent dans la bouche, pour que nous prenions des forces [1] ».

Il ressort clairement de ce que l'on vient de dire que c'est bien Quetzalcohuatl qui aura fourni la plante nourricière aux colons venus de l'Est. Nous ne chercherons pas d'ailleurs à expliquer chacun des événements mythiques, indiqués par l'ouvrage mexicain. Où placerons-nous par exemple, le *Tonacatépetl* ? Quant au Tamoanchan, qui signifiait litt., dit Sahagun, « nous cherchons notre demeure », c'était l'endroit où entendaient se rendre les émigrants débarqués à Panuco. L'auteur espagnol en fait une sorte de Paradis terrestre. Cela pourrait bien signifier simplement que c'était la localité où ces derniers avaient enfin fixé leur séjour. Les fourmis dont parle le Codex Chimalpopoca seraient-elles des indigènes, déjà initiés à la connaissance de l'agriculture. Et lorsqu'on nous représente le chef des Orientaux, se transformant en fourmi noire, cela veut-il dire, comme le suppose l'abbé Brasseur, qu'il avait adopté les usages et coutumes des Aborigènes afin d'en obtenir des provisions ? Libre au lecteur de penser là-dessus ce qui lui plaira.

Ajoutons que les récits des Centro-Américains viennent confirmer

1. *Codex Chimalpopoca* apud Brasseur de Bourbourg (*Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. I, ch. IV, p. 58 et 59).

ceux des écrivains de l'Anahuac, et ils nous fournissent, en outre, des renseignements d'une véritable importance, au point de vue géographique. Voici ce que raconte le Popol-vuh. Nous donnons ici la traduction du texte quiché, de l'abbé Brasseur, avec quelques corrections qui semblent indispensables.

« Or, voici quand on commença à penser à l'homme et à chercher ce « qui devait entrer dans la chair de l'homme. Alors parlèrent celle qui « enfante [1], celui qui engendre [2], celle qui donne la forme [3], le généra- « teur « *Tépeu, Gucumatz* ».

« Déjà l'aurore est proche ; l'œuvre est achevée, voilà qu'est ennobli « le soutien, le nourricier (de l'autel), le fils de la lumière, le fils de la « civilisation ; voici que sont honorés l'homme, l'humanité à la face de « la terre, dirent-ils. »

« On vint, on s'assembla en grand nombre ; ils unirent leurs sages con- « seils dans les ténèbres, dans la nuit. Alors, ils cherchèrent, et, « s'étant secoué la tête, ils se consultèrent, pensant à ce qu'ils feraient. »

« De cette manière sortirent les sages décisions de ces êtres éclairés [4]. « Ils rencontrèrent et on leur fit voir ce qui entrait dans la chair de « l'homme. Or, peu s'en fallut encore que le soleil [5], la lune, et les étoiles « ne se manifestassent au-dessus d'eux, de celle qui enfante, de celui « qui engendre. »

« En Paxil, en Cayala [6] ainsi que l'on nomme ces lieux, vinrent les « épis de maïs jaune. les épis de maïs blanc. »

1. Nous avons vu déjà précédemment que chez les Toltèques Occidentaux, l'on accorde toujours la prééminence au sexe féminin. Nous en avons une nouvelle preuve ici. *Alom*, adjectif participe, tiré de *Al*, « fils, enfant », veut dire, celle qui a un fils, qui enfante, et non pas celui qui engendre.

2. *Qaholom*, de *Qaholah* « engendrer » doit être rendu « le père » et non « le formateur », ainsi que le veut l'abbé Brasseur.

3. Notre auteur voit dans *Tzakol* un synonyme de « créateur ». Le fait est que c'est un dérivé de *Tzacon*, *Tzak*, « former, construire » qui ne signifie autre chose « que, celle qui donne la forme » *id est* « la mère ».

4. L'abbé Brasseur rend par « les sages décisions de ces hommes éclairés » le membre de phrase *Naoh Zakil Calal*. Nous n'y voyons pas figurer le terme *Vinak*, « hommes ». En définitive, les personnages en question étaient considérés plutôt comme des génies ou des dieux, que comme de simples mortels.

5. On sait que dans le langage figuré de ces Indiens, le lever des astres indiquait les débuts de la vie civilisée. Voyez *Des âges ou soleils dans la mythologie des peuples de la Nouvelle-Espagne*, p. 75 du t. I du *Congreso de Americanistas*, etc. (Madrid, 1861). — *Les cités Votanides*, p. 186 du t. IV, n° 2 du *Muséon* (Louvain, 1885).

6. Le texte quiché porte *Pan Paxil pa Cayala*. C'est sans aucun doute le pays marécageux arrosé par le Tabasco et l'Uzumacinta, ainsi qu'il va être dit.

« Or, voici le nom des brutes [1] qui allèrent chercher les aliments ; le « chat sauvage [2], le lapin [3], la perruche, le corbeau ; quatre brutes qui « leur apprirent la nouvelle des épis de maïs jaune, de maïs blanc, qui « venaient en *Paxil*, qui leur montrèrent le chemin de Paxil. »

« C'est là qu'ils obtinrent les aliments qui entrèrent dans le corps de « l'homme formé. C'est cela qui fut son sang, qui devint le sang de « l'homme, ce maïs qui entra en lui, par les soins de celle qui enfante, « de celui qui engendre. »

« Enfin, ils se réjouirent d'être arrivés à ce pays excellent, où abon- « daient le maïs jaune et le maïs blanc, où abondaient également le « *Pek* [4], le cacao [5], où l'on ne pouvait compter les Sapotiers, les anones, « les *jocotes*, les *nances*, les *ahaches*, le miel. Tout était rempli, enfin, « des meilleurs aliments, dans cette ville [6] de Paxil, de Cayala, car tel « était son nom. »

« Il y avait des aliments de toute sorte, aliments petits et grands « plantes petites et grandes, dont le chemin leur avait été montré par « les brutes. Alors, on commença à moudre le maïs jaune, le maïs blanc, « et *Xmucané* en composa les neuf boissons, et cette nourriture entrant « (dans le corps) fit naître la force et la vigueur, et donna de la chair et « des muscles à l'homme. »

1. *Chicop* a le sens propre de « brute, animal » et a été pris, par extension, comme synonyme de « barbare, sauvage ».

2. Le dictionnaire Quiché de l'abbé Brasseur traduit *Yac* par « gato de monte » ou « chat sauvage ». C'est, croyons-nous, le sens véritable. La valeur de « renard » ici affectée à ce terme serait erronée.

3. *Utïu* ne peut certainement pas, quoi que dise l'abbé Brasseur, désigner le chacal, animal étranger à l'Amérique. Reconnaissons-y, non pas l'agouti, comme nous avions cru d'abord devoir le faire, mais bien le lapin. L'agouti n'existe point au Guatémala, nous a-t-on affirmé. Le lapin, à cause de sa lascivité ou de sa fécondité, était pris comme l'emblème du principe mâle. Au contraire, le sarigue, ce didelphe qui cache ses petits dans sa poche abdominale, passait pour celui du principe femelle. De là les noms de *Hunahcpu-utïc* littéral « qui a le poil » ou « le sexe du lapin, le mâle » et *Hunahcpu-vuch* « qui a le poil du sarigue, la femelle » portés par deux héros mythiques, d'après le Popol-vuh.

4. L'abbé Brasseur nous apprend que ce terme désigne en quiché une sorte de cacao sauvage, de qualité inférieure. C'est le *Pataste* du dialecte Nahuatle de Guatémala, peut-être pris lui-même au mexicain *Patlactli* « échange » parce qu'il jouait le rôle d'une sorte de monnaie.

5. *Tulul*, en quiché, est le nom du cacao ordinaire appelé *Cacàhuatl* en mexicain et dont le sens propre dans cette dernière langue est celui de « eau qui gémit » à cause du bruit causé par le rouleau broyant le fruit du cacaotier.

6. L'abbé Brasseur remarque qu'ici l'auteur indigène emploie le mot *Tinamit*; « ville », du mexicain *Ténamitl* « fortification, ville d'enceinte » pour désigner le pays en question.

« C'est là ce que firent celle qui enfante, celui qui engendre, Tepeu,
« Gucumatz, ainsi qu'ils sont appelés. »

« Aussitôt, ils commencèrent à parler de faire, de former notre pre-
« mière mère et notre premier père. Seulement, du maïs jaune et du maïs
« blanc (entrèrent dans) leur chair et furent la seule alimentation des
« jambes et des bras de l'homme, et ceux-ci furent nos premiers pères,
« les quatre hommes qui furent formés et en qui cet aliment était entré
« (pour faire) leur chair [1]. »

N'oublions pas que Gucumatz possède, en quiché, la même valeur que Quetzalcohuatl en mexicain, puisque *Guc* équivaut, dans le dialecte du Guatémala, tout à la fois à « plume verte » et à « quetzal »; que le mot *Cumatz* y est synonyme de « serpent. » C'est donc bien le « serpent quetzal » et, par suite, métaphoriquement, « le beau jumeau ». Les deux personnages sont identiques. En tout cas, le livre sacré nous permet de préciser le lieu où l'on trouve le maïs, ainsi que les autres végétaux alimentaires. *Ordoñez*, traduit *Pan Paxil*, *Pa Cayala* par « endroits où les eaux se divisent en tombant ». Ils sont synonymes en quiché de « entre la division, la fétidité des eaux », ainsi que le fait ressortir l'abbé Brasseur, et ne conviennent à nulle autre localité mieux qu'à la région arrosée par les affluents du Tabasco et de l'Uzumacinta, entre la mer et les montagnes.

Ces deux fleuves, effectivement, se partagent en une infinité de branches et d'embouchures, et les eaux y sont, en beaucoup d'endroits, fétides et amères [2]. Là, devait s'élever, à notre avis, la ville de Xibalba, identique à la cité actuelle de Xicalanco, et capitale du premier empire fondé par les Orientaux, en ces régions.

Du reste, admettre que ces civilisateurs n'aient été initiés à la culture du maïs qu'après leur arrivée sur la côte est du Mexique, nous semble difficile. Mieux vaut croire qu'ils ont rapporté cette partie de la légende de l'endroit qui fut leur point de départ, à savoir les côtes de la Californie ou le littoral ouest des États-Unis.

Ce ne serait pas la première fois que l'on verrait les antiques récits, ainsi que les noms géographiques, se localiser tour à tour, dans des contrées fort différentes. Rappellerons-nous à ce propos, l'histoire de Guillaume Tell, d'origine scandinave, et plus tard, appliquée au libérateur mythique de la Suisse, celle de la reine de Saba, d'après les Abyssins,

1. *Popol vuh, le livre sacré*, trad. de l'abbé Brasseur de Bourbourg, 3me partie, ch. I, p. 194 et suivantes (Paris, 1861).

2. C'est, sans doute, comme le fait ressortir le docte ecclésiastique, le même pays qu'Ixtlilxochitl, appelé *Papuhà*, litt. « dans les eaux boueuses », et où il fait aborder le premier Quetzalcohuatl et les Toltèques Orientaux qui l'accompagnaient.

et dont le fils Ménélik aurait fondé la monarchie salomonnienne en Afrique.

Une particularité nous confirmerait, d'ailleurs, dans cette manière de voir ; ce sont les noms des quatre barbares ou animaux, qui aidèrent Quetzalcohuatl dans la recherche des plantes nourricières ; à savoir le chat sauvage, l'*utiu* ou lapin, la perruche et le corbeau. Un groupement d'animaux, au nombre de quatre, et exceptionnellement de trois, reparaît fréquemment à la Nouvelle-Espagne. Les espèces semblent différer, assez sensiblement, suivant que nous avons affaire à des Toltèques Occidentaux ou Orientaux. Citons, par exemple :

I. Animaux hiératiques des mexicains propres. — 1° *Chantico* (loup ou coyote) — 2° *Tlalocaocelotl*, « tigre du Tlalocan » ou région de *Tlaloc*, sorte de paradis terrestre — 3° Aigle ou *Quetzalxolo Quauhtli*, litt. « aigle, dragon, quetzal — 4° Couleuvre. C'étaient les espèces auxquelles les Mexicains élevaient des sortes de temples ou chapelles, desservis par des prêtres spéciaux. Ajoutons que les prêtres du Chantico ou Coyotle formaient une sorte de confrérie à part, plus considérée que les membres des trois autres.

II. Animaux symbolisant les trois derniers ordres de chevalerie au Mexique. — 1° *Quauhtli-ocelo*, ou aigles-ocelots, aigles tigres — 2° *Tlotli-cuetlachtli*, faucons loups — 3° *Totoyamé* ou taupes.

III. Animaux funéraires, chez les Mexicains. — 1° *Coyote* ou « Canis latrans » — 2° *Ocelotl*, mal à propos, rendu par « hyène » — 3° Aigle — 4° Corbeau. Il s'agit ici d'espèces auxquelles auraient été consacrés les canopes ou vases funéraires, renfermant les intestins des défunts.

Passons maintenant à l'examen des animaux symboliques, chez les Yucatèques.

I. Animaux funéraires. — 1° Chat sauvage — 2° Singe — 3° Quetzal — 4° Corbeau.

II. Êtres symbolisant les tribus de l'empire xibalbaïde. — 1° *Xibes* ou mâles (hommes par excellence) — 2° *Tzotzils* ou chauve-souris. — 3° *chanes* ou serpents — 4° *Tucures* ou Hiboux.

Il a déjà été question des Chicops de la légende de Gucumatz. On remarquera l'importance attribuée ici par les Mexicains proprement dits, qui étaient des Californiens à tête droite, aux carnassiers, ainsi qu'aux rapaces diurnes. Par contre, les Yucatèques, en leur qualité de Floridiens à tête plate, assignaient un rôle plus considérable aux oiseaux à brillants plumages, et quadrupèdes d'humeur pacifique. Cela semble assez conforme aux données hiératiques, spéciales à chacun des deux courants. Ne convient-il pas d'ailleurs de voir en elles comme un souvenir du toté-

misme des Peaux-Rouges des pays du nord et de leurs croyances idolâtriques. Bon nombre de tribus prétendent être issues de plusieurs des animaux ici mentionnés, tels que le chien ou Coyote, l'aigle, le corbeau.

Suivant toute apparence d'ailleurs, chacun de ces êtres se trouvait associé chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, à un point spécial de l'horizon, et peut-être même à une année de cycle. Toutefois, c'est une question dont nous n'avons pas à nous occuper ici, l'ayant déjà traitée, ailleurs, avec plus de détails [1].

Dans un autre document, également rédigé en dialecte quiché, il est encore question de l'arrivée des Toltèques Orientaux au Mexique. Voici ce que nous y lisons :

« Les sages, les *Nahuales*, les chefs et conducteurs des trois grandes tribus et d'autres encore qui s'y joignirent, appelés *Umamal*, ayant jeté les yeux sur les quatre parties du monde et, surtout, sur ce qui se trouve placé sous le ciel sans avoir rencontré d'obstacles, s'en vinrent de l'autre côté de la mer, de là où le soleil se lève, du lieu appelé *pa Tulan*, *pa Civan*. Les principaux chefs étaient au nombre de quatre ; le premier s'appelait *Balam-Quitzé*, litt., d'après Ximenès, « le Tigre au doux sourire, dévorant, fatal », notre aïeul, le père de nous autres, les *Cavekib*; Le second, *Balam-agab*. « Tigre de la nuit », aïeul et père de ceux de *Niha-Yib*. Quant au troisième, *Mahucutah*, il fut le tronc et la souche des Quichés, et le quatrième s'appelait *Iqi Balam*, « le tigre de la lune » [2].

Quelques lignes plus bas, le narrateur nous parle de la seconde nation des Quichés. Arrivé sur le bord de la mer, « Balam-Quitzé » la frappa de son bâton, et à l'instant, s'ouvrit un passage qui se referma ensuite. Le souverain seigneur le permit ainsi. déclare notre auteur, parce qu'ils étaient fils « d'Abraham et de Jacob ». Il observe, de plus, qu'à leur départ de l'endroit d'où se lève le soleil, ces émigrants parlaient la même langue et avaient les mêmes mœurs.

Ainsi que le Codex Chimalpopoca, l'ouvrage ici étudié nous représente les nouveaux venus comme ayant peine à trouver leur subsistance. Arrivés de l'autre côté « de la mer », affirme-t-il, le manque de vivres les oblige à se nourrir de racines. Toutefois, il ne fait point allusion à la décou-

1. *Des animaux symboliques, dans leur relation avec les points de l'espace chez les Américains*, p. 283 et suiv. du t. III de la *Revue d'ethnographie* publiée par M. de Ujfalvy. Paris, 1878. — Richardson, *Arctic expeditions*, p. 239 et 247. — Brinton, *The myths of the New-world*, ch. v, p. 198.

2. *Titulo de los señores de Totonicapan*, p. 112 et suiv. du t. XIV des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1885).

verte du maïs. C'est que notre document est visiblement de seconde main. Les vieilles traditions indigènes s'y trouvent défigurées. Notre auteur les entremêle de souvenirs pris à la Bible. Il brouille tout au point de vue chronologique, confondant les chefs de la nation Quichée, contemporains du XIVe siècle après Jésus-Christ, avec les premiers colons orientaux, lesquels arrivèrent dès les débuts de notre ère [1].

L'identité du *Tulan-Civan*, « Tulan aux ravines » dont il nous parle, et qu'il place de l'autre côté de la mer, avec le *Tulan-zuiva*, où les Quichés allèrent recevoir leurs dieux, ne semble guère douteuse. Sans essayer d'en déterminer la situation exacte, nous avons tout lieu d'y voir une localité du Guatémala. Elle s'appelait aussi *Vukub-Pek*, *Vukub Civan*, littéral. « les sept grottes, les sept ravines. » Cela nous rappelle tout à fait le *Chicomoztoc*; « les sept grottes, les sept cavernes » dont les Mexicains déclarent être sortis.

Dans un précédent travail, nous nous sommes efforcé d'établir que ce terme *Chicomoztoc* a le sens mystique de « lieu d'origine » ou « point de départ » et qu'il a pu s'appliquer successivement à bien des régions différentes [2]. En revanche, un manuscrit rédigé, dans un autre dialecte du Guatémala, nous fournit quelques renseignements supplémentaires. Il nous parle de quatre *Tullans* (ou Tulans) et place ainsi que le *Titulo de los señores*, le premier dans la région où le soleil se lève, de l'autre côté de la mer. Une seconde cité, du même nom, visiblement sur la côte Est du Mexique, fut le lieu d'arrivée des colons partis d'Orient. C'est là que les ancêtres des tribus Quichés et Cakchiquèles, auraient reçu le jour de leurs mères et de leurs pères. Ajoutons que ce Tullan se trouvait en *Xibalbay* (Xibalba), identique sans doute, comme nous l'avons vu plus haut, à la cité actuelle de Xicalanco et métropole du premier état, fondé en ces contrées par les Toltèques Orientaux.

« Alors, poursuit le narrateur indigène, fut apportée la pierre d'Obsidienne, (*Chay-abah*) par le précieux Xibalbay, le glorieux Xibalbay, et l'homme fut fait par celle qui enfante, celui qui engendre. La pierre d'obsidienne était son soutien, lorsque l'homme fut formé. Il se nourrissait de bois, se nourrissait de feuilles. Il ne souhaitait que (les fruits) de la terre. Il ne pouvait pas parler, ne pouvait pas marcher. Il n'avait ni sang, ni chair, ainsi que le constatent nos pères, nos ancêtres, ô vous (qui êtes) mes fils. On ne trouvait rien pour le nourrir. A la fin l'on découvrit quelque chose pour le nourrir. Deux *Chicops* (brutes,

1. *Histoire des nations civil.*, t. I, liv. II, ch. II, p. 165 (en note).

2. *L'historien Sahagun et les migrations Mexicaines*, p. 43 des t. I et XVI du *Muséon* (n° de janvier 1897).

sauvages) savaient qu'il y avait des aliments dans la place appelée *Paxil*. C'est là que résidaieni les deux brutes, à savoir le corbeau et le lapin [1]. C'est là, dans les rebuts du maïs, qu'ils furent rencontrés. C'est là que le Chicop *Utïu* fut tué, alors qu'il faisait sa récolte de maïs et le travaillait pour en pétrir le pain. Il fut tué par le Chicop appelé *Tiuh-Tiuh*, et le sang du serpent et du tapir furent apportés du dedans de la mer. C'est avec (ce sang) que fut pétri le maïs. De lui, fut formée la chair de l'homme, par la formatrice, par le générateur, et ceux-ci firent bien, la formatrice et le générateur. Ils connurent celui qui était né, qui avait été engendré. »

« Ceux-ci firent l'homme, ainsi qu'il fut fait, ils le formèrent de la façon dont il fut fait, à ce que l'on raconte. Mais il y eut treize hommes, quatorze femmes. Ils avaient du sang, ils avaient de la chair. Ils s'épousèrent, l'un d'eux eut deux femmes. C'est pourquoi cette race s'unit, la race d'autrefois, ainsi qu'on le raconte, ô mes enfants. Alors, ils eurent des filles, ils eurent des fils, ces premiers hommes. Alors, les hommes furent faits, et alors la pierre d'obsidienne fut faite pour la protection de Tullan. Alors nous vînmes, là où était Zotz, là où il était, aux portes de Tullan. C'est là que nous sommes nés, que nous fûmes engendrés. En arrivant, nous payâmes le tribut dans l'obscurité, dans la nuit, oh ! nos enfants, etc.[2]. »

Nous ne poursuivrons pas davantage l'étude de ce curieux récit. Visiblement, il est apparenté de près à celui du Popol-vuh, et plus encore à celui du *Titulo de los señores*. On retrouve dans l'un, ainsi que dans l'autre, la même confusion, tant au point de vue géographique qu'au point de vue historique.

Il est clair, par exemple, que le nom de *Tulan* ou *Tullan*, qui n'est qu'une abréviation pour *Tonalan* [3] litt. « cité du soleil », et semble avoir désigné les métropoles des divers États fondés par les peuples de race mexicaine à la Nouvelle-Espagne, et peut-être même plus au Sud encore appartenait, dans les temps les plus anciens, exclusivement à la carte du monde Toltèque Occidental. Par suite d'une méprise d'époque plus récente, on en fit aussi le point de départ des Orientaux, venus de la Louisiane. Enfin c'est de l'autre côté de la mer des Antilles, que fut encore placé ce mystérieux pays de *Tulan-Tlapallan* [4], où le second Quetzalcohuatl se

1. Telle semble bien, nous venons de le voir, la valeur propre du terme *Utïuh* ou *Utïu* que les traducteurs ont, mal à propos, rendu par Coyote.

2. D. Brinton, *The annals of the Cakchiquels*, p. 69 et suiv., t. VI de *Library of aboriginal American litterature* (Philadelphie, 1865).

3. *Popol-vuh* ; *Introd.*, § XIII, p. CCXLVII et CCXLIX.

4. *Tlapallan*, litt. « la terre des couleurs », peut-être déformation de *Tulapantlan*,

serait rendu après avoir quitté ses États. Il désignait, dans l'origine, des régions Toltèques Occidentales.

Par suite d'une méprise d'époque plus récente, on en fit le point de départ des Orientaux, venus de la Louisiane ou de la Floride. On ne craignit même pas, à la fin, nous venons de le dire, de placer aussi dans la région de l'Est, ce mystérieux pays de *Tulan-Tlapallan*.

N'oublions pas que les *Annals of the Cakchikels* mentionnent quatre Tullans différents. Du premier, situé de l'autre côté de la mer, il a été suffisamment parlé.

Nous ne nous occuperons pas d'ailleurs ici des deux derniers, l'un, du côté du soleil couchant, et l'autre, où est Dieu. Bornons-nous à rechercher où il convient de placer le second Tullan. On nous affirme qu'il était en Xibalbay (ou Xibalba). C'était la cité actuelle de Xicalanco [1] et la capitale du grand empire, fondé par les émigrants Orientaux. De plus, il devait être auprès de Zotz, placé lui-même aux portes de Tullan. Dès lors, plus d'hésitation possible. *Zotz* ou « chauve-souris » désigne visiblement les Indiens Zotzils, dépendant eux-mêmes de Xibalba, et dont la capitale est *Tzinacantlan*, litt. en langue mexicaine « pays des Chauves-souris. »

Cette cité, à son tour, ferme le passage par où l'on pénètre dans la vallée de Govel ou *Ghowel*. Là se trouve la ville actuelle de Ciudad-Real de Chiapas. Force nous est donc d'assimiler cette dernière, ainsi que le veut l'abbé Brasseur, à l'antique Tulan ou Tollan des régions du Sud [2].

Notre docte compatriote voit dans *Chay-abah* le nom de la caste ou

litt. « pays de l'étendard, de la métropole des Toltèques », en mexicain, désigne visiblement une région située au nord-ouest de l'Anahuac. Ixtbilxochitl estime que le nom de *Tlapallan* ou mieux *Huéhuétlapallan*, littéral. « vieux » *Tlapalan* ou *Tlapallan des anciens* » s'appliquait primitivement à la côte de Sonora, voisine de la Californie, et c'est ce qui nous paraît le plus fondé. Plus tard, il fut porté au loin. On le donne au pays de Honduras, dans la partie orientale du Centre-Amérique. Il devait déjà être en vogue chez les indigènes avant la conquête espagnole, car le Conquistador Alvarado en parle également sous ce nom. L'opinion qui consisterait à placer le vieux Tlapallan dans les régions les plus boréales de l'Amérique du Nord semble peu acceptable ; voyez, à cet égard, *Popol-vuh*, Introduction, p. LXIII et LXIV (en note).

Tlapallan est tout aussi bien que *Tonallan*, *Tulan*, un terme d'origine mexicaine. Il aurait désigné primitivement le berceau de la race mexicaine (voy. Veytia, *Hist. antigua de Mejico*). Plus tard, il fut appliqué également à la région du Centre-Amérique, arrosé par le *Rio-Ulua* et le *Rio Herbios*.

1. *L'État et la cité de Xibalba*, p. 243 et suiv. du chap. 8 du *Compte rendu des séances de la Société de géographie* (Paris, 1886).

2. *Recherches sur les ruines de Palenqué*, p. 45. — *Recherches sur la Tulha Votanide*, p. 134 et suiv. du *Compte rendu des séances de la Société de géographie*, nos 4 et 5 (année 1884).

classe militaire. Effectivement, chez les peuples du Guatémala, on trouve parfois *Chay*, « obsidienne, lance » ou *Ah-Chay* « Celui de l'obsidienne de la lance, » pris comme synonymes de « général, commandant en chef » [1].

Si l'on nous parle du tribut payé dans la nuit, l'obscurité, cela veut dire simplement, à notre avis, que les habitants de Tullan furent assujettis par les Xibalbaïdes, lesquels appartenaient à un système de civilisation différent. Répétons-le, pour les peuples de la Nouvelle-Espagne ; le jour, c'était l'instant où un peuple parvenait à imposer ses lois, croyances et institutions au pays. Jusque-là, il était censé vivre dans l'obscurité, dans les ténèbres.

L'abbé Brasseur considère l'épisode du sang de tapir et de serpent mêlé à la pâte de maïs comme un problème de plus à ajouter à tous ceux qui renferment les légendes américaines.

Il sera question, un peu plus loin, des tapirs transportés à Huéhuétan, sans doute en qualité d'animaux sacrés. Nulle part ailleurs, ces pachydermes n'apparaissent revêtus d'un caractère hiératique. Ce n'est pas le seul point de contact que la légende Cakchiquèle présente avec celle de Tzendale Votan. Ce dernier nous est donné comme ayant, lui aussi, étendu sa domination sur la cité de Tulan ou Tullan, et peut-être bien s'agirait-il d'une seule et même conquête, mais racontée en termes différents. Enfin, ce mélange de sang d'êtres environnés d'une sorte de respect religieux, avec la farine du maïs, n'aurait-il pas eu pour conséquence la célébration d'une sorte de communion zoôlatrique ?

Rappelons, à ce propos, l'espèce de baptême en vigueur chez les Aztèques, ainsi que la statue de Huitzilopochtli à Mexico, pétrie avec de la pâte de maïs et arrosée du sang des victimes humaines, immolées en l'honneur de ce dieu. On en distribuait les morceaux aux spectateurs qui les mangeaient avec tout le respect possible. Ils croyaient ainsi se nourrir, en quelque sorte, de la chair même de la divinité.

Tout ceci nous permet, ce semble, de rétablir, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire des fondateurs de Tullan Chiapanèque.

C'étaient des hommes de race mexicaine, sortis des régions de l'Ouest et du Nord. Un sentiment d'amour-propre, seul, les porta à confondre leurs origines avec celles des Xibalbaïdes, venus de l'Est, en traversant la mer des Antilles. Ainsi l'on voit aujourd'hui les Transtéverins se vanter du sang troyen qui coule dans leurs veines, les Padouans d'autre part, n'ont-ils pas attribué, contre toute vraisemblance, au prince grec Anténor, la fondation de leur ville ?

Quoi qu'il en soit, les émigrants eurent évidemment à souffrir de la

1. *Popol-vuh*, Introduction, p. CL (en note).

disette pendant leurs pérégrinations, et ce n'est qu'après avoir gagné les plaines fertiles, arrosées par l'Uzumacinta, qu'ils purent commencer à vivre dans l'abondance. Ce fait serait rappelé, précisément, par la légende relative à la découverte du maïs. Toutefois, une autre mésaventure les attendait dans leur nouvelle patrie. Ils tombent sous la domination de Xibalbay ou Xibalba, et sont contraints, tout au moins, de s'en reconnaître les vassaux. Inutile, d'ailleurs, de porter nos investigations plus loin. Nous ne rechercherons point ici quels événements amenèrent la ruine de cette Tullan du Sud. Sa chute fut plus d'une fois comparée à celle d'Ilion et les anciens chants des peuples de la Nouvelle-Espagne en parlent souvent.

L'ouvrage indigène ne mentionne que deux brutes ou sauvages, comme ayant coopéré à la découverte du maïs, au lieu de quatre dont parle le Popol-vuh. Ce dernier semble, sur ce point en question, offrir un caractère archaïque. Le nombre quatre possédait, effectivement, comme on le sait, une grande valeur, au point de vue cabalistique. N'a-t-on pas le droit de considérer cette réduction du chiffre primitif comme preuve d'un remaniement postérieur [1] ?

Enfin, signalons une ressemblance entre *Tiuh-Tiuh*, nom du meurtrier du coyote ou plutôt du lapin, et le *Tihui-tihui*, litt. « allons-nous-en » en mexicain, cri de l'oiseau qui décida les aïeux des Aztèques à quitter Aztlan, pour se rendre sur le plateau d'Anahuac. Est-elle purement fortuite ? Il nous semble permis d'en douter. En cas d'affirmative, nous aurions là une preuve du caractère essentiellement composite de la légende Cakchiquète. Certains des éléments qui la composent seraient pris aux traditions indigènes de l'Amérique centrale, d'autres à celles de Mexicains proprement dits.

En tout cas, les récits concernant la découverte des plantes alimentaires, aussi bien que ceux qui se rattachent à la tour élevée par les géants, font évidemment partie du cycle concernant le premier Quetzalcohuatl, celui des émigrants Orientaux et qui apparaît surtout en qualité de civilisateur.

On doit le distinguer soigneusement du second personnage du même nom, celui des Occidentaux, dont la légende a dû être constituée postérieurement. Ce dernier revêt à la fois les traits d'un puissant monarque et d'un réformateur religieux. L'annaliste de Tezcuco nous semble commettre une erreur évidente en les confondant l'un avec l'autre.

Rappelons enfin ici, par parenthèse, l'affinité étroite qui se manifeste

1. D. Brinton, *The annals of the Cakchiquels*, p. 69 et suiv. du t. VI de la *Library of aboriginal American litterature* (Philadelphie, 1885).

entre les récits de certaines tribus de Peaux-Rouges des États-Unis et celles des Javanais, relativement à la découverte des plantes alimentaires et celle du maïs [1]. Elles ont certainement une apparence plus archaïque que ceux des peuples de la Nouvelle-Espagne. Trouvera-t-on si téméraire d'en inférer que les principes de l'agriculture ont été enseignés aux populations du Nouveau-Monde, vivant encore exclusivement de chasse et de pêche, par des hommes venus de l'autre côté du Pacifique ?

Du reste, ce n'est pas là le seul exemple à citer d'éléments d'origine asiatique, mieux conservés chez les nations septentrionales qu'au Mexique et au Guatémala. On pourrait donner, comme preuves, l'emploi du cycle de soixante ans chez les Virginiens, aussi bien que les récits des Choctaws, concernant leur montagne artificielle, dont il a été question plus haut.

Tout cela s'explique d'ailleurs, sans peine. N'est-ce pas, soit sur la côte Ouest de la Nouvelle-Bretagne et des États-Unis, soit, tout au plus, sur celle de Californie, qu'ont dû atterrir les pionniers de la civilisation arrivés d'Occident ? A mesure qu'elles se répandaient au loin, pour gagner les régions du Sud, les vieilles traditions empruntées à l'Asie Orientale ou à l'archipel malais devaient forcément tendre à s'altérer.

Cette découverte des plantes alimentaires, faite par Quetzalcohuatl, ne se retrouve pas, il est vrai, dans l'histoire de Djemschid.

Peut-être, à l'origine, se rattachait-elle à une autre légende, importée, elle aussi, de la rive opposée du Pacifique. En tout cas, un nouveau détail mérite d'être cité qui, à notre avis, établit une corrélation étroite entre les héros persan et mexicain. Nous voulons parler des *Amoxoaques*, litt. : « ceux du livre, les hommes entendus dans les peintures antiques ».

Après avoir accompagné les prétendus Nahoas, venus de la Floride, ou de la Louisiane, peut-être en passant par l'île de Cuba, ils seraient retournés vers leur point de départ, emportant avec eux toutes les peintures ayant trait aux rites et arts mécaniques.

Toutefois, avant de s'en aller, ces sages firent à leurs concitoyens qui ne voulaient pas quitter leur nouveau séjour, le discours suivant : « Sachez que le Seigneur notre dieu vous commande de demeurer dans ces terres, dont il vous rend les maîtres et qu'il vous donne en possession. Pour lui, il s'en retourne d'où il est venu, et nous autres, nous l'accompagnons. Mais il ne s'en va que pour revenir plus tard ; car il retournera vous visiter lorsque le temps viendra que s'achève le monde [2]. »

D'autre part, bien que Sahagun ne le dise pas expressément, on ne

1. *La découverte du maïs*, p. 331 et suiv., (ch. XI du *Folklore dans les deux mondes* (t. XXIII des *Actes de la Société philologique*, Paris, 1894).

2. *Historia general de Cosas de N. España*, lib. 19, cap. 29.

saurait guère douter que ce Seigneur ou dieu qui abandonne son peuple, mais avec promesse de retour, ne soit Quetzalcohuatl en personne. Cela ressort du témoignage d'Ixtlilxochitl, qui nous représente le héros mythique, venant prêcher la pénitence aux populations de l'Est de la Nouvelle-Espagne, dès les premiers siècles de notre ère. Cela ressort davantage encore des paroles de Montézuma à Fernand Cortez. L'infortuné monarque déclara qu'il ne se considérait que comme le lieutenant de Quetzalcohuatl, lequel devait revenir un jour et remonter sur son trône [1].

De plus, le terme *Amoxoaque* ou mieux *Amoxoac* dérivé du mexicain *Amoxtli*, « livre, recueil de peintures hiéroglyphiques », ne nous rappelle-t-il pas singulièrement celui *d'Amautas*, nom porté au Pérou par une classe de docteurs ou d'annalistes versés dans l'art de déchiffrer les écritures [2]. A coup sûr, il ne nous rappelle pas moins celui *d'Amausian* désignant le corps ou caste de savants et docteurs, créé, nous l'avons déjà dit, par Djemschid.

Ce dernier terme, difficilement explicable, ce semble, par les dialectes de l'Iran, pourrait bien avoir été pris à quelques dialectes du Turkestan, et transporté ensuite jusqu'à la Nouvelle-Espagne. Ce serait un des rarissimes vocables ayant passé sans trop de déformation d'un continent à l'autre [3].

Il est bon d'ajouter que ces Amoxoaques n'étaient point regardés comme des membres du sacerdoce, mais bien comme des laïcs, habiles à déchiffrer les peintures hiéroglyphiques, à interpréter les manuscrits généthliaques et particulièrement versés dans la science astronomique. C'étaient, comme on l'eût dit au moyen âge, des clercs plutôt que des prêtres. En tout cas, on peut signaler une ressemblance sémantique, assez frappante bien que, visiblement, on ne peut plus due au hasard, entre le terme mexicain et le français *Félibre* ; litt. : « faiseur de livres » appliqué aux auteurs écrivant en langue *d'Oc*. En s'entourant de ces érudits, Quetzalcohuatl jouait exactement le même rôle que le monarque

1. Abbé Brasseur, *Hist. des nations civilisées*, t. I, chap. IV, p. 108 et suiv. — *Popol-vuh*, Introd., p. LXXXVII.

2. Montesinos, *Mémoires sur l'ancien Pérou*, p. 33.

3. Peut-être un autre exemple du même fait nous serait-il offert par le terme *Miko*, ou *Mingo*, « chef » des populations de race Chahta-Maskokie. N'aurait-on pas lieu de le croire quelque peu apparenté au japonais *Miko*, qui désigne un prince, mais de rang inférieur au *Wang* ou Grand Vassal, *Régulo* des écrivains portugais ? L. Angrand regardait ce mot *Mingo* comme ayant donné naissance au Quichua *Inca* ou *Ynga* « roi, empereur ». Il estimait, en effet, que les fondateurs de l'État Incacique avaient dû venir du sud-est des États-Unis au Pérou, en passant par le pays de terre ferme, le Vénézuéla actuel (voy. *Notes manuscrites*).

légendaire de la Perse, celui d'ami des lumières, de protecteur des gens de lettres.

Mais, c'est surtout l'étude comparée des légendes du second Quetzalcohuatl, le roi pontife, et de Djemschid, qui accusera, de la façon la plus flagrante, les emprunts faits par l'Amérique à l'Asie. On dirait deux versions, encore très rapprochées, d'un seul et même récit primitif.

Inutile d'ajouter que le Tollan, siège de la domination du grand réformateur, est celui du plateau d'Anahuac à une douzaine de lieues au Nord de Mexico, et où les Aztèques séjournèrent neuf années, avant d'arriver à Ténochtitlan. Elle n'a rien de commun que le nom avec le Tollan du Chiapas, dont il vient d'être parlé.

Quoi qu'il en soit, le règne du prince Toltèque, tout comme celui du monarque Iranien, constitua pour leurs peuples, une sorte d'âge d'or. Si les sujets de Quetzalcohuat ne jouissent pas tout comme ceux de Djemschid du privilège d'une immortalité au moins relative, du moins coulent-ils, ainsi que ces derniers, leurs jours dans la paix et l'abondance. Rien ne leur manquait de ce qui peut rendre la vie heureuse et agréable

Sahagun, dont nous reproduisons ici le texte d'après la traduction du D. Jourdanet, rappelle à ce propos qu'alors la terre mexicaine avait une telle fertilité que les calebasses atteignaient un mètre de contour, que les tiges de maïs atteignaient la hauteur de véritables arbres. Il en était de même des tiges de blettes. « On semait et récoltait du coton de toute couleur ; rouge, écarlate, jaune, brun, blanchâtre, vert, bleu, noir, obscur, orange et fauve, avec cette particularité que ces couleurs étaient naturelles et naissaient avec la plante. On dit encore que dans ladite ville de Tullan, on élevait un grand nombre de variétés d'oiseaux au riche plumage, aux couleurs très variées, lesquelles ont pour nom *Xiuhtototl* litt. « pigeon des herbes, des prairies » ; *Quetzaltototl*, littéral ; « pigeon quetzal » ; *Çaquan* et *Tlauhquechol*, et bien d'autres encore, remarquables par l'extrême douceur de leurs chants..... Les dits vassaux de *Quetzalcohuatl* étaient fort riches. Rien ne leur faisait défaut. Il n'y avait chez eux ni disette, ni manque de maïs. Ils n'avaient pas besoin de se nourrir de petits épis, dont ils se servaient en guise de bois à brûler pour chauffer leurs bains, etc., etc. [1]. »

Au reste, les Toltèques se faisaient remarquer par leur force physique, autant que par leur supériorité artistique et l'étendue de leurs connaissances scientifiques. Le vieux missionnaire attribue à ces Indiens une taille beaucoup plus élevée que celle des hommes de son temps. Ils auraient joui de la faculté de pouvoir courir un jour entier, sans se reposer.

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, livre III, ch. II.

Il nous les représente même comme ayant professé le monothéisme [1] ce qui ne nous semble, d'ailleurs, rien moins que prouvé.

En tout cas, si l'auteur paraît se laisser parfois entraîner par son imagination, nous reconnaîtrons, avec l'abbé Brasseur, qu'il confond volontiers la légende du réformateur religieux avec celle de son homonyme, chef de la migration des Orientaux, dans le Sud-Est du Mexique. En effet, le climat du plateau d'Anahuac n'est pas assez chaud pour que l'on y rencontre ni calebassiers, ni maïs à tige arborescente, ni ces oiseaux à brillant plumage, dont il nous donne l'énumération. Pour les rencontrer, on doit se rendre dans des régions plus méridionales, telles, par exemple, que les environs de Xicalanco [2].

Nous avons déjà rapproché de Djemschid, lequel enseigna divers arts d'utilité ou d'agrément à son peuple et fit des *Amausian* ou docteurs la première classe sociale, le chef des colons, venus de l'Est, qui leur apporta le maïs, et se trouvait accompagné des *Amoxoaques* ou écrivains et annalistes.

Le pontife de Tullan, dont la légende se confond, en grande partie, avec celle de ce dernier [3], ne remplit pas moins consciencieusement le rôle de héros civilisateur.

Lors de son débarquement à Panuco, il a une suite nombreuse, composée d'artistes et de savants de tout genre, architectes, peintres, sculpteurs, ciseleurs, orfèvres bijoutiers, mathématiciens, astronomes, musiciens, etc. On y comptait, même parmi eux, ceux qui pouvaient, par leur art, ajouter aux plaisirs de la table [4]. On ne savait pas, du reste, d'où ils étaient venus.

Il dote Tollantzinco, où il s'était tout d'abord établi, d'une école et d'un monastère ; y fait graver un zodiaque sur pierre, et élever un temple superbe [5].

En tout cas, le prince toltèque ne le cédait pas à Djemschid, par son

1. Sahagun, *ibid.*, l. x ; cap. xxix.

2. Abbé Brasseur, *Recherches sur les ruines de Palenqué*, ch. vi, p. 67 (en note).

3. Ixtlilxochitl nous représente les émigrants orientaux visitant les côtes du Mexique, depuis Panuco, jusqu'à la frontière de Yucatan. Précisémeut, c'est à Xicalanco que débarque le premier des Quetzalcohuas, tandis que son illustre homonyme aborde à Panuco. D'autre part, si le chef des Orientaux abandonne ses sujets pour retourner dans les régions de l'Est, accompagné des Amoxoaques, nous verrons le pontife de Tullan quitter sa ville, afin de se rendre au mystérieux pays de *Tulan-Tlapallan*, lequel se trouve situé dans la même direction. Ces transpositions de légendes sont fréquentes dans les récits des peuples de la Nouvelle-Espagne.

4. Torquemada, *Monarquia indiana*, liv. III, chap. 7.

5. *Codex Chimalpopoca*, d'après l'abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, t. I, liv. III, chap. I, p. 257 et 258.

amour du faste et de la magnificence. L'on vantait la beauté des édifices qu'il fit ériger à Tollan, notamment le temple du grand prêtre qui passait pour une véritable merveille, et la maison dite des plumes [1], etc. Signalons toutefois ici un contraste entre la façon de procéder des Iraniens et celle des Toltèques. Chez les premiers, le monarque se plaisait à attester sa puissance et sa richesse par la splendeur de son trône. Chez les seconds, au contraire, tout comme chez les sujets des Pharaons, celles-ci se manifestaient surtout par la construction d'édifices ayant un caractère soit religieux, soit civil.

Quetzalcohuatl ne nous est pas donné comme un lapidaire habile, ainsi que fut Djemschid, mais ses sujets l'étaient pour lui, et ils employaient, afin de découvrir les pierres précieuses cachées dans le sein de la terre, certains procédés sentant fort la magie [2]. Enfin le monarque Persan, tout comme celui de l'Anahuac, étaient des administrateurs de premier ordre. Si le premier réforme la société et répartit ses sujets en classes distinctes, on vante la sagesse du gouvernement du fils de Totépeuh, ainsi que son esprit de bienveillance et d'humanité. Il s'applique à relier les unes aux autres toutes les provinces de son empire au moyen de routes et de chaussées, fait jeter des ponts sur les fleuves et rivières, et, pour prévenir les conspirations et essais de révolte, oblige les princes feudataires à se rendre à Tullan, un certain laps de temps, chaque année [3].

Les soins du gouvernement n'empêchèrent point, d'ailleurs, le prince de l'Iran, tout comme le pontife d'Anahuac, d'être de grands voyageurs. Nous avons parlé déjà du demi-siècle employé par le premier de ces personnages à parcourir le monde. De son côté, le fils de Totépeuh s'absente pendant quinze ans, après avoir vengé la mort de son père par le supplice des assassins. Ce n'est qu'au bout de ce laps de temps qu'il fait enfin sa réapparition sur la côte ouest de la mer des Antilles. Il sera question, un peu plus loin, des pérégrinations de ces deux personnages, lorsqu'ils furent renversés du trône.

Une différence importante doit toutefois être signalée, entre les rôles assignés au premier Quetzalcohuatl aussi bien qu'à Djemschid et celui que remplit le roi-pontife de Tollan. Les deux premiers sont surtout des propagateurs de la civilisation, des chefs laïcs en quelque sorte. Au contraire, le caractère spécial du dernier, c'est d'être avant tout, un réformateur religieux. Nous verrons tout à l'heure quelles conséquences il convient de tirer de ce fait.

1. Sahagun, *Hist. de las Cosas de la N. España*, liv. X, chap. XXIX, p. 107.
2. Id., *ibid.*, p. 48 et suiv.
3. Veytia, *Histoire antique de Mejico*, t. I, chap. 25.

Effectivement, ce dernier tente de réformer les pratiques sanguinaires de la vieille religion mexicaine, et prêche la pénitence et la mortification. Il interdit les sacrifices humains, ne permettant d'offrir aux dieux que des papillons, des couleuvres, des lapins et quelques autres espèces de gibier. Nous le voyons en outre établir la confession auriculaire, ainsi que le célibat ecclésiastique. La guerre surtout était odieuse au débonnaire pontife, et il aimera mieux livrer son peuple que de recourir aux armes.

C'est ce qui a donné lieu à plusieurs auteurs de le considérer comme un missionnaire chrétien, et les vieux écrivains espagnols sont d'accord pour l'assimiler à saint Thomas. D'après eux, cet apôtre, après avoir prêché l'Évangile sur les bords du Gange et de l'Indus, aurait été porter la bonne nouvelle jusqu'en Amérique. Ceci nous semblerait difficilement soutenable. L'interdiction absolue de la guerre semble peu conforme à l'esprit du Christianisme, lequel a toujours reconnu le droit de légitime défense et permis de repousser la force par la force. Cela sentirait plutôt le Bouddhisme. Aussi nous sentirions-nous assez disposés à adopter la façon de voir d'un savant allemand, pour lequel la légende du deuxième Quetzalcohuatl se rattacherait, en partie du moins, au souvenir d'une prédication de la loi de Çakyamouni au Mexique. Ce fils, plus ou moins mythique de Totépeuh, serait, suivant toute apparence, postérieur d'un demi-siècle environ à Charlemagne. C'est en l'année V Calli, 873 de notre ère, qu'au dire de l'abbé Brasseur, il monta sur le trône [1]. Nous devons donc le tenir pour plus jeune d'au moins six cents ans, que le premier Quetzalcohuatl.

Un fait est de nature à donner beaucoup de poids à l'opinion du docte Indianiste. C'est que ce réformateur religieux ne semble pas avoir appartenu à la race cuivrée. Les traditions indigènes prennent soin de le faire observer et Torquemada n'est que leur interprète, lorsqu'il nous représente le pontife de Tollan comme blond et barbu, ce que ne sont pas les Indiens pur-sang.

Sans doute, malgré le nom de Peaux-rouges donné aux sauvages du Canada et des États-Unis, l'indigène de l'Amérique du Nord présente une coloration tirant sur le canelle-clair, et qu'on ne saurait confondre avec la carnation de l'Européen.

Nous fera-t-on observer que la confession auriculaire, ainsi que le célibat des prêtres, constituent des pratiques essentiellement chrétiennes.

Mais remarquons tout d'abord qu'une sorte de confession est en usage au sein des communautés bouddhiques, et cela, sans doute, dès une époque fort ancienne. En second lieu, l'intervention du mariage aux

1. *Histoire des nations civilisées*, t. I, chap. 1er, p. 265.

ministres du culte n'est pas primitive dans l'Église catholique, tandis que Bouddha l'avait déjà imposée à ses *Bikchous* ou moines, plusieurs siècles avant notre ère.

Voudra-t-on maintenant que quelques Nestoriens ou Mazdéens, originaires des régions de l'Asie occidentale, aient accompagné les prédicants bouddhistes dans la traversée du Pacifique? Cela n'offrirait rien d'invraisemblable. Peut-être même conviendrait-il d'expliquer par là certaines pratiques de l'ancienne religion du Mexique, par exemple, l'espèce de communion consistant à distribuer au peuple les morceaux de pâte trempés du sang des victimes humaines, qui avaient servi à fabriquer la statue de *Huitzilopochtli*. Cette cérémonie rappellerait à la fois l'Eucharistie et le *myazda* ou manducation de la viande consacrée, en usage chez les Parsis.

N'oublions pas, en effet, que plus de cent ans avant notre ère, le Kouro-Siwo avait permis aux Asiatiques ou indigènes de la Notasie, de se transporter en Amérique; que dès le IIe ou IIIe siècle après Jésus-Christ, les Malais étaient devenus assez experts dans l'art de la navigation, pour coloniser l'île de Madagascar. Depuis lors, les moyens de communication tendaient à devenir de jour en jour moins difficiles.

En tout cas, la nouvelle religion se trouvait trop en opposition avec les instincts sanguinaires des indigènes, pour pouvoir triompher. Tout au plus, ceux-ci en acceptèrent-ils quelques dispositions rigoureuses, assez conformes à leur génie national. Ils en repoussent tout ce qui apparaissait trop empreint de sentiments d'humanité. La douceur, l'esprit miséricordieux du réformateur, furent la cause de sa perte. Voici ce que les historiens rapportent à ce propos.

Ne pouvant souffrir l'abolition des cruels usages, jadis en honneur, les esprits malfaisants s'adressent à des hommes ou génies, à peu près aussi pervers qu'ils l'étaient eux-mêmes ; à savoir *Tezcatlipoca*, *Ilhuimécatl* et *Toltécatl*, emblèmes, sans doute, des opposants de race toltèque. « Il faut, leur dirent-ils, que vous vous établissiez ici et que vous y viviez, comme habitants du pays. » Ceux-ci de répondre : « Nous fabriquerons du vin et nous le ferons boire au Souverain. Une fois plongé dans l'ivresse, il sera perdu. » Là-dessus, Tezcatlipoca forge un miroir et charge un messager de prévenir le roi-pontife qu'on veut lui faire voir sa propre image.

Après un moment d'hésitation, celui-ci se décide à recevoir le magicien. Sitôt qu'il eut jeté un coup d'œil sur le miroir, l'instrument fatal, Quetzalcohuatl demeure épouvanté en se voyant l'air si malade, et le visage tout couvert de verrues. Il ne veut pas paraître en public, avant d'avoir fait sa toilette, c'est-à-dire avant de s'être matiché et peinturluré

le visage à la mode indienne, et suivant une autre version, avant d'avoir couvert sa face d'un masque que lui remet son ennemi.

Alors les hommes de Xapayuacan et de Mextlaton se joignirent à ceux de Tollan et lui préparent un repas composé de *qualites* ou *quilites*, à la sauce tomate, avec force chilé ou poivre rouge. Cela donne naturellement au Pontife, envie de boire. Aussi, le festin à peine terminé, voici que se présentent les porteurs de pulqué ou vin d'agave. Congédiés trois fois de suite, ils reviennent à la charge et Quetzalcohuatl finit par leur permettre d'approcher et de lui offrir la boisson qui doit lui assurer l'immortalité. « Trempez-y seulement le bout du doigt, ajoutent les tentateurs, et vous verrez combien elle est délicieuse. » Le monarque vide successivement quatre coupes de cette liqueur. Il aurait bien voulu s'en tenir là, et c'est à grand peine que les échansons parviennent à lui faire absorber la cinquième qui doit lui faire perdre la raison. Le monarque se trouve alors, tout comme Noé, qui avait abusé du jus de la vigne, complètement ivre. A l'instigation de Tezcatlipoca, il se met à chanter, puis ordonne qu'on lui amène sa sœur *Quetzalpetlatl* pour s'enivrer en sa compagnie. Il va jusqu'à la qualifier de chère épouse. Nous voyons ici une allusion discrète à un inceste, dont le prince toltèque se serait rendu coupable. Le crime était jugé d'autant plus énorme, qu'en sa qualité de pontife, il était tenu à une continence absolue. Les mauvais génies profitent de son égarement pour immoler quatre victimes humaines [1].

Cela fait, Quetzalcohuatl se sent pris de remords. Il aurait même, d'après une autre version, commandé à ses officiers de lui creuser un sépulcre où il se retirera. Mais au bout de quatre jours, le pénitent s'y trouve mal à l'aise [2]. Il en sort, ordonnant que l'on enfouisse tous ses trésors. Puis quittant son royaume et son peuple, le fugitif part dans la direction de l'Est, accompagné de sa cour et de ses fidèles.

A peine arrivé sur le rivage occidental du golfe du Mexique, Quetzalcohuatl monte sur un grand bûcher qu'il a fait allumer et périt au milieu des flammes. Sitôt ce sacrifice accompli, l'on voit son cœur réduit en cendres, se transformer en l'étoile du matin. Cette planète appelée *Tlahuizcalpan-Teuctli*, litt. : « Le Seigneur qui brille derrière les maisons » jouait, rappelons-le, un rôle des plus importants dans les calculs astronomiques des peuples de la Nouvelle-Espagne [3]. Inutile d'insister sur la ressemblance de la légende mexicaine avec celle de Djemschid. Elles semblent, en quelque sorte, calquées l'une sur l'autre, et l'on ne saurait

1. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Quatre lettres sur le Mexique*, p. 169.
2. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Quatre lettres sur le Mexique*, p. 168.
3. *Annales de Cuautillan*, p. 16 et suiv.

nier qu'ici les Mexicains ne se soient inspirés d'une tradition d'origine iranienne. Rien n'eut été plus naturel que de nous représenter Quetzalcohuatl comme une victime innocente, un martyr de ses sentiments d'humanité. Toutefois, le prince iranien ayant été détrôné en punition de sa faute, il fallait bien que le pontife de Tullan ait mérité le malheur qui le frappe. D'ailleurs, les deux personnages meurent par le feu et sur les rives de la mer Orientale.

L'un comme l'autre laissent leur peuple à la merci de tyrans impitoyables. Ajoutons enfin que le roi-pontife de l'Anahuac, non plus que le prince persan, ne sauraient guère passer pour des héros ayant eu une existence réelle. Ce sont des génies ou dieux. En effet, le Quetzalcohuatl, réformateur religieux, ne figure pas dans la liste des monarques toltèques, telle que la donne Torquemada [1], liste à laquelle, somme toute, nous ne refuserons pas d'attribuer une valeur historique.

En tout cas, si la légende mexicaine n'est pas, comme on devait s'y attendre, complètement identique à celle de l'Iran, du moins, elle lui ressemble beaucoup. Ainsi, dans Firdouci, nous l'avons vu, c'est Zôhak, poussé par le diable, qui se montre intempérant, et non Djemschid. Au contraire, d'après les narrateurs de la Nouvelle-Espagne, ce serait Quetzalcohuatl en personne. Nous ne serions pas surpris qu'il ne faille voir là une preuve d'archaïsme du récit américain, lequel serait resté plus fidèle à la donnée primordiale que celui du Schah-namech. En effet, il se rapproche étroitement du texte biblique concernant l'ivresse de Noé et dont se sont visiblement inspirés les conteurs d'époque postérieure.

D'autres écrivains nous fournissent quelques détails nouveaux, mais dans le fond, leur langage s'écarte assez peu de celui des Annales. Les trois magiciens coalisés contre Quetzalcohuatl auraient eu pour noms, suivant un vieux missionnaire, *Vitzilopuchtli*, ou mieux *Huitzilopochtli*, litt. : « le colibri gauche », le Mars du Mexique »; *Tlacahuapan* et *Titlacahuan*, litt. : « Nous sommes tes esclaves », personnification de Tezcatlipoca, ainsi que le remarque l'abbé Brasseur. C'est toujours le désir de rétablir la pratique des sacrifices humains abolis par le sage législateur qui les fait agir. Quoi qu'il en soit, *Titlacahuan*, s'étant transformé en vieillard à cheveux blancs, se présente devant le roi, et, malgré ses hésitations, parvient à l'enivrer. Or, la potion employée, ce fut « le vin blanc de la terre » ou « celui du pays » que l'on tire du maguey et qu'on appelle *Teu-metl*, c'est-à-dire « Agave divin » [2].

1. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. I, liv. I, chap. XIV, p. 37.

2. Sahagun, *Historia de las Cosas*, etc., liv. III, chap. IV, p. 245. Il est curieux de constater cette ressemblance entre le nom d'*agave* « divin » et celui de *Wakan-mini*, litt. : « eau divine » par lequel les Sioux désignent l'eau-de-vie.

C'est alors que *Huémac*, litt. : « Celui à la main puissante », et qui n'aurait été autre chose que Tezcatlipoca en personne, lève contre le souverain de Tullan l'étendard de la révolte. Celui-ci, bien loin de songer à la résistance, se retire vers l'Est. Il va à l'endroit où fut construite *Cholulan*, « la ville de l'exilé », et y règne pendant quatre ans. Au bout de ce temps-là, Tezcatlipoca attaque de nouveau le fugitif. Quetzalcohuatl se montre encore une fois trop ami de la paix pour se défendre, et quitte sa nouvelle capitale qu'un triomphateur impitoyable va mettre aussitôt à feu et à sang. Le monarque détrôné commence un douloureux exode vers le golfe du Mexique et signale son passage par différents prodiges dont nous n'avons pas à parler ici.

A l'époque de sa prospérité, le roi-pontife était servi par des nains et des bossus qu'il affectionnait de façon toute spéciale. Ayant voulu accompagner le fugitif, ils meurent tous de fatigue et de froid à la traversée de la *Sierra Nevada*. Quetzalcohuatl fut, dit-on, très affligé de leur perte. Cela ne nous rappelle-t-il pas assez le récit hindou dont nous avons déjà parlé plus haut, concernant les nains du roi *Panvar* et leur mésaventure.

Enfin, au rapport de Sahagun, Quetzalcohuatl ne se serait pas tué lui-même. Arrivé au bord de la mer, il se serait fait construire, avec des couleuvres, un radeau appelé *Coatlapechtli*, litt. : « Litière de serpents ». C'est par ce moyen qu'il aurait gagné le pays de *Tlapallan* [1]. Ajoutons que ce dernier détail pourrait bien avoir été pris à la légende du premier Quetzalcohuatl.

Au reste, la mort du grand réformateur ne tarde pas à être vengée. L'usurpateur Tezcatlipoca, après avoir tyrannisé pendant plusieurs années les populations de l'Anahuac, succombe à son tour. Il périt dans une grande bataille que lui livra *Nauyotl*, héritier légitime du trône de Tollan. Nous le voyons jouer précisément le même rôle à la Nouvelle-Espagne que Féridoun dans l'Iran. Si Zôhak est enfermé dans une caverne, Tezcatlipoca, lui, sera déposé dans un tombeau, tandis que le corps de Djemschid aussi bien que de Quetzalcohuatl, deviennent la proie des flammes.

Ne devons-nous pas voir là une allusion aux rites, soit de l'inhumation, soit de l'incinération en vigueur chez des sectes rivales ou des populations différentes ? Nous savons que les Mexicains, du temps de la conquête, employaient, suivant l'occurrence, l'une ou l'autre de ces pratiques [2]. Le respect qu'inspirait le souvenir du célèbre pontife paraît avoir décidé certains annalistes à l'innocenter, du moins en partie, pour faire retomber le poids des fautes commises sur tel ou tel de ses successeurs.

1. Sahagun, *Historia de las Cosas de N. España*, liv. III, chap. XIV.
2. Sahagun, *Hist. de las Cosas de N. España*, Appendice, liv. III, chap. 1er et suiv.

Ainsi l'on a vu les écrivains latins, d'âge postérieur, attribuer le meurtre de Rémus, non plus à son frère Romulus, mais bien à un personnage fictif appelé Celer. De la sorte, la mémoire du fondateur de la cité romaine se trouvait lavée du reproche de fratricide. Voici, en tout cas, ce que l'on nous rapporte. Le trône de Tollan était alors occupé par Huémac II, surnommé *Atecpantécatl* ou *Tecpancaltzin* [1]. On vantait la sagesse et la vertu de ce successeur légitime du grand Quetzalcohuatl. Il portait, on le voit, ce même nom de Huémac, porté jadis par le chef de la révolte contre ce dernier. « Fabriquons, dit alors Tezcatlipoca, de l'*octli* [2] (vin d'agave) afin que Tecpancatlzin en boive et qu'il cesse ainsi d'être un saint prêtre. » Une femme, du nom de *Mayoaël*, venait en effet de découvrir cette boisson enivrante. L'homme qui avait trouvé le moyen d'augmenter sa force par l'infusion de certaines herbes n'était autre que Pantécatl, litt. : « L'homme de Panuco ». Il est décidé que l'essai de la liqueur traîtresse sera fait dans un grand banquet, où furent convoqués, outre le souverain, beaucoup de seigneurs et dames du voisinage. Tezcatlipoca s'introduit alors au palais et obtient, non sans peine, de Huémac, qu'il figure au nombre des convives. A chacun de ceux-ci, on ne verse que quatre coupes, la cinquième étant reconnue capable d'enivrer. L'un des invités, à savoir *Cuextecatl*, litt. : « L'habitant de la *Cuexteca*, le Huastèque », ayant dépassé le chiffre réglementaire, perd la raison. Il quitte son pagne et ses autres vêtements et se montre nu aux yeux du public. L'assistance indignée oblige le délinquant à s'enfuir. Accompagné de ses sujets et vassaux, celui-ci se rend à Panuco où il s'établit définitivement et fonde la nation des Huastèques. Ces gens passaient, en effet, pour fort adonnés à la boisson ainsi qu'à tout autre genre de débauche [4]. On les regardait en outre comme de très médiocres guerriers.

Cette légende semble curieuse à plus d'un titre. Visiblement apparentée à celle que rapporte Firdouci à propos de l'origine des Kurdes, elle se rapproche bien davantage que cette dernière du récit biblique concernant la malédiction de Cham, et établit, pour ainsi dire, la transition entre celui-ci et les souvenirs conservés par le Schah-namech. Preuve nouvelle à ajouter à bien d'autres, que les traditions d'Iran ont dû être portées en Amérique à une époque où elles gardaient encore un caractère archaïque qui fut effacé, en partie, dans l'épopée persane.

1. Veytia, *Hist. antigua de Mejico*, t. I, chap. 29, p. 202 et suiv.

2. *Octli* constitue le vrai nom mexicain de la liqueur tirée du maguey. Le nom de Pulqué, aujourd'hui employé, aurait été, affirme-t-on, pris à la langue araucane. Il s'est substitué au précédent et répandu au loin.

3. *Codex Chimalpopoca*, d'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civilisées*, t. I, chap. I, p. 341.

4. Sahagun, *Hist. de las Cosas*, etc., t. II, liv. X, chap. XXIX, p. 12.

Quoi qu'il en soit, ce serait Quetzalxochitl, épouse, ou, suivant une autre version, fille du seigneur *Papantzin*, qui aurait offert à Huémac le perfide breuvage. C'est même elle, et non point Mayoaël, qui, d'après quelques-uns, aurait la première fabriqué l'Octli [1]. Moins sage et plus coupable à la fois que Cuextécatl, le monarque toltèque ne tarde pas à devenir un ivrogne de profession. Il prend pour maîtresse attitrée la belle Quetzalxochitl, dont il a un fils nommé d'abord *Méconetzin* (le fils de l'agave), et plus tard, *Topiltzin*.

Cependant, toutes sortes de prodiges annonçaient la colère des dieux et, suivant la parole du poète : « Le désordre du monde annonçait leur colère. » Huémac, épouvanté, invoque *Tlaloc*, le seigneur de l'abondance et de la pluie fécondante. « Tu m'as demandé, dit ce dernier, en s'offrant à ses yeux, que veux-tu ? » Le prince ne témoigne d'inquiétude que pour ses richesses et son luxe. Indigné d'un tel excès d'égoïsme et d'orgueil, Tlaloc punit le souverain en frappant ses états d'une sécheresse qui dure quatre, ou suivant d'autres, cinq années, amenant la famine et à sa suite, une sédition finit par éclater. L'on voit les foules en délire prêter l'oreille aux discours des sectateurs de Tezcatlipoca. Beaucoup des partisans de Huémac périssent sacrifiés sur les autels de la divinité sanguinaire. Toutefois, Tlaloc, pris de pitié, ne veut pas que la nation soit victime plus longtemps des fautes de son chef et il consent à ce que le ciel se montre enfin clément. Voici comment les choses s'étaient passées.

Vers la fin de la quatrième année, une petite pluie était venue rendre un peu d'espoir aux populations découragées. Sans doute, le dieu restait encore irrité. Un hiver survient, si rigoureux, qu'il détruit les plantations d'agaves. On sait pourtant que sur le plateau d'Anahuac ce végétal résiste d'ordinaire aux plus grands froids. C'est alors qu'un *Macéhual*, ou homme du peuple, qui se promenait aux environs de la lagune de Chapultépec, pousse jusqu'à la fontaine, alors tarie, construite près du palais du roi. Là, il s'endort. Un son étrange, devenant plus fort d'un instant à l'autre, l'éveille enfin. Ce bruit était causé par un filet d'eau, transparent comme le cristal, et qui s'échappait de la cavité du rocher. L'infortuné reconnaît que ses vœux sont exaucés et que la sécheresse va prendre fin. Se prosternant la face contre terre, il adore Tlaloc. A peine a-t-il relevé la tête que les Tlaloqués, compagnons du dieu de la pluie, se présentent à lui. Marchant en file, ils cueillent les épis de maïs encore tendres, lesquels naissaient sous leurs pas. Un de ces génies offre un épi à Macéhual, puis lui remet toute une gerbe avec ordre de la porter à Huémac.

Cela fait, le ciel se couvre de nuages. Une forte averse se met à tom-

1. Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, 1re part., chap. III, p. 17 (et en note).

ber, présageant, avec le retour de l'abondance, la cessation au moins momentanée des calamités qui frappent l'Empire [1]. Inutile, sans doute, d'insister sur la ressemblance de cette légende avec celle de Rishyaçringa. Remplacez l'ascète par un pieux laïque, les confitures en forme de fruits par des épis de blé de Turquie, et vous aurez pour ainsi dire tout le récit du Ramayâna. Ceci nous prouve, chose que l'on pouvait tenir à l'avance pour certaine, que la vieille légende iranienne n'est arrivée en Amérique qu'après avoir passé par la vallée du Gange.

Remarquons-le, toutefois, les narrateurs mexicains et Valmîki poursuivaient des buts différents. Ce dernier n'a entendu que raconter une histoire propre à édifier les fidèles. Les autres, de leur côté, voulaient expliquer la chute de l'Empire plus ou moins problématique de Tollan, et l'attribuent naturellement au courroux céleste. Cela ressort naturellement de la suite du récit. A peine Huémac a-t-il reçu la visite de son humble sujet, on le voit rentrer en lui-même et se repentir. Le prince coupable s'empressa même d'abdiquer en faveur du fils que lui avait donné Quetzalxochitl. Ce nouveau souverain sera proclamé sous le nom d'*Acxitl Tolpitzin Quetzalcohuatl*. Un soulèvement général éclate ; on ne veut pas reconnaître comme souverain un personnage dont l'état civil laisse tant à désirer au point de vue de la régularité. Ce dernier, d'ailleurs, commence par imiter la conduite criminelle de son père, et le ciel ne lui saura pas gré d'un repentir trop tardif. La dernière heure a sonné pour l'empire toltèque. Une invasion de barbares, venus du Nord, lui porte le dernier coup. Les sujets de Huémac, fort réduits en nombre, émigrent vers les quatre points de l'horizon. A peine quelques-uns d'entre eux sont-ils restés dans leurs foyers. Un peu plus tard, ils essaieront, mais en vain, de rétablir l'ancienne monarchie des Quetzalcohuas [2]. En tout cas, l'étude des traditions mandanes nous paraît fournir d'utiles renseignements sur les origines du mythe mexicain. Elle tendrait à établir qu'elles ont été reçues par les populations de la Nouvelle-Espagne, de ces régions de l'ouest des États-Unis, où les civilisations américaines eurent leur berceau. Nous ne pouvons que renvoyer sur ce point le lecteur à ce qui a déjà été dit dans l'introduction, relativement aux récits des Mandanes concernant l'apparition d'hommes relativement civilisés sur la côte du Pacifique. Il se pourrait même que les Indiens en question aient confondu entre eux, comme l'ont quelquefois fait les Mexicains, les souvenirs concernant deux migrations asiatiques diffé-

1. *Codex Chimalpopoca*, d'après Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civilisées*, t. I, liv. IV, chap. 2, p. 364.

2. Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, chap. III, p. 27.

rentes. Les nouveaux venus sont de race blanche, ainsi que le réformateur religieux de l'Anahuac et ils enseignent aux indigènes le luxe et les arts sous forme de coquilles et de colliers. Tout aussi bien d'ailleurs que le civilisateur des rives de Tabasco, *Numakchi*, le premier chef de la nation mandane, et qui entre en relation avec eux, joue, nous l'avons vu, le rôle d'un personnage diluvien et de constructeur d'une tour [1].

Terminons par un mot au sujet du nom de la mère du second Quetzalcohuatl, bien qu'elle ne semble pas avoir un rapport trop direct avec la légende de Djemschid, telle que nous la possédons aujourd'hui. Elle s'appelait, affirment les annalistes, *Chimalnan*, c'est-à-dire « Mère du bouclier », ou *Chimalman*, litt. : « Main du bouclier ». On voit donc que les narrateurs ne sont pas tout à fait d'accord sur la façon dont il convient de la désigner. Elle aurait été, affirme la légende, une héroïne indigène, de grand courage, qui, plusieurs fois, lutta avec avantage contre le chef chimèque *Mixcohua Camaxtli*, identique, suivant toute apparence, à *Totépeuh Nonohualcatl*. Ce prince l'épousa après l'avoir vaincue dans un grand combat. Elle lui donna pour fils le célèbre réformateur de Tollan [2]. Nous nous sommes demandé si, par impossible, le nom de *Chimalnan* n'aurait pas une origine étrangère comme celui d'Amoxoaques et s'il ne conviendrait pas d'y voir simplement le grec *Semélé*, nom de la mère de *Dyonisios* défiguré.

Ce qui nous enhardirait à le supposer, c'est que l'histoire de Djemschid elle-même ne semble pas sans quelque relation avec la légende de *Bacchus*, ainsi que nous avons essayé de l'établir dans un précédent travail [3]. Serait-ce, d'ailleurs, chose si étrange que le nom de la déité ait passé de l'ancien monde dans le nouveau. Est-ce que celui de *Puru*, donné par les Salivas des rives de l'Orénoque, qui tua par procuration, il est vrai, un dragon redoutable, ne rappelle pas un peu celui d'Apollon, vainqueur du serpent Python [4] ?

Nous n'insisterons pas, d'ailleurs, sur la valeur positive de ces rapprochements. Qu'il suffise de les avoir exposés ici.

Mais il est temps de nous résumer. Rappelons, à nouveau, les points de contact entre les légendes de la Perse ou de l'Inde et celles de la Nouvelle-Espagne, sur le point étudié en ce moment.

1. Prince de Wied-Neuwied, *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, loc. cit.*

2. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, t. I, liv. II, chap. IV, p. 226-37 (et en note).

3. *Djemschid et Quetzalcohuatl; l'Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*, p. 221 et suiv. du t. V des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1874-75).

4. *Le serpent Python chez les Salibas*, p. 105 et 106 du *Folklore dans les Deux-Mondes*, t. XXXIII, des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1894).

1° Le nom de *Yama*, prototype du *Yima* persan, a été traduit avec plus ou moins de justesse par « Jumeau » et le Zend-Avesta qualifie ordinairement ce personnage de « Beau ». Le sens mystique du nom de Quetzalcohuatl est précisément, d'après Veytia, celui de « Beau Jumeau ».

2° Le souvenir de Yima apparaît lié à celui du déluge, sans doute aussi à celui de la tour de Babel. Quetzalcohuatl, de son côté, constitue un personnage diluvien, et c'est un de ses compagnons qui a élevé la pyramide de *Cholulan* dont la colère des dieux empêcha l'achèvement.

3° Yima enseigne différents arts à ses sujets. Quetzalcohuatl fait connaître aux siens l'agriculture. Le règne de Djemschid, forme dérivée de *Yima*, comme celui du second Quetzalcohuatl, dont la légende semble calquée, en partie, sur celle du premier personnage de ce nom, constituent, pour leurs sujets, une sorte d'âge d'or. Les mortels vivent alors dans la paix, la joie et l'abondance.

4° Les deux princes sont signalés par leur luxe et leur amour du faste. Ce sont en même temps de grands voyageurs. L'un est un lapidaire émérite. Les sujets du second sont habiles à trouver les pierres précieuses.

5° On a quelque lieu d'admettre une parenté étymologique entre le terme d'*Amausian*, désignant la caste des savants et docteurs, créée par le prince persan, et celui d'*Amoxoaque*, litt. : « homme du livre », qui est celui des compagnons du chef des Toltèques orientaux du Mexique.

6° Djemschid, comme Quetzalcohuatl, perdent le trône en punition de fautes par eux commises. Tous deux périssent par le feu sur les rives de la mer Orientale.

7° Ils sont remplacés par de cruels tyrans qui immolent force victimes humaines.

8° La mort des deux héros civilisateurs sera vengée par les légitimes héritiers du trône. Nauhyotl peut être considéré comme le Féridoun de l'Anahuac.

9° Les usurpateurs sont enfermés, l'un dans les entrailles de la terre ; l'autre, inhumé. Il n'est pas question, à leur égard, de crémation comme pour leurs prédécesseurs.

10° Certains traits de la légende des Quetzalcohuatls rappellent plutôt, nous l'avons vu, l'Inde ou l'Indo-Chine que la Perse, par exemple, ceux des nains qui périssent à la traversée de la Sierra Nevada, des gerbes de maïs, offertes par le Macéhual au souverain toltèque, de la tour de Babel, d'après les Sgaws. Cela achèverait de démontrer que tous ces récits sont passés de l'Inde au Mexique, après s'être répandus dans l'Extrême-Orient.

11° A quelques égards, les récits des populations de la Nouvelle-

Espagne peuvent présenter des traces de remaniement ou d'altération si on les compare à ceux des Iraniens. Souvent, néanmoins, ils offrent un caractère primitif et se rapprochent bien davantage du texte biblique auquel le Folk-lore persan semble avoir fait tant d'emprunts. Mentionnons, en particulier, l'ivresse de Quetzalcohuatl, l'histoire de Cuextécatl qui offre une ressemblance incontestable avec celle de Cham[1].

12° Nous tenons, somme toute, pour fort acceptable la théorie de ceux qui voient dans la doctrine humanitaire et pacifiste, enseignée par le pontife de Tollan, le résultat d'une prédication boudhique. Peut-être même des Nestoriens se seraient mêlés aux disciples de Çakyamouni dans leur traversée du Pacifique.

13° Le caractère franchement évhémérique dont se trouve marquée la légende de Djemschid, à coup sûr apparentée à celle des deux Quetzalcohuas, oblige à admettre qu'elle n'a pu se constituer d'une façon complète qu'à une époque relativement récente, lorsque la vieille religion des Mages se trouvait battue en brèche et subissait l'assaut de croyances étrangères, c'est-à-dire postérieurement au temps d'Alexandre.

14° L'origine des légendes semi-historiques de la Nouvelle-Espagne se trouvant intimement liée à celles de la civilisation elle-même, on est forcément amené à admettre que cette dernière n'a pu prendre naissance en Amérique que vers le IIe ou le IIIe siècle après notre ère. Cela concorderait tout à fait avec l'assertion de Botturini qui fait remonter l'invention du calendrier toltèque à un peu plus de cent ans avant Jésus-Christ.

15° Suivant toute apparence, d'ailleurs, l'arrivée d'une mission boudhique en Amérique fut, de plusieurs siècles, postérieure à celle des colons qui avaient porté, en ces régions, les premiers éléments de la vie civilisée.

16° La comparaison des légendes concernant les Quetzalcohuas avec celles des Mandanes, aussi bien que des Cussitaws, ne permet guère, comme il a été dit plus haut, de douter de leur origine septentrionale. Elles se seront répandues dans les région de l'Est pour être portées à la Nouvelle-Espagne.

17° C'est, sans nul doute, le *Kouro-Siwo* qui porta sur les rives de l'Orégon les civilisateurs venus de la côte opposée du Pacifique.

1. Rien d'étonnant d'ailleurs en tout ceci. En matière de récits populaires, comme sur le terrain de la linguistique, on rencontre souvent des traces d'archaïsme conservées d'une façon en quelque sorte sporadique, et là où l'on aurait, ce semble, le moins lieu de s'y attendre. Citons, par exemple, l'espagnol *suegro*, « beau-père », qui conserve, quelque peu transformée, il est vrai, l'ancienne gutturale de l'aryaque, *svakouros*, *svakouras*, tandis que déjà elle est devenue une sifflante dans le sanscrit *svaçouras*.

(*A suivre*).

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 10 JANVIER 1911

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages et périodiques suivants : *Proceedings of the american philosophical Society*, Philadelphia, t. XLIX, 1910, n° 196 ; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXIX, fasc. 5-6 ; t. LXX, fasc. I ; — *Boletim do Museu Goeldi*, vol. VI, 1910 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLII, n° 11 ; — *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, La Havane, juillet 1910 ; — *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, fasc. XII, déc. 1910 ; — *Globus*, vol. XCVIII, n°s 21-24 ; — *Anales del Museo national de Arqueología, Historia y Etnología*, Mexico, t. II, n°s 3-5 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. IX, n° 4 ; — *La Canadienne*, n° 11, déc. 1910 ; — *University of California publications in american Archaeology and Ethnology*, vol. IX, n° 2, 1910 : A. L. Kroeber : *The Chumash and Costanoan languages* ; — J. A. Dillenius. *El hueso parietal bajo la influencia de la deformación fronto-occipital ; contribución al estudio somático de los antiguos calchaquies* (*Facultad de Filosofía y Letras ; Publicaciones de la sección antropológica*, n° 7), Buenos-Aires, 1910 ; — Gunnar Ekholm. *Upplands stenålder*, Uppsala, 1909 ; — Samuel A. Lafone-Quevedo. *Etnología argentina* (*La Universidad de La Plata en el IV° congreso científico (10 panamericano)*, pp. 176-215), Buenos-Aires, 1909 ; *Las lenguas de tipo Guaycurú y Chiquito comparadas* (*Revista del Museo de La Plata*, t. XVII (2me série, t. IV), pp. 7-68) ; *Tipos de alfarería en la región diaguito-calchaquí* (*Revista del Museo de La Plata*, t. XV (2me série, t. II), pp. 295-396) ; — Sune Ambrosiani. *Odinskultens Härkomst*, Stockholm, 1907 ; — Bror Schnittger. *Förhistoriska flintgrufvor och kulturlager vid Kvarnby och S. Sallerup i Skåne*, Stockholm, 1910 ; — De Charencey. *Les noms des points de l'espace chez les Aryens de l'Europe centrale et de l'Asie*, Caen, 1910 ; — Birger Gezelius. *Japan i västerländsk framställning till omkring ar 1700 ett geografiskt-kartografiskt försök*, Linköping, 1910 ; — P. José Sánchez Labrador. *El Paraguay católico*, 2 vol., Buenos-Aires, 1910 ; — Karl Ferdinand Johansson. *Solfgeen i indien en religionshistorisk-mytologisk studie*, Uppsala, 1910 ; — Otto Herman. *Das artefakt von Oloňec und was dazu gehört*, Buda-

pest, 1910 ; — *Courrier des bibliothèques*, n° 6, H. Welter, 4, rue Bernard-Palissy, Paris.

M. Verneau adresse un vase mexicain en terre noire, cylindrique, légèrement pansu, portant des figurines en saillies, disposées tout autour en 3 rangs. De la discussion à laquelle cet objet donne lieu et à laquelle prennent part Mme Barnett, M. Diguet, le Dr Capitan, il résulte que ce vase est faux, seules les petites appliques sont peut-être et partiellement authentiques ; provenant d'autres débris céramiques anciens, elles ont été insérées avant la cuisson dans le vase faux.

Mme Barnett présente un collier en argent provenant de la République Argentine, composé d'un tour de cou en cuir recouvert de petites cupules en argent repoussé et de 3 grandes plaques en argent martelé, la dernière portant des pendeloques en argent également.

M. Diguet dit qu'il pourrait s'agir là d'une pièce frontale de harnachement comme il en existe au Mexique.

M. Wagner pense plutôt qu'il s'agit d'un collier, il lui semble en avoir vu de semblables dans le sud de l'Argentine.

M. Villiers du Terrage se souvient d'avoir rapporté d'Araucanie une photographie représentant une femme portant un collier analogue.

M. de Périgny lit un très important mémoire sur ses dernières explorations à Nakcun (Yucatan). (Voir tome VII, page 5.)

Des applaudissements unanimes de la Société montrent à l'auteur l'intérêt qu'elle porte à ses recherches.

Quelques questions lui sont adressées par le président, le secrétaire général et M. Diguet sur quelques points, par exemple sur les procédés de construction. M. Capitan fait alors remarquer que ces procédés paraissent plus primitifs que ceux mis en œuvre à Chichen et à Uxmal qu'il a pu étudier spécialement il y a quelques mois.

M. de Périgny répond qu'en effet, pour lui, les monuments de Nakcun sont notablement plus anciens que ceux de la région de Merida.

L'heure étant trop avancée, la communication de MM. Capitan, Marcou et Falcoz sur le Congrès de Mexico est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à 6 h. 20.

SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1911

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia, Mexico, t. II, nos 6-8 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. IX, n° 5 ; — *La Canadienne*, n° 1, janvier 1911 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société*

d'anthropologie de Paris, 1909, n° 6 ; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. LXII, fasc. 2 ; — *Revista de la facultad de Letras y Ciencias*, La Havane, septembre 1910 ; — *Actes de la Société scientifique du Chili*, t. XIX, 1909 ; — *Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University*, vol. IV, n° 1 : William E. Gates. *Commentary upon the Maya-Tzendal Perez codex with a concluding note upon the linguistic problem of the Maya glyphs*, Cambridge, 1910 ; — *Memorie della R. Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna ; Classe di Scienze morali*, série I, tome IV, 1909-1910, *Sezione di Scienze Storico-Filologiche ;* série I, t. IV, 1909-1910, *Sezione di Scienze Giuridiche ; Suplemento, Adunanza plenaria e pubblica*, 22 juillet 1910 ; — *Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna ; Classe di Scienze morali*, serie I, vol. III, 1909-1910 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei ; Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5e série, vol. XIX, 1910, fasc. 7-10 ; — *Documentos históricos mexicanos ; Obra conmemorativa del primer centenario de la independencia de México, la publica el Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología bajo la dirección de Genaro García, por acuerdo de la Secretaría de Instrucción pública y Bellas Artes*, 6 vol., Mexico, 1910.

M. de Villiers du Terrage offre à la Société une série de gravures coloriées de l'époque du Premier Empire représentant des types de sauvages de divers pays gravés par J. Laroque, d'après les dessins de J. Grasset St. Sauveur.

Mme Barnett montre à nouveau le collier d'argent qu'elle a présenté à la dernière séance, ainsi que la photographie que lui a communiquée M. de Villiers du Terrage représentant une femme portant un collier qui paraît identique. Le collier présenté peut donc ainsi être identifié.

M. de Villiers du Terrage ajoute que cette photographie vient de Valdivia (Sud du Chili, en face de l'île de Chiloe) et que, par suite, il est probable que le collier présenté vient de la même région.

M. de Charencey fait une communication intitulée « Quelques traces d'influence asiatique dans la Nouvelle-Espagne ». Il trouve des analogies très grandes entre la coutume japonaise et indonésienne de se teindre les dents en noir et la même pratique au Mexique. Il développe cette idée et cherche à montrer que c'est un fait qui, se surajoutant à beaucoup d'autres, tend à établir l'existence de rapports entre l'Amérique ancienne et le monde asiatique.

M. Rivet montre, à ce propos, un crâne dont les dents sont teintées en noir et qui provient de l'Équateur.

M. Verneau fait observer qu'il est très exact que le Kourosivo peut entraîner sur les côtes californiennes des barques japonaises, mais il paraît peu probable que l'origine du peuplement et de la civilisation en Amérique puisse être attribuée à l'Asie.

M. Vignaud fait remarquer qu'il est très fréquent en effet de voir sur la côte californienne des échouages de barques venues du Japon et entraînées par le Kourosivo.

M. le Dr Capitan fait une communication sur la 17e session du Congrès

international des Américanistes tenue à Mexico, au mois de septembre 1910. Il donne un compte rendu succinct des séances en indiquant les communications les plus importantes, puis il raconte les fêtes et les réceptions nombreuses auxquelles ont été invités les Congressistes. Enfin, il donne des détails sur les superbes excursions faites par un groupe de congressistes sous la conduite de MM. Batres père et fils à Teotihuacan, Oaxaca, Monte Alban et Mitla et sur les excursions qu'avec ses codélégués de la Société, MM. Marcou et Falcoz, il a pu faire à Tezcoco, Huechotla, Tezcocingo et aux ruines de Chichen et d'Uxmal dans le Yucatan. Il donne également des détails sur le musée de Mexico qu'il a très soigneusement étudié.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 7 MARS 1911.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

La Canadienne, n° 2, février 1911 ; — *Revue anthropologique*, n°s 1-2, janvier-février 1911 ; — *Anthropological papers of the american Museum of Natural History*, vol. IV, fasc. 2 : Robert H. Lowie : *Notes concerning new collections*, New York, 1910 ; — *Bureau of american Ethnology*, Bulletin 37 : Gerard Fowke : *Antiquities of central and south-eastern Missouri* ; Bulletin 45 : Frances Densmore : *Chippewa Music*, Washington, 1910 ; Bulletin 49 : *List of publications of the bureau of american Ethnology with index to authors and titles*, Washington, 1910 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. IX, n° 6 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLII, n° 12, vol. XLIII, n° 1 ; — *Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*, vol. XIV, part. 2 ; — *The Canadian antiquarian and numismatic Journal*, Montréal, vol. VI, n° 4 ; — *Congreso cientifico internacional americano*, 10-25 juillet 1910, *Votos aprobados por el Congreso en sesión plena*, Buenos Aires, 1910 ; — De Charencey. *Etymologies euskariennes*, Paris, 1911 ; — *Tous les arts*, revue mensuelle illustrée (numéro spécimen).

M. le Secrétaire général lit le rapport suivant au nom de la commission nommée pour examiner les idoles en bois rapportées du Pérou par le capitaine Berthon :

La commission, nommée dans la séance de décembre pour étudier les idoles en bois rapportées du Pérou par le capitaine Berthon et offertes par lui au Musée d'ethnographie, s'est réunie le lundi 13 février à 10 h. 1/2 au musée du Trocadéro. Elle était composée des membres suivants présents : MM. Vignaud, Verneau, Hébert, de Villiers du Terrage, Beuchat, Rivet et le secrétaire général.

Après examen minutieux des idoles, l'avis général de la commission a été le suivant :

Ces idoles (sauf celle peinte en rouge qui présente un caractère plus récent) semblent être anciennes. Le bois est profondément altéré, même dans les cavités qu'il porte à sa surface et où ont été insérés des fragments de coquille. La partie inférieure d'une d'entre elles montre une altération plus profonde semblant indiquer que cette partie a été enfoncée en terre pendant fort longtemps.

Quant aux cavités creusées en divers points des pièces de bois, elles sont entaillées avec une netteté très grande malgré la dureté du bois. Cet aspect indique qu'il s'agit là d'un travail exécuté soit avec un outil de métal, soit avec des coquilles très coupantes. (La même netteté s'observe en effet sur les sculptures d'armes océaniennes, telles les massues de Tonga.)

Dans ces cavités, étaient encastrées des pièces de coquilles taillées habilement, à bord usés avec soin et qui y étaient maintenues soit par une matière agglutinante dont on trouve parfois des traces très altérées soit par simple forcement, soit enfin par des crampons de cuivre dont il existe encore deux ou trois spécimens en place.

En somme, ces idoles ont bien un aspect ancien et rien ne peut permettre de soupçonner leur non-authenticité, sauf peut-être pour celle peinte en rouge.

Tel a semblé être l'avis général de la commission, formulé avec plus ou moins de force.

Depuis lors, en transportant une idole, une des pièces de coquille carrée encastrée dans le bois est tombée et sur la face encastrée, M. Verneau a constaté l'existence à chaque angle d'un petit trou comme il en existe sur les pièces destinées à être fixées sur les vêtements.

M. Verneau voit là un argument en faveur de l'opinion de M. Romero, à savoir que les idoles ont été taillées récemment et que les incrustations de coquille ont été faites au moyen de pièces provenant de tombeaux antiques.

M. Capitan pense au contraire que ce réemploi de pièces (préparées dans un autre but ou même usagées) se rencontre très fréquemment en ethnographie et en archéologie et qu'il ne peut constituer une preuve de non-authenticité des objets étudiés.

A la suite de cette lecture, le Professeur Verneau fait quelques observations basées sur les faits suivants : 1° quelques-unes des coquilles incrustées avaient été fabriquées pour un autre usage, certaines portaient l'image d'animaux avec yeux de turquoises incrustées ; il peut donc paraître étrange que de si jolies coquilles aient été employées simplement pour des incrustations ; 2° Certaines incrustations de coquilles portaient des perforations ; en tout cas l'exemple des pendeloques en os, qu'il a découvertes dans la brèche des grottes de Menton et dont plusieurs ont pu être considérées comme fausses par des spécialistes, montre l'extrême difficulté de ces diagnoses.

En conséquence, il demande la réunion à nouveau de la commission.

Monsieur le Président annonce à la Société que le Professeur Porter de Santiago (Chili) assiste à la séance et qu'il fera une communication importante aujourd'hui même sur le mouvement anthropologique au Chili.

Sur la proposition de MM. Verneau, Capitan et Rivet, sont proposés comme membres correspondants de la société :

MM. Ballivián, Ministro de Agricultura y Coloñias de Bolivia.
Ricardo E. Latcham.
José Toribio Medina.
Prof. Carlos Porter.

La Société consultée décide de procéder immédiatement à l'élection de ces savants, qui sont alors nommés à l'unanimité.

Le Prof. Porter fait sa communication sur le mouvement américaniste au Chili; il donne une série de renseignements bibliographiques sur le Chili, comme aussi un grand nombre d'indications sur les collectionneurs du pays, les propriétaires de bibliothèques et les savants, le tout au point de vue anthropologique, archéologique, ethnographique.

M. le Dr Capitan présente les photographies d'un manuscrit mexicain sur papier d'agave présentant d'un côté des figures hiéroglyphiques représentant certainement des tributs, tandis que le revers porte, chose extrêmement rare, un texte en espagnol avec la date de 1535. C'est l'exposé complet d'un procès intenté par des Indiens contre un corregidor concussionnaire Luiz de Berrio. Ce texte permet de comprendre facilement la notation hiéroglyphique abrégée figurée sur le recto par les Indiens plaignants; le texte du jugement expulsant de son emploi le dit de Berrio est transcrit également sur le même feuillet.

M. le Dr Verneau à ce propos rappelle la notation hiéroglyphique abrégée des Peaux Rouges, telle qu'on peut l'observer dans le manuscrit de Villeneuville.

M. de Villiers du Terrage montre une petite figurine en pierre représentant un lama avec une cavité cylindrique assez profonde creusée au niveau du dos de l'animal; il a acheté cette pièce au Cuzco; dans le même lot, il a eu un petit cylindre très bien poli et qui s'adapte parfaitement dans la cavité du dos du petit lama; il pense, et c'est également l'avis de M. Rivet et de différents membres, que ces petits lamas n'étaient autres que de minuscules mortiers à usage de substances précieuses, telles que les matières colorantes destinées aux fards.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1911.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Bulletin du Parler français au Canada, n° 7, mars 1911; — *La Canadienne*, n° 3, mars 1911; — *Revista chilena de historia natural*, année XIV, nos 4-6, année XV, n° 1; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXX, fasc. 2-4; — *Revue anthropologique*, n° 3, mars 1911; — *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, t. XL, 1910, fasc. 3-4; — *Ymer*, 1910, fasc. 4; — *Bulletin of the american geographical Society*, t. XLIII, 1911, n° 2; — *Memorias y*

Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate », t. XXVII, nos 4-10 ; — *University of Pennsylvania : The Museum Journal*, t. I, n° 3 ; — *Library of Congress : Report of the Librarian of Congress*, Washington, 1910 ; — Theodor Koch-Grünberg. *Indianertypen aus dem Amazonasgebiet, nach eigenen Aufnahmen während seiner Reise in Brasilien*, livr. 6-7 ; — Felix F. Outes et Carlos Bruch. *Los aborigenes de la República argentina*, Buenos Aires, 1910 ; — Eduardo Poirier. *Chile en 1908*, Santiago de Chile, 1909 (offert par M. le Professeur Porter) ; — Luis María Torres. *El totemismo, su origen, significado, efectos y supervivencias* (*Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. XX (3e série, t. XIII), pp. 485-553) ; — Robert Lehmann-Nitsche. *Europäische Märchen unter den argentinischen Araukanern* (*XIV Amerikanisten-Kongress*, pp. 681-694) ; *Forschungenmethode einer wissenschaftlichen Ethnologie* (*Congrès international d'expansion économique mondiale*, Mons, 1905) ; *Clavas cefalomorfas de piedra procedentes de Chile y de Argentina* (*Revista del Museo de la Plata*, t. XVI, (2e série, t. III), pp. 150-170), Buenos Aires, 1909 ; *Hachas y placas para ceremonias procedentes de Patagonia* (*Ibid.*, pp. 204-240) ; *Relevamiento antropológico de una india Guayaquí* (*Ibid.*, t. XV (2e série, t. II), pp. 92-101), Buenos Aires, 1908 ; *Vocabulario Chorote o Solote* (*Chaco occidental*) (*Ibid.*, t. XVII (2e série, t. IV), pp. 111-130), Buenos Aires, 1910 ; *El habitat austral del tigre en la República argentina ; estudio zoo-geográfico* (*Revista del Jardin zoológico de Buenos Aires*, 2a época, III, 1907, pp. 19-28) ; *Dibujos primitivos* (*Universidad nacional de La Plata ; Extensión universitaria, Conferencias 1907-1908*, pp. 111-132), La Plata, 1909 ; *Homo sapiens und Homo neogaeus aus der argentinischen pampasformation* (*XVI internationales Amerikanisten-Kongress*, pp. 93-98 ; *Naturwissenschaftlicher Wochenschrift*, Iena, 1901, nouv. série, t. VIII, n° 42) ; *El hombre fosil pampeano* (*Boletin de la oficina nacional de estadistica*, La Paz, Bolivie, t. VI, 1910, pp. 363-366) ; *Zu den Anthropophyteia aus Alt-Peru* (*Anthropophyteia*, t. VI, Leipzig, 1909, pp. 99-100) ; *Schädeltypen und Rassenschädel* (*Archiv für Anthropologie*, nouv. série, t. V, pp. 110-115) ; — *Americana* (Lagercatalog 600, Joseph Baer, Hochstr. 6, Frankfurt a. M.).

M. de Charencey lit un travail sur un volume de M. Hernandez, intitulé : *Los grandes ciclos de la historia maya*. L'auteur a étudié surtout le codex de Chumayel, manuscrit religieux, astronomique et historique, comme il y en avait dans chaque centre maya. Ce *Chilam balam*, au lieu d'être en caractères hiéroglyphiques comme les Codex Troano, peresianus, cortesianus ou dresdensis, a été écrit après la conquête en caractères européens. On peut donc le lire facilement quand on a la connaissance profonde de la langue maya que possède M. Hernandez.

M. Diguet résume un mémoire intitulé : *Contribution à l'étude des langues mexicaines : Idiome Huichol.* (Sera publié.)

M. Capitan résume le très important mémoire de Mme Nuttall, intitulé : *L'évêque Zumarraga et les idoles principales du grand temple de Mexico.* (Sera publié.)

M. Rivet lit un travail sur les langues guaranies et panos du Haut Amazone.

Les dernières surtout occupent un espace considérable de la Bolivie à l'Amazone. Il communique ensuite un travail de M. Chamberlain sur les familles linguistique peu connues de l'Amérique du Sud.

Sont proposés comme correspondants par le président et M. de Peralta, MM. de la Rosa et Anastasio Alfaro, et par MM. Capitan et Rivet, MM. Hrdlička, Chamberlain, Tozzer, Dixon, Nordenskiöld. L'élection a lieu à l'unanimité des membres présents.

M. Verneau montre le morceau de coquille carré, détaché d'une des idoles en bois, rapportées par le capitaine Berthon, et qui présente à chaque angle une perforation. C'était donc bien une pièce destinée à être fixée sur les vêtements. C'est exactement ce que prétend Romero. Alors le doute s'impose. D'ailleurs la commission nommée pour étudier la question se réunira à nouveau au musée d'ethnographie du Trocadéro, le mercredi 12 avril, à 10 heures.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. Warrington Dawson, littérateur américain, par MM. Vignaud et de Villiers du Terrage ; M. Chambost, ingénieur, par MM. Rivet et Poutrin.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 4 MAI 1911.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de M. Fewkes, président de la Société d'anthropologie de Washington, adressée au Secrétaire général et contenant une somme de cent francs, envoyée par la Société d'anthropologie de Washington comme souscription au monument du professeur Hamy. Le Secrétaire général a envoyé les remerciements de la Société.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Revue anthropologique, n° 4, avril 1911 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, t. XLIII, 1911, n°s 3-4 ; — *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, La Havane, novembre 1910 ; — *American anthropologist*, new series, t. XII, fasc. 1-3 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XL, fasc. 5-6 ; — *La Canadienne*, n° 4, avril 1911 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, n° 8, avril 1911 ; — *Bulletin de la Société neuchateloise de géographie*, t. XX, 1909-1910 ; — *University of Pennsylvania ; Egyptian department of the University Museum*, Oxford, t. I, 1909 : D. Randall-Maciver, C. Leonard Woolley, F. LI. Griffith : *Areika* ; t. II, 1910 : Geoffrey S. Milcham. *Churches in lower Nubia* ; t. III-IV, 1910 : C. Leonard Wooley et D. Randall-Maciver, *Karanòg, the romano-nubian cemetery* ; — *The Canadian antiquarian and numismatic Journal*, t. VIII, n° 1, Montréal, 1911 ; — *Anales del Museo nacional*, San Salvador, 1910, t. IV, n° 29 ; — *Forty-fourth Report on the Peabody Museum of american Archaeology*

and Ethnology, Harvard University, 1909-1910 ; — *Anales del Museo nacional de Montevideo*, série II, t. I, fasc. 3, 1911 ; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du sud, 1899-1906*, t. IX, fasc. 1 : *Mammifères, Oiseaux, Trochilidae*, Paris, 1911.

Le secrétaire général lit le procès-verbal suivant de la nouvelle réunion de la commission chargée d'examiner les idoles rapportées au Pérou par le capitaine Berthon.

La commission s'est réunie une seconde fois au musée d'ethnographie du Trocadéro, le 12 avril 1911.

Étaient présents : le président Vignaud, MM. Verneau, Capitan, Hébert, Diguet, Rivet, de Villiers du Terrage, Beuchat et le capitaine Berthon. Celui-ci a d'abord donné à nouveau des explications sur la façon dont il a acquis lesdites idoles d'un certain Cohen, marchand d'antiquités à Lima, vendant d'ailleurs pour une autre personne qu'il n'a pas désignée. Cohen a déclaré au capitaine Berthon tenir ces idoles d'individus les ayant déterrées en cachette à Pachacamac. Elles lui avaient été déjà marchandées par M. Uhle, lorsque le capitaine en fit l'acquisition pour un prix inférieur à celui de leur transport. C'eût donc été une bien mauvaise opération pour des faussaires que de se livrer à pareil travail de falsification, pour lequel d'ailleurs ils eussent dû être dirigés par un archéologue.

Après examen très soigneux de ces pièces, il fut reconnu par tous les membres de la commission que le bois paraissait fort altéré ; pour certaines, l'altération est surtout manifeste à la partie inférieure de la pièce, et pour une autre à la partie supérieure, comme si elle avait été plantée la tête en bas, ainsi que l'a fait remarquer le prof. Verneau. Des nombreux échanges de vue qui eurent lieu alors, il parut résulter (et ce fait a été signalé pour la 1re fois par le prof. Verneau) l'existence indubitable de l'emploi, pour quelques incrustations, de pièces de coquille ouvrées et parfois incrustées de turquoises, pièces incontestablement faites pour servir à l'ornementation de vêtements (perforations aux angles dans l'épaisseur de la pièce). Le prof. Verneau et quelques membres voyaient là un argument en faveur de la critique de Romero. D'autres au contraire (opinion du prof. Capitan) considéraient que ce réemploi pour un autre usage de coquilles (ou de pierres) ouvrées se rencontre fréquemment en ethnographie et n'implique nullement, d'une façon certaine, l'existence d'une falsification.

D'autre part, l'aspect général des pièces, la similitude de l'ornementation avec celle des grosses briques rapportées de Pachacamac par le capitaine Berthon, l'esprit et la composition de l'ornementation parurent à la majorité des membres de la commission présenter les caractères d'un travail antique.

M. Hébert émit pourtant quelques doutes relativement au travail des figures entaillées dans des coquilles de spondyle. Il lui fut répondu que pareille ornementation se rencontrait sur des pièces péruviennes antiques.

Les constatations du mode d'entaille du bois et du fixage des coquilles dans des alvéoles, creusées dans le bois, au moyen de substances dont il ne reste

aujourd'hui que peu de traces, et parfois au moyen de crampons en cuivre, furent encore une fois faites aussi soigneusement que possible.

En majorité, l'opinion de la commission fut que ces idoles présentaient des caractères d'authenticité très nets, étant entendu que leur âge ne peut être fixé et que certaines peuvent être voisines de l'époque de la conquête. Mais en présence des critiques de Romero, des réserves s'imposent. Elles ont été présentées de deux façons : ou bien (et c'est l'avis du prof. Verneau) ne pas exposer ces idoles et les laisser en magasin à la disposition des personnes qui voudraient les étudier ; ou bien (et c'est l'avis de plusieurs membres de la commission) les exposer en indiquant, sur une notice placée à côté d'elles, les objections émises contre leur authenticité.

En tous cas, la commission a pensé qu'il serait très utile de faire exécuter des reproductions soignées de ces idoles qui pourraient être envoyées — pour avis — avec un texte explicatif aux divers spécialistes en antiquités péruviennes du monde entier.

D'autre part, la commission a pensé aussi qu'il serait bon de demander à Romero les raisons techniques qui lui ont fait déclarer que les idoles étaient fausses.

Après lecture de ce rapport, M. de Charencey expose une interprétation spéciale d'un caractère du bas-relief de la croix de Palemké où il reconnaît une des lettres de l'alphabet de Landa, lui permettant le déchiffrement phonétique de ce caractère. Il en donne un second exemple tiré du Codex Troano.

M. le Dr Capitan fait remarquer l'incertitude des données fournies par l'emploi de l'alphabet de Landa pour l'interprétation des textes anciens. Cet alphabet n'a été évidemment qu'une application approximative du phonétisme de l'idéogramme figuré par tel ou tel hiéroglyphe, dans le but de permettre de transcrire ainsi à l'usage des Mayas des textes de prières ou des catéchismes.

M. le Dr Capitan fait passer successivement sous les yeux de la société de nombreuses planches de dessins exécutés par Teoberto Maler et représentant de très nombreux graffiti qu'il a relevés en divers points des multiples ruines du Yucatan qu'il a si bien étudiées. Ces très curieux graffiti inédits ont été remis au Dr Capitan, à Mexico, par M. Maler qui les avait montrés au Congrès des Américanistes. Ils seront publiés in extenso dans le *Journal* avec des légendes que le Dr Capitan se chargera de rédiger, puis de soumettre à M. Maler.

Sont élus membres titulaires :

M. Warrington Dawson, littérateur américain, présenté par M. Vignaud et M. de Villiers du Terrage, et M. Chambost, ingénieur, présenté par M. Rivet et M. Poutrin.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 6 JUIN 1911.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement de

MM. Chamberlain, Dixon, Tozzer, Ballivián, Latcham et Medina, élus membres correspondants.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Bulletin du Parler français au Canada, n° 9, mai 1911 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6e série, t. I, 1910, fasc. 4-5 ; — *American anthropologist*, new series, t. XII, fasc. 4, 1910 ; — *Proceeding of the american philosophical Society*, Philadelphia, t. XLIX, 1910, n° 197 ; — *Ymer*, n° 1, 1911 ; — *Anales del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, Mexico, t. II, n° 9 ; — *Revue anthropologique*, n° 5, mai 1911 ; — *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, Mexico, t. XXVII, nos 11-12, t. XXVIII, nos 1-8 ; — *Boletin de la oficina nacional de estadistica*, La Paz (Bolivie), 1910, nos 58-66 ; — *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, La Havane, t. XII, fasc. 1 ; — *Memoirs of the american anthropological Association*, t. II, part. 3, 1908 : Herbert Joseph Spinden. *The Nez Percé Indians* ; part. 4, 1908 : George H. Pepper et Gilbert L. Wilson. *An Hidatsa shrine and the beliefs respecting it ;* — *Skrifter utgifna af kungl. humanistiska vetenskaps-samfundet*, t. XI, Uppsala ; — *Smithsonian Institution, Bureau of american Ethnology*, Bulletin 30 : Frederick Webb Hodge. *Handbook of American Indians north of Mexico*, Washington, 1910 ; — *Anthropos*, t. VI, nos 3-4 ; — *Zeitschrift fur Ethnologie*, 1911, n° 1 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei ; Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, 5e série, vol. XIX, fasc. 11-12, 1910 ; — *University of California publications in American Archaeology and Ethnology*, vol. IX, n° 3, 1911 : A. L. Kroeber. *The languages of the coast of California north of San Francisco ;* vol. X, n° 1, 1911 : A. L. Kroeber, *Phonetic constituents of the native languages of California ;* — *Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, Stuttgart, 2e fasc. 1910, 1er fasc. 1911 ; — Auguste Génin. *Notes sur le Mexique*, Mexico, 1908-1910 ; — Théodore Reinach. *Notice sur la vie et les travaux de M. Ernest Hamy*, lue dans la séance du 9 décembre 1910 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (offerte par Mme Marcel Dubard-Hamy).

M. Vignaud offre à la bibliothèque de la Société son livre : *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, 2 vol., Paris, H. Welter, 1911.

M. le capitaine Berthon fait une communication intitulée : *Sur un tableau des civilisations précolombiennes au Pérou*. L'auteur développe l'idée que les premiers vestiges de civilisation sur la côte du Pérou correspondent aux environs de l'ère chrétienne ou peu avant. Ces populations seraient arrivées de la forêt amazonique en remontant les cours d'eau pour atteindre la vallée interandine et le plateau bolivien. Elles fondèrent là des civilisations nouvelles qui se sont étendues ensuite sur les rivages du Pacifique. L'auteur cherche dans une vue générale à présenter l'évolution de ces civilisations dans le temps et dans l'espace.

M. Rivet fait remarquer que la civilisation péruvienne ne paraît pas très ancienne. Il en donne une preuve archéologique. Elle est tirée de l'étude de la hache polie simple. Abondante aux Antilles, en Guyane, en Colombie, on ne

la trouve pas au contraire dans le bassin de l'Amazone ni dans les vallées Calchaquies, ni dans l'Argentine, ni au Pérou.

M. de Charencey rappelle qu'Angrand admettait que les constructeurs du Tiahuanaco seraient venus du nord par les Andes. Au contraire, les Incas seraient venus des États-Unis.

M. Vignaud fait remarquer également que l'origine amazonienne n'est basée ni sur l'archéologie, ni sur la linguistique et que l'hypothèse de M. Berthon n'est guère démontrable.

M. le capitaine Berthon maintient que l'origine maritime des populations péruviennes de la côte ne lui semble pas probable. Au contraire, l'arrivée par l'entre-sierra des populations amazoniennes lui paraît bien plus acceptable. Ce chemin a été celui suivi par les Incas également. Il est fort possible que les populations originelles de l'entre-sierra aient disparu sans laisser aucune trace.

M. le Dr Capitan fait remarquer que cette évolution humaine si compliquée, si complexe ne paraît réellement pas avoir pu évoluer en un si court espace de temps.

M. de Charencey donne un compte rendu du livre du Dr Nicolás León, intitulé : *La obstetrica.*

Dans le cours de la séance, ont été nommés membres correspondants :

M. Clarence Moore (de Philadelphie), M. Gordon, conservateur du musée de l'Université, à Philadelphie, et M. Hartmann, conservateur du musée d'ethnographie de Stockholm.

La séance est levée à 6 h. 30.

NÉCROLOGIE

ÉMILE LEVASSEUR

Le 10 juillet 1911, succombait, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, M. Levasseur, l'éminent géographe, statisticien et sociologue, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1868, professeur et administrateur du Collège de France, membre d'honneur de la Société des Américanistes.

Levasseur était né à Paris, le 8 décembre 1828. Il fit ses études au lycée Bonaparte, en compagnie de Prévost-Paradol et de Taine qu'il retrouva à l'École normale en 1849, en même temps qu'il se liait avec Octave Gréard d'une amitié non moins fraternelle que la mort seule put dénouer.

Après le coup d'État, contre lequel il avait même organisé la résistance au sein de l'École normale, Levasseur fut nommé professeur de troisième et ultérieurement de seconde au lycée d'Alençon. Il passa ensuite à Besançon comme professeur de rhétorique. Enfin, il rentra bientôt à Paris, comme professeur d'histoire au lycée Saint-Louis et au lycée Henri IV.

Membre, en 1861, du Comité des Travaux historiques, il entrait en avril 1868 à l'Académie des Sciences morales et politiques. Bientôt, il fut chargé de cours au Collège de France par le ministre Duruy et titularisé en 1872. La même année, il contribua à la fondation de l'École libre des sciences politiques. En 1876, il fut nommé professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. Président de l'importante commission statistique de l'enseignement primaire, il devint membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, en 1903. Il y a sept ans, il succéda à Berthelot comme administrateur du Collège de France.

En 1868, Duruy ayant organisé un enseignement à la Sorbonne pour les jeunes filles, Levasseur offrit son concours à l'association créée pour cet objet. Plus tard, avec Passy, Trélat, Bréal, il contribua à la fondation du collège Sévigné.

Les travaux de Levasseur sont innombrables. Ils ont porté surtout sur l'histoire d'abord, puis sur l'économie politique, la statistique, la géographie économique.

On peut citer entre autres, son *histoire du Système de Law; la question de l'or; la population française; l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France*, enfin cet ouvrage considérable dont il corrigeait les épreuves peu de jours avant sa mort : *l'histoire du commerce de la France.*

Son enseignement, auquel il consacrait beaucoup de temps et beaucoup de

soins, lui permit de développer au Collège de France, au Conservatoire des Arts et Métiers, à la Sorbonne ses idées si intéressantes sur la géographie économique, la statistique appliquée surtout à l'étude de l'économie politique et enfin la géographie qu'il fut l'un des premiers à rénover. Il définissait en effet la géographie : « l'étude descriptive et raisonnée du sol et des œuvres qui marquent sur ce sol l'empreinte du travail humain. »

C'est surtout à Levasseur, à sa méthode que l'on doit, après 1870, la rénovation de l'étude de la géographie, cessant alors d'être une nomenclature aride, pour devenir quelque chose de réel, de vivant, d'attachant. Il fut également un des rénovateurs de la cartographie. Ses cartes et ses atlas pénétrant dans les écoles transformèrent le faciès de l'iconographie géographique.

Comme on le voit, l'œuvre de Levasseur est considérable. On comprend que, s'intéressant à toutes les questions géographiques et sociales, il ait accepté d'être un des fondateurs de la Société des Américanistes.

Quoique ne pouvant guère suivre nos séances, Levasseur s'intéressait à nos travaux et plusieurs fois, il m'entretint de notre Société et m'interrogea sur son évolution.

Faut-il ajouter que Levasseur était un travailleur acharné. Jusqu'à la fin de sa vie, même dans son lit, où il était forcé de demeurer si souvent, il travaillait sans cesse. Sur le bureau de son grand cabinet du Collège de France, il y avait toujours un manuscrit qu'il était en train de rédiger et sur le haut et large pupitre, un grand atlas de géographie ou de statistique toujours ouvert.

Levasseur était aussi un très aimable homme, accueillant à tous, même aux jeunes et aux débutants qu'il encourageait et qu'il aidait. Sa mort laisse dans nombre de milieux scientifiques un vide profond. La Société des Américanistes devait à son vieux et éminent membre fondateur le tribut d'hommages attristés qu'elle lui consacre aujourd'hui.

Dr Capitan.

FLORENTINO AMEGHINO

L'œuvre du savant qui s'est éteint à La Plata le 6 août 1911 a été et sera ardemment discutée, mais ses adversaires eux-mêmes devront reconnaître que rarement une vie fut plus entièrement et plus passionnément vouée à la science. En attendant que la postérité juge dans le calme nécessaire le prodigieux labeur de Florentino Ameghino, tous ceux qui s'occupent de l'Amérique précolombienne apprendront avec peine la disparition de ce travailleur acharné qui, jusqu'à la dernière minute, avait su conserver intacts ses enthousiasmes de jeunesse et cette belle foi ardente qui anime tous ses écrits et domine toute sa carrière.

Né en 1854, à Luján (province de Buenos Aires), Ameghino fit ses premières études au collège municipal de cette ville. Dès cette époque, ses goûts le portaient vers les sciences naturelles, et lorsqu'après un séjour d'un an à Buenos Aires, où il suivit les cours de l'école normale, il revint au pays natal, il commença à recueillir, en compagnie de son frère Carlos, ses premières collections. Quand, peu après, la nécessité de trouver un emploi pour vivre lui fit accepter une place de précepteur à l'école municipale de Mercedes, il continua à profiter de ses loisirs pour récolter des matériaux de toutes natures sur la vie primitive dans la pampa argentine ; de cette période de sa vie datent ses premières publications : *Ensayos para servir de base a un estudio de la formación pampeana* et *Antigüedades de la Banda oriental* (1875-1877).

En 1878, Ameghino vint en Europe pour exposer à l'Exposition universelle de Paris les belles collections paléontologiques, anthropologiques et archéologiques qu'il avait patiemment formées. L'argent qu'il retira de leur vente lui permit de visiter les principaux musées du vieux monde et de publier un ouvrage magistral qui reste et restera longtemps encore classique : *La antigüedad del hombre en el Plata* (1880-1881). Il écrivit également à la même époque un article fort intéressant sur le gisement de Chelles, et en collaboration avec M. Henri Gervais du Muséum un mémoire intitulé : *Les mammifères fossiles de l'Amérique du Sud* (1880).

De retour en Argentine, en 1882, Ameghino se fit recevoir docteur ès sciences naturelles à l'université de Cordobá, où il fut peu après nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée. C'est alors qu'il fit paraître son grand travail : *Filogenia*. Plus tard, il devint titulaire de la chaire de sciences naturelles dans une des écoles normales de Buenos-Aires et fut chargé de l'organisation de la section de paléontologie du musée de cette ville. Enfin, à la mort de Carlos Berg, il devint directeur de ce grand établissement scientifique.

La production d'Ameghino depuis son retour d'Europe jusqu'à la veille même de sa mort fut prodigieuse. En 1889, il fit paraître un gros ouvrage sous le titre : *Contribución al conocimiento de los Mammíferos fósiles de la República argentina*, puis ce fut une série ininterrompue de mémoires, de notes, de monographies consacrés à la paléontologie de son pays, où il fit connaître de très nombreux types zoologiques nouveaux parmi les oiseaux et les solipèdes antarctiques, parmi les mammifères, etc.

Dès 1877, Ameghino s'était préoccupé de l'homme primitif américain. Bientôt, sous l'empire d'idées évolutionnistes un peu simplistes, de ces recherches premières et de l'étude comparée de la paléontologie de l'Amérique et des autres continents, il en vint à une théorie complète sur l'origine de l'Homme. Trompé par l'âge beaucoup trop ancien qu'il avait cru pouvoir assigner aux diverses couches de la formation pampéenne, il fut conduit à considérer l'Amérique du Sud comme le seul pays d'origine possible de l'Homme et des mammifères, et dès 1884, il construisait un tableau phylogénétique complet qui de certains

planongulés sud-américains conduisait, par une série d'êtres hypothétiques, à l'homme. Dès lors, son rêve fut de prouver la réalité de cette conception théorique et de découvrir ces intermédiaires dont le raisonnement lui avait permis, croyait-il, d'affirmer l'existence. Certaines trouvailles lui firent croire qu'il y avait réussi, et c'est ainsi que successivement, il décrivit, en 1907, le *Tetraprothomo*, c'est-à-dire le 4e ancêtre de l'homme ; en 1909, le *Diprothomo*, le 2e ancêtre de l'homme, tandis que le crâne de Necochea devenait pour lui le *Prothomo*, le précurseur immédiat de *Homosapiens*. Dernièrement enfin, Ameghino avait décrit trois autres espèces : *Homo sinemento*, *Homo caput-inclinatus* et *Homo cubensis* ; mais la mort ne lui a pas laissé le temps d'en déterminer la place exacte dans son système phylogénétique

Cette rapide énumération ne donne qu'une idée incomplète de l'inlassable activité déployée par le savant argentin, que notre Société s'honorait de compter parmi ses membres correspondants.

Que restera-t-il de cette énorme production ? Ameghino est mort avec son rêve. Son rêve est-il mort avec lui ? Il paraît évident que bien des conceptions du directeur du musée de Buenos Aires ont été trop hâtives, qu'emporté par son imagination, il a trop souvent bâti de vastes systèmes sur des bases fragiles, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a su accumuler une somme considérable de documents, qu'il fut un découvreur remarquable et un travailleur infatigable. En décrétant que ses obsèques seraient célébrées aux frais de l'État, le gouvernement argentin n'a fait que rendre un hommage mérité à un savant qui a contribué largement à augmenter nos connaissances sur l'ancienne Amérique et dont la belle vie de labeur et de foi scientifiques est un noble exemple à méditer et à suivre.

P. Rivet.

HENRY HARRISSE

Henry Harrisse, dont la mort est passée presque inaperçue, a rendu de trop grands services à cette branche spéciale de l'Américanisme qui se rapporte aux premières découvertes et aux premières représentations géographiques du Nouveau Monde, pour que notre Société ne constate pas ce qu'on lui doit.

Il était né à Paris, en 1829, d'un père étranger et d'une mère parisienne. Tout jeune il alla rejoindre des membres de sa famille qui étaient fixés en Amérique ; après avoir acquis la nationalité américaine, il s'adonna au professorat d'abord, puis au droit. Mais la tournure de son esprit le portait vers l'étude des origines modernes de l'Amérique et il s'y livra avec ardeur. Comme la connaissance des sources est la base de toute science, et comme c'est aux États-Unis que se trouvent maintenant les plus riches, les plus belles et les plus complètes collections de livres et de cartes relatives au Nouveau Monde,

Harrisse s'appliqua d'abord à cette branche préliminaire de l'Américanisme et publia à New York, sa *Bibliotheca Americana Vetustissima* qui, malgrè sa date, 1866-1892, est devenue un livre indispensable.

Revenu à Paris, Harrisse s'y fixa comme avocat américain et gagna, dans l'exercice de cette profession, quelque fortune, ce qui lui permit de se livrer à ses études favorites. Exubérant et laborieux, c'est à Paris, où il trouva un accueil sympathique, que Harrisse publia les ouvrages qui l'ont mis au premier rang des historiens critiques de la découverte et de l'occupation du Nouveau Monde. Son *Christophe Colomb*, où avant tout autre, il avait dégagé de la légende les véritables origines du grand Gênois, son livre sur les deux navigateurs *Jean et Sébastien Cabot*, qui étaient si mal connus avant lui et qu'il a mis à leur place, ses *Notes* pour servir à l'*Histoire, à la Bibliographie et à la Cartographie de la Nouvelle France*, qui contiennent un monde de renseignements curieux et importants, enfouis jusque-là dans des cartons poudreux que lui seul eut le courage de dépouiller, sa *Discovery of North America*, œuvre monumentale, où une foule de problèmes historiques et cartographiques sont élucidés pour la première fois, et son beau volume sur *Terre Neuve*, complément indispensable de la *Discovery*, qui est le livre le plus solide que nous ayons sur les origines de cette terre étrange, sont aujourd'hui dans toutes les Bibliothèques et y occuperont toujours une place importante.

Ces grands ouvrages sont loin d'épuiser la liste des travaux de Harrisse. Il enrichissait des revues spéciales et des publications de sociétés savantes d'une foule de mémoires, de lettres et de notes qui répandaient toujours quelque lumière sur les questions traitées. Une liste de tous ces écrits de peu d'étendue, mais substantiels et très utiles aux travailleurs, ne saurait trouver place ici ; on la trouvera dans la Bibliographie de Harrisse que notre collègue, M. Henri Cordier, a faite pour le *Bulletin du Bibliophile* et nous l'avons aussi donnée ailleurs.

Malgré les services qu'il a rendus à nos Études, Harrisse, personnellement, n'était pas aimé. Peu disposé à renseigner ceux qui labouraient le même champ que lui — quoique très habile dans l'art profitable du démarquage — il gardait tout pour lui et ne tolérait pas qu'on lui empruntât quoi que ce soit. Il suffisait qu'on eût mentionné un fait avancé par lui ou un document qu'il avait produit sans le nommer expressément, pour s'attirer son animosité qui se traduisait par des propos blessants ou par des critiques désobligeantes. Il était, en outre, vaniteux au possible et dépourvu de toute indulgence pour les autres.

Ces défauts de caractère, qu'il n'avait pas le talent de voiler, indisposaient ceux qui l'approchaient et avaient fini par éloigner de lui ses meilleurs amis ; peu à peu il se trouva enveloppé dans une atmosphère d'isolement qui lui fut pénible et qui altéra sa santé. Dans les dernières années de sa vie il était devenu atrabilaire et neurasthénique ; il croyait que sa valeur était méconnue et qu'on ne lisait pas ses livres, en quoi il se trompait parce qu'il ne comprit jamais que s'il n'occupait pas dans l'estime et dans l'affection de ses contemporains la grande place qu'il ambitionnait, c'est que le savoir seul ne suffit pas pour cela.

Abstraction faite de ces lacunes dans sa constitution morale, Harrisse avait

une riche organisation. Sa mémoire était infaillible, sa puissance de travail très grande, son jugement droit, son esprit critique extraordinairement développé. Il écrivait sobrement et disait clairement ce qu'il voulait dire. Il avait surtout une qualité qu'il faut louer plus que les autres : le respect de la vérité dans ses écrits et le courage de la dire, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Ses travaux, tous inspirés de la méthode historique qui oblige à ne s'en rapporter qu'aux sources originales, ne sont pas à la portée du grand public, mais ils forment une mine où les travailleurs sérieux trouvent toujours beaucoup à prendre.

Harrisse est mort à Paris le 13 mai 1910. Par son testament, qu'il refit dix fois, et où, en dernier lieu, il oublia bien des personnes auxquelles il avait fait des promesses, il défendit l'envoi d'aucune lettre de faire part de son décès et prescrivit que son corps fût incinéré. Ses instructions ont été rigoureusement suivies. Deux ou trois personnes seulement accompagnèrent ses restes mortels au cimetière et assistèrent à la funèbre cérémonie. Sa fortune qui était respectable, passe à ses nièces qui habitent les États-Unis. Une partie de ses livres et manuscrits va à la Bibliothèque du Congrès à Washington, une autre à la Bibliothèque Nationale. Le reste a été vendu ou plutôt sacrifié à l'Hôtel des ventes.

Henry Vignaud.

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE

A. C. Haddon. *The Wanderings of peoples* (Les migrations des peuples). Cambridge, 124 pages, 5 cartes. University press, 1911.

Les causes des migrations peuvent être soit une expulsion du territoire habité, soit une attraction vers des régions nouvelles, ce dernier cas étant de beaucoup le plus rare. Les migrations sont régies par les conditions géographiques et se font toujours suivant les lignes de moindre résistance, empruntant de préférence les vallées et évitant les montagnes et les forêts, de même que les territoires de puissantes tribus.

L'auteur étudie les migrations dans les cinq parties du monde. Il consacre deux chapitres à l'Amérique et admet tout d'abord que ce continent n'ayant pas été habité par un anthropoïde, n'a pu être peuplé que par des étrangers à son sol venus soit d'Europe par un territoire septentrional actuellement disparu, soit plus probablement du nord de l'Asie. Pour l'Amérique du Sud, la race de Lagoa-Santa représente évidemment la population primitive; on la retrouve dans le Brésil oriental, en Équateur, en Patagonie, à la Terre de Feu et vraisemblablement dans la Californie méridionale; cette grande aire de dispersion semble indiquer que les peuplades de ce type ont été entraînées loin de leur habitat primitif. Il est malaisé d'expliquer l'origine de l'homme de Lagoa-Santa: on peut supposer qu'il est venu d'Europe ou d'Asie jusqu'à la côte du Pacifique. Quant aux Eskimo, leur origine asiatique n'est pas douteuse et peu à peu les populations brachycéphales qui les suivirent se répandirent dans les plaines du Nord-Amérique.

Étayant ses dires sur les études de nombreux anthropologistes ou ethnologues, Haddon passe successivement en revue chacune des grandes familles du Nord ou du Sud du Nouveau Continent et s'efforce de montrer quelles ont été leurs migrations depuis leur arrivée sur le territoire jusqu'à nos jours, en faisant valoir les différentes causes physiques ou sociales qui les ont régies. Les détails précis qui abondent dans ce livre le rendent précieux pour qui voudra retracer l'histoire des Indiens d'Amérique.

Dr Poutrin.

H. Holmes. *Some problems of the American Race.* (Quelques

problèmes de la race américaine). *American anthropologist.* Vol. XII, 1910, pp. 149-182, 15 pl.

La question de la venue de l'homme en Amérique est intimement rattachée à l'origine même de notre race. L'auteur, qui admet les idées généralement en cours aujourd'hui, montre, dans différents schémas, que le tronc vital dont se sont successivement détachés les êtres vivants, traverse des cycles distincts, dont le plus inférieur est celui des singes, précédant le cycle des anthropoïdes qui est suivi lui-même d'une zone intermédiaire, occupée par le Pithécanthrope et l'homme d'Heidelberg. Enfin, dominant tous les autres, se trouve le cycle de l'homme, avec ses quatre ramifications principales et un nombre infini de ramifications secondaires actuellement divergentes, car les groupes humains qu'elles représentent ont acquis, du fait de leur vie dans des milieux différents, des caractères spéciaux. On est en droit de penser, qu'avec les progrès de la civilisation tomberont la plupart des barrières qui séparaient les races, que les différences du type physique s'effaceront, et que, à la suite d'innombrables métissages, les hommes se rapprocheront pour converger vers un type unique, résumant à lui seul toute l'évolution humaine.

L'ancien monde a été civilisé bien avant la découverte du nouveau continent, et cependant rien n'est connu de l'origine, de l'ancienneté, et de la nature des autochtones de l'Amérique. Il est probable que les types humains les plus parfaits, Mongolique et Américain, se sont détachés les derniers de la souche primitive, après la variété africaine, mais il s'est produit depuis tant de brassages entre les races qu'il est bien difficile de se faire une idée de l'état d'une des variétés de l'espèce humaine à un moment donné du passé.

A côté de ce problème biologique d'ordre général se pose toute une série de problèmes des plus passionnants. On peut supposer que l'homme s'est détaché très tôt de la souche mère, puisque déjà à l'époque glaciaire et peut-être même à la période tertiaire, il existait à la surface du globe, bien avant par-conséquent l'apparition du pithécanthrope.

Le lieu d'origine de l'espèce humaine n'est pas l'Amérique, et la découverte par Ameghino de débris humains dans des couches miocènes n'est pas étayée sur des preuves géologiques suffisantes pour qu'on puisse admettre que l'Amérique ait été le berceau des premiers hommes. Il est plus probable que le lieu d'origine a été, soit Java, soit l'Europe occidentale. De nombreuses hypothèses ont été émises pour expliquer le peuplement de l'Amérique : les routes suivies auraient été l'Atlantique nord, par l'Islande et le Labrador ; le moyen Atlantique à travers lequel les courants venant d'Afrique auraient amené l'homme sur les rivages de l'Amérique du Sud ; le Pacifique, dont les courants relient, au sud l'Amérique à la Polynésie, et au nord l'Amérique au Japon ; la chaîne des Aléoutiennes formant un passage du Kamchatka à l'Alaska ; les régions polaires ; enfin le détroit de Behring. Les premières hypothèses ne résistent pas à une étude détaillée ; quant à la route des îles Aléoutiennes, on n'a retrouvé, dans les fouilles, aucun vestige du passage de l'homme ; le détroit de Behring, au contraire, offrait, par son peu de largeur, autant que par les glaces qui, à son niveau,

réunissent pendant une partie de l'année les deux continents, un passage facile qui a été très probablement utilisé.

Le précurseur de l'homme a vécu primitivement dans des régions chaudes, au sud ou au sud-est de l'Asie ; se perfectionnant peu à peu, parvenant à la forme humaine, il a suivi, dans ses migrations, les lignes de moindre résistance. Se déplaçant lentement, car il lui fallait, à cette période, connaître déjà le feu, les vêtements, etc., il s'est engagé sur le continent asiatique, a traversé la Mongolie, la Sibérie, le détroit de Behring, l'Alaska, puis, en s'accoutumant de nouveau à la chaleur, il s'est répandu dans l'Amérique du Sud. Ce n'est là d'ailleurs, dit l'auteur, qu'une hypothèse, et pour déterminer d'une façon certaine de quelle façon s'est opéré le peuplement de l'Amérique, le concours de toutes les branches de la science est nécessaire.

Dr P.

Boas. *Changes in bodily form of descendants of immigrants* (Modifications dans la forme du corps des descendants d'immigrants). *Reports of the immigration commission*. Washington, Government printing office, 1911, 57 p., 23 fig.

Dans cet ouvrage, Boas étudie à nouveau les problèmes déjà traités dans un travail précédent (cf. *Journal de la Société des Américanistes*, 1910, p. 262), fournit de très nombreuses statistiques et conclut que des modifications du type physique se produisent chez les immigrants, à la fois sur les individus nés à l'étranger et sur ceux nés en Amérique. Ces modifications affectent la taille, le poids, la longueur et la largeur du crâne, la largeur de la face, la couleur des cheveux.

Le type de l'Europe centrale est représenté par les Bohémiens, les Hongrois et les Polonais ; les enfants de ces immigrants diffèrent de leurs ascendants par l'augmentation de la taille, par la diminution des deux diamètres crâniens principaux, mais surtout de la largeur, par la diminution de la largeur de la face.

Chez les enfants des Juifs de l'Est de l'Europe, la taille et le poids augmentent, le diamètre crânien antéro-postérieur s'allonge, le diamètre transverse diminue ainsi que la largeur de la face.

Le type méditerranéen comprend, chez les immigrants, les Siciliens et les Napolitains ; ces derniers présentent des modifications moins accentuées que les Siciliens pour qui on note une diminution de la taille, une diminution de la longueur du crâne, de la largeur de la face ; la largeur du crâne augmentant au contraire.

Les variations de l'indice céphalique, dues à l'influence du milieu, sont plus accusées chez les Juifs et les Siciliens pour qui les deux diamètres du crâne sont modifiés en sens inverse, que chez les Napolitains et les représentants des races de l'Europe centrale. L'indice céphalique s'abaisse chez les Juifs brachycéphales, il augmente chez les Siciliens dolichocéphales, et les deux races tendent à la mésaticéphalie.

L'influence du milieu américain se fait sentir avec une intensité croissante, en rapport avec le temps écoulé entre l'arrivée de la mère et la naissance de l'enfant. Ce fait est très net chez les Juifs et se vérifie avec une précision toute mathématique : les enfants nés à l'étranger ont un indice céphalique de 83; ceux qui naissent peu de temps après l'arrivée des parents ont un indice de 82, et l'indice tombe à 79 dès la 2e génération.

Après un développement détaillé des questions déjà traitées avec moins d'ampleur dans son premier travail, Boas, dans une seconde partie, cherche à donner l'explication de ces phénomènes d'une importance capitale.

Il n'y a pas, chez l'individu, de modifications profondes, de changements physiologiques, mais seulement adaptation au milieu extérieur. Il n'y a pas lieu de faire intervenir une modification artificielle du crâne par les procédés de couchage de l'enfant : outre qu'il est difficile d'admettre que ce qui produit un raccourcissement chez les uns amène un allongement chez les autres, les enquêtes conduites à cet effet par Breitenfeld, Fishberg et Stella montrent que malgré la grande plasticité du crâne de l'enfant, les divers procédés de couchage sont insuffisants pour expliquer des modifications si accusées et si opposées. La diminution de la largeur de la face ne peut, en aucun cas, être expliquée de cette façon, et il faut y voir l'influence du milieu américain.

Le métissage n'existe pas, en pratique, et quelques cas isolés ne peuvent expliquer les faits constatés.

En réalité, dit Boas, et c'est là le point capital de ses recherches, ce qui se passe chez les immigrants du voisinage de New-York est analogue à ce qui se passe en Europe quand une population de rurale devient citadine. Les recherches d'Ammon à Bade, de Livi en Italie, les observations de Fishberg sur les Juifs ont démontré que même, en Europe, dans des conditions nouvelles, le type crânien varie, et ces variations se font dans le même sens que celles qu'on a observées chez les Italiens, les habitants de l'Europe centrale et les Juifs immigrés en Amérique. Cette hypothèse est encore renforcée par ce fait que les Écossais immigrés, venus des villes et habitant New-York ou ses faubourgs, ne subissent que peu ou point de modifications.

Il est possible, jusqu'à un certain point, que les mariages dans de grandes agglomérations, en rapprochant des individus d'un même type, mais cependant plus différencié que quand l'union a lieu dans un petit village, puisse créer un type nouveau. La théorie d'une sélection, faisant disparaître les brachycéphales et laissant survivre les dolichocéphales, ne peut être admise.

Boas conclut qu'il serait exagéré de dire que « tous les types européens différents deviennent les mêmes en Amérique, sans métissage, seulement du fait du milieu nouveau ». Bien que le crâne des Juifs s'allonge, que celui des Italiens se raccourcisse, on ne peut prévoir la venue d'un type commun puisqu'on ne sait pas combien de temps persisteront les modifications enregistrées, ni si elles se feront toujours dans le même sens. Si le type crânien est doué d'une certaine variabilité, rien ne prouve, dit l'auteur, que cette variabilité soit illimitée : on en voit un exemple dans ce qui s'est passé pour les Anglais en Amérique, pour les Espagnols dans l'Amérique du sud, pour les Hollandais aux Indes orientales.

Quant aux modifications morales et psychiques, elles sont naturellement beaucoup plus étendues que les modifications du type physique, et se continuent même après que celles-ci se sont arrêtées.

La question de l'hérédité, si importante en Amérique où la population est constituée d'éléments divers, n'a pu être élucidée par les recherches de Boas ; il semble bien qu'il y ait hérédité alternante, mais en raison du peu de différence qui sépare les ascendants, on ne peut l'affirmer.

Dr P.

Aleš Hrdlička. *Contribution to the Anthropology of central and Smith Sound Eskimo* (Contribution à l'anthropologie des Eskimo du centre et du détroit de Smith). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. V, part. II, 1910, pp. 179-280, 15 planches.

En dehors de l'intérêt général que comporte toute étude anthropologique, ce travail présente un attrait très particulier, dû à la race si spéciale auquel il est consacré. Les Eskimo peuvent en effet, sauf toutefois au Groenland et dans l'Alaska, être considérés comme les représentants d'une famille qui n'a pas eu à subir de métissage étranger et constitue un des rameaux de la race humaine primitive. L'auteur, profitant de ce qu'une série inédite de 17 crânes Eskimo des îles Southampton lui offrait un champ d'études nouveau, décrit, par la même occasion, les crânes et squelettes de même provenance que possède l' « American Museum of Natural History ».

Les crânes des îles Southampton appartiennent à des Eskimo Sagdlirmiut, tribu de peu d'importance, complètement disparue aujourd'hui. Ils proviennent d'individus sains (9 hommes, 6 femmes, 2 enfants). Ces crânes, dont la suture sagittale extrêmement saillante donne à la voûte une forme en toit, sont dolichocéphales (♂ 74.2 ; ♀ 74.9) et présentent comme particularité un très grand développement des crêtes temporales ; leur capacité est de 1563 cmc. ♂. La face est extrêmement développée en largeur, l'ouverture nasale est très haute et étroite, les orbites, quoique variant dans leurs dimensions suivant les sujets, sont généralement grandes, la voûte palatine est extrêmement large. La forme si spéciale du crâne, la largeur de la face, sont dues, dit l'auteur, au grand développement des temporaux, développement causé par la nature de la nourriture de ces indigènes. On ne peut, dans un autre ordre d'idées, établir de comparaisons entre les crânes d'Eskimo et ceux d'Européens d'aucune époque ; ils se rapprochent au contraire des crânes d'Indiens et d'Asiatiques.

Un crâne d'Eskimo ♂ du « Lyon Inlet » (Péninsule de Melville) présente, accentuée au dernier degré, la disposition en carène de la voûte crânienne. Il est dolichocéphale ; le temporal, très développé, s'étend loin en arrière, empié-

tant sur l'occipital; la face est large ; les caractères de ce crâne le rapprochent de ceux des Eskimo de l'Est et du Labrador.

Un crâne de femme du détroit de Frozen, quoique extrêmement élevé, se rapproche beaucoup des crânes des îles Southampton, malgré des différences de détail.

Le dernier crâne qu'Hrdlička étudie est un crâne de femme jeune : anormal, aux sutures déjà oblitérées, il semble provenir, par ses caractères (voûte surbaissée, face étroite), d'une métisse.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des Eskimo du détroit de Smith, et comprend une étude sur le vivant, la description des crânes, enfin celle du squelette.

Six de ces indigènes furent ramenés par Peary, en 1896, à New-York où quatre d'entre eux moururent bientôt de tuberculose. Ces Eskimo avaient la peau du visage nettement rouge, celle du corps étant brun-jaune; les yeux étaient bruns. Les tailles étaient de 1 m 54, 1 m 55, 1 m 64 pour les hommes : la grande envergure était plus petite que la taille; l'indice céphalique variait de 74.7 à 81.4. La face était large et haute, le nez relativement étroit. Les crânes de ces individus différaient peu de ceux des Eskimo des îles Southampton.

L'auteur étudie ensuite en détail les os longs et les os courts, déterminant pour chacun d'eux sa longueur, ses diamètres à différents niveaux, l'indice diaphysaire, etc.; il conclut que le rapport radio-huméral est plus élevé que chez le Blanc, que le rapport huméro-fémoral est au contraire plus bas, ce qui découle de la plus grande brièveté de l'humérus. Le rapport tibio-fémoral est voisin de celui du Blanc, l'indice scapulaire est plus bas. Le bassin est, au détroit supérieur, nettement plus elliptique que dans la race blanche.

Ce travail constitue mieux qu'une contribution à l'anthropologie des Eskimo ; les nombreuses tables où figurent les différentes dimensions des pièces étudiées sont des documents d'une utilité incontestable, au même titre que les planches qui représentent d'une façon saisissante les caractères typiques du crâne et de la face des indigènes des îles Southampton.

Dr P.

Aleš Hrdlička. *Some results of recent anthropological exploration in Peru* (Quelques résultats d'une récente exploration anthropologique au Pérou). *Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 56, 1911, 16 pages, 4 planches.

Le Pérou constitue, au point de vue anthropologique, la région la plus intéressante de l'Amérique du Sud, et le bien connaître entraînerait la connaissance des races qui ont occupé tout le continent. Quatre grandes familles d'Indiens occupaient le territoire péruvien à l'époque de la conquête : les Aymara et les Quechua dans les montagnes du centre et du sud, les Huanca au nord,

et, le long de la côte, les Yunga ou Chincha. Outre ces familles, il existait un grand nombre de tribus parlant différents dialectes, et dont on ne connaît encore que fort peu de choses, en raison du manque d'observations sur le vivant et du mauvais état ou de la déformation des crânes. On sait cependant que les Aymara étaient dolichocéphales, de taille moyenne et peu musclés, tandis que les Indiens de la côte étaient brachycéphales, de petite taille, et relativement fort musclés. L'auteur s'est proposé de compléter ces notions peu précises et examina plus de 3.400 crânes dont beaucoup non déformés, et un grand nombre de squelettes ; il ne donne ici qu'un aperçu sommaire du résultat de ses études.

Après avoir décrit rapidement les régions de Pachacamac et de Chanchan (Grand-Chimu) aux points de vue géographique, historique et archéologique, Hrdlička signale les pièces anthropologiques qu'il y a découvertes. Il conclut que la côte entière du Pérou, de Pisco à Pacasmoyo, au nord de la Vallée de Chicama, était peuplée primitivement par des Indiens brachycéphales et de taille modérée, à qui succédèrent des indigènes de même type, mais qui faisaient usage de berceaux résistants, ainsi qu'en font preuve les crânes à occiput aplati ; leurs cimetières sont plus grands et dans les tombes on ne trouve plus que de rares objets d'or mais principalement des instruments ou ornements de cuivre ou de bronze. A peu près à cette époque apparaît, dans la région, le type indien dolichocéphale, représentant les tribus de l'Est et du Nord du Pérou.

En terminant, l'auteur montre combien il est nécessaire que les fouilles soient réglementées et non plus abandonnées à des chercheurs ou à des commerçants ignorants.

Dr P.

ARCHÉOLOGIE

G. H. Perkins. *Aboriginal remains in the Champlain Valley, second paper* (Antiquités de la vallée de Champlain). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 239-249. 6 planches.

Le but de ce travail est de compléter une étude précédente dans laquelle ont été décrits différents objets de terre, d'os, de métal, trouvés dans les fouilles de la vallée de Champlain. Perkins décrit tout d'abord une série de haches de taille, de forme et de fini variable, mais qui ont comme caractère commun un sillon profond qui servait à les fixer solidement sur un manche, puis un lot d'objets divers dont l'usage n'a pu être défini, bien qu'ils semblent avoir été utilisés comme amulettes ; ce sont des pierres perforées, rondes ou munies d'ailettes, ou affectant soit la forme d'un croissant aux pointes effilées, soit celle d'un disque. Les pipes de pierre découvertes dans la vallée de Champlain offrent des dispositions diverses, elles sont hautes ou courtes, cylindriques ou tronconiques, mais généralement de petites dimensions.

Tous ces objets se rapprochent beaucoup de ceux dont se servent les Algonquin et les Iroquois.

Dr P.

Volk (E.). *The archaeology of the Delaware Valley* (L'archéologie de la vallée du Delaware). *Papers of the Peabody Museum of American archaeology and ethnology*, vol. V, 1911, 258 pages, 125 planches, 2 cartes, 26 figures.

L'étude géologique du sous-sol de la région de Trenton y décèle deux couches stratifiées, datant de la période glaciaire : le plus ancien de ces terrains, connu sous le nom de « Colombien », est composé d'argile et de gravier rouge, de quartz blanc ou coloré par de l'oxyde de fer, et forme des élévations plus ou moins accentuées, alternant avec des fossés profonds. La couche supérieure est surtout constituée par du sable fin recouvert d'une nappe de marne jaunâtre, au-dessus de laquelle se trouve la terre végétale.

Sur le plateau de Trenton, la couche de terre végétale est extrêmement riche en objets de toutes sortes : on y a trouvé de grandes quantités d'armes, d'outils, d'instruments divers. Elle est creusée de très nombreuses tombes que l'auteur a divisées en tombes superficielles et en tombes profondes. Il semble que, dans les premières, le corps ait été simplement étendu sur le sol, puis recouvert de terre : c'est sans doute le cas de ces tombeaux où on a découvert plusieurs squelettes, alignés de façon à ce que les pieds de l'un touchent la tête du suivant ; ce mode grossier de sépulture a probablement été employé pendant une épidémie. Cependant, des corps ont été ensevelis de la même façon, mais les membres fléchis, et, autour d'eux, existent encore des débris de festins et des traces de feu. Dans les tombes profondes, le squelette est couché sur le côté ou quelquefois assis, les membres fléchis ; il ne semble pas qu'on ait tenu compte d'une orientation quelconque. Disséminées parmi les tombes, et toujours ménagées dans la couche de terre végétale, existent de très nombreuses excavations circulaires, de 3 à 4 pieds de profondeur et de 4 à 6 pieds de diamètre ; elles contiennent des armes, des débris de poteries, des outils de tout genre, des cendres et du charbon de bois, des os d'animaux, etc. Tous ces objets sont souvent disposés en couches stratifiées, qui témoignent d'occupations successives du terrain.

Dans la plaine, les fouilles faites dans la couche de terre végétale ont conduit à des résultats analogues. Plus profondément, la couche marneuse de couleur jaune, qui n'est autre que le sédiment d'un fleuve à cours lent et dont on peut, actuellement encore, déterminer la direction et les courants, contient des restes humains, os longs et courts, crânes, qui doivent être considérés comme ayant appartenu à des individus antérieurs aux Indiens, tant en raison de la profondeur de la couche où ils sont trouvés, que de la présence de cailloux grossière-

ment brisés ou éclatés par la chaleur et qui étaient utilisés comme outils. Il est d'ailleurs impossible de déterminer si les corps ont été déposés à cette place intentionnellement ou s'ils y ont été apportés par la rivière.

Plus ancienne encore que la couche marneuse est la couche inférieure de « gravier de Trenton », c'est à son niveau que Volk a fait ses plus intéressantes trouvailles, (l'auteur a profité, pour ses recherches, des divers remaniements du sol faits à l'occasion de constructions diverses ou d'établissement de voies ferrées ; il a pu ainsi fouiller les terrains du plateau et de la plaine). Ce furent tout d'abord des pierres présentant des stries, puis, à 10 pieds de profondeur, une omoplate de « Bos maschatus » ; à 12 pieds, une corne d'élan ; enfin, des restes humains. Des observations minutieuses et des photographies permettent d'affirmer que ces débris, recueillis par l'auteur lui-même, ont bien l'âge du terrain dans lequel ils furent trouvés. La première pièce est un fragment de fémur gauche qui était enfoui à 7 pieds de profondeur. L'os est blanc et crayeux, très friable ; il présente des stries qui ont toute l'apparence de stries glaciaires ; il a appartenu à un individu adulte et normal, mais dont le sexe ne peut, de l'avis de Hrdlička qui le décrit, être déterminé. On n'en possède d'ailleurs que la portion de la diaphyse comprise entre le trochanter et le 1/3 inférieur de l'os, mais on peut y noter une platymérie très accentuée. Les autres caractères sont très analogues à ceux des fémurs d'Indiens. Ce fragment osseux a été utilisé comme manche pour un instrument quelconque, la cavité médullaire est en effet évidée et la diaphyse percée de deux trous.

Dans les mêmes conditions, mais à 25 pieds du premier gisement, et entraîné sans doute par le glissement des terres, Volk a découvert un fragment de pariétal humain, récemment brisé en trois parties. Cet os présente, dit Hrdlička, les mêmes caractères extérieurs que le fragment de fémur, et ne diffère que par les sillons qui le couvrent des pariétaux trouvés dans les mounds de la Floride et de Totoate.

Indépendamment de ces deux pièces, les fouilles de Trenton ont mis à jour trois squelettes gisant, à six pieds de la surface, dans la couche de sable.

On conclura que, bien avant les Indiens qui ont vécu sur la couche superficielle de terre végétale, l'homme existait, dès l'époque glaciaire, dans la vallée du Delaware. Le moins ancien vivait à l'époque de la formation de la couche marneuse, ses instruments étaient de plusieurs types : pointes de flèche ou d'épieu, outils ayant un bord tranchant ou sciant ; il connaissait le feu et était robuste ; on l'appellera, en raison de la nature de ses outils, « l'homme de l'argillite ». Le nom d' « homme glaciaire » sera donné à l'homme qui vivait sur le « gravier de Trenton », à la même époque que le bœuf musqué et l'élan. La disposition des restes humains dans la couche de gravier montre qu'ils ont suivi, dans la vallée, le glissement des terrains dont ils faisaient partie intégrante.

L'importance de telles découvertes ne saurait échapper ; leur authenticité est indéniable, car l'auteur, outre les relations détaillées de ses travaux présentées dans son journal quotidien, a pris la précaution de photographier les différentes couches de terrain, les squelettes dans la position où ils furent trouvés, les instruments mis à découvert par les fouilles. Il est à désirer que les recherches

soient continuées avec le même succès dans la haute vallée du Delaware, et les résultats permettront peut-être d'apporter une donnée nouvelle au problème si complexe du peuplement de l'Amérique.

Dr P.

H. Montgomerry. « *Calf mountain* », *Mound in Manitoba* (« La montagne du veau », Mound du Manitoba). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 49-57, 5 fig.

Le « calf mountain » est presque circulaire, et mesure 80 pieds de diamètre sur 10 de haut. Les fouilles qui y furent pratiquées mirent au jour neuf tombeaux d'âges différents, répartis dans des couches calcaires superposées. Il semble que le mound ait été le lieu de sépulture des générations successives d'une même famille et que chaque tombeau corresponde à une génération; d'après l'auteur, l'ancienneté du mound remonterait à cinq siècles environ. Une brève description est consacrée aux ornements et objets divers que contenait chacun de ces tombeaux, pendentifs et colliers de coquillages, coquilles gravées de décors représentant des hommes, pipes en onyx, etc.

Dr P.

Walter Fewkes. *Note on the occurence of adobes in cliff-dwellings* (Note sur la présence « d'adobes » dans les habitations des falaises). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 434-436, 2 pl.

Dans cette courte notice, l'auteur montre que les « adobes », ou briques séchées au soleil, qu'utilisaient, dans leurs constructions, les Indiens Pueblo du Nouveau-Mexique, étaient, contre la croyance habituelle, connues des habitants des falaises, bien avant l'arrivée des Européens. On les retrouve en effet dans les habitations du « West-Canyon », dans l'Arizona du Nord.

Trois types d'adobes peuvent être distingués : des adobes mexicaines, faites d'argile et de paille, de forme quadrangulaire, fabriquées dans des moules de bois, et n'ayant point d'originalité; des adobes cubiques, faites à la main, et mélangées de cendres et de charbon de bois; enfin des adobes irrégulièrement cylindriques (en forme de « pain de Vienne »), dont la solidité est accrue par la présence d'un bâton ou d'un faisceau de brindilles de bois qui en occupe le centre.

Le premier type révèle l'influence mexicaine, le second et le troisième sont précolombiens, au même titre que les blocs de ciment de la « Casa Grande » de la vallée de Gila. La grande ruine d' « Inscription house », dans le West Canyon, a été construite en adobes cylindriques, par les Pueblo fuyant le Rio

Grande, après la révolte de 1680; mais il est probable que, depuis très longtemps, ces Indiens connaissaient les procédés de fabrication de ces briques d'un genre si spécial.

Dr P.

Jesse Walter Fewkes. *Preliminary report on a visit to the Navaho national monument, Arizona* (Rapport préliminaire sur une visite au monument national de Navaho, Arizona). *Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology*, Bulletin 50. Washington, 1911, 34 pages, 22 planches.

Ce travail est l'exposé des recherches sommaires qui ont été faites dans le but de déterminer l'importance archéologique des ruines du « monument national de Navaho » et d'en empêcher la déprédation par des visiteurs ou des chercheurs peu consciencieux.

Les ruines, exactement repérées, sont décrites groupe par groupe. La première, ruine A, est située sur une colline, ses murs ont dix pieds de haut, et présentent la trace de deux étages ; elle est construite en maçonnerie grossière avec cependant quelques pierres décorées de dessins géométriques.

La ruine B est un abri sous roche aménagé dans une haute falaise d'accès presque impraticable, et qui comprenait une haute tour carrée, flanquée de plusieurs chambres dont les murs étaient faits de larges dalles. Ces ruines sont voisines d'un cimetière dont la présence se révèle par des pierres délimitant des tombes.

Un abri analogue, le « nid d'hirondelles », existe à la partie supérieure de la falaise ; il est, lui aussi, en mauvais état de conservation.

Betatakin est une importante agglomération construite au pied d'une très haute falaise, le long d'un torrent. Le rocher a été utilisé pour constituer les murs ou les toits des maisons, et, en certains points, il présente encore des peintures, reproductions grossières d'animaux ou d'hommes armés. Les chambres sont rectangulaires ou cubiques, les murs sont faits « d'adobes » renforcées par des rangées de pieux. Fewkes a pu retrouver les vestiges de chambres destinées aux cérémonies. L'ensemble de la construction comprend 100 maisons et sa longueur atteint 600 pieds.

Les ruines de Kitsiel sont du plus haut intérêt, en raison de leur bon état de conservation et de leur situation sous un immense rocher qui les surplombe. On peut y compter 150 habitations, comprenant des chambres circulaires souterraines, des chambres rectangulaires, etc., etc., dont plusieurs ont eu des destinations spéciales.

L'auteur signale ensuite de nombreuses ruines, restes d'édifices construits dans les falaises à des niveaux plus ou moins élevés, et qui toutes présentent des caractéristiques des plus intéressantes.

La comparaison de ces abris sous roches et de ces habitations dans les falaises

avec les constructions similaires que l'on rencontre dans des contrées plus ou moins éloignées met en évidence des affinités avec les édifices des régions de San Juan et du Colorado, et permet de conclure aux influences qu'ont dû subir autrefois les Indiens de l'Arizona.

Bien que l'exploration de ces ruines ait été de courte durée, et qu'on n'y ait point pratiqué de fouilles, l'auteur a recueilli des poteries, vases, jattes, etc., décorées à l'intérieur et à l'extérieur de dessins géométriques. Ces derniers se retrouvent sur des berceaux en vannerie, de forme très originale et dont l'un contenait encore des sandales d'enfant. Les ruines ont fourni encore nombre de haches, de pilons en pierre, et beaucoup d'objets divers parmi lesquels on doit mentionner des flûtes.

La mentalité des habitants de ces falaises devait sans doute être modifiée par le spectacle quotidien des roches à l'aspect fantastique au milieu desquelles ils vivaient, et on peut croire que c'est à cette influence que sont dues les croyances aux dieux de la terre qui existent actuellement encore chez les Hopi.

Les Indiens avaient construit ces habitations en raison de la difficulté que les envahisseurs auraient eu d'y accéder, et en raison aussi de l'abri naturel que fournissait la falaise, et seul l'asséchement des torrents les leur a fait abandonner. Il est probable d'ailleurs que les habitants des falaises, Indiens Hopi des groupes Flûte, Horn et Snake y vivaient encore il y a relativement peu de temps.

Le « monument national de Navaho » est un des vestiges les plus curieux et les mieux conservés des édifices précolombiens ; par les planches qui ornent ce travail, on se rend compte de tout l'intérêt qu'il peut présenter, et par sa situation réellement des plus pittoresques, et par les objets qu'on y a pu recueillir. On est en droit d'espérer que des fouilles méthodiques, bientôt entreprises, apporteront de nouveaux documents à l'histoire des migrations et des affinités raciales des Indiens de l'Amérique du Nord.

Dr P.

Gérard Fowke. *Antiquities of Central and South-Eastern Missouri* (Antiquités du centre et du sud-est du Missouri). *Report on explorations made in 1906-07 under the auspices of the archaeological Institute of America. Smithsonian Institution, Bureau of American ethnology*, Bulletin 37, 1910, 116 pages, 19 planches, 20 fig., 1 carte.

Les recherches ont eu lieu le long du Missouri, au sud, entre les rivières Gasconade et Moreau, et, au nord, de la rivière Cédar à Easley ; elles furent poursuivies ensuite jusque dans la partie sud-ouest de la province de Howard, dans la région de Pike et dans les plaines en face de Kansas City.

Après une introduction dans laquelle il signale la configuration générale des mounds, ainsi que la méthode employée pour leur exploration, l'auteur aborde la description détaillée des tumulus fouillés, dont le nombre n'est pas inférieur à 64, répartis en 17 groupes. Il est impossible, dans un compte rendu sommaire, de donner une idée exacte de ce que furent les recherches de G. Fowke, et on doit se contenter de signaler rapidement les principaux résultats des fouilles, en engageant à se reporter aux nombreuses figures et planches qui expliquent bien la configuration générale et la structure des mounds.

Les nombreux tombeaux qui furent découverts dans les tumulus se rapprochent presque tous d'un type commun. Ils sont creusés sur le faîte du mound, leur grand axe est orienté Est-Ouest ou parallèle à la direction générale du tumulus. L'excavation mesure en général 6 pieds sur 2 pieds 5. On en rencontre assez souvent de plus petites, où le cadavre a été placé les membres ramenés en flexion forcée pour occuper moins de place. Le plus souvent cependant, le cadavre a été inhumé couché sur le côté, la tête tournée vers l'Est ; jamais on n'a découvert de squelettes d'individu enterré dans la position assise. A plusieurs reprises, les fouilles ont mis à jour des ossements qui, sans aucun doute, avaient été débarrassés des chairs avant d'être enfouis : dans la tombe, ils sont soit rangés dans leur ordre normal, soit jetés au hasard ; quelques-uns d'entre eux portent les traces de dents d'animaux. Les tombes sont souvent entourées de murs et recouvertes de dalles.

On a trouvé, dans les mounds, des vestiges de foyers, des os de divers animaux, des vases de terre, de forme, de taille et d'ornementation différentes, des pipes de pierre dont plusieurs inachevées, et enfin des plaques de cuivre ouvragées, auxquelles l'auteur consacre un chapitre spécial.

Ces plaques ont été découvertes à Malden, dans le comté de Dunklin ; elles représentent des personnages à têtes d'oiseaux et aux ailes très développées. Leur origine mexicaine n'est pas douteuse et on se trouve là en présence d'objets importés.

Sur la rive droite de la rivière Osage, à 16 milles au sud de Jefferson City, Fowke a rencontré des peintures rupestres, faites à l'aide d'ocre ou d'hématite pulvérisée, et qui représentent des buffles, des hommes armés, des serpents plus ou moins schématiques.

A 4 milles au sud-ouest de Miami, se trouve un ouvrage de défense, appelé communément le « vieux fort », et déjà décrit autrefois par Judge West. C'est une redoute de terre et de pierre, construite sur un mamelon élevé, d'un accès difficile ; elle utilise d'une façon surprenante la disposition du terrain et néanmoins est pourvue de véritables bastions et de courtines. L'origine et l'ancienneté de cet ouvrage sont difficiles à préciser, mais l'auteur ne pense pas qu'il soit l'œuvre des Indiens Miami.

L'étude des documents ostéologiques recueillis au cours des fouilles a été confiée à Aleš Hrdlička. Bien peu d'ossements sont intacts, et, en raison de leur mauvais état, on ne peut aboutir à des conclusions formelles.

Les crânes sont dolichocéphales, analogues à ceux de l'Illinois ; les caractères masculins y sont peu accusés ; le front est bas, et leur capacité est relativement faible.

Il a été impossible de déterminer la taille, en raison du mauvais état des os longs ; elle était sans doute assez grande ; la musculature était développée. Les tibias et les humérus présentent un aplatissement marqué ; les plateaux tibiaux sont très inclinés en arrière. Beaucoup d'os portent les traces de lésions syphilitiques.

Dr P.

Ch. Peabody. *The exploration of mounds in North Carolina.* (L'exploration des mounds de la Caroline du Nord.) *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 425-433, 4 pl.

Peabody a examiné deux groupes de mounds situés au voisinage de Fayetville, sur la rivière Cape Fear, dans une région fertile quoique sablonneuse, et couverte de pins. Habité actuellement par des immigrés Ecossais, le pays était autrefois occupé par les Sioux (Woccon et Catawba), les Iroquois Cherokee et les Algonquin.

Le mound le plus important mesurait 15 mètres sur 13, il était haut de 7m60 ; les tranchées parallèles qui y furent pratiquées mirent à jour de grandes quantités de charbon de bois et de cendres, des racines très puissantes et très profondes, témoignant, par leur présence, des incendies qui ravagèrent la forêt.

Le sol contenait un grand nombre d'os, friables et brisés, quelques-uns même calcinés, ne permettant aucune mesure. Vingt-six tombeaux isolés furent découverts, d'une profondeur variant de 25 à 90 cm. ; dans l'un d'eux, on trouva un fémur portant la trace d'une ancienne fracture consolidée par un cal vicieux. Les fouilles n'ont rapporté que de rares objets, pipes d'argile, haches de pierre, grattoirs de quartz, et quelques colliers en coquilles.

Un second mound, de moindre intérêt, a fourni quelques bijoux de cuivre, et des os, dont les fractures très nettes semblent avoir été faites intentionnellement ; ces os paraissent, d'ailleurs, avoir été exposés au feu.

Autour de Fayetville, le sol est fort riche en instruments de pierre, pointes de flèches, couteaux, etc., et mérite d'être à nouveau fouillé.

Dr P.

H. J. Spinden. *An ancient sepulcher at Placeres del Oro, State of Guerrero, Mexico* (Une ancienne sépulture à Placeres del Oro, État de Guerrero, Mexico). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 29-56, 3 planches, 10 figures.

Dans cette province de Guerrero, connue depuis les recherches de Niven comme une des plus riches en vestiges de l'ancienne civilisation mexicaine,

l'auteur découvrit, dans la vallée du Rio del Oro, où il existait de nombreuses ruines, déjà décrites, un tombeau dont la présence ne se révélait que par des piliers brisés et par des dalles non ornementées. Ces dalles recouvraient la tombe, limitée par de larges tables de pierre sculptée, et dans laquelle se trouvaient des ossements, des bijoux et divers autres objets, mélangés à des cendres prouvant que le corps avait été incinéré.

Une des dalles sculptées présente cinq têtes stylisées, vues l'une de face et les quatre autres de profil ; les yeux étaient autrefois représentés par une substance analogue à de la gomme. Les orbites sont entourées par des serpents dont la queue dessine les narines, et dont la tête se pose sur les arcs zygomatiques. Les têtes vues de profil sont ornementées de façon un peu différente.

Les sculptures de la seconde dalle, quoique s'écartant dans le détail de celles de la première pierre, représentent les mêmes motifs décoratifs, têtes humaines largement interprétées, aux dents pointues, aux différents traits indiqués par des serpents.

Parmi les objets les plus dignes d'intérêt, l'auteur étudie des garnitures de bras, sculptées dans une coquille marine et représentant des singes agenouillés ; de petites urnes quadrangulaires en diorite, sculptées de têtes d'animaux, et qui ont servi soit comme mortiers, soit comme brûleurs d'encens ; des ornements et amulettes en jadéite, très analogues à ceux trouvés déjà dans le reste de la province ; un mortier destiné à piler les herbes ; des perles, des coquilles ouvragées, des colliers, etc.

D'après l'auteur, la région de Guerrero était autrefois habitée par les Zapotec au Sud-Est, par les Nahua à l'Est et au Nord-Est, par les Tarascan au Nord et au Nord-Ouest. Il est possible cependant que la vallée du Rio del Oro ait été peuplée par les Indiens Tarascan et qu'à l'arrivée des Espagnols elle fût déjà abandonnée par ses habitants depuis plusieurs siècles. Ce sont là d'ailleurs, dit Spinder, de simples probabilités.

Si l'on cherche à interpréter les figures ci-dessus mentionnées, on doit admettre que la première dalle, portant cinq têtes sculptées, représente un seul personnage dont les bras et les jambes ont été remplacés par des têtes, procédé qui se retrouve fréquemment dans l'art primitif. Ces sculptures révèlent une influence religieuse très nette ; le serpent était, en effet, considéré comme un dieu ; plus ou moins interprété, il est associé aux figures humaines, et quand il forme le motif principal d'une décoration, il est accompagné d'attributs humains.

L'auteur définit ensuite l'origine et la valeur des ornementations de forme géométrique et conclut que c'est là une forme pure de l'art et non une forme de décadence, ainsi que plusieurs chercheurs l'ont prétendu. Une réserve doit être faite au sujet des figures représentées, et il y a lieu de se demander si ce ne sont pas des figures de singes plutôt que des faces humaines, en raison de certains caractères tels que l'épaisseur des sourcils et la netteté de la ligne de démarcation des cheveux ; toutefois d'autres caractères font penser à des têtes de jaguar, d'autres rappellent la physionomie de Tlaloc, le dieu de la pluie des Astec. On reste donc, à ce sujet, dans l'incertitude.

On peut conclure que la civilisation précolombienne de Placeres del Oro était plus voisine de celle des Nahua que de celle des Tarascan, avec toutefois une note originale des plus accentuées, dont des recherches ultérieures fixeront la valeur exacte.

Dr P.

G. B. G. *A Trip to Chichen Itza* (Excursion à Chichen Itza). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. II. 1911, pp. 10-21, 8 planches.

On ne trouvera pas, dans ce simple récit d'une excursion de deux jours aux ruines de Chichen Itza (à 11 lieues de Valladolid et à 10 lieues d'Izamal, dans le Yucatan), de documents nouveaux sur les temples Maya d'ailleurs bien connus et décrits, dans leur détail, dès 1566, par Diégo de Landa, évêque du Yucatan. Ce court article devait cependant être signalé, en raison des belles planches qui l'illustrent et qui reproduisent les bas-reliefs peints du temple des Tigres.

Dr P.

H. Beyer. *Das Auge in der altmexikanischen Symbolik.* (L'œil dans le symbolisme des anciens Mexicains). *Archiv für Anthropologie.* Neue Folge. Band X, Heft 1. 1911, 4 pages, 27 figures.

Les yeux, dont la reproduction plus ou moins interprétée est si fréquemment rencontrée dans les différents codex mexicains, semblent avoir de multiples significations. Ils représentent les étoiles qui brillent dans la nuit, et au même titre, les divinités nocturnes, ainsi qu'on le constate dans les codex de Mendoza, de Borgia, de Fejer-Mayer, etc. L'idée de nuit est associée à l'idée de mort et c'est ce qui explique pourquoi les yeux, représentant les étoiles, voisinent, dans divers motifs décoratifs, avec des reproductions d'os ou de crânes. Cependant les yeux sont aussi le symbole de la lumière, et c'est à ce titre qu'ils ornent les papillons, représentant la flamme, ou les disques lumineux, images du soleil.

Dr P.

Hermann Beyer. *Der 28 Tatige Monat der alten Mexikaner.* (Le mois de 28 jours des anciens Mexicains). *Mitteilungen der*

anthropologischen Gesellschaft in Wien, volume XL, 1910, 3 pages.

Le Zodiaque mexicain comprend 13 constellations qui ont, sans aucun doute, été la base des grandes divisions du temps. S'appuyant sur ce fait, l'auteur en déduit que l'année des anciens Mexicains comprenait treize mois, chacun d'eux comptant vingt-huit jours. Ces vingt-huit jours se diviseraient eux-mêmes en quatre périodes de sept jours ; c'est du moins ce qui ressort d'un chapitre du « Popol Fuh », livre sacré des Indiens Quiché, où le sorcier « Gucumatz » qui vit au ciel et sous terre tour à tour, revêt, pendant sept jours, la forme d'un serpent, et pendant le même laps de temps, celle de l'aigle, du jaguar et enfin d'une masse de sang. Ces périodes correspondent en outre aux points cardinaux ; on sait en effet que l'aigle désigne le nord, le serpent l'est, le jaguar l'ouest, etc. On ne saurait de plus s'étonner d'une telle division des mois par périodes de sept jours, puisque l'on sait qu'un mot spécial était utilisé chez les anciens mexicains pour désigner le quart du mois, et que ce nombre sept se retrouve fréquemment dans l'ordonnancement architectural des divers monuments, dans les contes et les fables.

Dr P.

G. Grant Mac Curdy. *An Aztec « Calendar stone » in Yale University Museum* (Calendrier de pierre astèque au Museum de l'Université de Yale). *American anthropologist*, vol. XII, pp. 481-496, 8 pl.

Cette pierre, achetée à Newhaven (Conn.), était destinée à attacher les victimes humaines avant le sacrifice ; quelquefois aussi deux guerriers fixés par la cheville à des pierres de ce genre devaient se combattre jusqu'à ce que l'un d'eux fût tué ; trois spécimens seulement de ces pierres sont connus, et celui du Musée de Yale est fort comparable au grand calendrier astèque du musée national de Mexico. Cette pierre est rectangulaire et mesure $54{,}6 \times 45{,}7 \times 25{,}6$ centimètres ; elle est taillée dans une roche poreuse de nature volcanique, et est percée en son centre d'un trou cylindrique, autour duquel sont disposés des cercles concentriques, figurant le soleil et flanqués, entre autres motifs de décoration, de quatre signes représentant les points cardinaux. L'auteur compare longuement ces dessins symboliques à ceux que portent des objets analogues du Musée de Mexico, et dont l'explication est donnée par le Codex Rios ou Vaticanus.

La pierre de Yale a aussi de nombreux points communs avec les pierres de sacrifice de Tizoc que Mac Curdy reproduit dans des planches fort intéressantes. Ce fait peut s'expliquer par la coutume des anciens Indiens pour qui la victime destinée au sacrifice était considérée comme « un messager envoyé au soleil ».

L'auteur conclut que la pierre du Musée de Yale n'est pas à vrai dire un

calendrier astèque, car certains signes, notamment ceux des 22 jours, y font défaut; il faut la considérer plutôt comme un accessoire pour les sacrifices offerts au soleil.

Dr P.

Eduard Seler. *Die Stuckfassade von Acanceh in Yucatan* (La façade de stuc d'Acanceh au Yucatan). *Sitzungsberichte der Königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1911, t. XLVII, pp. 1011-1025, 10 planches.

Le Yucatan est le pays des ruines. Si, au premier coup d'œil, on est tenté d'attribuer à tous les monuments de pierre qu'on rencontre à chaque instant, une certaine uniformité, un examen plus approfondi fait vite ressortir d'importantes différences. Aux façades, taillées superbement dans la pierre, d'Ukmal, de Kabah, de Labna, viennent s'opposer les murailles de Chichen Itza recouvertes de sculptures en relief, et celles de Xcalumkin ornées de hiéroglyphes en caractères mayas. Dans la partie nord de la péninsule, tandis que les puissantes colonnades d'Aké sont faites de pierres cyclopéennes, les murailles d'Izamal sont lisses et recouvertes de stuc.

C'est de celles-ci qu'on peut rapprocher les pyramides d'Acanceh, petite ville de la partie nord. Comme tous les anciens monuments qui ont eu le malheur de se trouver dans le voisinage de lieux habités, elles ont dû servir de carrière de pierre. Mais ici l'enlèvement des pierres, au lieu de mener à la destruction du monument, a fait découvrir des façades inconnues.

Au sommet de la grande pyramide est apparu une sorte de caveau funéraire contenant deux squelettes, un d'homme et un de femme, et, en dessous, le revêtement en stuc d'une pyramide à degrés, dont le principal ornement est formé par deux masques géants eux aussi en stuc.

L'enlèvement des pierres des autres monuments d'Acanceh a amené une découverte encore plus intéressante. C'est celle d'un mur de 12 mètres de long et de 2 mètres de haut, recouvert de stuc sur toute sa surface, où se trouvent reproduites avec un fort relief des figures d'animaux très expressives et rendues d'une manière vivante. Ces figures sont réparties, chacune dans une sorte de caisson, en deux rangées superposées ; les caissons sont disposés en quinconce, ce qui fait pénétrer ceux d'une rangée dans les intervalles laissés par ceux de l'autre. La façade était probablement, comme la plupart des monuments mayas, entièrement peinte, le fond en rouge, les figures en couleurs variées.

Suivent ici une description générale de la façade, puis d'autres très détaillées, où l'auteur fouille minutieusement chacune des vingt et une figures d'animaux qui ornent les vingt et un caissons, onze dans la rangée inférieure, dix dans la rangée supérieure. De belles photographies à la fin de la brochure appuient ces descriptions.

Comme conclusion, l'auteur déplore les difficultés que présente l'étude des monuments de ce genre. Il est difficile de dire quelle est la signification d'ensemble des figures et des ornements observés, devant l'absence de traditions locales et la rareté des renseignements que l'on possède sur les contrées. Un autre obstacle est apporté par le gouvernement mexicain qui interdit les recherches archéologiques ou les restreint par des conditions très dures. A Acanceh, ni le gouvernement ni les autorités locales ne s'occupent de la mise à découvert ni de la conservation des monuments. L'enlèvement des pierres continue impunément ; c'est ainsi qu'aux deux extrémités de la façade et au milieu, des parties importantes ont été détruites, et le temps n'est pas éloigné où ce monument si remarquable et si important au point de vue artistique aura disparu. Il n'en restera que le souvenir conservé par les photographies de Teobert Maler, et les travaux d'Adela C. Breton.

C. A. Martin.

Hooton Blackiston. *Recent discoveries in Honduras* (Découvertes récentes au Honduras). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 536-541, 4 fig.

Guidé par un Indien qui l'avait découverte au cours d'une chasse, l'auteur visita une grotte jusqu'alors inconnue, située dans les montagnes où un affluent du Rio Chamelcon prend sa source.

L'entrée de cette grotte a 40 pieds de large et 22 pieds de haut, la profondeur de l'excavation est de 56 pieds. Ses parois ne portaient aucune décoration.

Les fouilles mirent à jour des centaines de grelots et de cloches en cuivre de toutes tailles dont l'étude fait l'objet de ce travail. Les formes en sont très diverses, et, tandis que certains de ces objets sont complètement sphériques, d'autres sont coniques, d'autres plus ou moins aplatis. Beaucoup de ces grelots témoignent d'un grand travail artistique : ils représentent des têtes d'hommes ou d'animaux plus ou moins stylisées, et sur certains d'entre eux on retrouve les traits caractéristiques des types négroïde et maya.

La grotte contenait encore un certain nombre de pointes de flèches, des ustensiles de pierre polie et quelques objets utilisés sans doute au cours des cérémonies religieuses, au nombre desquels se trouvait un masque en bois de cèdre blanc incrusté d'une mosaïque de turquoises, une idole de huit pouces de haut, à double effigie, etc.

L'auteur conclut à la destination purement rituelle de cette grotte, qui, selon toute vraisemblance, devait être utilisée par les anciens habitants de la ville de Naco. La présence de cuivre natif au voisinage de l'excavation laisse supposer que les cloches et les grelots ont été fabriqués sur place dans cette grotte dédiée au culte de Zotziha, dieu des cavernes et du feu, dont la figure se retrouve sur nombre de cloches, et dont une tribu des Cakchiquels, les Zotzil, vivant entre le Guatémala et le Honduras, portaient le nom.

Dr Poutrin.

WALTER LEHMANN. *Ergebnisse einer forschungsreise in Mittelamerika und Mexico, 1907-1909* (Résultats d'un voyage de recherches dans le Centre-Amérique et le Mexique, 1907-1909.) *Zeitschrift für Ethnologie.* T. XLII, 1910, pp. 687-744.

Étudier les rapports qui existent entre les diverses civilisations des républiques de l'Amérique centrale aux points de vue archéologique, linguistique, ethnographique, mythologique et anthropologique, tel a été le but du voyage de l'auteur, et cette relation en indique sommairement les principaux résultats. Plus tard un grand ouvrage les présentera d'une manière tout à fait complète.

On considère généralement le fleuve Rio San Juan (Nicaragua) comme la limite qui sépare botaniquement l'Amérique du Sud de l'Amérique du Nord, et on en conclut que la même limite est la séparation entre les peuples des deux moitiés du continent américain. Il n'en est rien, et la poussée des peuples sud-américains s'est fait sentir bien plus au nord, jusqu'au Guatémala.

Il y a, d'autre part, une différence profonde entre la côte E (Atlantique) et la côte O. (Pacifique) tant pour la végétation que pour les habitants, différence qui s'explique par les climats totalement opposés des deux régions : celui de la première est pluvieux sans qu'aucune loi régisse ces pluies ; dans la seconde, il y a nettement une saison des pluies et une saison sèche. Ce contraste se retrouve dans les habitants et leur civilisation : sur la côte Atlantique, dans les forêts impraticables, des peuplades habituées au rude combat pour la vie, pas d'agglomérations ni de villes, de petits groupements d'hommes, se déplaçant non par des chemins terrestres, mais sur les fleuves, et devenus même de hardis navigateurs marins; ce sont les Indiens Misquito, qui ont ainsi pénétré dans Costa-Rica, à Cuba et Bahia. On peut retrouver par suite chez eux une origine Sud-américaine.

Sur la Côte du Pacifique, au contraire, vie facile, forêts franchissables séparées par de grandes surfaces de terrain libre et cultivé, grandes routes, habitants sédentaires en partie réunis dans les villes. Là on trouve les traces d'incursions de nombreux peuples, des éléments mexicains, Maya, Chiapaneke, Chorotega, qui ont importé leur civilisation.

Le caractère Sud-Américain de la faune et de la flore de la côte E. ainsi que le type de ses habitants également Sud-Américain montre que la migration de ces Indiens primitifs s'est produite du S. au N. et que par suite de la nature du pays se sont formés, avec une race unique, une série de groupements présentant des caractères anthropologiques, ethnographiques et même linguistiques différents. Au point de vue des dialectes parlés en si grand nombre par ces peuples, il y a lieu de se demander si les habitants du N.-O. de la Côte Atlantique ont possédé le Salvador et le Honduras, avant ou après l'invasion des Maya et des Mexicains venant vers le S.-E. De la parenté de la langue Xinca du Guatémala avec le Lenca, l'auteur conclut à la première hypothèse. De même il se demande si l'élément mexicain du Guatémala et du Salvador, connu sous le nom de « Pipil Kultur », est en relation étroite avec l'élément proto-mexicain du Yucatan; une réponse définitive ne peut, d'après lui, être donnée.

Lehmann passe ensuite à l'étude archéologique du Sud de l'Amérique Centrale, dont la partie la plus intéressante est Costa-Rica. C'est là que Berendt a trouvé un cycle particulier de civilisation, celui de Chiriqui, de Veragua et de l'antique « Castilla del oro » qu'il a rattaché avec raison à celui de Cueva, Coïba des anciens auteurs espagnols. Cette civilisation de Coïba s'étend d'ailleurs aux hauts plateaux de Costa-Rica, où habitent les Guëttar. La langue des Guëttar est connue par les vocabulaires de Berendt (Université de Philadelphie) « *Vocabulario de los Indios de San José de Costa Rica* » et celui du Dr Lucas Alvarado daté de Carthage (1866). Ils prouvent, ainsi que la céramique et la métallurgie, d'étroits rapports avec la civilisation andine de l'Amérique du Sud; ils mettent en liaison le S.-E. de Costa-Rica avec la Colombie et le Pérou. Pour ce qui est du N.-E. de Costa-Rica, il faut voir une analogie étroite avec le Nicaragua, au triple point de vue archéologique, linguistique et ethnologique. C'est, dit l'auteur, dans la contrée des « Pueblos » Masaya, Nindiri, Naudaime, etc. au Niacaguara, qu'il faut chercher le foyer d'une des trois civilisations qu'on peut délimiter dans la partie occidentale de Costa-Rica, c'est-à-dire le foyer des Chorotega-Mangue. Au Nicaragua, comme au Salvador et au Guatémala, le développement Chorotega a dû précéder celui de l'élément Maya ou de l'élément « Pipil » fort difficiles d'ailleurs, comme l'avait déjà signalé Berendt, à distinguer du premier; car, s'ils ont exercé sur lui une certaine influence, celui-ci ne peut guère être considéré comme provenant d'eux. Pour prouver ce fait, il y a lieu de chercher à comparer les Chololteca protomexicains avec les Pipil du Guatemala, du Salvador, et du Nicaragua (Recherches faites à Omotepe et Zapatera, îles du lac du Nicaragua et à Guanacaste, à Costa-Rica). Un troisième élément se manifeste en outre dans l'Archipel « Solentiname ou Colentenami », c'est celui des Corobicí, qui présente des analogies avec le « Viejostil » de Guanacaste. De ces Corobicí, les derniers restes anthropologiques et ethnographiques sont les Guatuso, qui dans la partie S.-E. du Nicaragua, sont appelés « Caribes », mais ils n'ont que fortuitement une dénomination semblable à celles des Caraïbes de l'Amérique du Sud. Ils paraissent se relier, surtout au point de vue linguistique, à une peuplade aujourd'hui très peu nombreuse, 200 âmes environ, les Indiens Rama vivant sur la côte Atlantique. La langue Guatuso a d'aillleurs des rapports nombreux avec la langue Talamanca et se trouve être l'intermédiaire entre les langues parlées à Costa-Rica (Sumo Misquito) et dans le Nicaragua (Talamanca).

L'auteur résume ensuite un voyage de plusieurs mois fait dans l'intérieur du Nicaragua et dans la région connue sous le nom de « côte des Mosquito » qui lui a permis de conclure à l'étroite parenté de la langue Sumo avec la langue Mosquito ou plutôt Misquito : celle-ci contient des mots d'origine africaine, ce qui s'explique par un métissage avec des Nègres d'Afrique, dont sont sortis les « Zambo », tandis que les Misquito de race pure ont cessé d'exister. Une étude faite auprès des indigènes, de la langue et des légendes dont une est citée intégralement, des Sumo, des Misquito et d'une troisième branche, de la même souche, celle des Matagalpa, conduit à ceci : le domaine de la langue Sumo est caractérisé par la terminaison -ŭas, celui des Misquito par les terminaisons

ăuala et laya, celui des Matagalpa par la terminaison -li, celui des Lenca enfin par les terminaisons -lique, -tique, -isque, -aiquin.

Cette étude linguistique est accompagnée de courts vocabulaires contenant quelques mots des dialectes nombreux qui se rattachent aux trois principales langues, et se termine par une comparaison entre cette famille linguistique et d'autres idiomes peu connus, ceux du Honduras, du Salvador et du Guatémala qui s'appellent le Paya, le Jicaque, le Lenca et le Xinca. Ces dialectes, assurément différents, présentent néanmoins avec ceux du groupe Misquito-Sumo certaines analogies frappantes; un vocabulaire abrégé met ce fait en évidence.

Si l'on passe ensuite à la République de Salvador qu'on peut réunir au Honduras et au Guatémala, on constate que dans la première vivent sur la côte dite Balsam(ique) de grandes quantités d'Indiens Pipil dont la langue se rapproche beaucoup du Mexicain classique du Haut Mexique, le Nahuatl ; elle rappelle même des formes que nous avons rencontrées dans les hymnes religieux Sahagun du Mexique.

En ce qui concerne les peuples Maya, aucun nom géographique n'est resté, laissant trace de leur passage, et cependant il existe des preuves archéologiques d'une ancienne civilisation Maya, soit contemporaine de la civilisation Pipil, soit antérieure à elle, ce qui est plus vraisemblable, (ruines d'Opico près de Tehuacan). Dans l'Est du Salvador il existe, comme on l'a vu, des éléments Chorotega, et le Salvador offre à l'archéologie une série de problèmes qui touchent aux questions les plus difficiles de l'américanisme.

L'auteur rappelle les principaux types archéologiques qu'il a rencontrés, et, sans donner la solution de tous ces problèmes, estime que les nombreuses contradictions et obscurités actuelles disparaîtront un jour.

Pour terminer, il établit dans quelles limites sa propre classification des langues se rapproche de celle des anciens auteurs espagnols Oviedo, Gómara, Herrera, Palacio, se bornant d'abord au Nicaragua, puis s'étendant à Costa-Rica. Il identifie les unes après les autres ces classifications avec la sienne en les passant minutieusement en revue et en citant les travaux de Squier, de Berendt et de Sapper.

Dr P.

Marshall H. Saville. *The antiquities of Manabi, Ecuador; Final report* (Les antiquités de Manabi, Équateur; dernier rapport). (*Contributions to South American Archeology; The George G. Heye expedition.*) New York, 1910.

Ce beau volume est la suite du travail que Saville a consacré déjà à l'étude de ses récoltes archéologiques dans la province de Manabi, dont notre collègue, M. Gonzalez de la Rosa, a donné l'analyse ici même (t. V, p. 85). L'intéressante question des sièges sculptés est reprise et traitée à fond. Saville fait tout d'abord une étude comparative de ces curieux objets et des objets similaires qui ont été

ou sont encore en usage chez un grand nombre de peuples américains ; il en résulte que, malgré certains caractères particuliers, les sièges de Manabi rentrent parfaitement dans la série ainsi constituée. Ensuite, l'auteur aborde la question si discutée de l'usage auquel ils étaient destinés. S'il n'est pas arrivé à une conclusion certaine, du moins il apporte les éléments d'une interprétation qui, pour la première fois, sort de la simple hypothèse. Il a en effet découvert, au cours de ses fouilles, plusieurs figurines d'argile, représentant des individus assis sur ces sièges, tenant d'une main un oiseau et de l'autre un tube. Ces attributs conduisent Saville à supposer que ces personnages représentent quelques-uns de ces sorciers dont nous parlent Cobo et Molina, qui faisaient leurs prédictions en insufflant les poumons des oiseaux sacrifiés. Ainsi, le rôle religieux des sièges, soupçonné depuis longtemps, se trouverait confirmé et précisé.

En ce qui concerne les bas-reliefs, si abondants dans la région, il résulte des observations faites sur place qu'ils étaient en relation avec des « corrales », c'est-à-dire des emplacements d'habitations.

Les fouilles ont encore fourni un grand nombre d'objets de pierre intéressants : des mortiers et des pilons de diverses formes, dont certains rappellent les pièces mexicaines, différentes haches, quelques outils très frustes en pierre taillée, plusieurs miroirs en obsidienne semblables à ceux que l'on a découverts dans la vallée de Mexico, etc.

Les objets en métal ont été rarement rencontrés, et contrairement à ce que pouvaient faire prévoir les récits des chroniqueurs, l'or est tout à fait exceptionnel. Le cuivre a servi à fabriquer de petits anneaux, des grelots; des pinces à épiler. Nous signalerons aussi de petites haches, d'une grande minceur, absolument comparables aux pièces que l'on a trouvées en abondance au Mexique, en particulier dans les environs d'Oaxaca et surtout des plaques circulaires, parfois d'un très grand diamètre, dont le centre repoussé en calotte de sphère est orné d'une figure que Saville rapproche des têtes de félins sculptées sur le socle des sièges de pierre.

Un grand nombre de ces pièces métalliques sont plaquées d'or. C'est là un rapprochement nouveau entre l'industrie côtière équatorienne et l'industrie colombienne et centre-américaine, comme le fait remarquer fort justement Saville ; toutefois, il se trompe lorsqu'il ajoute que le placage était inconnu plus au sud ; on connaît en effet un certain nombre de pièces dorées et argentées, provenant de diverses localités du littoral péruvien.

La rareté des objets en or conduit l'auteur à supposer que les Espagnols prirent des objets en doublé pour des objets en or ; l'hypothèse ne nous semble pas très fondée. Les conquérants n'auraient certainement pas commis une erreur aussi grossière et, en tous cas, s'en seraient vite aperçus ; or, nulle part, il n'en est question dans les anciennes relations, alors qu'au contraire, la méprise à laquelle donnèrent lieu les émeraudes nous est maintes fois rapportée. Nous croyons plutôt que le hasard n'aura pas servi Saville. Faut-il d'ailleurs parler de hasard ? Nous aussi, dans nos fouilles sur le haut plateau, où l'or était cependant très commun, nous n'en avons rencontré que très excep-

tionnellement. Les auxiliaires indigènes, sur les indications desquels on est fatalement amené à diriger ses fouilles, ne sont certainement pas étrangers à ces résultats négatifs.

La série des objets en argile cuite est très belle et permet des rapprochements intéressants. L'être humain y est largement représenté. Parmi les divers bijoux dont il est orné, il faut signaler les pendants de nez en forme de plaques circulaires, dont on retrouve l'usage chez un grand nombre de tribus colombiennes.

Parmi les vases, nous citerons quelques tripodes et de très nombreuses coupes à pied.

Les deux dernières planches de l'ouvrage sont consacrées à une petite mais très intéressante série de la province du Guayas ; elle comprend un casse-tête en cuivre du type péruvien, une idole de pierre qui rappelle celles du Costa-Rica, deux haches à tranchant semi-circulaire à talon perforé, quelques fusaïoles et des poteries. Ce sont les premiers documents qui aient été publiés sur cette région.

Nous avons résumé beaucoup trop brièvement l'important travail de Saville qui constitue une des plus importantes contributions à l'archéologie sud-américaine parues depuis longtemps. Nous n'avons voulu qu'en signaler l'intérêt à nos lecteurs, pour leur donner le désir de le lire et de l'étudier.

Les conclusions en sont volontairement encore imprécises. Saville, ayant exécuté de nouvelles fouilles dans la province d'Esmeraldas et ayant l'intention d'explorer bientôt le sud de la Colombie, a voulu attendre d'avoir en main ces nouveaux éléments pour aborder le problème dans son ensemble. Un fait semble certain, c'est qu'exception faite de la vieille civilisation de Manabi, dont l'origine reste mystérieuse, une influence septentrionale est des plus manifestes le long du littoral équatorien, et les explorations nouvelles en Colombie ne feront certainement qu'en souligner l'importance.

Disons en terminant que l'ouvrage est remarquablement édité et qu'une série de notes bibliographiques réunies à la fin du volume en augmentent singulièrement l'intérêt documentaire.

P. Rivet.

Hiram Bingham. *The ruins of Choqquequirau* (Les ruines de Choqquequirau). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 505-526, 5 planches, 4 cartes.

Les ruines de Choqquequirau (en Quichua « berceau de l'or ») sont situées dans les montagnes de la province d'Apurimac (Pérou). La légende veut que les Incas aient construit autrefois en ce point une grande ville et y aient caché des trésors. L'accès en est des plus difficiles puisqu'il faut franchir, dans une région dépourvue de chemins et de ponts, des montagnes élevées et des rivières au cours rapide, avant d'atteindre Choqquequirau, qui occupe un piton à 11.000 pieds au-dessus du niveau de la mer et bordé par la rivière Apurimac et

deux de ses affluents. L'abondance et la variété des défenses naturelles faisaient de la ville une place forte inexpugnable.

Deux larges plates-formes bordées de terrasses et réunies par un escalier monumental occupent le sommet de la montagne aux flancs de laquelle sont accolées les maisons construites en pierre et en argile et dont les murs sont creusés de ces niches profondes, si caractéristiques de l'architecture des Incas. La terrasse supérieure, pavée en partie d'ardoises plates, et irriguée par l'eau d'une source voisine, montre des habitations analogues à celles de la plate-forme inférieure, et des cellules pour les prisonniers.

A l'écart des maisons, des caveaux contenaient d'assez nombreux ossements qui semblent avoir été débarrassés des chairs avant d'être placés dans ces sortes d'ossuaires. Les crânes, en mauvais état, étaient tous déformés et avaient appartenu à des adultes. Aucun d'eux ne portait de traces de trépanation ou de décoration.

L'auteur conclut que Choqquequirau, comme Incahuasy, étaient les forteresses défendant la vallée de l'Apurimac contre les incursions des Indiens de la grande forêt de l'Amazone, et qu'il n'y a pas lieu d'ajouter foi aux légendes créées par les Incas.

Dr Poutrin.

Lehmann-Nitsche (R.). *Clavas cefalomorfas de piedra procedentes de Chile y de la Argentina* (Clefs céphalomorphes du Chili et de l'Argentine) (*Revista del Museo de la Plata*, t. XVI (2e série, t. III), pp. 150-170).

Latcham (Ricardo E.). *Arqueologia chilena. Diversos tipos de insignia litica hallados en territorio chileno* (Archéologie chilienne. Divers types d'insignes en pierre trouvés dans le territoire chilien). (*Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. XX (3e série, t. XIII), pp. 131-146).

Les deux mémoires ci-dessus sont consacrés l'un et l'autre à l'étude de ces curieux instruments de pierre auxquels on donne généralement le nom de « clefs céphalomorphes ». Leur forme rappelle en effet assez exactement celle d'une clef simple de mécanicien. Ces objets ont été rencontrés surtout au Chili et les échantillons décrits par Latcham, ajoutés à ceux que Medina et Giglioli avaient précédemment publiés, portent à neuf les pièces connues de ce pays. De là, elles ont pénétré dans la partie adjacente de la République Argentine, où Ambrosetti avait déjà signalé leur présence dans le sud de Mendoza. Les pièces publiées par Lehmann-Nitsche proviennent de la même contrée, du territoire de Neuquen et de la région de convergence de ce territoire et des provinces du Rio Negro, de la Pampa et de Mendoza. A quelques variantes près, tous les objets chiliens

et argentins forment une série très homogène. Quant à leur usage, on en est réduit aux suppositions. On admet généralement qu'il s'agit d'insignes de commandement.

Voici un fait nouveau, qui pourrait, je crois, appuyer cette hypothèse. Bamps a figuré un objet en cuivre provenant de l'Équateur qui reproduit exactement la forme des objets en pierre chiliens. L'examen d'un moulage, que m'a gracieusement envoyé M. A. de Loe, conservateur des musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, n'a fait que confirmer la légitimité de ce rapprochement.

La présence de cet objet à une si grande distance de son lieu d'origine serait inexplicable, si l'on ne savait par Montesinos qu'une armée auxiliaire chilienne résida un an dans la région même où il fut découvert. Il y a tout lieu de supposer que ce furent ces soldats qui exécutèrent ou firent exécuter en cuivre par les Indiens équatoriens habiles dans l'art de travailler ce métal, un objet qui, dans leur pays d'origine, était fabriqué ordinairement en pierre, et l'on peut en induire qu'il devait avoir quelque signification militaire et représenter sans doute un insigne hiérarchique.

P. Rivet.

ETHNOGRAPHIE

Herman ten Kate. *On Paintings of North American Indians and their ethnographical value* (Au sujet des peintures représentant les Indiens de l'Amérique du Nord et leur valeur ethnographique). *Anthropos*, 1911, T. VI, pp. 521-545, 6 fig.

Bien que les aborigènes du Nord-Amérique aient très fréquemment été l'objet de reproductions de la part des peintres et des dessinateurs, voyageurs ou sédentaires, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, personne jusqu'ici ne s'est jamais occupé de rassembler les noms de ceux qui ont fixé sur la toile les traits de ces Indiens voués dès maintenant à une prompte disparition. La plupart des portraits, la majorité des scènes représentées, se rapportent déjà au passé, et, de ce fait, sont doublement dignes d'intérêt. Les tribus occupant les hauts bassins du Missouri et de ses affluents semblent avoir été, à ce point de vue, les mieux étudiées ; après elles se placent les Indiens Pueblo du Sud-Ouest, ceux de l'Orégon et les habitants des plaines méridionales.

Ten Kate classe les artistes qui se sont attachés à l'étude des Indiens en deux catégories, les anciens et les modernes. Parmi tous ceux dont il cite les noms, il en retient tout spécialement seize, en raison de l'importance de leurs travaux. On doit citer, parmi les premiers, Paul Kane dont les tableaux fournissent de précieuses indications ethnographiques sur les Blackfeet, Piégan et Sarcee, et Kurz qui a eu le tort de prêter aux Indiens, surtout aux femmes, le type grec classique. Parmi les peintres modernes, J. Scott, H. F. Farny, Sharp, Bur-

bank, et surtout Remington ont fixé, d'une manière précise, de nombreux points d'ethnographie, sur ce qui concerne le costume des hommes et des femmes, et les si curieuses danses des Indiens du Nord.

L'auteur étudie dans le détail l'œuvre de tous ces artistes, peintres et dessinateurs, et signale, pour chacun d'eux, les documents de nature à intéresser l'ethnographe. C'est dire tout l'intérêt et toute l'utilité de ce travail.

Dr Poutrin.

F. G. Speck. *Notes on the material culture of the Huron* (Notes sur la culture matérielle des Huron). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 208-229, 4 planches, 19 figures.

L'auteur a étudié les Huron de Lorette, près de Québec, bien qu'ils aient eu à subir, de la part des Algonquin et des Mohawk, une pénétration qui a modifié en même temps leurs caractères physiques et leur manière de vivre. Cependant les Huron ont conservé leurs vêtements dans leur originalité presque entière : le costume de l'homme se compose d'une coiffure de plumes montées sur un large bandeau brodé, d'une sorte de capote atteignant presque les genoux, ornée d'épaulettes et de brassards en argent, et serrée à la taille par une large ceinture. Un pantalon, orné de la même façon, complète l'accoutrement. Le costume de la femme s'approche beaucoup de celui des Indiennes Iroquois.

Les Huron se servent couramment de mocassins fabriqués suivant les méthodes des anciens Indiens, dont ils ont conservé intégralement l'art de préparer les peaux par le tannage.

Speck décrit en détail les raquettes à neige, les traîneaux ou toboggan qui sont utilisés par les Indiens pendant l'hiver et dont quelques-uns sont traînés par des chiens. Cette étude ethnographique se termine par la description des différents ustensiles ménagers, qui ne paraissent point être spéciaux aux Huron de Lorette.

Dr P.

F. G. Speck. *Huron moose hair embroidery* (Broderies en crins de daim chez les Huron). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 1-15, 3 planches, 8 figures.

L'emploi, pour les broderies, de crins de caribou et de daim, est extrêmement répandu dans tout le Nord de l'Amérique, depuis l'Alaska jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Chez les Indiens Huron cette coutume remonte aux temps les plus reculés, et il est de tradition de décorer de la sorte les coiffures des hommes, les écharpes et les épaulettes, les jambières et les mocassins, etc.

Les crins sont colorés en rouge, en vert sombre, en bleu, et très souvent aussi gardent leur couleur naturelle.

Les femmes seules exécutent ce travail. L'auteur entre dans le détail de la technique et montre comment la brodeuse, partant des formes les plus simples, lignes droites, zigzags, peut arriver à représenter des fleurs très compliquées, des rosaces aux dispositions diverses, et même, très fréquemment, des animaux. Les franges qui ornent le bord libre des manteaux ou des robes sont faites de crins réunis en touffes plus ou moins longues et plus ou moins rapprochées. Les diverses combinaisons des dessins et des couleurs donnent, à un certain nombre d'objets brodés que représentent les planches, une apparence artistique qui ne le cède en rien aux travaux du même genre exécutés à l'aide des procédés les plus modernes.

Dr P.

Walter Mc Clintock. *The old north trail, or life legends and religion of the Blackfeet Indian* (L'ancienne piste du nord, ou la vie, les légendes et la religion des Indiens Blackfeet). London, Macmillan, 1910, 532 pages, 195 fig., 1 carte.

La grande famille des Blackfeet ou Indiens Siksiksaua était autrefois très puissante : elle comprenait les Blackfeet du Nord, les Blood et les Piegan, et est d'origine algonquienne. Ces trois groupes ont les mêmes coutumes, la même langue, mais sont indépendants au point de vue de leur organisation politique. Ces Indiens nomadisaient autrefois sur tous les territoires compris entre la rivière Saskatchewan dans l'Alberta et la « Yellow Stone River » dans le district de Montana, et entre le 105° ouest (Greenwich) et les Montagnes Rocheuses. L'arrivée des blancs dans le pays mit un terme à leur vie nomade : les Blood et les Blackfeet se fixèrent au nord, dans l'Alberta et au Canada; les Piegan dans l'Alberta et au nord-ouest du Montana. Les Blackfeet étaient autrefois en guerres constantes avec les Crow, les Sioux, les Cheyenne, les Assiniboine, etc., et se livraient, disposant d'une nombreuse cavalerie, à de véritables expéditions lointaines. Ils trouvaient, dans les montagnes, des castors, des daims, des ours, et dans les plaines, des bœufs sauvages et des antilopes qui, en outre de la nourriture, leur fournissaient les peaux nécessaires à la confection des vêtements et des tentes. Aujourd'hui, les Blackfeet sont cantonnés dans une étroite bande de territoire, sur le versant est des Montagnes Rocheuses. Leur nombre a beaucoup diminué et on ne compte guère actuellement plus de 3.500 de ces Indiens : la maladie, surtout la petite vérole, les a décimés, en même temps que la disparition brusque des bœufs sauvages leur enlevait une de leurs principales ressources.

L'ethnographie des Blackfeet était d'autant plus intéressante à fixer que si les vieillards, et particulièrement les chefs et les médecins-sorciers gardent jalousement les traditions de leurs ancêtres, la jeune génération, au contraire,

semble se désintéresser de la religion, des croyances et des coutumes de la tribu. Pendant un long séjour, Mc Clintock pût connaître la vie des Blackfeet, il le fit d'autant plus aisément qu'il fût adopté par un vieux chef désireux de montrer aux blancs la beauté et la moralité de la vie des Indiens, et qui l'initia aux coutumes les plus anciennes et aux cérémonies les plus intimes de sa tribu. L'auteur a donné à son livre une forme anecdotique qui en rend la lecture particulièrement facile et agréable, mais qui cependant, en raison de la dissémination des documents ethnographiques, rend les recherches assez difficultueuses. De nombreuses planches, dont plusieurs en couleurs, fixent, d'une façon définitive, la culture des Blackfeet. On appréciera l'abondance et la précision des détails qui ont trait tant à la vie matérielle qu'à la vie intellectuelle des Indiens. Le costume de l'homme et de la femme, les vêtements de cérémonie, les parures, les coiffures, les tatouages, les peintures du corps et de la face sont décrits avec de nombreux détails. Le type physique des Blackfeet est dépeint à plusieurs reprises. Un chapitre d'un intérêt particulier montre la disposition des tentes, dont l'ossature faite de longues perches est recouverte de peaux décorées et peintes. L'organisation politique des Indiens, les sociétés qu'ils forment au sein de la tribu, leur vie familiale, les cérémonies de la naissance, du mariage et de la mort, sont familières à l'auteur, qui, d'un autre côté, à la description des danses et des chants sacrés, et en particulier de la danse rituelle du Soleil, joint nombre d'explications et de commentaires qui permettent de comprendre la mentalité de ces Indiens. Les croyances religieuses, les superstitions relatives au rôle du sorcier et du médecin, les significations des noms sont exposées en détail. Un grand nombre de légendes ont été recueillies par Mc Clintock. Cet ouvrage, qui constitue une riche mine de documents ethnographiques et sociologiques de toute sorte, sur les Indiens du nord, se termine par une analyse des conditions actuelles de la vie des Blackfeet, tribu vouée à une rapide disparition.

Dr P.

Clark Wissler. *The social life of the Blackfoot Indians* (La vie sociale des Indiens Blackfoot). *Anthropological papers of the American Museum of natural history*, vol. VII, 1911. part. I, 64 p., 15 fig.

Les Blackfoot comprennent trois grandes tribus : les Blackfoot proprement dits, les Blood, les Piégan. A chacun de ces groupes se rattache un certain nombre de légendes sur l'origine de leur nom, et les indigènes se reconnaissent à des signes particuliers. Les différences linguistiques qui séparent ces trois familles sont légères et portent plutôt sur le choix des mots d'usage courant.

Il n'existe pas, chez les Blackfoot, de cérémonies spéciales pour fêter la puberté ; tandis que les filles sont jalousement surveillées par leurs parents, ceux-ci, au contraire, poussent leurs fils à la débauche. Les conditions du

mariage sont réglées par les beaux-pères, et précèdent les échanges de cadeaux qui se font avec une grande ostentation. Le mariage a lieu sans aucune cérémonie; l'homme doit procurer la nourriture et s'occuper des troupeaux, la femme prépare les repas et confectionne les vêtements. Le nombre des femmes que peut prendre un homme n'est pas limité ; la polyandrie par contre n'existe pas ; la première femme est considérée comme la véritable épouse. La belle-mère est tabou et le gendre ne peut ni la regarder ni parler d'elle, ni entrer, en sa présence, dans sa case; cette coutume est strictement observée, sauf en cas de circonstances graves ou de danger.

L'adultère et la paresse de la femme sont les principales causes du divorce, qui d'ailleurs est peu fréquent. Les veuves retournent chez leurs parents et peuvent se remarier.

Le nom est donné à l'enfant par son propre père ; c'est en général celui d'un guerrier ou d'un sorcier illustre, mort depuis longtemps. Dès que le jeune homme a fait ses premières armes, il porte un nouveau nom que lui donnent les guerriers ses compagnons.

Les trois familles Blackfoot sont divisées en plusieurs clans, où se groupent les individus amis ou apparentés ; le clan porte un nom qui résume ses qualités et sert à le distinguer. La femme est choisie le plus souvent en dehors du clan, auquel elle appartient dans la suite. Chacun de ces clans tend à avoir sa vie propre et à s'isoler du clan voisin, surtout en hiver, en raison des difficultés de nourriture ; en été, la tribu se réunit et dispose ses « tipi » en un large cercle ouvert vers l'est. L'auteur compte 23 clans chez les Piégan, 7 chez les Blood, 6 chez les Blackfoot du Nord. Le chef de clan n'a qu'une autorité nominale, le pouvoir étant réellement entre les mains du conseil des anciens qui jouit, sur les individus et la collectivité, de pouvoirs extrêmement étendus et respectés.

Les fils héritent du père ; à leur défaut, les parents du mort, puis sa veuve se partagent ses biens. Les filles, puis les parents de la défunte, héritent de la mère.

L'éducation des enfants fait l'objet de soins tout particuliers ; leurs fautes sont réprimées, et garçons comme filles subissent une sorte d'apprentissage qui les met à même de remplir ultérieurement un rôle utile dans la tribu.

Après la mort, la case est abandonnée, car elle est hantée par l'esprit du défunt; le mort est peint et habillé, puis roulé dans une couverture et enterré après quelques heures, dans un point isolé de la montagne. Les femmes coupent leurs cheveux, enlèvent leurs bracelets, le deuil dure jusqu'à ce que les sorciers aient déclaré sa fin.

Les Blackfoot aiment à représenter les faits les plus saillants de l'histoire de la tribu ou de celle d'un individu par des dessins et des peintures ; il n'est pas rare de trouver des tentes (tipi) dont les parois entièrement décorées rappellent les exploits de ses habitants.

Les Blackfoot divisent le jour et la nuit suivant la position du soleil ou celle de la Grande Ourse. L'année se divise en 13 lunes, 7 lunes d'hiver et 6 lunes d'été, auxquelles ils donnent des noms tirés de l'état de la température ou de celui des récoltes. Chaque lune compte 30 ou 35 jours. Des bâtons peints en rouge

servent à dénombrer les années qui sont repérées, d'ailleurs, par les événements marquants dans la vie de la tribu.

Le jeu le plus en faveur semble être celui de la guerre, auquel prennent part les différents clans. Les enfants connaissent une infinité de jeux rappelant ceux des Européens, mais la toupie est d'un usage constant, au même titre que les arcs avec des flèches de bois, et le cerceau auquel on joue d'une manière spéciale. D'autres jeux comportent comme accessoires des bâtonnets ouvragés de façons différentes, et que le joueur jette sur le sol, un peu à la manière des dés.

On trouve, dans cette étude, un grand souci de la précision dans les détails, et on y puise de bons documents pour retracer l'histoire des Indiens du Nord.

Dr P.

George Bird Grinnell. *The Great mysteries of the Cheyenne* (Les grands mystères des Cheyenne). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 542-576.

De temps immémorial les Cheyenne conservent avec un respect superstitieux des talismans légués par certains ancêtres, que la légende fait considérer comme les héros de la nation ; ce sont les sagaies dites médicinales, et le chapeau sacré. Ces objets protègent la tribu : en temps de paix ils lui évitent les maladies et procurent la richesse ; en temps de guerre, ils assurent la victoire.

Les « sagaies de médecine » ou « mahûts », sont le talisman des hommes seuls, les femmes n'ayant même pas le droit de les regarder. Deux d'entre elles, les « sagaies du buffle » symbolisent la nourriture, les deux autres la guerre. Ces armes sont faites d'un bois spécial et sont ornées de plumes d'aigle. Elles sont confiées à la garde d'un homme qui occupe, dans la tribu, une place privilégiée, et qui désigne lui-même son successeur. Cet homme porte sur le corps des signes spéciaux, tatouages profonds et cicatrices étendues.

Lorsqu'un danger menace les Cheyenne, qu'ils sont vaincus dans le combat, on procède, devant la tribu rassemblée, avec un cérémonial particulier, au renouvellement des sagaies sacrées, qui ne peuvent être touchées que par des vieillards complètement nus et peints, et sont ensuite précieusement conservées dans une case spéciale. Malgré les précautions qu'ils prennent pour garder leurs talismans, les Cheyenne se les virent dérober par les Pawnee et ne purent qu'à grand peine rentrer en leur possession.

Le « chapeau sacré » est surtout l'emblème protecteur des femmes : il est fait de la peau de la tête d'un buffle femelle et porte des cornes aplaties et décorées. Il est confié à la garde d'un homme, qu'il protège de la mort violente et de la maladie. Personne ne doit séjourner devant la hutte où il est conservé, et on ne peut y pénétrer qu'après avoir accompli certains rites. Ce chapeau n'est montré au peuple que dans les cas de grande solennité, et lors du départ pour la guerre ; dans cette dernière circonstance, à la façon dont se disposent d'elles-mêmes les plumes qui ornent la coiffure, on peut présager de l'issue des

combats. Une des cornes du chapeau tomba un jour, la famille du gardien mourut tout entière, la tribu fut vaincue et dut fuir vers des pays nouveaux ; c'est là ce qui explique la grande vénération des Cheyenne pour leur talisman.

A propos de ces fétiches, l'auteur étudie les grandes guerres auxquelles se livraient autrefois ces Indiens contre les Shoshone, les Crow, les Pawnee, Kiowa, Comanche et Apache et montre qu'à chaque combat où figuraient les talismans des Cheyenne, ceux-ci, se croyant d'avance assurés de la victoire, faisaient preuve d'un courage remarquable. Il est d'ailleurs à noter que ces rites subissent le sort commun aux anciennes coutumes des Indiens et disparaissent rapidement ; l'étude de Grinnell en est rendue d'autant plus intéressante.

Dr P.

F. G. S. *A Visit to the Penobscot Indians* (Visite aux Indiens Penobscot). *University of Pennsylvania. The Museum Journal. American Section*, pp. 21-27, 6 planches.

L'auteur, lors de l'élection des représentants des Penobscot, assista à plusieurs de leurs danses qu'il décrit avec soin, notamment la danse du serpent qui semble avoir conservé son originalité. Il est à remarquer que le costume des anciens Indiens est loin d'avoir complètement disparu chez les hommes, et que nombre de femmes l'ont entièrement conservé.

Dr P.

Skinner (Alanson). *War customs of the Menomini Indians* (Coutumes de guerre chez les Indiens Menomini). *American anthropologist*. Vol. XIII, 1911, pp. 299-313. 2 fig.

Chez les Menomini, chaque homme est un guerrier qui a reçu du soleil et de l'étoile du matin, ancêtres de la tribu, la vitesse, le courage, la force et la ruse. Lors de la déclaration de guerre, des messagers porteurs de fibres de wampum peintes en rouge sont envoyés à chaque clan. La danse de guerre est exécutée, avec accompagnement de chants et de tambours. L'attaque du village ennemi a lieu de préférence à la tombée de la nuit, tandis que les sorciers chantent une incantation qui doit endormir l'adversaire. Les armes préférées sont l'arc et les flèches, ou simplement, pour ceux des guerriers qui sont protégés par leurs ancêtres, des massues.

Les Menomini scalpent entièrement leur ennemi mort et rapportent des trophées autour desquels les indigènes dansent et content leurs hauts faits. La dépouille devient ensuite la propriété de la femme ou de la sœur du vainqueur. Les prisonniers sont traités avec humanité.

Ce sont là d'ailleurs des coutumes qui disparaissent devant la civilisation et qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir.

Dr P.

David I. Bushnell. *Myths of the Louisiana Choctaw* (Superstitions des Choctaw de la Louisiane). *American anthropologist*, vol. XII, 1910, pp. 526-536.

La nombreuse tribu des Indiens Choctaw n'est plus actuellement représentée, au Bayou Lacomb, au nord du lac Pontchartrain, que par une douzaine d'individus. L'auteur a tenu à fixer les légendes de ces indigènes avant leur complète disparition. Les croyances rapportées ici ont trait à la création de l'homme, au déluge, et sont dues, sans aucun doute, à l'influence des missionnaires, mais tous les contes que Bushnell a transcrit donnent une idée exacte du folk-lore des Choctaw.

Dr P.

Eleanor Yorke Bell. *The republic of Panama and its people, with special reference to the Indians* (La république de Panama et sa population, avec une notice spéciale sur les Indiens). *Annual report of the Smithsonian Institution. General appendix*. 1909. Washington, 1910, pp. 607-637, 14 planches.

La république de Panama, en raison des bouleversements politiques, de la rareté de la main-d'œuvre et des conditions climatériques, est restée stationnaire au point de vue de sa situation économique. La région de l'intérieur est, à l'heure actuelle, encore presque inconnue, et c'est ce qui donne de l'intérêt à l'ouvrage de E. Bell. Après une description sommaire de l'isthme de Panama, de sa situation géographique, de sa faune, de sa flore, de ses richesses minérales, l'auteur aborde l'étude des différentes provinces de l'État, qu'il envisage aux points de vue géographique, historique et économique.

Le fond de la population a été constitué par les indigènes, les « conquistadores » et leurs esclaves nègres, si bien qu'actuellement les individus de race pure sont tout à fait exceptionnels ; suivant la nature du métissage, on distingue des « mestizo » (descendants de Blancs et d'Indiens), des mulâtres, et des « rambo » (descendants de Nègres et d'Indiens). Bientôt, sans nul doute, à cette population déjà métissée au plus haut degré, viendront se mêler les nombreux individus de race jaune, qu'ont attirés les travaux de percement de l'isthme.

On ne compte plus guère que 10,000 Indiens de race pure, vivant dans l'intérieur ; leur nombre va rapidement en décroissant. On les rencontre surtout

dans les montagnes de Bocas del Toro, de Veraguas et de Chiriqui ; à l'ouest, ils se divisent en deux groupes principaux, les Doracho-Sanguina et les Guaymie. Les premiers constituaient un peuple de guerriers, en lutte continuelle avec leurs voisins ; les seconds vivaient dans la Cordillère et, plus sédentaires, fabriquaient des poteries ornées de peintures qui dénotent un sens artistique très développé. Bell retrace, en s'appuyant sur de nombreux textes, l'histoire de ces tribus, qui diffèrent en tout des tribus de l'Est, vivant au voisinage de la côte et dans les montagnes de Darien ; elles appartiennent à la grande famille Cuna, qui comptait au moins onze groupes différents, et parlent le dialecte Cueva. A l'inverse des Guaymie, qui sont grands et robustes, les Indiens Cuna sont petits et peu musclés ; ils portent les cheveux longs et se peignent le corps et la face. La notice ethnographique que l'auteur leur consacre est basée autant sur des observations personnelles que sur celles de différents auteurs ou voyageurs.

Les Indiens San Blas ou Manzanillo vivaient autrefois au voisinage de Colon ; actuellement leurs villages sont répartis le long du golfe qui leur a donné son nom. Réfractaires à la civilisation, ils en ont, malgré eux, ressenti l'influence ; ce sont d'intrépides marins et d'habiles pêcheurs, vivant dans des cases souvent construites sur pilotis, et qui ont conservé, sur bien des points, leurs anciennes mœurs ; ils observent notamment les rites funéraires et déposent les morts sur les arbres après les avoir enfermés dans une sorte de cercueil en vannerie.

Les Indiens Sasardi de la Baie de Caledonia sont au nombre de 200 environ, et s'opposent à toute pénétration étrangère ; ils ont été rattachés par quelques auteurs aux Cuna.

L'idée dominante de ce travail, en dehors de la question économique, a été de montrer qu'à côté de la population de métis qui habite les grandes agglomérations et occupe la plus grande partie de la côte, il existe encore des représentants des premiers habitants du pays, et l'esquisse ethnographique que l'auteur en trace fait désirer que, dans un bref délai, une étude plus complète fasse connaître ces Indiens des régions inexplorées de l'Amérique centrale.

Dr P.

Markham (Sir Clements). *A list of the tribes of the valley of the Amazons, including those of the banks of the main stream and of all the tributaries. Third edition* (Liste des tribus de la vallée de l'Amazone, comprenant celles des rives du fleuve et toutes celles de ses affluents, 3e édition). *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XL, 1910, pp. 73-140.

Les innombrables tribus dispersées dans le vaste bassin de l'Amazone dérivent

toutes, si l'on en excepte quelques groupes d'envahisseurs venus du Nord (Caraïbes), de l'Ouest (Andéens) ou du Sud, de deux souches primitives principales. L'auteur avait, dès 1864, établi leur nomenclature, mais les incessants changements qui se produisent dans le nombre et le nom des groupements indigènes l'ont obligé à remettre à jour le travail qu'il présente aujourd'hui, en se basant sur les travaux les plus récents. On ne compte pas moins, chez les Indiens de l'Amazone, de 1.087 noms de tribus, qu'on peut réduire au chiffre, très élevé encore, de 650, en tenant compte à la fois des synonymes et des familles disparues.

Markham fixe ainsi les caractères physiques communs aux Indiens étudiés ici : peau cuivrée ou de couleur acajou, yeux et cheveux noirs, ces derniers n'étant jamais crépus; peu ou point de barbe et de moustache. La face est large et souvent aplatie, sans projection des malaires ni obliquité de la fente palpébrale. Le corps est d'une esthétique remarquable et représente, dit l'auteur, le type de la beauté plastique. Cela est vrai surtout pour les hommes des tribus victorieuses, qui règnent en maîtres sur le pays, les vaincus, au contraire, végètent misérables et traqués dans la forêt, au milieu des bêtes dont ils partagent l'existence.

La linguistique, étudiée surtout par Latham, conclut à ce que toutes les familles du bassin de l'Amazone relèvent d'un ou de deux groupements primitifs; les dialectes *Tupi* se retrouvent des Andes à l'Atlantique et, au sud, jusqu'au Paraguay.

L'auteur indique les ouvrages d'après lesquels il a établi la nomenclature des Indiens de l'Amazone; en dehors de ceux-ci, il cite aussi quelques tribus du *Gran Chaco* qui appartiennent plutôt au bassin du Rio de la Plata, mais que leurs incursions dans les régions étudiées ici font rentrer, jusqu'à un certain point, dans le cadre de ce travail. Il faut remarquer, pour expliquer la multiplicité des noms de tribus, que les familles les plus nombreuses, occupant un territoire très étendu, se sont subdivisées en une infinité de sous-groupes portant chacun un nom différent, et que, d'autre part, les groupes d'indigènes ont, indépendamment du nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, un second nom ou un surnom donné par leurs voisins.

La liste très complète que Markham a dressée des tribus est établie par ordre alphabétique. Indépendamment du nom, elle comprend, pour chaque groupement, des renseignements et des indications sur son origine, ses affinités raciales, le territoire qu'il occupe, son histoire, sa langue, les caractères physiques des indigènes qui le composent, leurs mœurs et de nombreux détails ethnographiques. Cette nomenclature est suivie d'une classification purement géographique, groupant les tribus suivant les territoires fluviaux qu'ils occupent.

Un pareil travail, d'une documentation extrêmement riche, est appelé à rendre de précieux services pour l'étude ethnographique et anthropologique de cette région encore mal connue de l'Amérique du Sud. Il est cependant regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir rectifier un certain nombre d'erreurs qui figuraient dans ses deux premières éditions et dont il aurait trouvé l'indication dans des travaux récents sur le haut Amazone qu'il paraît ignorer.

Dr P.

WALTER E. ROTH. *Some technological notes from the Pomeroon district, British Guiana. Part. II* (Quelques notes sur les procédés de fabrication en usage dans le district de Pomeroon, Guyane Anglaise). *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XL, 1910, pp. 23-38, 14 planches.

L'auteur s'est proposé de faire connaître les procédés de tissage du coton et des diverses fibres végétales en usage chez les indigènes du district de Pomeroon, ainsi que les divers tissus ou objets qu'ils en confectionnent. Il est impossible de résumer un pareil travail, sans en reproduire les planches qui sont nécessaires à la parfaite compréhension de ce sujet un peu spécial. Malgré un outillage des plus rudimentaires, les Indiens Caraïbes, Acawoi, Warrau et Arawak ont poussé leur technique presque jusqu'à la perfection, et les différents liens ou tissus qu'ils fabriquent ne le cèdent guère à ceux que produit l'outillage le plus perfectionné.

Dr P.

GUEVARA (TOMAS). *Folklore araucano. Refranes, cuentos, cantos, procedimientos industriales, costumbres prehispanas* (Folklore araucan. Proverbes, contes, chants, procédés industriels, coutumes préhispaniques). Santiago de Chile, 1911.

Ce livre est un recueil précieux de proverbes, de contes et de chants araucans avec traduction littérale espagnole, Les conditions dans lesquelles ces matériaux ont été réunis sont la meilleure garantie de leur authenticité. En effet, Guevara a eu comme collaborateurs trois araucans espagnolisés dont l'un est professeur au lycée de Temuco. Le fait mérite d'être signalé, car c'est sans doute la première fois qu'en Amérique du Sud une enquête ethnographique a pu se faire par l'intermédiaire d'individus appartenant à la race étudiée, suffisamment instruits pour en comprendre l'intérêt.

Ces détails suffisent à eux seuls à démontrer la valeur documentaire de premier ordre des textes publiés par Guevara.

Le volume renferme en outre plusieurs notes du même auteur, sur le jeu des devinettes en pays araucan, sur les roches à cupules chiliennes, sur le tabac et les pipes préhispaniques, sur les conceptions physiologiques des Araucans, en particulier sur les *tabous* liés à la vie sexuelle, et enfin une étude critique du poème de Alonso de Ercilla, intitulé « *La Araucana* ».

L'étude des pierres à cupules, si fréquentes au Chili, conduit l'auteur à les considérer comme de véritables autels à offrandes ou à sacrifices, en relation avec le culte de la pluie. Il a en effet noté une série de superstitions curieuses, encore en usage chez les Araucans, relatives à ces pierres, que certains ethno-

graphes considéraient comme des mortiers ou comme des jeux. Bollaert et Lenz avaient déjà signalé des coutumes analogues.

Le chapitre consacré aux pipes préhispaniques est également très intéressant et illustré de nombreuses figures. Il apporte une importante contribution à l'étude de l'usage du tabac à l'époque précolombienne. Cet usage était loin d'être généralisé en Amérique du Sud ; si l'on rencontre des pipes au Chili, en Patagonie, au Brésil et en République Argentine, elles semblent avoir été inconnues des populations préhispaniques en Équateur et au Pérou. L'exemplaire recueilli par Baudelier dans l'île Titicaca est unique jusqu'à ce jour.

Ce bref résumé du livre de Guevara ne donne qu'une idée très imparfaite des faits importants qui s'y trouvent consignés. Ce nouveau travail complète de la façon la plus heureuse la belle monographie que l'ethnographe chilien a consacrée en 1908 aux Araucans sous le titre de *Psicologia del pueblo araucano*.

P. Rivet.

LINGUISTIQUE

Fr. Boas. *Handbook of American Indian languages, Athapascan (Hupa), Tlingit, Haïda, Tsimshian, Kwakiutl, Chinook, Maidu, Algonquian (Fox), Siouan (Dakota), Eskimo* (Monographie des langues des Indiens d'Amérique). *Bureau of American Ethnology*. Bulletin 40, part I, 1911, 1069 pages.

De 1897 à 1908, les linguistes américains ont travaillé à recueillir les documents qui sont réunis dans la première partie de cette monographie des langues des Indiens d'Amérique, en insistant surtout sur la phonétique, la grammaire et la syntaxe. On a groupé, dans ce volume, toute une série d'études faites, toujours suivant le même plan, par différents auteurs : l'introduction, les dialectes Tsimshian, Kwakiutl, Chinook, par Fr. Boas ; Siouan, par Fr. Boas et J. R. Swanton ; Tlingit, Haïda, par J. R. Swanton ; Athapascan, par Pliny E. Goddard ; Maidu, par R. B. Dixon ; Algonquian, par W. Jones (revu par Truman Michelson), Eskimo, par W. Thalbitzer.

Dans l'introduction, Boas montre quelle est, pour un essai de sériation des races, la valeur du langage. On a en effet, à différentes reprises, tenté de classer les races humaines, soit d'après leur type physique, soit d'après leur situation géographique, soit encore d'après leur langue. Le type, le langage et les coutumes ne vont pas toujours de front au cours de l'évolution d'un peuple, et Boas montre les nombreuses combinaisons qui peuvent s'observer : variations des coutumes et de la langue, le type restant immuable (Nègres d'Amérique, Veddah, etc.) ; modifications dans le type physique et dans les mœurs, sans changements dans la langue (Magyar) ; mais, le plus souvent, le type et la langue

restent les mêmes, alors que les coutumes se modifient profondément, et c'est là un fait prouvé par toute l'histoire de l'Europe.

Autrefois, à chaque type physique déterminé correspondaient un langage et des mœurs particuliers, mais on n'observait pas la réciproque, car un seul de ces types, réparti sur un territoire extrêmement étendu, englobait le plus souvent des langues et des coutumes parfois fort différentes (c'est ainsi qu'au type européen correspondaient les groupes des langues indo-européenne, basque, etc.), d'autant plus aisément qu'autrefois les dialectes étaient plus nombreux qu'actuellement. On peut conclure qu'il n'y a pas de relation entre le type physique et la culture matérielle, pas plus qu'entre le type physique et la langue. Toutes les classifications de l'homme ont donc un caractère artificiel, cependant elles mettent en valeur des phénomènes différents, et, à ce titre, doivent être conservées.

Passant à l'étude du langage, Boas montre qu'une langue est composée de sons en nombre illimité en principe, mais utilisés, dans chaque idiome, en quantité restreinte, cette limitation étant nécessaire pour assurer l'automatisme indispensable à toute communication rapide. Les langues considérées comme primitives possèdent des sons nettement différenciés et, à ce propos, l'auteur explique longuement le mécanisme de ces sons, celui des voyelles et de leurs variétés, des consonnes, etc. L'unité du discours est naturellement la phrase qui exprime une idée complète et dans laquelle le mot a une importance variable, suivant qu'il traduit à lui seul une idée ou qu'il est subordonné aux autres mots. Au cours de son travail, Boas compare les langues des Indiens d'Amérique aux langues indo-européennes, en prenant tour à tour le nom et ses différents modes, le pronom et le verbe.

Une langue mère peut spontanément, suivant les influences locales, donner naissance à des dialectes différents ; la prononciation, le sens des mots se modifient et un langage nouveau est créé. Ce fait complique la classification, car, d'autre part, des langues sans aucun lien réel de parenté présentent de nombreuses analogies phonétiques ou grammaticales, et le meilleur exemple est fourni par les idiomes nord-américains.

Les études linguistiques sont à la base de toute étude ethnographique complète ; outre que la connaissance de la langue permet de s'affranchir de l'intermédiaire toujours plus ou moins fidèle de l'interprète, elle permet de comprendre la pensée même de l'indigène. La langue, en effet, est l'image de la vie mentale d'un peuple et a d'intimes connexions avec la pensée : la concision d'un dialecte est une preuve de clarté dans l'idéation, et réciproquement.

Les classifications anciennes qui considéraient les langages des Indiens comme des langues polysynthétiques et « incorporantes », doivent être abandonnées, ces sortes de langues étant au contraire rares sur le continent américain. Les langues indiennes sont en réalité des plus difficiles à classer en raison de leur variété et de la complexité de leurs règles ; Boas ne distingue pas moins de 55 familles linguistiques dans l'Amérique du Nord, depuis le dialecte des Eskimo jusqu'à ceux des Yuchi de la Géorgie et des Timuqua de la Floride.

L'auteur consacre des ouvrages spéciaux à chacun des trois dialectes Kwa-

kiutl, Tsimshian et Chinook. Il étudie dans le détail la grammaire et la syntaxe, qui ne laissent pas d'être fort compliquées, de ces trois langues ; des vocabulaires et des textes accompagnés de leur traduction littérale sont joints à ces travaux. Le langage Tsimshian ou Chimmesyan est parlé sur la côte nord de la Colombie britannique, au voisinage des rivières Nass et Skeena ; on peut y distinguer trois dialectes : le Tsimshian proprement dit, le Nisqá et le Gyitkshan. La langue Kwakiutl appartient, avec le dialecte Nootka, à la grande famille linguistique Wakashan ; elle est parlée dans la Colombie britannique, depuis le golfe de Géorgie au nord jusqu'à la rivière Skeena au sud, et comprend trois dialectes principaux se subdivisant eux-mêmes en dialectes secondaires dont le nombre ne peut être déterminé. La langue Chinook compte une assez grande quantité d'idiomes très voisins, parlés le long de la rivière Columbia, des « Cascades » jusqu'à la mer ; on y distingue deux familles linguistiques principales, le haut et le bas Chinook, qui ont déjà fait l'objet de nombreuses études.

J. R. Swanton a consacré des monographies spéciales aux langues Tlingit et Haïda. Le Tlingit ou Koluschan est parlé dans le sud-est de l'Alaska, du canal de Portland à la rivière Copper, à l'exception de l'extrémité la plus méridionale de l'île du « Prince of Wales », où l'on parle Haïda. Les vocabulaires recueillis à Sitka et à Wrangell sont très comparables, malgré quelques légères différences de détail dans les divers dialectes. Bien qu'entre les langues Tlingit et Haïda il existe des différences notables dans les procédés de syntaxe, il y a entre elles de si grandes analogies dans l'allure générale et dans les formes grammaticales, qu'on ne peut leur dénier une ancienne et réelle affinité.

L'Haïda (Skittagetan de Powell) était parlé autrefois dans les seules îles de la Reine Charlotte, voisines de la côte de la Colombie britannique. Il y a un siècle et demi environ, les Indiens Haïda occupèrent les îles du nord-ouest de l'archipel et les baies de Kasaan et de Cordova dans l'Alaska. Au point de vue géographique, on distinguait naguère six groupes d'Haïda, mais deux dialectes seulement peuvent être isolés, le Skidegate et le Masset, ce dernier étant le moins répandu. Les Indiens Skidegate sont voisins des Tsimshian de la Colombie britannique ; les Indiens Masset touchent aux Tlingit de l'Alaska. Malgré cette proximité, il n'y a aucune parenté entre les dialectes Tsimshian et Haïda, alors qu'au contraire celui-ci se rapproche légèrement de l'Athapascan.

Ces deux langues sont étudiées suivant les procédés indiqués plus haut (phonétique, syntaxe, grammaire, vocabulaires et textes) et qui, adoptés pour chaque monographie particulière, donnent à l'ouvrage entier une remarquable homogénéité.

La langue des Sioux du Dakota, étudiée par J. R. Swanton et Fr. Boas, comprend un grand nombre de dialectes. Un groupe linguistique était parlé par les Indiens de l'Ouest, on en rencontrait un autre chez les tribus Appalachian, et deux autres, actuellement disparus, dans le golfe du Mexique et à l'est du Mississipi. Les investigations ont porté sur les dialectes Santa, Teton, Yankton et Assiniboine qui composent la langue Dakota et qui avaient déjà été étudiés par le Dr Swanton.

L'Athapascan ou Hupa, analysé par Pliny E. Goddard, de la même façon que les autres langues qui font l'objet de ce volume, est très répandu dans le Nord-Amérique et comprend trois subdivisions principales. Le dialecte Hupa septentrional occupe une zone limitée, au Sud par les rivières Churchill, Athapascan et Peace, au Nord, par le 15e parallèle, par conséquent voisine, au Nord, des pays Eskimo, au Sud, des régions occupées par les Indiens Haïda, Tlingit, Tsimshian et Wakashan. Le dialecte de la côte du Pacifique est parlé seulement dans une étroite bande de territoire, à l'intérieur de la Colombie britannique, et sur quelques points isolés de l'état de Washington et de l'Orégon. Le dialecte du Sud est utilisé par les populations d'une partie des provinces suivantes : Arizona, Nouveau Mexique, Texas occidental ; il constitue la langue habituelle des Lipan, des Navaho et de plusieurs groupes d'Apache. Ces trois dialectes, relevant de la même origine, ont été séparés depuis très longtemps, ainsi qu'en témoignent de profondes différences dans les vocabulaires, différences qui correspondent d'ailleurs à une variation très marquée dans le type physique et dans les mœurs des indigènes. De plus, chacun de ces dialectes comprend un grand nombre d'idiomes différents, plus ou moins voisins, mais qui fréquemment ne sont pas compris des Indiens des groupements les plus proches.

La langue Maidu ou Pujunan (R. B. Dixon) englobe les divers dialectes des Indiens du Nord-Est de la Californie, dans la vallée du Sacramento et sur les premiers contreforts de la Sierra-Névada. Les Indiens Maidu ont pour voisins, au Nord, les Achomawi-Atsugewi (Shastan) et les Yana, à l'Ouest, les Wintun (Copehan), au Sud, les Miwok (Moquelumnan), et à l'Est, les Shoshone, Païute et Washo. L'auteur distingue trois dialectes Maidu, séparés par des différences d'ordre plutôt morphologique que lexicologique, et qui sont dues sans doute aux influences des idiomes voisins. Le dialecte du Nord-Ouest est parlé dans la vallée du Sacramento, au nord de la rivière Yuba : celui du Nord est usité dans la Sierra ; celui du Sud est très voisin de celui du Nord-Ouest. Il n'avait, jusqu'ici, jamais été établi de grammaire Maidu, et c'était là une lacune qu'il importait de combler, car les langues de Californie diffèrent beaucoup des autres langages d'Amérique.

L'étude de W. Jones, revue après sa mort par Truman Michelson, a trait au dialecte des Indiens Fox, tribu des Algonquin qui vit au voisinage des grands lacs, plus particulièrement à l'Ouest et au Sud, sur les territoires du Michigan, du Minnesota, du Visconsin, de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio. Ce groupe linguistique comprend plusieurs dialectes qui, bien que très voisins par certains côtés, sont quelquefois complètement inintelligibles pour les indigènes des différentes tribus du même groupe, en raison surtout des variations de l'intonation et aussi des variations dans les formes grammaticales et phonétiques. Ces langues tendent à s'altérer ou à disparaître sur les points où la civilisation est la plus développée ; cependant, les dialectes Kickapoo et Fox ont conservé leur pureté primitive. Les Indiens Fox sont au nombre de quatre cents environ, vivant sur les bords de la rivière Iowa, dans le district de Tama. Leur totem est le renard (fox), et ils se donnent à eux-mêmes le nom d' « hommes de la terre-rouge ».

D'après W. Thalbitzer, la langue Eskimo est parlée par quarante mille individus répartis en petits groupes le long des rivages septentrionaux de l'Amérique, de l'Alaska à l'est du Groenland. Ces différents groupes ethniques ont été isolés les uns des autres depuis au moins six siècles, et on ne peut s'étonner de trouver chez eux des idiomes différents, surtout au point de vue phonétique, car l'influence des langues indiennes a été peu marquée. De fiord à fiord, les dialectes varient, et les Eskimo de l'est du Groenland ne comprennent pas la langue de ceux de l'ouest ; d'ailleurs, leur langue est aussi différente de celle des Eskimo de l'Alaska que le français de l'anglais et de l'allemand.

L'auteur, tout en faisant les réserves les plus expresses sur les origines communes et le nombre des différents idiomes, en compte, pour le Groenland seul, cinq, dont trois ont fait l'objet de ses études. Il distingue un groupe linguistique occidental (île Kadiak, baie de Bristol, embouchures du Yukon et du Mackensie, etc.), un groupe oriental (Labrador, baie de Baffin, Groenland), et un groupe central (ouest de la baie d'Hudson, île Southampton, presqu'îles de Melville et de Boothia). Avant d'étudier, suivant le plan général du livre, la phonétique, la grammaire et la syntaxe, Thalbitzer fournit une longue liste des différents auteurs qui ont traité de la langue Eskimo.

Par cet aperçu sommaire, on peut juger de l'étendue et de la portée des recherches linguistiques entreprises en Amérique, ainsi que de l'intérêt que présente la monographie publiée par Boas.

Dr Poutrin.

Fr. Boas. *Kwakiutl Tales.* (Contes Kwakiutl). *Columbia University contribution to anthropology.* Vol. II, New-York, 1910, 495 pages.

Boas, dans cet ouvrage, a réuni une série de contes Kwakiutl qu'il a recueillis au cours de différents voyages en Colombie britannique. Déjà dans les vol. III et X de la relation de l'expédition Jésup (Pacifique Nord), il en avait publié un nombre considérable, mais ceux-ci avaient été transcrits par un seul écrivain, George Hunt. La plupart des contes présentés dans le volume de Boas proviennent de la bouche même des natifs du pays, et permettent par suite de les comparer, au point de vue de la langue, à ceux de Hunt. Tous ces textes constituent à un très haut degré un document linguistique de grande valeur.

Ch. A. Martin.

A.L. Kroeber. *Phonetic constituents of the native languages of California* (Éléments phonétiques des langues indigènes de Cali-

fornie). *University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, pp. 1-12, 1911.

Regrettant que les recherches linguistiques aient été jusqu'ici, en Amérique, faites principalement par des ethnologues, l'auteur montre quels services peut rendre, pour classer et rapprocher les différents idiomes, l'application de méthodes d'investigation nouvelles. C'est ainsi que, par les voyelles, se rapprochent du dialecte Shoshone, les langues des Madu, des Miwok, des Yokuti, des Chumash, etc., alors que ces mêmes voyelles permettent de distinguer ces langues des idiomes Sioux. En se basant sur des caractères secondaires, modifications dans la prononciation, pauses, etc., on peut établir une classification des langues dont se servent les différentes tribus de Californie.

Dr Poutrin.

A. L. Kroeber. *The languages of the coast of California North of San Francisco* (Les langues de Californie au nord de San Francisco). *University California publications in American archaeology and ethnology*, vol. IX, pp. 273-435, 1911, 1 carte.

On ne peut que signaler rapidement le très important ouvrage de Kroeber qui met au point d'une façon fort complète l'étude des langages parlés le long de la côte, entre San-Francisco et la frontière nord de la presqu'île californienne. Les idiomes Miwok et ses dérivés, Pomo, Yuki, Wiyot, Yurok et Karok font l'objet de ce travail. Pour l'étude du Pomo, qui ne compte pas moins de sept dialectes différents, l'auteur a choisi l'idiome le plus répandu, d'où semblent découler tous les autres, et qui est parlé dans l'est. La syntaxe des divers langages est étudiée entièrement et les investigations ont porté jusque dans les moindres détails; les caractères généraux de chacun des dialectes californiens, les particularités qui les rapprochent ou les éloignent sont soigneusement mis en évidence et l'ensemble de toutes ces recherches constitue une très importante contribution à la linguistique du nord de l'Amérique.

Dr P.

T. T. Waterman. *The phonetic elements of the Northern Paiute language.* (Éléments phonétiques de la langue Paiute septentrionale). *University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, 1911, pp. 13-44, 5 planches.

A. L. Kroeber. *Phonetic elements of the Mohave language*

(Éléments phonétiques de la langue Mohave.) *University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, 1911, pp. 45-96, 14 planches.

On distingue deux langues Paiute, appartenant toutes deux à la grande famille linguistique Shoshone. Le Paiute du Sud ou vrai Paiute est parlé par les indigènes du sud de la province de Névada, du sud-ouest de l'Utah, et du nord-ouest de l'Arizona ; il se rapproche beaucoup du dialecte Ute et du Chemehuevi. Le Paiute du Nord, improprement désigné ainsi, est parlé au nord-ouest de la Névada, en Californie, à l'est de la Sierra Névada, et dans la partie sud-est de l'Orégon ; il est identique au dialecte des Bannock du sud de l'Idaho, et très voisin du langage des Indiens Mono.

Le dialecte Mohave, parlé au sud-ouest des États-Unis, est un des dialectes de la famille linguistique Yuman.

L'identité des procédés d'études permet de réunir, dans un même aperçu sommaire, les travaux de Waterman et ceux de Kroeber. Tous deux analysent successivement le mécanisme des voyelles, des diphtongues, des labiales, dentales, palatales, etc. La caractéristique du Paiute est une tendance à diminuer autant que possible l'effort dans l'articulation, ce qui simplifie à l'extrême la phonétique. La langue Mohave est remarquable par le ton élevé des sons bien plus que par l'augmentation de la force de la voix.

Ces études, dont le sujet est presque uniquement le mécanisme du langage chez les Mohave et les Paiute voient leur intérêt grandement augmenté par la méthode même d'observation qui a permis d'obtenir toute une série de graphiques représentant, pour chaque son, les changements de forme des lèvres, de la bouche, de la glotte, etc. ; ces graphiques, joints à des empreintes palatines et à des photographies des lèvres, donnent, sur le mécanisme des sons, une documentation fort intéressante par son originalité.

Dr P.

Cyrus Thomas (assisted by J. R. Swanton). *Indian languages of Mexico and central America and their geographical distribution* (Les langues indiennes du Mexique et de l'Amérique Centrale, et leur distribution géographique). *Smithsonian Institution, bureau of American Ethnology*. Bulletin 44, 1911, 108 pages, 1 carte.

Le but que se sont proposé les auteurs a été principalement d'établir la carte linguistique du Mexique et de l'Amérique Centrale ; pour l'atteindre, ils ont étudié, d'après les renseignements les plus récents, chacune des si nombreuses tribus qui peuplent ces immenses territoires. Ils ont été naturellement conduits à éliminer un grand nombre de groupes ethniques artificiellement créés d'après

des données erronées, et la quantité des tribus est ainsi fort réduite. Leur nombre atteint cependant 50 pour le Mexique, et 55 pour l'Amérique centrale. Pour chacune de ces tribus, C. Thomas rappelle brièvement les principales connaissances que nous possédons sur son histoire, sa situation géographique, les caractéristiques et les affinités de son langage, et, sans sortir de son sujet, aborde des comparaisons pleines d'intérêt entre quelques groupes linguistiques, notamment le Mistec et le Zapotec, les dialectes Maya, etc. Successivement sont étudiées, au point de vue spécial de leur langue, les tribus du Centre, puis celles du Nord-Ouest, celles du Nord-Est du Mexique, enfin celles du Centre-Amérique.

Il est assez délicat de fixer, d'une façon précise, la ligne de démarcation entre les langues du Nord et celles du Sud de l'Amérique ; l'auteur accepte, après quelques modifications, la délimitation de Sapper pour qui les deux groupes linguistiques seraient séparés par une ligne allant de l'extrémité Nord-Ouest du Honduras au lac Nicaragua. Cependant les tribus Xincan, Lencan, Matagalpan, au Nord de cette ligne, se rattachent peut-être au groupe méridional.

La carte, dressée après étude de chaque famille linguistique, et expliquée dans son détail par le texte sera, pour les recherches de cette partie de l'Amérique, d'une utilité incontestable, de même que la bibliographie très complète fournie par C. Thomas.

Dr P.

H. Beuchat et P. Rivet. *La famille Betoya ou Tucano* (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XVII, 1911-1912, pp. 117-136, 162-190.)

La famille linguistique betoya est une des plus importantes du haut Amazone. On peut la diviser en trois groupes principaux : le groupe septentrional représenté par des peuplades du bassin du Meta et de l'Apure, affluent de gauche de l'Orénoque ; le groupe occidental, par une multitude de tribus qui occupent les bassins de l'Aguarico, du Napo, du Putumayo, du haut Caquetá ; le groupe oriental enfin correspond au territoire compris entre le rio Negro et le rio Yapurá. Les auteurs se sont uniquement occupés des deux premiers, le groupe oriental devant faire l'objet d'une étude spéciale de M. Koch-Grünberg.

Pour le groupe occidental, ils ont réuni dans un vocabulaire comparatif tous les documents épars recueillis par Ernst, Crevaux, Albis, Simson, Vázcones, Teza, Brinton, Gonzáles Suárez et Chantre y Herrera sur les dialectes Tama, Correguage, Pioje, Encabellado et Icaguate, et reproduit différents textes religieux dont plusieurs n'avaient pas encore été traduits. A l'aide de ces éléments, ils ont pu établir une esquisse grammaticale de ces langues. Sans entrer dans le détail de leurs observations, nous signalerons seulement une des particula-

rités les plus curieuses qu'ils ont notées, et qui distinguent les dialectes betoyas de toutes les langues de la même région. Nous voulons parler de la distinction générique qui se retrouve non seulement dans les substantifs, mais aussi dans la conjugaison des verbes.

L'étude du groupe septentrional a donné un résultat intéressant et inattendu. La seule langue connue de ce groupe est le « Betoi » dont le nom avait servi à Brinton à qualifier la famille tout entière. Or, les auteurs ont montré par des comparaisons lexicologiques et grammaticales que le Betoi était beaucoup plus près des langues chibchas parlées en Colombie, en Amérique centrale et en Équateur que des langues betoyas. Ils pensent donc que, pour éviter toute confusion ultérieure, il y a intérêt à renoncer à l'appellation proposée par Brinton et à désigner désormais le groupe sous le nom de groupe Tucano.

Dr P.

Koch-Grünberg (Théodor). *Die Miránya* (*Rio Yapurá, Amazonas*). (Les Miránya (Rio Yapurá, Amazone). (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLII, 1910, pp. 896-914.)

Martius avait recueilli, sous le nom de Miranha Carapana-Tapuya et de Miranha Oirá-açu-Tapuya, deux vocabulaires différents chez des Indiens du haut Yapurá. Koch-Grünberg a montré que la première de ces langues n'était autre qu'un dialecte Uitoto (cf. *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, t. III, 1906, p. 157).

Dans un nouveau mémoire, il apporte des documents du plus haut intérêt sur trois dialectes nettement apparentés au Miranha Oirá-açu-Tapuya, le Imihitä-Miránya, le Fā-āi, et le Miranha. Bien que ces vocabulaires ne soient pas très étendus, — ils ne comportent en effet que 300 mots environ —, ils n'en constituent pas moins un document précieux, en raison du soin particulier que l'auteur a apporté à la notation phonétique.

La comparaison des quatre listes montre combien sont profondes les variations dialectales du Miránya. C'est ainsi par exemple, que le mot « œil » se dit :

maá-tχ́ę ou *thā́-się* en *Imihitä-Miránya*,
ma-shī en *Fā-āi*,
da-tshiü en *Miranha*,
thaung-tschüöh en *Miranha-Oirá-Açu-Tapuya*.

Cet exemple montre également l'importance des préfixes pronominaux dans cette langue. Tous les noms sont donnés par les Indiens précédés de ces préfixes, qui parfois arrivent à masquer presque complètement le radical.

Voici la liste qu'en a pu établir Koch-Grünberg :

	Imihitä-Miránya-	Fã-ãi	Miranha	Miranha-Oirá-Açu-Tapuya
1re pers. sing.	*tha-, thaa-, thaχ-, thę-, thęę-.*	«	*da-, daχ-, de-*	*tha-, thag-, thagh-, thaung-, the-.*
2e pers. sing.	*mę-, męę-, męχ-, ma-, maa-.*	*me-, meχ, ma-*	«	*mã-, mägh-, mö-, ma-, maa-, mach-, magh-, mag-.*
3e pers. sing.	*ka-*			

Malheureusement, l'auteur n'a pu recueillir de documents suffisants pour une esquisse grammaticale de la langue. C'est là d'ailleurs une lacune qu'il espère combler au cours de son nouveau séjour en Amazone.

Jusq'uici, le Miránya était considéré comme formant une famille linguistique indépendante. Grâce aux bons éléments recueillis par Koch-Grünberg, j'espère avoir démontré qu'il s'agit en réalité d'un dialecte très corrompu du Guarani.

P. Rivet.

Koch-Grünberg (Theodor). *Aruak-Sprachen Nordwestbrasiliens und der angrenzenden Gebiete* (Les langues Aruak du nord-ouest du Brésil et des régions limitrophes.) *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLI (3e série, t. XI), 1911.

Ce mémoire représente un travail considérable et rendra les plus grands services aux linguistes américains. Koch-Grünberg y a en effet réuni tous les documents que nous possédons à l'heure actuelle sur les tribus de la grande famille américaine aruak, réparties dans la région encore si mal connue du nord-ouest brésilien et du Vénézuela méridional, après avoir rapidement déterminé l'habitat de chacune d'elles et énuméré les multiples sources auxquelles il a puisé. Le savant ethnographe allemand apporte d'ailleurs une importante contribution personnelle pour un grand nombre des dialectes étudiés : ce sont des vocabulaires Baré, Baniwa, Yavitéro, Uarekéna, Karútana, Katapolítani, Ipéka, Siusí, Tariána, et Yukúna qu'il a recueillis au cours de son dernier voyage, auxquels il faut ajouter des listes de mots Baré et Tariána établies par M. Hermann Schmidt et un court lexique Kauyarí, original également. Il est certain que ces documents récoltés d'après une méthode rigoureuse, notés suivant l'orthographe phonétique, constituent la partie la plus

grouper les éléments fort disparates publiés par les divers auteurs qui, avant lui, avaient visité les tribus aruak de la région étudiée. Le vocabulaire comparatif ainsi formé n'occupe pas moins de 160 pages.

A ce travail, est jointe une carte très claire, où se trouvent indiqués par des teintes différentes les représentants des quatre grands groupes linguistiques qui occupent l'espace compris entre le Yapurá et le Rio Negro : les Aruaks (avec leurs diverses tribus), les Betoya, les Karaïbes et les Makú

C'est tout un immense territoire du Sud-Amérique dont la topographie linguistique est désormais fixée, au moins dans ses grandes lignes, grâce aux travaux de notre savant collègue.

P. R.

Lehmann-Nitsche (Robert). (*Vocabulario Chorote ó Solote (Chaco occidental)* (Vocabulaire Chorote ou Solote (Chaco occidental)). *Revista del Museo de la Plata*, t. XVII, 1910, pp. 111-130.

Jusqu'ici l'on ne possédait sur la langue des Indiens Chorotes, qui habitent les rives du Rio Pilcomayo, que des documents tout à fait insuffisants. Von Rosen la considérait comme essentiellement distincte de tous les idiomes voisins. En août 1906, au cours d'une expédition anthropologique dans le Chaco occidental, Lehmann-Nitsche a pu réunir un abondant lexique de deux dialectes Chorotes, qu'il publie intégralement en même temps qu'une liste de mots appartenant à la même langue recueillie par Debenedetti à Ledesma, dans la province de Jujuy en 1909. Des comparaisons minutieuses que l'auteur a faites entre ses matériaux et les divers dialectes de la grande famille Mataco-Mataguayo (au sujet desquels il apporte aussi quelques documents originaux), il résulte que le Chorote doit être classé dans ce groupe. Grâce aux recherches de notre savant collègue, un des problèmes linguistiques de la région encore si mal connue du Chaco se trouve ainsi résolu d'une façon que l'on peut croire définitive.

P. R.

Lafone Quevedo (Samuel A.). *Las lenguas de tipo guaycurú y chiquito comparadas* (Comparaison des langues du type guaycurú et du type chiquito) *Revista del Museo de la Plata*, t. XVII (2e série, t. IV), pp. 7-68. Buenos-Aires, 1910.

On sait que Lafone-Quevedo attache aux particules pronominales une importance capitale pour établir la parenté des divers idiomes sud-américains. Aussi sa comparaison entre les langues guaycurú et chiquito a-t-elle pour

solide de cette monographie, ce sont eux qui ont permis à Koch-Grünberg de base exclusive la comparaison des pronoms et des articulations pronominales de relation personnelle.

Il ne nous est pas possible de suivre l'auteur dans le détail de sa savante argumentation, aussi nous contenterons-nous d'indiquer les conclusions principales de son mémoire :

1° Les langues guaycurú et chiquito, voisines géographiquement parlant, connaissent l'une et l'autre le double parler : le parler des hommes et le parler desfemmes.

2° L'une et l'autre emploient des mécanismes complexes d'articulation pronominale pour exprimer la relation personnelle, tant pour les noms, que pour la conjugaison des verbes.

3° Les racines de ces pronoms sont semblables, parfois même identiques, dans les deux langues.

4° Les différences lexicographiques du Chiquito et du Guaycurú ne doivent pas être considérées comme importantes, car dans le groupe guaycurú lui-même, ces différences sont des plus notables d'un dialecte à l'autre.

5° *Di* étant en guaycurú la terminaison masculine, comme *s* est en chiquito la terminaison féminine, il est logique de supposer que les mots où le suffixe *di* apparaît correspondent à un parler des hommes, et ceux qui se terminent par *s*, à un parler des femmes.

De tous ces faits, il résulte, pour l'auteur, qu'un élément linguistique important existe en commun dans le Guaycurú et le Chiquito.

Il pense que la méthode pourrait être appliquée avec fruit d'une façon systématique, à l'étude des langues sud-américaines et que l'on devrait faire entrer dans un seul groupe toutes celles qui emploient le son *i* ou *y* pour dire « je » ou « moi », la parenté plus ou moins étroite des langues ainsi réunies pouvant être en quelque sorte dosée par la ressemblance plus ou moins grande que l'on observe dans les autres particularités pronominales,

P. R.

Alexander F. Chamberlain. *The Uran : a new south american linguistic stock* (L'Uro, nouvelle famille linguistique sud-américaine.) *American anthropologist*. Vol. XII, 1910, pp. 417-424.

Pendant très longtemps les Uru du lac Titicaca ont été considérés comme identiques aux Puquina; c'est à José Toribio Polo que revient le mérite d'avoir, en 1901, dans un travail passé jusqu'ici inaperçu, isolé le groupe des Indiens Uro du Pérou et de la Bolivie. La langue Uro était autrefois parlée dans la région s'étendant entre les lacs Titicaca et Poopo (ou Aullagas), dans l'île de Panza, et dans le bassin du Rio Desaguadero (16°-19° lat.). Bien qu'ayant été remplacé en grande partie par le dialecte Aymara, l'Uro est

encore actuellement parlé dans les localités suivantes : Ahuallamaya, Ancoaqui, Iruitu, Nazacara, Simiñaque, Sojapata, etc., par les Indiens du district du Desaguadero, dont plusieurs se servent aussi, dans la vie courante, de l'Aymara.

Chamberlain donne un vocabulaire d'une centaine de mots et de nombres Uro, d'après les documents de Polo, en ayant rejeté les mots Aymara ou Quechua qui s'y étaient introduits. Il indique rapidement les règles principales de grammaire et de syntaxe, et les procédés de numération de la langue Uro ; il conclut qu'elle appartient au groupe de langues américaines sans genre grammatical, usant de préfixes et surtout de suffixes, et possédant quelques formes d'incorporation.

L'étymologie du mot Uru ou Uro n'est pas connue ; il vient peut-être de l'Aymara (uri voulant dire brave), mais diverses autres hypothèses peuvent aussi être envisagées.

Dr Poutrin.

Lenz (Rodolfo). *Diccionario étimolójico de las voces chilenas derivadas de lenguas indijenas americanas* (Dictionnaire étymologique des mots chiliens dérivés des langues indigènes américaines), 2e partie. Santiago de Chile, 1910.

Cet ouvrage, seconde partie d'un grand travail dont le premier fascicule a paru en 1904-1905, est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux qui, journellement, consultent des ouvrages sur l'Amérique espagnole méridionale. L'espagnol, en s'implantant dans le Nouveau-Monde, a, en effet, fait des emprunts nombreux aux idiomes indiens. C'est là une nécessité contre laquelle Lenz a le bon sens de ne pas vouloir réagir, comme certains puristes qui considèrent ces emprunts comme une véritable souillure de la langue primitive. Avec juste raison, il croit que celle-ci s'est plutôt enrichie par ces acquêts, car, le plus souvent, ils ont porté sur des mots servant à désigner des objets nouveaux, dont l'espagnol continental était dépourvu. Malheureusement, ils constituent parfois une grande gêne pour le chercheur. Aussi, Lenz a-t-il fait œuvre utile en dressant un répertoire aussi complet que possible de ces mots, et en en donnant l'étymologie et le sens exact. Pour donner une idée de l'importance de ce travail, il me suffira de dire que l'auteur n'a pas réuni moins de 1657 mots classés par ordre alphabétique sans compter ceux sur la signification desquels il revient dans un des suppléments qui se trouvent à la fin du tome II. Cette liste de néologismes facilitera certainement à tous la lecture des travaux d'ethnographie sud-américaine.

Il serait à souhaiter que l'heureuse initiative de Lenz fût suivie par des savants des diverses républiques sud-américaines. Nous aurions ainsi un dictionnaire des langues espagnoles américaines, qui serait au moins aussi intéressant et certainement plus utile que le dictionnaire de l'Académie espagnole.

P. Rivet.

A. F. Chamberlain. *The present state of our knowledge concerning the three linguistic stocks of the region of Tierra del Fuego* (État actuel de nos connaissances sur les trois familles linguistiques de la région de la « Tierra del Fuego »). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 89-99.

On peut distinguer actuellement trois dialectes principaux parlés par les indigènes de la Terre de Feu, l'Alikulufan, l'Onan et le Yahganan; il est possible d'ailleurs que d'autres langues, disparues aujourd'hui, aient été parlées dans la même région.

Le dialecte Alikulufan (on Alikalufan) est usité dans la partie nord-ouest de l'archipel, comprenant la péninsule de Brunswick, la Terre du roi Guillaume, les îles de Santa Inez, Clarence, Dawson, etc. L'Onan est la langue du nord et de l'est de la Terre de Feu, mais le nombre des indigènes qui le parlent est tombé, dans ces trente dernières années, de 3.000 à 300. Le terme Onan ne serait d'ailleurs, d'après Lehmann-Nistche, qu'une corruption du mot Tshon, nom sous lequel sont connus les Indiens Tsone Kan ou Tehuelchean. Le dialecte Yahganan est parlé par les Indiens de la côte sud de la Terre de Feu et par les habitants des îles Navarin, du cap Horn, Gordon, etc.

L'auteur, pour chacun des trois dialectes de la Terre de Feu et des régions voisines, fournit une bibliographie très complète des différents auteurs qui ont publié des vocabulaires ou se sont occupés de la linguistique de ces territoires ; les travaux les plus importants sont ceux de Fitz-Roy, de Weddell, de Lehmann-Nitsche, de Mitre, de Brinton, de Deniker et Hyades.

Dr Poutrin.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

P. Denis. *Le Brésil au XXe siècle*. 307 pages. Paris, Armand Colin, 1909.

A côté de l'étude géographique proprement dite, l'auteur s'est attaché à décrire le Brésil aux points de vue social et commercial. Il faut, à ce sujet, diviser le pays en deux grandes zones, la zone septentrionale, à climat tropical, et la zone méridionale, à climat tempéré. Tandis que, dans la première, où le Blanc ne peut travailler, il s'est formé une véritable aristocratie qui détient le commerce et l'influence politique, dans la seconde, au contraire, les immigrants européens travaillent, s'attachent au défrichement du sol, et impriment au commerce et à la vie politique une toute particulière activité.

Le Brésil peut, géographiquement, être décomposé en trois régions : la côte, la région des plateaux et les dépressions des bassins de l'Amazone et du Parana. Tandis que le plateau est habité par la partie la plus grande et la plus stable de

la population brésilienne, la côte au contraire ne comprend qu'une population flottante, composée d'étrangers ; elle est d'ailleurs un des meilleurs liens commerciaux entre les différentes provinces, car la navigation fluviale est impossible sur de longs parcours, et l'état des routes est très défectueux.

L'auteur envisage ensuite les différentes cultures qui se pratiquent au Brésil et en tire des conclusions d'ordre purement économique. Le livre sera consulté avec fruit par tous ceux qu'intéresse la grande République Sud-Américaine.

Dr P.

Nevin O. Winter. *Argentine and her people to-day* (L'Argentine et sa population actuelle). 421 pages. L. C. Page et Cº. Boston, 1911.

Dans un long sous-titre, l'auteur exprime son intention de nous faire connaître les mœurs, les plaisirs, l'histoire et la civilisation des Argentins en même temps que le développement et les ressources du pays. Un programme aussi vaste peut être difficilement rempli, surtout par un voyageur. Les parties historiques et anecdotiques sont attrayantes et bien traitées, les nombreuses gravures qui illustrent l'ouvrage ajoutent à son intérêt, mais il ne semble pas que les informations de l'auteur, aux points de vue météorologique, économique et social aient été puisées à bonne source.

Dr P.

Sánchez Labrador (P. José). *El Paraguay católico*. 2 vol. Buenos-Aires, 1910.

Les Congrès n'ont pas seulement la grande utilité de mettre en contact des savants du monde entier et de les amener à échanger et à discuter leurs idées ; ils provoquent souvent d'importantes publications que les gouvernements ou les grands établissements scientifiques des pays choisis pour ces réunions tiennent à dédier aux spécialistes qui ont répondu à leur appel. Ainsi sortent des archives, où ils auraient pu demeurer longtemps ensevelis, des documents où l'on trouve une source abondante de faits intéressants et nouveaux. Rappellerai-je que les « *Relaciones géográficas de Indias* », où tous américanistes ont puisé et puiseront encore longtemps tant de renseignements de premier ordre, ont été imprimées à l'occasion du Congrès des Américanistes de Madrid ?

Pour être d'intérêt moins général, le livre que l'Université nationale de la Plata a dédié au XVIIe Congrès qui s'est réuni à Buenos-Aires du 16 au 21 mai 1910, n'en constitue pas moins une importante contribution à l'étude de la région encore si mal connue du Chaco. L'auteur du *Paraguay católico*, le P. José Sánchez Labrador, né en 1717, mort en 1799, consacra une partie de sa vie à la conversion des nations sauvages du Paraguay ; au cours de son long

séjour parmi elles, il écrivit un vocabulaire de la langue Mbaya, qui fut interrompu à la lettre P, au moment de l'expulsion des Jésuites, un livre intitulé *Paraguay natural ilustrado*, un autre en 11 tomes in-4° intitulé *Paraguay cultivado* et enfin le *Paraguay católico* en 3 tomes dont un grand fragment seulement a été retrouvé et fait l'objet de la publication actuelle. Ce fragment se compose de deux parties ; l'une, qui, suivant la numérotation de l'œuvre complète, était la « Parte segunda », est le journal de route du missionnaire depuis la mission de Nuestra Señora de Belen jusqu'aux missions des Chiquitos (88 p. du tome I) ; la seconde, qui correspond à la « Parte tercera » de l'original, est consacrée en grande partie aux Indiens Eyiguayeguis et aux Indiens Chánas. Elle renferme en outre le récit de divers voyages, et une description de la ville de Cuyabá. Des cartes et des dessins originaux sont joints aux textes.

Rendre compte d'un tel livre est impossible. Comme dans toutes les œuvres de l'époque, les renseignements intéressants se trouvent répandus au hasard des pages parmi des digressions et des détails inutiles. C'est au chercheur à aller les glaner patiemment. Nous sommes convaincus qu'il n'aura à regretter ni son temps ni sa peine.

On consultera également avec fruit l'appendice où les éditeurs du livre ont réuni des extraits des divers auteurs anciens et modernes qui se sont occupés des Indiens Mbayá, Eyiguayegi ou Caduvéos de la grande famille Guaycuru, ainsi que des Chané ou Chaná.

P. Rivet.

G. Perrier. *Les Académiciens au Pérou (1735-1744) Bulletin de la Société astronomique de France*, mars-avril 1911, 34 pages, 14 figures.

En envoyant au Pérou, de 1899 à 1906 une mission chargée de mesurer un arc de méridien équatorial, la France a repris, dit l'auteur, « l'œuvre de la célèbre mission des académiciens Godin, Bouguer et La Condamine » qui, de 1735 à 1744, avaient déjà poursuivi le même but. Les opérations de ces savants se déroulèrent dans la région comprise entre le 5° Sud et le 1° Nord, et entre la côte et le 80° de longitude, tantôt dans la Sierra et dans les hauts plateaux des Cordillères, tantôt dans les immenses plaines qu'arrosent les affluents du Haut-Amazone. Après avoir montré à quelles difficultés de toutes sortes les observateurs se heurtèrent sans cesse, l'auteur entre dans l'analyse technique des résultats obtenus, résultats qu'on peut sans doute juger à l'heure actuelle imparfaits, mais qui conduisirent néanmoins à des conclusions d'ordre général extrêmement importantes. Ces résultats astronomiques joints à ceux des travaux scientifiques de tout ordre entrepris par cette mission, lui méritèrent, à juste titre, ce jugement de D'Alembert qui la qualifia « d'entreprise la plus grande que les Sciences eussent jamais tentée ».

Dr Poutrin.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Scories et terres cuites de la série pampéenne de la République argentine. — Les Mangeurs de terre. — XVIIIe Congrès international des Américanistes. — IVe Congrès international d'Histoire des Religions. — XIVe Session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — France-Amérique. — Annales de l'Association des géographes américains. — Catalogue de la section anthropologique du Musée de la Plata. — Nouvelles de l'expédition de M. Koch-Grünberg. — Voyage d'étude du professeur Bowman au Pérou. — Voyage du professeur Kühn dans les Andes. — Voyage du Dr Herzog en Bolivie. — Nouveau voyage de M. Eric Boman en Amérique du Sud. — Université de Pensylvanie. — L'inspection générale des monuments archéologiques au Mexique et la direction du Musée national de Mexico. — Musée national d'histoire naturelle de Buenos Aires. — Musée national de Montevideo. — Anales del Museo nacional de San Salvador.

Scories et terres cuites de la série pampéenne de la République argentine. — On rencontre fréquemment dans les couches pampéennes de la République argentine des fragments de scories ou terres cuites, au sujet desquels de vives discussions se sont élevées entre divers savants, les uns les considérant comme le résultat de l'action intentionnelle d'un être intelligent, qui pour Ameghino serait le Tetraprothomo, les autres, parmi lesquels nous citerons Lehmann-Nitsche, Steimann, Outes, etc., y voyant de simples scories volcaniques. Cette question a fait dans ces dernières années l'objet d'un grand nombre de mémoires, que M. Boule, professeur de paléontologie au Muséum, a résumés récemment dans *L'Anthropologie* (t. XXII, p. 68, 693). C'est à cette analyse qui constitue une mise au point complète d'un problème particulièrement embrouillé, que nous empruntons les principaux détails qui suivent :

Il convient tout d'abord de signaler deux mémoires signés de Outes, dont l'un a été écrit en collaboration avec les Drs Ducloux et Bücking [1]. « C'est, dit M. Boule, un travail sérieux, écrit sans passion, d'une allure vraiment scientifique. Dans une première partie, M. Outes fait l'historique de la question, décrit

1. Outes (F. F.), Ducloux (E. F.), Bücking (H.). *Estudio de las supuestas escorias y tierras cocidas de la serie pampeana de la República argentina* (*Revista del Museo de la Plata*, t. XV, 1908, p. 138-197) ; Outes (F. F.). *Les scories volcaniques et les tufs éruptifs de la série pampéenne de la République argentine* (*Ibid.*, t. XVI, 1909, p. 34-36).

*

les échantillons conservés au Musée de la Plata, expose ses observations personnelles sur le terrain et résume les diverses opinions exprimées sur la nature et l'origine des terres cuites ou scories. Dans une seconde partie, le Dr Ducloux nous donne les résultats de ses analyses chimiques et comparatives. Ses conclusions principales sont que les « scories » et les « terres cuites » ont la même composition que le loess ; que la simple action de la chaleur (entre 1300° et 1350°) peut donner au loess l'aspect des scories et des terres cuites ; que les scories ne sauraient être le résultat de la combustion des végétaux. Une troisième partie donne les diagnoses micrographiques rédigées par le Dr Bücking de Strasbourg. Enfin, M. Outes nous présente des conclusions générales : les matériaux scoriacés, à structure cellulaire, extraits du loess de Monte Hermoso et d'autres gisements sont des scories de laves andésitiques ; les matériaux compacts ou « terres cuites » sont des tufs éruptifs.

En réponse à ce travail, Ameghino a publié un premier mémoire [1] « où le ton de la discussion s'élève jusqu'à la violence, ce qui est toujours fâcheux en matière scientifique et..... sans valeur démonstrative. Les principaux passages du travail de M. Outes sont transcrits textuellement et discutés. Le lecteur ne saurait apprécier la valeur de ces diverses réfutations ; il semble qu'il y en ait de bonnes..... En somme, M. Ameghino reste sur ses positions... »

Un second mémoire du même auteur [2] « a été écrit dans le but de servir d'introduction à une monographie détaillée. Ameghino croit faire œuvre utile en réunissant tous les textes relatifs à la question et antérieurs à 1908, et il accompagne ses citations de commentaires critiques et explicatifs. Sans doute, dit-il en terminant, le sujet est loin d'être épuisé, mais de l'ensemble des travaux et des publications, il se dégage un fait absolument irréfutable, c'est que le matériel en question n'est pas d'origine volcanique ».

« Un dernier mémoire de M. Outes [3] paraît être écrit pour répondre à cette dernière affirmation. Ce travail, très scientifique, très objectif, sans digression inutile, ni abus de langage, contient les descriptions et les microphotographies d'un certain nombre d'échantillons étudiés par le Dr Bücking, directeur de l'Institut minéralogique et pétrographique de l'Université de Strasbourg. Des fragments de scories provenant de Monte Hermoso sont considérés par ce savant comme de véritables roches volcaniques très semblables à des andésites du volcan Osorno ; ils ne sauraient être pris pour des produits artificiels, ni des formations produites par le feu ordinaire. Les échantillons de « terres cuites » sont diagnostiqués « tufs ou cendres volcaniques ». Dans aucun de ces échantillons, dit le Dr Bücking, l'on n'observe de traces d'influence de fusion.

1. Ameghino (F.). *Examen critique du mémoire de M. Outes sur les scories et les terres cuites* (*Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. XIX, 1909, p. 459-512).

2. F. Ameghino. *Énumération chronologique et critique des notices sur les terres cuites et les scories anthropiques des terrains sédimentaires néogènes de l'Argentine parues jusqu'à la fin de l'année 1907* (*Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. XX, 1910, p. 39-80).

3. Outes F. F. *Sur la structure des scories et « terres cuites » trouvées dans la série pampéenne et quelques éléments de comparaison* (*Revista del Museo de la Plata*, t. XVII, 1910, p. 78-85).

« Des scories produites par la combustion de rafles de maïs ou par la cuisson à de hautes températures de morceaux de loess mélangés à des cendres de Scirpus, etc., ont des caractères tout différents, et ne sauraient être comparés aux échantillons naturels. »

De cette étude, il semblait bien résulter que l'origine purement volcanique des matériaux en litige était définitivement démontrée ; cependant, un savant argentin, le colonel A. A. Romero, s'appuyant également sur des examens micrographiques, dans un mémoire tout récent [1], aboutit à des conclusions tout à fait contraires.

« Il reprend la question des scories et argiles cuites. Il définit d'abord les scories et les cendres volcaniques en donnant leurs caractères et en étudiant plus spécialement celles des divers volcans des Cordillères. Il reproduit ensuite les descriptions micrographiques que le Dr Bücking a données des échantillons communiqués par M. Outes et il les discute. Le savant allemand a commis une « erreur très grave ». Les scories de Monte Hermoso ne sauraient être d'origine volcanique.

« Certes, le loess est bien composé en partie de matériaux ou plutôt de minéraux volcaniques désagrégés et répandus dans la masse, mais les matériaux discutés sont autre chose. L'auteur a étudié des produits ignés actuels, des scories de cannes à sucre et d'autres végétaux ; il reproduit les photographies des plaques minces obtenues et il déclare que ces images donnent une preuve graphique et concluante de l'inconsistance des théories des adversaires d'Ameghino. Ces préparations pas plus que celles des scories et terres cuites de Monte Hermoso, ne sauraient être prises pour des préparations de scories volcaniques. Les matériaux « anthropiques » sont dus à des combustions occasionnelles de grands amas végétaux. Ces combustions ont-elles été produites par des incendies spontanés allumés par le feu du ciel ou ont-elles été provoquées par l'Homme ? Dans l'opinion de l'auteur, longuement exposée, la seule hypothèse admissible est celle d'Ameghino ; les scories et terres cuites du loess pampéen ne peuvent avoir qu'une origine anthropique ».

Comme on le voit, cette intéressante question reste ouverte et puisque de nouveaux travaux seront encore nécessaires pour la résoudre, nous ne pouvons que nous associer au vœu de M. Boule et « souhaiter que l'on oublie les discussions passionnées de ces dernières années, que les animosités personnelles disparaissent et qu'on apporte un esprit nouveau, dégagé de tout lien antérieur, à la solution des problèmes si intéressants qui se posent en Amérique du Sud ».

P. Rivet.

Les mangeurs de terre. — L'habitude de manger de la terre, si fréquente

1. Romero (A. A.). *Las escorias y tierras cocidas de las formaciones sedimentarias neogenas de la República argentina* (*Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, t. XXII, 1911, p. 11-14).

dans le continent africain, a été, à maintes reprises, constatée en Amérique du Sud, et c'est ce qui en fait, indirectement, une question américaniste.

M. Hubert [1] a étudié la géophagie dans la colonie du Haut-Sénégal-Niger, dans le cercle de Dédougou. La terre qui sert à la consommation est une argile qui, parfois superficielle, gît le plus souvent profondément dans le sol où, pour la découvrir, les indigènes ont creusé de véritables mais rudimentaires galeries. Ces galeries s'effondrent quelquefois sur les chercheurs imprudents, dont la mort est considérée comme un sacrifice au dieu de la terre.

Il ne faut pas voir dans la géophagie une coutume due à la famine ; la région où elle se pratique est en effet une des plus fertiles du territoire africain, la disette n'y est jamais connue. Le mangeur de terre consomme de l'argile par goût et il n'est pas rare, chez les Malinké, de voir un homme en absorber plus de 3 kilogs. Dans d'autres pays, en Algérie et au Maroc par exemple, de même qu'à Kayes, les femmes font une grande consommation d'argile dans le but de favoriser la grossesse. L'argile qui n'est pas consommée sur place est transformée en briquettes et vendue loin de son lieu d'extraction.

Dr Poutrin.

XVIIIe Congrès international des Américanistes. — Le XVIIIe Congrès international des Américanistes se tiendra à Londres du 27 mai au 1er juin 1912, sous le haut patronage du Duc de Connaught, et sous la présidence de Sir Clements R. Markham. Les questions générales qui seront discutées sont les suivantes : *a*) les races aborigènes d'Amérique ; origine, distribution, histoire, caractères physiques, langues, coutumes et religions ; *b*) les monuments et l'archéologie d'Amérique ; *c*) l'histoire de la découverte et de l'occupation du Nouveau-Monde.

Les adhésions sont reçues par le Secrétaire du Congrès : F. C. A. Sarg, Esq., Royal Anthropological Institute, 50 Great Russell Street, Londres, W. C., à qui l'on est prié d'envoyer également le titre des communications proposées. Les langues admises sont l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français et l'italien. Les cotisations sont de 25 francs. Les membres associés ne paient que 13 francs : ils assistent à toutes les séances, mais ne reçoivent pas les publications et ne prennent pas part aux votes. Le montant des souscriptions doit être adressé au Trésorier adjoint du Congrès : J. Gray, Esq., (même adresse que ci-dessus).

P. Rivet.

IVe Congrès international d'Histoire des Religions. — Le IVe Congrès international d'Histoire des Religions se réunira à Leyde du 9 au 13 septembre 1912. Les sections suivantes sont prévues : 1. Religions des peuples sauvages et ques-

1. H. Hubert. *La Géophagie en Afrique. Bulletin du Comité de l'Afrique française, renseignements coloniaux.* Mars 1911, p. 59.

tions générales ; 2. Chinois et Japonais ; 3. l'Égypte ; 4. Les Sémites ; 5. l'Islam ; 6. l'Inde et l'Iran ; 7. Grecs et Romains ; 8. Germains, Celtes et Slaves ; 9. Malais et Polynésiens ; 10. le Christianisme.

La cotisation est fixée à 25 francs. Les femmes des membres pourront se procurer des cartes d'entrée au prix de 12 fr. 50. Les adhésions sont reçues par M. le Prof. B. D. Eerdmans, 71, Plantsoen, Leyde. Les souscripteurs sont priés d'indiquer la section où ils désirent être inscrits, et de prévenir s'ils se proposent de faire une communication. Les langues officielles sont le français, l'allemand, l'anglais et l'italien.

Le but du Congrès étant exclusivement l'étude historique des religions, toute polémique concernant des questions de foi sera interdite.

P. R.

XIVe Session du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. — Le dernier Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, réuni en 1906 à Monaco, avait désigné Dublin comme siège de la session suivante ; par suite de circonstances diverses, le Congrès n'a pu avoir lieu dans cette ville. Le Conseil permanent, en conséquence, a choisi Genève comme lieu de réunion, et a chargé M. E. Pittard, conservateur du Musée ethnographique de la ville de Genève, d'organiser le prochain congrès. Le comité d'organisation a considéré qu'à tous les égards, la date la plus favorable était la première semaine de septembre 1912 ; il a prévu, dès à présent, outre les journées de travail et de discussions scientifiques, des excursions aux principaux lieux de découvertes préhistoriques de la Suisse, où des fouilles pourront même être exécutées sous les yeux des congressistes...

Pour tous renseignements, s'adresser au président, M. E. Pittard, 72 Florissant, ou au Secrétaire général, M. W. Deonna, 16, Boulevard des Tranchées, Genève. P. R.

France-Amérique. — Nous sommes bien en retard pour souhaiter une cordiale bienvenue à *France-Amérique*. Voici deux ans maintenant, en effet, que paraît cette nouvelle revue consacrée au Nouveau-Monde. Elle est l'organe du Comité *France-Amérique*, que préside M. Gabriel Hanotaux, et se propose, comme le Comité qui la publie, d'accomplir une œuvre de rapprochement et de sympathie mieux éclairée entre la France et l'Amérique.

C'est dire qu'elle n'est pas exclusivement scientifique, mais bien plutôt économique, politique et sociale, et que, beaucoup plus que le passé de l'Amérique, c'est son présent et même son avenir qui l'intéressent. Néanmoins, *France-Amérique* ne s'interdit pas complètement d'étudier, à l'occasion, le passé du Nouveau-Monde ; n'annonce-t-elle pas des chroniques du Dr Rivet sur les Antiquités américaines, et n'a-t-elle pas déjà publié (soit dans ses colonnes, soit dans son supplément mensuel *France-Canada*), des articles de son Président

sur la Découverte de l'Amérique et Honfleur, de M. Charles Bréard, sur le vieux logis honfleurais de Pierre de Chauvin, l'un des premiers colonisateurs de la Nouvelle-France, de M. Henri Froidevaux sur Saint-Dié, marraine de l'Amérique, et sur l'estuaire de la Plata au XVIIIe siècle ? D'autre part, ses chroniques, sa revue des périodiques scientifiques se sont déjà arrêtées avec complaisance sur différents faits d'ordre plus particulièrement historique, et sur des études n'ayant aucun caractère pratique, mais jetant un jour plus complet sur différents points du passé du Nouveau-Monde, et notre *Journal* y a été plus d'une fois cité.

Ainsi se trouve bien prouvé le souci de *France-Amérique* de ne pas dédaigner le passé, mais toutefois (nous l'avons déjà indiqué, cette revue se préoccupe surtout du présent du Nouveau Monde, publiant sur les différentes contrées du continent des articles de fond et des documents originaux, procédant à des enquêtes qui exposent, par l'organe de personnes compétentes et qualifiées, les considérations utiles à connaître de part et d'autre, étudiant les œuvres françaises d'Amérique, suivant, dans des chroniques confiées à des spécialistes d'autorité indiscutable, le détail de la vie publique, économique, commerciale et financière, politique et internationale, intellectuelle, sociale et artistique...

Ainsi se trouve constitué un périodique dont les tendances principales sont bien indiquées par le fait qu'il a publié l'an dernier la série des conférences faites à l'École des Sciences Politiques sur les questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord, par cet autre fait qu'il annonce devoir faire paraître en 1912 deux séries d'articles sur les relations des ports et centres commerciaux de la France avec l'Amérique et sur les chemins de fer en Amérique. Ce périodique s'approche incontestablement de plus en plus du but qu'il a visé dès le premier jour, et nous le considérons comme le frère et le complément indiqué de notre *Journal*.

Dr Poutrin.

Annales de l'Association des Géographes américains. — Cette nouvelle revue, dont le comité de publication comprend MM. le Prof. Richard E. Dodge, Alfred H. Brooks, le Prof. C. Cowles et le Prof. Ralph S. Tarr, formera un volume annuel d'environ 200 pages contenant les principales communications faites à la Société, et notamment au récent Congrès de Pittsburg.

Dr P.

Catalogue de la Section anthropologique du Musée de la Plata. — Notre collègue, M. Lehmann-Nitsche, vient de prendre l'initiative d'un travail, qui, si l'exemple était suivi par tous les Musées, pourrait rendre les plus grands services à la science anthropologique. Dans une petite brochure de 128 pages éditée par l'Université nationale de la Plata (Buenos-Aires, 1911), il vient de publier une liste complète et méthodique de tous les documents anatomiques humains

du Musée de la Plata, en indiquant, chaque fois qu'une pièce ou une série de pièces a été étudiée, la référence bibliographique correspondante.

C'est là une initiative fort heureuse, qui nous permet d'apprécier le résultat de l'effort que les savants argentins ont fait pour réunir dans leurs musées une somme considérable de documents relatifs aux populations primitives de leur pays.

P. Rivet.

Nouvelles de l'expédition de M. Koch-Grünberg. — J'ai reçu de M. Koch-Grünberg l'intéressante lettre suivante, datée de São Marcos (Nord du Brésil), 15 novembre 1911 :

« Depuis le milieu du mois de juillet 1911, l'expédition a parcouru les confins du Brésil, du Venezuela et de la Guyane anglaise, c'est-à-dire les territoires compris entre le 3me et le 5me degré de latitude nord et le 60me et le 61me degré de longitude occidentale. Cette exploration a été réalisée soit au cours de différents voyages par voie fluviale, soit au cours de marches prolongées faites dans diverses directions. L'expédition est ainsi parvenue, à travers de vastes savanes puis de magnifiques régions montagneuses, à franchir la ligne de partage des eaux entre le Surumú (bassin de l'Amazone) et le Caróni (bassin de l'Orénoque) et arriva au Roraima, la haute montagne de grès de la Guyane, dont elle atteignit le faîte (2600 m.) le 7 octobre.

« Les résultats obtenus jusqu'ici sont le levé cartographique de l'itinéraire entier avec observations barométriques et thermométriques, l'étude des mœurs, des usages et des langues des tribus indiennes, qui, en dehors des Wapischana qui parlent un dialecte arawak, appartiennent toutes au groupe caribe (Taulipáng, Makuschí, Arekuná, etc...), plusieurs centaines de photographies, 49 phonogrammes de chants indiens, 2000 m. de film, une importante collection ethnographique, etc....

« São Marcos, où l'expédition est revenue le 1er novembre, se trouve au confluent des rios Uraricuéra et Tacutú, qui forment le rio Branco, le plus gros affluent de gauche du rio Negro, à peu près par 3 degrés de latitude nord et 60 degrés 25 de longitude ouest ; c'est le centre des grandes savanes appelées *Fazendas nacionaes*, où l'on fait l'élevage du bétail et qui appartiennent au gouvernement fédéral brésilien.

« Dans quelques jours, le voyage sera poursuivi en remontant le Uraricuéra, pour découvrir et explorer son cours supérieur complètement inconnu, ainsi que la région limitrophe des sources de l'Orénoque, où se pose, comme l'on sait, un des plus intéressants problèmes géographiques sud-américains. Dans ces contrées fermées, habitent de nombreuses tribus indiennes, qui n'ont jamais été en contact avec les Blancs et promettent de riches moissons ethnographiques. »

Les membres de la Société des Américanistes apprendront certainement avec le plus grand plaisir ces excellentes nouvelles de leur vaillant collègue et les beaux résultats que son expédition a déjà obtenus.

P. R.

Voyage d'études du Professeur Bowman au Pérou. — L'expédition géologique et géographique du Prof. Isaiah Bowman partira de Santa Anna, dans la vallée de l'Urubamba, pour se porter au nord et à l'est jusqu'aux affluents du Mishagua, et atteindre l'Alto Purus (Madre de Dios). Le quartier général de la mission sera Arequipa. Les résultats cherchés sont : 1° une étude physiographique du territoire allant de l'Amazone au Pacifique à travers les Andes ; 2° des études géologiques, géographiques, etc. de la région traversée ; 3° un travail anthropogéographique relatant la position des différentes tribus.

Dr Poutrin.

Voyage du Professeur Kühn dans les Andes. — En février et mars 1911, le Prof. Fr. Kühn, de Buenos-Ayres, explora les Andes, entre les 31°50 et 32°50, et découvrit deux cols jusqu'ici inconnus. Les résultats détaillés de ce voyage seront publiés ultérieurement.

Dr P.

Voyage du Dr Herzog en Bolivie. — Parti à l'automne de 1910 d'Oran (23° S.), point le plus septentrional qui, dans la province de Salta (Argentine), soit atteint par le chemin de fer, et suivant le versant est de la Cordillère, le Dr Herzog atteignit Santa Cruz de la Sierra (17°5) en février 1911. En dehors des études botaniques qui étaient son but principal, le voyageur a étudié les indigènes de la région traversée.

D. P.

Nouveau voyage de M. Éric Boman en Amérique du Sud. — M. Éric Boman, dont les membres de la Société connaissent les beaux travaux sur la région andine de l'Argentine et le désert d'Atacama, vient de s'embarquer pour une nouvelle expédition en Amérique du Sud. Chargé par la Société suédoise d'anthropologie et de géographie d'une mission protégée par S. A. R. le prince héritier de Suède, notre vaillant collègue compte explorer les provinces argentines de Mendoza, San Luis, San Juan et La Rioja ainsi que le Chili depuis Santiago et Valparaiso au Sud jusqu'à Copiapó au Nord. Il compte faire dans cette région des fouilles archéologiques, des collections de folklore et peut-être des mensurations anthropométriques. Dans les provinces argentines, il espère trouver la continuation de la civilisation diaguite, et beaucoup de vestiges de la domination des Incas ; au Chili, il pense également découvrir de nombreuses traces de cette domination et rechercher si le domaine diaguite ne s'est pas étendu dans cette direction. Enfin, il se propose de voir si sous les cultures datant de l'époque immédiatement antérieure à la découverte, il n'y a pas un substratum appartenant aux peuplades autochtones. Le voyage de M. Boman durera environ un an. La Société des Américanistes tout entière s'associera certainement aux vœux que j'adresse à M. Boman, dont la science et le souci de l'exactitude sont les plus sûrs garants des résultats que l'on peut attendre de sa nouvelle expédition.

P. Rivet.

Université de Pensylvanie. — Le Muséum de l'Université de Pensylvanie, le *Free Museum of Science and art*, l'*archaeological Museum* et le *Department of archaeology* viennent d'être fusionnés sous le nom d'*University Museum*, établissement dont M. Gordon conserve la direction.

P. R.

L'inspection générale des monuments archéologiques au Mexique et la direction du Musée national de Mexico. — M. Francisco M. Rodriguez est nommé Inspecteur général et Conservateur des monuments archéologiques de la République mexicaine, en remplacement de M. Leopoldo Batres, et M. Robelo, Directeur du Musée national de Mexico, en remplacement de M. Genaro Garcia.

P. R.

Musée national d'histoire naturelle de Buenos Aires. — A la suite du décès de M. Florentino Ameghino, le Dr Angel Gallardo a été nommé, en date du 12 septembre 1911, directeur du Musée national d'histoire naturelle de Buenos Aires.

P. R.

Musée national de Montevideo. — Par décret du Gouvernement daté du 10 décembre 1911, le « Museo nacional » de Montevideo a été divisé en trois institutions indépendantes, dont l'une prend le nom de « Museo de historia natural » et est placée sous la direction du prof. J. Arechavaleta.

Par suite de cette transformation, les « Anales del museo nacional » prendront à l'avenir le titre de « Anales del museo de historia natural ».

P. R.

Anales del Museo nacional de San Salvador. — M. le Dr David J. Guzmán nous avise qu'ayant abandonné les fonctions de directeur du Musée national de San Salvador, l'organe de ce Musée ne paraîtra plus à l'avenir.

M. David J. Guzmán reste professeur-conseiller de l'Université nationale et continuera à ce titre ses études sur la flore, la faune et l'ethnographie du Salvador.

P. R.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1911

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président	M. H. VIGNAUD.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	Pr VERNEAU.
Secrétaire général	Dr CAPITAN.
Trésorier	M. le marquis DE CRÉQUI-MONTFORT.
Secrétaire général adjoint et Bibliothécaire-archiviste	Dr RIVET.
Secrétaire des séances	M. de PÉRIGNY.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
le colonel BOURGEOIS.
Henri CORDIER.
DIGUET.
FROIDEVAUX.
Pr BLANCHARD.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. Pr VERNEAU.
Dr RIVET.
DE KERGORLAY.
DE VILLIERS DU TERRAGE.
SALONE.
HÉBERT.

(Les lettres *H.*, *D.*, et *C.*, qui figurent après certains noms indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ALFARO (Anastasio), *C.*, directeur du Musée national de Costa-Rica, San José (Costa-Rica).

AMBROSETTI (Juan B.), *C.*, Museo nacional, calle del Estero, nº 1298, Buenos-Aires (Rép. Argentine).

Ballivián (Dr Manuel Vicente), *C.*, président de la Société de Géographie, La Paz (Bolivie).

Barnett (Mme), américaniste, 3, rue du Louvre, Paris.

Bavière (Princesse Thérèse de), *H.*, américaniste, Königlische Rezidenz, Munich (Allemagne).

Beer (William), bibliothécaire de la Howard Memorial Library à la Nouvelle-Orléans, L. A. (États-Unis).

Benazet, bibliothécaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, 98, rue de Longchamps, Paris.

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Berthon (Capitaine P.), camp Berteaux, confins algéro-marocains, par Taourirt.

Beuchat (H.), américaniste, 19, rue Lhomond, Paris.

Blanchard (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Boas, *C.*, professeur d'anthropologie à la Columbia university, New-York city (États-Unis).

Bobot-Descoutures (A.), ministre pl énipotentiaire, 25, rue de Berne, Paris.

Boman (Éric), américaniste, explorateur, 4, Jakobsgatan, Stockholm, (Suède).

Bonaparte (Prince Roland), membre de l'Institut, 10, avenue d'Iéna, Paris.

Borchgrave (Baron de), ministre plénipotentiaire honoraire de Belgique, rue de Berlin, Bruxelles (Belgique).

Bourgeois (Colonel), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm (Suède).

Bowditch (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass. (États-Unis).

Callegari, *C.*, professeur à l'Université, Padoue (Italie).

Cantacuzène (Prince Georges), 13, rue la Tremoïlle, Paris.

Capitan (Dr), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de Médecine, 5, rue des Ursulines, Paris.

Chamberlain (Alexander F.), *C.*, Department of Anthropology, Clark University, Worcester, Mass. (États-Unis).

Chambost (P. J. E. E.), 28, avenue de Suffren, Paris.

Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

Charnay (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.

Choquet (Jules), 49, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Cordier (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.

Créqui-Montfort (Marquis G. de), 58, rue de Londres, Paris.

Diguet (Léon), américaniste, 16, rue Lacuée, Paris.

Dixon (Roland B.), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (Etats-Unis).

Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 49, rue des Belles-Feuilles, Paris.

Dorn y de Alsua (E.), chargé d'affaires de la République de l'Équateur, 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Ehrenreich (Paul), *C.*, privat-docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin (Allemagne).

Falcoz (Joseph), 18, rue Vavin, Paris.

Fewkes, *C.*, ethnologiste en charge du Bureau of american Ethnology à Washington, D.C. (États-Unis).

Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles (Seine-et-Oise).

Garcia (Genaro), *C.*, ancien directeur du Musée National, Mexico (Mexique).

Génin (Aug.), 3ª Calle de San Agustín, 79, Mexico (Mexique).

Gonzalez (Général Manuel), *C.*, Mexico (Mexique).

Gordon (Byron George), *C.*, directeur du Musée de l'Université, Philadelphie (États-Unis).

Hartman (Prof. C. V.), *C.*, directeur du Musée d'Ethnographie, Stockolm (Suède).

Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, 3, villa Longchamps, Paris.

Héger *C.*, conservateur du musée d'ethnographie de la Cour, Vienne (Autriche).

Herreña (Carlos), *C.*, Mexico (Mexique).

Holmes (W.), *C.*, chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

Hrdlička (Aleš), *C.*, curator of physical Anthropology, Smithsonian Institution, Washington. D. C. (États-Unis) .

Huguet (Dr), 11, rue Violet, Paris.

Hulot (Baron E.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 34, rue Grangeneuve, Bordeaux.

Hyde (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Izcue (José A. de), *C.*, Lima (Pérou).

Jonghe (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, 29, rue Saint-Quentin, Bruxelles (Belgique).

KATE (Dr Herman ten), *C.*, aux soins de la maison Martinius Nyhoff, éditeurs, La Haye (Pays-Bas).

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

KOCH-GRÜNBERG (Dr Theodor), *C.*, Lorettostrasse, 56, Freiburg i. B. (Allemagne).

LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAFONE-QUEVEDO (Samuel A.), *C.*, directeur du musée d'histoire naturelle, La Plata (République Argentine).

LALLEMAND (Commandant Albert), 133, avenue de Suffren, Paris.

LATCHAM (Ricardo E.), *C.*, calle de la Moneda, nº 956, Santiago (Chili).

LEHMANN (Dr Walter), *C.*, assistant au musée royal d'ethnographie, Munich, (Allemagne).

LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert), chef de la section anthropologique du Musée d'histoire naturelle, La Plata (Rép. Argentine).

LOUBAT (Duc de), *H.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), *C.*, American Museum of Natural History, 8th Avenue, New-York.

MALER (Capitaine Teobert), *C.*, Merida, Yucatan (Mexique).

MARCOU (Philippe), linguiste, 28, quai d'Orléans, Paris.

MARIN (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MARKHAM (Sir Clements), *H.*, 21 Eccleston Sqr., Londres, S. W. (Angleterre).

MASPERO (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire (Égypte).

MAUDSLAY (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, Londres. S. W. (Angleterre).

MEDINA (José Toribio), *C.*, 49, calle Doce de Febrero, Santiago (Chili).

MOCHI (Dr Aldobrandino), *C.*, Musée national d'anthropologie, 3, Via Gino apponi, Florence (Italie).

MOIREAU (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

MONTANÉ (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, Oficios 33, La Havane (Cuba).

MOORE (Clarence B.), *C.*, 1321, Locust Streat, Philadelphie (États-Unis).

MORENO (Francisco de P.), *C.*, ancien directeur du Muséum d'Histoire naturelle de La Plata, C. Calvo, nº 2756, Buenos-Aires (Rép. Argentine).

NESSTLER (Jules), Taborska'ul, 44, Prague II (Autriche).

NORDENSKIÖLD (Erland), *C.*, Klarabergsgatan, 52 A, Stockholm (Suède).

NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvaredo, Coyoacan, D. F. (Mexique).

OUTES (Félix F.), *C.*, professeur supp. d'anthropologie, Musée de la Plata (Rép. Argentine).

Panhuys (le Jonkheer L. C. van), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye (Pays-Bas).

Paso y Troncoso (Francisco del), *C.*, offizio delle Caselli (Posta centrale), Florence (Italie).

Peralta (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Périgny (Comte Maurice de), explorateur, 3, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

Perrier (Capitaine Georges), 34, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Pimentel (Luis Garcia), chez M. Donnamette, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

Porter (Prof. Carlos E.), *C.*, directeur de la *Revista chilena de Historia natural*, Casilla 2352, Santiago (Chili).

Poutrin (Dr Léon), préparateur au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Putnam (Prof. F.-W.), *H.*, Curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma. (États-Unis).

Reinburg (Dr Pierre), 42, rue de Grenelle, Paris.

Rivet (Dr Paul), assistant au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Rockhill (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Rosa (Manuel Gonzalez de La), *C.*, ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 537, rue du Général Lafuente, Lima, Pérou.

Salone (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

Santa-Maria (A. de), 54, rue de Ponthieu, Paris.

Saville (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York city (États-Unis).

Schmidt (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague (Danemark).

Seler (Dr Eduard), *H.*, professeur à l'Université, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Seler (Mme), *C.*, américaniste, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Sicotte (L.-N.), juge des Sessions, nouvelle boîte postale, n° 362, Montréal (Canada).

Steinen (Prof. Karl von den), *C.*, 1, Friedrichstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Strebel (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hambourg (Allemagne).

Tozzer (Alfred Marston), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).

Uhle (Dr Max), *C.*, directeur du Musée d'histoire nationale, Lima (Pérou).

Vanderbilt (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York (États-Unis).

Vaulx (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (Dr), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, directeur de l'*Anthropologie*, 48, rue Ducouëdic, Paris.

Vignaud (Henry), conseiller honoraire de l'ambassade des États-Unis, 2, rue de la Mairie, Bagneux (Seine).

Villiers du Terrage (Baron Marc de), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Wagner (Émile R.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris.

Wagner (Raoul D.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris.

Warrington Dawson, littérateur américain, 1 *bis*, rue Hardy, Versailles (Seine-et-Oise).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VIII

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES

	Pages
Les ruines de Nakcun, par M. de Périgny (pl. I-III)	5
Idiome Huichol. Contribution à l'étude des langues mexicaines, par L. Diguet	23
La chasse chez les Indiens Baticola, par Émile R. Wagner (pl. IV)	55
Le XVIIe Congrès international des Américanistes (Congrès du Centenaire), tenu à Mexico, du 7 au 14 septembre 1910, par le Dr Capitan	61
Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique, par Henry Vignaud	75
Affinités du Miránya, par P. Rivet	117
L'évêque Zumarraga et les idoles principales du grand temple de Mexico, par Zélia Nuttall	153
La famille linguistique Peba, par P. Rivet	173
Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne, par de Charencey	207

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 10 janvier 1911	271
— 7 février 1911	272
— 7 mars 1911	274
— 4 avril 1911	276
— 4 mai 1911	278
— 6 juin 1911	280
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris, au 31 décembre 1911	351

NÉCROLOGIE

Émile Levasseur (Dr Capitan)	283
Florentino Ameghino (P. Rivet)	284
Henry Harrisse (Henry Vignaud)	286

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE

A. C. Haddon : *The wanderings of peoples* (Dr Poutrin)	289
H. Holmes : *Some problems of the American race* (Dr P.)	289
Boas : *Changes in bodily forms of descendants of immigrants* (Dr P.)	291

Aleš Hrdlička : *Contribution to the anthropology of central and Smith Sound Eskimo* (Dr P.) 293
Aleš Hrdlička : *Some results of recent anthropological exploration in Peru* (Dr P.) 294

ARCHÉOLOGIE

G. H. Perkins : *Aboriginal remains in the Champlain Valley (second paper)* (Dr P.) 295
E. Volk : *The archaeology of the Delaware Valley* (Dr P.) 296
H. Montgomerry : « *Calf mountain* », *mound in Manitoba* (Dr P.) 298
J. Walter Fewkes : *Note on the occurence of adobes in cliffdwellings* (Dr P.) 298
J. Walter Fewkes : *Preliminary report on a visit to the Navaho national monument, Arizona* (Dr P.) 299
Gérard Fowke : *Antiquities of Central and South-Eastern Missouri* (Dr P.) 300
Ch. Peabody : *The exploration of mounds in North Carolina* (Dr P.) 302
H. J. Spinden : *An ancient sepulcher at Placeres del Oro, State of Guerrero, Mexico* (Dr P.) 302
G. B. G. : *A Trip to Chichen Itza* (Dr P.) 304
H. Beyer : *Das Auge in der altmexikanischen Symbolik* (Dr P.) 304
H. Beyer : *Der 28 tätige Monat der alten Mexikaner* (Dr P.) 304
G. Grand Mac Curdy : *An Aztec « Calendar stone » in Yale University Museum* (Dr P.) 305
Eduard Seler : *Die Stuckfassade von Acanceh in Yucatan* (C. A. Martin) 306
Hooton Blackiston : *Recent discoveries in Honduras* (Dr Poutrin) 307
Walter Lehmann : *Ergebnisse einer Forschungsreise in Mittelamerika und Mexico, 1907-1909* (Dr P.) 308
Marshall H. Saville : *The antiquities of Manabi, Ecuador ; final report* (P. Rivet) 310
Hiram Bingham : *The ruins of Choqquequirau* (Dr Poutrin) 312
R. Lehmann-Nitsche : *Clavas cefalomorfas de piedra procedentes de Chile y de la Argentina* (P. Rivet) 313
Ricardo E. Latcham : *Arqueología chilena. Diversos tipos de insignia lítica hallados en territorio chileno* (P. R.) 313

ETHNOGRAPHIE

Herman ten Kate : *On paintings of North American Indians and their ethnographical value* (Dr Poutrin) 314
F.-G. Speck : *Notes on the material culture of the Huron* (Dr P.) 315
F.-G. Speck : *Huron moose hair embroidery* (Dr P.) 315
Walter Mcclintock : *The old north trail, or life, legends and religion of the Blackfeet Indian* (Dr P.) 316
Clark Wissler : *The social life of the Blackfoot Indians* (Dr P.) 317
George Bird Grinnell : *The great mysteries of the Cheyenne* (Dr P.) 319
F. G. S. : *A Visit to the Penobscot Indians* (Dr P.) 320
Alanson Skinner : *War customs of the Menomini Indians* (Dr P.) 320
David I. Bushnell : *Myths of the Luisiana Choctaw* (Dr P.) 321
Eleanor Yorke Bell : *The republic of Panama and its people, with special reference to the Indians* (Dr P.) 321

CLEMENTS MARKHAM : *A list of the tribes of the valley of the Amazons, including those of the banks of the main stream, and of all the tributaries (third edition)* (Dr P.) 322
WALTER E. ROTH : *Some technological notes from the Pomeroon district, British Guiana* (Dr P.) 324
TOMAS. GUEVARA : *Folklore araucano. Refranes, cuentos, cantos, procedimientos industriales, costumbres prehispanas* (P. Rivet). 324

LINGUISTIQUE

FR. BOAS : *Handbook of American Indian languages : Athapascan (Hupa), Tlingit, Haïda, Tsimshian, Kwakiutl, Chinook, Maidu, Algonquian (Fox), Siouan (Dakota), Eskimo* (Dr Poutrin) 325
FR. BOAS : *Kwakiutl tales* (Ch. A. Martin) 329
A.-L. KROEBER : *Phonetic constituents of the native languages of California* (Dr Poutrin) 329
A.-L. KROEBER : *The languages of the coast of California North of San Francisco* (Dr P.) 330
T.-T. WATERMAN : *The phonetic elements of the Northern Paiute language* (Dr P.) 330
A.-L. KROEBER : *Phonetic elements of the Mohave language* (Dr P.) 330
CYRUS THOMAS (assisted by J. R. SWANTON) : *Indian languages of Mexico and central America and their geographical distribution* (Dr P.) 331
H. BEUCHAT et P. RIVET : *La famille Betoya ou Tucano* (Dr P.) 332
THEODOR KOCH-GRÜNBERG : *Die Miránya (Rio Yapurá-Amazonas)* (P. Rivet) .. 333
THEODOR KOCH-GRÜNBERG : *Aruak-Sprachen Nordwestbrasiliens und der angrenzenden Gebiete* (P.R.) 334
ROBERT LEHMANN-NITSCHE : *Vocabulario Chorote ó Solote* (P. R.) 335
SAMUEL A. LAFONE QUEVEDO : *Las lenguas de tipo guaycurú y chiquito comparadas* (P. R.) 335
ALEXANDER F. CHAMBERLAIN : *The Uran, a new south american linguistic stock* (Dr Poutrin) 336
RODOLFO LENZ : *Diccionario etimolójico de las voces chilenas derivadas de lenguas indíjenas americanas* (P. Rivet) 337
A. F. CHAMBERLAIN : *The present state of our knowledge concerning the three linguistic stocks of the region of Tierra del Fuego* (Dr Poutrin) 338

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

P. DENIS : *Le Brésil au XXe siècle* (Dr P.) 338
NEVIN O. WINTER : *Argentine and her people to-day* (Dr P.) 339
P. JOSÉ SANCHEZ LABRADOR : *El Paraguay católico* (P. Rivet) 339
G. PERRIER : *Les Académiciens au Pérou (1735-1744)* (Dr Poutrin) 340

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Scories et terres cuites de la série pampéenne de la République argentine (P. R.) 341
Les Mangeurs de terre (Dr P.) 343
XVIIIe Congrès international des Américanistes (P. R.) 344

IVe Congrès international d'Histoire des religions (P. R.) 344
XIVe Session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (P. R.) 345
France-Amérique (Dr P.) 345
Annales de l'Association des Géographes américains (Dr P.) 346
Catalogue de la section anthropologique du Musée de La Plata (P.R.) 346
Nouvelles de l'expédition de M. Koch-Grünberg (P. R.) 347
Voyage d'études du Professeur Bowman au Pérou (Dr P.) 348
Voyage du Professeur Kühn dans les Andes (Dr P.) 348
Voyage du Dr Herzog en Bolivie (Dr P.) 348
Nouveau voyage de M. Eric Boman en Amérique du Sud (P. R.) 348
Université de Pensylvanie (P. R.) 349
L'inspection générale des monuments archéologiques au Mexique et la direction du Musée national de Mexico (P. R.) 349
Musée national d'histoire naturelle de Buenos-Aires (P.R.) 349
Musée national de Montevideo (P.R.) 349
Anales del Museo nacional de San Salvador (P.R.) 349

ILLUSTRATIONS ET CARTES

Carte des itinéraires de M. de Périgny en Amérique centrale 6
Ruines de Nakcun ; plan schématique indiquant la position respective des édifices 15
Dessin relevé sur la paroi de l'appartement du Castillo, à Nakcun 17
Carte du territoire des Indiens Huichols (Sierra du Nayarit) 25
Peinture accompagnant la déclaration relative aux idoles principales du grand temple de Mexico 155

PLANCHES HORS TEXTE

I. A. Le Temple du roi et le petit Temple vus de côté (Nakcun). B. La grande cour ; à gauche le Temple des hiéroglyphes ; à droite, la « casa de los Sacerdotes » (Nakcun).
II. A. « Casa de los Sacerdotes » ; détail de la façade principale (Nakcun). B. Stèle avec hiéroglyphes (Nakcun)
III. Ruines de Nakcun. « Casa de los Sacerdotes »
IV. Armes et ustensiles des Indiens Baticola.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 322 525 278